



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



38.

898.









DE

LA LOGIQUE

D'ARISTOTE

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C^e,
RUE DE SEINE, N^o 14.

DE
LA LOGIQUE
D'ARISTOTE

PAR

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE,
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE GÉNERALE ET LATINE AU COLLÈGE DE FRANCE.

MÉMOIRE COURONNÉ EN 1837 PAR L'INSTITUT
(Académie des sciences morales et politiques).

Ἀναστ' δ' αὐτὴ ἐπιστήμη καὶ νοῦς.

Dern. Analyt., liv. 2, ch. 19.

TOME PREMIER.

PARIS,
CHEZ LADRANGE, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 19.

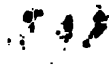
1838



AVERTISSEMENT.

Je publie ce Mémoire tel qu'il a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du 17 juin 1837. Je n'y ai rien ajouté ni rien changé. La seule modification que je me sois permise, c'est de rectifier quelques incorrections de style, échappées à la précipitation nécessaire d'un travail qui devait être terminé à jour fixe.

Il est deux remarques que je crois devoir soumettre à l'impartialité du lecteur : l'une, c'est que mon ouvrage est le premier de ce genre en notre langue, si l'on excepte la vieille et très obscure paraphrase de Canaye; l'autre, c'est que depuis plus d'un siècle et demi, les études logiques sont à peu près éteintes, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. J'ai eu, il est vrai, pour soutien, sans parler de l'antiquité, les études de Port-Royal, et les recherches plus spéciales



des commentateurs du seizième siècle, et surtout celles des Scholastiques. Mais, tout utiles que ces secours m'ont été, ils sont bien faibles à côté de ceux qu'aurait pu m'offrir un mouvement d'études contemporaines, appuyées sur la tradition, et soutenues par l'esprit général du siècle. Ce mouvement n'existe point. L'Académie a voulu le créer par le concours qu'elle avait ouvert, et je serais heureux de contribuer à le propager par la publication de ces deux volumes, qui n'auraient point paru, sous cette forme, sans l'honneur que l'Institut leur a fait.

C'est avec toute sincérité que je reconnais la justesse des critiques que M. Cousin a, dans le comité secret, m'a-t-on dit, adressées à la quatrième partie de ce Mémoire. Il l'a jugée insuffisante. Je ne dirai point pour justifier cette lacune, que j'étais pressé par le temps, dont les limites m'étaient impérieusement fixées, et qui n'est pas toujours assez long, même quand on peut en disposer à son gré. Je ne ferai pas remarquer non plus que le sujet de cette quatrième partie ayant été incidemment traité dans le cours des trois

premières, ces développements antérieurs devaient m'engager à la restreindre. Mais je dois dire que les questions relatives à l'appréciation de l'Organon trouveront une place qui leur est propre, dans ma préface à la traduction de la *Logique* d'Aristote, que je compte achever cette année, si ma santé n'y met obstacle. J'avoue que la prévision d'un travail ultérieur m'a préoccupé durant toute la composition de ce Mémoire, et que je n'ai pas toujours su m'en défendre comme je l'aurais peut-être dû. Que ce soit là mon excuse, auprès de l'Académie qui a bien voulu récompenser des efforts que j'aurais désiré rendre plus dignes d'elle, auprès de mes illustres juges, et auprès du public dont le suffrage me serait bien cher à côté de ceux que j'ai déjà recueillis.

Ce 17 mars 1838.

B. SAINT-HILAIRE.

PROGRAMME

proposé par l'Académie des sciences morales et politiques, et auquel répondent les quatre parties de ce Mémoire.

- 1° Discuter l'authenticité de l'*Organum* et des diverses parties dont il se compose ;
 - 2° Faire connaître l'*Organum* par une analyse étendue ; déterminer le plan, le caractère et le but de cet ouvrage ;
 - 3° En faire l'histoire, exposer l'influence de la logique d'Aristote sur les grands systèmes de logique de l'antiquité, du moyen-âge et des temps modernes ;
 - 4° Apprécier la valeur intrinsèque de cette logique, et signaler les emprunts utiles que pourrait lui faire la philosophie de notre siècle.
- (Les Mémoires doivent être remis avant le 1^{er} janvier 1837).

DE LA LOGIQUE

OU ORGANON

D'ARISTOTE.

INTRODUCTION.

C'est avec un saint respect que je tourne les premiers feuillets de ce livre où tant de siècles ont étudié. Il n'est point une seule de ces lignes que n'aient méditées des générations entières; l'antiquité et le monde arabe en ont vécu; le moyen-âge y a, durant trois cents années, exercé son infatigable patience, et la sagacité moderne y découvre encore tous les jours des richesses et des profondeurs de doctrine que ces labeurs séculaires n'ont point épuisées.

Les grands monuments de la pensée antique inspirent toujours à qui les contemple une vénération profonde. Fideles gardiens, témoins irrécusables, ce sont eux qui composent et qui conservent les archives de l'humanité; mais ceux où l'esprit doit recourir à des éléments moins purs

que lui-même, s'effacent et se détruisent peu à peu comme la matière qui les forme. Chaque instant de la durée ajoute à cette dégradation qui doit enfin les réduire en poussière. En vain la pieuse admiration des races qui se succèdent travaille à les défendre; un jour viendra où les sculptures du Parthénon lui-même ne seront plus qu'une indéchiffrable énigme. Mais le temps vaincu ne peut rien contre ces monuments impérissables où l'esprit n'a fié qu'à lui seul la perpétuité qu'il cherche dans toutes ses œuvres. Les siècles s'écoulent et s'amoncellent autour d'eux, sans que jamais leurs flots puissent les couvrir. Les ouvrages de l'esprit participent de l'éternité, comme la vérité même qui leur sert d'objet et qui les fait vivre.

Parmi tous ces livres qui ont eu le noble privilège de traverser les siècles en les instruisant, l'Organon d'Aristote est certainement l'un de ceux dont la fortune a été la plus brillante à la fois et la plus méritée. Plus de deux mille ans ont passé sur lui sans lui rien ôter de sa valeur. Les États ont été bouleversés, les races tout entières renouvelées; les religions se sont éteintes, et les esprits ont subi autant de changements que les peuples eux-mêmes; au milieu de ces révolutions profondes, il a été donné à des théories philosophiques de vivre seules, quand tout mourait autour d'elles. Les progrès de la pensée humaine n'ont fait qu'ajouter à leur gloire. Tous les temps, toutes les nations, leur ont rendu hommage; les partis, en religion,

en philosophie, ont dû s'y soumettre, sous peine de secouer le joug même de la vérité.

Quand la pensée grecque, épuisée par plusieurs siècles d'incessante production, retomba sur elle-même, et dut se réduire à commenter ses propres œuvres, au lieu d'en créer de nouvelles, l'Organon fut un des premiers et des plus solides appuis que trouva sa noble vieillesse. Toutes les écoles, sans distinction d'origine, comme sans rivalité, s'appliquèrent à étudier un livre dont nul ne contestait l'incomparable utilité. Les disciples mêmes de Platon, que des inimitiés, fort exagérées sans doute, mais envenimées par le temps, pouvaient éloigner du Lycée, les disciples de Platon admiraient l'Organon, et surent en profiter comme les plus purs péripatéticiens. Dès le second siècle de l'ère chrétienne, la logique d'Aristote était adoptée dans toutes les écoles grecques, et le néoplatonisme se fit toujours gloire de la défendre et de la propager.

Le Christianisme, entrant dans le monde païen, rencontra la logique péripatéticienne comme l'un des obstacles les plus sérieux et les plus difficiles qu'il eût à vaincre. Dans ces luttes de doctrine qu'il lui fallut d'abord soutenir contre le paganisme, l'avantage ne fut pas pour lui, parce que, s'il avait en sa faveur la vérité et la justice de sa cause, les formes de la discussion lui manquaient. Les habiletés de la dialectique païenne formée par cinq ou six siècles d'études et de réelles applications, le confondaient, et si elles n'ébranlaient pas sa foi en

lui-même, elles entravaient du moins ses démonstrations. Le Christianisme trouvait aussi dans son propre sein des ennemis encore plus dangereux peut-être. Dans des siècles où l'unité du dogme et de la discipline n'était point constituée, des sectes, des hérésies audacieuses s'élevaient de toutes parts, et ceux qui les embrassaient n'hésitaient pas, malgré leur foi sincère, à puiser, contre leurs antagonistes, à l'arsenal d'où les païens tiraient des armes si formidables. Instruits, pour la plupart, aux écoles profanes, les hérétiques appliquaient à la défense de leurs opinions suspectes les règles et les formules que leur avait acquises une éducation éclairée. Ainsi l'orthodoxie, attaquée à la fois par la dialectique païenne et par la dialectique hérétique, dut admettre bientôt ces *études du dehors*, comme elle les nommait, ces sciences mondaines qu'elle avait d'abord méprisées, mais qui lui étaient maintenant si redoutables. Dès le concile de Nicée, les Pères étaient généralement habiles en dialectique, et le défenseur de l'orthodoxie qui combattit cinquante ans pour la fonder, Athanase, s'y distingua par la régularité de son argumentation, au moins autant que par l'énergie de sa grande âme.

Dans les âges déplorables qui suivirent l'invasion barbare, la seule étude, on peut dire, que les écoles romaines, établies sur toute la surface de l'empire, purent transmettre aux vaincus et aux vainqueurs, pour consoler les uns et adoucir les autres, ce fut l'étude de la dialectique, et cette dialectique n'était

point autre que celle d'Aristote, mutilée, il est vrai, mal comprise, mais conservant encore le caractère propre qui lui appartient, et toute l'importance que des siècles plus heureux lui avaient accordée. Dans les écoles des cathédrales, dans les monastères surtout, cette étude ne périt jamais ; et quand un jour plus doux se leva sur l'Europe transformée et devenue chrétienne, ce fut du sein même de la dialectique que sortirent les premières lueurs du génie moderne. Tous les docteurs des onzième et douzième siècles étaient de puissans dialecticiens. L'Église, qui, après avoir combattu jadis cette doctrine, l'avait autorisée dans ses écoles et propagée de tous ses efforts, s'effraya de nouveau de cette pensée indépendante qui ne tarda point à s'attaquer, comme les hérétiques des premiers siècles, aux dogmes fondamentaux de la religion ; mais bientôt, ramenée à de meilleurs conseils, elle sut, comme jadis, tourner à son profit des armes qu'elle ne pouvait émousser. La doctrine d'Aristote fut commentée dans le treizième siècle par les plus grands personnages ecclésiastiques, par des docteurs depuis canonisés ; en peu de temps le Stagirite lui-même fut élevé par le respect et l'admiration générale au rang de Père de l'Église ; et le catholicisme le défendit contre les attaques de l'esprit novateur, comme il défendait les bases mêmes de la foi.

Chose merveilleuse ! à l'autre extrémité du monde civilisé, chez une nation infidèle, le culte

d'Aristote était aussi fervent que dans l'Europe chrétienne, dont il était le maître et l'oracle. Quand les croisades jetaient l'Occident sur l'Orient, quand les populations du Christ et de Mahomet se choquaient dans ces luttes qui durèrent près de deux siècles, les liens pacifiques d'études semblables unissaient les esprits éclairés des deux races rivales : Aristote était commenté à Séville et à Bagdad avec autant de ferveur qu'à Paris et à Rome. Les religions divisaient les peuples, et les poussaient au massacre et à la destruction; des doctrines de dialectique les confondaient dans une paisible communauté de foi philosophique.

Lorsqu'au seizième siècle, un schisme nouveau éclata dans le sein de l'Église catholique, plus dangereux que tous ceux qui avaient précédé, les réformateurs, trompés d'abord par l'apparence toute orthodoxe du péripatétisme, le repoussèrent comme jadis l'Église l'avait elle-même repoussé. Les esprits fougueux et inconsiderés attaquèrent Aristote comme ils attaquaient le pape, avec les mêmes armes et le même emportement; mais des esprits moins bouillants et mieux avisés arrêtèrent bientôt cette aveugle colère. Le protestantisme adopta la logique d'Aristote, et la convertit à son usage, ne faisant qu'imiter en cela l'ennemi dont il triomphait; et tandis que dans le sein de l'Église catholique, le progrès des lumières obscurcissait de jour en jour l'autorité du père de l'École, cette autorité prenait de jour en jour

des forces nouvelles dans le camp opposé; le péripatétisme, mourant dans l'Europe catholique, eut encore à vivre durant près de deux siècles dans les universités protestantes.

Aujourd'hui, toutes ces questions de doctrine dialectique ont perdu l'importance suprême qu'elles avaient autrefois. La logique d'Aristote ne nous intéresse plus au dix-neuvième siècle que comme l'une des pages les plus belles de l'histoire de la philosophie. Nous n'avons plus à lui demander des armes pour défendre nos opinions religieuses ou soutenir la polémique de notre temps. Mais il ne faut pas s'y tromper : une doctrine qui a pu comme celle-là traverser les siècles, et avec un éclat pareil, n'a point péri. Héritiers heureux des temps qui nous ont précédés, nous profitons de leurs infatigables labeurs; la dialectique qui présida au berceau des sciences européennes a pénétré, l'on peut dire, notre civilisation tout entière. A notre insu, c'est elle qui nous guide dans les méthodes si sûres, si profondes à la fois et si simples, de nos sciences; c'est elle qui a donné à la pensée moderne cette clarté, cette précision, cette rigueur de déduction dont l'antiquité ne pourrait nous offrir de modèle. Ainsi la logique d'Aristote, si elle est morte dans l'École, vit dans la pensée générale qu'elle a tant contribué à former et à instruire. Les érudits peuvent étudier encore à sa source primitive cette doctrine faite pour inspirer une si juste et si vive curiosité. Si le siècle n'y remonte plus comme

y remontèrent les siècles précédents, c'est qu'il n'en a plus besoin. La doctrine du Stagirite est passée dans l'usage commun. La philosophie, de son côté, a dû elle-même l'adopter après tant d'épreuves décisives; et aujourd'hui il n'est pas possible qu'une logique, si elle mérite ce nom, ne renferme plus ou moins explicitement celle même d'Aristote.

A quels titres cette théorie, posée il y a vingt-deux siècles, a-t-elle donc pu dominer ainsi les âges, les nations, les religions ennemies, et réunir sans distinction de temps, de lieux, de lumières, cet assentiment unanime? A un seul: c'est qu'elle est vraie; et comme tout ce qui est vrai, elle doit vivre et durer éternellement. Aristote a le premier compris et défini dans toute son étendue le mécanisme du raisonnement humain; aussi n'est-il point un siècle qui ne lui ait rendu hommage, parce qu'il n'en est point un seul qui ne doive rendre hommage à la vérité. Il n'en est point un seul qui n'ait senti que, dans cette étude fondamentale de l'esprit de l'homme et de ses procédés, résidait la source même de toutes ses déductions, de tous ses développements ultérieurs. Bossuet, placé au faite de l'orthodoxie chrétienne et des lumières d'un grand siècle, a pu dire: **ARISTOTE A PARLÉ DIVINEMENT.** La critique de nos jours, si sagace, si profonde et si sobre d'enthousiasme, pense comme Bossuet, et la conclusion de cette épreuve nouvelle et dernière à laquelle la philologie et la philosophie réunies

commencent, depuis quelques années, à soumettre le génie du Stagirite, n'est pas plus à redouter pour lui que les épreuves bien autrement redoutables qui, pendant tant de siècles, ont préparé celle-là : c'est que, comme l'a dit Aristote lui-même : « La science et l'intelligence ne trompent ni ne meurent jamais. » Aujourd'hui, montrer un superbe dédain pour la logique péripatéticienne, ce serait à la fois légèreté d'esprit et ingratitude.



•

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'AUTHENTICITÉ » L'ORGANON.

CHAPITRE PREMIER.

De l'authenticité de l'Organon en général.

Pour tout ouvrage de l'antiquité, la première question à résoudre est de savoir, s'il appartient bien réellement à l'époque et à l'homme auxquels on le rapporte ordinairement. De nos jours surtout où l'érudition, en corrigeant tant d'erreurs confirmées par les siècles, en a peut-être commis une nouvelle et non moins grave en poussant le doute beaucoup trop loin, il importe d'établir les titres authentiques de tout ouvrage qu'on étudie, quelque peu légitimes que soient les motifs de suspicion. Une série non interrompue de monuments qui commencent à la fin du second siècle avec Galien, Apulée, et Alexandre d'Aphrodise, et qui se continuent sans lacune jusqu'à nos jours, attestent et constatent la légitimité de toutes les parties dont l'Organon se compose. L'Organon se

trouve par là dans une position tout exceptionnelle, et c'est peut-être le seul de tous les livres aristotéliques qui ait cet avantage. Ceci s'explique et se comprend sans peine, quand on se rappelle le rôle qu'a joué l'Organon dans toutes les écoles grecques et romaines, dans toutes celles du moyen-âge et de la Renaissance.

Pourtant, l'exemple même des commentateurs grecs doit ici nous servir de leçon. Dans les questions préliminaires qu'ils ne manquent jamais à se poser avant d'aborder l'explication du texte, l'une des plus importantes est d'en examiner l'authenticité. Tous les commentateurs du cinquième siècle, imitant sans doute leurs prédécesseurs, ont suivi cette marche qu'ont adoptée plus tard les interprètes latins, et qu'on retrouve dans Boëce, Ammonius, David l'Arménien¹, Simplicius; ils appliquent tous cette méthode qu'indique la raison elle-même, et qui paraît avoir été dès long-temps prescrite dans les écoles. On peut la faire remonter, sans crainte d'erreur, jusqu'au temps de Porphyre et de Jamblique, c'est-à-dire au milieu du troisième siècle. Les doutes élevés dès l'âge d'Andronicus de Rhodes sur l'authenticité de certaines parties de l'Organon, faisaient une loi aux commentateurs

1. Un passage du Commentaire de David l'Arménien, man. 1939, n° 147, ferait croire que l'on doit attribuer à Proclus la fixation des dix points préliminaires que toute exégèse doit éclaircir avant d'expliquer un ouvrage aristotélique : le nom de la philosophie péripatéticienne, son point de départ, etc.

de les discuter, mais il fallut un assez long espace de temps pour que cette méthode fût convertie en règle formelle; et l'on n'en trouve pas encore l'application complète dans les commentaires d'Alexandre d'Aphrodise.

Si donc les interprètes nationaux ont cru devoir se livrer à cet examen, à plus forte raison devons-nous nous y livrer aussi, bien qu'aujourd'hui l'opinion générale, éclairée par toutes les discussions antérieures, n'élève point de doute sérieux sur l'authenticité de l'Organon, et n'exige point aussi impérieusement une investigation de ce genre. Mais l'opinion générale ne peut être une autorité suffisante aux yeux de l'érudition; et puisqu'on a bien révoqué en doute l'authenticité des poèmes homériques et leur composition, ce sera du moins se mettre en garde contre de futures attaques du même genre, que d'établir les titres irrécusables et l'authenticité de la logique d'Aristote.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Du nom de l'Organon.

D'où vient d'abord ce nom d'Organon? qui l'a donné à la logique d'Aristote, et que signifie-t-il en lui-même?

En premier lieu, il est certain que ce n'est point

le Stagirite qui a créé ce mot, pour signifier l'ensemble de ses ouvrages logiques. Rien n'indique qu'il les ait jamais réunis lui-même en un seul corps, et c'est en vain qu'on a essayé de retrouver dans les œuvres d'Aristote des traces de cette signification du mot Organon; comme on sait, il ne veut rien dire autre chose qu'*instrument*. L'un des derniers philologues qui se soient occupés de cette question, trop peu débattue du reste, M. Biese ¹, a pensé qu'on pouvait retrouver l'origine de ce mot dans une phrase du 30^e livre des Problèmes, 5^e question, où Aristote prétend, par une comparaison fort ingénieuse, que Dieu a donné à l'homme deux instruments qui lui sont tout personnels et à l'aide desquels il emploie les instruments extérieurs: c'est la main pour le corps, c'est l'intelligence pour l'âme; puis il ajoute: ² « La science est en effet l'instrument, ὄργανον, de l'intelligence. » Déjà Charpentier ³ avait indiqué ce passage dans le même sens, et en outre il en rapprochait un autre du Traité de l'âme ⁴, liv. 3, ch. 8, où l'âme est comparée à la main qui est elle-même l'instrument des instruments: καὶ γὰρ ἡ χεὶρ ὄργανόν ἐστιν ὀργάνων.

Deux autres passages dans la logique même

1. Biese, Exposition de la phil. d'Aristote, vol. I. Berlin, 1835, p. 45.

2. Edit. de Bekker, p. 955, b, 37.

3. Carpentarius, Aristot. ars disserendi, 1578, in-4., dans la préface.

4. Edit. de Bekker, p. 432, a, 1 et 2.

d'Aristote présentent le mot d'ὄργανον dans un sens qui, bien que fort éloigné, tient cependant plus que les précédents à celui que depuis on lui a donné. Le premier et le moins formel de ces passages est au 8^e livre des Topiques (ch. 14, p. 163, b, 11). « C'est un utile secours (οὐ μὲν ὄργανον) « pour la science et la réflexion vraiment philo-
 « sophiques que de pouvoir discerner, sur-le-champ
 « ou par la méditation, le pour et le contre de chaque
 « question. » Le second passage, un peu plus précis, est au premier livre des Topiques (ch. 13, p. 105, a, 21). « Les moyens (τὰ ὄργανα) de nous procurer
 « des syllogismes et des inductions sont au nombre
 « de quatre : le premier, de choisir des proposi-
 « tions, etc. » Ainsi ὄργανον dans ces deux passages n'a pas un sens bien spécial ; c'est toujours à peu près la signification habituelle, appliquée seulement à la dialectique.

Tous ces passages sont, comme l'on voit, fort peu concluants, et ne se rattachent que de bien loin à l'acception nouvelle qu'a reçue le mot ὄργανον. On doit donc regarder comme un point incontestable qu'Aristote ne s'en est jamais servi. Déjà plusieurs commentateurs l'avaient reconnu, et pour n'en citer qu'un seul, Hildenius ¹, dans ses questions sur l'Organon, a établi que ce mot n'appartenait ni à Aristote ni à ses successeurs,

1. Hilden. Questionum in Organon Arist. pars prima. Berolini, 1586, in-4., dans le chapitre: De Inscriptione libr. organie.

mais qu'il avait été créé beaucoup plus tard, *recentiorum bono consilio*.

- Mélancthon, dans sa *Dialectique*, et au chapitre intitulé : *Dialectices officia*, semble croire, sans discuter d'ailleurs cette question, que le mot d'Organon vient d'Aristote lui-même : « *Organon enim fecit (dit-il) quod esset omnibus de rebus ritè et ordine dicendi instrumentum.* » Cette opinion, très vaguement exprimée, n'aurait point mérité d'être relevée si elle ne venait d'un personnage aussi important que Mélancthon ¹, dont l'influence a été considérable dans les écoles protestantes, et qui tient une grande place dans l'histoire du péripatétisme. Cette assertion de Mélancthon a depuis été souvent répétée sur sa parole.

On a pensé aussi que ce mot d'Organon, s'il n'appartenait pas à Aristote et à ses premiers successeurs, remontait au moins jusqu'à Andronicus de Rhodes. Cette conjecture déjà émise par J. Leroux ² (Rubus), semble avoir été adoptée par M. Michelet, dans son *Mémoire sur la Métaphysique* ³; mais M. Michelet s'occupe plutôt de la division faite par Andronicus dans les ouvrages d'Aristote que du mot même d'Organon. Lucius ⁴

1. Voir la troisième partie de ce *Mémoire*, chap. 11.

2. Aristot. Organon, interprete J. Rubo Hannonio, 1564, in-4., préface.

3. Michelet, *Examen critique de la Métaphys.*, p. 17, Paris, 1836, chez Mercklein.

4. Arist. Organon illustrat. à Lucio. Bâle, 1619, in-4., p. 3.

qui a fait un commentaire des plus complets sur la logique, s'est contenté de rapporter, d'une manière générale, ce mot d'Organon aux péripatéticiens. Rien ne prouve directement qu'il vienne d'Andronicus : et quant à l'assertion de Lucius, elle est vraie, mais elle est trop peu précise.

On peut affirmer que le mot d'ὄργανον pris dans le sens particulier où nous le comprenons aujourd'hui, ne trouve point dans les interprètes grecs : il serait impossible de le rencontrer ni dans Alexandre, ni dans Ammonius, ni dans Simplicius, ni dans Philopon, ni dans aucun autre. Jusqu'au temps de Psellus, de Grégoire Anéonyme, de Nicéphore Blemmidas, la logique d'Aristote est toujours appelée ἡ λογική, ἡ λογικὴ ἐπιστήμη, ἡ λογικὴ πραγματεία : jamais elle n'est nommée ὄργανον.

Il ne faut pas nier cependant que ce mot appartienne à l'école péripatéticienne. L'une des questions les plus controversées parmi les interprètes, et l'une de celles qu'ils traitent toujours en première ligne, c'est de savoir si la logique est une partie réelle, μέρος, de la philosophie, ou si elle en est seulement l'instrument, ὄργανον. Les stoïciens avaient adopté la première opinion ; les péripatéticiens la seconde ; et les partisans de l'Académie, dès long-temps fidèles à l'esprit d'éclectisme, qui plus tard devint leur caractère particulier, reconnaissent dans la logique une partie à la fois et un instrument de la philosophie, selon qu'on l'étu-

diait en elle-même ou qu'on l'appliquait. On peut voir au début des commentaires d'Alexandre, f^o 1 (Florence, 1521), et de Philopon, f^o 4 recto et verso (Venise, 1536), sur les Premiers Analytiques, cette question longuement débattue. Diogène Laërce¹, liv. 5, section 28, dit, en parlant de l'importance qu'Aristote sut donner à la logique, qu'il en fit un instrument précis et acéré, ὄργανον προσηκριβωμένον; et Hésychius l'a répété après lui.

Dans les classifications abrégées qu'Ammonius² et Simplicius³ donnent de tous les ouvrages d'Aristote, ils font l'un et l'autre une série spéciale des ouvrages de logique qu'ils appellent λογικά ἢ ὄργανικά. On peut voir ces deux classifications rapprochées et mises en tableau, mais à autre intention, dans les Aristotelia de M. Stahr⁴. On peut ajouter à ces deux premières celle de David l'Arménien, qui y est presque en tout conforme⁵. David était contemporain des deux autres commentateurs. Il est ici un peu plus positif, et il dit que les ouvrages d'Aristote se partagent, comme la philosophie même, en théorique et pratique, mais que de plus il faut y ajouter une troisième division, celle du τὸ λογικὸν ἢ ὄργανικόν.

Tout porte à croire que ces classifications, si

1. Diog. Laërce, édit. de Ménage-Meibomius. Amsterd. 1692. in-4.

2. Ammonius in categor., p. 6, B, aldina edit., 1546.

3. Simplicius in categor., p. 1, B, Isingr. edit., 1551.

4. Stahr. Aristot. Tom. 2, p. 254 et suiv. Halle, 1832.

5. David prolegom. Sur les catégories, ch. 2. Manuscrit 1939.

parfaitement semblables dans les interprètes de la fin du cinquième siècle et du commencement du sixième, ne leur appartiennent pas; elles doivent remonter, selon toute apparence, jusqu'à Andronicus de Rhodes, ou au moins jusqu'à Adraste d'Aphrodise, qui, comme on sait, avait fait un livre sur l'ordre des livres d'Aristote ¹, *περὶ τάξεως τῶν Ἀριστοτ. συγγραμμάτων*; ces classifications acquièrent par là d'autant plus d'importance. Quoi qu'il en puisse être, un fait constant, c'est que, dès le commencement du sixième siècle, la logique était appelée dans l'école péripatéticienne τὸ ὄργανικόν (*μέρος*) de la philosophie aristotélique. Enfin un passage d'Ammonius, plus formel qu'aucun des précédents, prouve qu'à cette époque déjà le mot d'Organon était près de recevoir la signification toute spéciale que nous lui attachons aujourd'hui. Ammonius, dans son commentaire sur l'Introduction de Porphyre, dit que cet ouvrage ² « ὑπὸ τὸ λογικὸν ὄργανον ἀνάγεται, est compris dans « l'Organon logique. » Il ne paraît pas, d'après les autorités citées plus haut, que le mot seul d'ὄργανον d'Ammonius ait été dès lors adopté pour exprimer l'ensemble de la logique d'Aristote; et ce n'est guère que parmi les commentateurs latins du quinzième siècle que l'usage en devint habituel. Mais on voit sans peine comment, sorti d'une dis-

1. Simplicius proleg. ad categ., folio 4. B. lin. 4.

2. Ammonius in Isagogen, folio 13 verso. Venise, 1546.

cussion purement philosophique, il reçut plus tard une acception particulière, toute conforme à la solution péripatéticienne sur le rôle de la logique en philosophie.

L'usage du mot Organon étant ainsi rapporté à sa source, il reste à savoir quelle valeur précise il convient d'y attacher. Ὀργανον en grec ne signifie absolument qu'instrument : mais qu'entendirent par là les interprètes grecs en général, et à leur suite les commentateurs latins? D'après les passages cités plus haut d'Alexandre d'Aphrodise, d'Ammonius, de Simplicius, de David, de Philopon, il ressort évidemment que la logique a été considérée par eux comme l'instrument spécial de la philosophie, c'est-à-dire comme l'art de parvenir méthodiquement à la science et à la vérité¹. David l'Arménien se sert même, pour rendre cette pensée, d'une assez belle comparaison. Après avoir dit que la philosophie repose sur cinq bases fondamentales, la logique, la morale, la physique, les mathématiques et la théologie, il ajoute : « La philosophie d'Aristote représente ce temple sacré dans toute son étendue, et la logique, comme un mur inexpugnable, garde les saintes spéculations qu'il renferme. » Ailleurs, pour prouver qu'il convient de commencer l'étude² d'Aristote par la logique, il compare le syllogisme à un van qui repousserait le mal et conserverait le bien, c'est-à-

1. Prolég. aux catég., ch. 5. Manusc. 1939.

2. David, ch. 3. *Ibid.*

dire qui, dans l'ordre intellectuel, nous garantirait des pensées fausses, et dans la pratique, des actions mauvaises. Cette opinion de David, qui assigne à la logique un but tout pratique, a été généralement partagée par les commentateurs ; et cette fausse direction a certainement eu une grande et fâcheuse influence sur les développements de la science.

Au seizième siècle, l'enthousiasme des péripatéticiens, accru sans doute par les attaques même dont leur maître était l'objet, alla si loin qu'il les amena à soutenir que non-seulement le syllogisme était la forme de la science, mais qu'il en était même le moyen unique. Il est difficile de se faire une idée juste de toutes les louanges folles dont l'Organon ainsi considéré fut l'objet. La préface que le vieux traducteur français Canaye, sieur des Fresnes, a mise en tête de son ouvrage, est fort curieuse à cet égard. « L'Organe ¹, comme il « l'appelle en s'excusant toutefois d'employer des « mots inusités et semi-barbares ; l'Organe est pour « lui le premier des livres humains, parce que « c'est le seul instrument par lequel nous appro- « chons, dès cette vie, au plus près, de ce divin « degré de cognoissance parfaite dont nous joui- « rons en la vie éternelle. » Ailleurs, l'Organe « est « un glaive devant lequel nulle fausseté ne peut

1. L'Organe, ou l'instrument du discours, précisé de l'Organe d'Aristote, par Canaye, sieur des Fresnes, Paris 1589, in-folio, et réimprimé à Lausanne, 1617.

« subsister. C'est avec cet instrument qu'on discerne le vrai et le faux en toutes choses. »

Cet éloge outré de l'Organon était répété de mille manières dans les écoles, dans les commentaires, dans les logiques. Aussi, lorsque Bacon et Gassendi, et surtout Locke, repoussèrent cet emploi du syllogisme comme une absurdité, avaient-ils parfaitement raison ; mais ils eurent tort de supposer que réellement on en eût fait jamais un pareil usage ; la chose était impossible, et les logiciens mêmes, qui le préconisaient avec tant d'ardeur, ne l'avaient jamais adopté et appliqué. Il suffisait de jeter les yeux sur les œuvres du Stagirite pour se convaincre que cette prétendue méthode n'était qu'un rêve de quelques esprits faux de l'École, qui ne méritaient certainement pas qu'on les prît au sérieux. Mais cette importance attribuée à l'Organon, qui en avait une toute différente, eut des suites funestes : c'est certainement elle qui a fait si long-temps regarder la logique comme un art d'application ; et tel était alors le préjugé général, que les réformateurs et les adversaires les plus sagaces du péripatétisme durent le subir ; Campanella ¹, par exemple, appelle toujours la logique l'instrument du sage, l'art qui le dirige dans les opérations de son âme.

Cette question, du reste, est de la plus grande importance puisqu'elle touche à la nature même

1. Campanella, *Philosophia rationalis*, 1638, in-4., p. 3.

de la logique, on y reviendra plus tard; ici seulement, il convenait de l'indiquer pour faire voir quelle influence cette signification, donnée vulgairement au mot organon, avait exercée.

Il est vrai que, dès le seizième siècle, des esprits moins prévenus et plus justes avaient fort bien compris l'erreur commise par l'École; et le jugement exquis de Vivès ¹ l'avait porté à soutenir formellement que la logique d'Aristote n'était point, comme on l'avait si souvent répété, un instrument pour les autres sciences. Mais ces protestations étaient rares, et en général on ne songeait point à en profiter. La logique d'Aristote était toujours ὄργανον ὀργάνων καὶ χεὶρ τῆς φιλοσοφίας.

Mais en reprenant l'expression d'Aristote, dans le 30^e livre des Problèmes, question 5, et en l'examinant de plus près, on peut trouver au mot ὄργανον un sens tout autre, et qui paraît à la fois beaucoup plus juste et beaucoup plus profond. Ce n'est pas un instrument qu'Aristote a prétendu donner à la philosophie : il a seulement voulu traiter dans ses ouvrages logiques, dans la μέθοδος τῶν λόγων, de l'instrument de toute philosophie, du νοῦς qui, comme il le dit lui-même, est l'instrument de l'âme, σώματι μὲν χεῖρα, ψυχῇ δὲ νοῦν· ἔστι γὰρ ὁ νοῦς τῶν φύσει ἐν ἡμῖν ὡσπερ ὄργανον ὑπάρχων ². Pris dans ce sens, le mot organon est parfaitement vrai. La

1. Vivès, opera, 1565, in-folio. De Causis corrupt. art., p. 375.

2. Édit. Bekker, p. 955, b, 25.

logique s'occupe bien réellement de l'instrument de toute connaissance, puisqu'elle s'occupe de la science de la pensée et de la forme sous laquelle la pensée se produit, le raisonnement. On peut donc fort bien admettre cette signification nouvelle du mot ὄργανον ; il est vrai qu'alors les interprètes grecs auraient dû intituler la logique entière, pour s'exprimer correctement : *περὶ ὀργάνου* ; mais ils ont fait, sans s'en apercevoir, une métonymie, et il ne serait peut-être pas difficile de prouver que c'est par suite d'un trope de rhétorique, dont on ne s'est pas rendu compte, qu'une si longue et si complète erreur s'est accréditée sur la véritable nature de la logique.

Ce n'est pas, du reste, que cette erreur n'ait été dès long-temps entrevue, si elle n'a point été directement réfutée. Saint Thomas, qui toutefois semble pencher à croire, comme la plupart de ses devanciers, que la logique est un art d'application pratique, dit pourtant dans ses commentaires sur les Derniers Analytiques ¹ : « Ratio de suo actu
« rationali potest..... et hæc est ars logica, id est
« rationalis scientia, quæ non solùm rationalis est
« ex hoc quòd est secundum rationem, quod est
« omnibus artibus commune, sed etiam in hoc
« quòd est circa ipsam artem rationis sicut circa
« propriam materiam. » Il est impossible de montrer plus nettement l'objet de la logique.

1. S. Thomas, opera, édit. d'Anvers, 1613, in-folio, t. 1, p. 32.

Néanmoins, il faut bien convenir que ce n'est pas là le sens où l'on a pris généralement le mot *ὄργανον*, bien qu'on pût le dériver sans peine des expressions mêmes du maître. Si on a proposé ici cette explication nouvelle, c'est pour rappeler ce que doit aujourd'hui signifier pour nous le mot Organon; c'est pour faire en sorte qu'il soit comme un symbole qui donne à la fois la dénomination usuelle de la logique d'Aristote, et la valeur que son fondateur aurait pu attacher à cette dénomination s'il l'avait créée lui-même.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Catalogues de l'Organon.

On peut compter jusqu'à six catalogues anciens de l'Organon, dont trois sont spéciaux, et dont trois autres, quoique moins directs, ont cependant leur importance. Les trois premiers sont ceux de Diogène Laërce, de l'anonyme de Ménage, et des Arabes. Les trois seconds sont ceux d'Ammonius, de David l'Arménien et de Simplicius, qui, dans leurs commentaires sur les Catégories, ont donné les uns et les autres une classification abrégée des œuvres complètes d'Aristote, et qui, comme on l'a déjà dit plus haut, ont fait une section spéciale pour les ouvrages de l'Organon, τὰ λογικὰ ἢ ὄργανικά.

On peut faire remonter l'époque de Diogène Laërce jusqu'au commencement du troisième siècle: l'anonyme, sans doute plus récent, ne saurait être placé chronologiquement d'une manière précise: mais il est probablement antérieur à Ammonius, à David et à Simplicius; enfin, le catalogue des Arabes, donné par Casiri¹, est le plus récent de tous, et il doit être postérieur à Alpharabius et Algazel, c'est-à-dire aux X^e et XI^e siècles. On sait du reste quelle en est l'importance. Il dérive d'une source qui, sans être absolument différente des autres, s'en éloigne cependant, comme on le verra, à plus d'un égard.

L'Organon, tel que nous le possédons aujourd'hui, se compose de six parties distinctes :

- 1° les Catégories, en un livre;
- 2° L'Herméneia, en un livre;
- 3° Les Premiers Analytiques, en deux livres;
- 4° Les Derniers Analytiques, en deux livres;
- 5° Les Topiques, en huit livres;
- 6° Les Réfutations des sophistes, en un livre.

Dans Boèce et les commentateurs latins en général, l'Herméneia est partagé en deux livres, ainsi que les Réfutations des sophistes. On reviendra plus loin sur cette question.

Le Catalogue de Diogène n'indique pas moins de quarante-deux titres d'ouvrages qui pourraient être

1. Casiri, Biblioth. arabe, t. 1, p. 306.

rapportés à la logique. Il serait inutile de les citer tous. En traitant plus tard de la composition de l'Organon, on en fera tout l'usage qu'ils semblent pouvoir offrir. On se bornera donc à établir ici que Diogène Laërce nomme tous les ouvrages que nous possédons aujourd'hui, et avec les titres qu'ils ont gardés jusqu'à nous. Seulement son catalogue fort confus ne nous les donne pas dans l'ordre qui a prévalu jusqu'à nos jours. Il indique: 1° Κατηγοριῶν α'; 2° περὶ ἑρμηνείας α'; 3° προτέρων Ἀναλυτικῶν η'; 4° Ἀναλυτικῶν ὑστέρων μεγάλων β'; on a prétendu qu'il n'avait indiqué ni les Τοπικά, ni les σοφιστικοὶ ἔλεγχοι, sous les titres mêmes qu'ils ont maintenant; et cette assertion, généralement répétée, paraît aujourd'hui ne faire plus de doute. Mais s'il est vrai que, dans son catalogue, Diogène ne donne précisément ni les Τοπικά, ni les σοφιστικοὶ ἔλεγχοι, on aurait pu remarquer qu'il les donne l'un et l'autre, liv. 5, § 29, en faisant une analyse succincte de tout l'Organon. Ainsi on peut ajouter sans erreur au catalogue de Diogène, et d'après Diogène lui-même: 5° Τοπικά; 6° σοφιστικοὶ ἔλεγχοι, sans indication du nombre des livres. On peut remarquer en outre que, dans ce paragraphe 29, Diogène appelle deux fois les Derniers Analytiques Ἀναλυτικὰ ὑστερα, conformément au titre actuel, et non plus Ἀναλυτικὰ ὑστερα μέγαρα.

Diogène Laërce possède donc déjà, au commencement du III^e siècle, toutes les parties de l'Organon. La seule différence qu'offre son catalogue est celle qui concerne le nombre des livres des Premiers

Analytiques. Il le fait monter à huit. Ce nombre varie dans les manuscrits et les éditions : les plus correctes donnent huit ; dans quelques-unes on rencontre neuf, et enfin Henri Étienne paraît avoir eu un manuscrit qui donnait dix, puisque c'est le nombre qu'il a adopté ¹.

Le catalogue de l'anonyme ², qui paraît aussi confus que celui de Diogène, est moins complet, puisqu'au lieu de quarante-deux ouvrages logiques, il n'en porte plus que vingt-sept. Quelques philologues ont émis l'opinion que ce catalogue de l'anonyme était une rectification de celui de Diogène, et pouvait lui servir de complément. Dans ce cas spécial, il en serait tout le contraire, et l'on peut dire qu'en général le catalogue de l'anonyme et sa biographie d'Aristote sont loin de valoir en renseignements précieux l'ouvrage de Diogène, tout défectueux qu'il est. Le travail de l'anonyme paraîtrait plutôt un extrait qu'un remaniement complet. Quoiqu'il en puisse être, ce catalogue reproduit tous les titres actuels, comme Diogène, et dans un désordre à peu près semblable. On y trouve :

1° Κατηγοριῶν α'.

1° Περὶ ἐρμηνείας α' ;

3° Προτέρων Ἀναλυτικῶν θ' et

Προτέρων Ἀναλυτικῶν β', comme aujourd'hui ;

4° Ἀναλυτικῶν ὑστέρων β' ;

1. Voir Buhle, ed. d'Arist., t. 1, p. 38.

2. Diog. édit. de Ménage-Meibom., t. 2, p. 292.

5° Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὄρους καὶ πάθη α' 1;

6° Ἐλέγχων σοφιστικῶν ἢ περὶ ἐριστικῶν νικῶν.

Les différences sont ici plus nombreuses que dans Diogène, mais les rapports sont aussi plus évidents. Il y a deux traités des Premiers Analytiques, l'un en neuf livres, comme dans plusieurs manuscrits et éditions de Diogène, l'autre en deux livres seulement, comme celui que nous possédons aujourd'hui. Les Derniers Analytiques portent simplement le titre de Ἀναλ. ὑσέρων et non plus de Ἀ. ὑς. μεγαλων, comme dans l'une des indications de Diogène. Les Topiques ne forment plus qu'un seul livre, dont le titre ne concorde ni avec le nôtre, ni avec ceux de Diogène, qui, parmi les ouvrages logiques, énumère : Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὄρους en deux livres, et πάθη en un seul. L'anonyme pourrait paraître ici avoir mal copié le catalogue de Diogène, et avoir lu : Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὄρους καὶ πάθη α', au lieu de Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὄρους β' — πάθη α'. Enfin, l'anonyme fait entrer dans son catalogue les Ἐλεγκοὶ σοφιστικοί, mais avec un second titre qu'on ne rencontre point ailleurs.

Ainsi on retrouve dans l'anonyme, comme dans Diogène, toutes les parties de l'Organon, mais avec des différences dans l'étendue de quelques-unes, autant du moins qu'il est permis d'en juger d'après des renseignements aussi peu précis.

Le troisième des catalogues généraux est celui

1. Voir plus loin, ch. 11, et 2^e part. 6^e liv. des Top.

des Arabes ; beaucoup plus récent que les deux qui précèdent, il est aussi beaucoup moins étendu, et n'est guère moins confus. On n'y trouve que vingt titres qu'on puisse rapporter à la logique ; et parmi eux , il en est quatre qui concordent parfaitement avec les nôtres : 1° De Interpretatione, qui dialecticæ est secundus, 1 ; 2° Analyticorum priorum, 2 ; 3° Analyticorum posteriorum, 2 ; 4° De Sophisticis Elenchis, 1. Ainsi les Catégories n'y sont pas mentionnées, bien que l'Herméneia soit donné pour le second livre de la dialectique ; de plus les Topiques s'y trouvent désignés sous le titre qu'ils ont dans Diogène : Topicorum ad definitiones, Τοπικῶν πρὸς τοὺς ὄρους, mais en un seul livre au lieu de deux. Quelques autres désignations, moins positives encore que celles-là, pourraient appartenir également aux Topiques ; on y reviendra en traitant spécialement de cette partie de l'Organon.

Après ces trois catalogues qui prétendent à une énumération complète des ouvrages d'Aristote, il convient d'examiner les trois autres qui n'ont point directement cet objet ; mais dont l'importance n'est cependant pas moindre. On a déjà dit plus haut que ces classifications, admises à la fin du cinquième siècle dans les écoles péripatéticiennes, étaient sans doute fort antérieures à cette époque, et qu'elles remontaient jusqu'à la récession d'Andronicus de Rhodes, au temps de Cicéron. Elles vont du reste toutes les trois nous offrir un caractère particulier.

Dans son commentaire sur les Catégories, et dans ses prolégomènes, Ammonius passant en revue tous les ouvrages du Stagirite, les partage de diverses manières, dont l'une consiste à reconnaître dans cet ensemble : des travaux inachevés, des notes prises pour mémoire, τὰ ὑπομνηματικά, et des travaux qui ont reçu la dernière main τὰ συνταγματικά. Ceux-ci se divisent en trois classes, θεωρητικά, πρακτικά, ὀργανικά. Cette dernière, la seule qui nous intéresse, se subdivise elle-même en trois sections : 1° sur les principes de la méthode, les Catégories, l'Herméneia, et les deux livres (οἱ δύο λόγοι) des Premiers Analytiques (τῶν πρώτων Ἀναλ.); 2° la méthode même, comme les Derniers Analytiques (ἕτερα Ἀναλ.), les Tōpiques (οἱ τόποι), les Réfutations des sophistes, et la Rhétorique (Ῥητορικὰ τέχναι), et selon quelques-uns la Poétique; 3° tous les autres ouvrages qui contribuent à nous faire connaître plus complètement la méthode, et entre autres la théorie des paralogismes ¹.

David l'Arménien, qui paraît contemporain d'Ammonius, et dont le commentaire traite les mêmes points, reprend les mêmes idées puisées aux écoles d'Athènes. Il classe les ὀργανικά au même rang, et y admet trois divisions analogues : 1° τὰ

1. On a conservé scrupuleusement l'ordre même des interprètes. M. Stahl a peut-être eu tort, dans son tableau, de placer les Premiers Analyt. avant l'Herméneia, contre l'indication d'Ammonius, Aristoteles, t. 2, p. 254.

πρὸ τῆς μεθόδου καὶ τῆς ἀποδείξεως, ce sont les Catégories, l'Herméneia, les Premiers Analytiques; 2^o τὰ δὲ αὐτὴν τὴν μέθοδον ἀποδείξεως διδάσκοντα, ce sont les deux livres des Derniers Analytiques: David dit seulement τὰ δύο Ἀναλυτικά, mais l'indication antérieure des Premiers Analytiques montre assez qu'il s'agit ici des derniers; 3^o τὰ ὑποδύμενα αὐτὴν τὴν ἀπόδειξιν, ce qui emploie la démonstration même, les Topiques (τὰ τοπικά), la Rhétorique, les Réfutations des sophistes et la Poétique.

On voit qu'entre David et Ammonius, les différences sont fort légères et méritent à peine d'être remarquées.

L'énumération de Simplicius est presque pareille, mais elle est un peu moins complète, et l'ordre est autre. Après avoir placé les Organica au même rang, Simplicius les divise : 1^o περὶ αὐτῆς τῆς ἀποδεικτικῆς μεθόδου. Il ne désigne en particulier aucun ouvrage; mais évidemment il s'agit des Derniers Analytiques consacrés tout entiers à la théorie de la démonstration; 2^o περὶ τῶν πρὸ αὐτῆς τῆς ἀποδεικτικῆς μεθόδου, Premiers Analytiques, Herméneia, Catégories; 3^o περὶ τῶν τὴν ἀπόδειξιν ὑποδουμένων, les Topiques (οἱ τόποι), les Réfutations des sophistes et la Rhétorique.

Une remarque qui frappe tout d'abord, c'est la concordance de ces trois catalogues: il s'agit certainement ici d'une division admise dans l'École, sanctionnée par de graves autorités, et dont il n'est pas permis de s'écarter.

Une seconde remarque plus importante, c'est que ce triple catalogue de l'Organon, ou pour mieux dire τῶν ὀργανικῶν, n'est autre que celui que nous possédons. On peut dire, il est vrai, que ni Ammonius, ni David, ni Simplicius, n'ont prétendu donner un catalogue complet des ouvrages logiques, comme Diogène et l'Anonyme, et d'après eux les Arabes : mais on peut répondre qu'il serait au moins fort singulier que, comprenant dans l'Organon des ouvrages qui ne s'y rapportent que de très loin, comme la Rhétorique et la Poétique, ils n'y eussent point fait entrer, à plus forte raison, tous les autres livres dont le titre seul, dans Diogène et ses imitateurs, suffit à indiquer la nature logique et la place incontestable, par exemple les Συλλογισμοὶ α' et les Συλλογισμῶν β'.

On peut donc admettre, et probablement sans aucune crainte d'erreur, qu'au temps d'Ammonius, à peu près à la fin du cinquième siècle, l'Organon était composé comme il l'est de nos jours, c'est-à-dire de six parties capitales; et que, par suite de théories particulières sur la division générale de la philosophie, l'École joignait à ces six parties deux autres ouvrages que nous possédons aussi, la Rhétorique et la Poétique, mais que nous classons différemment.

Reste toujours, il est vrai, à expliquer le catalogue de Diogène, qui offre ici, comme pour le reste des ouvrages aristotéliques, tant et de si

graves difficultés. On tâchera d'en lever quelques-unes, en montrant comment plusieurs des titres donnés par Diogène, pour ceux d'ouvrages distincts, ne désignent probablement que des parties d'ouvrages tels que nous les avons maintenant.

Ce qu'il importe surtout de remarquer ici, c'est que ces deux espèces de catalogues, dont l'une procède de celui de Diogène, et l'autre de celui d'Ammonius, n'ont que très peu de points de contact, et viennent de sources différentes. Le catalogue de l'école péripatéticienne me semble à tous égards préférable à celui d'un compilateur, qui a pris de toutes mains et sans beaucoup de discernement. Dans l'École, au contraire, de grands travaux de critique avaient été entrepris depuis Andronicus et Adraste d'Aphrodise, sur les œuvres du maître. On avait cherché à en obtenir des éditions plus correctes, à les disposer dans un meilleur ordre, à les éclaircir de toute manière. Ammonius, David, Simplicius, sont les représentants directs et authentiques de ces profondes investigations. Diogène ne peut prévaloir contre de telles autorités; il est certain, par l'inspection seule de son catalogue, qu'il n'a point profité de la classification d'Andronicus, qui cependant, comme le dit Porphyre¹, avait divisé les ouvrages d'Aristote en parties distinctes, et avait réuni, sous un même chef, les matières analogues, *εις πραγματείας διείλε*

1. Porphyre, vie de Plotin, ch. 34.

τὰς οἰκειάς ὑποθέσεις εἰς ταὐτὸ συναγαγόν : on sait que ces parties diverses composaient ἡ πραγματεία λογική, ἡ πραγματεία ἠθική, etc. Diogène n'a pas profité davantage des travaux d'Adraste d'Aphrodise sur l'ordre des ouvrages d'Aristote.

On a pensé que Diogène s'était servi pour composer son catalogue de celui de la bibliothèque d'Alexandrie: ceci semble peu probable si l'on s'arrête d'un côté à la confusion de ce travail, et si, de l'autre, on se rappelle la scrupuleuse exactitude, le soin religieux des grammairiens d'Alexandrie, fondateurs du Canon littéraire. Cette conjecture cependant se trouve appuyée, bien qu'indirectement, par un passage de David l'Arménien¹, qui assure que Ptolémée Philadelphe avait fait un catalogue des ouvrages d'Aristote, où ils étaient portés à mille. Il est évident que ce travail était fort erroné, et c'est peut-être celui-là que Diogène aura suivi. Quelques unes des remarques qui vont suivre rendront encore plus certaine, et par conséquent moins excusable, la négligence de Diogène Laërce. On y insiste ici d'autant plus, que c'est sur son catalogue que les adversaires du péripatétisme, au XVI^e siècle, se sont appuyés principalement pour révoquer en doute la presque totalité des ouvrages aristotéliques, et qu'ils se sont attachés à ces documents

1. David prolég. aux catég. Manusc. 1939, ch. 1. Un peu plus loin, chap. 2, David répète la même assertion; mais, cette fois, il s'appuie de l'autorité d'Andronicus, et non plus de celle de Ptolémée.

imparfaits comme aux seuls qui méritassent de faire autorité.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De quelques preuves de l'authenticité de l'Organon.

A côté des catalogues qui ont un objet tout spécial, on peut placer les citations des diverses parties de l'Organon qu'on retrouve dans l'antiquité. Ces citations isolées ont d'autant plus d'importance qu'il est probable qu'elles ont toutes été faites directement, d'après l'ouvrage auquel elles s'appliquent; et il serait impossible de soutenir que Diogène et ses imitateurs eussent sous les yeux tous les livres dont ils donnent la sèche nomenclature.

On sait par une multitude de témoignages irrécusables que les premiers péripatéticiens, et Théophraste entre autres, avaient fait des ouvrages logiques qui portaient le même titre que ceux d'Aristote, et traitaient des mêmes objets. Ainsi on retrouve, par exemple, dans les ouvrages de l'école péripatéticienne, qui suivit immédiatement Aristote, des *Catégories*, des *Herméneia*, des *Analytiques premiers et derniers*, (*πρότερα καὶ ὑστερα*)¹ des *Topiques*, des *Réfutations des sophistes*. Dans

1. Voir Stahlr, Aristot. 2, p. 93 et 71.

l'école stoïcienne, qui s'occupa beaucoup de logique, mais qui ne fit que suivre les traces d'Aristote, on retrouve également des titres pareils. Cette concordance n'a pas certainement grand poids pour établir l'authenticité de l'Organon : toutefois on aurait tort de n'en tenir aucun compte.

De Théophraste à Cicéron, il ne reste aucune indication directe des ouvrages logiques d'Aristote. C'est que presque tous les travaux des Alexandrins ont péri. Toutefois il n'est guère possible de douter que la grande bibliothèque d'Alexandrie ne possédât dès cette époque tous les ouvrages du Stagirite, et en particulier tous ses ouvrages logiques. C'est ce que M. Stahr¹ a cherché à prouver, et il paraît avoir réussi. Un passage d'Ammonius² nous apprend formellement que les Catégories et les Analytiques (premiers et derniers) se trouvaient à Alexandrie. « On assure, dit-il, que dans la grande « bibliothèque on trouva quarante livres des Ana- « lytiques et deux des Catégories. Il fut décidé, par « les interprètes, que ce livre des Catégories que « nous possédons était bien celui d'Aristote, et « qu'il n'y en avait que quatre des Analytiques qui « lui appartenissent. » Simplicius, sans rapporter explicitement ce fait, paraît cependant l'avoir connu, et semble y faire allusion en disant qu'il existait un autre livre des Catégories, attribué à

1. Stahr, *Aristot.* 2, p. 92 et suiv.

2. Ammonius in *categ.*, folio, 13, a.

Aristote, et presque en tout pareil à l'ouvrage authentique¹, remarque que fait également Ammonius. David cite le même fait qu'Ammonius, mais il ajoute quelques détails assez importants : « Ce livre, dit-il, est bien d'Aristote², car il a subi l'examen des interprètes attiques qui l'ont reconnu pour authentique. On trouva dans les vieilles bibliothèques quarante livres des Analytiques et deux des Catégories; les interprètes n'en acceptèrent que quatre des Analytiques et un seul des Catégories. » On ne peut guère douter que ces interprètes attiques, chargés d'un choix si délicat, et dont la décision fait loi, ne soient les grammairiens célèbres d'Alexandrie, si soigneux de conserver la pureté de la langue et l'atticisme du style. Il serait possible, au reste, de comprendre ἐξηγηταὶ ἀττικοὶ dans un sens plus simple et plus juste peut-être, et de croire, avec M. Cousin³, que les interprètes attiques, qui paraissent avoir formé une sorte de corps savant, sont antérieurs aux Alexandrins, et remontent au temps des premiers successeurs d'Alexandre; Ἀττικοὶ alors exprimerait le lieu de leur résidence plutôt que le genre de leurs études.

Il paraît donc constant que tous les ouvrages logiques, ou tout au moins les Catégories et les

1. Simplicius in Categ., folio, 4, verso.

2. David in Categ. Manuscrit, 1939, cap. 11.

3. Mémoire sur le second commentaire d'Olympiodore sur le Phédon, p. 19.

Analytiques, se trouvaient dans la bibliothèque d'Alexandrie.

Parmi les témoignages de ces temps reculés, le plus ancien de tous ceux qui nous restent, est celui de Cicéron. Ses Topiques sont extraits de ceux d'Aristote, bien qu'ils en diffèrent à quelques égards ; mais Cicéron a étudié à fond l'ouvrage du Stagirite¹. Il en parle tout au long au début de son propre livre, et il y revient encore dans ses lettres². Il est vrai que quelques philosophes du xvi^e siècle ont avancé que les Topiques actuels ne sont pas ceux que lisait Cicéron. La valeur de cette assertion sera examinée quand on traitera de l'authenticité particulière des Topiques³. Il suffira de dire ici qu'elle ne repose sur aucune base solide. Cicéron connaissait-il les autres parties de l'Organon ? Cela paraît fort probable, et M. Stahr⁴ l'a soutenu ; rien cependant ne l'atteste d'une manière positive.

Rien non plus dans ce qui nous reste de Varron ne prouve qu'il eût les ouvrages logiques d'Aristote⁵ qu'il cite au reste trois fois. On peut en dire autant de Sénèque⁶, dont l'excellente éducation avait dû cependant comprendre l'étude de la philosophie péripatéticienne et de la logique en

1. Cicéron. *Topica*, cap. 2, 3.

2. Cicéron. *Epist.* lib. 7, *epist.* 19.

3. Voir plus loin, dans cette première partie, ch. 5.

4. Stahr, *Aristot.* 2, p. 151. — *Aristot. bei Rœmern*, p. 47.

5. Stahr, *Aristot. bei Rœm.* p. 60.

6. Varron de *Ling. lat.* 7, § 70, et 8, § 11. — *De re Rust.*, lib. 2, ch. 5, § 13.

particulier : de plus, Sénèque eut pour collègue, dans les soins qu'il donna au jeune Néron, un péripatéticien illustre, Alexandre d'Égée, qui paraît avoir fait lui-même un commentaire sur les Catégories ¹, et dont le commerce dut nécessairement éclairer le précepteur romain sur toutes les parties de la doctrine d'Aristote. Celse ne nomme point Aristote ², bien qu'il paraisse avoir connu quelques-uns de ses ouvrages. Columelle ³ ne cite que l'Histoire des Animaux. Pline ne va non plus au-delà ⁴.

Tout porte à croire que Quintilien, grand admirateur d'Aristote, possédait tous ses ouvrages ⁵. Il ne cite cependant, d'une manière expresse que les Catégories dont il donne une courte analyse ⁶. Ailleurs il semble faire allusion aux règles de la conversion des propositions d'après Aristote. L'auteur anonyme du *Traité sur les causes de la ruine de l'éloquence*, cite formellement les Topiques ⁷. Aulu Gelle, qui avait étudié long-temps la philosophie à Athènes et qui avoue sans peine toute la supériorité des Grecs en dialectique ⁸, connaissait, à n'en pas douter, les ou-

1. Buhle, édit. d'Arist., t. 1. Catalog. alfab. des commentateurs.

2. Stahr, Aristot. bei Rœm., p. 104.

3. Columelle de re Rusticâ, lib. 9, ch. 3, p. 665.

4. Stahr, Aristot. bei Rœm., p. 99.

5. Stahr, Arist. bei Rœm., p. 106.

6. Quintil. Instit. lib. 3, chap. 6, § 23.

7. Stahr., *ibid.*, p. 118. — Anonym. cap. 31.

8. Aulu Gelle, lib. 16, cap. 8. — Et Stahr, *ibid.* p. 123.

vrages logiques d'Aristote : mais on ne rencontre dans les Nuits attiques qu'un seul passage qui s'y rapporte directement ¹. C'est la définition du syllogisme, tirée des Premiers Analytiques.

A tous ces témoignages, dont l'ensemble est déjà de quelque importance, on peut en joindre, dès la première moitié du second siècle, de beaucoup plus graves. Ce sont ceux de Galien, qui vécut de 131 à 210. Au milieu de ses immenses et si profonds travaux de médecine, Galien semble avoir donné beaucoup de temps et de soins à la philosophie. Ses études paraissent avoir été complètes, surtout en logique : les ouvrages originaux qu'il composa sur cette matière, et dont il ne nous reste qu'un seul, *Περὶ σοφισμάτων*, se montaient à plus de trente ², et les titres seuls suffirent pour montrer que Galien s'y était attaché aux questions les plus difficiles et les plus importantes que discutèrent alors les écoles stoïciennes et péripatéticiennes. Dans son livre *Sur ses propres ouvrages*, Galien cite des commentaires qu'il avait composés sur toutes les parties de l'Organon, excepté les Topiques qu'il regardait sans doute comme appartenant à l'art oratoire plutôt qu'à la logique, à l'exemple de Cicéron et de quelques autres personnages.

1. Aulu Gelle, lib. 15, cap. 26, et *Analyt. Prior.*, lib. 1, cap. 1, § 5.

2. Voir l'édit. de Chartier, 13 vol., folio 1679. Préface.

Ce passage de Galien est trop important pour qu'on ne le cite pas ici tout entier. Après avoir raconté la marche de ses études philosophiques, le découragement que lui inspiraient les contradictions et les erreurs du Portique et du Lycée, son penchant au scepticisme dont l'étude des mathématiques put seule le guérir, Galien arrive à parler de ses ouvrages logiques dont quelques-uns remontaient à sa jeunesse. La plupart avaient été déposés dans le temple de la Paix, et y avaient péri, comme il le raconte lui-même, à l'époque de l'incendie en 173. Puis il ajoute¹ : « Parmi ces ouvrages, il y avait trois livres sur le traité d'Aris-
 « tote *περὶ ἐρμηνείας* : quatre sur le premier ouvrage
 « relatif aux syllogismes, et un nombre égal sur le
 « second qui traite du même objet. Aujourd'hui
 « l'usage général veut qu'on intitule celui-là : Ana-
 « lytiques premiers, de même que l'autre, qui traite
 « de la démonstration : Analytiques seconds. Aris-
 « tote lui-même cite les premiers Analytiques
 « comme les ayant personnellement écrits sous ce
 « titre : *du Syllogisme*, et les seconds sous celui-
 « ci : *de la Démonstration*. Des commentaires que
 « j'ai faits sur ces ouvrages, on a sauvé les six livres
 « sur les premiers Analytiques et les cinq sur les
 « seconds. Rien de tout cela, du reste, n'était des-
 « tiné à la publicité. » Plus loin, dans ce même
 chapitre, Galien parle de commentaires sur les

1. Édit. de Chartier, tom. 1, p. 46.

Catégories qu'il avait composés pour ses amis ¹ : mais il recommandait qu'on ne les laissât lire qu'à ceux qui auraient préalablement travaillé avec un maître, et qui auraient consulté les ouvrages des interprètes anciens, et surtout ceux d'Adraste et d'Aspásius.

Ce passage de Galien mérite, comme on le voit de reste, la plus sérieuse attention. Le premier objet à y remarquer, c'est que l'Organon s'y présente à peu près composé comme il l'est dans les classifications d'Ammonius, de David et de Simplicius, preuve nouvelle que ces classifications sont fort anciennes, et se rapportent sans doute à Andronicus et à Adraste. En second lieu, ce passage nous apprend positivement à quelle époque remontent les titres des Analytiques. Selon Galien, ils n'appartiennent pas au Stagirite lui-même : ce sont les contemporains de Galien qui les forment, οἱ νῦν, ou qui du moins les décident et les arrêtent définitivement. Aristote avait intitulé les Premiers Analytiques : Περὶ συλλογισμοῦ, et les Derniers, ou comme dit Galien, les seconds : Περὶ ἀποδείξεως. On ne peut certainement méconnaître là les deux ouvrages que nous possédons aujourd'hui sous le titre d'Analytiques. L'incertitude même qui semble encore régner au temps de Galien, explique suffisamment la variante du titre des Derniers Analy-

1. Galien, Περὶ τῶν ἰδίων βιβλίων γραφή, ch. 11. Il fait encore allusion à ses ouvrages de logique, ch. 12 et ch. 15.

tiques appelés alors δεύτερα, et non point ὑτερα, comme ils le sont plus tard dans Diogène Laërce, et définitivement dans Ammonius, David et Simplicius.

On peut voir d'après ceci quelle est l'extrême défiance que doit inspirer le catalogue de Diogène, comme on l'a remarqué plus haut. Déjà dans Galien a disparu cette nomenclature confuse qu'a conservée Diogène; c'est que Galien a mis à profit les travaux des savants péripatéticiens qu'il a étudiés, et que Diogène les ignore. Ainsi ces traditions de l'École que nous retrouvons dans les commentateurs du cinquième et du sixième siècle, étaient à la portée du compilateur, s'il avait voulu les recueillir. Galien, non plus qu'Ammonius, ne cherche point, il est vrai, à faire le catalogue exact des livres du Stagirite : mais il serait inconcevable que dans des études aussi complètes que les siennes, il eût négligé tant d'ouvrages importants dont Diogène nous a transmis les titres si peu authentiques.

Alexandre d'Aphrodise, contemporain de Galien, le plus ancien des commentateurs dont nous ayons conservé les ouvrages, et qui mérita, parmi tous les autres, le titre suprême de ὁ ἐξηγητής, le commentateur par excellence, Alexandre offre des témoignages qui s'accordent parfaitement avec ceux de Galien, et qui infirment également ceux de Diogène. Il reste d'Alexandre, ou du moins sous son nom, trois commentaires parmi tous

ceux qu'il avait composés, l'un sur les Premiers Analytiques, l'autre sur les Topiques, et le troisième sur les Réfutations des sophistes. Comme on a contesté l'authenticité des deux derniers, sans toutefois pouvoir nier qu'ils fussent fort anciens, on ne citera ici que le premier. Or, dans ce commentaire, Alexandre est amené à parler très fréquemment des divers ouvrages de logique, et il ne cite jamais que ceux que nous possédons et dont parle Galien. Ce sont les Catégories, l'Herméneia, les Premiers Analytiques ¹, les Derniers Analytiques, les Topiques, et les Réfutations des sophistes. Quant à cette multitude d'autres ouvrages qui figurent dans le catalogue de Diogène, il n'en parle jamais. Alexandre, comme Galien, est un peu antérieur à Diogène. C'est une des lumières de l'École; il en a toutes les traditions, il en connaît tous les travaux. Il faut en conclure que de son temps déjà, si toutefois il en avait jamais été autrement, la Logique ou l'Organon ne se composait que des six parties que nous venons d'énoncer. C'est, encore une fois, ce que Diogène paraît avoir complètement ignoré.

On ne peut guère douter que Sextus Empiricus ne connût toutes les parties de l'Organon, bien qu'il n'en cite formellement aucune. Sa réfutation si originale et si profonde des logiciens, prouve

1. Alex. d'Aphrod., Comm. sur les Premiers Analytiques, Venise, 1559, folio. 5, 6, 8.

qu'il possédait à fond la doctrine d'Aristote, et qu'il l'avait étudiée sur les mêmes documents que nous.

Il ne reste plus à mentionner, parmi toutes ces autorités de la fin du second siècle, qu'Apulée, professeur de philosophie à Carthage, et l'un des plus savants hommes de son temps. Il admirait vivement Aristote, et il l'avait étudié à Athènes. Apulée nous a laissé, dans un de ses ouvrages ¹, un extrait de l'Herméneia et des Premiers Analytiques. Il intitule même le livre spécial où il traite de ce sujet comme celui du Stagirite, *Περὶ ἐρμηνείας*, *seu de syllogismo categorico*; et ce livre a fait longtemps autorité parmi les auteurs qui suivirent; Cassiodore ², Isidore de Séville ³, le citent. Apulée joue ici un rôle important. C'est lui, on peut dire, qui introduit la Logique d'Aristote chez les Romains ⁴; et son ouvrage atteste, d'une manière irrécusable, qu'elle était cultivée dès-lors par eux, comme elle l'était à Athènes, à Alexandrie.

Il serait inutile de pousser plus loin ces citations. Celles qu'on a faites, appuyées de toutes celles qu'on pourrait recueillir dans les auteurs subséquents, Marcius Capella, Victorinus, Boëce surtout, suffisent pour démontrer qu'à côté du

1. Apulée, opera. Francfort, 1622. De Habitidine doctrinarum Platonis, liv. 3, p. 29 et suiv.

2. Cassiodore de Dialecticâ.

3. Isidore. Origin., lib. 2, cap. 28.

4. Voir, dans la troisième partie, ch. 7.

catalogue de Diogène il en est un autre qui concorde, dès cette époque, avec celui qu'adoptèrent plus tard les commentateurs du cinquième siècle, et que les modernes ont adopté. Reste à expliquer celui de Diogène, sinon à le justifier. Cette question trouvera plus loin sa place ¹.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De l'authenticité des diverses parties de l'Organon.

D'après ce qui précède sur l'authenticité de l'Organon, on voit déjà que celle de ses diverses parties est à peu près complètement prouvée. Cependant il est, pour chacune d'elles, quelques questions spéciales qui doivent être discutées ici.

1° *Des Catégories.*

Il est évident, d'après les deux passages d'Ammonius et de David cités plus haut ², et dont rien n'infirme le témoignage, que les Catégories se trouvaient dans la bibliothèque d'Alexandrie. Le jugement même qu'en ont porté les interprètes attiques, garantit d'une manière formelle l'au-

1. Voir, dans cette première partie, ch. 11.

2. Voir plus haut, p. 37 et 38.

thenticité de l'ouvrage que nous possédons aujourd'hui. Des deux exemplaires des *Catégories* qui furent ainsi confrontés, l'un fut rejeté comme n'appartenant réellement point au Stagirite : mais il paraît que, malgré cette grave décision des interprètes attiques, cette édition contrefaite subsista long - temps encore. Simplicius en parle ¹ et Boëce aussi, mais il est peu probable qu'ils la possédassent tous deux ; du moins Simplicius n'en fait mention que sur la foi d'Adraste d'Aphrodise. Il semble au reste que ce livre différerait fort peu de celui qui nous est parvenu. Le fond de la doctrine était absolument le même : les expressions seules variaient, « *cùm sit oratione diversus,* » dit Boëce. Simplicius va même jusqu'à dire que cet ouvrage avait le même nombre de lignes que l'ouvrage authentique, et qu'il ne s'en éloignait que sur quelques points partiels *ὀλίγαις διαίρεσιν*. On peut conclure de ces témoignages : d'abord que le livre actuel des *Catégories* est bien l'ouvrage d'Aristote, et en second lieu, qu'eussions-nous seulement cette dernière et imparfaite édition, nous n'en connaîtrions pas moins, quoiqu'en d'autres termes, la véritable théorie des *Catégories* d'Aristote.

Il est certain que les *Catégories* ont été, dès les premiers temps, l'objet de savants commentaires. Sans parler de ceux de Pasiclès de Rhodes ²,

1. Simplicius, folio 4, 2. — Boëce, ad *Categ.*, p. 114.

2. Voir Fabricius, *Bib. Gr.*, t. 2, p. 211, et le catal. de Buhle.

frère d'Eudème, et de Phantias¹ d'Eresse, disciple d'Aristote lui-même, commentaires dont la date remonterait à quelques années après la mort du maître; sans parler même du commentaire d'Andronicus, que possédait peut-être encore Simplicius au sixième siècle², nous avons, parmi les divers ouvrages que Porphyre avait consacrés aux Catégories, un petit manuel par demandes et par réponses³, qui prouve d'une manière irrécusable que, dès la fin du troisième siècle, les Catégories étaient enseignées dans les écoles, sans qu'aucun doute sérieux s'élevât sur leur authenticité.

Il serait inutile de citer ici les noms de tous les commentateurs qui, du premier au sixième siècle, ont successivement travaillé sur les Catégories. On en peut trouver une liste complète dans le catalogue de Buhle⁴, dans la bibliothèque de Fabricius⁵, et dans la dissertation de M. Brandis sur l'Organon⁶.

Andronicus est le seul, parmi les commentateurs, qui ait infirmé l'authenticité, sinon des Catégories tout entières, du moins de la troisième

1. Ammonius ad Categ., folio 5, a.

2. Simplicius ad Categ., folio 7, verso.

3. Porphyre. Ce petit traité a été publié à Paris. 1543, in-4.

4. Buhle, tom. 1 de l'édit. d'Arist. Catal. alphabét. des Comment.

5. Fabricius, Biblioth. Gr., t. 3, *ibid.*

6. Brandis, Mémoires de l'Académie de Berlin, 1833, pag. 249.

Pasicles ne se trouve pas mentionné dans ce catalogue.

partie, de celle que l'on nomme hypothéorie ou les post-prédicaments ¹, et qui ne vient qu'après la théorie complète des dix catégories. Boèce, qui rapporte cette opinion d'Andronicus ², ne nous apprend pas sur quels motifs elle était fondée. Toute grave qu'elle pût paraître de la part d'un péripatéticien aussi illustre, elle ne semble point avoir prévalu. Porphyre la combattit, selon le témoignage de Boèce. Il faut remarquer pourtant que Porphyre, dans son Manuel par demandes et par réponses, n'a pas compris cette troisième partie, les post-prédicaments : mais cette lacune s'explique sans peine, si l'on songe à la destination toute scolaire de cet ouvrage; et Porphyre peut fort bien n'en avoir pas moins soutenu l'opinion que lui prête Boèce. M. Stahr ³ a déjà remarqué que ces doutes d'Andronicus sur l'authenticité d'une portion des Catégories prouvaient évidemment, contre l'opinion commune, qu'Andronicus n'avait point eu entre les mains les autographes d'Aristote; car alors la discussion n'eût même pas été possible ⁴.

1. Voir plus loin, dans la seconde partie, chap. 2.

2. Boèce opera, Com. ad Categor., lib. 4, p. 191.

3. Stahr, Aristot., 2, p. 72.

4. Un passage de la Métaph., liv. 2, p. 995, b, 23, prouve que, dans la pensée d'Aristote du moins, cette troisième partie des Catégories est indispensable. « C'est au dialecticien, dit-il, d'étudier les idées d'antérieur, de postérieur, de même et de contraire. » C'est là précisément l'objet des postprédicaments. Voir aussi Métaph., liv. 3, ch. 2, p. 1005, a, 16.

Ammonius, David, Simplicius ¹, en reconnaissant pour authentique le livre des Catégories, allèguent tous les trois, comme l'un des principaux motifs, les citations qu'Aristote lui-même fait des Catégories dans ses autres ouvrages. Or, il est certain, quoi qu'en ait pensé M. Ritter ², le plus récent historien de la philosophie, que les Catégories, en tant qu'ouvrage spécial et distinct, ne se trouvent jamais citées dans Aristote. Il ne parle des catégories qu'en les présentant comme les classes générales de l'être, les genres les plus étendus; il va même jusqu'à énumérer³ les dix catégories sans en omettre aucune: mais il ne nomme pas formellement ce traité, comme il le fait pour les Topiques, pour les Analytiques, pour la Morale, pour le Traité de l'âme, etc. L'on doit penser que les commentateurs et M. Ritter auront confondu ces indications de nature diverse, qui méritent cependant d'être distinguées entre elles.

Les trois commentateurs ajoutent que, sans les Catégories, la philosophie d'Aristote serait en quelque sorte sans tête, ἀκέφαλος: et cette observation est parfaitement juste. Il est impossible de concevoir qu'Aristote eût négligé cette théorie: une foule de passages, dans ses traités principaux, dans les Analytiques, dans la Physique,

1. Voir plus haut, p. 37, 38.

2. Ritter, Hist. de la Philosophie, t. 3, p. 63, trad. française de M. Timot, chez Eudrange.

3. Voir plus loin, dans la seconde partie, ch. 6.

dans la Métaphysique surtout, la supposent et y font une allusion directe, sans nommer toutefois l'ouvrage où elle était particulièrement exposée. C'est à tort que M. Heydemann, le dernier traducteur allemand des Catégories, a dit que, si l'on ne savait point qu'elles sont bien réellement d'Aristote, la lecture des autres ouvrages du philosophe ne suffirait pas pour apprendre qu'il a traité ce sujet ¹. Sans les Catégories, comment serait-il possible de comprendre près d'une centaine de passages fort importants, où cette théorie est indiquée? Que signifierait d'abord le mot lui-même sans le traité qui l'explique en développant l'idée profonde qu'il renferme? L'étude complète d'Aristote ne peut que démontrer de plus en plus la nécessité des Catégories comme point de départ de la logique, et par conséquent de toute la philosophie aristotélique.

2° De l'(interprétation) Herméneia.

L'Herméneia est de toutes les parties de l'Organon celle qui a le plus souvent prêté au doute et à la critique. L'obscurité même du texte en a certainement été la cause principale. Il n'est point un commentateur qui ne se soit plaint des difficultés excessives qu'il présente; elles sont certainement réelles, bien qu'une étude sérieuse puisse les apla-

1. Heydemann. Notes sur les Catég., à la suite de sa traduction, pag. 33.

nir en partie ; mais il était dès long-temps passé en proverbe qu'Aristote, en écrivant ce petit traité, trempait sa plume, non plus dans l'encre, mais dans son esprit : « Aristoteles, quando peri Hermeneias scriptitabat, calamum in mente tingebat, » disent Cassiodore¹, Isidore de Séville, Alcuin et des écrivains grecs de la même époque.

L'Herméneia a contre elle une imposante autorité, c'est celle d'Andronicus de Rhodes, qui, selon Ammonius² et Boëce³, rejetait ce livre. Le motif sur lequel il se fondait était du reste assez léger⁴. Au début de l'Herméneia, Aristote, en parlant des idées, νοήματα, qu'il appelle aussi παθήματα ψυχῆς, les modifications de l'âme, renvoie au traité spécial qu'il avait composé sur ce sujet, le Περὶ ψυχῆς que nous possédons. Andronicus soutenait que cette expression ne se retrouvait point dans le traité indiqué, et que, par conséquent, le Περὶ ἑρμηνείας n'était pas authentique. On sent qu'aujourd'hui une preuve aussi vague paraîtrait tout-à-fait insuffisante à la philologie. Du reste elle fut vivement combattue dans l'antiquité par Alexandre d'Aphrodise, dont les jugements ont eu, en général, le plus grand poids; et depuis Alexandre,

1. Cassiodore, opera. Paris, 1600. Tom. 2, p. 467. — Isidore de Séville, Origin. lib. 2, cap. 27. — Alcuin, ed. 1777, t. 1, p. 47. tom. 2, p. 350.

2. Ammonius in Peri Hermeneias, ed. 1503, f° 2, verso, à la fin.

3. Boëce, opera, pag. 292.

4. De Interpr., chap. 1, p. 16, a, 7, ed. Bekker.

l'Herméneia a toujours été attribuée au Stagirite. Andronicus n'avait pas lu peut-être avec assez d'attention le *Traité de l'Ame*, et il se serait vaincu sans peine, en l'étudiant, que la théorie d'Aristote¹ y était parfaitement d'accord avec celle du traité qu'il rejetait.

Ammonius, comme plus tard Boëce qui dit en propres termes² : « Quare non est audiendus Andronicus qui propter passionum nomen hunc librum ab Aristotelis operibus separat, » Ammonius embrassa l'opinion d'Alexandre³; mais il se voit forcé lui-même de repousser la cinquième partie de ce traité, qui contient la théorie de l'opposition vraie des propositions⁴; il le déclare indigne d'Aristote, et affirme qu'il a été ajouté par quelque écrivain postérieur au philosophe ὑποτίθεσθαι ὑπό τινος τῶν μετ' αὐτόν. Ammonius ajoute que Porphyre, qui partageait sans doute ce sentiment, n'a pas commenté cette dernière partie comme les quatre autres; et que, pour lui, s'il continue son commentaire, et s'il paraît encore tenir quelque compte de cette cinquième partie, φροντίδος τινὸς ἀξιώσει, c'est uniquement pour se conformer à l'usage. Du reste il cesse en cet endroit de reproduire le texte, comme il l'a fait auparavant, afin

1. Voir le *Traité de l'Ame*, liv. 1, ch. 3, p. 407, a, et liv. 3, ch. 3, p. 428, a, ch. 6, p. 430, b, et ch. 9, p. 432.

2. Boëce, *opera*, p. 292.

3. Ammonius in *peri Hermeneias*, p^o 55, verso.

4. Voir dans la *seconde partie*, ch. 3.

de corriger les fautes nombreuses qui le déparaient dans les éditions précédentes.

Cette déclaration si formelle d'Ammonius ne paraît point avoir attiré l'attention des commentateurs; et cette cinquième partie de l'Herméneia a été généralement admise comme les quatre premières. Il est certain que la théorie de l'opposition vraie des propositions qu'elle renferme, est tout-à-fait indispensable; et comme Ammonius ne donnait aucun fait décisif à l'appui de son assertion, on n'a point cru devoir s'y arrêter.

Le traité *Περὶ ἑρμηνείας* a été, comme les Catégories, l'objet de nombreux commentaires¹. Aspasius, Alexandre, l'avaient expliqué; Galien², d'après son propre témoignage, avait fait trois livres de commentaires pour l'éclaircir: enfin l'Herméneia se trouve mentionnée dans tous les catalogues cités plus haut, et l'on peut remarquer qu'aucun ne varie sur le nombre des livres; partout l'Herméneia est composée d'un seul. On verra plus tard comment les commentateurs latins lui en ont donné deux³. Apulée, comme on l'a déjà dit, en a fait un extrait qui nous reste⁴.

3°-4° *Les Analytiques premiers et derniers.*

Aucun doute sérieux ne paraît s'être élevé sur

1. Boëce, opera, p. 291.

2. Galien, *Περὶ τῶν ἰδίων βιβλίων γραφή*, cap. 11, p. 46.

3. Voir dans cette première partie, ch. 6, pag. 60.

4. Apulée, opera, p. 29 et suiv.

l'authenticité des Analytiques. C'est la partie principale de la doctrine d'Aristote, celle à laquelle toutes les autres se rapportent; c'est la plus originale, et par conséquent la moins contestable. On a déjà vu plus haut ¹ que les Analytiques se trouvaient à Alexandrie, et que les interprètes attiques, appelés à se prononcer sur les quarante livres différents de cette théorie, n'en avaient admis que quatre : ce sont ceux que nous possédons, comme l'attestent une suite irrécusable de témoignages, dont le plus ancien est le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise sur le premier livre des Premiers Analytiques.

5°-6° Les Topiques, les Réfutations des sophistes.

L'authenticité des Topiques est prouvée par l'ouvrage de Cicéron sur le même sujet, bien qu'il offre avec celui d'Aristote des différences assez considérables; elles s'expliquent, du reste, suffisamment par la manière même dont l'orateur romain l'avait composé, écrivant de mémoire, et au milieu des distractions d'une traversée ². Quelques adversaires du péripatétisme, au xvi^e siècle, ont beaucoup insisté sur les différences des Topiques de Cicéron et de ceux d'Aristote. On appréciera plus loin la valeur de cet ar-

1. Voir plus haut, pages 37 et 38.

2. Voir la lettre de Cicéron à Trébatius, *Epistol. lib. 7, epist. 19.*

gument¹. Les *ἐλεγχοὶ σοφιστικῶν* se lient essentiellement aux *Topiques*, et l'on a déjà remarqué que la connexion était établie jusque dans la forme grammaticale, puisque ce second *Traité* commence par la conjonction *δὲ* qui indique une liaison nécessaire avec ce qui précède. On peut fort bien n'attacher qu'une mince importance à ce rapprochement tout matériel, et qu'un copiste, un commentateur, aurait pu facilement établir de sa seule autorité; mais il convient d'en donner une fort grande à la liaison logique de ces deux traités; car il est incontestable qu'en ce sens les *Réfutations des sophistes* sont la suite et le complément des *Topiques*.

Aucun doute n'a été soulevé par les anciens commentateurs contre les *Topiques* et les *Réfutations des sophistes*. Seulement, ainsi que pour les *Analytiques*, le nombre des livres varie dans les divers catalogues; mais ces différences, qui ont été exposées plus haut², ne sont point de nature à compromettre l'authenticité de ces ouvrages.

CHAPITRE SIXIÈME.

De l'authenticité de l'Organon d'après les Latins.

On conçoit sans peine que chez les Latins, les témoignages en faveur de l'authenticité de l'Orga-

1. Voir plus loin dans cette première partie, ch. 7, pag. 64.

2. Voir plus haut, pag. 28 et suiv.

non doivent être beaucoup moins nombreux, beaucoup moins graves que chez les Grecs. Ceux qu'on y rencontre ne sont pas cependant sans importance. On a vu que le plus ancien dans l'ordre des temps est celui de Cicéron : Apulée, comme l'ont prouvé quelques citations antérieures, vient après Cicéron. On peut indiquer encore, parmi les ouvrages parvenus jusqu'à nous, l'analyse fort exacte et fort élégante des Catégories qu'on a attribuée, mais à tort, à saint Augustin, et qui n'a pas peu contribué à populariser, dans le moyen-âge et dans le sein de l'Église, l'étude de la logique d'Aristote. On peut placer encore vers cette époque plusieurs commentateurs latins dont les ouvrages sont perdus, mais que mentionne Boëce¹ : tel est Victorinus qui avait traduit et probablement commenté l'Introduction de Porphyre. Boëce nous a conservé la traduction de Victorinus en la commentant lui-même. Ce Victorinus est sans doute le même que Marius Victorinus, auquel Cassiodore attribue un Traité spécial et fort complet sur les Syllogismes². Végétius Prætextatus, au rapport de Boëce³, avait traduit en latin la paraphrase qu'avait faite Thémistius sur les Premiers et Derniers Analytiques. Un Albinus,

1. Boëce, opera, p. 4 et 12.

2. Cassiodore, opera, p. 469. Il parle au même endroit d'un Tullius Marcellus, de Carthage, qui avait abrégé ou commenté la Logique d'Aristote.

3. Boëce, pag. 289.

personnage consulaire, avait écrit aussi sur ces matières, mais Boëce n'avait pu se procurer ses ouvrages, et il semble même douter qu'ils existassent réellement. Marcianus Capella¹, dont nous avons l'ouvrage fort bizarre et en même temps fort curieux : *Des noces de Mercure et de la philologie*, a fait, dans son troisième livre², une analyse assez complète, et souvent fort spirituelle, de la Dialectique d'Aristote. Marcianus Capella est placé, par les plus récents et les plus savants biographes³, vers la fin du cinquième siècle, c'est-à-dire qu'il est contemporain d'Ammonius et de David.

Le plus célèbre des commentateurs latins est aussi de cette époque. Boëce nous a laissé des commentaires ou des traductions pour toutes les parties de l'Organon. Il a fait un commentaire en quatre livres sur les Catégories, sans parler de ceux qu'il a composés sur l'Introduction de Porphyre : il en a fait deux d'étendue diverse sur l'Herméneia, et a consacré, à les composer un travail de plus de deux années⁴; il contribua beaucoup à éclaircir un traité difficile et obscur : « Cujus series, dit-il lui-même, sublimibus pressa sententiis aditum intelligentiæ facilem non reliquit⁵. » Enfin, il a traduit le reste de l'Organon

1. Marcianus Capella, ed. de 1599.

2. Voir plus loin, dans la 3^e partie, ch. 7.

3. Voir Valckenær, Biographie de quelques hommes célèbres.

4. Boëce, opera. Aristot. de Interpret., editionis primæ seu minorum commentariorum, lib. 2. — Edit. secundæ seu eorum majorum, lib. 6.

5. Boëce, p. 215.

entier, qu'il voulait commenter, comme il l'avait fait pour les deux premières parties. Boëce, par ses travaux qui plus tard furent si utiles, tient une place très importante dans l'histoire du péripatétisme : mais ce n'est point ici le lieu de s'occuper de cet objet ¹.

Il ne reste plus à citer, parmi les Latins, que Cassiodore ² qui, dans son traité ou plutôt son extrait de dialectique, a suivi la logique d'Aristote et de ses commentateurs ; et enfin, Isidore de Séville, au commencement du neuvième siècle, qu'on peut regarder encore comme un auteur latin, et qui, dans le second livre de ses *Origines*³, a consacré un chapitre à la logique péripatéticienne.

Le seul point de quelque importance à remarquer dans les commentateurs latins, c'est que la division de l'Herméneia et des Réfutations des sophistes n'est pas pour eux la même que pour les commentateurs grecs. Ils partagent chacun de ces traités en deux livres ; ils ont en cela été suivis par le moyen-âge presque entier ; l'Université de Coïmbre, dans son commentaire, au milieu du dix-septième siècle, est restée fidèle encore à leur exemple. Dans les interprètes grecs on ne trouve rien de pareil. Il faut donc croire que les Latins avaient eu des éditions qui autorisaient ce change-

1. Voir plus loin, dans la 3^e partie, ch. 7.

2. Cassiodore, opera, Paris, 1600. Tom. 2. p. 449.

3. Isidori Hispal. opera, Coloniae Agrip. 1617.

ment, ou bien qu'ils l'avaient fait de leur propre autorité. La seconde supposition est certainement moins probable que la première ; mais, quoi qu'il en puisse être, cette modification, dont on ne saurait du reste expliquer positivement la cause, prouve que les travaux des Latins sur la Dialectique, avaient leur originalité et leur importance propres.

En recueillant ici d'une manière sommaire les témoignages des commentateurs latins, on les a suivis chronologiquement beaucoup plus loin qu'on ne l'avait fait pour les commentateurs grecs. C'est que les Latins forment seuls la transition entre les études logiques de l'antiquité et celles du moyen-âge, comme on le verra plus tard dans la troisième partie de ce Mémoire.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De quelques attaques modernes contre l'authenticité de l'Organon.

Lorsqu'au seizième siècle, la philologie et la critique, nées jadis à Alexandrie, reparurent avec les lumières, la logique d'Aristote, décriée par le mauvais goût et l'admiration fanatique de l'École, fut un des premiers ouvrages qu'elles attaquèrent. Notre infortuné Ramus fut, parmi les savants de

cette époque, l'un de ceux qui descendirent tout d'abord dans l'arène, et qui s'y firent le plus distinguer. Nizzoli et Patrizzi, en Italie, et plus tard Gassendi, en France, continuèrent les efforts de Ramus. L'on se bornera de préférence à ces quatre hommes célèbres à divers titres, parce que leurs attaques contre l'authenticité de l'Organon résument toutes celles dont alors il fut l'objet. Du reste on ne prétend étudier ici leurs ouvrages que sous ce rapport spécial. On les appréciera plus tard dans leur ensemble, quand on traitera historiquement de l'influence exercée par l'Organon¹.

Avant Ramus, deux hommes avaient essayé, à la fin du quinzième siècle, de réformer la logique d'Aristote, c'étaient Laurentius Valla et Rod-Agricola; mais ils s'étaient bornés à l'éclaircir, et n'avaient point songé à la renverser par la critique et la philologie. Louis Vivès, Espagnol élevé dans les écoles de Paris, avait été plus loin que ses deux prédécesseurs; sans être toutefois aussi positif, il avait, en termes généraux, contesté l'utilité de l'Organon; mais il avait engagé la lutte avec gravité, avec convenance, et en gardant toujours, pour le génie d'Aristote, une sincère et profonde admiration: « *Quem ego veneror, dit-il, « uti par est et ab eo verecundè dissentio* ². » Ra-

1. Voir plus loin, dans la 3^e partie, ch. 12.

2. Vivès, opera. Bâle, 1565, tom. 1, p. 380.

mus eut le tort de négliger ces formes indispensables dans une cause si juste et si belle, puisqu'elle était, dans ce siècle, celle même de l'indépendance de l'esprit. Animé d'abord de sentiments presque semblables à ceux de Vivès¹, il s'aigrit par le combat; et de la scholastique, qu'il attaquait toute seule, il s'en prit bientôt au Stagirite, et se laissa aveugler par la passion. Il publia un ouvrage en vingt livres contre l'Organon, pour prouver que la théorie d'Aristote était obscure, fautive, et tout-à-fait indigne de celui à qui on l'attribuait; puis, se contredisant, il reprochait avec amertume à ce dieu de l'École, de s'être donné mensongèrement pour l'inventeur de la logique que Zénon avait découverte et fondée avant lui.

Du reste, Ramus n'a point institué une discussion régulière des motifs sur lesquels il fondait ses doutes. Il s'est contenté, presque toujours, d'assertions générales et tranchantes. Les trois autres adversaires du péripatétisme, qui ont imité et surpassé même les emportements de Ramus, ne sont, à cet égard, ni plus positifs ni plus complets.

Voici toutefois leurs principaux arguments:

« Le récit de Strabon et de Plutarque sur le destin des ouvrages d'Aristote², permet de

1. Voir le premier ouvrage de Ramus: *Dialecticæ partitiones*. Paris, 1543. Dédié à l'Académie de Paris.

2. Ramus scholæ dialecticæ seu animadversiones in Organon, p. 26.

« douter de l'authenticité de tous ceux qu'on nous
 « donne pour lui appartenir, et de l'Organon en
 « particulier.

« Quelques portions de l'Organon ne sont que
 « des rêveries, un vrai délire, qu'on ne peut attri-
 « buer à Aristote ¹, et qu'il faut renvoyer à Eubu-
 « lide ² ou à tel autre sophiste de l'École méga-
 « rique.

« Ce qu'on prend en général pour les ouvrages
 « d'Aristote, n'est qu'un long tissu d'extraits pi-
 « toyables ³, faits par son fils Nicomaque; deux
 « ouvrages seulement lui appartiennent bien réel-
 « lement: ce sont la Mécanique et le petit Traité
 « contre Gorgias et Zénon: peut-être doit-on en-
 « core lui attribuer l'Histoire des animaux ⁴.

« Il ne faut recevoir, comme authentiques, que
 « le témoignage de Cicéron et le catalogue de
 « Diogène Laërce ⁵; or, les Topiques de Cicéron
 « s'accordent fort peu avec ceux du philosophe
 « grec, et il est impossible de refaire l'Organon
 « tel que nous l'avons aujourd'hui, avec les maté-
 « riaux de l'historien de la philosophie antique.

« Les Catégories sont un ouvrage informe, sans

1. Ramus, *ibid.*, lib. 4, cap. 3.

2. Nizolius, ed. 1553, lib. 2, cap. 6, p. 154.

3. Nizolius, lib. 4, cap. 6, p. 332, 341, 342. — Patricius, lib. 2, tomi primi, p. 18, ed. 1581, et p. 26.

4. Gassendi, *Exercitationes adversus Aristoteles*, p. 125.

5. Patricius, p. 20. — Nizolius, lib. 4, cap. 6, p. 333. — Gassendi, pag. 121.

« tête et sans conclusion ¹. Andronicus en rejetait
 « une partie ; ce que rapportent Ammonius et
 « Simplicius sur les deux exemplaires des Catégo-
 « ries et les quarante livres des Analytiques ², doit
 « infirmer l'authenticité de ces deux ouvrages. Les
 « Catégories ne sont citées nulle part dans Aris-
 « tote, malgré le témoignage formel d'Ammonius
 « et de Simplicius ³.

« L'Herméneia est un livre monstrueux, dont
 « le titre même, imaginé sans doute par un écolier
 « ignorant ⁴, indique assez toute l'insuffisance.
 « Andronicus le rejetait à bon droit, et Ammonius
 « n'aurait pas dû se borner à en repousser la der-
 « nière partie ⁵.

« Le nombre et le titre des Analytiques varient
 « dans le catalogue de Diogène. Aristote lui-même,
 « dans les citations qu'il fait de ses propres ou-
 « vrages, ne distingue jamais les Analytiques en
 « premiers et derniers ⁶. La citation des Analy-
 « tiques, faite dans la Morale, ne se rapporte pas
 « à ceux que nous avons ⁷. Proclus, dans ses notes
 « sur le Cratyle ⁸, se plaint de la trop grande clarté

1. Patricius, pag. 21.

2. Patricius, *ibid.* — Gassendi, p. 122.

3. Patricius, *ibid.*

4. Ramus, lib. 5, cap. 6. — Patricius, *ibid.*

5. Voir plus haut, p. 54.

6. Patricius, p. 22.

7. Samuel Petit, *Observationes*. Paris, 1642, p. 177. — Moral Nic.
 liv. 6, p. 1139, b, 27.

8. Fabricius, *Bibl. græc*, tom. 3, p. 215.

« des Analytiques : ce reproche pourrait-il s'a-
« dresser aux nôtres ?

« Pour les Topiques, différences et confusion
« bien plus fortes encore dans le nombre et le
« titre des livres, d'après le catalogue de Diogène.
« Cicéron trouvait les Topiques obscurs ¹ : c'est
« au contraire l'ouvrage le plus clair de tous ceux
« qui composent l'Organon. Tous les commenta-
« teurs l'attestent : donc nous n'avons pas le même
« ouvrage qu'avait Cicéron ² : de plus, les Topiques
« de l'orateur romain, qui, de son propre témoi-
« gnage, ne sont qu'un abrégé de ceux d'Aristote,
« ne s'y rapportent point du tout. Les citations
« des Topiques faites dans la Rhétorique ³ et dans
« les Premiers Analytiques ⁴, ne peuvent s'adresser
« aux nôtres.

« Les ἔλεγχοι σοφιστικοὶ ne sont pas nommés par
« Diogène Laërce ⁵ ; et la fin n'en répond pas à
« l'austère gravité du Stagirite : *Aristotelicæ gra-
« vitati atque usui nulla in parte correspondet.* »

Tous ces arguments, dont aucun, comme on le voit, n'est péremptoire, et dont la plupart sont déjà réfutés par la discussion précédente, peuvent être réduits à trois chefs principaux : 1° l'Organon est indigne d'Aristote ; 2° les témoignages de l'an-

1. Patricius, pag. 22.

2. Patricius, *ibid.* — Nizolius, p. 284. — Gassendi, p. 121.

3. Patricius, p. 22. — Rhet. 1, ch. 2, p. 1356, b, 12.

4. Patricius, *ibid.* — Prem. Analyt., liv. 1, ch. 1, p. 24, b, 12.

5. Patricius, pag. 23.

tiquité ne concordent pas ; 3^o Aristote ne s'accorde pas davantage avec lui-même dans ses propres citations.

Le premier point ne peut même supporter le plus léger examen. A ceux qui déclarent l'Organon au-dessous du génie et de la gloire d'Aristote, il n'est rien à répondre, si ce n'est qu'ils n'ont pas suffisamment étudié le livre qu'ils condamnent, et il convient de les y renvoyer.

Il est vrai, en second lieu, que les témoignages de l'antiquité ne sont pas unanimes ; mais d'abord est-il possible que jamais ils le soient ? et doit-on s'arrêter à quelques différences de détail, quand de si graves et si nombreuses autorités attestent l'authenticité de l'ensemble ? Les adversaires d'Aristote n'ont pas, du reste, consulté avec assez d'attention ces témoignages qu'ils invoquent, et, pour n'en citer qu'un seul exemple, ils se sont mépris en avançant que Diogène Laërce ¹ n'avait pas parlé des *Ἐλεγχοὶ σοφιστικοί*.

C'est avec une légèreté pareille qu'ils ont affirmé que les citations mêmes d'Aristote ne s'accordent point entre elles ; et ici Patrizzi et Nizzoli eussent-ils raison, cet argument serait encore bien faible. Ces citations, qui ne consistent jamais et ne peuvent jamais consister qu'en quelques mots, sont, par cela même, de nature à être facilement interpolées ²,

1. Voir plus haut, pag. 27.

2. Ritter, Hist. de la Phil., tom. 3, p. 23.

et il n'est guère de philologue qui n'ait pu en faire la remarque. Pour celles qui se rencontrent en particulier dans Aristote, ce fait est presque incontestable. Ainsi, d'après le témoignage très positif de Galien, ce n'est que de son temps que les Analytiques, intitulés par l'auteur *Περὶ συλλογισμοῦ* et *Περὶ ἀποδείξεως*, ont pris le nom d'Analytiques premiers et derniers (ou seconds)¹. Toutes les fois donc que les Analytiques sont nommés dans les œuvres d'Aristote, on peut être certain que la citation ne lui appartient pas.

Puis, si toutes sont bien certainement de lui, comment expliquer cette confusion de livres qui se citent mutuellement comme les Topiques et les Analytiques²? Est-il probable que des citations de ce genre puissent être rapportées à l'auteur lui-même?

Ces attaques contre l'authenticité de l'Organon n'ont pas de portée, parce qu'elles sont pour la plupart sans conviction. Ramus du moins avait quelque courage à combattre Aristote, et les persécutions qu'il éprouva le montrent assez; on sent de plus dans ses emportements une foi sincère et ardente. Dans Nizzoli, dans Patrizzi, et surtout dans Gassendi, il en est tout autrement. Il suffit de lire le IV^e livre de Nizzoli, ch. 7, pour se convaincre qu'il est à peine recevable dans cette question. Il va, dans son orgueil, jusqu'à se flatter de détruire

1. Voir plus haut, pag. 42.

2. Ritter, t. 3, p. 28. — Brandis, Dissertat. sur l'Organon, p. 258.

en une heure, ce sont ses propres termes, tout ce que l'esprit humain a construit de dialectique en deux mille ans. Il attaque Platon, comme Aristote, Galien, comme les commentateurs arabes. Il se déchaîne contre les logiciens et les métaphysiciens, et à ces deux titres, Aristote lui est odieux : il ne condamne pas seulement les hommes, il voudrait détruire la logique et la métaphysique. C'est pourtant ce livre de Nizzoli dont Leibnitz n'a pas dédaigné de se faire l'éditeur, « en adoucissant, il est « vrai, l'amertume du texte par des notes marginales : *animadversiones marginales leniendo textui adjecit*, comme il le dit lui-même, et en « cherchant à prouver qu'Aristote n'était pas l'ennemi irréconciliable de la science moderne : *de Aristotele recentioribus reconciliabili.* » On ne peut nier qu'à plus d'un égard le livre de Nizzoli ne mérite l'honneur que lui a fait Leibnitz : mais il faut convenir aussi que les attaques du professeur de Parme contre le Stagirite sont le plus souvent aussi injustes que passionnées.

Patrizzi s'est rendu plus célèbre encore par un acharnement infatigable qui lui a fait consacrer une vie presque entière à déchirer et à calomnier le caractère et le génie du Stagirite. L'ouvrage de Patrizzi brille par une érudition philosophique très profonde et fort rare à l'époque où il fut écrit; mais l'on a pu voir par les citations qui en ont été faites plus haut, qu'en ce qui concerne l'Organon,

les critiques de l'Illyrien ont porté presque toujours à faux.

Gassendi est le moins excusable de tous. Beaucoup plus récent, et venu dans un temps où la doctrine d'Aristote, bien que défendue par les arrêts monstrueux du Parlement, était universellement négligée, il eut le tort d'attaquer le philosophe grec par une sorte de faufaronnade dont il ne s'était pas lui-même fort bien rendu compte. Il commença un ouvrage, qui devait avoir sept livres, pour prouver que le système aristotélique était faux de tout point; mais, arrivé au second livre¹, ses amis lui firent observer que Patrizi, long-temps avant lui, s'était chargé de cette besogne, et s'en était acquitté de manière à ne plus laisser place à la violence et aux diatribes de ses successeurs. Gassendi renonça donc à poursuivre son entreprise, qui pouvait d'ailleurs, par suite des formes de discussion qu'il y avait adoptées, lui attirer de sérieux embarras. Il l'avoue lui-même.

Aujourd'hui, à la distance où nous sommes placés de toutes ces querelles et de ces intérêts dès long-temps assoupis, il ne nous reste plus qu'un certain étonnement de voir des hommes aussi distingués attaquer, avec une aveugle colère, un génie tel que celui d'Aristote, et se

1. Gassendi, *Exercitationes paradoxicae adversus Aristotelem*, p. 121.

faire un point d'honneur de le rabaisser. Mais, en nous mettant à leur point de vue, au milieu du despotisme de l'École, des ténèbres dont elle tendait à prolonger la durée, nous comprendrions mieux, et nous excuserions davantage ces emportements d'indépendance qui dépassaient le but, mais qui tenaient à cette généreuse ardeur dont l'esprit européen a tiré tant de profit.

Quoi qu'il en soit, l'argumentation des anti-péripatéticiens des seizième et dix-septième siècles est sans valeur contre l'authenticité de l'Organon. Fussent-ils même parvenus à prouver que ce système de logique n'appartient pas à Aristote, malgré le témoignage unanime de l'antiquité, du moyen-âge et de la Renaissance, il leur resterait encore à nous apprendre à qui ils prétendent l'attribuer. C'est faire preuve d'ailleurs d'une connaissance bien superficielle des œuvres du Stagirite que de ne pas reconnaître l'empreinte manifeste de son génie dans la Logique qui porte son nom. Leibnitz, en publiant de nouveau l'ouvrage de Nizzoli, plus de cent ans après la première édition, n'était pas, le moins du monde, ébranlé par toutes les attaques dirigées, depuis près de deux siècles, contre l'authenticité des ouvrages d'Aristote. Il y croyait fermement, comme y croient tous ceux qui les ont étudiés, et, dans sa préface, il disait avec cette élégance et cette vigueur qui lui sont particulières : « *Persuadet me perspecta hypothesium, inter se harmonia, et æqualis ubi*

« *que methodus velocissimæ subtilitatis.* » Cette preuve, à défaut d'autres, pourrait suffire à elle seule pour établir les titres incontestables de l'Organon; mais il en est encore tant, et de si graves, que l'on conçoit difficilement comment on a pu jamais les méconnaître.

CHAPITRE HUITIÈME.

Des preuves intrinsèques de l'authenticité de l'Organon.

L'Organon renferme-t-il en lui-même des preuves certaines de son authenticité? et en prenant l'inverse de cette question, renferme-t-il quelques faits qui puissent donner à penser qu'il n'est point authentique?

Cette seconde question, bien que négative, n'est peut-être pas moins importante que la première, et, sans contredit, elle est plus facile à résoudre. Il est aisé de se convaincre que l'Organon ne présente aucun fait, aucun nom, qui dépose contre son authenticité. Ses adversaires les plus prononcés n'ont pu ni en découvrir, ni en citer un seul. Or, on sait comment les ouvrages supposés se trahissent toujours par quelques erreurs, par quelques omissions qui en découvrent manifestement la fausseté. Parmi ces contrefaçons si nombreuses que l'antiquité nous a transmises, il n'en est pas une seule qui ait échappé à la saga-

«ité de l'érudition et de la critique. Pour l'Organon, il n'est absolument rien de pareil.

Quant aux preuves positives, il serait difficile d'en donner une meilleure que celle que Leibnitz opposait à Nizzoli; mais celle-là, il est vrai, a le désavantage de n'être pas frappante pour tous les esprits, et de supposer des études profondes, toujours très peu communes. Mais l'on peut la mettre ici en première ligne, et affirmer qu'il n'est pas un juge compétent, qui, après avoir étudié l'Organon, n'y reconnaisse Aristote, et ne le lui attribue sans hésiter.

Les preuves intrinsèques d'un autre ordre qu'on peut trouver dans la logique d'Aristote ne sauraient être que les citations mêmes qu'elle renferme. Elles y sont assez nombreuses. Mais d'après ce qui a été dit plus haut ¹ sur l'interpolation probable de plusieurs d'entre elles, on voit qu'il ne faut user de ces témoignages qu'avec circonspection. Tels qu'ils sont cependant, il est bon encore d'en faire quelque usage. En admettant qu'ils n'appartiennent pas tous à Aristote lui-même, il est démontré, par les recherches antérieures, qu'ils remontent à Andronicus de Rhodes ou tout au moins au temps de Galien et d'Alexandre d'Aphrodise.

On croit devoir répéter ici ce qu'on a déjà dit au chapitre second ²; c'est que ce mot d'Organon n'est point du Stagirite, qui n'a jamais employé

1. Voir plus haut, page 67.

2. Voir plus haut, page 14.

de mot spécial pour désigner l'ensemble de ses ouvrages logiques. Quand il veut, chose du reste fort rare, indiquer la science générale à laquelle ils se rapportent tous, il se sert de diverses périphrases dont la plus directe est μέθοδος τῶν λόγων ¹; et il comprend sous ce mot tout ce qui concerne la théorie du raisonnement; mais, comme on peut le voir, ces périphrases d'Aristote ne s'appliquent jamais à ses propres ouvrages; elles ne concernent que la science elle-même.

Les Catégories ne sont citées dans aucune des parties de l'Organon. Elles ne le sont pas davantage dans aucun autre ouvrage d'Aristote, malgré l'assertion contraire de M. Ritter ². Mais sans sortir du cercle même de l'Organon, on pourrait y citer plus de vingt passages où la théorie des Catégories est rappelée, et qui, sans elles, seraient tout-à-fait inexplicables. Il est inutile de les rapporter tous; on choisira seulement les deux suivants, comme les plus importants :

Le premier se trouve dans les Topiques ³ : les

1. Réfut. des Soph., ch. 33, p. 183, b, 13.

2. Ritter, Hist. de la philosophie, tom. 3^e, p. 29, dans la note. On pourrait considérer comme citation des Catégories, à plus juste titre peut-être qu'aucun autre passage, ce qu'Aristote dit περί ψυχῆς, liv. 2, ch. 5, p. 417, a, 1 : Εἰρήκαμεν ἐν τοῖς καθόλου λόγοις περὶ τοῦ ποιῆν καὶ πάσχεν. Les Catégories auraient alors été intitulées par Aristote : Οἱ καθόλου λόγοι comme celles d'Archytas : mais ce passage peut encore se rapporter à la Métaphys., liv. 4, ch. 23, où cette théorie est exposée beaucoup plus complètement que dans les Catégories même.

3. Topiques, liv. 1, ch. 9, p. 103, b, 22.

dix Catégories y sont énumérées sans omission, et suivant l'ordre même où elles sont placées dans le traité spécial auquel elles donnent leur nom : seulement à l'expression d'οὐσία, Aristote a substitué l'expression identique et employée très fréquemment de cette façon : τί ἐστίν, ce qu'est la chose, c'est-à-dire son essence, sa substance même. Ce passage est le seul des œuvres d'Aristote où les catégories soient toutes nommées : partout ailleurs elles ne le sont jamais qu'au nombre de quatre, cinq ou huit au plus, et d'après un ordre variable et irrégulier. Il serait difficile d'expliquer la parfaite concordance de cette théorie avec celle du traité des Catégories, si l'on niait l'authenticité de ce dernier. Il faudrait alors qu'on admit, avec quelques philosophes du seizième siècle, appuyés sur l'autorité de Simplicius, qu'Aristote n'est ici qu'un plagiaire, et qu'il a emprunté le système des Catégories au pythagoricien Archytas, sans l'avoir lui-même approfondi ni développé.

Le second passage se trouve également dans les Topiques¹. Ce qui lui donne une grande importance, c'est que toute la théorie des opposés et des contraires, qui forme la dernière partie des Catégories, rejetée par Andronicus², s'y trouve résumée. Cette troisième section des Catégories,

1. Topiques, liv. 2, ch. 2, p. 109, b, 19.

2. Voir plus haut, page 49.

qui, comme les autres, portent l'empreinte aristotélique, ne saurait donc être séparée des deux précédentes, ni refusée au Stagirite. Ce passage seul des Topiques, qu'il serait possible de confirmer encore par plusieurs autres, suffirait à le prouver.

Reste la question de savoir comment les Catégories qui, selon toute apparence, sont l'une des dernières productions d'Aristote, ne citent cependant aucun des ouvrages antérieurs ¹. On ne pourrait ici répondre que par des hypothèses; et l'on s'abstiendra d'en présenter, parce qu'il n'en est aucune qui soit suffisamment plausible.

On a prétendu aussi que la composition des Catégories s'éloignait de la manière habituelle du Stagirite: ce qui est vrai; et l'on a ajouté, que le début, la discussion si brève des six dernières Catégories, et la troisième partie qui ne se rattache que de si loin aux précédentes, semblaient trahir quelque fraude. Du reste personne, parmi les philologues, n'a nié que la discussion des quatre grandes Catégories n'appartînt à Aristote: sa manière y éclate évidemment. On pourrait donc ranger le traité des Catégories, malgré toute son importance, parmi ceux qu'Ammonius, David, Simplicius, appellent *ὑπομνηματικά*, et qui n'ont pas encore reçu toute l'élaboration convenable

1. Heydemann, traduction des Catégories en allemand, 1834, p. 34, 41.

à la publicité, τὴν πρέπουσαν ἐκδόσει ἐπαγγελίαν ¹. On peut supposer qu'Aristote n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. On reviendra du reste sur ces questions, quand on traitera de la composition de l'Organon.

L'Herméneia, non plus que les Catégories, ne se trouve citée dans aucun autre ouvrage d'Aristote : mais ce traité est évidemment supposé par plusieurs autres de l'Organon. Il suffit d'un rapide coup-d'œil sur les Premiers Analytiques ², pour se convaincre que la théorie des syllogismes, du nécessaire et du contingent, serait tout-à-fait incomplète sans la théorie des propositions modales (nécessaire, contingent, possible, impossible), qui forme toute la quatrième partie de l'Herméneia ³.

Les principaux passages de l'Organon où la doctrine exposée dans l'Herméneia soit rappelée d'une manière suffisamment claire, sont les suivants : on en donnera la liste complète, parce qu'ils sont peu nombreux et qu'ils ont été généralement négligés. Le chapitre II du premier livre des Premiers Analytiques ⁴ résume la théorie des propositions telle qu'elle est développée dans l'Herméneia. Le chapitre XIII résume celle des propositions

1. Voir plus haut, page 31.

2. Premiers Analyt., liv. 1, ch. 8 et suiv., p. 30.

3. Ammonius, § 48. — De Interpret. ch. 12, p. 21, a.

4. Premiers Analyt. liv. 1, chap. 2, p. 25, a, 1.

modales¹ du possible et de l'impossible, et celle de l'opposition des propositions. La discussion du chapitre VII du second livre des Topiques², repose tout entière sur celle des contraires dans l'Herméneia. Enfin, le dernier passage que l'on citera, et le plus formel peut-être, se trouve dans le premier chapitre des Réfutations des sophistes³. Aristote y rappelant quel est l'emploi des mots pour représenter les choses et la pensée, se sert d'une expression toute pareille à celle qu'il a prise dans l'Herméneia pour rendre une idée semblable⁴. Τοῖς ὀνόμασι ἀντὶ τῶν πραγμάτων χρώμεθα συμβόλοις.

Il serait possible d'indiquer encore quelques autres passages de l'Organon, où probablement la doctrine de l'Herméneia est rappelée : mais on se bornera à ceux qui précèdent, parce qu'ils sont les plus concluants. On peut rapprocher encore la définition qu'Aristote donne du nom et du verbe dans la Poétique, ch. xx, p. 1457, a, 10, de celle qu'il donne dans l'Ἑρμῆνεια : elles sont tout-à-fait identiques.

L'Ἑρμῆνεια⁵ cite formellement les Analytiques, les Topiques, et probablement les Réfutations des

1. Analyt. prior. lib. 1, cap. 13, p. 32, a, 22.

2. Topica. lib. 7, cap. 2, p. 112, b, 35 et 113, a, 2.

3. Elenchi sophist., cap. 1, p. 165, a, 7.

4. De interpretat., cap. 1, p. 16, a, 4.

5. De Interpretat., cap. 10, p. 19, b, 31.

sophistes ¹. Parmi les ouvrages qui ne font pas partie de l'Organon, on y trouve cités le Traité de l'Âme, la Rhétorique et la Poétique ².

Les Analytiques sont assez fréquemment cités dans l'Organon et dans les autres ouvrages d'Aristote; mais c'est toujours sans distinction de Premiers et de Derniers; il faut se rappeler ici ce qu'on a déjà dit plus haut sur le titre des Analytiques d'après Galien ³: on y reviendra, du reste, un peu plus loin.

La première citation des Analytiques se trouve dans l'Herméneia, ch. x ⁴; et elle y est faite à l'occasion de l'opposition des propositions affirmatives et négatives. Cette citation peut paraître suspecte, puisqu'on ne trouve rien dans les Analytiques qui s'y rapporte directement. Au chapitre XIX des Derniers Analytiques, le début de ce même traité sur la Démonstration est certainement désigné ⁵, mais ce n'est pas sous le nom d'Analytiques: ὡσπερ καὶ ἐπὶ τῆς ἀποδείξεως ἐλέγομεν. Les Premiers Analytiques sont évidemment ceux

1. De Interpretat., cap. 11, p. 20, b, 26. — Pour les σοφιστικοὶ ἄλλα, ch. 8, p. 16, a, 36, on a dit: probablement, parce qu'ils y sont désignés sous le titre de σοφιστικαὶ ἐνοχλήσεις. Du reste, Alexandre d'Aphrodise, Comment. sur les ἄλλα, f° 2, si toutefois cet ouvrage est de lui, et Ammonius sur l'Herméneia, f° 20, ne doutent pas qu'il ne soit ici question des ἄλλα σοφιστικοί.

2. De Interpretat., cap. 1, p. 16, a, 8, — et cap. 4, p. 17, a, 6.

3. Voir plus haut, p. 68.

4. De Interpretat., cap. 10, p. 19, b, 31.

5. Analyt. poster., lib. 2, p. 99, b, 30.

auxquels fait allusion un passage des Topiques¹, livre 8, ch. xi, puisqu'on y rappelle que l'on peut conclure le vrai de données fausses. Dans le chapitre XIII du même livre des Topiques², les Analytiques sont cités, et cette fois encore ce sont les Premiers : ils sont enfin cités, au chapitre II des Réfutations des sophistes³; mais on ne pourrait affirmer qu'en cet endroit il s'agisse des Derniers : il est bien question de la démonstration, mais les Premiers en traitent également dans le second livre, quoique indirectement.

Deux citations fort importantes des Premiers Analytiques, les désignent sous le nom que Galien rapporte à l'auteur lui-même. Aristote rappelle deux fois, livre 1 des Derniers Analytiques, ch. III, et XI⁴, sa théorie du syllogisme, et il ajoute : Δέδαικται τοῦτο ἐν τοῖς περὶ συλλογισμοῦ. On pourrait prendre cette expression, comme on le voit, pour la désignation d'un sujet déjà traité, aussi bien que pour la désignation de l'ouvrage qui le renferme; mais le témoignage de Galien prouve que c'est en ce dernier sens que ces mots étaient compris par les Péripatéticiens, et que c'était là le titre qu'Aristote avait imposé à son livre; il avait de même intitulé les Derniers Analytiques Περὶ ἀποδεί-

1. Topiq., liv. 8, ch. 11, p. 162, a, 11.

2. Topiq., liv. 8, ch. 13, p. 162, b, 32.

3. Réfut. des soph., ch. 2, p. 165, b, 9.

4. Derniers Analyt., liv. 1, ch. 3, p. 73, a, 14, — et ch. 11, p. 77, a, 35.

ξως. Ce second fait semble également attesté par les citations rapportées dans la page précédente.

Ainsi, ces deux citations des Premiers Analytiques, sous le nom de τὰ περὶ συλλογισμοῦ, sont des preuves nouvelles que l'ouvrage actuellement appelé Premiers Analytiques est bien le même que celui qui existait au temps de Galien, et qu'il cite sous ce nom.

On trouve dans le second livre des Derniers Analytiques un passage qui se rapporte évidemment aux Premiers, et dans lequel Aristote les désigne ainsi : « καθάπερ ἐν τῇ ἀναλύσει τῇ περὶ τὰ σχήματα εἴρηται, comme on l'a dit dans l'analyse ¹ des « figures (du syllogisme). » Ce mot d'analyse se présente encore une fois dans le premier livre des Derniers Analytiques ²; mais cette fois il est pris dans un sens plus large, et il semblerait avoir en ce lieu tout l'étendue que nous donnons au mot général d'Analytiques. « Οὔτε γὰρ ἐν τοῖς φανεροῖς μαθήμασι « τὸτο γίνεται, οὔτ' ἐν τῇ ἀναλύσει δυνατόν. Cela ne se présente point dans les sciences d'évidence, et ne « se peut pas davantage dans l'analyse. » Il est probable que c'est de ces deux passages qu'on tira plus tard le nom d'Analytiques : on reviendra, du reste, plus loin sur cette question.

On a déjà vu par ce qui précède que les Analytiques, sans désigner positivement l'Herméneia,

1. Derniers Analyt., liv. 2, ch. 5, p. 91, b, 13.

2. Derniers Analyt., liv. 1, ch. 32, p. 88, b, 18.

y font cependant plusieurs allusions évidentes ; on a vu de plus qu'ils se citent aussi mutuellement ; on peut ajouter qu'ils présentent encore d'autres citations. Les Topiques, désignés une fois dans le premier livre des Premiers Analytiques ¹, le sont deux fois dans les Seconds. Les Derniers Analytiques ² désignent aussi, très probablement, la Physique, et les Premiers, la Méta-physique ³.

Enfin les Analytiques sont cités dans la Méta-physique, dans les trois Morales, et dans la Rhétorique ⁴. On n'insistera pas sur ces dernières citations qui n'appartiennent point à l'Organon ; mais il convenait de les rappeler, en faisant toujours les réserves nécessaires sur ce nom même d'Analytiques.

On a déjà dit plus haut, en parlant des citations des Analytiques, qu'ils étaient désignés deux fois dans le huitième livre des Topiques (voir plus haut, p. 80), et une fois dans le chapitre II des Réfutations des Sophistes. Ces trois citations sont les seules que renferment ces deux Traités. On y peut joindre quelques allusions à l'Herméneia (voir plus haut, p. 79). Les Topiques sont

1. Premiers Analyt., liv. 1, ch. 1, p. 24, b, 12.

2. Derniers Analyt., liv. 2, ch. 15, p. 64, a, 32, — et ch. 17, p. 65, b, 16.

3. Derniers Analyt., liv. 2, ch. 12, — et premiers Analyt., liv. 1, ch. 4.

4. Voir Ritter, Hist. de la phil., tom. 3, p. 29.

cités dans les Premiers Analytiques et dans l'Herméneia ; ils le sont aussi dans la Rhétorique, etc. ¹.

De toutes ces citations des différents livres de l'Organon, il résulte évidemment que cette doctrine forme un ensemble systématique, dont les parties ont entre elles les plus nombreux et les plus complets rapports. On pourrait révoquer en doute l'authenticité de quelques-unes de ces citations, de celles, par exemple, des Analytiques qui désignent les Topiques, et de celles des Topiques qui désignent réciproquement les Analytiques ; mais il n'en resterait pas moins certain que les relations des six traités qui composent l'Organon sont bien réelles, puisqu'elles ont pu être établies d'une telle façon, que ce soit d'ailleurs Aristote lui-même ou ses successeurs qui les aient notées. Ces relations, dont la chaîne peut paraître ici bien légère, deviennent beaucoup plus évidentes, et par cela même beaucoup plus importantes, quand on analyse la doctrine logique d'Aristote dans toute son étendue.

L'Organon est le seul des ouvrages du Stagirite où il ait parlé de lui-même. On connaît le fameux passage qui termine les Réfutations des sophistes, et dans lequel Aristote revendique ses titres à l'in-

1. Voir Ritter, Hist. de la Phil., tom. 3, p. 29. Voici, du reste, l'indication de tous les passages de la Rhétor. où les topiques sont cités : Rhét., liv. 1, ch. 1, p. 1355, a, 28, ch. 2, 1356, b, 11, 1358, a, 10 et 21, liv. 2, ch. 22, 1396, b, 4, ch. 24, 1401, a, 2, ch. 25, 1402, 35, ch. 26, 1403, a, 31. Ritter n'indique que cinq passages.

dulgence et à l'estime de la postérité, pour être entré le premier dans une carrière si difficile. Mais cette dignité personnelle et cette réserve, qualités particulières aux anciens, n'ont point permis au philosophe de nous donner, sur ses travaux et ses propres efforts, les détails que la curiosité moderne réclame et qu'elle excuse si facilement. Ainsi, ce passage même, tant reproché au Stagirite par ses adversaires, ne saurait nous fournir aucune lumière nouvelle pour les recherches dont nous nous occupons ici. C'est une sorte d'élan de cœur; c'est une couronne modeste que le génie se décerne à lui-même, une garantie qu'il se donne contre le temps, et la malignité dont il prévoit les attaques : mais ce n'est point une confiance personnelle. Aristote ne se met pas en scène lui-même : il n'y met que son ouvrage. Le philosophe, tout grand qu'il est, ne se le croit pas cependant assez pour occuper un seul instant le monde auquel il s'adresse de ce qui ne regarde que lui seul. Cette réserve si haute et si digne doit sembler une nouvelle preuve de l'authenticité de ce passage, niée par Patrizzi. Le faussaire qui l'eût ajouté n'aurait été ni aussi grave ni aussi sobre. En y regardant avec plus d'attention, le professeur illyrien ne s'y serait pas trompé.

CHAPITRE NEUVIÈME.

De la transmission de l'Organon depuis Aristote jusqu'à Andronicus.

Aucun témoignage direct de l'authenticité de l'Organon, ou de quelques-unes de ses parties, ne se rencontre avant l'âge de Cicéron, qui est aussi celui d'Andronicus de Rhodes. Mais comment les ouvrages d'Aristote sont-ils parvenus jusqu'à eux, et que savons-nous de positif sur cet objet¹ ? C'est ici que viennent se placer les récits de Strabon et de Plutarque, qui ont joui si longtemps d'une complète autorité, mais dont la critique et la philologie ont récemment combattu l'exactitude, avec toute apparence de raison, sans pouvoir cependant lever toutes les difficultés.

On avait conclu des passages de Strabon et de Plutarque, que les ouvrages du Stagirite, enfouis en terre pendant près de deux cents ans, étaient restés inconnus durant ce long espace de temps, et qu'ils n'avaient été rendus publics que par les soins de deux péripatéticiens, Tyrannion et Andronicus de Rhodes, au siècle de Sylla et de Cicéron. Cet oubli paraissait en soi certainement peu probable, si l'on pensait au rôle brillant

1. Cette Dissertation sur la transmission des ouvrages d'Aristote a déjà paru dans la Préface à la traduction de la Politique.

qu'Aristote jouait à Athènes, à la multitude de ses disciples, à la succession constante de son École : pourtant le récit du biographe et de l'historien avait été admis généralement comme fort authentique.

Ce qui semblait surtout le confirmer, c'est qu'aucune autorité directe ne vient témoigner de l'existence des écrits d'Aristote pendant ces deux siècles où, disait-on, ils avaient été ignorés. Mais on ne songeait point que tous les monuments de cette période ont été détruits, et que par suite sans doute de l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, sous César, presque aucun des ouvrages grecs écrits de 300 au règne d'Auguste n'est parvenu jusqu'à nous.

La philologie ¹ a démontré, d'une manière irrécusable, que les ouvrages d'Aristote et les ouvrages logiques en particulier, se trouvaient à Alexandrie ², long-temps avant que Sylla ne les apportât à Rome par suite de la prise d'Athènes.

Strabon et Plutarque sont cependant deux auteurs dont le témoignage ne peut être légèrement révoqué en doute. Strabon surtout est connu par son exactitude scrupuleuse ; de plus il paraît avoir appris sur les lieux mêmes le fait qu'il raconte. Il est difficile de croire avec l'auteur cité par le Jour-

1. Stahr, *Aristotelia* ; toute la première partie du second vol., les douze premiers chapitres.

2. Voir plus haut, pages 37, 38 et 47.

nal des Savants, de 1717¹, que Strabon se soit laissé prendre à une fable inventée par les péripatéticiens, jaloux, dit-on, d'expliquer ainsi le long abandon où l'opinion publique avait laissé leur maître, pour adopter les systèmes de l'Académie et du Portique.

Il convient d'abord de reprendre ici textuellement les récits de Strabon, de Plutarque, et le récit contradictoire d'Athénée, pour voir si l'on n'en a pas tiré des conséquences qu'ils ne donnent point d'eux-mêmes.

Voici d'abord le récit de Strabon² :

« C'est encore de Scepsis qu'étaient les deux
 « philosophes socratiques Eraste et Coriscus, et
 « le fils de ce dernier, Nélée, qui fut à la fois dis-
 « ciple d'Aristote et de Théophraste. Nélée hérita
 « de la bibliothèque (βιβλιοθήκην) de Théophraste
 « où se trouvait aussi celle d'Aristote. Aristote l'a-
 « vait léguée à Théophraste, comme il lui confia
 « la direction de son école : et Aristote, à notre
 « connaissance, est le premier qui ait rassemblé
 « des livres (βιβλία); c'est lui qui apprit aux rois
 « d'Égypte à composer une bibliothèque. Théo-
 « phraste transmet sa bibliothèque à Nélée qui la
 « fit porter à Scepsis, et la laissa à ses successeurs,
 « gens sans instruction, qui gardèrent les livres
 « renfermés sous clé, et n'y donnèrent aucun soin.

1. *Journal des Savans*, 1717, tom. 61, p. 55-59.

2. *Strabon*, liv. 13, p. 608.

« Plus tard, quand on sut avec quel empressement
 « les rois descendants d'Attale et maîtres de Scép-
 « sis, faisaient rechercher des livres (βιβλία) pour
 « former leur bibliothèque de Pergame, les héri-
 « tiers de Nélée enfouirent les leurs dans un sou-
 « terrain. L'humidité et les vers les y avaient
 « gâtés, lorsque plus tard la famille de Nélée ven-
 « dit, à un prix fort élevé, tous les livres d'Aris-
 « tote et de Théophraste à Apellicon de Téos.
 « Mais Apellicon, plus bibliomane que philosophe,
 « fit faire des copies nouvelles pour réparer tous
 « les dommages que ces livres avaient soufferts :
 « les restaurations qu'il tenta ne furent pas heu-
 « reuses (τὴν γραφὴν ἀναπληρῶν οὐκ εὔ), et ses édi-
 « tions furent remplies de fautes. Aussi les anciens
 « péripatéticiens, successeurs de Théophraste,
 « n'ayant absolument que quelques-uns de ces ou-
 « vrages (τὰ βιβλία), et principalement les Exoté-
 « riques, ne purent travailler sérieusement, et se
 « bornèrent à des déclamations philosophiques.
 « Les péripatéticiens postérieurs à la publication
 « de ces ouvrages furent à même de mieux étudier
 « la philosophie et les idées d'Aristote; mais la
 « multitude de fautes dont les livres étaient rem-
 « plis les força souvent de s'en tenir à des con-
 « jectures. Rome contribua beaucoup encore à
 « multiplier ces fautes. Aussitôt après la mort
 « d'Apellicon, Sylla, vainqueur d'Athènes, s'empara
 « de sa bibliothèque, et la fit transporter à Rome
 « où le grammairien Tyrannion, admirateur

« d'Aristote et ami du bibliothécaire, put en faire usage, ainsi que quelques libraires, qui employèrent de mauvais copistes et ne collationnèrent pas les textes, défaut ordinaire de tant d'autres livres qu'on fait transcrire, soit à Rome, soit à Alexandrie, pour les livrer au commerce. »

Une première et importante remarque qu'on doit faire sur ce passage de Strabon, c'est qu'il confond sous un même mot, βιβλία, les livres et les ouvrages d'Aristote, les volumes qu'il avait réunis pour sa bibliothèque, et ceux qu'il avait composés lui-même. Cette confusion est évidente. D'abord βιβλία exprime cette collection qu'Aristote avait faite le premier sous forme de bibliothèque, et qui servit de modèle à celle d'Alexandrie : on ne saurait ici se tromper. En second lieu, βιβλία signifie évidemment les ouvrages d'Aristote, puisque ce sont ces livres, ces βιβλία, qui font connaître sa véritable doctrine aux péripatéticiens, jusque-là réduits à consulter seulement les ouvrages aristotéliques les moins importants, et à faire des hypothèses vaines et déclamatoires sur le reste.

Ainsi, Strabon ne dit pas du tout, comme on l'a cru et répété si souvent, que tous les ouvrages d'Aristote eussent été enfouis à Scepsis : il dit, au contraire, formellement qu'on en connaissait généralement quelques-uns, de peu d'importance, il est vrai, mais qui suffisaient du moins à alimenter

les études de l'école péripatéticienne. Rien non plus dans le récit de Strabon n'autorise à croire qu'il s'agisse ici des autographes d'Aristote et de Théophraste, comme l'avance M. Michelet¹. C'est une conjecture qu'il est permis à la critique d'en tirer : mais Strabon ne dit à cet égard rien de formel. On pourrait même penser qu'implicitement il dit tout le contraire : « Apellicon, dit-il, fit faire des copies *nouvelles*, ἀντίγραφα καινά. » Il n'avait donc pas les autographes ; car alors Strabon se serait borné à dire ἀντίγραφα, et n'aurait pas cru devoir ajouter que ces ἀντίγραφα, ces copies étaient *nouvelles*, c'est-à-dire faites sur d'autres copies.

Le récit de Plutarque est emprunté évidemment de celui de Strabon ; mais il offre quelques particularités de plus.

« Sylla, dit Plutarque², parti d'Éphèse ; aborda « trois jours après au Pirée, et d'après des renseignements qu'on lui donna (μνηθεῖς peut avoir « aussi ce sens), il fit enlever pour son propre « usage la bibliothèque d'Apellicon de Téos ; elle « renfermait la plupart des livres (βιβλία) d'Aris- « tote et de Théophraste, qui généralement n'é- « taient pas encore bien connus. Cette biblio- « thèque fut transportée à Rome, où, dit-on, le « grammairien Tyrannion mit en ordre presque

1. Michelet, *Examen critique de la Métaphysique*, p. 9.

2. Plutarque, *Sylla*, ch. 26.

« tous ces livres (ἰσκευάσασθαι τὰ πολλὰ), et en
 « laissa prendre des copies à Andronicus de
 « Rhodes qui les publia (εἰς μέσον θεῖναι), et com-
 « posa les tables dont on se sert aujourd'hui (τοὺς
 « νῦν φερομένους πίνακας). Les anciens péripatéticiens
 « ont été certainement fort éclairés et fort éru-
 « dits; mais ils semblent n'avoir étudié les ou-
 « vrages (γραμμάτων) d'Aristote et de Théophraste
 « qu'en petit nombre et avec peu d'exactitude,
 « parce que l'héritage de Nélée de Scepsis, à qui
 « Théophraste avait légué ces livres (τὰ βιβλία),
 « était tombé dans les mains de gens peu instruits
 « incapables de l'apprécier. »

La circonstance la plus remarquable de ce récit est celle qui concerne Andronicus de Rhodes et son travail. Le reste est emprunté à Strabon dont les expressions mêmes sont quelquefois reproduites. Plutarque confond γράμματα, les ouvrages, les écrits, et βιβλία, les livres; et il ne parle pas plus que Strabon des autographes.

Suidas, aux sixième et septième siècle, donne un extrait du résumé de Plutarque, mais sans autres détails; seulement, il dit d'une manière un peu plus formelle que c'est depuis la translation de la bibliothèque d'Apellicon à Rome, que les ouvrages d'Aristote et de Théophraste ont été généralement connus. Suidas, comme ses devan-
 ciers, se tait sur les autographes.

Ces deux passages de Plutarque et de Suidas n'ajoutent rien à l'autorité de Strabon, puisque

c'est là qu'ils ont puisé tous deux ; mais ils prouvent du moins que le récit du géographe passait pour exact, et qu'il était adopté par tous les hommes éclairés.

Cependant Athénée, à la fin du second siècle, paraît l'avoir ignoré¹. En parlant des grandes collections de livres faites depuis Polycrate de Samos et Pisistrate d'Athènes, il parle de celle qu'avait composée Aristote, et dont hérita Nélée ; puis il ajoute que Ptolémée Philadelphe acheta tous ces livres à Nélée, et les transporta dans la bibliothèque d'Alexandrie avec tant d'autres qu'il avait fait recueillir à Athènes et à Rhodes². Ce passage d'Athénée, selon l'opinion des philologues, porte des traces certaines d'inexactitude, puisque Aristote seul y est nommé, et que le contexte exige grammaticalement deux noms au lieu d'un seul, le second étant très probablement celui de Théophraste. Ainsi, suivant Athénée ou son abrégiateur comme l'ont pensé quelques critiques, les livres, βιβλία, d'Aristote auraient été portés à Alexandrie dès le temps de Ptolémée Philadelphe ; mais il se contredit lui-même dans un autre endroit, et en parlant d'Apellicon de Téos, célèbre par sa passion pour les livres et les raretés, il ajoute « qu'Apellicon recueillit avec ardeur les ouvrages de l'école péripatéticienne, la biblio-

1. Athénée, *Deipnosoph.*, liv. 1, ch. 2.

2. Stahr, *Aristotelia*, liv. 2, p. 31.

«thèque d'Aristote et tant d'autres¹.» Cette seconde version est tout-à-fait d'accord avec le récit de Strabon, de Plutarque, de Suidas, et tout porte à croire que c'est véritablement celle-là qu'il convient d'attribuer à Athénée. L'altération du texte dans la première version est démontrée, et l'on peut croire que l'abrégiateur aura, dans cet endroit, attribué à Nélée de Scepsis ce que son auteur rapportait seulement aux collections de Pisistrate, de Polycrate, d'Euripide, etc.

Ainsi le témoignage même d'Athénée, qu'on a si souvent opposé à celui de Strabon, loin de le combattre, le confirme, et l'on peut dès lors le regarder comme parfaitement exact. Athénée ne parle non plus que de la bibliothèque; il ne dit rien des autographes, et il en avait cependant l'occasion, puisqu'il raconte que la manie d'Apellicon le poussa jusqu'à se procurer par un larcin les décrets autographes conservés dans le Métroon à Athènes. Certes, si le bibliomane de Téos eût possédé des autographes aussi précieux que ceux du Stagirite, Athénée n'aurait point négligé de lui en faire honneur. On a donc tort de penser que Nélée et ses successeurs les possédassent plus qu'Apellicon. Rien, dans les textes rapportés ci-dessus, n'autorise cette conjecture, et tout semble établir le contraire.

Ce qui paraît encore devoir la réfuter, c'est que

1. Athénée *Deipnosoph.*, liv. 5, ch. 53.

Cicéron, contemporain et ami de Tyrannion, ignore complètement les circonstances dont parle Strabon. Or, ce silence de Cicéron est de tout point inconcevable, si l'on suppose que les autographes d'Aristote étaient à Rome, entre les mains des bibliothécaires de Sylla. Ce silence est bizarre, mais certainement beaucoup moins incompréhensible, si l'on admet, d'après le récit de Strabon, que les documens sur lesquels travaillait Tyrannion n'étaient que des copies. Cicéron avait étudié à Athènes où se trouvaient incontestablement les ouvrages d'Aristote, comme ils se trouvaient à Alexandrie ; il les connaissait, sinon tous, du moins la plupart. Il était donc naturel qu'il attachât moins de prix à une édition plus exacte, il est vrai, mais qui, pour lui, était peu nouvelle. Si l'on suppose, au contraire, que la plus grande partie des ouvrages d'Aristote, inconnus jusque là, furent alors publiés pour la première fois, et que Cicéron pouvait, comme Andronicus et les libraires de Rome, consulter les autographes mêmes du Stagirite, alors son silence est tout-à-fait inexplicable : mais ce ne sont là que des hypothèses dont rien n'autorise l'exagération.

Ce qui résulte du texte de Strabon, c'est qu'avant les publications d'Apellicon et celles de Tyrannion et d'Andronicus, les ouvrages d'Aristote étaient imparfaitement connus, et que, dès lors, ils le furent mieux et en plus grand nombre. Ceci n'a rien qui ne s'accorde avec les témoignages des

commentateurs, qui tous attestent que les ouvrages d'Aristote étaient dans la bibliothèque d'Alexandrie ¹, et avec le témoignage de Cicéron ², affirmant que de son temps, ces ouvrages sont peu familiers même aux philosophes de profession.

Dans cette hypothèse, qui a pour elle les textes de l'antiquité et sa simplicité même, on peut, il est vrai, se demander encore ce que sont devenus les autographes d'Aristote : d'abord cette question n'ensub siste pas moins, si l'on suppose qu'Andronicus les possédait ; car alors qu'en a-t-il fait, et quel en a été le destin après lui ? mais ce sont là des difficultés qu'on se donne gratuitement. Rien n'indique que Théophraste, et l'on peut ajouter Aristote, au moment de sa mort, les possédât. Aujourd'hui même, où les moyens matériels de l'écriture sont si perfectionnés, quel est l'auteur, surtout quand il a été fécond, qui pourrait transmettre à ses héritiers une collection complète des manuscrits de tous ses ouvrages ? Certes, les autographes d'Aristote eussent été un monument de la plus haute importance : les philologues ont eu grande raison de s'en enquérir ; mais il est à craindre que leur imagination, bien plus que leur exactitude, ait été en jeu. Les autographes d'Aristote n'ont sans doute jamais existé, dans l'état où on le suppose ; peut-être Aristote, comme semble l'indiquer la

1. Voir plus haut, p. 37.

2. Cicéron ; voir le début des Topiques.

composition même de plusieurs de ses ouvrages, n'en a-t-il écrit personnellement que le plus petit nombre, et s'est-il contenté de réviser les rédactions de ses disciples? Quoi qu'il en puisse être, un fait certain, c'est que l'antiquité ne nous parle point de ces autographes, et tout ce que les modernes en peuvent dire aujourd'hui n'est en définitive qu'un tissu de conjectures, sans doute ingénieuses, mais dont aucune, du moins jusqu'à présent, ne repose sur une base solide.

De cette discussion qu'il fallait ici nécessairement aborder, il résulte, en ce qui concerne l'Organon, qu'il était, selon toute apparence, un des ouvrages les plus connus d'Aristote, que les savants d'Alexandrie le possédaient, et que le souterrain de Scepsis ne le déroba, ni à leurs études, ni à leurs critiques. Il faut en outre rappeler ici de nouveau qu'Andronicus¹ doutait de l'authenticité de la troisième partie des Catégories, et de l'Herméneia, et qu'on en doit conclure qu'il ne possédait pas les autographes, puisqu'ils auraient infailliblement résolu tous ses doutes.

On peut donc dire, en résumé, que, d'Aristote jusqu'à nous, il est possible de suivre à travers les siècles la transmission non interrompue de l'Organon.

1. Voir plus haut, p. 56.

CHAPITRE DIXIÈME.

Du titre des diverses parties de l'Organon.

La discussion antérieure a prouvé que jusqu'au temps d'Andronicus, l'école péripatéticienne n'entreprit pas de travaux sérieux et complets sur les ouvrages du maître. Ce fut Andronicus qui ouvrit la carrière en classant ces ouvrages, en les distribuant par matières, en discutant l'authenticité de quelques-uns, en en commentant lui-même quelques autres. Adraste d'Aphrodise continua ces investigations et fit un ouvrage spécial sur l'ordre de ceux d'Aristote. Peu à peu l'ensemble de ces travaux, transmis d'âge en âge, et successivement accrus, forma un système complet d'exégèse dont Ammonius, David et Simplicius nous offrent le modèle. Les recherches préliminaires qu'exige l'examen de tout ouvrage aristotélique sont fixées ; le nombre en est prescrit ; en un mot, c'est une sorte de code. Parmi ces recherches indispensables, l'une des plus importantes concerne le titre même de l'ouvrage commenté ; et l'on a pu voir par quelques-uns des faits précédemment indiqués, que cette recherche n'avait rien d'inutile.

Les titres que portent les diverses parties de l'Organon appartiennent-ils au Stagirite lui-même ;

et dans le cas contraire, à qui faut-il les rapporter, et quelle est précisément la signification qu'il convient d'y attacher? Il a été prouvé plus haut¹ que le mot même d'ὄργανον n'a pas été créé par Aristote, que son école n'en a pas fait le même usage que nous, et que l'emploi n'en est devenu général que vers le quinzième siècle. Les titres partiels sont-ils tout aussi peu authentiques que le titre général qui les résume?

Ammonius, David, Simplicius, ont établi une discussion en règle sur le titre des Catégories dans les prolégomènes de leurs commentaires. On citera surtout David, parce qu'il est moins connu, et que d'ailleurs ces trois versions diverses ne présentent presque aucune différence. Voici celle de David² : « On donne au livre que je commente cinq titres différents; les uns, comme Aristote lui-même, l'intitulent : les Catégories; les autres : des Catégories. Ce titre a été adopté par quelques disciples d'Aristote; d'autres encore l'intitulent : des dix Genres de l'Être, comme l'a fait Plotin dans sa Réfutation des Catégories; d'autres l'appelaient : les Protopiques, comme Adraste d'Aphrodise, le péripatéticien : d'autres enfin, comme Archytas de Tarente : des Universaux (περὶ τῶν καθόλου λόγων). Le titre d'Aristote l'a emporté sur tous les autres. » Simplicius,

1. Voir plus haut la discussion du chapitre second.

2. David, Comment. sur les Catég., manuscrit 1939, ch. 11.— Voir aussi Simplicius^o 4. Γ, éd. 1551.

d'accord pour le fond, donne cependant quelques variantes. Ainsi : ¹ πρὸ τῶν τοπικῶν, au lieu de τόπων: περὶ τῶν γενῶν τοῦ ὄντος et περὶ δέκα γενῶν, au lieu de περὶ δέκα γενῶν τοῦ ὄντος; Κατηγορίαι δέκα, etc. Les trois commentateurs repoussent tous ces titres et s'en tiennent à celui de Catégories, Κατηγορίαι; de plus ils l'attribuent à Aristote qui le cite, ajoutent-ils positivement ², dans ses autres ouvrages. On a dit plus haut comment il faut comprendre cette assertion : elle doit aujourd'hui nous paraître inexacte, dans l'état où nous sont parvenus les ouvrages d'Aristote. Du reste il importe peu qu'Aristote, en employant le mot de Κατηγορίαι, n'ait point voulu indiquer par là le titre même de son traité. Il y a certainement attaché le même sens que nous y attachons, qu'y attachaient les commentateurs : et c'est à lui qu'on peut rapporter avec David, Ammonius et Simplicius, le mot de Κατηγορίαι.

On peut même dire qu'Aristote a forgé ce mot, (ἰννοματοποιεῖν, disent les commentateurs), car il lui donne une toute autre signification que celle qu'il avait ordinairement dans la langue. Κατηγορία, avant que le Stagirite ne l'employât à l'usage de sa philosophie, ne voulait dire qu'accusation : et on le trouve fréquemment employé dans ce sens par Aristote lui-même, notamment dans la Rhéto-

1. Simplicius, f^o 4, recto et verso. Δ et Z.

2. Voir plus haut, p. 51.

rique ¹. De là vient que les interprètes, à commencer par Porphyre ², ont dû s'attacher à expliquer ce mot, et la déviation que le sens habituel avait éprouvée. « Aristote, dit Porphyre, appelle « Catégories les énonciations des mots appliqués « à désigner les choses : ainsi tout mot simple significatif, quand on l'énonce et qu'on l'applique « à la chose qu'il désigne, est appelé Catégorie : « par exemple, quand nous disons de telle chose « que c'est une pierre, le mot pierre est un catégorème. »

On peut dire, d'une manière générale, et pour donner une idée claire du mot Catégorie, qu'il répond à peu près à notre mot : attribution. Κατηγορία dans la logique d'Aristote est fort souvent pris en ce sens : Κατηγορεῖσθαι veut dire être attribué : τὸ κατηγορούμενον, l'attribut. Si l'on demande comment le mot de Κατηγορία, qui signifiait d'abord accusation, a pu changer ainsi d'acception, on pourra s'en rendre compte, en partie du moins, en se rappelant l'acception à peu près aussi singulière que le mot accuser reçoit en français, outre son acception directe et ordinaire : *accuser son jeu* ³ : *accuser son point* : *accuser les muscles sous la peau*.

Le titre de περὶ ἐρμηνείας a peut-être embarrassé

1. Rhétorique, liv. 1, p. 1358, b, 11 et passim.

2. Porphyre, Questions sur les Catégories. Paris, 1543, in-4., f° 1, verso.

3. Voir le Dictionnaire de l'Académie française au mot : ACCUSER.

les commentateurs et les philologues, plus encore que celui de Catégories. Les Latins n'ont pas hésité à le rendre, par une traduction très fidèle, mais fort obscure : *de Interpretatione*. Quand on l'a cité quelquefois en français, on l'a rendu d'une manière tout aussi peu claire : de l'Interprétation. Boèce s'arrête à ce mot d'*interpretatio*¹, et il en donne une explication forcée et très peu satisfaisante : « *Interpretatio*, dit-il, *est vox per se aliqua quid significans.* » Il est évident qu'il a en vue le mot grec, moins encore que l'objet même du traité, et qu'il altère le sens du mot latin. C'est sans doute par un sentiment confus de cette faute que, dans le moyen-âge et dès le temps d'Isidore et d'Alcuin², on abandonna le titre de Boèce : *de Interpretatione*, et qu'on lui substitua les deux mots grecs (περὶ ἑρμηνείας) réunis en un seul, *perihermenias*, qu'on déclina comme un mot ordinaire : *perihermeniarum*, *perihermeniis*. Le mot était barbare ; mais, comme il n'avait par lui-même aucun sens, il servait fort bien à rendre l'idée qu'on voulait lui faire exprimer. C'est ainsi qu'on a souvent gardé le titre grec sans du tout le traduire. On pourrait dire, au reste, que cette inscription du livre, si obscure, si mystérieuse, était comme un symbole des pensées difficiles qu'il renfermait.

1. Boèce opera, p. 250. Edit. prima in lib. de Interpretatione.

2. Alcuin. opera, tom. 2, p. 350. — Isidore, ch. 27, Originum, lib. 2.

Il ne paraît point que ce titre de *περὶ ἑρμηνείας* ait jamais varié comme celui de *Κατηγορίαι* ; Galien, Alexandre d'Aphrodise, et probablement A draste et Andronicus, avant eux, ne connaissent que celui-là. On le retrouve dans tous les catalogues de Diogène ¹, d'Ammonius, etc. Un seul passage de Simplicius pourrait faire supposer quelques changements dans ce titre ² : « Le traité *sur les propositions* qu'on intitule vulgairement, *Περὶ ἑρμηνείας*. » Mais cette variante de Simplicius paraît avoir été peu connue et n'à jamais été adoptée, quoiqu'elle s'appliquât fort bien au sujet de cet ouvrage.

Parmi les tentatives qui furent faites pour expliquer le titre de *περὶ ἑρμηνείας*, quelques-unes méritent d'être citées. Isidore de Séville ³ dans son chapitre : *de Perihermenii Aristotelis*, dit : « *Omnis elocutio conceptæ rei interpret est : indè perihermeniam nominat quam interpretationem nos appellamus.* » La pensée d'Aristote est certainement bien comprise. Saint Thomas ⁴ n'est pas aussi exact quand il dit : « *de interpretatione ac si diceretur de enunciativâ oratione.* » C'est l'ἀποφαντικὸς λόγος d'Aristote et des commentateurs ; c'est le sujet du livre ; ce n'est pas tout-à-fait le mot même du titre. Duns Scot ⁵ explique

1. Voir plus haut, p. 52 et suiv.

2. Simplicius, Comment. ad Categ., f^o 4. Γ.

3. Isidori opera. Originum, lib. 2, cap. 27.

4. Saint-Thomas, édit. d'Anvers, au début des Comm. sur l'Ἑρμηνεία.

5. Duns Scot, tom. 1, p. 186, éd. de 1609.

interpretatio par *enunciatio* : il suit saint Thomas. Mélanchthon ¹ substitue : *de Pronunciato* à : *de Interpretatione*. Patrizzi ² qui rejette ce traité d'après le témoignage d'Andronicus, semble croire qu'il appartient à Théophraste, et qu'il se confond avec l'ouvrage de ce philosophe, cité par Alexandre d'Aphrodise dans son commentaire sur la Métaphysique ³, et qui était intitulé : *de Enunciatione et de Affirmatione*. Boëce, avant Patrizzi, avait fait une remarque analogue. Enfin, le vieux traducteur français Canaye ⁴ disait : « Le sujet du livre de l'Interprétation, c'est l'énonciation, c'est-à-dire toute parole expliquant quelque conception de l'entendement humain. »

Celui de tous les philologues qui paraît avoir suivi, dans cette question, la meilleure méthode, est Thyus ⁵, qui a cherché à retrouver dans Aristote lui-même l'acception qu'il donnait au mot *ἐμφανεία*. C'est en effet la seule manière d'arriver à un résultat certain : mais Thyus ne semble pas avoir tiré de cette recherche tout ce qu'elle pouvait donner. Il ne cite qu'un passage des Premiers Analytiques où Aristote emploie le mot d'*ἐμφανεία* pour signifier *manifestationes rerum* ⁶. Deux au-

1. Mélanchthon, liv. second de sa Dialectique, au début.

2. Patrizzi. Tom. 1, liv. 2, p. 21. — Voir plus haut, p. 65.

3. Patrizzi. Tom. 1, liv. 2, p. 21.

4. Canaye, préface de la traduction de l'Organon.

5. Thyus, f° 21, verso.

6. Les indications de Thyus n'ont pas suffi pour retrouver ce passage.

tres passages d'Aristote peuvent fournir une explication satisfaisante de ce titre si souvent et si inutilement commenté. Le premier se trouve dans la Rhétorique ¹ à Alexandre, où Aristote, parlant de l'élocution, recommande de choisir les termes les plus harmonieux, et ajoute qu'il va donner des règles pour discerner la plus belle expression. « τὴν καλλίστην ἐρμηνείαν. » Un peu plus loin il répète plusieurs fois εἰς δύο ἐρμηνεύειν, s'exprimer dans les deux sens. Le second passage ², qui est beaucoup plus concluant que celui là, est dans le petit traité sur la Respiration, περὶ ἀναπνοῆς. « La nature, dit « le philosophe, se sert souvent d'un même organe pour deux fonctions différentes, de même « que dans certains animaux elle se sert de la « langue pour le goût et pour le langage, καὶ πρὸς « τὴν ἐρμηνείαν. » Le sens d'ἐρμηνεία est ici parfaitement clair : c'est le langage dans son acception la plus générale. Dans la logique, c'est le langage se formulant en propositions de diverse nature ³.

On peut donc sans crainte d'erreur substituer au titre : de l'Interprétation, qui n'a aucun sens en notre langue, celui-ci qui est beaucoup plus clair : du Langage ; et ce sera souvent sous cette dernière

1. Aristot. Rhet. ad Alex., cap. 24, p. 1435, a, 3, 4 et 25.

2. Arist. de Respirat., cap. 11, p. 476, a, 19.

3. On peut rapprocher de ceci un passage des Topiques, liv. 6, ch. 1, p. 139, b, 12, où ἐρμηνεία est pris deux fois dans le sens d'expression à propos de la définition.

désignation que, dans la suite de ce Mémoire, sera cité le traité *περὶ Ἑρμηνείας*.

C'est par une méthode toute pareille à celle qui vient de donner l'explication du mot *ἑρμηνεία* qu'on cherchera celle du mot *ἀναλυτικά*.

Il a été prouvé plus haut ¹ que, selon le témoignage de Galien, le titre des Analytiques n'appartient point à Aristote. Il avait nommé les Premiers: *περὶ συλλογισμοῦ*, et les seconds: *περὶ ἀποδείξεως*. Ces titres, long-temps même après Galien, ne sont pas tellement tombés en désuétude qu'on ne les retrouve dans Thémistius ², au milieu du quatrième siècle, bien qu'Alexandre d'Aphrodise n'emploie jamais, dès la fin du second, que les titres nouveaux proscrits par Galien. Au reste, ce mot d'*ἀναλυτικά* a donné lieu, comme celui de *Κατηγορίαι* et d'*Ἑρμηνεία*, à une foule d'explications dont la plus singulière, sans doute, est celle de Jean de Salisbury ³, qui le fait dériver de *ἀνά* et de *λέξις*.

On a déjà rappelé ⁴ les deux passages où Aristote emploie lui-même le mot d'Analyse, *ἀνάλυσις*. Ils sont l'un et l'autre dans les Premiers Analytiques: « comme on l'a dit dans l'analyse du Syllogisme. » Ainsi, dans la pensée même du Stagirite,

1. Voir plus haut, p. 42 et 68.

2. Thémistius, Parap. in post. analyt. 1534. f^o 2, verso, à la fin, f^o 3, recto, f^o 4, verso, au début.

3. Jean de Salisbury, liv. 3, ch. 4, *Metalogicus*, Paris, 1610.

4. Voir plus haut, p. 81.

l'Analyse c'est la résolution du Syllogisme dans ses diverses figures, c'est la décomposition régulière et scientifique de ce tout qu'on appelle Syllogisme, et qui renferme en soi des parties, ou pour mieux dire, des espèces diverses, que cette décomposition découvre et expose une à une. Il convient certainement de s'en tenir à cette explication qui paraît aussi juste que simple, et qui a de plus le mérite d'appartenir au maître. Les commentateurs auraient peut-être dû se contenter de celle-là, et ne point en aller chercher d'autres qui sont beaucoup moins naturelles et beaucoup moins aristotéliques.

Le second passage où se rencontre le terme d'ἀνάλυσις est moins positif que le précédent, et ce terme semble y avoir le sens étendu que nous prêtons aujourd'hui au mot Analytiques. Mais cette signification n'est point très évidente, et l'on peut s'étonner que les Derniers Analytiques portent un titre qui est loin de convenir à ce qu'ils renferment. Il aurait mieux valu leur laisser celui de : *περὶ ἀποδείξεως*, dont parlent Galien et Thémistius, et qui paraît en effet avoir été celui que leur donnait l'auteur lui-même. C'est donc, on peut dire, par un abus de mot que les Derniers Analytiques ont reçu ce nom; mais c'était sans doute aussi pour indiquer d'une manière formelle la liaison du sujet qu'ils traitent au sujet de l'ouvrage précédent. Ainsi le titre de Derniers Analytiques paraît en soi peu justifiable. En outre, il

est douteux qu'aucune des citations des Analytiques¹, faites dans Aristote même, se rapportent aux Derniers, et l'on pourrait croire qu'elles ne concernent que les Premiers. Ce qui peut expliquer en partie l'erreur commise, comme on l'a vu, au temps de Galien², c'est que les Premiers Analytiques renferment dans le second livre des généralités sur la théorie de la démonstration, sujet spécial des Derniers Analytiques. Ce point de ressemblance aura certainement décidé les commentateurs.

Alexandre d'Aphrodise, qui n'hésite point, comme Galien, à recevoir le titre d'ἀναλυτικὰ, et qui ne paraît point en connaître d'autre, explique fort clairement les mots de premiers et de derniers (πρότερα καὶ ὑστερα.) Selon lui ils se rapportent à la différence même des sujets traités dans les deux ouvrages. Le syllogisme précède la démonstration; et voilà pourquoi le traité qui en expose les règles porte le nom de πρότερα, tandis que celui qui s'adresse à la démonstration reçoit le nom de ὑστερα. (Alexandre, Commentaires sur les Premiers Analytiques, f^o 5, 6.) Alexandre explique fort bien encore comment le titre d'Analytiques convient aux premiers puisqu'ils renferment la résolution, l'ἀνάλυσις des syllogismes dans leurs di-

1. Voir plus haut, p. 80.

2. Voir plus haut, p. 42. — Outre les deux passages cités sur le mot ἀνάλυσις, on peut voir le verbe ἀνάλωε employé dans le même sens, liv. 1 des Premiers Analyt., ch. 32, p. 47, a, 4.

verses figures, et les moyens de ramener les syllogismes imparfaits aux syllogismes parfaits, ce qui est encore les résoudre, ἀναλύειν : mais Alexandre ne cherche point à montrer comment des Premiers Analytiques, ce titre assez singulier est passé jusqu'aux Derniers, qui paraissent le justifier beaucoup moins bien. En général les commentateurs ont été sur ce point obscurs et insuffisants. Le plus sage est peut-être d'admettre l'explication donnée plus haut de cette difficulté, et qui a du moins la vraisemblance pour elle; les interprètes d'Aristote semblent avoir formellement contre eux le témoignage même de l'auteur.

Quant à la différence qu'offre le titre actuel avec celui de Galien, ὑτερα au lieu de δεύτερα, elle a peu d'importance et l'on ne s'y arrêtera pas Galien étant le seul qui donne δεύτερα, et tous les autres écrivains du même temps, Diogène Alexandre d'Aphrodise, donnant ὑτερα, on peut croire que Galien s'est ici trompé par une inadvertance qu'expliquent fort bien la parité du sens et des mots, et de plus la nouveauté même de ce terme encore inédit.

On ne s'arrêtera pas davantage à l'épithète de μέγαρα que Diogène Laërce joint au titre de ὑτερα et que mérite certainement la théorie de la démonstration, telle qu'elle est développée dans les Derniers Analytiques.

Une autorité beaucoup moins imposante que toutes celles qui précèdent, mais qui ne doit point

cependant être négligée, est celle de Magentinus au treizième siècle. Dans son commentaire sur les Premiers Analytiques (f^o 19, 24, recto, édit. de 1536, Venise), il prétend qu'Aristote les a divisés en trois parties distinctes, et les a intitulées : la première, les Trois Figures (du Syllogisme); la seconde, de l'Invention des Propositions, et la troisième, de l'Analyse des Syllogismes (*περὶ ἀναλύσεως συλλογισμῶν*). Ce témoignage de Magentinus, isolé comme il l'est, ne saurait être admis, tel du moins qu'il le donne; et rien n'indique que les titres qu'il attribue au Stagirite lui-même aient quelque authenticité. Ces titres prouvent seulement que longtemps avant Magentinus, les commentateurs avaient senti le besoin, pour expliquer les Analytiques, de les partager, selon les sujets, en plusieurs sections; déjà dans Philopon, le premier livre est divisé en deux, à l'endroit même qu'indique Magentinus pour sa seconde partie; mais Philopon n'a pas admis la troisième, bien qu'il en fasse mention ainsi que des deux premières (f^o 94, verso, édit. 1536, Venise). On peut croire en outre que les commentateurs, en adoptant ces divisions, ont voulu sans doute constater un fait certain, c'est que cette dernière portion du premier livre tient peu à la précédente. On reviendra, du reste, plus loin sur cette question, quand on présentera l'Analyse de l'Organon.

La seule remarque qu'il convient de faire ici sur le titre des Topiques, c'est qu'ils sont indiffé-

remment nommés dans Diogène, dans Alexandre, et dans les commentateurs du cinquième siècle, τοπικά et οἱ τόποι; ce dernier titre est cependant le plus fréquent. Le titre même de τοπικά est au contraire presque le seul que cite Aristote. Il donne cependant aussi quelquefois οἱ τόποι ¹.

M. Brandis ² a pensé qu'Aristote a nommé d'abord ses Topiques : Dialectique; et il serait facile, en effet, de citer plusieurs passages où dans Aristote même le mot de dialectique s'applique aux sujets traités dans les Topiques : mais l'on pourrait citer également plusieurs autres passages où le mot de διαλεκτικὴ ³ comprend la théorie tout entière du Syllogisme, et a par conséquent beaucoup plus d'étendue que M. Brandis ne paraît lui en accorder.

Quant au mot même de τοπικά ou de τόποι, il présente en soi peu de difficultés. Comme le dit Cicéron ⁴, et comme l'avait expliqué long-temps auparavant Théophraste ⁵, on avait nommé : lieux, les idées générales dont on tire les arguments, et qui en sont comme le réceptacle : *sedes argumen-*

1. Voir plus haut, p. 83.

2. Brandis, Dissertation sur l'Organon, p. 254. Mémoires de l'Académie de Berlin, 1833. Allem.

3. Pour ne citer que les passages les plus décisifs, en voici trois tirés de la Rhétorique, liv. 1, ch. 1, p. 1355, a, 8, et b, 16, ch. 2, p. 1356, a, 36.

4. Cicéron, Topica, cap. 2.

5. Alexandre d'Aphrodise, Comment. sur les Topiq., au début.

torum. Mélanchthon ¹ adopte cette explication et la développe : « *Loci sunt, dit-il, velut signa quædam quibus rerum quæ dici tractarique debent capita indicantur.* » Vivès ² ajoute encore à la pensée de Mélanchthon, et cherche à l'expliquer par une comparaison toute matérielle : « *Non sunt pixides quibus continentur pharmaca, sed pixidum indices.* »

Le titre des ἔλεγχοι σοφιστικοὶ offre plus de difficulté. Dès le temps d'Alexandre d'Aphrodise, ou du moins de l'auteur auquel appartient réellement le commentaire ³ publié sous son nom, on discutait sur la signification positive de ce titre, et on l'expliquait de deux façons. Aristote a-t-il voulu montrer comment les sophistes ⁴ établissent leurs réfutations, ou bien a-t-il montré lui-même à les réfuter? Alexandre se prononce pour ce dernier avis; et l'on ne peut guère en adopter un autre après avoir lu l'ouvrage d'Aristote. Mais le titre seul ne suffit pas pour lever cette ambiguïté, que l'on conserve en le traduisant par : les Réfutations des sophistes. Pour rendre ce titre plus clair, il faudrait adopter une longue périphrase, qui serait certainement plus gênante.

On a vu du reste ci-dessus ⁵ que la seule cita-

1. Mélanchthon. Voir livre 4 de sa Dialectique.

2. Vivès, Opera, p. 377.

3. Voir sur l'auteur de ce commentaire Patricius, tom. 1, p. 33.

4. Alex. d'Aphr., Comm. sur les Réfut. des soph., ch. 1.

5. Voir plus haut, p. 79, dans la note.

tion probable des Réfutations des sophistes qui soit faite dans les ouvrages d'Aristote, ne les désigne pas sous le nom de σοφιστικοὶ ἔλεγχοι, mais seulement sous l'indication beaucoup plus générale de σοφιστικαὶ ἐνοχλήσεις. Si Aristote se sert quelquefois ¹ de l'expression entière σοφιστικοὶ ἔλεγχοι, c'est comme il se sert de celle de catégories, sans jamais vouloir par là désigner l'ouvrage où il a traité ce sujet.

A s'en tenir à la définition qu'Aristote donne du mot ἔλεγχος au début de son ouvrage ², et qu'il répète fort souvent, l'ἔλεγχος est, à proprement parler, le syllogisme où la conclusion tirée d'un syllogisme antérieur est contredite. Si l'on rapproche cette définition ordinaire de quelques autres qu'Aristote a données dans sa Métaphysique ³ et dans la Rhétorique ⁴, on y pourra remarquer quelques différences ; la principale c'est que l'ἔλεγχος y paraît toujours entaché d'un caractère de fausseté qu'il n'a point dans la première définition : σοφιστικὸς ἔλεγχος paraîtrait quelquefois répondre à notre mot unique de sophisme. Du reste on essaiera plus loin de revenir sur le sens de ce mot qui offre de réelles difficultés.

1. Métaphys., liv. 6, ch. 6, p. 1032, a, 6.

2. Réfut. des sophist., ch. 1, p. 165, a, 2.

3. Métaphys., liv. 3, ch. 4, p. 1006, 15, liv. 8, ch. 8¹, p. 1049, b, 33.

4. Rhétor., liv. 2, ch. 22, 1396, b, 25.—Rhet. ad Alex., ch. 14, p. 1431, a, 6.

Pour résumer la discussion entière de ce chapitre, on dira qu'il n'est prouvé pour aucun des titres des six parties de l'Organon qu'il appartienne authentiquement à Aristote. Il est probable, au contraire, que plusieurs ne sont pas émanés de lui : mais il est certain que, dès le temps de Galien et d'Alexandre d'Aphrodise, tous les titres actuels étaient connus, acceptés, et presque les seuls qu'on employât ordinairement. Les Latins n'offrent ici aucune différence avec le témoignage des Grecs : et le plus souvent ils se contentent de la transcription toute simple du nom étranger, sans même chercher à le traduire dans leur langue.

CHAPITRE ONZIÈME.

De la composition de l'Organon.

On peut voir, par ce qui précède, combien est importante la question de savoir ce qu'est la composition de l'Organon, d'après la conception même d'Aristote. L'Organon a été mis en ordre par d'autres mains ; le titre des diverses parties a été changé ; les catalogues diffèrent sur le nom, sur l'étendue, sur le nombre de ces parties, etc. On sait bien à quelle époque à peu près ces changements ont été faits ; mais on ignore jusqu'où ils ont été poussés. Quel a été le travail d'Andronicus ?

éditions complètes de la Métaphysique. On a déjà fait voir plus haut avec quelle défiance il fallait employer le catalogue de Diogène ¹, et l'on peut ajouter ici qu'il ne nomme pas la Métaphysique, bien que, de son temps, elle eût été déjà commentée, comme ouvrage complet, par Alexandre d'Aphrodise, et un siècle et demi auparavant, par Nicolas de Damas ².

Pour l'Organon, tel qu'il se présente dans Diogène et ses imitateurs, les difficultés ne sont pas moins grandes. Le catalogue de Diogène, qui est la source de celui de l'Anonyme et de celui des Arabes ³, présente quarante-deux titres qu'on peut rapporter à la logique. On a déjà vu comment quelques-uns d'entre eux se rapprochaient ou s'éloignaient des nôtres. Une observation déjà présentée et qu'il ne faut point ici négliger, c'est que, dans cette nomenclature, Diogène oublie des noms qu'il a précédemment indiqués dans le cours de sa discussion, et qui auraient certainement dû trouver place dans sa longue liste, qui semble viser à être complète. Ainsi on n'y retrouve plus ni les Topiques, ⁴ ni les Réfutations des sophistes, nommés pourtant quelques pages plus haut.

Une autre observation importante, c'est que Diogène n'a pas, selon toute apparence, énuméré

1. Voir plus haut, p. 27, 33.

2. Michelet, p. 19.

3. Voir plus haut, chap. 3, et plus loin, Top., liv. 6.

4. Voir plus haut, p. 27.

complètement les ouvrages du Stagirite; et la preuve, c'est qu'on trouve dans la Logique deux indications dont il ne paraît avoir tenu aucun compte. Aristote, dans le premier livre des Premiers Analytiques ¹, renvoie, pour la théorie plus exacte des propositions, à son traité sur la dialectique, ἐν τῇ πραγματείᾳ τῇ περὶ τὴν διαλεκτικὴν. Ailleurs, dans les Réfutations des sophistes ², il annonce qu'il va procéder à l'examen d'une question comme il l'a fait ἐν τοῖς διαλεκτικοῖς, dans sa Dialectique. Voilà donc bien évidemment un traité deux fois nommé dans Aristote, et sans doute par Aristote lui-même, dont Diogène ne paraît avoir eu aucune connaissance. A cette première omission, on pourrait en joindre quelques autres non moins graves, et demander à Diogène ce qu'est devenu le traité περὶ τῶν ἀντικειμένων, mentionné par Simplicius ³, et celui de l'énonciation περὶ τῆς ἀποφάνσεως, et de l'affirmation περὶ καταφάσεως, cités par Alexandre ⁴.

Ainsi, le catalogue de Diogène n'est pas complet, il présente des lacunes certaines et fort

1. Premiers Analyt., liv. 1, ch. 30, p. 46, a, 30.

2. Réfutations des sophistes, ch. 14, p. 174, a, 15.

3. Simplicius ad Categor. in oppositis. Voir Patrizzi, liv. 2 du tom. 1, p. 16. On peut croire aussi que ce titre indique, non pas un traité séparé, mais le chapitre 10 des Catégories.

4. Alex. d'Aphrod., Comm. sur la Métaphys., liv. 4. Voir Patrizzi, *Ibid.*

graves, comme il présente des répétitions. Que faire cependant de tous ces titres qui y sont accumulés ? Les rejeter tous n'est pas possible ; les admettre ne l'est guère davantage.

On a vu ¹ que dès le temps d'Alexandre d'Aphrodise et de Galien, l'Organon se composait comme aujourd'hui de six parties principales. Il n'est pas possible d'admettre que Diogène en possédât davantage : reste donc à regarder tous ces titres donnés dans son catalogue, non point comme ceux d'ouvrages complets, mais seulement comme titres de parties des grandes compositions. Il s'agit alors de les classer tous, de manière à ce qu'ils rentrent dans les divisions aujourd'hui reçues. C'est ce qu'a tenté Samuel Petit ² pour les Analytiques et pour les Topiques, sans être arrivé, du reste, à aucune solution satisfaisante. Dans l'impossibilité d'expliquer complètement ce catalogue de Diogène, il y suppose des altérations diversés, et il y indique des corrections : par là Samuel Petit arrive à rendre compte, plus ou moins clairement, de neuf des quarante-deux titres portés au catalogue. La réduction, comme l'on voit, est tout-à-fait incomplète ; et encore, pour l'obtenir, Samuel Petit est-il contraint d'admettre, contre l'autorité de tous les manuscrits, deux livres seu-

1. Voir plus haut, p. 33 et suiv.

2. Samuel Petit, Observat., lib. 2, cap. 2, p. 171 et 178.

lement des Analytiques Premiers, tandis qu'ils sont toujours au nombre de sept au moins ¹, et souvent portés à huit, neuf et dix.

Est-il possible d'aller plus loin que Samuel Petit? Oui, sans doute : mais arrivera-t-on à un résultat définitif, c'est-à-dire à l'explication complète des quarante-deux titres du Catalogue? Ceci semble tout-à-fait impraticable : et le plus grand obstacle, c'est la concision même des indications qui ne permettent pas de découvrir, sous un titre aussi laconique, l'objet réel du traité qu'il rappelle. Un second obstacle non moins grave, c'est la confusion de tous ces titres. Rangés par ordre d'analogie, ils seraient beaucoup plus explicables; essayer d'y introduire cet ordre, c'est ajouter de nouvelles hypothèses à toutes celles que nécessitent déjà les titres en eux-mêmes.

On ne tentera point ici une réduction nouvelle : on ne pourrait point porter à plus de treize les neuf titres que Samuel Petit s'est efforcé de ramener aux titres actuels; il en resterait toujours vingt-neuf tout-à-fait injustifiables.

Parmi tous ces titres, il en est un en dehors des titres actuels, qui se retrouve dans Aristote; c'est celui de *Μεθoδικὰ*, qui semble se rapporter à sa *Logique*, et qu'on trouve cité dans la *Rhétorique* ¹, à la suite des *Analytiques* et des *Topiques*. Quant

1. Voir plus haut, p. 28.

2. *Rhétor.*, liv. 1, ch. 2, p. 1356, b, 19.

à tous les autres titres, ils ne se trouvent point une seule fois cités dans Aristote, et cet oubli doit certainement paraître fort bizarre, si l'on songe à toutes les autres citations qui s'y rencontrent.

Reste donc à examiner ce que nous pourrions apprendre de la composition de l'Organon par l'Organon lui-même. Les indications de ce genre y sont peu nombreuses, mais elles sont cependant suffisantes pour établir la liaison et la nature des diverses parties.

On a déjà dit que les Catégories¹ et le Traité du Langage n'étaient cités formellement dans aucun ouvrage d'Aristote; mais on a vu aussi qu'ils étaient supposés par toutes les parties de l'Organon.

Les Premiers Analytiques précèdent certainement les Derniers dans la pensée d'Aristote. On pourrait citer plusieurs passages à l'appui de cette assertion; mais il suffira d'en rapporter deux qui ne peuvent laisser le moindre doute. D'abord le début même des Premiers Analytiques; le second passage est au chapitre IV des Premiers Analytiques. Aristote y dit positivement qu'il traitera d'abord du syllogisme, puis ensuite de la démonstration. Rapproché du sujet des Premiers et des Derniers Analytiques, et de ce qu'on a dit plus haut, d'après Galien, sur le titre des deux

1. Voir plus haut, p. 76 et 77.

2. Premiers Analyt., liv. I, ch. 4, p. 25, b, 28.

Analytiques, ce passage ne peut prêter à aucune équivoque.

Ainsi la théorie du syllogisme, précédait dans la pensée d'Aristote, la théorie de la démonstration.

Le début tout entier des Topiques ¹ et la théorie générale de ce traité supposent connue celle des syllogismes, qui n'y est rappelée que fort légèrement, et, comme le dit Aristote lui-même ² en esquisse, ὡς τύπῳ περιλαβεῖν. A cette première indication, on peut ajouter les citations diverses des Topiques qu'offrent les Analytiques, et bien que ces citations soient réciproques, comme on l'a vu, elles sont cependant plus fréquentes dans les Analytiques que dans les Topiques. On a, dès l'antiquité, prétendu reconnaître entre les Topiques et les Analytiques quelques différences de style et même de pensée, qui sont réelles, il est vrai, mais dont on a peut-être tiré des conséquences peu exactes. De ce que l'induction est moins complètement décrite dans les Topiques que dans les Analytiques, de ce que la conversion des propositions y est différemment présentée, de ce que la théorie des Catégories n'y est pas aussi formelle que dans le traité de ce nom, de ce que les idées de quantité, de général et de particulier, n'y sont pas rendues dans des termes parfaitement pareils, il ne s'ensuit pas rigoureusement que

1. Topiques, liv. 1, ch. 1, 2, p. 100.

2. Topiq., liv. 1, ch. 1, p. 101, 2, 18.

les Topiques aient été composés, comme l'assure M. Brandis¹, à une époque où la pensée d'Aristote n'était définitivement arrêtée, ni sur les Analytiques, ni sur les Catégories. Les différences signalées par le philologue allemand sont vraies; mais elles sont assez légères pour qu'on puisse les attribuer toutes à ces changements inévitables d'expression, dont ne peut se défendre un auteur, quelque pénétré qu'il soit d'ailleurs d'un sujet antérieurement traité.

M. Brandis a soutenu aussi, comme plusieurs autres critiques, que les Topiques se composent de trois parties distinctes, et il ajoute que la dernière, qui consiste dans le huitième livre, a été composée, ainsi que les Réfutations des sophistes, long-temps après l'Analytique², tandis que les deux premières, qui, du reste, se tiennent fort étroitement, l'auraient été long-temps avant. Cette assertion ingénieuse, mais dont rien ne démontre l'exactitude, paraît s'accorder peu avec le début des Topiques, où Aristote, cherchant quelle peut être l'utilité de cette science, reconnaît positivement, parmi les services qu'elle peut rendre, les services tout pratiques de la discussion, *πρὸς τὰς ἐντροχίας*³. C'est là précisément l'objet du huitième livre, et il est difficile de douter que déjà, en com-

1. Brandis, Dissertation sur l'Organon, p. 256.

2. Brandis, Dissertation sur l'Organon, p. 254.

3. Topiques, liv. 1, ch. 2, p. 101, 2, 27 et 30.

posant le premier livre, Aristote n'eût dans la pensée le sujet du huitième. La rédaction aurait pu, il est vrai, en être ajournée; mais on ne connaît aucun fait à l'appui de cette dernière hypothèse.

Une remarque qui paraît avoir, en général, échappé aux érudits, c'est que tous les livres des Topiques sont enchainés l'un à l'autre par des rapports grammaticaux, par la conjonction δὲ. Cette preuve de connexion serait fort légère si elle était réduite à elle seule; mais elle acquiert du poids, si on la rapproche de la connexion des idées qui est fort étroite, et qu'il était impossible d'indiquer plus clairement que par des liens mêmes de grammaire.

On a déjà remarqué¹ que c'était de la même manière que les Réfutations des sophistes tenaient aux Topiques; mais ici il n'y a même point matière à discussion: la liaison de ces deux traités est de toute évidence, et il serait inutile de s'y arrêter plus long-temps.

On voit donc, d'après ce qui précède, que les Analytiques, les Topiques et les Réfutations des sophistes, formeraient une série d'ouvrages conçus par Aristote et composés dans cet ordre. Ceci est attesté de la manière la plus positive par deux passages des *Περί τοῦ ὀργανοῦ*. Dans le premier qui se trouve au

1. Buhle, édit. d'Arist., tom. 3, p. 505. — Samuel Petit, *Observat.*, p. 173.

- chapitre second ¹, l'auteur récapitule les genres divers de discussion qui sont au nombre de quatre, selon qu'ils ont pour but d'instruire, de discuter, d'essayer les forces de l'interlocuteur, ou de disputer : διδασκαλικοί, διαλεκτικοί, πειραστικοί, ἐριστικοί, et il ajoute « qu'il a déjà parlé dans les *Analytiques* du genre démonstratif; qu'il a traité « ailleurs du dialectique et de l'exercitif, et qu'il « ne lui reste plus à parler que du dernier genre, « celui de la dispute. » Le mot *ailleurs* signifie évidemment les *Topiques* dont l'objet est précisément celui qui est indiqué ici. Il est impossible de résumer plus nettement le sujet et l'ordre des traités qui précèdent les *Réfutations des sophistes*.

Le second passage est moins formel que celui-là; mais il le confirme de point en point. C'est le passage si connu qui termine les *Réfutations des sophistes* ², et où Aristote résume sa logique, avant de montrer quelles difficultés il a rencontrées dans une carrière que personne ne lui avait ouverte.

On peut se demander à quelle époque de sa vie Aristote a composé l'*Organon* et ses diverses parties; mais cette question est fort difficile à résoudre avec quelque exactitude. Rien de formel

1. *Réfutations des sophistes*, ch. 2, p. 165, b, 8. περί μὲν οὖν τῶν ἀποδεικτικῶν ἐν τοῖς Ἀναλυτικοῖς εἴρηται, περί δὲ τῶν διαλεκτικῶν καὶ πειραστικῶν ἐν τοῖς ἄλλοις· περί δὲ τῶν ἀγωνιστικῶν καὶ ἐριστικῶν νῦν λέγομεν.

2. *Réfutations des sophistes*, ch. 33, p. 183, a, 32, et b, 13.

n'indique dans l'ouvrage lui-même le moment précis où le Stagirite y travaillait. Il nous apprend bien, à la fin de sa Logique ¹, qu'elle lui a coûté de longs et pénibles travaux : *τριβῆ ζητοῦντες πολὺν χρόνον ἐπονοῦμεν*, et l'ouvrage seul suffirait à l'attester; mais, quand ont commencé ces travaux? quand ont-ils fini? Rien ne nous l'apprend. Les éditeurs d'Aristote les plus laborieux ², n'ont pu recueillir sur ce sujet que de bien vagues renseignements; et pour l'Organon en particulier, quoi qu'on puisse, sans crainte d'erreur, le regarder comme l'un des derniers ouvrages d'Aristote, le champ des conjectures est encore fort vaste.

Deux indications seulement pourraient fournir quelques données sur l'époque de la composition des Topiques et des Réfutations des sophistes. Dans l'un et dans l'autre de ces deux passages, il s'agit des Indiens. « Nous devrions souhaiter, « dit Aristote ³, pour le bien seul de la chose, « que nos amis fussent doués de justice, « quand bien même nous n'y serions pas personnellement intéressés, quand bien même ils « seraient dans les Indes. » Et ailleurs ⁴ : « Un « Indien, dit-il, peut être noir de tout le corps, et « avoir cependant les dents blanches; il sera donc

1. Réfutations des sophistes, ch. 33, p. 184, b, 2.

2. Voir Buhle, tom. 1^{er} de l'édit. d'Aristote, Vie d'Arist.

3. Topiques, liv. 3, p. 116, a, 38. Voir plus loin, Top., liv. 3.

4. Réfutations des sophistes, ch. 5, p. 167, a, 8, et non 163, comme l'indique M. Heydemann, p. 32.

« à la fois blanc et non blanc. » Ces deux passages, mais le premier surtout, semblent indiquer que les Topiques et les Réfutations des sophistes ont été composés pendant qu'Alexandre pénétrait dans l'Inde (vers 326), et que les nouvelles de sa prodigieuse expédition venaient de temps à autre arracher aux Athéniens ces applaudissements que le conquérant mettait à si haut prix. On pourrait même ajouter que cette semi-erreur, où tombe Aristote, dans le second passage, en croyant les Indiens noirs comme les Éthiopiens dont il parle quelques lignes plus bas, implique la possibilité d'un récit peu exact, et sans doute populaire, sur la couleur des peuples conquis par le fils de Philippe.

De ce que dans deux passages des Topiques ¹, Aristote nomme Xénocrate, sans l'attaquer, M. Brandis ² a conclu que la composition de ce traité remontait à une époque où le Stagirite n'était point encore brouillé avec le successeur de Speusippe, c'est-à-dire à l'époque de leur voyage commun à Atarnée, vers 347. Ceci serait en contradiction avec les conséquences tirées plus haut du premier des deux passages où il est question de l'Inde; et la conjecture de M. Brandis paraît ici moins plausible que l'autre.

1. Topiques, liv. 2, ch. 6, p. 112, a, 37, liv. 6, ch. 3, p. 141, a, 6, et liv. 7, ch. 1, p. 148, a, 7 et 27.

2. Brandis, Dissertation sur l'Organon, p. 255.

Une conséquence évidente de ce qu'on a dit précédemment sur les liens grammaticaux qui unissent les huit livres des Topiques, c'est qu'Aristote n'a point divisé lui-même son ouvrage de cette manière. On en peut dire autant du second livre des Premiers Analytiques, et même des deux livres des Derniers. Il est probable que cette division par livres remonte, pour l'Organon comme pour toutes les grandes compositions aristotéliques, à Andronicus de Rhodes, et peut-être à ses prédécesseurs alexandrins.

Rien du reste n'indique dans l'Organon de doubles emplois, comme on en trouve dans la Morale et la Métaphysique, et dans quelques autres ouvrages de moindre importance. La théorie se développe sans interruption, comme sans redites, si ce n'est celles qui sont absolument nécessaires. Ceci, du reste, sera plus évidemment prouvé par l'analyse de l'Organon.

On a déjà dit antérieurement ¹ que la composition des Catégories semblait s'éloigner de la manière habituelle d'Aristote ², et qu'elles étaient sans doute un ouvrage inachevé. Les philologues

1. Voir plus haut, p. 76.

2. Un passage même des Catégories semble confirmer ceci. Après avoir essayé de substituer une définition nouvelle à l'ancienne définition des relatifs, Aristote ajoute : « On ne pourrait du reste se prononcer ici sans y avoir regardé à plus d'une reprise, πολλὰκις ἐπισκεψαμένον », édit. Bekker, Catég., ch. 7, p. 8, b, 23.

s'accordent en général à les regarder comme l'une des dernières compositions du Stagirite, et tout semble confirmer cette conjecture.

Cette discussion n'a point, comme l'on voit, expliqué quelle est l'origine de ces titres si nombreux que fournit le catalogue de Diogène. On a proposé plusieurs hypothèses pour en rendre compte; et l'une des plus habituelles, c'est de supposer qu'il a suivi, dans son travail, le catalogue de la bibliothèque qui servait à ses recherches, ou peut-être le catalogue de la bibliothèque d'Alexandrie. Cette dernière conjecture, que rien n'appuie, est la moins soutenable de toutes, et il est tout-à-fait improbable que les critiques d'Alexandrie eussent pu se satisfaire de la confusion déplorable qui règne dans la nomenclature du biographe.

Il semble aussi très peu vraisemblable que le compilateur eût tous les ouvrages dont il fait mention : il ne les citait que de seconde ou troisième main. Plusieurs de ces titres se rapportent incontestablement à un seul et même ouvrage; ce sont les copistes qui les changeaient à leur gré; nous avons vu que les philosophes eux-mêmes ne se faisaient pas scrupule de ces modifications; elles se seront étendues d'âge en âge, et auront enfin formé, pour des esprits peu attentifs et peu éclairés, cette masse incohérente qu'énumère Diogène. D'autre part, il est possible que les rédactions écrites par les disciples d'Aristote aient multi-

plié les copies fautives des ouvrages du maître. On sait en outre que, vers le temps où les rois d'Égypte, et ensuite ceux de Pergame, formèrent leurs bibliothèques, il s'établit un commerce régulier de livres apocryphes ; le mal s'accrut encore plus tard par la diffusion même des lumières dans l'empire romain. Enfin, une cause générale, et qui est analogue à toutes celles-là, mais dont on n'a peut-être pas toujours tenu assez de compte, c'est la nature des procédés que les anciens étaient forcés d'adopter pour fixer leurs pensées par écrit. Les leçons pouvaient varier au caprice de chaque copiste : de plus, à une époque où les livres étaient rares et chers, on conçoit sans peine que des ouvrages considérables aient été divisés en plus ou moins de parties distinctes, selon la nature des sujets qu'elles traitaient ; par là ces ouvrages étaient plus aisément répandus par les libraires et acquis par les lecteurs ; mais par là aussi les titres devenaient beaucoup plus nombreux.

Toutes ces causes réunies, et quelques autres encore qu'il serait facile de supposer, peuvent rendre en partie raison de tous les titres du catalogue de Diogène, compilateur peu scrupuleux, et qui a d'ailleurs ici contre lui la grave autorité de toute l'école péripatéticienne. Cette hypothèse ne s'appliquerait peut-être pas aussi bien à plusieurs autres compositions du Stagirite. Mais pour l'Organon, elle n'a contre elle aucun

témoignage de quelque importance. On la présente donc ici, mais toutefois avec la réserve qu'on doit s'imposer en pareilles matières.

CHAPITRE DOUZIÈME.

De l'ordre des diverses parties de l'Organon.

Une conséquence évidente de la discussion qui précède, c'est que, selon la pensée même d'Aristote, les six parties de l'Organon peuvent être fort bien rangées dans l'ordre où elles le sont aujourd'hui.

On a vu, de plus¹, par l'examen des classifications d'Ammonius et de David, que cet ordre était adopté régulièrement par l'école péripatéticienne, et qu'il remontait, selon toute apparence, jusqu'à Andronicus de Rhodes. Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est qu'Alexandre d'Aphrodise², dans les énumérations assez fréquentes qu'il fait des livres de l'Organon, les place toujours comme nous les plaçons nous-mêmes, d'après les commentateurs du cinquième siècle, les Catégories en tête, et les Réfutations des sophistes en dernier lieu. Thémistius partage l'avis

1. Voir plus haut, p. 31 et suiv.

2. Alex. d'Aphrod., Comment. sur les Premiers Analyt. p. 8, col. a, éd. 1559, et Commentaire sur les Réfut. des soph. p. 3.

d'Alexandre, et ceci résulte de divers passages de sa Paraphrase sur les Derniers Analytiques, mais surtout d'un passage formel de son commentaire sur la Physique ¹.

On peut donc affirmer que, dès les temps les plus reculés, l'ordre actuel était généralement admis.

Cependant, au commencement du deuxième siècle, Adraste d'Aphrodise, péripatéticien célèbre, qui avait fait un traité spécial ² sur l'ordre des ouvrages d'Aristote ou de sa philosophie, voulait placer les Topiques aussitôt après les Catégories, justifiant ainsi le titre que quelques philosophes donnaient à ce dernier livre ³, τὰ πρὸ τῶν τόπων. Alexandre d'Aphrodise condamnait cette opinion d'Adraste, qui en effet ne paraît point soutenable, quoique souvent reproduite, et qui ne donne pas une bien haute idée de son jugement.

Ce fut peut-être en s'appuyant, du moins en partie, de cette assertion d'Adraste, que dès le douzième siècle plusieurs logiciens, Jean de Salisbury ⁴ entre autres, placèrent les Topiques, non pas après les Catégories, mais après le Traité du Langage et avant les Analytiques, laissant, du reste, les Réfutations des sophistes à la dernière

1. Themistius, Comm. sur la Φυσική ἀκρό, a, f° 15, verso.

2. Simplicius in Categ. f° 4, G. Simplicius nomme le livre d'Adraste κατά τὴν τάξιν τῶν συγγραμμάτων Ἀριστ. οὐ τῆς φιλοσοφίας Ἀριστ.

3. Voir plus haut, p. 98.

4. Jean de Salisbury, Metalogic., pages 164, 166.

place. Mais au moyen-âge, pas plus que chez les Grecs, cet ordre ne fut généralement reçu. L'exemple des Arabes vint en outre à cette époque confirmer celui de l'antiquité. Averroës a les livres logiques d'Aristote dans l'ordre où nous les avons nous-mêmes, où les avaient les commentateurs du cinquième siècle : et Albert, Saint Thomas, etc., suivent Averroës. Valla ¹ à la fin du quinzième siècle, Ramus au seizième, et Charpentier ², le célèbre ennemi de Ramus, Nizzoli ³, et beaucoup d'autres philologues du même temps, imitèrent Jean de Salisbury, se fondant sur la division nouvelle qu'on essayait alors d'établir dans la logique, en plaçant l'invention avant le jugement : mais cet essai ne réussit pas mieux que les précédents ; et les adversaires du péripatétisme, aussi bien que ses plus chauds partisans, Patrizzi ⁴, Zabarella et Pacius, n'admirent pas d'autre ordre que le nôtre. Les professeurs de logique de l'académie de Venise, qui ont consacré de longs et estimables travaux aux Topiques ⁵, voulaient les placer entre les Premiers et les Derniers Analytiques ; mais ce changement ne paraît pas plus admissible.

1. Laurentius Valla de Dialecticâ, ed. 1530, lib. 2, cap. 40. — Ramus, Scholæ Dialect., lib. 2, cap. 9, p. 62.

2. Carpentar. Arist. ars disserendi, in præfatione.

3. Nizolius, lib. 4, cap. 1.

4. Patricius, p. 109. — Zabarella, lib. 2, cap. 11, 12 et 13. — Pacius, ed. 1584.

5. Nova explanatio Topicorum in Acad. Venetâ, 1569. f° 2, verso.

Ainsi, l'ordre actuel, qui, logiquement, est aussi le meilleur, a pour lui l'autorité d'Aristote probablement, celle des commentateurs en général, et l'approbation presque unanime de tous les philologues et érudits. Les historiens de la Philosophie, Brucker, Tennemann, Ritter, n'en ont pas suivi d'autre, en exposant la philosophie du Stagirite, et à côté de tant de témoignages en faveur de cet ordre, il n'en est pas un seul de quelque poids qui doive le faire rejeter.

Ce n'est pas, du reste, qu'on prétende pousser cette opinion dans toutes ses conséquences, et affirmer que l'ordre actuel est absolument irréprochable dans tous ses détails. Il paraît probable, au contraire, que plusieurs parties de l'Organon, et entre autres la fin du premier livre des Premiers Analytiques, peut-être celle de l'ἐπιμήνεια, sont bouleversées : mais on veut dire seulement ici, qu'à prendre les grandes parties de l'Organon dans leur ensemble, on ne peut les disposer dans un ordre meilleur que celui qui est généralement reçu¹. On reviendra d'ailleurs plus loin sur quelques-unes de ces questions.

1. Thémistius dans sa paraphrase des Derniers Analytiques a, comme on sait, tenté quelques déplacements, en général peu justifiés ; mais ces déplacements sont du même livre au même livre, et n'atteignent point l'une des parties de l'Organon dans son ensemble.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Résumé de la première partie.

Les points principaux qu'on a essayé d'établir dans le cours de cette première partie, et qui sont tous relatifs à l'authenticité de l'Organon, sont les suivants :

1° Le mot d'Organon, pour désigner la Logique d'Aristote, n'est régulièrement en usage que vers le quinzième siècle; mais les commentateurs du cinquième siècle emploient déjà des expressions à peu près équivalentes : τὰ ὀργανικά, τὸ ὀργανικόν, τὸ λογικὸν ὄργανον, et c'est de ces expressions qu'est venu le mot actuel d'Organon.

2° Les catalogues de l'Organon sont au nombre de six, dérivant trois à trois de deux sources diverses. Diogène et ses imitateurs ne méritent aucune confiance. Ammonius, David et Simplicius, bien qu'ils n'aient pas fait un catalogue général des ouvrages d'Aristote, forment une autorité beaucoup plus grave, parce qu'ils sont les héritiers et les représentants des travaux de l'école péripatéticienne.

3° On peut suivre, dès la fin du second siècle, l'authenticité de l'Organon, dans des monuments qui sont parvenus jusqu'à nous. Les témoignages quise rapportent aux diverses parties de l'Organon, sont encore plus anciens et non moins authentiques.

4° Les Latins qui viennent, il est vrai, assez tard en date, ne présentent aucune discordance importante, si ce n'est deux divisions différentes du Traité du Langage et des Réfutations des sophistes.

5° Les attaques dirigées à l'époque de la Renaissance, contre l'authenticité de l'Organon, sont dénuées de portée réelle.

6° L'Organon offre en lui-même des preuves nombreuses et irrécusables de son authenticité; il a été connu depuis Aristote, sans interruption, et le récit de Strabon, sur le souterrain de Scepsis, n'a pas été toujours bien compris.

7° Les titres des diverses parties de l'Organon n'appartiennent probablement point à Aristote. On sait positivement, pour quelques uns, à quelle époque ils ont été composés.

8° Dans la pensée d'Aristote, l'ordre actuel de l'Organon paraît le véritable, sauf peut-être quelques déplacements partiels; cet ordre a été généralement adopté, et il est parfaitement logique.

La conclusion générale de tout ceci est que nous possédons aujourd'hui l'Organon, tel que le possédait l'antiquité, tel que l'a composé Aristote.

Parvenus à ce point, par une route peut-être un peu longue, mais que nous n'avons pas cru devoir abrégé, il nous semble que désormais nous marchons sur un terrain plus solide. Certes, les doutes que nous avons cherché à combattre et

à dissiper, n'étaient pas fort puissants; mais ils étaient pourtant de nature à gêner notre marche. Il nous paraît qu'à cette heure ils sont tous levés, et qu'il ne peut plus en naître d'autres. Quels qu'ils soient d'ailleurs, il ne semble pas qu'ils doivent prévaloir contre cet assentiment unanime des siècles, qui reconnaissent Aristote pour l'auteur de l'Organon et le créateur de la logique. Le monde qui possède ce trésor, et qui en jouit, peut toujours, avec Albert-le-Grand¹, renvoyer ces recherches de propriété, cette enquête des titres d'auteur, aux écoles des Pythagoriciens, et dire, avec le père du Péripatétisme au moyen-âge : « *Hoc dignum Pythagoricis qui in verba magistri* »
 « *jurabant: ab aliis autem hoc quæsitum non est;* »
 « *à quocumque enim dicta erant, recipiebantur,* »
 « *dummodò probatæ veritatis haberent rationem.* »
 Cette sanction de la vérité est, sans contredit, la plus importante; mais à côté de cette question suprême, il en est d'autres que la philologie et l'érudition doivent éclaircir, qu'elles se sont de tout temps posées, et qui importent, si non à l'utilité générale de la science, du moins à l'équité des jugements de l'histoire.

1. Albert. Mag. Opera. Tom. 1, p. 238, edit. 1651.

DEUXIÈME PARTIE.

ANALYSE DE L'ORGANON.

CHAPITRE PREMIER.

Division de la seconde partie.

Une fois assuré de l'authenticité de l'Organon, par de si nombreux et si graves témoignages, on peut se demander quelle est cette doctrine qui a traversé les siècles, en les dominant, que rien jusqu'à cette heure n'a ébranlée, qui du premier jet est arrivée aux limites mêmes de la science, et l'a épuisée; cette doctrine à laquelle le génie des Kant, des Hegel a rendu les armes, et que la philosophie a désespéré de faire plus complète et plus profonde.

La doctrine contenue dans l'Organon se lie essentiellement à une doctrine plus vaste, qu'Aristote n'a point exposée, il est vrai, dans des traités spéciaux, mais dont les divers éléments sont répandus dans tous ses ouvrages, d'où l'on peut

aisément les tirer. C'est la théorie générale de la connaissance, comme l'Organon est la théorie du raisonnement, en lui-même et dans ses applications pratiques. L'Organon n'est donc qu'une partie d'un ensemble plus étendu, et le considérer dans son isolement, ce serait risquer peut-être de ne pas le bien comprendre, et certainement de n'en point sentir toute la valeur.

Il sera donc nécessaire de diviser en deux parts l'analyse destinée à faire connaître l'Organon : la première renfermera l'analyse de l'Organon lui-même, fidèle, le suivant pas à pas dans l'ordre précis où nous le possédons, et que paraît sanctionner l'autorité même du Stagirite. La seconde partie de l'analyse présentera, en évitant toutes les digressions qui ne seraient pas indispensables, une théorie générale de la connaissance, d'après Aristote. On s'arrêtera surtout dans cette seconde partie aux objets qui se rattachent le plus directement à la logique, et c'est uniquement dans cette vue qu'on fera quelques emprunts à la métaphysique et à l'ontologie. Les deux domaines de la logique et de la métaphysique sont si proches, les limites en sont si peu définies, qu'on ne s'étonnera pas si de l'une on doit souvent passer à l'autre. De nos jours, Hegel, l'une des gloires de l'Allemagne philosophique, les a identifiées ; et dans la logique d'Aristote, le premier traité qu'elle présente, celui qui sert en quelque sorte de base à tout l'édifice, celui des Catégories, est au moins

aussi métaphysique que logique; souvent les commentateurs et les plus éclairés des péripatéticiens, ont hésité sur la place qu'il convenait de lui assigner, et les deux historiens de la philosophie les plus récents et les plus distingués, Tennemann et M. Ritter, ont, l'un, transporté l'examen des Catégories à la métaphysique, et l'autre, réuni la logique et la métaphysique d'Aristote.

On ne sera donc point surpris que nous ayons agrandi le cercle déjà si vaste de nos recherches, nous imposant, du reste, d'apporter dans ces excursions le plus de réserve que nous pourrons.

Enfin, pour compléter cette étude de la logique péripatéticienne et de la théorie de la connaissance, selon Aristote, il restera encore à déterminer le plan, le caractère et le but de l'Organon.

Ainsi, dans la première section de la seconde partie, on donnera une simple exposition des pensées d'Aristote, telles que l'Organon les fournit; dans la deuxième section, on fera voir comment elles se coordonnent avec sa théorie de la connaissance; et enfin, on montrera quelle est la méthode du Stagirite dans cette description scientifique de l'esprit humain, la première en date, et l'une des plus importantes qui jamais en aient été tracées.

On ne présentera point l'analyse de l'introduction de Porphyre, quoiqu'on en reconnaisse toute la valeur; mais deux raisons semblent décisives

pour la faire exclure : d'abord, puisqu'il s'agit de faire connaître l'œuvre d'Aristote, il paraît peu convenable d'y comprendre celle d'une intelligence étrangère, bien que la doctrine de cet ouvrage, approuvée par les siècles, soit essentiellement péripatéticienne. En second lieu, le traité de Porphyre est tiré en bonne partie des Topiques d'Aristote lui-même ¹, et il suffit de s'en tenir au Stagirite sans descendre à ses élèves. On essaiera, plus loin, d'apprécier le mérite de Porphyre ².

PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Analyse des Catégories.

Les commentateurs grecs et latins, et, à leur suite, tous ceux du moyen-âge et de la Renaissance, ont en général divisé les Catégories en trois parties distinctes, qui sont en effet

1. Voir plus loin dans cette partie, Topiq., fin du livre 4.

2. Voir plus loin, dans la 3^e partie, ch. 6.

nettement tranchées dans l'ouvrage lui-même. bien qu'aucune indication formelle ne les établisse. La première est appelé Prothéorie, la seconde, Théorie, et la dernière, Hypothéorie, c'est-à-dire : Préliminaires de la Théorie, Théorie, et Appendice de la Théorie. Cette division est à conserver parce qu'elle est exacte, et l'on se gardera d'y rien changer ici. La Prothéorie correspond aux trois premiers chapitres des éditions ordinaires, et comprend des définitions de diverse espèce, la division des mots, selon qu'ils sont unis ou séparés, et enfin les règles les plus générales de leurs rapports, comme sujets et attributs. La Théorie proprement dite comprend, du chapitre quatre au chapitre neuf inclusivement, l'énumération et l'examen des Catégories, traitées, selon leur importance, avec plus ou moins de développements. L'Hypothéorie, ou appendice de la théorie, renferme le reste du traité, c'est-à-dire une explication détaillée de plusieurs expressions employées dans les Catégories, et tout-à-fait nécessaires à qui veut les bien comprendre. C'est là cette troisième partie qu'Andronicus de Rhodes prétendait rejeter, mais à tort, comme on l'a vu plus haut.

Dès les premières lignes du traité des Catégories, la manière vive, serrée, et l'on pourrait dire, impérieuse, d'Aristote, se peut aisément apercevoir. Il aborde son sujet par des définitions qui ne s'y rattachent que de très loin, et dont il ne

prend pas la peine de montrer la liaison avec ce qui va suivre :

Les choses sont dites homonymes (ὁμώνυμα) quand leur appellation est la même, et que leur définition essentielle est différente (ὁ λόγος τῆς οὐσίας). Ainsi un homme réel et un homme en peinture sont homonymes; car l'homme réel et l'homme peint reçoivent le même nom, la même appellation mais leur définition essentielle est toute différente.

Les choses sont synonymes (συνώνυμα), quand elles reçoivent le même nom et la même définition: homme et bœuf sont synonymes en tant qu'animaux; car ici le nom et la définition de l'homme et du bœuf, en tant qu'animal l'un et l'autre, sont essentiellement identiques.

Les choses sont paronymes ou dérivées (παρόνυμα), quand leur nom est tiré d'un autre mot dont le leur ne diffère que par la terminaison: comme grammairien de grammaire.

Cette introduction des Catégories a donné lieu, parmi les commentateurs grecs, à une discussion qu'il serait, aujourd'hui même, difficile de vider bien complètement. S'agit-il ici des mots ou des choses mêmes qu'ils représentent? On peut voir dans Ammonius, dans David¹, dans Simplicius, que cette question n'est pas sans importance, et que les deux opinions contraires ont été soutenues par des noms illustres. Elle a été tran-

1. On trouvera dans les annexes à ce Mémoire, le résumé qu'a fait David de toute cette discussion.

chée en faveur des choses, dans la courte analyse qu'on vient de lire; mais il est bon de déclarer que le texte même d'Aristote où l'expression est tout-à-fait indéterminée (*ὁμώνυμα, συνώνυμα λέγεται*), peut prêter à une double interprétation, et qu'ici l'on pourrait entendre également que ce sont les mots qui sont appelés homonymes, synonymes et paronymes. Il est certain que dans le reste du traité, il s'agit plus des mots que des choses; mais la double nature, logique et ontologique, des Catégories, est cause de l'incertitude, et l'on peut à la fois comprendre, mais sous des points de vue différents, qu'il s'agit des choses et qu'il s'agit des mots.

Du reste, on verra plus tard, par l'analyse des autres parties de l'Organon, et la suite même de celle des Catégories, de quelle importance est cette doctrine préliminaire. Aristote en fait, dans ses divers ouvrages, un fréquent emploi, et l'on pourrait citer notamment Métaphys., liv. 3, ch. 2, p. 1003, a, 33; Mor., Nicom., liv. 5, ch. 2, p. 1129, a, 27; Physiq., liv. 7, chap. 4, p. 248, b, 16; etc., etc.

Comment cette doctrine se rattache-t-elle à la suite du traité? Sur cette question, les commentateurs sont en général muets, et certainement elle n'est point aisée à résoudre. Un examen attentif m'a amené à cette conclusion, qu'Aristote a voulu spécifier ici la nature propre des notions qui forment les Catégories, en traçant

1° Les rapports des espèces entre elles, d'appellation pareille sous un même genre, mais d'essence distincte; 2° les rapports des espèces à leur genre recevant, sous cette relation, un nom identique et une définition semblable. Les espèces sont en elles-mêmes homonymes, et elles sont synonymes relativement à leur genre. Les paronymes sont une distinction à la fois réelle et grammaticale.

Ch. 2, p. 1, col. a, lig. 16. Les mots peuvent être unis ou séparés: l'homme court, par exemple, ou bien, homme, court, sans que ces deux ne soient unis. Cette distinction mérite une attention spéciale; elle sert à séparer nettement les Catégories du Traité du langage. Dans les premières il ne s'agit que des notions exprimées par les mots séparés (*ἀνευ συμπλοκῆς*); dans le second, contraire, c'est la combinaison des mots en eux-mêmes (*τῶν κατὰ συμπλοκὴν λεγομένων*), et leurs rapports, qui sont examinés.

Or, les choses qui servent de point de départ et d'appui aux mots, se présentent, dans les relations entre elles, sous quatre aspects différents.

1° Les unes peuvent être attribuées à un sujet (*καθ' ὑποκειμένου λέγεται*), mais ne sont elles-mêmes dans aucun sujet. Ainsi, homme se dit de tel individu homme, et lui est attribué, mais ne se trouve cependant dans aucun sujet; car quel est le sujet réel d'homme?

2° D'autres peuvent être dans un sujet, mais n'être attribuées à aucun sujet. Aristote entre

d'une chose qu'elle est dans un sujet, lorsque, sans y être comme simple partie, elle ne pourrait subsister sans ce sujet même (ἐν ὑποκειμένῳ δὲ λέγω ὁ ἐν τινι μὴ ὡς μέρος ὑπάρχον ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ εἶναι). Ainsi, la grammaire est dans l'âme de l'homme, dans l'esprit humain; elle y est comme dans son sujet, sans en être cependant une partie essentielle; et de plus, la grammaire ne saurait être dite d'aucun sujet (καθ' ὑποκειμένου δὲ οὐδένοσ λέγεται.)

3^o D'autres choses peuvent à la fois se dire d'un sujet et être dans un sujet: ainsi, la science est dans un sujet qui est l'intelligence humaine; et de plus, elle peut être attribuée à un sujet, à la grammaire, par exemple.

4^o Enfin, certaines choses ne peuvent, ni être dans un sujet, ni être attribuées à un sujet. Ce sont en général les individus et les unités (ἀπλῶς δὲ τὰ ἄτομα καὶ ἐν ἀριθμῷ): pourtant quelques-unes peuvent être dans un sujet, mais aucune ne saurait absolument être attribuée.

Cette théorie est de la plus haute importance, puisque c'est, comme on voit, celle du sujet et de l'attribut, des rapports généraux et réciproques des choses entre elles.

Aristote distingue ici deux sujets différents, l'un, dans lequel la chose est, l'autre, dont la chose peut être dite. Le premier de ces sujets est ce que l'on a nommé plus tard le sujet d'inhérence (*subjectum inherentiæ* ou *inexistentiæ*, en grec

τῆς ὑπάρξεως) : le second, le sujet d'attribution (*subjectum prædicationis*, en grec τῆς κατηγορίας). Ici se représente encore le double caractère des Catégories, puisque le premier de ces sujets est réel, physique, tandis que l'autre est tout moral, tout logique.

Après avoir exposé ce que sont en eux-mêmes le sujet et l'attribut, Aristote passe à leurs rapports, et établit comme règle générale :

Que, lorsqu'une chose est attribuée à une autre, prise comme sujet, tout ce qui s'applique à l'attribut s'applique également à son sujet. Ainsi, homme peut être attribué à tel individu, mais animal l'est à homme : donc animal sera également l'attribut de l'individu ; car un individu homme est à la fois homme et animal.

Puis, Aristote ajoute deux remarques à cette règle générale, c'est que : 1° dans les choses de genres divers, et non subordonnés entre eux, les différences sont aussi d'une autre espèce ; 2° dans les genres, au contraire, qui ont entre eux quelque rapport de subordination (τῶν ὑπ' ἄλληλα τεταγμένων), les différences peuvent être identiques. Ainsi, pour l'animal et la science qui sont de genres divers et non subordonnés, les différences sont spécifiquement autres, puisque l'animal est ou terrestre, ou aquatique, ou volatile, différences qui ne vont pas du tout à la science : dans les genres subordonnés, au contraire, toutes les

différences de l'attribut peuvent être en nombre égal celles du sujet lui-même.

Il est besoin de faire remarquer ici que cette doctrine se lie intimement à celle du Syllogisme, et lui est tout-à-fait indispensable. C'est la base de la fameuse règle de *omni* et de *nullo*, κατὰ παντός, κατ' οὐδένοσ.

Après avoir ainsi classé les choses qui peuvent servir de sujets et d'attributs, et par conséquent aussi les mots qui les représentent, Aristote revient à la division qu'il a faite plus haut entre ceux-ci, et il pose en principe que les mots, pris séparément, ne peuvent exprimer qu'une des dix choses suivantes : 1^o substance ; 2^o quantité ; 3^o qualité ; 4^o relation ; 5^o lieu ; 6^o temps ; 7^o situation ; 8^o manière d'être ; 9^o action ; 10^o passion ou souffrance : Par exemple, la substance, c'est homme, cheval ; la quantité : de deux coudées, de trois coudées (δίπηχυ, τρίπηχυ) ; la qualité : blanc, grammatical ; la relation : double, demi, plus grand ; le lieu : dans le Lycée, dans la place publique ; le temps : hier, demain ; la situation : il est couché, il est assis ; la manière d'être : il est chaussé, il est armé ; l'action : il coupe, il brûle ; la passion ou souffrance : il est brûlé, il est coupé.

Voilà la proposition fondamentale des Catégories. Comment Aristote y est-il arrivé ? Rien ne nous l'apprend. Il faut ici l'accepter telle qu'il la donne, sauf à en apprécier plus tard la réalité et la valeur.

Ainsi, Aristote parti de simples distinctions

entre les choses et entre les mots, arrive à cette conclusion que les mots, indépendamment de leur combinaison, dont il s'occupera plus tard, ne peuvent représenter les choses que sous dix aspects différents; et comme les mots ne sont que l'image des choses (ὁμοιώματα, σύμβολα τῶν πραγμάτων. — De Interpret., ch. 1, p. 16, a, 7), il s'ensuit que les choses, ou pour prendre le mot qui les comprend toutes, l'être, ne peut avoir que ces dix modes d'existence. Ce sont donc à la fois les catégories de la pensée et les catégories de l'être (κατηγορίαι τοῦ ὄντος).

Aristote ajoute que les mots pris à part, comme ils le sont ici, n'expriment ni vérité ni erreur, et ne forment par conséquent ni affirmation ni négation, puisque toute affirmation et négation doit être vraie ou fausse.

C'est avec cette énumération des Catégories que commence la θεωρία proprement dite, c'est-à-dire la seconde section des commentateurs, et l'examen détaillé des catégories.

Catégorie de la substance, ἡ τῆς οὐσίας Κατηγορία.

Ch. 5, p. 2, a, 11. La substance, proprement dite, la substance première et supérieure, est celle qui ne peut ni être dite d'un sujet, ni être dans un sujet; ainsi, un homme, un cheval.

La substance réside donc essentiellement dans l'individu, et n'est point ailleurs, comme l'avaient

prétendu Platon et d'autres écoles. Aristote, sans désigner ici son maître, l'a certainement en vue, comme le prouvera bien mieux encore la suite de cette discussion.

La substance se divise en substance première et substance seconde : la première comprend les individus ; la substance seconde comprend, d'abord les espèces dans lesquelles se répartissent (ὕπαρχουσιν) les substances premières, les individus ; et ensuite, les genres de ces espèces (ταῦτά τε καὶ τὰ τῶν εἰδῶν τούτων γένη).

Les premières substances sont la base et le principe de tout le reste ; car elles servent à tout de sujet, ou d'attribution, ou d'inhérence (τὰ δ' ἄλλα πάντα ἤτοι καθ' ὑποκειμένων λέγεται τῶν πρώτων οὐσιῶν ἢ ἐν ὑποκειμέναις αὐταῖς εἶναι.) Sans elles, rien ne serait (μὴ οὐσῶν οὖν τῶν πρώτων οὐσιῶν ἀδύνατον τῶν ἄλλων τι εἶναι.)

Ainsi, le particulier (τὰ καθ' ἕκαστα), l'individuel, est, pour Aristote, le fondement de toute sa doctrine, tandis que, pour Platon, c'est au contraire le général, l'universel. Il est impossible de trouver une opposition plus complète.

L'espèce est plus substance que le genre, car elle est plus voisine de la substance première, (ἐγγίον τῆς πρώτης οὐσίας) de l'individu. L'espèce est au genre ce que la substance première est à l'espèce : l'espèce sert de fondement au genre (ὑποκεῖται γὰρ τὸ εἶδος τῷ γένει). C'est qu'en effet pour définir la substance première, un individu homme, par

exemple, on se fera beaucoup mieux comprendre en prenant l'espèce homme qu'en prenant le animal.

Du reste, les espèces ne sont pas, l'une relativement à l'autre, plus ou moins substantielles le sont également (οἰδὲν μᾶλλον ἕτερον οὐσία ἐστίν); et de même, les substances premières le sont entre elles ni plus, ni moins : l'homme, le bœuf, sont également substances.

Après les substances premières, on ne se compte d'autres substances que les substances secondes, espèce et genre, parce que se parmi les attributs, elles désignent la substance première. Ainsi, la définition de l'homme et l'animal, qui sont l'espèce et le genre d'un individu, conviendra encore à l'individu; mais la définition d'aucune autre chose ne lui convient. De plus, les substances secondes, les espèces et les genres, sont à tout le reste ce que leur sont les substances premières : elles sont les sujets de tous les accidents.

3, a, 7. La substance ainsi divisée, Aristote lui reconnaît six propriétés, et lui en reconnaît six, qui lui tiennent, soit à la substance première, soit à la substance seconde.

La première propriété de la substance, et qui en quelque sorte la constitue puisqu'elle figure dans sa définition même, c'est d'être dans aucun sujet. Cette propriété convient à la substance, première et seconde. La première

en effet, n'est ni dans un sujet, ni dite d'un sujet; la seconde n'est pas dans un sujet, mais elle peut être attribuée à un sujet, c'est-à-dire à la première, synonymiquement. Mais, peut-on dire, cette propriété de n'être point dans un sujet, n'est pas spéciale à la substance; elle appartient aussi à la différence qui n'est non plus dans aucun sujet. Aristote répond que la différence est comme la partie dans le tout, relativement à l'espèce qu'elle constitue; et l'on a vu (p. 145) qu'il a formellement établi ne point entendre ainsi l'expression d'être dans un sujet; donc, la différence ne saurait être regardée comme une véritable substance.

La seconde propriété de la substance, propriété qui du reste est essentiellement commune aux différences, c'est que « tout ce qui provient d'elles est dit synonymiquement (3, a, 33); en effet, toutes les catégories, toutes les attributions qui en dérivent, s'appliquent ou à des individus ou à des espèces. Pour la substance première, il n'y a pas d'attribution possible, puisqu'elle ne se dit jamais d'un sujet; mais dans les substances secondes, l'espèce est attribuée à l'individu, et le genre l'est à l'espèce et à l'individu, et de même les différences sont attribuées aux espèces et aux individus. Les substances premières reçoivent la définition des espèces et celle des genres, comme l'espèce reçoit celle du genre. Tout ce qui est dit de l'attribut se dit en effet également du sujet; de

« même encore, les espèces et les individus ad-
 « mettent la définition des différences ; or, on a
 « dit ci-dessus que les synonymes étaient ce dont
 « l'appellation était commune et la définition
 « identique ; il s'ensuit donc que tout ce qui
 « dérive des substances et des différences est
 « nommé par synonymie. »

3, b, 10. La troisième propriété de toute substance, c'est de désigner quelque chose de réel (τὸ δὲ τι σημαίνειν). Ceci est incontestable pour les premières, puisque ce qu'elles désignent, c'est l'individu. Pour les secondes, il ne faut pas se laisser tromper à l'apparence. Elles semblent bien désigner, par la forme même de leur appellation, homme, animal, quelque chose de réel ; ce serait plutôt une qualité qu'une essence (ἀλλὰ μάλλον ποιῶν τι σημαίνει). Le sujet ici n'est pas simple comme pour les substances premières ; il est, au contraire, fort multiple ; mais il ne faut pas croire non plus que ces substances secondes désignent une simple qualité ; elles déterminent la qualité en substance (τὸ δὲ εἶδος καὶ τὸ γένος περὶ οὐσίαν τὸ ποιῶν ἀφορίζει). Elles désignent une substance qualifiée ; car le genre est plus large que l'espèce, puisque le terme d'animal a certainement plus d'étendue que celui d'homme.

3, b, 24. La quatrième propriété de la substance, c'est de n'avoir point de contraires ; qu'y a-t-il en effet de contraire à l'individu, à l'homme, à l'animal ? Cette propriété, du reste, n'appartient

pas seulement à la substance. Bien d'autres catégories la possèdent aussi, et, entre autres, celle de la quantité discrète. En effet, qu'y a-t-il de contraire à un nombre ?

3, b, 33. Une cinquième propriété, c'est que la substance n'est susceptible, ni de plus, ni de moins. Une substance n'est ni plus ni moins substance qu'une autre substance; elle n'est ni plus ni moins, ce qu'elle est. La substance homme n'est ni plus ni moins homme, dans tel cas que dans tel autre, etc.

Il faut se rappeler ici que quand Aristote a dit que la substance première était plus substance que la substance seconde, que l'espèce et le genre, il parlait, comme on voit, d'ordres différents de substance, tandis qu'il parle maintenant de la substance en soi, prise dans le même ordre.

4, a, 10. Enfin, la dernière propriété de la substance, c'est que, tout en restant identiquement une, elle peut recevoir les contraires, par un simple changement survenu en elle. Cette propriété est tout-à-fait spéciale à la substance (*μάλιστα δι' ἴδιον δοκεῖ εἶναι τῆς οὐσίας*); elle appartient en outre à toute substance; c'est donc la propriété complète : *omni et soli*.

Ch. 5, p. 4, a, 21. « La substance a donc cette propriété spéciale que tout en restant unique et la même, elle peut recevoir les contraires. Or, rien dans la nature ne présente une propriété pareille, à moins qu'on ne soutienne que la parole et la

« pensée peuvent aussi recevoir les contraires,
 « une même assertion semblant en effet pouvoir
 « être vraie et fausse : par exemple, si l'on dit avec
 « vérité de quelqu'un assis, qu'il est assis, cette
 « assertion deviendra fausse, si cette personne
 « vient à se lever; et la pensée serait ici dans le
 « même cas que la parole; car si l'on pense vrai
 « en pensant que quelqu'un est assis, cette pensée
 « deviendra fausse si cette personne se lève, et
 « que l'on conserve, relativement à elle, la première
 « pensée. Même en admettant la réalité de cette
 « objection, il n'y en a pas moins ici une diffé-
 « rence dans la forme. C'est qu'en ce qui concerne
 « les substances, elles ne sont susceptibles des
 « contraires que par suite d'un changement qu'elles
 « éprouvent elles-mêmes : ainsi, le corps qui de
 « chaud devient froid a subi un changement,
 « puisqu'il est autre; ou bien, de noir devenant
 « blanc, de mauvais devenant bon; et de même
 « pour tous les cas où les choses ne reçoivent les
 « contraires, qu'en subissant elles-mêmes des modi-
 « fications. Au contraire, la parole et la pensée
 « demeurent absolument et toujours immuables,
 « et les contraires n'existent pour elles que parce
 « que l'objet lui-même vient à changer. Cette
 « assertion que quelqu'un est assis, n'en demeure
 « pas moins toujours la même; c'est seulement
 « parce que l'objet vient à changer qu'elle est
 « tantôt vraie et tantôt fausse. La pensée est ici
 « comme la parole. Ce serait donc une propriété

« de la substance, et qui lui serait spéciale, au
« moins pour la forme, que d'être susceptible
« des contraires par un changement qu'elle éprou-
« verait en elle-même; et, en ce sens, il n'est pas
« exact d'admettre que la parole et la pensée
« puissent recevoir les contraires. On doit dire,
« qu'elles sont susceptibles des contraires, non
« parce qu'elles reçoivent elles-mêmes quelque
« modification, mais parce que quelque chose d'ex-
« térieur vient à être modifié. C'est uniquement
« parce que l'objet est ou n'est pas de telle façon,
« que l'assertion peut être aussi dite vraie ou
« fausse; ce n'est pas du tout parce que la parole
« elle-même admet les contraires. La parole, la
« pensée ne sont sujettes à aucun changement,
« et s'il n'en survenait point dans les objets mêmes,
« elles ne recevraient en rien les contraires; mais
« la substance est dite susceptible des contraires
« parce que c'est elle-même qui les reçoit. Elle
« reçoit en effet et la santé, et la maladie, et la
« blancheur, et la noirceur; et c'est parce qu'elle
« subit toutes les modifications de ce genre, qu'on
« dit qu'elle reçoit les contraires.

« Ainsi, la propriété spéciale de la substance
« serait, tout en ne perdant rien de son unité et
« de son identité, de recevoir les contraires par
« un simple changement survenu en elle. »

Ainsi donc, des six propriétés de la substance,
quatre lui sont communes avec plusieurs autres
notions; mais deux, la troisième et la sixième, ne

sont qu'à elle seule, avec cette différence toutefois que la troisième n'est pas à toute substance, qu'il n'y a que la sixième qui soit à la substance *soli et omni*. Aussi est-ce la propriété principale (*μάλις αἰδίων*), bien qu'Aristote ne l'ait énumérée qu'en dernier lieu.

Ici, l'on ne peut s'empêcher de faire une remarque, sur laquelle, du reste, on reviendra plus tard avec étendue, mais qu'il est bon déjà d'indiquer, c'est l'admirable délicatesse et la sagacité profonde de cette analyse de l'idée de substance. Ce qui mérite surtout attention, c'est qu'en y regardant de près, on peut se convaincre que rien ici ne porte ce caractère de subtilité si souvent reproché aux Grecs, et particulièrement au Stoïcisme. L'idée dont il part, et qui résume toute cette théorie de la substance, est extrêmement simple et claire : hors de l'individu, il n'y a réellement rien. L'espèce et le genre, loin de lui être supérieur, reposent sur lui comme ils viennent de lui; sans lui, ils ne seraient rien. La substance première, l'individu, est la substance vraie (*ἡ κυριότατά τε καὶ πρῶτως καὶ μάλις λεγομένη*), la seule qui mérite réellement ce nom. Les autres ne sont que des *λόγοι*, des notions, des mots; elles ne sont des substances, selon l'expression des commentateurs que *ἐπομένως*, à la suite. La substance première au contraire, est quelque chose en soi; c'est quelque chose d'isolé, *χωριστόν τι*; le reste n'existe que par abstraction, non seulement dans les su

stances secondes, mais encore dans toutes les autres catégories.

On s'est étendu, peut-être un peu trop longuement, sur cette théorie de la substance; mais c'est d'abord à cause de sa valeur propre, et ensuite, pour donner une idée de la manière si originale, si sagace et si profondément vraie, d'Aristote. On sera un peu plus bref sur les catégories qui vont suivre, parce qu'elles ont moins d'importance. Du reste, les trois principales : la quantité, la relation et la qualité, sont exposées d'une manière aussi remarquable et aussi complète.

4, b, 20. *Catégorie de la quantité*, Κατηγορία τοῦ ποσοῦ.

Aristote n'a point défini la quantité; mais, comme il établit que la parole est évidemment de la quantité, puisqu'elle se mesure par les syllabes brèves et longues, (καταμετρεῖται γὰρ συλλαβῆ βραχεῖα καὶ μακρᾶ), il s'ensuit que, dans sa théorie, la quantité est proprement ce qui est susceptible de mesure. Il divise la quantité : 1° en discrète et continue; 2° en quantité formée de parties qui ont entre elles une position, et en quantité qui n'est pas formée de parties ayant une position par rapport les unes aux autres (τὰ μὲν ἐξ ἐχόντων θέσιν, τὰ δὲ οὐκ ἐξ ἐχόντων θέσιν).

La quantité finie ou discrète (διωρισμένον), c'est

Sans doute : mais ce ne sont pas là des quantités, ce ne sont que des relatifs; et comment peut-on dire qu'un relatif ait un contraire? Si l'on soutient que petit et grand sont des quantités vraies, il s'en suivra, assertion absurde, qu'une chose peut être contraire à elle-même (*αὐτὸ ἐαυτῷ εἶναι ἄν ἐναντία*) puisque une chose peut être à la fois grande et petite, selon qu'on la compare à telle chose ou à telle autre.

6, a, 12. Peut-être encore dira-t-on que c'est dans l'espace que la quantité a des contraires; cette assertion a du moins plus d'apparence; l'on pourrait soutenir, jusqu'à certain point, que le haut et le bas sont des contraires; mais ce ne sont encore là que des relatifs par position.

6, a, 19. La seconde propriété de la quantité, c'est de n'être susceptible ni de plus ni de moins. En effet, toutes les quantités énoncées plus ou moins ne sont pas plus quantités les unes que les autres; trois n'est pas plus trois, que cinq n'est cinq; et de même pour le temps.

Cette propriété, attribuée par Aristote à la quantité, étonne sans doute, au premier coup d'œil, et paraît absolument contredire cette notion fondamentale par laquelle s'ouvrent tous les traités d'arithmétique : la quantité est tout ce qui est susceptible de plus et de moins. Mais il faut bien remarquer qu'Aristote n'entend pas du tout dire ici qu'une quantité quelconque ne puisse être augmentée ou diminuée : il veut seulement

que les quantités ne sont ni plus ni moins quantités les unes que les autres.

Enfin, la troisième propriété de la quantité, et qui lui est tout-à-fait spéciale (6, a, 26), c'est qu'elle peut être dite égale ou inégale. Cette propriété est à la quantité *omni et soli*. En effet, tout ce que l'on compare en dehors de la quantité, est dit semblable ou dissemblable ; la quantité seule est dite égale ou inégale.

On voit que, pour cette seconde catégorie, la marche suivie par Aristote est identique à celle de la première. D'abord énumération des espèces, puis énumération des propriétés, dont la principale vient en dernier lieu. C'est là, du reste, la méthode que nous retrouverons dans toutes les autres catégories développées.

Catégorie de la Relation, Κατηγορία τῶν πρὸς τι.

6, a, 37. On appelle relatif tout ce qui est dit ce qu'il est à cause de choses autres que lui-même, ou qui se rapporte à une chose autre que lui, de quelque façon que ce soit (πρὸς τι δὲ τὰ τοιαῦτα λέγεται ὅσα αὐτὰ ἄπερ ἐστὶν ἐτέρων εἶναι λέγεται ἢ ὅπως οὖν ἄλλως πρὸς ἕτερον). Ainsi, plus grand ; ainsi, le double, qui ne sont dits ce qu'ils sont que par rapport à d'autres choses ; ainsi, la capacité, la disposition, la sensation, la science, la position, toutes choses qui ne sont dites que par rapport à quelques autres ; car la science est la science de quelque

chose, la sensation est la sensation de quelque chose, la position est la position de quelque chose : l'extension, la station, le séant ne sont que des positions; mais être étendu, être debout, être assis, ne sont pas, à proprement dire, des positions; ce sont des dérivés, des paronymes de position (*παρωνύμως δὲ ἀπὸ τῶν θέσεων λέγεται*).

6, b, 15. Les relatifs ont quatre propriétés, dont la première est qu'ils ont aussi les contraires; ainsi la vertu est le contraire du vice; la science, de l'ignorance; car ce sont là des relatifs: mais tous les relatifs n'ont pas cette propriété; car il n'y a rien de contraire au double, au triple, etc.

6, b, 20. La seconde propriété des relatifs, c'est qu'ils sont susceptibles de plus et de moins; mais il faut faire une remarque analogue à celle qui précède: ainsi pareil, égal, peuvent être susceptibles de plus, de moins; mais double, triple, ne le sont pas.

6, b, 28. Les relatifs ont tous, sans exception, cette propriété qu'ils sont dits de choses réciproques; ainsi, l'esclave est l'esclave du maître, comme le maître est le maître de l'esclave. Parfois cette réciprocité n'est pas évidente, et cela tient à ce que le relatif réciproque n'a pas de nom dans la langue, ou n'a pas un nom qui représente sa relation vraie. Pour la découvrir, et la montrer dans tout son jour, il faut forger des mots (*ἀναγκαῖον ἴσως ὀνοματοποιεῖν*) qui rendront alors la relation de toute évidence. Si l'on rapporte aile à oiseau, assu-

rément on ne verra point nettement la relation, la réciprocité : mais ce n'est pas en tant qu'oiseau qu'on lui attribue l'aile, c'est en tant qu'animal ailé. De même pour le gouvernail d'un navire; ce n'est pas en tant que navire qu'on le lui attribue; c'est en tant que machine *gouvernalisée*, munie d'un gouvernail (πηδάλιον πηδαλιωτοῦ). Aristote forge ici ces différents mots de πτερωτὸν, πηδαλιωτὸν, κεφαλωτὸν, pour montrer cette trace de la relation. Il faut en outre avoir le soin, quand il n'y a pas de mot spécial, de ne s'arrêter qu'aux choses relativement auxquelles le relatif existe; car si au lieu de prendre celles-là, on en prend d'autres qui ne sont qu'accidentelles, (7, a, 27) (ἐὰν πρὸς τι τῶν συμβεβηκότων ἀποδίδεται καὶ μὴ πρὸς αὐτὸ ὃ λέγεται), toute relation disparaît. Par exemple, si l'on attribue esclave à homme ou à bipède, au lieu de l'attribuer à maître, il n'y a plus de réciprocité (οὐκ ἀντιτρέφει); car l'esclave n'est pas à l'homme, à l'animal bipède, mais au maître, qui n'en est pas moins homme, et être à deux pieds, mais qui n'a pas d'esclave à ces titres. Toutes les fois donc que le nom qui soutient la relation a été bien discerné, la réciprocité est facile, ainsi que l'attribution (ῥαδία ἢ ἀπόδοσις γίνεται).

7, b, 15. La dernière propriété des relatifs, c'est qu'ils coexistent naturellement (ἅμα τῇ φύσει εἶναι); car du moment qu'il y a double, il y a moitié, et réciproquement : du moment qu'il y a esclave, il

y a maître, et réciproquement. De plus, ils se détruisent également les uns les autres (*συναναίρει ἄλληλα*); car s'il n'y a pas double, il n'y a pas moitié, etc. Toutefois, cette propriété ne semble pas appartenir à tous les relatifs. En effet, la chose à savoir, l'objet de la science (*τὸ ἐπιστητόν*), paraît antérieur à la science qui le sait. Bien rarement, pour ne pas dire jamais, la science est simultanée à l'objet su. De plus, l'objet détruit, il n'y a pas de science; mais la science peut fort bien ne pas être, et que l'objet à savoir soit encore. Ainsi, la quadrature du cercle, en supposant toutefois que ce soit là une chose susceptible d'être sue (*εἴγε ἐστὶν ἐπιστητόν*), la quadrature du cercle existe comme chose à savoir, mais la science n'en existe pas encore: de même pour la sensation; l'objet à sentir, l'objet senti (*τὸ αἰσθητόν*), paraît antérieur à la sensation. L'objet sensible disparaissant, fait avec lui disparaître la sensation, mais non pas réciproquement. La sensation n'est coëxistante qu'à l'être qui sent (*ἄμα τῷ αἰσθητικῷ*), mais ne l'est point à l'objet senti.

Ainsi donc, la plupart des relatifs, mais non pas tous, sont simultanés et coëxistent. Les commentateurs ont levé cette difficulté en distinguant ici, d'après la doctrine si connue d'Aristote, l'acte de la puissance, le fait de la possibilité. En fait, l'objet senti n'est point antérieur à la sensation: il ne devient objet senti que du moment où la sensation

s'y applique : auparavant, il n'est qu'objet sensible, objet à sentir, c'est-à-dire qu'il n'est senti qu'en puissance, et non point en fait.

Il faut donc ici avoir toujours le soin de comparer l'acte à l'acte, la puissance à la puissance : il faut prendre garde de passer de l'acte à la puissance, de la puissance à l'acte; autrement, la nature des relatifs ne serait pas bien comprise.

8, a, 13. Mais on élève une objection, un doute (*ἀπορίαν τινά*), contre cette définition des relatifs, et l'on demande si elle ne comprend pas, outre les relatifs, quelques substances dans cette catégorie. S'il suffit, en effet, pour être relatif, d'être dit relativement à quelque autre chose d'une façon quelconque, il sera bien difficile de démontrer que cette définition ne s'applique pas à des substances, soit premières, soit secondes; les premières y échappent certainement; la plupart des secondes aussi; mais quelques-unes de ces dernières semblent y rentrer (*ἐπ' ἐνίων δὲ τῶν δευτέρων οὐσιῶν ἔχει ἀμφισβήτησιν*): ainsi la main, la tête, sont dites la main, la tête de quelqu'un, et sembleraient par là des relatifs, bien que ce soient des substances secondes partielles. C'est que la définition (*ὀρισμός*) des relatifs donnée plus haut, est insuffisante (*μὴ ἰκανῶς ἀποδέδοται*).

Il faut donc lui en substituer une plus complète, et dire que les relatifs sont les choses pour lesquelles l'existence se confond avec leur rapport même, quel qu'il soit, à une autre chose

(οἷς τὸ εἶναι ταὐτόν ἐστιν τῷ πρὸς τί πως ἔχειν). Il importe de ne pas confondre cette seconde définition avec la première.

La seconde définition donnera cette conséquence, que, connaissant d'une manière déterminée, précise (ἀφορισμένως), un relatif, on connaît aussi, de la même façon, la chose à laquelle il est relatif. Si je sais que telle chose est le double, je sais aussi sur-le-champ quelle est cette chose et l'autre, dont elle est le double. Je le sais déterminément et non indéterminément (ἀφορισμένως οὐκ ἀορίστως); autrement, ce serait une simple conjecture et non point une science réelle (ὑπόληψις, οὐκ ἐπιστήμη). Pour la main, la tête, et toutes choses de ce genre, qui sont des substances, je puis fort bien savoir ces choses, sans savoir précisément à quoi elles se rapportent, à qui elles sont : c'est que ce ne sont pas là des relatifs. « Il serait bien « difficile, au reste, de se prononcer nettement « ici sans un long examen : mais il n'est pas sans « utilité d'avoir discuté ces objections. »

En substituant une nouvelle définition à l'ancienne, que les commentateurs grecs appellent la définition platonicienne, Aristote a partagé les relatifs en deux classes : les relatifs communs et les relatifs propres. C'est ce que les Scholastiques, et, à leur suite, les commentateurs du seizième siècle, ont appelé les relatifs *secundum dici* et *secundum esse*. La distinction du Stagirite n'est pas, en effet, de moindre importance. Entre les

relatifs communs et les relatifs propres, il y a tout cet intervalle d'une simple appellation à la réalité, *secundum dici*, *secundum esse*, d'un mot à une chose, du fait à la pensée.

Catégorie de la Qualité, Κατηγορία τῆς ποιότητος.

8, b, 25. La qualité est ce qui fait qu'on dit des êtres qu'ils sont de telle ou telle façon (ποιότητα δὲ λέγω καθ' ἣν ποιῶντινες λέγονται). La qualité est un mot à plusieurs sens (τῶν πλεοναχῶς λεγομένων) : elle peut être de quatre espèces diverses.

La première espèce de la qualité, c'est la capacité et la disposition (ἔξις καὶ διάθεσις). La différence de l'une à l'autre, c'est que la ἔξις est beaucoup plus durable, beaucoup plus stable que la διάθεσις. La science et la vertu sont donc des ἔξεις, des capacités ; car elles sont quelque chose de permanent, de peu facilement ébranlable (τῶν παραμονίμων καὶ δυσκινήτων) ; les dispositions, au contraire, sont aisément et rapidement muables (εὐκίνητα καὶ ταχὺ μεταβάλλοντα). Par exemple, la chaleur, le refroidissement, la maladie, la santé, etc., toutes choses variables et passant sans peine de l'un à l'autre, du chaud au froid, de la santé à la maladie, etc. Les capacités sont donc aussi des dispositions ; mais les dispositions ne sont pas nécessairement des capacités.

9, a, 14. La puissance et l'impuissance naturelle forment la seconde espèce de la qualité, d'après

laquelle on dit que les êtres sont susceptibles de faire, ou de souffrir, certaines choses, avec plus ou moins de facilité. Ainsi, l'on dit d'un homme qu'il est sain ou valétudinaire (ὕγιεινός ἢ νοσοδύς), selon qu'il a la faculté naturelle de ne pas souffrir, ou de souffrir aisément, des mille accidents qui menacent la santé de l'homme (ὑπὸ τῶν τυχόντων). C'est encore ainsi, qu'on dit des choses qu'elles sont molles ou dures, selon qu'elles ont cette puissance ou cette impuissance d'être aisément divisées (ἑξάδιως διαιρεῖσθαι).

9, à, 28. La troisième espèce de qualité comprend les qualités affectives et les affections (παθητικαὶ ποιότητες καὶ πάθη); par exemple, la douceur, l'amertume, etc., la chaleur, le froid, la blancheur, etc. Ce sont évidemment là des qualités, puisque les objets qui les reçoivent (τὰ δεδεγμένα) tirent une appellation de ces qualités mêmes. Le miel est appelé doux parce qu'il a de la douceur. Les qualités affectives se distinguent des affections par cela même : les qualités affectives sont ainsi nommées, parce qu'elles causent une affection au dehors, et non point parce que le sujet qui les possède, est lui-même affecté. Ainsi la douceur affecte le goût, la chaleur impressionne le toucher : mais la blancheur et les autres couleurs, en général, ne sont pas qualités affectives de la même façon : elles sont dites ainsi, parce qu'elles viennent elles-mêmes d'une affection, d'une impression sensible (ἀπὸ πάθους). Une foule d'affections di-

verses, d'affections morales, peuvent changer les couleurs; la honte, la peur, font rougir et pâlir. Par une modification analogue à celle qui survient dans ces diverses circonstances, la nature peut donner une couleur pareille, mais stable et permanente. Ce seront alors des qualités affectives; mais quand, au contraire, la modification est fortuite et passagère, ce n'est qu'une affection, mais point une qualité. D'un homme qui pâlit ou qui rougit dans une circonstance donnée, on ne dira point qu'il est pâle, qu'il est rouge, on dira qu'il éprouve quelque chose qui le fait rougir ou pâlir. De même aussi, pour les affections et les qualités de l'âme: on ne dira point d'un homme qu'il est colère, parce que dans tel cas il se sera mis en colère: ce ne sera là qu'une affection (πάθος), ce ne sera point une qualité de son âme (ποιότης). Pour qu'il y ait qualité, il faut que les modifications, presque immuables, datent de la naissance même (ἐν τῇ γενέσει εὐθύς ἀπό τινων παθῶν δυσκινήτων).

10, a, 11. La dernière espèce de la qualité, c'est la figure, et la forme extérieure essentielle de chaque chose (σχήμα τε καὶ ἡ περὶ ἕκαστον ὑπάρχουσα μορφή): ainsi là courbure, la *droitesse* d'une chose. Dense et rare, uni et rude, seraient plutôt de la position que de la qualité: car dense et rare, uni et rude, ne concernent guère que la position des parties, à l'égard les unes des autres.

Les quatre espèces de qualités qu'on vient d'énumérer sont les principales: mais on n'affirme

pas qu'il n'y en ait point encore d'autres (ἴσως μέν οὖν καὶ ἄλλος ἂν τις φανεῖη τρόπος).

On appelle qualitatifs (τὰ ποιᾶ) tout ce qui est dit par dérivation, ou autrement, des qualités (παρωνύμως ἢ ὁπωσοῦν ἄλλως) : ainsi, blanc venant de blancheur est un qualitatif. Parfois, la qualité même dont le qualitatif est tiré, n'a pas de nom spécial : ainsi, on dit d'un homme qu'il serait bon lutteur, bon coureur (πυκτικός, δραμικός) ; et il n'y a pas de mot pour la qualité qui le fait dire tel, bien qu'il y en ait pour les sciences dont l'exercice le rendrait bon lutteur, bon coureur. Parfois il y a un nom, mais le qualitatif n'en est pas dérivé : ainsi, σπουδαῖος est le qualitatif d'ἀρετή, bien qu'il n'en dérive point paronymiquement.

La qualité a trois propriétés : d'abord, elle reçoit les contraires, (10, b, 12) ; ainsi, le noir est le contraire du blanc : et les qualitatifs dérivés les reçoivent également. Pourtant cette propriété n'appartient pas à toute la qualité, puisque les couleurs moyennes, le roux, le pâle, n'ont point de contraires. Il faut remarquer ici que, quand l'un des contraires est qualitatif, l'autre l'est aussi. Il suffit, en effet, pour s'en convaincre, de parcourir les autres catégories. Ainsi, la justice est le contraire de l'injustice : or, la justice est de la catégorie de la qualité ; l'injustice en sera donc aussi ; car évidemment aucune autre catégorie ne peut lui convenir.

10, b, 26. La seconde propriété de la qualité,

c'est qu'elle reçoit le plus et le moins : ainsi on est plus ou moins juste, plus ou moins sain. Mais la quatrième espèce de la qualité, la figure, ne reçoit pas cette propriété. Un triangle n'est ni plus ni moins triangle qu'un autre, etc. C'est qu'en général, pour qu'il y ait rapport de plus et de moins entre deux objets, il faut que tous deux reçoivent la définition de la qualité en question; ainsi, un quadrilatère n'est pas plus cercle qu'un isocèle.

11, a, 15. La propriété spéciale de la qualité, c'est que les idées de similitude et de dissemblance ne s'appliquent qu'à elle seule; puisqu'une chose ne peut être dite semblable à une autre que par ce qui la qualifie (*κατ' ἄλλο οὐδὲν ἢ καθ' ὁ ποιόν ἐστιν*).

On peut objecter ici qu'on a compris des relatifs dans la catégorie de la qualité. La remarque est vraie; c'est que souvent le genre fait partie de la catégorie du relatif, sans qu'aucune de ses espèces en puisse être : ainsi, la science est du relatif, et la grammaire, qui est une espèce de la science, est de la qualité, ainsi que toutes les sciences spéciales : si on les prend pour des relatifs aussi, ce ne peut jamais être que sous la notion de leur genre (*κατὰ τὸ γένος*), mais non individuellement (*οὐχ αἱ καθ' ἑκαστα*).

On doit donc conclure qu'il y a des choses qui sont à la fois dans les deux genres, et qui appartiennent simultanément à la catégorie de la qualité et à celle de la relation.

Telle est l'analyse fidèle des quatre premières catégories; et nous croyons n'avoir omis ici aucun des points importants de la doctrine d'Aristote. Les autres catégories sont traitées avec beaucoup moins d'étendue; et le philosophe s'y arrête peu, parce qu'il les trouve suffisamment claires par elles-mêmes (διὰ τὸ προφανῆ εἶναι) : il s'en réfère donc à ce qu'il a dit au début, et se contente de faire remarquer, que l'action et la passion reçoivent les contraires (échauffer, refroidir, être échauffé, être refroidi), et le plus et le moins (échauffer plus ou moins, être échauffé plus ou moins).

C'est ici que commence l'Hypothéorie, ou appendice aux Catégories, renfermant l'explication de plusieurs termes employés dans la discussion précédente, et qui certainement, sont d'une importance presque égale dans l'ensemble du système. C'est l'examen des quatre idées suivantes : 1° opposition; 2° priorité; 3° simultanéité; 4° mouvement. Aristote n'a point indiqué non plus ici le lien de cette partie de son ouvrage aux parties antérieures : mais ce n'est point un motif suffisant pour la rejeter, avec Andronicus, comme apocryphe. L'empreinte d'Aristote n'y est pas moins évidente que dans tout le reste.

L'opposition (τὰ ἀντικείμενα) peut être de quatre espèces. Il y a : 1° celle des relatifs; 2° celle des contraires; 3° celle de la privation et de la posses-

sion (σέρεησις καὶ ἔξις); 4° enfin celle de l'affirmation et de la négation. Relatifs : double, moitié; — contraires : bien, mal: — privation, possession: aveuglement, vue; — affirmation, négation : il est assis, il n'est pas assis.

11, b, 24. Les opposés comme relatifs, sont dits réciproquement l'un par rapport à l'autre, quel que soit, du reste, leur rapport (ὁπωσδήποτε πρὸς ἄλληλα λέγεται).

11, b, 35. Ce rapport n'existe point du tout entre les opposés comme contraires (ἐνάντια) : ils sont seulement dits contraires les uns des autres. Ainsi le bien n'est pas le bien du mal ; mais le contraire du mal. Les contraires peuvent avoir ou n'avoir pas de termes moyens (τὶ ἀνά μέσον); il n'y a pas de moyen, quand l'un des deux contraires est de toute nécessité aux objets naturellement propres à les recevoir, ou auxquels ils sont attribués ; ainsi, pas de terme moyen entre la santé et la maladie ; car l'un des deux doit être au corps de toute nécessité. Mais il y a terme moyen entre les contraires, quand l'un des deux n'est pas nécessaire : par exemple, entre blanc et noir, car il n'y a pas nécessité que tout corps soit l'un ou l'autre. Parfois ce terme moyen n'a pas d'appellation propre, et ne se détermine que par la négation des deux extrêmes.

12, a, 26. L'opposition par possession et privation a ceci de propre, que l'une et l'autre se trouvent dans le même sujet, sont dites d'un même sujet (περὶ ταύτων τ); mais il faut que ce su-

jet doive, par les lois mêmes de la nature, avoir ou n'avoir pas cette qualité dont il est privé, ou qu'il possède; il faut, en outre, que la privation et la possession soient considérées dans le temps même où la nature les place toutes deux. Ainsi, l'on ne dit pas d'un être qu'il est édenté, par cela seul qu'il n'a pas de dents, ou qu'il est aveugle, par cela seul qu'il n'a pas la vue; il faut encore que ce soit un sujet qui doive naturellement avoir ou des dents ou la vue; il faut, enfin, que ce soit dans le temps marqué par la nature; certains animaux, en effet, au moment de leur naissance, n'ont ni dents, ni vue, et pourtant l'on ne saurait dire qu'ils sont édentés et aveugles.

Il faut distinguer, au reste, avec soin, être privé et posséder, de privation et possession; ces deux premières expressions sont opposées comme les deux secondes, mais ne leur sont cependant pas identiques. C'est ainsi que ce qui est placé sous la négation et l'affirmation n'est cependant pas affirmation et négation. (12, b, 6.) Ainsi, sous ces deux expressions affirmatives et négatives : il est assis, il n'est pas assis, il y a ces deux autres : être assis, n'être pas assis, qui ne sont pas cependant de la négation et de l'affirmation.

Aristote, sans le dire formellement, veut sans doute distinguer ici les termes abstraits : vue, aveuglement, des termes concrets : voir, être aveugle.

Il ajoute encore deux observations sur les op-

posés par privation et possession : d'abord ces opposés ne le sont pas comme relatifs, car l'un n'est pas dit par rapport à son opposé, et il n'y a point d'attribution réciproque (οὐ πρὸς ἀντιστρέφοντα λέγεται). On ne saurait dire, en effet, que l'aveuglement est l'aveuglement de la vue; on dit qu'il est la privation de la vue. La vue n'est pas davantage la vue de l'aveuglement. En second lieu, les opposés par possession et privation, ne le sont pas comme les contraires. (12, b, 26.) Ils n'ont point, en effet, ce caractère de nécessité qui fait que, dans les contraires naturels sans intermédiaires, l'un des deux est au sujet qui les peut recevoir (τὸ δεκτικόν). Ils ne sont pas non plus entre eux comme les contraires médiats, à intermédiaires : car il faut que l'un des deux, privation ou possession, soit nécessairement, dans un certain temps, au sujet qui les reçoit, l'un ou l'autre indifféremment (ὁπότερον ἔτυχεν), et non point l'un plutôt que l'autre, d'une manière déterminée (ἀφωρισμένως). Or, ceci n'a point lieu dans les contraires médiats. Enfin les contraires, (13, a, 18), sauf le cas de nécessité naturelle, peuvent se changer l'un dans l'autre (εἰς ἄλληλα μεταβολὴν γίνεσθαι); mais jamais la privation ne se change en possession, bien que la possession puisse se changer quelquefois en privation.

13, a, 37. Reste le quatrième mode d'opposition: l'affirmation et la négation, tout différent des modes qui précèdent. C'est en effet le seul qui

porte le caractère de vérité, c'est-à-dire, où il faille que l'un des deux membres soit vrai, et l'autre faux. C'est que, dans les autres modes d'opposition, il n'y a pas combinaison des mots (*ἀνευ συνπλοκῆς*). Il faut ajouter qu'ici, ce caractère de vérité est immuable (*ἀεὶ*), tandis que, même dans les contraires où l'on fait une simple combinaison de mots, les deux membres de l'opposition peuvent être faux à la fois. Ainsi, dans ces deux contraires: Socrate est malade, Socrate est bien portant, où les mots sont cependant combinés, l'un comme l'autre peut être faux, si, par exemple, Socrate n'existe pas. Mais dans les opposés par négation et par affirmation: Socrate est malade, Socrate n'est pas malade, l'un des deux est toujours vrai, l'autre toujours faux, que Socrate d'ailleurs existe ou qu'il n'existe pas.

Cette théorie des oppositions joue un grand rôle dans le système d'Aristote; et la dernière partie, surtout celle qui regarde l'affirmation et la négation, va recevoir bientôt une application directe dans le *Traité du Langage*, dans l'*ἑρμηνεία*, qui se fonde complètement sur elle.

Ch. 11, 13, b, 36. Aristote revient ici sur quelques propriétés générales des contraires, qui sembleraient mieux placées dans le chapitre précédent, à la section où il examinait l'opposition par contraires. Quoiqu'il en soit, il donne quatre nouveaux caractères des contraires: 1^o le mal est nécessairement le contraire du bien; on peut s'en

convaincre par l'induction; le contraire d'un mal peut être, tantôt un bien, et tantôt un mal; le milieu (*ἡ μεσότης*), le terme moyen, est contraire aux deux extrêmes, et il est un bien (*οὔσα ἀγαθόν*). On reconnaît ici la théorie des vertus. 2° Entre les contraires, il n'y a pas réciprocité d'existence: l'un peut être, sans que l'autre soit nécessairement; 3° les contraires ne s'appliquent évidemment qu'à des choses de même espèce ou de même genre (*ταύτων ἢ εἶδει ἢ γένει*); la justice et l'injustice sont toutes deux dans le cœur de l'homme; 4° enfin, les contraires doivent de toute nécessité, ou bien être dans le même genre, ou dans des genres contraires, ou bien constituer eux-mêmes un genre: ainsi, blanc et noir sont dans le même genre; justice et injustice, dans des genres contraires; la vertu et le vice, bien et mal, sont des genres contraires.

14, a, 25. Après l'idée d'opposition, Aristote passe à l'idée de priorité; il en reconnaît cinq espèces diverses, bien que d'abord il n'en annonce que quatre. La première et la principale, s'applique au temps (*κυριώτατα κατὰ χρόνον*). La seconde a lieu pour celle des deux choses qui ne rend pas à l'autre la réciprocité d'existence successive (*μη ἀντισρέφον κατὰ τὴν τοῦ εἶναι ἀκολουθησιν*); ainsi, un est antérieur à deux, parce que de deux suit aussitôt l'existence de un, tandis que de un, ne suit pas nécessairement deux. La chose donc qui ne rend pas la succession d'existence, paraît antérieure. En troisième lieu, antérieur et postérieur peuvent

s'entendre d'un certain ordre, comme dans les sciences de démonstration, dans la géométrie, les éléments précèdent en ordre les tracés des figures; comme dans la grammaire, les lettres précèdent les syllabes, et dans la rhétorique, l'exorde précède la narration. Premier, antérieur, peuvent se rapporter encore à la supériorité, à la considération (τὸ βέλτιον, τὸ τιμιώτερον). Tels sont les quatre principaux modes de priorité: on pourrait toutefois en ajouter un cinquième; et dans les choses qui se rendent réciproquement l'existence, considérer comme antérieure celle qui, d'une façon quelconque, est cause d'existence pour l'autre. Mais je laisse parler Aristote, dont la théorie touche ici un point de haute importance, puisque c'est le rapport même de la pensée à l'être, du langage aux choses: « Outre ces quatre modes de priorité indiqués plus haut, on pourrait en distinguer encore un cinquième. Dans les choses, en effet, qui se rendent la réciprocity d'existence, celle qui d'une façon quelconque serait cause d'existence pour l'autre, semblerait, à juste titre, pouvoir être naturellement appelée antérieure. On peut voir sans peine qu'il y a des choses qui sont dans ce cas. Par exemple, quand on dit: l'homme existe, il y a rapport réciproque entre l'existence de l'homme, et le jugement vrai qu'on porte sur cette existence. En effet, si l'homme existe, le jugement par lequel nous déclarons qu'il existe, est vrai; et récipro-

« quement, si ce jugement, par lequel nous déclara-
 « rons que l'homme existe, est vrai, l'homme existe
 « aussi réellement. Mais un jugement, quelque
 « vrai qu'il puisse être, n'est pas cause qu'une
 « chose soit; c'est la chose qui semble, au contraire,
 « être en quelque sorte la cause de la vérité du
 « jugement, puisque, en effet, c'est selon que la
 « chose est ou n'est pas, que le jugement est faux
 « ou vrai. »

14, b, 24. A l'idée de priorité succède, pour Aristote, celle de simultanéité. Il en distingue deux espèces : l'une est supérieure et absolue dans le temps (*ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ*); l'autre est de nature (*ἅμα τῇ φύσει*), et s'applique aux choses qui se rendent la succession d'existence, sans que l'une pourtant soit cause de l'autre; ainsi, le double et la moitié, dont il a déjà traité dans la catégorie des relatifs, sont des simultanés de nature. On peut dire encore, que les divisions analogues d'un même genre ont cette simultanéité (*τὰ ἐκ τοῦ αὐτοῦ γένους ἀντιδιηρημένα ἀλλήλοις*). Ainsi, terrestre, aquatique, volatile, sont des divisions analogues, relativement à un même genre, qui est celui d'animal, et sont simultanées de nature. Du reste, on pourrait, dans les divisions, faire des subdivisions, qui jouiraient de la même propriété. Mais les genres restent toujours antérieurs aux espèces; car, du moment qu'il y a terrestre, aquatique, il y a nécessairement animal; mais il peut fort bien y avoir animal, sans qu'il y ait du tout terrestre, aqua-

tique, etc. En résumé, et d'une manière absolue, la simultanéité s'applique aux choses dont la naissance, la production, a lieu dans le même moment (*ὡν ἡ γένεσις ἐν τῷ αὐτῷ χρόνῳ*).

15, a, 13. Le mouvement se partage en six espèces, opposées deux à deux : la naissance ou production, la destruction ; l'accroissement, la diminution ; l'altération et le déplacement (*γένεσις φθορά, αὔξεισις μείωσις, ἀλλοίωσις ἢ κατὰ τύπον μεταβολή*). Il est facile de voir la différence de toutes ces espèces de mouvement. La seule qui pourrait offrir quelque difficulté, et qui semblerait se confondre avec les autres, c'est l'altération : en y regardant de près, cependant, on se convaincra que ce mouvement n'est pas moins distinct ; car bien des choses subissent une altération, sans avoir aucun des autres mouvements, *et vice versa*.

Ces mouvements, en outre, sont contraires les uns aux autres en particulier, comme le repos est en général contraire au mouvement : mais pour le déplacement, son contraire est le déplacement dans un lieu contraire : de bas en haut, de droite à gauche, etc. ; et pour l'altération, c'est le changement en la qualité contraire : du blanc au noir, par exemple.

Aristote termine cet appendice des Catégories, par quelques remarques sur les différentes significations du verbe *ἔχειν*. (15, b, 17.) Ceci encore semblerait devoir être déplacé, et reporté plus haut, chapitre IX, à la catégorie spéciale d'*ἔχειν*.

C'est ce qu'ont fait quelquefois les commentateurs, et Zabarella entre autres. Ils n'ont peut-être pas eu tort; mais il convient aussi de faire observer que, dans ce dernier chapitre, ἔχειν est toujours pris dans le sens actif, tandis que plus haut il était pris dans le sens réfléchi. Quoi qu'il en soit, Aristote distingue huit significations principales d'ἔχειν : avoir une qualité, avoir une quantité, avoir autour du corps, comme un manteau, une tunique : ce sens rentre davantage dans celui de la catégorie d'ἔχειν; avoir dans une partie de son corps, comme un anneau au doigt, avoir comme partie de son corps : pied ou main, avoir dans le sens de contenir : le tonneau a du vin (ἔχειν ὡς ἐν ἀγγείῳ), avoir dans le sens de posséder : avoir une maison (ἔχειν ὡς κτήμα). Enfin, le sens le plus éloigné, est celui dans lequel on dit qu'une femme a un mari, et un mari une femme.

Telle est l'analyse fidèle des Catégories, un peu longue peut-être, mais qui peut servir à faire mieux comprendre l'importance fondamentale du traité qui ouvre la logique d'Aristote. Il est évident que, là, sont jetées les bases générales de toute la doctrine qui va suivre, et que, sans les Catégories, elle serait incomplète; et, comme le disent les commentateurs, elle serait ἀκέφαλος, sans tête.

Voyons, en effet, ce qui vient d'y être exposé : d'abord, les rapports divers des choses entre elles, comme sujets et comme attributs; puis ensuite,

le sens du mot *ἐρμηνεία*; c'est, dans l'acception la plus large, toute expression de la pensée, mais surtout, expression par la parole. L'expression articulée de la pensée peut, du reste, être simple ou combinée, significative ou non significative, comme jugement complet, et proposition régulière. Le jugement énonciatif (*λόγος ἀποφαντικός*), c'est-à-dire celui où il peut y avoir erreur ou vérité (*ἐν ᾧ τὸ ἀληθεύειν ἢ ψεύδεσθαι*), est l'objet unique de ce traité. Aristote en examine d'abord les éléments simples; il considère le jugement dans ses deux formes principales de négation et d'affirmation, en un seul mot, de contradiction; il analyse ensuite le jugement dans les énonciations simples ou multiples, dans les énonciations modales, et enfin dans les énonciations opposées par rapport à leurs attributs. Il serait difficile, comme on voit, dans un sujet aussi bien lié de distinguer les parties. On ne l'essaiera donc point ici, et l'on regardera le Traité du langage, d'ailleurs assez court, comme ne formant qu'un seul tout, qu'il est inutile de décomposer autrement que par une analyse qui s'applique à l'ensemble.

Aristote s'occupe en premier lieu des éléments de l'énonciation. La parole est la représentation des modifications de l'âme, comme l'écriture est une image des modifications de la voix. Les modifications de l'âme, ainsi que les choses qui les provoquent, et sur lesquelles elles se modèlent

(ὁμοιώματα), sont identiques pour tous les hommes; mais la parole, non plus que l'écriture, ne l'est pas. (16, a, 6.) De même qu'il n'y a point d'acte de la pensée (νόημα) sans vérité ou erreur, de même pour la parole, dans laquelle c'est la combinaison, ou la division des choses (σύνθεσις ἢ διαίρεσις), qui constitue l'erreur ou la vérité. Aristote ne s'arrête point, du reste, à ces rapports de la pensée et de la parole, et il renvoie à son Traité de l'âme, où cette matière est plus spécialement traitée. (Voir plus haut, page 53.)

Aristote n'étudie également que les deux éléments fondamentaux de l'énonciation ou jugement: le nom et le verbe.

Ch. 2, 16, a, 19. Le nom est un mot dont la signification, toute de convention, n'embrasse pas l'idée de temps, et dont aucune partie, prise isolément, n'a de sens (ὄνομα μὲν οὖν ἐστὶ φωνῆ σημαντικὴ κατὰ συνθήκην ἄνευ χρόνου, ἧς μηδὲν μέρος ἐστὶ σημαντικὸν κεχωρισμένον). On pourrait croire, mais ce serait à tort, que, dans les noms composés, une partie prise toute seule pourrait signifier quelque chose d'identique à l'ensemble. Si l'on dit que la signification des noms est toute conventionnelle, c'est que, naturellement, ils n'existent pas, et n'acquièrent une existence, qu'au moment où ils sont pris comme représentation. (ὅταν γένηται σύμβολον).

La négation mise devant le nom : par exemple, non homme, οὐκ ἄνθρωπος, ne constitue pas un

nom, à proprement parler : c'est un nom indéterminé (ἀόριστον ὄνομα), s'appliquant aussi bien à l'être qu'au non-être. Les génitifs, les datifs (comme φίλωνος, φίλωνι), ne sont pas non plus des noms proprement dits; ce ne sont que des cas de nom; et ce qui sert à les distinguer, c'est que, joints au verbe être, ils n'expriment encore ni erreur, ni vérité, tandis que le nom (au nominatif) exprime toujours l'une ou l'autre.

Ch. 3. 16, b, 6. Le verbe est un mot qui comprend l'idée de temps. Aucune de ses parties, prise à part, n'a de sens; et il est toujours la marque de l'attribut. (ῥῆμα δὲ ἐστὶ τὸ προσσημαῖνον χρόνον, οὗ μέρος οὐδὲν σημαίνει χωρὶς, καὶ ἔστιν αἰεὶ τῶν καθ' ἐτέρου λεγομένων σημεῖον). Même remarque que ci-dessus, pour le verbe précéde de la négation : c'est un verbe indéterminé (ἀόριστον ῥῆμα), et tous les temps autres que le présent, c'est-à-dire le passé et le futur, ne sont que des cas du verbe (πτώσεις ῥήματος).

Ch. 4, 16, b, 26. Le discours (λόγος) que composent le nom et le verbe, n'a également de sens que par convention; mais chacune de ses parties a une signification spéciale, au moins comme simple énonciation (ὡς φάσις), si ce n'est comme affirmation et négation.

Tout discours, tout jugement énoncé a un sens, non point en lui-même, et par sa virtualité propre (οὐχ ὡς ὄργανον), mais par convention. Mais tout discours n'est pas énonciatif, parce que tout

discours n'exprime pas vérité ou erreur : une exclamation, une prière, par exemple, est bien une expression de pensée ; mais elle n'est ni vraie, ni fausse. On ne considérera ici que le discours énonciatif (ὁ δ' ἀποφαντικός τῆς νῦν θεωρίας) ; les autres espèces de discours appartiennent plutôt à la rhétorique et à la poétique ; et c'est pourquoi il convient de les laisser de côté (ἀφαισθώσαν).

Ch. 5. 17, a, 8. Après avoir ainsi étudié les éléments de l'énonciation, Aristote passe aux deux formes principales qu'elle revêt, l'affirmation (κατάφασις) et la négation (ἀπόφασις). Au moyen du nom et du verbe, le discours énonciatif est un (αἷς), c'est-à-dire qu'il forme un tout complet, et n'exprime qu'une seule chose, soit simple, soit composée. S'il exprime plusieurs choses, il n'est plus unique ; il y a plusieurs jugements séparés (ἀσύνδετοι).

17, a, 25. L'affirmation est l'énonciation qui attribue une chose à une autre (τινὸς κατὰ τινοῦ) ; la négation est celle qui sépare une chose d'une autre (τινὸς ἀπὸ τινοῦ). A toute affirmation, il y a une négation opposée (ἀντιχειμένη) ; à toute négation, une affirmation ; c'est ce qui constitue la contradiction (ἀντίφασις). Il faut bien entendre ici l'opposition d'une chose à cette même chose (τοῦ αὐτοῦ κατὰ τοῦ αὐτοῦ), et non point une opposition de simple homonymie (ὁμωνύμως), comme le font souvent les sophistes, dont Aristote

à du reste démasqué les ruses (ὡςπερ προσδιορίζομεθα πρὸς τὰς σοφιστικὰς ἐνοχλήσεις. Voir plus haut, p. 79).

Ch. 7, 17, a, 38. La théorie des propositions, selon leur quantité, est une des plus importantes de ce traité. Voici comment Aristote l'aborde :

Les choses sont universelles (καθόλου), ou particulières (καθ' ἕκαστον); universelles, quand elles peuvent être attribuées à plusieurs choses (πλειόνων κατηγορεῖσθαι); particulières, quand elles ne s'appliquent qu'à une seule. Ainsi, homme est une chose universelle; Callias est une chose particulière. Ce n'est donc que ces deux ordres de choses que l'énonciation peut employer. Elle peut également, en énonçant les choses générales, leur donner ou non, leur signe propre d'universalité : dans le premier cas, les énonciations opposées par affirmation et négation sont contraires (ἐνάντιαι); dans le second, elles ne le sont pas, mais les choses qu'elles expriment le sont; ainsi, Tout homme est blanc, Aucun homme n'est blanc, ce sont là des propositions contraires, s'appliquant à des choses universelles, marquées du signe d'universalité. L'homme est blanc ou l'homme n'est pas blanc, ce sont là des propositions exprimant des choses contraires, universelles, mais dénuées du signe d'universalité. Il faut bien remarquer que le mot Tout (πᾶς) n'indique pas que la chose soit universelle; il indique seulement qu'on la prend universellement.

On ne saurait, du reste, attribuer l'universel à l'universel; par exemple: Tout homme est tout animal, marqués tous deux du signe d'universalité.

L'opposition des propositions est contradictoire (*ἀντιφατικῶς*), quand on affirme et qu'on nie pour une même chose l'universel: ainsi, Tout homme est blanc; Tout homme n'est pas blanc. Elle est contraire (*ἐναντίως*), quand d'une part on affirme, et que de l'autre on nie le général lui-même: tout homme est blanc, aucun homme n'est blanc.

Les propositions contraires ne peuvent jamais être toutes deux vraies à la fois: les contradictoires avec signe d'universalité doivent toujours être l'une vraie et l'autre fausse; les contradictoires particulières également. Dans les contradictoires de choses universelles, mais dénuées du signe d'universalité, l'une n'est pas nécessairement vraie, et l'autre nécessairement fausse; les deux peuvent être vraies à la fois: ainsi, L'homme est blanc, L'homme n'est pas blanc.

A une seule affirmation, il n'y a donc de réellement opposé qu'une seule négation contradictoire; mais il faut toujours que l'une et l'autre s'appliquent au même objet; autrement, ce ne sont plus des propositions opposées, ce sont des propositions différentes.

On a conservé ici avec soin la terminologie

d'Aristote, bien qu'elle soit peut-être un peu embarrassée et obscure : certainement, on aurait été beaucoup plus clair en parlant de la quantité et de la qualité des propositions; mais cette distinction, qui rend la théorie des oppositions si simple, n'appartient point au Stagirite. Elle a été dérivée de sa doctrine pour l'éclaircir; elle ne se trouve, pour la première fois, que dans Alexandre d'Aphrodise, comme on peut s'en convaincre par la lecture de son commentaire sur le premier livre des Premiers Analytiques.

Ch. 8, 18, a, 17. L'affirmation et la négation sont simples (μία), quand elles expriment une seule chose d'une seule chose (ἐν καθ' ἑνός); multiples, quand elles expriment plusieurs choses; même par un seul mot (εἰ δυοῖν ἐν ὀνόμα κείται).

Ch. 9, 18, a, 28. Pour les choses actuelles ou passées, il y a nécessité que l'affirmation, ou la négation opposée, soit vraie ou fausse. En effet, pour le passé ou pour le présent, l'acte est accompli, ou s'accomplit sous nos yeux. C'est à notre pensée, et à l'expression que nous lui donnons, de se modeler sur lui, et d'acquiescer ainsi vérité ou erreur, selon qu'elle lui est ou ne lui est pas conforme. Pour les faits qui doivent être, et ne sont pas encore, ou pour ceux qui, devant être, ne sont pas d'action éternelle, il n'y a rien de pareil. Pour ces faits-là, l'affirmation et la négation opposées sont également vraies, également fausses; et il est

impossible de préciser laquelle des deux sera la vraie, parce que l'avenir est impénétrable aux yeux humains :

« Pour les choses qui sont ou qui ont été, dit
 « Aristote, il faut nécessairement que la négation
 « ou l'affirmation soit vraie ou fausse; mais pour
 « les choses à venir, il n'en est pas de même; et
 « l'on arrive à une foule d'absurdités, si l'on sup-
 « pose que, dans toute affirmation ou négation,
 « pour les choses universelles exprimées sous
 « forme universelle, ou pour les choses particu-
 « lières, il y a toujours nécessité que l'une des
 « deux propositions soit vraie, l'autre fausse; car
 « l'on suppose qu'il n'y a rien d'arbitraire ni d'in-
 « certain dans ce qui arrive, mais que tout est, et
 « arrive de toute nécessité. Il ne serait plus besoin
 « alors, ni de réflexion, ni d'activité, comme dans
 « le cas où l'on suppose que, faisant telle chose,
 « telle chose sera, et que, ne faisant pas telle chose,
 « telle chose ne sera pas. Rien n'empêche, en
 « effet, que l'un ne renvoie son affirmation, l'autre
 « sa négation, à dix mille ans, de sorte que, quoi
 « que l'on dise dans le moment actuel, l'une des deux
 « choses sera nécessairement un jour. Mais alors,
 « il vaut mieux ne pas faire de contradiction; car
 « il est évident que les choses n'en seront pas
 « moins ce qu'elles sont, quand bien même l'un
 « n'aurait pas nié, ni l'autre affirmé. Ce n'est pas,
 « en effet, parce qu'on aura affirmé ou nié la
 « chose, qu'elle sera ou ne sera pas, dans dix

« mille ans, plus qu'à tout autre moment donné.
 « S'il était bien certain que, dans l'étendue entière
 « du temps, l'une des assertions dût être vraie, il
 « était donc nécessaire que la chose fût, et tout ce
 « qui arrive devait nécessairement arriver de tout
 « temps, de la façon qu'il est arrivé; car si l'on
 « disait, avec vérité, que la chose serait, il n'était
 « pas possible qu'elle ne fût pas; et il était vrai, tou-
 « jours, de dire que la chose arrivée serait un jour.

« Mais que ce soit là des suppositions impos-
 « sibles, c'est ce que l'expérience nous prouve
 « assez : ce qui arrive est causé sous nos yeux par
 « une résolution, par un acte antérieur; et nous
 « voyons bien que, dans les choses qui ne sont pas
 « éternellement en acte, il est également possible
 « qu'elles soient, ou ne soient pas. L'être et le non-
 « être, appartiennent tous deux à ces choses, de
 « même qu'elles peuvent aussi bien avoir été que
 « n'avoir pas été. Nous rencontrons sans cesse dans
 « la vie une foule de choses de ce genre. Ce man-
 « teau, par exemple, peut être coupé; et cependant
 « il ne le sera pas; il sera usé auparavant; et de
 « même, il peut aussi bien n'être pas coupé; car
 « s'il a eu la possibilité d'être usé auparavant,
 « c'est qu'évidemment il pouvait ne pas être
 « coupé.

« Il est donc de toute évidence que les choses
 « ne sont, ni n'arrivent, de toute nécessité; mais
 « que les unes sont entièrement arbitraires, et que
 « pour elles l'affirmation n'est pas plus vraie que la

« négation ; et que les autres sont plus habituelle-
 « ment de telle façon que de telle autre, mais que
 « cependant celle-ci peut tout aussi bien être que
 « celle-là.

« Donc, que ce qui est soit quand il est, que ce
 « qui n'est pas ne soit pas quand il n'est pas, il y a
 « là nécessité : mais il n'y a pas nécessité que tout
 « ce qui est soit, ni que tout ce qui n'est pas ne
 « soit pas : car ce n'est pas la même chose de dire,
 « que tout ce qui est est nécessairement quand il
 « est, et de dire, d'une manière absolue, qu'il est
 « nécessairement : et de même, pour ce qui n'est
 « pas. Ce raisonnement s'applique à la contradic-
 « tion. Il est certainement nécessaire que tout soit,
 « ou ne soit pas, dans le temps actuel aussi bien
 « que dans l'avenir : mais il est impossible de dire
 « précisément que tel des deux est nécessaire.
 « Ainsi, par exemple, il y a nécessité que demain
 « il y ait ou n'y ait pas, de combat naval ; et pour-
 « tant, il n'est pas nécessaire qu'il y ait demain
 « combat naval, ni qu'il n'y en ait pas ; il faut
 « seulement qu'il y en ait, ou n'y en ait pas ; et,
 « comme les assertions sont aussi vraies que le
 « sont les choses, il est évident que, dans les choses
 « arbitraires et qui reçoivent les contraires, il faut
 « nécessairement que la contradiction les suive
 « et leur ressemble ; c'est ce qui arrive dans les
 « choses qui ne sont pas éternelles, ou qui ne sont
 « pas toujours dans le non-être. Il faut nécessaire-
 « ment, pour ces choses, que l'une des parties de la

« contradiction soit vraie, et l'autre partie fausse;
 « mais ce n'est ni celle-ci ni celle-là, c'est l'une des
 « deux au hasard; l'une est peut-être plus vraie
 « que l'autre, sans que cependant l'une ou l'autre
 « soit déjà vraie ou fausse.

« Il n'est donc pas nécessaire que, dans toute
 « affirmation et négation opposées, l'une soit vraie
 « et l'autre fausse; car il n'en est point de ce qui
 « n'est pas, mais qui pourrait être ou ne pas être,
 « comme de ce qui est. »

Ch. 10, p. 19, b, 5. La négation peut, comme on l'a vu, s'appliquer soit au verbe, soit au nom : appliquée au nom, elle forme les noms indéterminés, comme non-homme (*οὐκ ἄνθρωπος*), qui ne désigne rien précisément, et qui, par cela même, désigne tout, l'être comme le non-être. Diverses combinaisons peuvent donc se présenter ici, en prenant les propositions dans leurs formes les moins composées, c'est-à-dire, formées d'un nom et d'un verbe uniquement, éléments indispensables, sans lesquels il ne saurait y avoir, ni négation, ni affirmation. Ces combinaisons, les voici : le nom peut être déterminé ou indéterminé, le verbe aussi, de sorte qu'on aura d'abord : l'homme est, l'homme n'est pas, première contradiction : le non-homme est, le non-homme n'est pas, seconde contradiction; et ensuite, tout homme est, tout homme n'est pas : tout non-homme est, tout non-homme n'est pas, troisième et quatrième contra-

dictions; il en est de même pour les temps en dehors du présent (καὶ ἐπὶ τῶν ἐκτὸς δὲ χρόνων ὁ αὐτὸς λόγος). Ici, comme l'on voit, le verbe substantif est pris seul, et sans aucun autre attribut. C'est ce que les Scholastiques ont appelé le verbe *secundi adjecti*. Mais, continue Aristote, quand le verbe être est attribué en troisième lieu (*tertii adjecti*, ὅταν τὸ ἔστι τρίτον προσκατηγοῖται), les contradictions sont doublées (διχῶς ἤδη λέγονται). Il y aura quatre propositions au lieu de deux. Ainsi, l'homme est juste; la négation est : l'homme n'est pas juste. — L'homme est non juste, l'homme n'est pas non juste. « Telle est l'ordre de ces contradictions, ainsi qu'on l'a fait voir dans les Analytiques. »

Cette citation des Analytiques doit paraître d'autant moins exacte, que cette théorie des oppositions n'est pas traitée positivement dans les Analytiques : elle n'y est que rappelée; et c'est dans le Traité du Langage, qu'elle est vraiment exposée, comme on le voit déjà, et comme on le verra mieux encore, par ce qui va suivre. Il faut se rappeler ici ce qu'on a dit plus haut (page 105), sur le titre d'Analytiques, qui n'est très probablement pas du Stagirite.

Aristote poursuit, en remarquant que ce mode de contradiction s'applique aussi bien, aux propositions marquées du signe d'universalité, qu'aux propositions où le verbe être est remplacé par un tout autre verbe. (19, b, 35, et 20, a, 5.) Seulement, il faut faire attention, dans les propositions mar-

quées du signe d'universalité, que, si l'on veut rendre la proposition indéterminée, il faut mettre la négation au sujet, et non point au signe même d'universalité, et dire : tout non-homme ($\pi\tilde{\alpha}\varsigma \ \acute{\omicron}\kappa\ \acute{\alpha}\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma$), au lieu de : non tout homme ($\acute{\omicron}\tilde{\nu}\ \pi\tilde{\alpha}\varsigma\ \acute{\alpha}\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma$).

20, a, 16. Les oppositions par contraires ne peuvent, comme on l'a vu, être vraies toutes les deux à la fois; ainsi : Tout homme est juste, Aucun homme n'est juste, sont deux propositions contraires; et il faut nécessairement que l'une des deux seulement soit vraie. Pour les propositions simplement opposées, elles peuvent quelquefois être vraies toutes deux en même temps; ainsi : Tout être n'est pas juste; Certain être est juste. Ces deux propositions en effet se suivent ($\acute{\alpha}\kappa\omicron\lambda\omicron\upsilon\theta\omicron\delta\omicron\sigma\iota\nu\ \acute{\alpha}\nu\tau\alpha\iota$); mais il faut ajouter que, pour les sujets universels, la négation, donnée pour réponse, s'adresse au verbe, et non pas à l'attribut de la question primitive.

20, a, 31. Pour bien comprendre cette théorie, il ne faut pas perdre de vue que les termes indéterminés, noms ou verbes, ne sont pas de vraies négations, malgré leur apparence ($\delta\acute{\omicron}\xi\epsilon\iota\epsilon\nu\ \acute{\alpha}\nu$). La négation, en effet, doit toujours être fausse ou vraie; mais quand on dit : non-homme, loin de dire plus que par : homme, on exprime, au contraire, moins de vérité ou d'erreur, si l'on n'ajoute rien à cette expression tout indéterminée.

Il faut remarquer, en outre, que, dans toutes ces combinaisons, le déplacement des termes (*μετατιθέμενα ὀνόματα*) n'a absolument aucune influence. Cette observation d'Aristote se rapporte à la faculté d'inversion que possède la langue grecque, mais que n'a pas la nôtre. Ainsi, *ἔστι λευκός ἄνθρωπος*, est absolument la même chose, pour le sens, que *ἔστιν ἄνθρωπος λευκός*. Autrement, il y aurait plusieurs négations pour une seule et même affirmation, ce qui est impossible (*ἔδεδεικτο ὅτι μία μῆς*).

Ch. 11, 20, b, 13. Un soin également important, c'est de bien distinguer les propositions simples des propositions multiples: quand une seule chose est dite d'une seule chose, ou quand plusieurs sont dites d'une seule. Cette distinction est particulièrement utile dans les interrogations dialectiques; car, avec des propositions multiples, il y a, non plus une réponse unique, mais des réponses nombreuses, et il faut bien connaître ce piège, signalé même dans les Topiques.

Cette citation des Topiques paraît exacte, et peut se rapporter au liv. 1, ch. 10, p. 104.

20, b, 31. Mais, ici, se présente la question de savoir, si des attributs, étant vrais pour une même chose, quand ils sont séparés, ils le sont encore quand on les réunit; et réciproquement, d'attributs, vrais quand ils sont unis, peut-on conclure la vérité de ces mêmes attributs quand ils sont séparés? Ainsi: de l'homme, on peut dire,

en isolant les attributs, qu'il est animal, qu'il est bipède; et l'on peut dire, avec non moins de vérité, en les réunissant, qu'il est animal bipède; mais supposons un autre cas: que tel homme soit bon, qu'il soit cordonnier, on ne peut en conclure, par composition (ὡς ἐν), qu'il soit bon cordonnier.

21, a, 5. Voici les règles pour les deux cas supposés: on ne peut avec vérité réunir les attributs que, quand, pris ensemble, ils forment un tout unique (ἐξαι ἐν); par conséquent, on ne le peut, quand ils sont de genres différents; on ne le peut pas non plus, quand ils sont tous deux des accidents du sujet (συμβεβηκότα γὰρ ἄμφω τῷ αὐτῷ), ni quand les deux attributs sont accidents l'un de l'autre, ni quand l'un des attributs est sujet de l'autre. En second lieu, la division des attributs ne peut être vraie, si, dans les attributs, il y a quelque contradiction au sujet lui-même; ainsi, d'un homme mort, on ne peut dire qu'il est homme; on ne le peut pas davantage, lorsque, même sans contradiction, l'un des attributs n'est qu'accidentel, au lieu d'être essentiel; ainsi, de la proposition: Homère est poète, on ne peut passer avec vérité à cette autre assertion: Homère est; car la qualité d'être n'est ajoutée à Homère qu'accidentellement, et non en soi. C'est seulement en tant qu'il est poète que l'existence lui est attribuée (ὅτι γὰρ ποιητής ἐστιν, ἀλλ' οὐ καθ' αὐτὸ, κατηγορεῖται κατὰ τοῦ Ὁμήρου τὸ ἔστω). Ainsi, on peut diviser les attributs avec

vérité, dès qu'il n'y a pas de contradiction, en exceptant toujours de l'affirmation le non-être, qui n'est qu'un être de raison (δοξασόν), et qui n'est pas, à proprement parler, quelque chose, puisque la pensée qu'on s'en forme, est, non pas qu'il est, mais au contraire, qu'il n'est pas.

Ch. 12, 21, a, 34. Aristote aborde ensuite la théorie des propositions modales, qui, comme il le dit lui-même, offre des difficultés (ἔχει γὰρ ἀπορίας τινάς); et c'est peut-être, dans l'Organon, un des sujets qui ont le plus généralement causé d'embarras. Il se propose d'examiner, d'abord, les oppositions, par négation et par affirmation, des modales, qu'il borne à quatre : possible et non possible, contingent et non contingent, (ἐνδεχόμενον καὶ μὴ ἐνδεχόμενον), impossible, et enfin nécessaire.

Le premier point, c'est de savoir où doit être ici placée la négation. Dans les propositions catégoriques examinées jusqu'à présent, elle l'a toujours été au verbe; et la négation de : l'homme est, a été, non pas : le non-homme est, mais : l'homme n'est pas. En suivant cette méthode, qui s'applique à tout autre verbe que le verbe substantif, car marcher, par exemple, est la même chose qu'être marchant, ils'ensuivrait que la négation de : possible d'être, serait : possible de ne pas être, en mettant la négation au verbe; mais alors, il en résulte que les propositions opposées sont vraies pour le même sujet (κατὰ τοῦ αὐτοῦ ἀληθεύσθαι τὰς ἀντικειμένας φάσεις); car une chose possible peut également

qu'elle soit, mais, au contraire, qu'elle ne soit pas; (22, b, 6), et s'il est impossible qu'elle ne soit pas, il est nécessaire qu'elle soit. En un mot, pour qu'impossible et nécessaire se suivent, il ne faut pas, comme pour le possible et l'impossible, placer la négation au mode; il faut, au contraire, la placer à la proposition sujet.

La discussion à laquelle se livre ici Aristote semble indiquer, que ces consécutives des modales avaient été traitées avant lui, et que la série en avait été mal disposée par d'autres logiciens.

22, b, 29. On peut se demander comment le possible est bien la suite du nécessaire; s'il ne le suit pas, ce serait alors sa contradictoire: pas possible; et si l'on dit que ce n'est pas la vraie contradictoire, ce sera donc: possible de ne pas être; mais, pas possible d'être et possible de ne pas être sont tous deux faux, comme suite de nécessaire. Comment donc, encore une fois, possible suit-il nécessaire? Le voici; c'est que le possible a deux sens: tout possible ne peut pas les deux choses opposées (*τὰ ἀντικείμενα οὐ δύναται πᾶν δυνατόν*). Pour certains possibles, ceci est vrai; pour d'autres, ce ne l'est pas. D'abord, dans les possibles qui sont dénués de raison (*ἐπὶ τῶν μὴ κατὰ λόγον δυνατῶν*), quelques-uns ne peuvent pas les contraires: ainsi, le feu, force irrationnelle et de nature, ne peut que brûler, qu'être chaud. Dans les forces douées de raison (*αἱ μετὰ λόγου δυνάμεις*) les contraires sont également possibles; et toutes

les forces rationnelles ont cette propriété, tandis que, parmi les forces irrationnelles, il n'y en a que quelques-unes qui la possèdent. Seulement, ce qu'on prétend établir ici, c'est que toute puissance n'est pas susceptible des opposés (*ὅτι οὐ πᾶσα δύναμις τῶν ἀντικειμένων*), non pas même toutes les puissances de même espèce (*κατὰ τὸ αὐτὸ εἶδος*), attendu que les puissances sont souvent homonymes (*ἔνιαι δὲ δυνάμεις ὁμώνυμοί εἰσιν*). On peut comprendre ce qu'Aristote entend, ici, par puissance homonyme, si l'on se rappelle sa définition des homonymes, au début des Catégories; ce sont les puissances qui, sous un même nom, reçoivent cependant une définition différente, par suite de la différence même des effets qu'elles produisent.

C'est qu'il faut bien distinguer les deux sens de possible; possible est ce qui est déjà en acte (*κατ' ἐνεργείαν ὄν*), quand on dit d'un homme qui marche, qu'il peut marcher; et ce qui pourrait être en acte, quand on dit d'un homme valide, qu'il pourrait marcher. L'un des sens de possible s'applique seulement aux choses mobiles et passagères (*κινήτοις*); l'autre s'applique en outre aux choses immobiles et constantes (*καὶ ἀκινήτοις*).

Ainsi donc, le possible, pris d'une manière absolue, le possible ne suit pas véritablement le nécessaire, mais l'un des deux possibles le suit; et de même que l'universel suit le particulier, de même aussi le possible, ou du moins « une partie

« du possible, suit le nécessaire (23, a, 17); le
 « nécessaire lui-même est peut-être la source (ἀρχὴ
 « ἴσως) de tout ce qui est, comme le non-néces-
 « saire, la source de ce qui n'est pas, et l'on
 « pourrait commencer par le nécessaire les consé-
 « cutions présentées ci-dessus. C'est que le né-
 « cessaire est en acte, en réalité, de sorte que si les
 « choses éternelles sont antérieures, l'acte aussi
 « serait antérieur à la puissance, et, parmi les
 « choses, les unes sont actes (ἐνέργειαί σιν ἀνευ
 « δυνάμεως), sans puissance, comme les premières
 « substances; d'autres sont actes avec puissance,
 « et sont antérieures à la puissance, par nature, et
 « postérieures par le temps; d'autres, enfin, ne
 « sont jamais des actes, et restent toujours de
 « simples puissances (δυνάμεις μόνον). »

En résumé, le possible et l'impossible se suivent
 contradictoirement, mais à l'inverse (ἀντιφατικῶς,
 ἀντετραμμένως); l'impossible et le nécessaire se
 suivent par contraires (ἐναντίως); enfin, le néces-
 saire et le possible se suivent ἀντιφατικῶς ἐναντίως,
 c'est-à-dire avec double opposition au mode et au
 sujet, *modo et verbo*.

Ch. 14, 23, a, 27. Pour compléter cette théorie
 de l'opposition des propositions, une dernière
 question reste à éclaircir : c'est de savoir précisé-
 ment, si l'affirmation est contraire à la négation;
 ou bien, si l'affirmation est contraire à une affir-
 mation contraire. Si, par exemple, à cette affir-
 mation : Tout homme est juste, le contraire est :

Aucun homme n'est juste ; ou bien : Tout homme est injuste : quelle est, de ces deux dernières propositions, la vraie contraire? Comme la parole n'est que la conséquence forcée de la pensée, cela revient à demander, quelle est dans l'esprit la proposition contraire : est-ce la proposition négative, ou celle qui affirme le contraire? (πότῳ ἢ τῆς ἀποφάσεως ἢ ἢ ἐπὶ ἐναντίον ἔχει δεξιάουσα). Si, par exemple, l'on dit que le bien est bien ; l'opinion fautive affirmée : Le bien est mal, ne paraîtra point à l'esprit aussi contraire que l'opinion fautive négative : Le bien n'est pas bien. C'est donc à tort qu'on a dit que les propositions contraires sont les propositions des contraires : « Il ne faut point s'arrêter aux propositions qui établissent que ce qui n'est pas est ou que ce qui est n'est pas ; parce que la série des unes et des autres serait infinie (ἄπειροι γὰρ) ; il faut s'arrêter uniquement à celles qui renforcent l'erreur (ἡ ἀπάτη), et ce sont les propositions génératrices (ἐξ ὧν αἱ γενέσκει). Les générations des choses viennent des opposés, et par suite les erreurs aussi. Si donc le bien est, à la fois, bien et non-mal, et que la première proposition soit en soi (καθ' ἑαυτὸ), et l'autre seulement accidentelle (κατὰ συμβεβηκός) ; car ce n'est qu'un accident du bien de n'être pas un mal ; la proposition en soi est certainement, ou plus vraie, ou plus fautive, par la même raison. Donc, cette proposition que le bien n'est pas bien, est la proposition fautive de ce qui est en soi ; et la propo-

« sition que le bien est un mal, est la proposition
 « fausse de ce qui n'est qu'en accident; d'où il suit,
 « que la proposition négative du bien est plus
 « fausse, que la proposition affirmative du con-
 « traire. L'erreur la plus forte résulte de la propo-
 « sition contraire, puisque les contraires sont les
 « deux points les plus opposés relativement à une
 « même chose. » Il faut remarquer de plus que
 cette proposition fausse, que le bien est mal, est
 complexe (συμπλεγμένη), et ne saurait se suffire à
 elle-même par conséquent; car, pour dire que le
 bien est mal, il a fallu prouver d'abord qu'il n'est
 pas un bien. De plus, quelquefois il n'y a pas de
 contraire qu'on puisse affirmer: et alors, il faut
 bien que la proposition fausse soit l'opposée de la
 vraie (ή τῆ ἀληθεί ἀντικειμένη).

23, b, 35. Mêmes observations, si l'on se donne
 cette proposition, que le non-bien n'est pas bien,
 et qu'on se demande quelle est sa contraire? Ce
 ne sera certainement pas que le non-bien est un
 mal: car les deux propositions seraient vraies à la
 fois; et jamais le vrai n'est contraire au vrai. Reste
 donc que le non-bien est bien. Mêmes observations,
 si l'on joint aux propositions un signe d'universa-
 lité, au lieu de les laisser indéterminées.

Donc, toute proposition qui affirme une chose
 avec vérité, en a deux fausses qui lui sont oppo-
 sées: l'une, qui nie que la chose soit ce qu'on
 affirme qu'elle est, l'autre, qui affirme que la chose
 est autre chose. La plus opposée, et par consé-

quent la contraire, est la première, c'est-à-dire, celle qui nie, et non la seconde, c'est-à-dire, celle qui affirme le contraire.

Ici finit le Traité du langage; voici les sujets qu'Aristote y a traités :

Après avoir examiné, dans les Catégories, les idées et les choses qu'expriment les mots simples, sans combinaison les uns avec les autres (ἀνευ συμπλοκῆς), il étudie, dans l'ouvrage qui suit les Catégories, les lois de la combinaison des mots, en tant que cette combinaison produit une expression (ἐρμήνευα) de la pensée. Ainsi, le Traité du langage est donc tout entier la théorie de la proposition : et quelques commentateurs ont pu l'intituler, avec raison : (περὶ προτάσεως) *de propositione logica*. Aristote analyse d'abord les éléments de la proposition : le nom et le verbe ; puis, s'attachant à la proposition significative du vrai et du faux (ἀποφαντικὸς λόγος), il la considère successivement, dans sa qualité : négation et affirmation, et dans sa quantité : universalité et particularité ; il en recherche, avec un soin tout particulier, les lois sous le rapport de l'opposition, et se demande en quoi consiste la nature contradictoire, et contraire, des propositions. Il passe ensuite aux propositions appelées modales, c'est-à-dire, celles dont le sujet apparent est affecté d'un signe particulier de nécessité, ou de simple possibilité : et il étudie, dans ces propositions modales, comme il l'a fait pour les propositions simples,

leur opposition et leur équipollence : enfin , arrivant aux propositions, dont l'opposition est, non plus dans le sujet, mais dans l'attribut, il pose les principes, d'après lesquels se forme réellement cette opposition quelquefois difficile à discerner.

Il semble qu'après cette analyse, on voit mieux la place considérable que le Traité du langage tient dans l'Organon ; il est évidemment le lien indispensable des Catégories et de l'Analytique, puisque la proposition est, elle-même, intermédiaire entre les notions simples qui la constituent, et le syllogisme, qu'elle forme en se combinant de diverses façons. En se plaçant à ce point de vue, qui nous paraît de toute exactitude, on a peine à comprendre, comment Andronicus de Rhodes pouvait contester l'authenticité de ce traité entier, et Ammonius, celle de la cinquième partie. Il faut croire que, ni l'un, ni l'autre, n'ayant suffisamment approfondi les questions de l'ἐρμηνεία, ils portaient leur sentence de condamnation avec un peu de légèreté. L'empreinte aristotélique nous y paraît tout aussi peu contestable que dans le reste de l'Organon. Seulement, la matière est plus difficile, et peut donner naissance à des doutes, comme Aristote lui-même en avertit ses lecteurs ; mais l'ἐρμηνεία appartient, sans aucune incertitude, au Stagirite, et par son style, et par sa connexion intime avec tout ce qui la précède et tout ce qui la suit.

On voit sans peine, que cette théorie de la pro-

position est absolument indispensable à celle du syllogisme, non pas seulement dans son ensemble, mais jusque dans ses détails. Sans la discussion de la quantité, de la qualité, et de l'opposition des propositions, il est tout-à-fait impossible de comprendre la conversion des propositions dans le syllogisme, et le mécanisme particulier du syllogisme par l'impossible. Sans la discussion des propositions modales, on ne saurait suivre toute la méthode des syllogismes, dans lesquels l'une des propositions est ou contingente, ou nécessaire, tandis que l'autre est catégorique et absolue.

On peut enfin remarquer que cette longue et délicate analyse de la contradiction, dans les futurs contingents, tient à la polémique philosophique contemporaine, et qu'avaient soulevée Antisthène, en niant qu'il pût y avoir une contradiction réelle; Protagore, en soutenant que les deux membres de la contradiction étaient également vrais, et Anaxagore, qu'ils étaient également faux. Aristote se montre ici, comme dans tous ses autres ouvrages, l'adversaire de la doctrine du hasard qu'il a si souvent combattue, et qui révoltait son admiration profondément enthousiaste pour la sagesse et la prévoyance de la nature. (Voir notamment *Ζώνων μορίων*, liv. 1, ch. 1, page 642, a, 10.)

CHAPITRE QUATRIÈME.

Analyse des Premiers Analytiques.

LIVRE PREMIER.

L'objet de l'Analytique dans son ensemble comme le dit Aristote au début même des Premiers Analytiques, la démonstration et la science démonstrative (*ἀποδείξεις καὶ ἐπισήμη ἀποδεικτικὴ* pag. 24, a, 10). Mais comme la démonstration n'est qu'un long syllogisme, il convient de traiter du syllogisme d'abord, et ensuite de la démonstration, moins générale que lui (pag. 25, b, 29). A c'est Aristote lui-même, comme on l'a, du reste suffisamment prouvé (ch. 12, 1^{re} partie), prescrit l'ordre des Premiers et des Derniers Analytiques.

Le sujet des Premiers Analytiques est donc la théorie complète du syllogisme, dans sa nature et ses modifications. Dans le premier livre, que les commentateurs ont partagé avec raison en trois parties (voir plus haut, pag. 109), Aristote énonce les règles générales du syllogisme simple, puis celles de la recherche du mode syllogistique; et enfin, il étudie la manière de ramener les syllogismes à leurs éléments matériels de propositions et de termes, et à leurs éléments

formels, d'après la théorie précédemment exposée. Le second livre, dont la division varie, selon les commentateurs, de deux à trois parties, renferme la théorie des propriétés du syllogisme, relativement à la nature et au mode de sa conclusion, les vices du syllogisme qui peuvent être de plusieurs genres; et pour terminer, dans une sorte d'appendice, le philosophe donne une exposition des formes de raisonnements moins pures que le syllogisme, mais qui toutes s'y rapportent nécessairement.

Ch. 1, 24, a, 13. Avant d'aborder le syllogisme lui-même, Aristote explique différentes expressions dont il se servira dans tout le cours de son ouvrage : proposition, terme, syllogisme complet et incomplet; et de plus, les expressions qui concernent l'attribution, et qui sont ainsi formulées : être ou n'être pas dans tout, être attribué à tout, n'être attribué à aucun (*τί πρότασις, τί ὅρος, καὶ τί συλλογισμός, μετὰ δὲ ταῦτα τί τὸ ἐν ὅλῳ εἶναι ἢ μὴ εἶναι πόδε τῶδε, καὶ τί λέγομέν τι κατὰ παντός ἢ μηδενὸς κατηγορεῖσθαι*). On verra, un peu plus bas, qu'Aristote confond *ἐν ὅλῳ εἶναι ἢ μὴ εἶναι* et *κατὰ παντός ἢ μηδενὸς κατηγορεῖσθαι*.

La proposition, relativement à sa forme, peut être affirmative ou négative, universelle ou particulière, ou indéterminée; c'est toujours, comme on le voit, la théorie de *ἰερχόμενα*. Relativement à sa nature, elle peut être démonstrative ou dialectique. La démonstrative se partage en syllogistique simple (*συλλογιστικὴ ἀπλῶς*), affirmant ou niant

une chose d'une autre, et en proposition démonstrative, proprement dite, qui conclut le vrai, d'après les données primitives (διὰ τῶν ἐξ ἀρχῆς ὑποθέσεων). La proposition dialectique est un des membres de la contradiction, accordé comme vrai, par suite d'une interrogation (ἐρώτησις ἀντιφάσεως), ainsi qu'on l'a dit dans les Topiques.

Cette citation des Topiques, peut sembler assez singulière, placée comme elle l'est ici; car elle renvoie à une discussion moins complète; cependant elle est exacte, et peut s'appliquer au liv. 1, ch. 1. p. 100, a, 29.

Du reste, que la proposition soit démonstrative ou simplement dialectique, peu importe pour la formation même du syllogisme (οὐδὲν δὲ διοίσει πρὸς τὸ γενέσθαι τὸν ἑκατέρου συλλογισμόν).

Aristote poursuit ses définitions, et de la proposition il passe au terme (ὄρος), et au syllogisme complet et incomplet. Il est inutile de faire remarquer toute l'importance de la définition du syllogisme; elle est célèbre; la voici telle que la donne Aristote :

Ch. 1, p. 24, b, 16. « J'appelle terme, dit-il, « ce en quoi se résout la proposition, c'est-à-dire, « l'attribut, et le sujet auquel il est attribué, soit « qu'on les unisse, soit qu'on les sépare par les « idées d'être ou de non-être (d'affirmation ou de « négation). Le syllogisme est une énonciation « dans laquelle, certaines assertions étant posées, « par cela seul qu'elles le sont, il en résulte né-

« cessairement une autre assertion, différente
 « des premières. Par cela seul qu'elles sont, veut
 « dire que c'est par ces assertions que l'autre
 « est produite; et être produite ainsi, signifie qu'il
 « n'est besoin, pour que le nécessaire en résulte,
 « d'aucun autre terme étranger. J'appelle donc
 « syllogisme complet, celui dans lequel il ne faut
 « rien de plus que les données, pour que le néces-
 « saire apparaisse, et incomplet, celui qui a besoin,
 « au contraire, d'une ou plusieurs données qu'on
 « ajoute, lesquelles sont bien aussi nécessaires,
 « d'après les termes supposés, mais qui, toutefois,
 « ne sont pas énoncées dans les premières pro-
 « positions. »

Voici comment Aristote s'exprime sur les propositions universelles, affirmatives et négatives :

« Qu'une chose soit en entier à une autre, ou que
 « l'une soit attribuée à l'autre totalement, ce sont
 « là des expressions identiques. J'entends par être
 « attribué à tout, qu'il ne soit pas possible de
 « prendre l'une des parties du sujet, dont l'autre
 « ne puisse être dite; et de même, pour n'être attri-
 « bué à rien. »

On serait peut-être plus clair en adoptant, pour exposer les idées d'Aristote, les formules créées long-temps après lui, et notamment, les quatre lettres qui désignent les propositions des principales espèces : A, E, I, O; mais ici, comme plus haut, on croirait manquer à la fidélité de cette analyse, si l'on employait des notations qui

ne sont pas à l'usage du Stagirite; on aurait tort de les mêler à sa théorie, quand il s'agit de la connaître en elle-même, indépendamment des secours matériels dont elle a été entourée par d'autres mains.

Aristote vient de parler de syllogismes complets et incomplets; il est évident qu'il faudra ramener les derniers aux premiers, c'est-à-dire les rendre parfaits; autrement, l'évidence manquerait au syllogisme. Le principal moyen de ramener la seconde espèce de syllogismes à la première, c'est la conversion des propositions (ἀντιστροφή). Aristote, sans parler de cette utilité de la conversion, en établit les règles dans deux chapitres, avant de donner la théorie spéciale du syllogisme et de ses figures.

Ch. 2, 25, a, 1. — Ch. 3, 25, a, 27. D'abord, il traite de la conversion des propositions simples, et ensuite de la conversion des propositions modales; ici, se retrouve, comme l'on voit, la grande division admise dans l'ἐρμηνεία. Aristote trace les règles des unes et des autres, et il établit que la proposition universelle négative (τὴν μὲν ἐν τῷ ὑπάρχειν καθόλου σερητικὴν) se convertit dans ses propres termes, c'est-à-dire, simplement, pour parler le langage de la Scholastique (τοῖς ὅροις ἀντιστρέφειν). Ainsi, la proposition universelle négative: Aucun plaisir n'est un bien, se convertit en cette autre proposition universelle négative: Aucun bien n'est un plaisir. En continuant cet examen, Aris-

tote reconnaît que la proposition universelle affirmative (25, a, 7; τὴν κατηγορικὴν) se convertit en une proposition particulière (κατὰ μέρος); que la particulière affirmative se convertit simplement, comme on l'a dit plus haut pour l'universelle négative; et enfin, que la particulière négative n'a pas de conversion nécessaire (οὐκ ἀναγκαῖον). Aristote donne ici des exemples de ces quatre espèces de conversion; et au lieu d'exemples concrets, il se sert de simples lettres, à la manière des géomètres.

Ch. 3, 25, a, 27. Les règles de la conversion des modales sont à peu près aussi simples; seulement la conversion n'affecte pas le mode, mais bien, ce qui lui sert de sujet, le *dictum*. Il faut remarquer, en outre, que la conversion des propositions contingentes s'écarte de celle des autres modales, en ce que contingent (ἐνδεχόμενον) ayant trois significations, comme on l'a vu dans l'ἑρμηνεία, (ἀναγκαῖον, τὸ μὴ ἀναγκαῖον, καὶ τὸ δυνατόν), il faut distinguer avec soin ces trois significations diverses, les deux premières admettant la conversion ordinaire, mais la troisième ne permettant pas à l'universelle négative de se convertir (25, b, 17), comme on l'a vu plus haut pour les propositions simples. Aristote renvoie, du reste, ici à sa théorie ultérieure sur le contingent, et il a certainement en vue les règles, qu'il exposera plus loin, pour le syllogisme, dont l'une des propositions, ou les deux

même, sont contingentes (*αι ἐνδεχόμεναι προτάσεις*). (Voir un peu plus loin l'analyse du ch. 8).

Ch. 4, 25, b, 26. Ceci posé, Aristote passe au syllogisme, et en fait une étude spéciale dans ce qu'il appelle ses diverses figures (*σχῆμα*). Le syllogisme se compose de trois termes, dont un doit être attribué à un autre dans la conclusion; le troisième terme, sans y entrer, doit servir à montrer, comment le premier et le second peuvent être entre eux dans le rapport de sujet et d'attribut. Ce troisième terme, qui, dans les deux propositions, sera réuni tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux termes qui forment la conclusion, est ce qu'on appelle le moyen (*μέσον*). Dans la pensée, le moyen est donc toujours entre les deux autres termes, qu'on appelle les extrêmes (*τὰ ἄκρα*); mais, dans la forme matérielle du syllogisme, il se peut que ce terme moyen n'occupe point sa place propre, et soit posé ou après, ou avant les deux extrêmes. C'est là ce qui constitue la différence des figures du syllogisme. Je laisse Aristote exprimer lui-même comment se présentent à lui ces figures du syllogisme; les voici toutes les trois : « (ch. 4, p. 25, b, 32) Lorsque
 « les trois termes sont disposés de telle sorte, les
 « uns relativement aux autres, que le dernier est
 « dans le moyen tout entier, et que le moyen est
 « dans le premier tout entier, soit affirmativement,
 « soit négativement, il faut nécessairement qu'il

« y ait syllogisme des extrêmes. J'appelle moyen
 « ce qui est soi-même dans un autre terme, et
 « dans quoi est aussi un autre terme, et qui, par
 « cette position même, devient moyen entre les
 « deux. Les extrêmes sont également ce qui est
 « dans un autre terme, et ce dans quoi est aussi
 « un autre terme..... Telle est ce que j'appelle
 « la première figure (26, b, 33).

« Ch. 5, p. 26, b, 34. Quand une même chose
 « est à toute une chose, et n'est aucunement à une
 « autre chose, ou qu'elle est totalement à chacune
 « des deux, ou n'est à aucune des deux, cette
 « figure est celle que j'appelle la seconde. J'ap-
 « pelle alors moyen l'attribut des deux proposi-
 « tions; les extrêmes sont ce à quoi ce moyen est
 « attribué; le grand extrême est ce qui est placé à
 « côté du moyen, le petit extrême est ce qui en est
 « le plus éloigné. Le moyen est alors placé en dehors
 « des extrêmes, et, par position, il est le premier.

« Ch. 6, p. 28, a, 10. Si à une même chose, une
 « autre chose est attribuée totalement, et qu'une
 « seconde ne lui soit attribuée aucunement, ou
 « bien que ces deux dernières à la fois soient
 « attribuées à toute la chose, ou ne soient attri-
 « buées à aucune partie de la chose, cette figure
 « est celle que j'appelle la troisième. Le moyen est
 « alors ce à quoi se rapportent les deux attributs,
 « qui sont les extrêmes : le grand extrême étant
 « le plus éloigné du moyen, le petit étant le plus
 « proche, le moyen est placé en dehors des

« extrêmes ; mais, par position, il est le dernier. »

Cette définition des trois figures peut sembler embarrassée, parce que les formules précises et nettes ne sont pas encore faites. Le génie a découvert la vérité ; il l'explique, mais son expression est pénible. Plus tard, la simplification arrive par l'étude, par l'analyse minutieuse, non plus des idées, mais des mots. Ce dégagement successif de la forme apparaîtra clairement, dans l'histoire qu'on tracera plus loin de la logique péripatéticienne. (Voir la 3^e partie de ce mémoire.) Pour ce qui regarde les figures du syllogisme et leurs définitions, voici les formules qu'en a données la science du moyen-âge, aidée des travaux antérieurs de la science antique :

La première figure est celle où le moyen est sujet d'un des extrêmes et attribut de l'autre ;

La seconde, celle où le moyen est attribut des deux extrêmes ;

La troisième, celle où le moyen est le sujet des deux extrêmes.

Ces définitions sont plus simples que celles d'Aristote : elles sont plus saisissables à l'esprit ; mais elles sont moins près de la réalité, et elles négligent de tenir compte de toutes les circonstances accessoires que renferment celles du Stagirite.

Telles sont donc, dans leur expression primitive, les trois figures si fameuses du syllogisme. Les voilà telles qu'Aristote les trouva par la force seule de

son génie, il y a plus de vingt-un siècles. Depuis lors, il n'a point été possible aux efforts de la pensée humaine, s'y exerçant sans relâche, d'y rien changer. On a parlé souvent de la quatrième figure découverte, dit-on, par Galien, et l'on a fait généralement un reproche fort grave au Stagirite de ne l'avoir pas connue; ce reproche lui est adressé même encore de nos jours. On reprendra plus tard, cette question qui mérite d'être éclaircie (Voir les annexes à ce mémoire); mais on peut déjà dire ici, que cette prétendue quatrième figure n'en est pas une, à proprement parler : elle n'est que le renversement de la première, en prenant la majeure pour la mineure, et réciproquement. Il est possible que ce soit Galien qui ait donné à cette forme le nom de quatrième figure; mais, considérée comme annexe de la première, elle était dès long-temps connue, dans l'école péripatéticienne : selon le témoignage de tous les commentateurs, elle remonte à Théophraste et à Eudème; et, de plus, ces deux disciples d'Aristote l'avaient très probablement reçue de leur maître, qui, considérant les figures vraies et usuelles du syllogisme, n'avait pas cru devoir y comprendre une figure bâtarde, presque sans usage, et qui d'ailleurs rentrait dans la première.

Pour bien faire comprendre ici la méthode d'Aristote, nous croyons devoir donner plus bas la traduction complète de son exposé de la première figure. On pourra sans peine y reconnaître

les modes divers, concluants et non conclu
 χρησοί και συλλόγισοι, ἄχρησοι και ἀσυλλόγισοι, c
 les ont appelés les commentateurs d'après
 tote.

Une remarque importante qui s'applique
 qui va suivre, et qui convient également à
 précède, c'est qu'Aristote, pour dire qu'une
 est attribuée à une autre, dit aussi que cett
 mière chose est dans la seconde, ainsi qu'on
 plus haut. Cette formule pourrait seûbler, a
 mier coup d'œil, de nature à confondre le su
 l'attribut; et plus d'un commentateur s
 trompé, prenant la compréhension pour l'
 sion, *et vice versâ*; ce point exige donc u
 tion toute spéciale. C'est par suite de cet
 cution que, dans la définition de la seconde
 citée plus haut, Aristote dit que le moyen es
 sa position, le premier (πρῶτον τῇ θέσει); pour
 au contraire, il est le dernier, puisque, dans
 figure, il est l'attribut des deux extrêmes;
 différence s'explique par le mode d'expressio
 choisi le philosophe, attendu qu'il regarde c
 expressions identiques : être dans une chose
 être attribuée. Il a eu, du reste, le soin de l
 lui-même; et cette première formule, tout ét
 qu'elle peut paraître, est cependant la seu
 montre avec vérité la nature du syllogisme.
 tribut est en effet *dans* le sujet, sous le re
 de la compréhension, et c'est ce qu'Aristo
 montre clairement par l'énoncé seul de sa foi

Ch. 4, p. 25, b, 37. La première figure. « Si A
 « est attribué à tout B, et que B le soit à tout Γ,
 « il y a nécessité que A soit attribué à tout Γ; on
 « a dit plus haut ce qu'on entendait par cette ex-
 « pression : être attribué à tout. Et de même, si A
 « n'est attribué à aucun B, et que B le soit à tout
 « Γ, il y a nécessité que A ne soit à aucun Γ. Mais
 « si le premier est à tout le moyen, et que le moyen
 « ne soit à aucun dernier, il n'y a pas syllogisme
 « des extrêmes; car, par cette supposition, il ne
 « résulte rien de nécessaire. Le premier peut éga-
 « lement être, ou à tout le dernier, ou n'être à au-
 « cun dernier; et par conséquent, il n'y a de néces-
 « saire, ni universel, ni particulier; et, s'il n'y a rien
 « de nécessaire, il n'y aura pas non plus, pour ces
 « termes, de syllogisme. Que les termes d'être à
 « tout soient : Animal-homme-cheval, et les termes
 « de n'être à aucun : Animal-homme-pierre. Si le
 « premier n'est à aucun moyen, ni le moyen à au-
 « cun dernier, il n'y aura pas davantage de syllo-
 « gisme. Que les termes affirmatifs (d'être) soient :
 « Science-ligne-médecine, et négatifs (du non-
 « être) : Science-ligne-unité. Dans la supposition
 « des termes généraux, on voit donc à quelles con-
 « ditions, il y aura et n'y aura pas de syllogisme de
 « cette figure; l'on voit, de plus, que, quand il
 « y a syllogisme, il faut nécessairement que les
 « termes soient ainsi que nous l'avons dit, et que,
 « quand ils sont ainsi, il y a syllogisme.

« Si l'un des termes est universel, et l'autre par-

« tuculier, relativement à l'autre, quand l'universel
 « est au grand extrême affirmatif ou négatif (caté-
 « gorique ou privatif), et que le particulier est au
 « petit extrême affirmatif (catégorique), le syllo-
 « gisme est nécessairement complet; mais quand
 « l'universel est au petit extrême, ou que les termes
 « sont placés de toute autre façon, le syllogisme est
 « impossible. J'appelle grand extrême celui dans
 « lequel est le moyen ¹, et petit extrême, celui qui
 « est sous le moyen (le sujet du moyen). Soit en
 « effet A à tout B, et B à quelque Γ; si donc il est
 « possible d'attribuer à tout la donnée primitive,
 « il y a nécessité que A soit à quelque Γ; et si A
 « n'est à aucun B, et que B soit à quelque Γ, il y a
 « nécessité que A ne soit pas à quelque Γ. Nous
 « avons précisé ce que nous entendons par : n'être
 « attribué à rien. Il y aura donc ici syllogisme par-
 « fait, et de même si B Γ était indéterminé et ca-
 « tégorique; car le syllogisme sera le même pour
 « l'indéterminé que pour le particulier. Si l'uni-
 « versel est placé au petit extrême, soit catégori-
 « que, soit privatif, il n'y aura pas de syllogisme,
 « ni de l'affirmatif, ni du négatif, ni de l'indéter-
 « miné, ni du particulier: par exemple, si A est ou
 « n'est pas à quelque B, et que B soit à tout Γ: les
 « termes de l'affirmatif (du être) sont : Bon-qualité-
 « pensée; les termes du négatif (du non-être) sont:

1. Il faut bien remarquer ici qu'Aristote parle, non plus sous le rap-
 port de la compréhension, comme plus haut; mais sous le rapport de
 l'extension.

« Bon-qualité-ignorance. De plus, si B n'est à au-
 « cun Γ , et que A soit ou ne soit pas à quelque B,
 « ou ne soit pas à tout B, il n'y aura pas davantage
 « de syllogisme de cette façon. Les termes sont :
 « Blanc-cheval-cygne, blanc-cheval-corbeau. On
 « peut prendre les mêmes, en supposant A B in-
 « déterminés. Il n'y a pas non plus de syllogisme
 « de l'indéterminé, ni du particulier, quand le géné-
 « ral catégorique ou affirmatif est au grand ex-
 « trême, et que le particulier privatif est au petit
 « extrême : par exemple, si A est à tout B et que B
 « ne soit pas à quelque Γ , ou s'il n'est pas à tout
 « Γ ; en effet, ce à quoi le moyen n'est pas dans
 « quelque partie, aura par suite le premier, soit à
 « toutes ses parties, soit à aucune de ses parties.
 « Supposons que les termes soient: Animal-homme-
 « blanc. Supposons de plus que les choses blan-
 « ches, auxquelles homme ne peut être attribué,
 « soient: cygne et neige. L'animal est attribué d'une
 « part à tout, d'autre part à aucun, de sorte qu'il
 « n'y a pas de syllogisme. Supposons encore que
 « A ne soit à aucun B, et que B ne soit pas à quel-
 « que Γ , et que les termes soient : Inanimé-homme-
 « blanc. Prenons en outre, parmi les choses blan-
 « ches auxquelles homme n'est pas attribué, cygne
 « et neige. Inanimé est attribué d'une part à tout,
 « et d'autre part, à aucun. Puis donc que B n'être
 « pas à quelque Γ , est une expression indétermi-
 « née; car il est bien vrai qu'il n'est pas à quelque
 « Γ , soit que du reste il ne soit à aucun, ou qu'il

« ne soit pas à tout , en prenant ces termes
 « de façon qu'il ne soit à aucun, il n'y a pas de
 « syllogisme, ainsi qu'on l'a dit plus haut; il en
 « résulte évidemment qu'il n'y a pas de syllogisme
 « quand les termes sont ainsi disposés; car alors
 « il y en aurait pour les autres termes. La démon-
 « stration serait pareille, si l'on supposait l'univer-
 « sel privatif. Si les deux membres (*διασήματα*)
 « sont particuliers, catégoriques ou privatifs, ou
 « que l'un soit catégorique, et l'autre privatif, ou
 « l'un indéterminé, et l'autre déterminé, ou tous
 « deux indéterminés, il n'y a pas de syllogisme
 « non plus. Les termes communs pour toutes ces
 « suppositions peuvent être: Animal-blanc-cheval,
 « animal-blanc-pierre.

« Ceci nous montre donc évidemment que, pour
 « qu'il y ait syllogisme du particulier dans cette
 « figure, il faut que les termes soient disposés
 « comme nous l'avons dit; car, s'ils sont autre-
 « ment, il n'y en a pas. On voit de plus que, dans
 « cette figure, tous les syllogismes sont complets;
 « car tousse concluent par les données primitives.
 « On voit, enfin, que toutes les questions (*προ-
 « βλήματα*) sont démontrées par cette figure: être à
 « tout, n'être à rien, être à quelqu'un, n'être pas à
 « quelqu'un. C'est là ce que j'appelle la première
 « figure. »

Ces dernières considérations montrent toute l'importance qu'Aristote donne à la première figure, et l'on verra plus loin, qu'elle est pour lui

la seule qui serve réellement à la démonstration, et à la science vraie que la démonstration produit. Les deux propriétés de la première figure sont en effet très remarquables. Tous les syllogismes qui s'y forment sont complets, c'est-à-dire évidents par eux-mêmes; et de plus, toutes les conclusions s'y rencontrent : universelle affirmative, universelle négative, particulière affirmative, et particulière négative : BarbarA, CelarEnt, DariI, FeriO. Rien de pareil ne se présente dans les autres figures, et c'est avec raison que celle-ci a obtenu le premier rang.

Pour résumer cette théorie de la première figure, Aristote y distingue donc les modes, en universels et en particuliers : parmi les universels, deux sont syllogistiques ou concluants; l'un affirmatif, l'autre négatif; deux sont asyllogistiques ou non concluants, avec mineure négative et deux prémisses négatives (τὸ μὲν πρῶτον παντὶ τῷ μέσῳ (αβ, a, e.), τὸ δὲ μέσον μηδενὶ τῷ ἐσχάτῳ — οὐδ' ὅταν μητὲ τὸ πρῶτον τῷ μέσῳ (αβ, a, γ.), μηδὲ τὸ μέσον τῷ ἐσχάτῳ μηδενὶ). Parmi les syllogismes particuliers de la première figure, il en reconnaît deux syllogistiques et dix asyllogistiques.

C'est ici qu'on peut voir aisément, quelle a été la tâche des commentateurs grecs d'abord, et plus tard, de la Scholastique tout entière: ce fut de classer et d'expliquer plus nettement, ces formes diverses, de leur donner des noms spéciaux, et de les représenter par des signes particuliers, et par des no-

tations commodes. De là, les mérites d'Alexandre d'Aphrodise, éclaircissant cette théorie, et y portant le premier la lumière, pour les intelligences moins fortes, et moins exercées à ces abstractions si fatigantes; de là, le mérite de ces lettres et de ces mots techniques, tant décriés parce qu'on n'en a pas compris toute l'utilité, dans une étude, dont cependant l'importance est incontestable. Aristote n'avait cherché, on peut dire, en rien, à soulager le travail de ses futurs lecteurs, et la seule distinction qu'il ait faite, est celle des lettres, qui servent d'exemples dans les trois figures : Α, Β, Γ, pour la première; Μ, Ν, Ξ, pour la seconde; Π, Ρ, Σ, pour la troisième.

Ch. 5, 27, a, 4. — a, 15. — b, 9. Aristote continue l'exposition des deux autres figures; et pour la seconde, il reconnaît, comme pour la première, deux modes universels négatifs syllogistiques, et deux asyllogistiques; et, pour les syllogismes particuliers, deux syllogistiques et dix asyllogistiques. Il les énumère tous, et les représente par les lettres Μ, Ν, Ξ. Il montre, en outre, comment, au moyen de la conversion dont il a tracé plus haut les règles, on peut ramener les quatre modes concluants de cette seconde figure à ceux de la première. Soit, par exemple, Μ qui n'est attribué à aucun Ν, et qui est attribué à tout Ξ. Comme la proposition universelle privative se convertit simplement (ἀντιστρέφει τὸ σερητικὸν), il est clair que Μ n'étant à aucun Ν, Ν non plus ne sera à aucun Μ; mais l'on

a supposé que M est à tout Ξ , donc N ne sera à aucun Ξ . Or, c'est ici la majeure qui a été convertie; et les Scholastiques diraient que le premier mode de la seconde figure: CESARE, se réduit au deuxième mode de la première, CELARENT, en convertissant simplement la majeure; ce qu'indique, au reste, l'S de CeSare (S simpliciter).

On pourrait encore réduire les syllogismes de la deuxième figure à ceux de la première, en menant la conclusion à l'impossible, à l'absurde (*εις τὸ ἀδύνατον ἄγοντας*. 27, a, 15), c'est-à-dire, en créant, par la première figure, une impossibilité, soit dans les prémisses, soit dans la conclusion.

En résumant cette seconde figure, on voit que tous les syllogismes qui s'y forment, sont incomplets (*ἀτελεῖς*), c'est-à-dire, qu'il leur faut, pour conclure avec évidence, quelque autre chose que les données primitives (*οὐ γὰρ μόνον ἐκ τῶν ἐξ ἀρχῆς ἀλλὰ καὶ ἐξ ἄλλων*. 27, a, 17). En second lieu, dans cette figure, il n'y a point de conclusions affirmatives; toutes sont privatives, universelles ou particulières (28, a, 9).

Ch. 6, 29, a, 15. Dans la troisième figure, tous les syllogismes seront imparfaits comme dans la seconde, parce que, dans celle-là aussi, le moyen n'est véritablement moyen que par les fonctions logiques qu'il remplit, et non par sa position effective. De plus, cette figure n'aura point de conclusion universelle; toutes y seront particulières, affirmatives ou négatives; et comme c'est

l'idée de l'universel qui constitue essentiellement le syllogisme, il est évident que la figure privée de cette propriété distinctive, doit être placée au dernier rang.

Aristote y reconnaît du reste six modes concluants : deux où les prémisses, ou bien, pour parler toujours son langage, les propositions, sont universelles, affirmatives ou négatives; et quatre, où l'une des deux est particulière, l'autre universelle, ou bien l'une affirmative, l'autre négative, ou enfin, toutes les deux affirmatives ou négatives. Il y a en outre deux modes universels asyllogistiques, quand la mineure est universelle négative, et quand les deux propositions sont négatives; et enfin, huit modes asyllogistiques particuliers.

Pour réduire les modes concluants de la troisième figure à ceux de la première, on emploie soit la conversion, soit la réduction à l'impossible, comme ci-dessus; et pour quelques modes (28, a, 23.), il faut y joindre le déplacement ($\tau\tilde{\alpha}$ ἐκθεσθαι), c'est-à-dire qu'on change la majeure en mineure, et réciproquement.

Ch. 7. Aristote termine cette exposition des trois figures par quelques remarques qui leur sont communes. D'abord, il n'y a de conclusion nécessaire que quand il y a syllogisme : en second lieu (29, a, 37), dans toutes les trois, la proposition indéterminée équivaut à la particulière affirmative; et le syllogisme est toujours le même pour l'une que pour l'autre. De plus, tous les syllo-

gismes imparfaits se complètent par ceux de la première figure, soit qu'ils concluent ostensivement (*δεικτικῶς*); et alors la conversion des propositions donne la première figure (*ἢ δὲ ἀντιτροφή τὸ πρῶτον ἐποίει σχῆμα*), soit qu'ils concluent par l'impossible (*διὰ τὸν ἀδύνατον περαίνονται*, 29, a, 36). Soit en effet dans la dernière figure: A est à tout Γ, B est à tout Γ; donc A est à quelque B. Si l'on établit la conclusion par l'impossible: donc A n'est à aucun B, il faudra nécessairement que la mineure soit: B est à tout Γ, et la nouvelle conclusion, donc A n'est à aucun Γ; mais on a supposé qu'il était à tout, et cette conclusion, obtenue par la première figure, est impossible. Enfin, la quatrième remarque d'Aristote est celle-ci: Tous les syllogismes possibles peuvent être ramenés aux syllogismes généraux de la première figure (*ἔστι δὲ καὶ ἀναγαγεῖν πάντας τοὺς συλλογισμοὺς εἰς τοὺς ἐν τῷ πρώτῳ σχήματι καθόλου συλλογισμοὺς*). Ces deux syllogismes généraux sont, comme on se le rappelle, l'un affirmatif, l'autre négatif (BARBARA, CELARENT). Les modes universels de la deuxième figure se ramènent aux universels de la première par la conversion de la proposition négative (29, a, 5.): les modes particuliers, par la réduction à l'impossible (*διὰ τῆς εἰς τὸ ἀδύνατον ἀπαγωγῆς*). Les modes particuliers de la première se ramènent à leurs universels de cette même figure, par leur conversion simple (*δι' αὐτῶν*), et aussi par la réduction à l'impossible dans la seconde figure; et de là, comme on vient de le dire,

aux modes universels de la première. Enfin, les modes de la troisième figure se ramènent également: les universels, directement, et par impossible, aux modes universels de la première figure, et les particuliers, d'abord aux modes particuliers de la première figure, et de là, traités comme eux, aux universels de cette même figure.

Telle est donc la théorie complète du syllogisme, en lui-même, et composé de simples propositions catégoriques; telles sont ses formes, ses figures, et, pour ajouter à la terminologie d'Aristote, ses modes au nombre de quatorze; telle est l'importance des deux syllogismes de la première figure (*de omni, de nullo*), auxquels tous les autres peuvent être rapportés par divers procédés.

Mais dans l'ἐπιμήθεια, dans le Traité du Langage, Aristote a distingué deux grandes espèces de propositions: les absolues ou catégoriques, et les modales. Il vint de considérer le syllogisme formé des premières, il passe au syllogisme formé des secondes; et ici, commence une théorie, suite de la première, et qu'on pourrait appeler théorie des syllogismes modaux.

On se rappelle que les propositions modales étaient celles dont l'attribut était modifié par l'une de ces quatre conditions: possible, impossible, contingent, nécessaire. On se rappelle encore qu'Aristote a confondu sous un même point de vue, d'une part, le contingent et le possible, et, d'autre part, l'impossible et le nécessaire. Les mo-

dales, ainsi réduites à deux principales qui comprennent une à une les deux autres, Aristote explique, dans les quinze chapitres qui vont suivre, les règles particulières, pour chacune des trois figures, des syllogismes où les deux prémisses sont nécessaires ou contingentes, où l'une des deux est nécessaire, ou contingente, ou catégorique, et où l'autre a également l'une de ces trois formes, à l'inverse de celle qui la précède ou la suit.

Ch. 8, 29, b, 29. « Comme ce n'est point une même chose, dit Aristote, que d'être simplement, ou d'être nécessairement, ou de pouvoir être, il s'ensuit évidemment que le syllogisme de chacune de ces formes sera différent, puisque les termes n'y seront pas semblables, et qu'ils seront nécessaires pour l'un, simplement réels pour l'autre, et possibles pour le troisième (ὁ μὲν ἐξ ἀναγκαίων, ὁ δ' ἐξ ὑπαρχόντων, ὁ δ' ἐξ ἐνδεχομένων.) »

Quand les prémisses sont toutes deux nécessaires, nulle difficulté pour la première figure, et on les traite absolument comme si elles étaient catégoriques (ὡσπερ ἐπὶ τοῦ ὑπάρχειν). Pour la deuxième et la troisième figure, il faut déplacer les propositions négatives, c'est-à-dire, changer la majeure en mineure, et réciproquement (ἐκθεμένους ᾧ τινὶ ἐκάτερον μὴ ὑπάρχει).

Ce qu'il s'agit surtout de reconnaître ici, c'est la nature de la conclusion par rapport aux prémisses, et de savoir, quand elle sera nécessaire ou

contingente, ou simplement catégorique, selon que les prémisses seront de l'une ou l'autre forme. Quand elles sont toutes deux du nécessaire, il n'y a point de doute que la conclusion n'en soit aussi : mais quand l'une des deux seulement est nécessaire, et que l'autre est catégorique, que sera la conclusion, dans chacune des trois figures ?

On voit ici combien la question se complique ; Aristote y répond en examinant successivement les figures.

Ch. 9, 30, a, 17. Première figure. L'une des propositions étant nécessaire, et l'autre catégorique, 1° la conclusion sera nécessaire, si la majeure est nécessaire, et la mineure absolue ou catégorique (*ἀναγκαίως οὔσης τῆς πρὸς τὸ μείζον ἄκρον*) ; ceci s'applique également aux syllogismes universels et aux particuliers ; 2° la conclusion sera catégorique, et non plus du nécessaire, si c'est la mineure qui est nécessaire, et la majeure catégorique. Soit en effet : A le mouvement, B l'animal, et Γ l'homme (30, a, 29). L'animal se meut, mais non pas nécessairement ; l'homme au contraire est nécessairement animal. La conclusion que l'homme se meut ne sera donc pas du nécessaire, c'est-à-dire, qu'on ne pourra point conclure que l'homme se meut nécessairement.

Ch. 10, 30, b, 7. Deuxième figure. L'une des propositions étant nécessaire, et l'autre catégorique, 1° la conclusion sera du nécessaire, si la proposition universelle privative est nécessaire ;

1° la conclusion ne sera pas du nécessaire (*οὐκ ἀναγκαία*), mais seulement absolue (30, b, 18), si la majeure universelle affirmative est nécessaire; et de même pour les syllogismes à conclusion particulière (*ὁμοίως δὲ ἔξει καὶ ἐπὶ τῶν ἐν μέρει συλλογισμῶν*): la conclusion sera du nécessaire, si la proposition privative est universelle et nécessaire; elle n'en sera pas, si l'affirmative est universelle (31, a, 3), et la privative, particulière.

Ch. 11, 31, a, 18. Troisième figure. L'une des propositions étant nécessaire, et l'autre catégorique, 1° la conclusion est du nécessaire, l'une des deux propositions étant nécessaire, et toutes les deux étant affirmatives et universelles; 2° la conclusion n'est pas du nécessaire, quand, l'une étant affirmative et l'autre négative, c'est l'affirmative qui est nécessaire; 3° si les deux propositions, au lieu d'être universelles, sont, l'une universelle, et l'autre particulière (31, b, 11), toutes deux étant affirmatives, si c'est l'universelle qui est du nécessaire, la conclusion en sera aussi; 4° la conclusion ne sera pas du nécessaire (31, b, 20),

c'est la proposition particulière qui est nécessaire.

Ch. 12, p. 32, a, 6. « En résumant ceci, on voit donc « qu'il n'y a pas syllogisme du catégorique, du réel « (*τῶ ὑπάρχεν*), à moins que les deux propositions ne « soient catégoriques; et qu'il peut y avoir syllo- « gisme du nécessaire, même quand l'une seulement « des deux propositions est nécessaire. Dans l'une

« comme dans l'autre supposition, soit que les conclusions soient affirmatives ou qu'elles soient négatives, il faut que l'une des propositions soit semblable à sa conclusion; et j'entends par semblable, que la conclusion étant du réel, la proposition sera réelle (*ὑπάρχον, ὑπάρχουσιν*); ou la conclusion étant du nécessaire, la proposition sera du nécessaire: et il est évident par là que la conclusion ne sera ni du réel ni du nécessaire, s'il n'y a pas de proposition du réel ni du nécessaire. »

Après avoir exposé ainsi la nature de la conclusion syllogistique, quand les deux propositions sont nécessaires, ou quand l'une seulement est nécessaire, et l'autre catégorique (ch. 14, p. 32, a, 17), Aristote passe aux propositions contingentes (*τὸ ἐνδεχόμενον*), et, pour elles, il parcourt des questions tout-à-fait analogues.

Seulement, il détermine d'abord les sens divers du mot contingent; car ils sont fort distincts, puisque le contingent va jusqu'à envelopper quelquefois le nécessaire lui-même, par homonymie (*τὸ γὰρ ἀναγκαῖον ὁμωνύμως ἐνδέχεται λέγομεν*). Il revient donc ici à la théorie des rapports du contingent et du nécessaire, tels qu'il les a exposés plus haut dans l'*ἐρμηνεία*; et l'on ne saurait guère douter que ces mots (32, b, 3): *καθάπερ ἐλέχθη πρότερον*, ne se rapportent à ce traité. Aristote donne au reste ici une définition du contingent qu'il est bon de noter: « Contingent, dit-il, c'est ce qui, sans être nécessaire, n'entraîne cependant aucune

« impossibilité quand on le suppose (32, a, 18). »
 Entre les deux espèces de possible, l'un (ὡς ἐπὶ τὸ
 κοινόν) se rapportant à ce qui est le plus ordinaire-
 ment, mais non pas toujours de cette façon, l'au-
 tre tout-à-fait indéterminé (ἀόριστον), c'est-à-dire,
 qui peut également être ou ne pas être des deux
 façons, il y a quelque différence pour la conver-
 sion des propositions; en outre, la seconde es-
 pèce de possible ne saurait jamais être employée
 pour le syllogisme démonstratif, pour la vraie
 connaissance, parce que l'ordre du moyen y est
 tout-à-fait indéterminé (διὰ τὸ ἄτακτον εἶναι τὸ μέσον).

Il peut du reste se présenter ici, comme plus
 haut, deux cas : les propositions sont de même
 forme, c'est-à-dire toutes deux contingentes (32,
 b, 37. ὁμοίωσχημοί); et c'est par elles qu'Aristote
 commence; ou bien, les deux propositions peuvent
 être différentes de formes; et l'une, être contin-
 gente, l'autre absolue.

Première figure. Les deux propositions étant
 contingentes, mais dans le second sens donné au
 mot contingent, et non dans le premier où il se
 confond avec le nécessaire (33, b, 22), les syllo-
 gismes seront complets et incomplets, universels
 et particuliers, affirmatifs et négatifs. Il n'y aura
 point de syllogisme, si les deux propositions sont
 particulières, ou bien, si la majeure est particulière,
 et la mineure universelle (33, a, 35). Ainsi, en ré-
 sumé, les deux propositions étant contingentes,
 il y a toujours syllogisme avec des termes géné-

raux, soit affirmatifs, soit négatifs : seuls avec les affirmatifs, le syllogisme est complet; les négatifs, il est incomplet, c'est-à-dire qu'il est converti dans l'un de ses membres (33, b

Au lieu de continuer ainsi l'examen des combinaisons avec deux contingentes, dans la seconde et la troisième figure, Aristote passe maintenant (ch. 15, 33, b, 25) au mélange du contingent et de l'absolu (*ἢ μὲν ὑπάρχειν ἢ δ' ἐνδέχασθαι*) dans la première figure. Il distingue ici comme d'habitude les modes universels et particuliers syllogistiques ou asyllogistiques, complets ou incomplets, et, après un long et minutieux examen, il arrive à cette conclusion : qu'il n'y a pas de syllogisme valide si l'une des propositions étant contingente et l'autre absolue, quand l'universel est à la mineure; il n'y a de syllogisme possible que quand il est à la majeure (35, b, 20.).

Ici non plus, Aristote ne poursuit point l'examen des figures pour le mélange du contingent et de l'absolu; il passe encore au mélange du contingent et du nécessaire dans la première figure (ch. 16. 35, b, 23. *ἢ μὲν ἐξ ἀνάγκης ὑπάρχειν ἢ δ' ἐνδέχασθαι*). Examen tout-à-fait analogue à celui qui précède, quoiqu'un peu moins développé. Il examine les modes universels syllogistiques, complets et incomplets; modes universels asyllogistiques; modes particuliers syllogistiques, complets et incomplets; modes particuliers asyllogistiques (36, b, 19 résumé : ce second mélange a beaucoup d'ana-

avec le mélange antérieur du contingent et de l'absolu ; seulement, avec l'absolu, la conclusion était contingente, quand la proposition absolue était négative : avec le nécessaire, la conclusion est contingente et négative, quand la privative est nécessaire.

Les mélanges divers des modales dans la première figure étant épuisés, Aristote passe à la seconde figure, et y étudie de la même façon les modes qu'elle présente, lorsque les propositions sont modifiées, au lieu d'être absolues, comme dans la première partie de sa théorie du syllogisme.

Ch. 17. 36, b, 26. Deuxième figure. Les deux propositions étant contingentes, il n'y a pas de syllogisme, que les termes soient d'ailleurs affirmatifs ou négatifs, généraux ou particuliers ; et ce qui s'y oppose surtout, c'est qu'ici le privatif ne peut se convertir (36, b, 35, et 37, a, 31) d'après les règles tracées ci-dessus ; et de plus, on ne saurait ramener ces syllogismes à la première figure, même par la réduction à l'impossible (37, a, 35).

Ch. 18, 37, b, 19. Deuxième figure. L'une des propositions étant absolue, et l'autre contingente, il n'y a pas de syllogisme universel, si l'absolue est affirmative, et la contingente négative : il y a syllogisme universel dans le cas contraire ; les deux étant privatives, il n'y a syllogisme que par la conversion de la contingente ; les deux étant affirmatives, il n'y a pas de syllogisme. Mêmes règles

le syllogisme par impossible. Or le syllogisme ostensif, ou concluant nécessairement d'après des données positives, a besoin indispensablement d'un moyen terme, entre les deux termes qu'il s'agit d'affirmer ou de nier l'un de l'autre : ce moyen, destiné à former les catégories, les attributions de ces deux termes (41, a, 12, ὁ συνάψει τὰς κατηγορίας), doit se trouver avec eux dans l'un des rapports indiqués plus haut, c'est-à-dire, former avec eux l'une des trois figures. D'autre part, tous les syllogismes par impossible donnent une conclusion fautive : ils démontrent donc la question proposée par hypothèse, puisque la supposition de la contradiction donne une impossibilité (41, a, 24) : ainsi ces syllogismes démontrent le faux (τοῦ ψεύδους συλλογισμὸς δεικτικὸς), et rentrent par conséquent dans les syllogismes ostensifs, qui tous doivent se trouver dans l'une des trois figures.

41, b ; 3. De là, cette autre conclusion déjà obtenue plus haut et prouvée, que tous les syllogismes se complètent par ceux de la première figure, et peuvent être ramenés aux deux syllogismes généraux qu'elle renferme.

Avant de poursuivre cette longue étude, Aristote sent le besoin de résumer celle qui précède dans ce qu'elle a de fondamental et d'essentiel, et de donner les règles principales du syllogisme qui ressortent de toute cette discussion. Dans les trois chapitres qui vont suivre, il examine : 1° les conditions générales du syllogisme, 2° les conditions de

ses éléments : termes et propositions ; 3^o et enfin, la nature des conclusions, plus ou moins faciles à établir, plus ou moins faciles à réfuter.

Je laisse ici parler Aristote :

Ch. 24, p. 41, b, 6. — Règles générales du syllogisme. — « Il faut nécessairement dans tout « syllogisme que l'un des termes soit affirmatif, « (catégorique), et qu'il y ait de l'universel. Sans « universel, ou il n'y aura pas de syllogisme, ou du « moins, il n'y en aura pas pour le sujet dont il « s'agit, ou il y aura pétition de principe... (b, 22)... « Il est donc évident que, dans tout syllogisme, il « faut de l'universel, et que l'universel est établi « par tous les termes universels, et que le particu- « lier l'est aussi par ceux-là et par les autres. « Ainsi, dès que la conclusion est générale, il « faut nécessairement que les termes le soient « aussi : mais si les termes sont généraux, il se « peut que la conclusion ne le soit pas. Il est en « outre évident que, dans tout syllogisme, il y a « nécessité que les deux propositions, ou l'une des « deux au moins, soient semblables à la conclu- « sion : et j'ajoute qu'elle doit lui être semblable, non « pas seulement en tant qu'affirmative ou priva- « tive, mais en tant que nécessaire, ou réelle, ou « contingente...

Ch. 25, 42, b, 36. « Il est clair aussi que toute « démonstration se fera par trois termes et pas « plus, à moins qu'une même conclusion ne se « forme par plusieurs termes différents, par

« exemple, E par A B, et par Γ Δ, ou par A B et B Γ,
 « auquel cas il y a, non point un seul syllogisme,
 « mais plusieurs...

P. 42, a, 3. « Il est clair encore que tout syllo-
 « gisme se forme de deux propositions et pas plus :
 « car les trois termes forment deux propositions,
 « à moins que l'on n'ajoute quelque chose pour
 « rendre les syllogismes complets, ainsi qu'on l'a
 « dit au début (*καθάπερ ἐν τοῖς ἐξ ἀρχῆς ἐλέχθη*; liv. I,
 « ch. I, p. 24, b, 25). Il s'ensuit que, dans toute
 « énonciation syllogistique, où les propositions
 « qui produisent la conclusion véritable ne sont
 « pas paires, cette énonciation n'est pas mise ne
 « syllogisme, ou bien elle a demandé plus qu'il ne
 « lui faut pour l'objet en question. Ainsi donc, en
 « prenant les syllogismes avec leurs propositions
 « propres, tout syllogisme sera formé de proposi-
 « tions paires et de termes impairs. Les termes
 « seront toujours un de plus que les propositions,
 « et les conclusions toujours la moitié des propo-
 « sitions...

Ch. 26, p. 42, b, 27. « Puisque nous savons à
 « quoi s'appliquent les syllogismes, quelle sorte
 « et quel nombre de conclusions s'obtiennent dans
 « chaque figure, nous verrons sans peine quelle
 « question est difficile, quelle question est facile
 « à combattre. La question sera d'autant plus
 « facile qu'elle se résoudra dans plus de figures, et
 « dans plus de modes (*πρόσω*); et d'autant plus
 « difficile, qu'elle se résoudra dans moins de figures

« et dans moins de modes. L'affirmatif universel
 « n'est démontré que par la première figure, et une
 « seule fois en elle. Le privatif universel est démon-
 « tré par la première et la moyenne, une fois par la
 « première, deux fois par l'autre. L'affirmatif par-
 « ticulier est démontré par la première et par la
 « dernière, une fois par la première, trois fois par
 « la dernière. Le privatif particulier est démontré
 « dans toutes les figures, une fois seulement dans
 « la première, deux fois dans la moyenne, trois
 « fois dans la dernière. Ainsi donc, l'universel
 « catégorique est le plus difficile à établir, et le
 « plus facile à renverser : et, en général, il est bien
 « plus aisé de réfuter l'universel que le particu-
 « lier... Il faut remarquer, en outre, qu'on peut
 « réfuter l'universel et le particulier l'un par
 « l'autre réciproquement, mais qu'on ne saurait
 « établir l'universel par le particulier, bien qu'on
 « puisse établir le particulier par l'universel. L'on
 « comprend, du reste sans peine, qu'il est beaucoup
 « facile de réfuter une proposition que de l'éta-
 « blir. »

On voit par la dernière partie de ce résumé, qu'Aristote ne reconnaît que quatorze modes concluants (*πρώσεις*). On peut en admettre davantage, d'après les indications de Théophraste, de Galien, d'Averroës ; et Port-Royal, par exemple, en a porté le nombre à dix-neuf ; mais les quatorze indiqués par Aristote, sont les plus naturels et les plus ordinaires. Leibnitz penchait à en reconnaître

vingt-quatre, d'autres en ont reconnu vingt-un.

Ch. 27, 43, a, 23. Ici se termine la première partie des commentateurs; et s'ouvre la seconde, qui doit donner la méthode de trouver des syllogismes; car il ne faut pas seulement en connaître la formation, (*ἀλλὰ καὶ τὴν δύναμιν ἔχειν τοῦ ποιεῖν*).

Le premier objet important, c'est de bien comprendre la nature propre de l'attribution; car l'attribution est la base même du syllogisme, et elle lie le moyen aux deux extrêmes. Aristote a déjà donné la théorie de l'attribut dans les Catégories (Voir l'analyse des Catégories, page 144), il la répète ici, sans du reste citer son autre ouvrage. Certaines choses peuvent être attribut, d'autres ne le peuvent pas : certaines choses peuvent recevoir un attribut, certaines autres ne le peuvent pas; d'autres, enfin, peuvent être attributs et recevoir elles-mêmes un attribut : ainsi homme peut être attribut de Callias, et recevoir un attribut, animal. Pour choisir les propositions destinées à former le syllogisme (*τὰς πρώτας ἐκλαμβάνειν*), il faut donc d'abord se poser la chose même, avec ses définitions et ses propriétés spéciales, regarder à ses conséquents, à ses antécédents, les distinguer entre eux, selon qu'ils sont essentiels ou accidentels, probables ou vrais (*δοξαστικῶς ἢ κατ' ἀλήθειαν*. 43, b, 9); s'attacher surtout ici aux conséquents, antécédents, et attributs universels, parce que le syllogisme repose principa-

lement sur l'universel ; prendre par suite ceux qui en renferment d'autres , etc. , etc. Ce sont là en effet les liens du moyen à l'un et l'autre extrême , et pour les découvrir, telle est la trace qu'il faut suivre. Ainsi , pour obtenir une conclusion affirmative universelle, il faut que le moyen soit un antécédent du terme majeur et un conséquent du mineur. Il est facile de s'en convaincre par l'examen de tous les syllogismes en BARBARA. Pour la conclusion particulière affirmative, il faut que le moyen soit antécédent du majeur et du mineur à la fois. Pour la négative universelle, il faut que le moyen soit conséquent du mineur, et opposé du majeur : enfin, pour la négative particulière, il faut que le moyen soit antécédent du mineur, et opposé du majeur.

44, a, 38. On doit donc, pour trouver le moyen, regarder aux conséquents et aux antécédents de la chose, prendre les primitifs et les généraux (44, b, 6). Il est clair, en outre, qu'avec trois termes et deux propositions, se forment tous les syllogismes, dans les trois figures, et qu'enfin toute autre manière de chercher le moyen est défectueuse (44, b, 25. ἄχρειοι πρὸς τὸ ποιεῖν τὸν συλλογισμὸν), soit qu'on le fasse conséquent, ou opposé, des deux extrêmes (ἐπόμενα ἑκατέρῳ). Il faut de plus que le moyen soit le même pour les deux (τὸ δὲ μέσον οὐχ ἕτερον ἀλλὰ ταυτόν).

Ch. 29, 45, a, 23. Ces règles, du reste, s'appliquent aussi bien aux syllogismes absolus (τοῖς

δεικτικοῖς) qu'aux syllogismes par impossible et aux hypothétiques (45, b, 28), aux syllogismes du nécessaire qu'aux syllogismes du contingent. Elles sont, en outre, la méthode unique pour former tous les syllogismes (δι' ἄλλης ὁδοῦ ἀδύνατον τὰ ὑπάρχοντα), car tout syllogisme rentre dans l'une des trois figures, et les trois figures ne se forment (45, b, 40) que par les conséquents et les antécédents de la chose en question. C'est d'eux, en effet, que se tirent les propositions et le moyen, éléments essentiels du syllogisme.

L'objet qu'Aristote traite ici, peut-être d'une manière incomplète, est de la plus haute importance; c'est le rapport de compréhension du sujet, à l'attribut, et d'extension de l'attribut au sujet. Depuis Aristote, cette matière, quelquefois touchée par les logiciens, et le plus souvent omise, n'a point encore été approfondie comme elle mérite de l'être.

Ch. 30, p. 46, a, 4. Aristote ajoute que ces règles, pour découvrir le moyen dans le syllogisme, ne sont pas restreintes à la méthode syllogistique; elles trouvent également une application dans le reste de la philosophie, dans tous les arts, dans toutes les sciences. Il faut, pour chaque chose, chercher ses attributs réels (τὰ ὑπάρχοντα), et les choses auxquelles celle-là est attribuée (οἷς ὑπάρχει), soit qu'on cherche la vérité dans toute sa profondeur, soit qu'on se borne à une simple probabilité dialectique. C'est à l'expérience à donner dans chaque

science ces principes (τὰς ἀρχὰς), autour desquels on groupe tout le reste. Une fois trouvés, c'est au philosophe de les mettre dans tout leur jour, par la méthode syllogistique (εἰὰν ληφθῆ τὰ ὑπάρχοντα περὶ ἕκαστον, ἡμέτερου ἤδη τὰς ἀποδείξεις ἐτοιμῶς ἐμφανίζειν); c'est au philosophe de les démontrer, quand il est possible de le faire, ou de faire voir clairement qu'ils sont indémontrables.

Ici Aristote renvoie le lecteur, pour plus de précision, à son traité sur la dialectique (Voir plus haut, page 117.) (δι' ἀκριβείας δὲ διελελύθαμεν ἐν τῇ πραγματείᾳ τῇ περὶ τὴν διαλεκτικὴν), et ce traité ne peut être autre que les Topiques, où, ces questions, en effet, sont complètement développées. (Voir l'analyse des Topiques.)

On pourrait croire que la méthode qui vient d'être exposée, pour la recherche du moyen, se confond avec la méthode de division, qui, comme l'on sait, était fort recommandée dans l'école platonicienne (ch. 31, 46, a, 31). Pour prévenir cette confusion, Aristote a soin de faire observer que la division par genres et espèces (ἡ διὰ τῶν γενῶν διαίρεσις) n'est qu'une partie peu importante de la méthode complète qu'il vient d'exposer (μικρόν τι μόνον ἐστὶ τῆς εἰρημένης μεθόδου). Il s'efforce donc de montrer que la méthode de division, contre-épreuve très faible du syllogisme, impuissant syllogisme, (ἀσθενὴς συλλογισμός), est mauvaise, parce qu'elle fait nécessairement une pétition de principe, et qu'elle ne donne pas même toujours les différences de la

chose, quoiqu'elle semble y être particulièrement destinée. « Et c'est ce que n'ont pas vu, ajoute Aris-
 « tote, ceux qui s'en sont d'abord servis; ils ont
 « essayé de la mettre en usage, comme s'il était
 « possible de faire une démonstration de la sub-
 « stance (περὶ οὐσίας ἀπόδειξιν καὶ τοῦ τί ἐστίν), et cette
 « méthode de division les a empêchés de com-
 « prendre, et ce qui pouvait être mis en syllogisme,
 « et la vérité de nos théories. »

Aristote revient, du reste, plus complètement à cette polémique, dans les Derniers Analytiques, liv. 2, ch. 5.

Des trois parties qui composent ce premier livre, deux sont ici terminées; il ne reste plus que la troisième, qui, comme on l'a déjà dit (page 210), contient une méthode pour ramener les raisonnements, quelque compliqués qu'ils soient, aux trois figures exposées plus haut. La méthode du syllogisme sera donc ainsi complète, et le but que l'auteur s'était proposé sera parfaitement atteint (τέλος ἂν ἔχοι ἢ ἐξ ἀρχῆς πρόθεσις).

Ch. 32, p. 46, b, 40. «Après ce qui précède, il
 « nous faut parler de la manière de ramener les
 « syllogismes aux figures expliquées plus haut. Car
 « c'est là ce qui nous reste encore à examiner
 « dans cette étude. En effet, si, après avoir vu la
 « formation des syllogismes, et avoir acquis la
 « faculté de les trouver, nous savions, de plus,
 « ramener les syllogismes tout faits aux figures

« antérieurement exposées , le but que nous nous
 « étions d'abord proposé serait atteint. Ceci ser-
 « virait encore à confirmer tout ce qui a été dit
 « déjà ; et ce qui va suivre montrera d'autant plus
 « clairement que cette théorie est exacte. Car il
 « faut que tout ce qui est vrai soit de tout point
 « parfaitement conséquent.

« On doit essayer d'abord de dégager les deux
 « propositions du syllogisme , car il est plus facile
 « de diviser en grandes portions qu'en portions
 « plus petites ; et les composés sont plus grands
 « que les éléments dont ils sont formés ; il faudra
 « voir ensuite quelle proposition est générale,
 « quelle proposition est particulière ; et si les deux
 « ne se trouvent point formellement exprimées , il
 « faut y suppléer soi-même en établissant celle
 « qui manque ; car, souvent, soit en écrivant,
 « soit en faisant une question de vive voix, on se
 « contente d'avancer la proposition universelle,
 « sans ajouter la proposition particulière qui est
 « en elle ; parfois l'on donne bien les deux pro-
 « positions, mais l'on oublie ce qui les rend con-
 « cluantes, et l'on fait une question sans portée. Il
 « faut examiner encore, si l'on n'a rien pris d'inutile,
 « ou si l'on n'a pas omis quelque donnée indis-
 « pensable. Il faut rétablir l'un , écarter l'autre,
 « jusqu'à ce que l'on ait obtenu les deux proposi-
 « tions ; car, sans elles, il est impossible de répondre
 « à des questions ainsi posées. Il est des cas où l'on
 « peut apercevoir sans peine ce qui manque ; mais

« quelques personnes ne le voient pas, et croi
 « faire un syllogisme, parce qu'il résulte
 « données quelque chose de nécessaire.
 « exemple, si l'on suppose que la substance n'ét
 « pas détruite, la substance ne l'est pas, mais
 « si l'on détruit les éléments, le composé qu
 « forment est ainsi détruit. Avec ces données,
 « a bien pour conséquence nécessaire que la mé
 « partie de la substance est aussi substance, n
 « il n'y a pas réellement syllogisme par
 « données seules, et les propositions manqu
 « Si, de plus, on suppose que, l'homme exista
 « il faut nécessairement que l'animal existe, a
 « que la substance de l'animal, il y a aussi né
 « sité que, l'homme existant, la substance exi
 « mais il n'y a pas là encore de syllogisme, car
 « propositions ne sont pas disposées comme n
 « l'avons dit. Ce qui nous trompe dans ces div
 « cas, c'est qu'il sort une conséquence nécess
 « des données, et que le syllogisme aussi doi
 « quelque chose de nécessaire; mais le nécess
 « s'étend plus loin que le syllogisme; car tout
 « logisme est du nécessaire; mais tout nécess
 « n'est pas syllogisme. Ainsi donc, si certai
 « données étant posées, elles offrent une con
 « quence, il faut essayer de les ramener aux figu
 « du syllogisme, et s'attacher d'abord aux d
 « propositions; ensuite, les diviser en termes
 « prendre pour moyen celui des termes qui
 « répété dans les deux propositions; car, p

« toutes les figures, le moyen doit toujours se
 « trouver dans l'une et dans l'autre des proposi-
 « tions. Si donc, le moyen attribue et est attribué,
 « ou bien qu'il attribue lui-même dans l'une, et
 « que dans l'autre quelque chose soit nié de lui,
 « c'est la première figure; s'il attribue, et qu'il soit
 « nié d'un autre terme, c'est la seconde; si les
 « deux autres termes lui sont attribués, ou bien
 « que l'un lui soit attribué et l'autre nié de lui,
 « c'est la dernière. C'est en effet ainsi que le
 « moyen était placé dans chaque figure. Et de
 « même encore, si les propositions n'étaient pas
 « universelles, la définition du moyen n'en sub-
 « siste pas moins. On voit donc que là où il n'y a
 « pas de répétition, il n'y a pas non plus de syllo-
 « gisme, puisqu'il n'y a pas de moyen. Puis donc
 « que nous savons quelle question est conclue dans
 « chaque figure, et dans quelle se trouve l'uni-
 « versel et le particulier, il est clair qu'on ne doit
 « pas regarder à toutes les figures, mais à la
 « figure qui appartient spécialement à chaque
 « question. Quant aux questions qui se concluent
 « dans plusieurs figures, nous reconnaitrons la
 « figure propre par la position du moyen. »

Ch. 33, 47, b, 15. Ainsi, après avoir dégagé les principes les plus prochains du syllogisme, les propositions, Aristote enseigne à dégager les principes plus éloignés, les termes; et il recommande de nouveau de ne point s'arrêter à la seule condition du nécessaire, qui ne suffit pas pour consti-

tuer le syllogisme (ch. 34, 47, b, 39). Il faut prendre garde aussi de confondre les termes absolus indéterminés et les termes universels, bien qu'ils ne semblent pas beaucoup différer les uns des autres (*παρὰ μικρὸν*). Il faut en outre moins s'attacher à la forme même des mots qu'à la pensée et à l'expression générale (ch. 35, 48, a, 29); car quelquefois la notion n'a pas d'expression propre (*πολλάκις γὰρ ἔσσονται λόγοι οἷς οὐ κεῖται ὄνομα*). Le moyen peut donc n'être pas un mot unique : il peut être toute une proposition (*λόγον*). Aristote donne encore ici pour le dégagement des termes (*τῶν ὄρων ἔκθεσις*) quelques préceptes dont les principaux sont (ch. 36, 48, a, 40) : l'attribution du premier extrême au moyen, et celle du moyen à l'autre extrême, ne sont pas toujours pareilles, à cause des divers sens qu'on peut attacher à l'idée d'existence ; il faut ne pas confondre les cas divers que le mot peut recevoir (48, b, 40.) : pour les termes isolés, il faut toujours les mettre au cas direct, au nominatif, et, dans les propositions, aux cas qu'exige ce qui les accompagne (ch. 37, 49, a, 6) ; il faut bien veiller à la nature des attributions, conditionnelles ou absolues, simples ou complexes (ch. 38, 49, a, 12) ; et dans celles-ci, il faut toujours rapporter les expressions redoublées, complexes (*τὸ ἐπαναδιπλούμενον*), au grand extrême et jamais au moyen (ch. 3, 9, et 40, 49, b, 3) ; quand on prend une expression, un mot à la place d'un autre (*μεταλαμβάνειν ἃ τὸ αὐτὸ δέ-*

vari) de même valeur, il faut éviter toute espèce de différence dans la signification importante des mots, et surtout, ne pas confondre les mots combinés ou non combinés (ch. 41, 49, b, 15); enfin, il faut veiller à bien placer le signe de l'universalité, qui doit être au sujet, et non à l'attribut.

Ch. 42, 50, a, 8. Il est évident, du reste, que toute question ne peut être ramenée à toutes les figures, et que c'est la nature de la conclusion qui détermine la figure où on doit la chercher, et le mode d'analyse à employer (ch. 43, 50, a, 12). Quand ce sont des définitions dont on s'occupe, il ne faut pas s'arrêter à la définition entière dont la longueur serait gênante; il faut s'attacher uniquement au terme, ou à la portion de terme, qui fait question (πρὸς ὃ διαίλεται. Ch. 44, 50, a, 16). Enfin les syllogismes par impossible, et les syllogismes hypothétiques, ne peuvent être résolus par les règles précédentes, parce qu'ils ne sont pas de vrais syllogismes, et qu'ils ne dépendent que d'une convention faite par les interlocuteurs. Aristote promet au reste de revenir sur ce sujet (50, b, 2.), et d'étudier les propriétés des syllogismes hypothétiques. Cette discussion spéciale ne se retrouve plus dans l'Organon; mais la mention, qui en est faite ici, suffirait, à elle seule, pour repousser les reproches dont l'oubli du Stagirite, à l'égard des syllogismes hypothétiques, a si souvent été l'objet.

Aristote vient de dire qu'une même question pouvait se conclure dans plusieurs figures, et c'est

ce qu'on peut voir sans peine, d'après le résumé qu'il a donné plus haut des quatorze modes concluants. Il trace ici quelques règles pour apprendre comment une figure se réduit à une autre (ch. 45, 50, b, 6. ἀναγαγεῖν τὸν συλλογισμόν εἰς ἄλλοτερον, ἀναλύειν ἐν ἑτέρῳ σχήματι). Ainsi deux des modes négatifs de la seconde figure passent à la première par la conversion simple de la majeure, etc. Aristote expose donc d'abord, comment les syllogismes des deux dernières figures peuvent être ainsi ramenés à ceux de la première (50, b, 17), et ensuite, comment ceux de la seconde passent à la troisième, et réciproquement. Cette permutation de ce passage d'une figure à l'autre (μετάβασις), n'a pas lieu du reste pour tous les modes; quelques-uns seulement peuvent la recevoir. En général, le passage des deux dernières figures se fait (51, a, 23) par la conversion de la mineure; et, pour les deux dernières figures, les mêmes syllogismes qui n'avaient pu se convertir dans la première figure, ne peuvent non plus être convertis les uns dans les autres (51, b, 40).

Pour bien faire ces conversions, il est encore un autre point qui mérite la plus grande attention c'est la nature et la forme des propositions composées d'attributs négatifs (ch. 46, p. 51, b, 8). Il faut, quand on convertit une figure en une autre, distinguer soigneusement ces attributs, de la simple énonciation négative. Ceci se rapporte à la théorie des oppositions qui termine le *Traité de*

langage. Les attributs négatifs ne signifient pas du tout la même chose que les négations simples, et ne forment pas, comme on pourrait le croire, une négation de la même affirmation. Ainsi, la négation de cette proposition : L'homme peut marcher, n'est point du tout : L'homme peut ne pas marcher, mais bien : L'homme ne peut pas marcher. Et de celle-ci : Le bois est blanc, la négation réelle est : Le bois n'est pas blanc, et non point : Le bois est non blanc. On peut voir sans peine que l'affirmation indéterminée, et la négation formelle, peuvent être souvent toutes deux vraies, et toutes deux fausses, ce qui ne peut jamais être, comme on sait, dans les oppositions complètes. Selon que les syllogismes auront l'une ou l'autre forme, ils ne pourront être ramenés aux mêmes figures. De là aussi résulte quelques changements (52, a, 40), dont il faut bien tenir compte, dans l'opposition des antécédents et des conséquents entre eux.

On peut reconnaître ici l'exactitude de ce qui a été dit plus haut (page 133) sur le désordre de la fin de ce premier livre. Le sujet traité dans les chapitres 45 et 46 l'a déjà été en grande partie dans les chapitres 5 et 6 (voir pages 226 et suiv.), quand il s'est agi de la conversion des différents modes concluants les uns dans les autres. Il serait peu sage de tenter ici un déplacement, qui ne pourrait être que fort hasardé; mais il est utile du moins d'en faire remarquer la probabilité.

Ici se termine l'analyse du premier livre des Premiers Analytiques. On a exposé la pensée d'Aristote dans toutes ses parties les plus importantes, et on l'a suivie pas à pas, sans en changer le développement, en se contentant de la résumer, et de la présenter avec le plus de clarté possible. On a pu voir comment elle s'enchaîne; on a pu sentir quelles difficultés elle présente; mais on a pu voir aussi quelle en était l'abondance, la richesse, et surtout l'incomparable sagacité. Dans une matière toute neuve, Aristote n'a rien omis; il a tout prévu, tout classé, et, loin de rien laisser à faire à ses successeurs, il les a tous dépassés à l'avance: depuis lors, des portions entières de sa théorie n'ont point été refaites par d'autres mains. Le Stagirite est déjà, dans ce premier livre, plus complet qu'aucun des logiciens postérieurs; et pourtant, dans sa pensée, la théorie du syllogisme n'est point encore finie.

Analyse du second livre des Premiers Analytiques.

Pour donner aux études antérieures toute l'étendue et toute l'importance qu'elles peuvent avoir, Aristote se propose de traiter, dans le second livre des Premiers Analytiques, trois derniers points: d'abord des propriétés du syllogisme relativement à la vérité de sa conclusion: en second lieu, des défauts du syllogisme qui peuvent être

ramenés à six principaux : et enfin, comme complètement indispensable, des formes diverses de raisonnement qui, sans être vraiment syllogistiques, se rapportent toutes cependant de plus près, ou de plus loin, au syllogisme lui-même. Ainsi, le sujet de ce second livre tient parfaitement à celui du premier ; mais l'on peut douter, d'après les raisons alléguées plus haut (page 123), que cette division en livres appartienne bien à l'auteur lui-même.

Après une récapitulation, du reste, peu exacte, des théories précédentes, qui paraîtrait appuyer la conjecture émise plus haut (page 255) sur le déplacement des deux derniers chapitres du premier livre (ch. 1, 53, a, 5), Aristote établit une première propriété du syllogisme : elle consiste en ce qu'un même syllogisme peut avoir plusieurs conclusions (*πλείω συλλογιζονται*).

Tous les syllogismes à conclusion universelle, peuvent avoir plusieurs conclusions, puisque la proposition universelle affirmative, peut se convertir en particulière affirmative (voir plus haut, pag. 214) ; mais parmi les syllogismes à conclusion particulière, les affirmatifs peuvent jouir de cette propriété ; les négatifs n'ont jamais qu'une seule conclusion, parce que la négative particulière ne se convertit pas. Ces conclusions différentes pourront être obtenues, d'abord par la conversion des propositions (53, a, 10), et ensuite, en

prenant des espèces sous le même genre, tantôt du moyen dans la première figure, et tantôt du mineur, dans la seconde, pour les syllogismes généraux, et pour les syllogismes particuliers de toutes les figures (53, a, 34), sous le genre du moyen.

Ch. 2, 53, b, 5. Une seconde propriété du syllogisme est relative à la vérité de ses prémisses et de sa conclusion : « Ainsi, les propositions peuvent « être toutes deux vraies, ou toutes deux fausses; « ou bien l'une peut être vraie et l'autre fausse. « La conclusion doit nécessairement être fausse ou « vraie. De propositions vraies, on ne peut conclure le faux; mais de propositions fausses, on « peut conclure le vrai, si ce n'est relativement à « la cause de la chose, du moins à son existence « de fait (πλὴν οὐ διότι ἀλλ' ὅτι); car des propositions « fausses ne sauraient donner une conclusion vraie, « pour la cause même de la chose. »

On peut se convaincre, par l'examen des modes et des figures, que, de prémisses fausses, on peut conclure le vrai. Il est, du reste, évident, sans qu'on ait besoin de s'y arrêter, que, de propositions vraies, on ne peut conclure le faux.

53, b, 26. Première figure. De deux propositions fausses, ou de l'une des deux fausse, on peut conclure le vrai dans les modes universaux de la première figure (54, b, 17), et dans les modes particuliers, selon que la proposition fausse, ou les propositions fausses, le sont en tout ou en

partie (δλης ψευδοῦς οὔσης, ἐπί τι ψευδοῦς οὔσης), selon que c'est la majeure ou la mineure.

Ch. 3, 55, b, 3. Deuxième figure. Même examen pour la seconde figure, dans les modes universaux et dans les modes particuliers, selon qu'une seule des propositions est fausse, ou que les deux le sont, soit en tout, soit en partie.

Ch. 4, 56, b, 4. Troisième figure. Mêmes résultats pour la troisième figure; et dans chaque figure, Aristote confirme ses assertions par des syllogismes abstraits, c'est-à-dire, rendus par des lettres. Ici il n'a pas même conservé la diversité des lettres, comme il l'avait fait plus haut, selon la diversité des figures.

57, a, 36. Voici du reste son résumé : de la fausseté de la conclusion, on peut conclure à celle des prémisses; mais on ne peut pas conclure de la vérité de l'une à celle des autres; et la cause en est que, lorsque deux choses sont entre elles dans ce rapport que, l'une étant nécessairement, l'autre est simplement, si la première chose n'est pas, l'autre ne sera pas non plus; et si la première est, il n'y aura pas nécessité que la seconde soit.

Ch. 5, 57, b, 18. Une troisième propriété du syllogisme, c'est qu'on peut, avec les éléments qui la composent, faire une démonstration circulaire. Voici en quoi consiste cette démonstration, qu'on peut appeler aussi réciproque (τὸ κύκλῳ καὶ ἐξ ἀλλήλων δείκνυσθαι). En prenant la conclusion du syllogisme comme prémisses, et renversant

l'attribution (*ἀνάπαλιν τῇ κατηγορίᾳ*) de l'une des prémisses, on peut mettre l'autre dans la conclusion nouvelle. Par exemple, si l'on a démontré que A est à tout Γ au moyen de B, on fait une démonstration circulaire, en supposant que A est à Γ, et Γ à B, et l'on a A et B pour conclusion; car on avait d'abord supposé, à l'inverse, que B était à Γ quand B était moyen, dans le premier syllogisme (57, b, 29). La démonstration circulaire ne saurait se faire autrement; si l'on prend en effet un moyen nouveau en dehors des trois termes, ce n'est plus une démonstration circulaire; c'est une démonstration différente. Ceci, du reste, ne peut avoir lieu que pour des propositions qui peuvent se convertir: mais dans celles qui ne le peuvent pas, l'une des propositions doit être regardée comme indémontrable circulairement.

Première figure. Dans la première figure, pour les modes universaux, le cercle parfait s'obtient pour le syllogisme affirmatif, quand les termes sont réciproques: et pour le négatif, on obtient, par le cercle, une majeure universelle négative, et une mineure affirmative universelle: pour les syllogismes particuliers, la majeure universelle ne peut être prouvée circulairement; mais la mineure affirmative particulière peut l'être.

Ch. 6, 58, b, 13. Deuxième figure. Même examen des modes de la deuxième figure, et distinction des propositions qui peuvent, par le syllogisme circulaire, être amenées dans la

conclusion, et de celles qui ne le peuvent pas.

Ch. 7, 58, b, 39. Troisième figure. Même examen; mêmes distinctions.

59, a, 32. Ces règles sur le syllogisme circulaire se résument ainsi : « Dans la première figure, le « syllogisme circulaire ou réciproque (δι' ἀλλήλων « δειξίς) se fait par la troisième, ou par la première « elle-même : la conclusion étant affirmative, le « cercle a lieu par la première figure; si elle est « négative, par la troisième; car on suppose alors « que l'un des termes est à tout ce à quoi l'autre « n'est absolument point. Dans la deuxième « figure, si le syllogisme est universel, il se dé- « montre circulairement par la même figure et par « la première : s'il est particulier, par la même « figure aussi, et par la troisième. Enfin, tous ceux « de la troisième se démontrent circulairement « dans cette même figure. On voit, en outre, que « tous les syllogismes qui, dans la troisième et la « moyenne figure, ne se démontrent pas par leur « figure propre, ou ne sont pas circulaires, ou « sont imparfaits. »

On a vu plus haut (page 257), qu'un même syllogisme pouvait avoir plusieurs conclusions, et qu'un des moyens d'obtenir cette diversité de conclusions, c'était de convertir la conclusion première en des propositions équivalentes. Aristote se pose ici une question à peu près analogue, et il y découvre une nouvelle propriété du syllogisme.

Ch. 8, 59, b, 1. Si l'on convertit la conclusion, soit dans sa contradictoire, soit dans sa contraire (*ἀντικειμένως ἢ ἐναντίως*), on fait subir à l'une des prémisses une certaine modification; car avec une conclusion convertie, et l'une des prémisses qui demeure, on doit nécessairement détruire l'autre prémisses. Aristote n'a point créé ici de mot spécial pour cette mutation nouvelle, et il l'appelle simplement *τὸ ἀντιστρέφειν*, comme pour la conversion ordinaire des propositions. Les Scholastiques ont dû faire un mot nouveau, et c'est celui d'*obversion*. L'obversion consiste donc à changer la conclusion en son opposé, contradictoire ou contraire, à retenir l'une des prémisses telle qu'elle est, et, avec ces deux éléments, détruire l'autre prémisses dans une conclusion nouvelle, c'est-à-dire, obtenir l'opposé de cette prémisses.

Aristote examine successivement, comment l'obversion peut avoir lieu dans les trois figures du syllogisme (59, b, 25; ch. 9, 60, a, 15; ch. 10, 60, b, 6); il étudie par ordre les modes universels et les modes particuliers de chacune d'elles, et il recherche dans quelle figure nouvelle se forme le syllogisme ainsi obtenu; puis, après un examen détaillé des modes qui reçoivent l'obversion, et de ceux qui ne peuvent la recevoir, il conclut que l'obversion faite, comme on vient de le dire, détruit, dans la première figure, la mineure par la deuxième, et la majeure par la troisième; dans la seconde, la mineure par la

première, la majeure par la troisième; et enfin, dans la troisième, la majeure par la première, et la mineure par la seconde.

Cette obversion peut être considérée comme une quatrième propriété du syllogisme. Une cinquième qui se rapproche beaucoup de celle-là, c'est la démonstration du syllogisme par l'impossible (ch. 11, 61, a, 20. *διὰ τοῦ ἀδύνατου*). Cette démonstration consiste à prouver la conclusion vraie, en en prenant la contradiction (*ἀντίφασις*), que l'on joint à une autre proposition, pour arriver à une conclusion dont l'impossibilité est de toute évidence. Cette démonstration par l'impossible a lieu dans toutes les figures; elle diffère de l'obversion (*τῇ ἀντιτροφοῦ*), en ce que celle-ci s'emploie quand le syllogisme a déjà été formé, et qu'on y garde deux des propositions; dans la réduction à l'impossible (*ἀπάγεται εἰς τὸ ἀδύνατον*), on ne convient pas à l'avance de l'opposition, mais on voit évidemment qu'elle est vraie.

Tous les modes, dans toutes les figures, ne peuvent pas être ramenés à l'impossible. Ainsi, dans la première figure (61, a, 36), l'universel affirmatif ne peut être réduit à l'impossible, ni par sa contradictoire, ni par sa contraire. L'affirmatif particulier peut l'être en prenant sa contradictoire pour majeure.

Ch. 12, 62, a, 20; ch. 13, 62, b, 5. Examen successif des autres modes dans la première figure, dans la deuxième, dans la troisième, et indication des figures nouvelles, dans lesquelles se concluent

les syllogismes ainsi ramenés à l'impossible. La règle générale à observer dans ces modifications, c'est qu'il faut toujours prendre la contradictoire de la conclusion, et non pas sa contraire. On voit qu'ici encore la théorie exposée dans l'ερμηνεία est mise en usage, et qu'elle est tout-à-fait indispensable à l'intelligence complète de la théorie du syllogisme.

Cette démonstration par l'impossible est d'une grande importance, et d'un fréquent emploi. Aristote s'y arrête (ch. 14, 62, b, 39), et cherche à montrer en quoi elle diffère de la démonstration ostensive (ἀπόδειξις δεικτική), c'est-à-dire, concluant une réalité au lieu d'une impossibilité. « La démonstration ostensive part de prémisses vraies, accordées, tandis que la démonstration par impossible pose d'abord ce qu'elle veut réfuter (ὁ βούλεται ἀναιρεῖν), et conduit le syllogisme à une erreur patente qu'on doit reconnaître (ἀπάγωσα εἰς ὁμολογούμενον ψεῦδος). Elles prennent donc toutes deux des propositions accordées, mais l'une prend les propositions dont sortira le syllogisme, l'autre n'en prend qu'une seule, avec la contradiction de la conclusion. Pour la première, il n'est pas besoin de connaître la conclusion, ni de présupposer que la chose est ou n'est pas; pour la seconde, au contraire, il faut nécessairement que la chose ne soit pas. Du reste, tout ce qui a été démontré ostensivement (δεικτικῶς), peut l'être aussi par l'impossible pour les

mêmes termes, si ce n'est dans la même figure (63, a, 9, a, 25, a, 40 et 63, b, 18). Aristote le démontre par l'examen des trois figures.

Ch. 15, 63, b, 23. Une dernière question, relative à ces modifications du syllogisme, c'est de savoir ce que devient la conclusion, et dans quelle figure on peut l'obtenir, quand les prémisses sont des propositions opposées. Dans la première figure (63, b, 31), il n'y a pas de syllogisme possible avec des propositions de ce genre. Dans la seconde, (63, b, 40), il peut y en avoir avec des prémisses contradictoires et contraires. Dans la troisième, il n'y a pas de syllogisme affirmatif de cette espèce, mais il y en a de négatifs (64, a, 20, 64, a, 37). Ici se trouvent cités les Topiques, en confirmation de cette théorie; mais il serait difficile de dire à quelle partie des Topiques se réfère exactement cette citation; elle peut être cependant rapportée au ch. 1 du 8^e livre.

Ici se termine la première partie du second livre, qui traite des propriétés principales du syllogisme; et commence la seconde, qui montre quels peuvent en être les défauts. Il ne s'agit plus, dans cette recherche, des défauts qu'on pourrait appeler formels, et qui seraient contraires aux règles données dans le premier livre sur les figures et les modes: il s'agit des défauts matériels, c'est-à-dire, de ceux qui affectent le fond même de la pensée mise en syllogisme, et qui s'opposent à

une conclusion vraie, bien qu'elle puisse être encore régulière.

Ch. 16, 64, b, 28. Le premier, et l'un des plus graves, c'est la pétition de principe (*τὸ ἐν ἀρχῇ αἰτεῖσθαι καὶ λαμβάνειν*). La pétition de principe consiste à prendre pour démontré, ce qui fait précisément question, et à regarder, comme évidente en elle-même, une chose qui ne peut l'être qu'à l'aide de quelques autres (*δι' ἄλλων*). Cette erreur est très fréquente, et en géométrie, par exemple, elle a lieu pour la démonstration des parallèles, où l'on ne s'aperçoit pas qu'on admet des données indémontrables sans les parallèles elles-mêmes. Ainsi, la pétition de principe s'oppose à la démonstration, puisqu'elle cherche à prouver une chose inconnue par une chose qui ne l'est pas moins, tandis que le propre de la démonstration, c'est, au contraire, de partir de choses connues, admises et primitives. L'inconnu ne peut être un principe de démonstration (65, a, 13). La pétition de principe peut se retrouver, du reste, dans toutes les figures. Dans les syllogismes démonstratifs, elle s'attaque à des principes vrais (*τὰ κατ' ἀλήθειαν οὕτως ἔχοντα*), et dans les syllogismes dialectiques, à des principes simplement probables (*τὰ κατὰ δόξαν*).

Ch. 17, 65, a, 37. Un autre vice du syllogisme consiste à conclure le syllogisme faux, sans que cette fausseté touche directement à la question (*τὸ μὴ παρὰ τοῦτο συμβαίνειν ψεῦδος*). Cet argument,

qui est d'un fréquent usage (ὁ πολλάκις ἐν τοῖς λόγοις εἰώθαμεν λέγειν), a lieu surtout dans les syllogismes par impossible, quand on nie la chose même qui démontre la proposition menant à l'impossible. C'est qu'alors on peut, même en la retranchant, conclure tout aussi bien le syllogisme; ce qui ne saurait avoir lieu dans les syllogismes démonstratifs. puisque, en y supprimant la thèse elle-même, il ne peut plus y avoir de syllogismes. La manière la plus ordinaire de conclure ainsi le faux à côté de la question (τοῦ μὴ παρὰ τὴν θέσιν εἶναι τὸ ψεῦδος), c'est de prendre pour cause ce qui ne l'est pas (65, b, 16). C'est ce qu'on a dit dans les Topiques. Cette citation des Topiques semble se rapporter au liv. 8, chap. 4, et mieux encore, au chap. 4 ou 5 des Réfutations des sophistes, pages 166, b, 26, et 167, b, 38¹. Le défaut dont il s'agit ici, consisterait, par exemple, pour prouver que le diamètre est incommensurable, à prouver, suivant l'opinion de Zénon, qu'il n'y a pas de mouvement possible. Mais il est trop clair que le faux que l'on conclurait ainsi, ne ferait absolument rien à la question (μὴ παρὰ τοῦτο). Le moyen d'obtenir l'impossible vrai qu'on cherche, c'est, ou de descendre au sujet de l'hypothèse, ou de remonter à l'attribut. Ainsi, pour conclure à l'impossible, à l'absurde, avec toute vérité, il faut

1. Il résulterait de ceci, qu'Aristote aurait appelé du nom commun de Topiques, les Topiques, proprement dits, et les Réfutations des sophistes.

que cette conclusion absurde s'accorde avec les termes de l'hypothèse.

Ch. 18, 66, a, 16. Le faux au lieu d'être dans la conclusion peut être dans les prémisses, qui l'auraient pris dans une première conclusion; c'est ce qu'Aristote appelle ψευδής λόγος.

Ch. 19, 66, a, 25. Le Catasyllogisme, autre défaut du syllogisme, a lieu, quand un des interlocuteurs pose lui-même dans la discussion, ou qu'on lui accorde quelque assertion dont la conclusion est contre lui. Aristote donne ici quelques conseils à l'interlocuteur qui répond, pour éviter le catasyllogisme, et à l'interlocuteur qui interroge, pour l'obtenir. On voit que ces règles et ces conseils sortent du cercle des théories antérieures, et rentrent dans la pratique. Elles semblent ici déplacées, et elles appartiendraient mieux à la dernière partie des Topiques. Cependant aucun doute ne s'est élevé sur l'authenticité de ce passage, Viennent dans le chapitre suivant (ch. 20, 66, b, 4), d'autres conseils analogues, pour éviter de se contredire soi-même (ἐλεγχος). Celui qui répond saura prévenir cet inconvénient, en n'accordant point à son adversaire les propositions affirmatives, qui sont essentielles au syllogisme.

Ch. 21, 66, b, 18. Le défaut qu'Aristote signale ensuite, c'est celui qu'il appelle : conception erronée (κατὰ τὴν ὑπόληψιν ἀπάτην). Il consiste à savoir et à ignorer à la fois quelque chose d'une même chose : à la savoir, par exemple, d'une ma-

nière générale, et à l'ignorer d'une manière particulière. On sait que tout triangle a ses angles égaux à deux droits : c'est la connaissance générale; mais on ignore, d'une manière particulière, l'existence de tel triangle, qui cependant, comme tel, jouit bien réellement de cette propriété. Cette conception erronée, appliquée au syllogisme, fait qu'on accorde tel attribut à un moyen, et qu'on le refuse à un autre moyen, qui cependant l'a également; c'est qu'on pourra savoir l'existence de l'attribut au particulier, sans la savoir à l'universel, et réciproquement.

Ch. 22, 67, b, 27. Enfin, Aristote donne quelques conseils pour bien poser le syllogisme, lorsque, les deux extrêmes étant réciproques, le moyen doit également l'être à l'un et à l'autre.

Il ne reste plus, pour compléter ce second livre et la théorie syllogistique, qu'à passer en revue les diverses formes de raisonnements, autres que le syllogisme, mais qui toutes s'y ramènent nécessairement. Aristote en distingue cinq : l'Induction (*ἐπαγωγή*), l'Exemple (*παράδειγμα*), l'Abduction (*ἀπαγωγή*), l'Instance (*ἔνστασις*), et enfin l'Enthymème (*ἐνθύμημα*).

Ch. 23, 68, b, 15. Aristote donne d'abord une haute valeur à l'induction; il la met sur la même ligne que le syllogisme, déclarant que ce sont là, pour nous, les deux moyens uniques de certitude (*ἅπαντα γὰρ πιστεύομεν ἢ διὰ συλλογισμοῦ ἢ ἐξ ἐπαγωγῆς*).

même si, au lieu d'un seul cas pareil, il y en avait plusieurs. Ainsi l'Exemple n'est aucunement comme la partie au tout, ni le tout à la partie; mais, dans le rapport de la partie à la partie, et c'est ce qui le distingue du syllogisme. Il ne diffère pas moins de l'induction, qui, en partant de tous les individus, démontre que le grand extrême est au moyen, et ne lie pas la conclusion à l'extrême : l'Exemple au contraire le lie; mais il ne part pas de tous les individus (οὐκ ἐξ ἀπάντων), il part de quelques-uns ou même d'un seul.

Ch. 25, 69, a, 20. L'Abduction est le syllogisme où la majeure est évidente, mais où la mineure a besoin d'être prouvée (ἄδηλον). On s'écarte alors de la conclusion principale pour prouver cette mineure. Du reste, cette mineure peut être aussi probable, ou plus probable même, que la conclusion (ὁμοίως πιστὸν ἢ μᾶλλον τοῦ συμπεράσματος); elle peut, en outre, avoir un moins grand nombre de moyens qu'elle : alors elle est plus facile à prouver, et l'on est plus près de la savoir (καὶ γὰρ οὕτως ἐγγύτερον τοῦ εἰδέναι).

Ch. 26, 69, a, 37. L'Instance ou objection (ἐνστασις, *instantia*) est une proposition contraire à une autre proposition. Elle diffère de la proposition, en ce que, dans un syllogisme universel, elle peut être particulière, et que la proposition ne saurait y être qu'universelle. Elle n'a lieu que dans deux figures, la première et la troisième, parce que c'est seulement dans ces deux-là, qu'il y a des

conclusions opposées (69, b, 4). On a vu en effet plus haut (Voir page 227), que la seconde figure (69, b, 32) ne renfermait que des conclusions particulières affirmatives ou négatives.

Ch. 27, 70, a, 3. Reste enfin l'Enthymème¹, qui est le syllogisme tiré du vraisemblable, ou du signe. Le vraisemblable (εἶκος), c'est ce qu'on sait être ou n'être pas, arriver ou ne pas arriver, le plus ordinairement (ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ); le signe est une proposition démonstrative, nécessaire ou probable : en effet, ce qui a été précédé ou suivi d'une chose, peut être regardé comme le signe de cette chose, qui a été ou qui est. Le signe qui sert à fonder l'Enthymème peut avoir trois positions (70, a, 12), comme le moyen dans les trois figures. Ainsi, on prouve par la première figure, que telle femme est grosse parce qu'elle a du lait : avoir du lait, est ici le moyen, et c'est aussi le signe. De même, on prouve, par la troisième, que les philosophes sont vertueux, car Pittacus est vertueux. Philosophes représenté par A, vertueux par B, et Pittacus par Γ; comme A et B pourront être attribués à Γ, c'est la dernière figure. On peut prouver par la seconde figure qu'une femme est grosse parce qu'elle est pâle; car être pâle est à toutes les femmes grosses, et celle-ci est pâle. Le moyen est attribut dans les deux propositions. Pâle représenté par A, être grosse par B, femme par Γ.

1. Aristote prend ici le mot d'Enthymème dans un sens spécial et qui ne répond pas entièrement à celui qu'on lui donne maintenant.

Quand on ne met à l'Enthymème qu'une seule proposition, c'est toujours le signe qu'on prend, quand on y met les deux propositions, c'est une sorte de syllogisme complet. On l'établirait ainsi : Pittacus est ambitieux : les ambitieux sont généreux : Pittacus est donc généreux. Ou bien : Pittacus est philosophe ; il est humain : donc les philosophes sont humains. Il faut remarquer que l'Enthymème de la première figure est irréfutable quand il est vrai, car il est général (*ἄλυτος, καθόλου γὰρ ἐστίν*) ; celui de la dernière est facilement réfutable, bien que la conclusion soit vraie, parce qu'il n'est pas général, ou ne s'adresse pas directement à la chose en question (*οὐ πρὸς τὸ πρᾶγμα*) ; en effet, parce que Pittacus est vertueux, il ne s'ensuit pas que tous les philosophes soient vertueux. Celui de la seconde figure est toujours réfutable : il n'y a pas là de vrai syllogisme ; car si les femmes grosses sont pâles, et que cette femme soit pâle, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle soit grosse. Le vrai peut donc appartenir au signe, dans tous les sens qu'on vient de dire, mais aussi, avec les différences qu'on vient d'indiquer.

Une conséquence fort importante de ceci, c'est que le signe peut servir à connaître la nature propre des choses (*φυσιογνωμονεῖν*), si l'on accorde que l'âme et le corps éprouvent des modifications simultanées, par suite de toutes les impressions physiques. Ainsi, supposons qu'un genre d'êtres ait une qualité qui lui soit propre (*ιδίαι*), par

exemple : le courage aux lions ; nécessairement ils auront un signe extérieur de cette qualité, et ce sera, je suppose, d'avoir de fortes extrémités (*μέγαρα άκρωτήρια*). On pourra donc connaître le courage des êtres par cette puissance des extrémités : mais il faudrait admettre que cette qualité et ce signe seraient uniques, la qualité unique étant représentée par signe unique, et réciproquement ; on pourrait juger alors par ce signe du courage de l'homme, ou de tel autre animal. Il serait possible de construire le syllogisme physiognomonique dans la première figure, en admettant que le moyen est réciproque au majeur, et qu'il est plus étendu que le mineur (*τοῦ δὲ τρίτου ὑπερτείνειν*). Ainsi, courage représenté par A, avoir de puissantes extrémités par B, et lion par Γ. B est bien à tout ce à quoi est Γ ; mais il est aussi d'autres êtres : mais A est à tout ce à quoi est B, et non à d'autres : il lui est réciproque (*άντισρέφει*) : sinon, un signe unique ne représenterait plus une qualité unique.

Cette observation ingénieuse par laquelle se termine le second livre des Premiers Analytiques, aurait peut-être mérité de la part d'Aristote un plus long développement. Le philosophe alors aurait été conduit à nous exposer la théorie de l'observation en histoire naturelle, la théorie de l'étude de la nature, dont il a donné lui-même une si magnifique application dans l'Histoire des animaux, et dans ses autres traités sur leur Généra-

tion, sur leur Mouvement, etc. Mais ce n'était point ici le lieu, et il lui a suffi d'indiquer le lien qui unit l'Enthymème et le syllogisme à la connaissance habituelle et vulgaire des phénomènes physiques.

Avec le second livre des Premiers Analytiques, se termine la théorie complète du syllogisme. Pour la résumer, on peut dire qu'Aristote l'a traitée, dans toutes ses parties, avec une sagacité, une profondeur, dont rien depuis n'a reproduit l'exemple. Il a considéré le syllogisme dans ses éléments simples et ses éléments composés, propositions absolues et propositions modales : il l'a considéré dans sa partie essentielle, le moyen, et il a tracé la méthode des rapports du moyen à l'un et l'autre extrême : il a montré comment on pouvait dégager, des raisonnements ordinaires, les éléments du syllogisme régulier, et les discerner les uns des autres. Il a montré ensuite, quelles étaient les propriétés du syllogisme, relativement à la vérité de la conclusion : quels en étaient les défauts ; et enfin, pour compléter le système, il a parcouru les formes diverses de raisonnements autres que le syllogisme, et il a prouvé que toutes s'y rattachaient sans aucune exception.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Analyse des Derniers Analytiques.

LIVRE PREMIER.

Le syllogisme ainsi connu et analysé en lui-même, il reste à montrer quelle en est l'application à la science, et par quelle méthode l'esprit arrive à connaître quelque chose avec certitude; en d'autres termes, il reste à expliquer ce que c'est que la démonstration, et quels procédés elle emploie.

Ch. 1, p. 71, a, 2. Le premier principe que pose Aristote, et qui sert de fondement à la théorie entière, c'est que tout apprentissage intellectuel, soit qu'on acquière la science pour soi, ou bien qu'on la transmette aux autres (διδασκαλία ἢ μάθησις διανοητικῇ), provient toujours, et sans aucune exception, d'une connaissance antérieure; et, en termes scholastiques, de *prénotions*. On peut s'en convaincre par l'examen des méthodes que suivent les mathématiques, et toutes les autres sciences : la logique (καὶ περὶ τοὺς λόγους) ne procède pas autrement en syllogisme, et en induction, l'un partant de principes accordés, universels; l'autre, du particulier, évident par lui-même. Les autres raisonnements, qu'on pourrait appeler de Rhétorique, se

rapprochent sous ce rapport de ces deux-là, l'Exemple de l'Induction, l'Enthymème du syllogisme. Il ne faut pas, du reste, entendre ce principe, comme Platon l'entend dans le *Ménon* (τὸ ἐν τῷ Μένωνι ἀπόρημα). Ce n'est point ici une réminiscence. On peut dire à la fois, sans contradiction, qu'on sait en un sens, et qu'en un sens aussi, on ignore ce qu'on apprend. Il n'y aurait absurdité que si l'on disait qu'on sait une chose de la façon même qu'on l'apprend (71, b, 8). Mais on peut fort bien savoir la chose d'une manière générale, et l'ignorer d'une manière particulière; savoir, par exemple, que tout triangle a ses trois angles égaux à deux droits, sans savoir spécialement, et autrement que par l'induction, que cette figure renfermée dans un demi-cercle est un triangle.

Ch. 2, p. 71, b, 10. Savoir une chose d'une manière vraie et stable, et non point d'une manière accidentelle et sophistique, c'est savoir la cause de cette chose, qui la fait être telle qu'elle est, sans qu'elle puisse être autrement. Or, il n'y a qu'un moyen de savoir ainsi, c'est la démonstration; et la démonstration (ἀπόδειξις), c'est précisément le syllogisme qui fait savoir (συλλογισμὸν ἐπιστημονικόν). Il suit de là que la démonstration doit, de toute nécessité, partir de principes plus connus que la conclusion; et que ces principes doivent être vrais d'abord, primitifs, immédiats; qu'ils doivent être antérieurs à la conclusion, et que c'est d'eux, comme causes, que la conclusion doit sortir.

Mais ici je dois laisser parler Aristote, puisqu'il s'agit de la base même sur laquelle il a construit toute la théorie de l'acquisition de la certitude.

Ch. 2, p. 71, b, 9. « Nous croyons savoir une
 « chose d'une manière absolue, et non point d'une
 « manière sophistique et accidentelle, quand nous
 « pensons connaître la cause qui produit cette
 « chose, que nous savons qu'elle en est la cause,
 « et que la chose ne saurait être autrement. Savoir
 « est évidemment à peu près cela. En effet, ceux
 « qui savent et ceux qui ne savent pas, ont cette
 « différence que les uns croient être, et que les
 « autres sont réellement dans ce cas, que la chose
 « qu'ils savent ne peut absolument point être
 « d'une autre façon. Qu'il y ait une autre manière
 « encore de savoir, c'est ce que nous dirons plus
 « tard : ici nous affirmons qu'on sait par démon-
 « stration. J'appelle démonstration le syllogisme
 « scientifique (*ἐπιστημονικόν*); et j'appelle scienti-
 « fique, celui qui, par cela même que nous le con-
 « naissons, nous apprend quelque chose. Si donc,
 « savoir est bien ce que nous disons, il faut néces-
 « sairement que la science, acquise par démonstra-
 « tion, repose sur des choses vraies, primitives,
 « immédiates, plus notoires, antérieures, et causes
 « de la conclusion; car c'est ainsi qu'elles seront
 « les principes de ce qui est démontré. Sans elles,
 « il peut bien y avoir syllogisme; mais il n'y aura
 « pas démonstration, car le syllogisme ne don-

« nera pas de science. Il faut qu'elles soient vraies
 « et réelles, parce qu'on ne peut savoir ce qui
 « n'est pas; par exemple, que le diamètre est
 « commensurable. Il faut qu'elles proviennent de
 « principes primitifs, indémontrables, parce qu'on
 « ne saura rien, si l'on n'en a pas la démonstration;
 « car savoir les choses de la démonstration autre-
 « ment que par accident, c'est avoir la démonstra-
 « tion. Il faut, en outre, qu'elles soient causes, plus
 « notoires, et antérieures: causes, parce que nous ne
 « pensons savoir que quand nous savons la cause:
 « antérieures, puisqu'elles sont causes: et antérieu-
 « rement connues, non pas seulement de cette
 « façon qu'on en comprenne le sens, mais
 « qu'on sache positivement qu'elles sont. Anté-
 « rieures et plus notoires peut, au reste, se
 « prendre en deux sens: car l'antérieur dans la
 « nature, n'est pas le même que l'antérieur pour
 « nous; le plus notoire dans la nature, n'est pas le
 « même que le plus notoire pour nous. J'entends
 « par antérieur et plus notoire relativement à nous,
 « ce qui est le plus rapproché de la sensation;
 « mais d'une manière absolue, c'est au contraire
 « ce qui en est le plus éloigné. Le plus éloigné,
 « c'est le général: le plus proche, c'est le particu-
 « lier; et ces deux choses sont tout-à-fait opposées
 « l'une à l'autre. Venir de primitifs, c'est donc ve-
 « nir des principes propres de la chose; car prin-
 « cipe et primitif, c'est, à mon sens, tout un. Le
 « principe de la démonstration est la proposition

« immédiate : la proposition immédiate est celle
 « qui n'a pas de proposition antérieure à elle. La
 « proposition est l'une des parties de l'énonciation,
 « une pour une; dialectique, quand elle prend
 « indifféremment l'une des deux; démonstrative,
 « si elle s'attache spécialement (ὀρισμένως) à une
 « seule, pour prouver qu'elle est vraie. L'énoncia-
 « tion n'est elle-même qu'une portion de la contra-
 « diction : la contradiction est l'opposition où
 « aucun intermédiaire ne pourrait trouver place.
 « Une partie de la contradiction, c'est ici l'affir-
 « mation d'une chose par rapport à une autre; là,
 « c'est la négation d'une chose par rapport à une
 « autre. J'appelle thèse du principe syllogistique
 « immédiat, la proposition qu'il n'est pas nécessaire
 « de démontrer, mais que ne doit point nécessai-
 « rement posséder celui qui veut apprendre.
 « L'axiôme, au contraire, est celle qu'il doit né-
 « cessairement posséder, et l'on sait qu'il est des
 « choses de ce genre auxquelles ce nom s'applique
 « spécialement. L'hypothèse est la partie de la
 « thèse qui admet l'une des parties de l'énoncia-
 « tion, avec l'existence ou la non-existence de la
 « chose : sans cette condition, ce n'est plus une
 « hypothèse, mais une définition. Ainsi, la défini-
 « tion est une thèse (ὀρισμὸς θέσις ἐστὶ). Ainsi, l'arith-
 « méticien admet que l'unité est la quantité in-
 « divisible (ἀδιαίρετον); mais ce n'est pas une
 « hypothèse; car il ne faut pas du tout confondre

« ces deux expressions ; par exemple, ce qu'est
« l'unité et que l'unité est. »

J'ai traduit tout ce qui précède d'abord à cause du principe même qui y est exposé, et ensuite, à cause des définitions qui terminent ce passage, et qui sont d'une grande importance pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Aristote conclut que ces principes du syllogisme, ces primitifs sur lesquels se fonde la démonstration, doivent être bien autrement certains, bien plus fermement crus que la chose démontrée elle-même (72, a, 28 et 39) ; il ajoute que les principes opposés directement à ceux-là, c'est-à-dire, les principes qui servent au syllogisme de l'erreur contraire à la science (*τῆς ἐναντίας ἀπάτης*), doivent être aussi, par cela même, parfaitement connus de celui qui connaît les autres, et qui doit être absolument inébranlable dans sa croyance (*ἀμετάπειστον*).

Ch. 3, 72, b, 5. Ici l'on fait deux objections, et l'on dit : si l'on doit connaître les principes comme on le prétend, il n'y a pas de science, car tout ne peut se démontrer : d'autres reconnaissent bien que la science est possible, mais ils ajoutent qu'alors tout est démontrable. Ces deux objections se fondent, l'une et l'autre, sur ce faux principe, que toute science vient de la démonstration, ce qui n'est pas vrai (72, b, 19), puisque celle des notions immédiates n'en vient pas. La démonstration circulaire n'est pas possible, car alors un

même principe serait antérieur et postérieur pour les mêmes choses (*ἅμα πρότερα καὶ ὕστερα τὰ αὐτὰ τῶν αὐτῶν*); il serait plus et moins connu que lui-même. Où arrive-t-on par cette prétendue méthode? A dire qu'une chose est, si elle est. Une démonstration de ce genre n'est pas difficile (*οὕτω δὲ πάντα ῥᾶδιν δεῖξαι*). La démonstration circulaire n'est applicable qu'aux termes réciproques (*ἐὰν ἀλλήλοις ἔπται*), ainsi qu'on l'a vu dans le Traité du syllogisme (*ἐν τοῖς περὶ συλλογισμοῦ. 73, a, 14*).

Ce passage, dans lequel Aristote rappelle les Premiers Analytiques sous un nom qui n'est plus le leur, depuis le temps de Galien au moins, a été discuté plus haut (page 42 et 105).

Ch. 4, 73, a, 22. Puisqu'une chose sue absolument ne saurait être autrement qu'on ne la sait, il s'ensuit que ce qui est su par démonstration est nécessaire. La démonstration est donc le syllogisme formé de données nécessaires (*ἐξ ἀναγκαίων ἄρα συλλογισμός ἐστιν ἢ ἀπόδειξις*). D'où viennent les démonstrations? Mais, avant de répondre à cette question, Aristote croit devoir définir trois termes dont il aura fréquemment à se servir, τὸ κατὰ παντός, l'attribution universelle, τὸ καθ' αὐτὸ, la chose en soi, et τὸ καθόλου, l'universel (73, a, 28). Il entend par attribut universel ce qui est à tout individu, et non pas limitativement à tel ou tel: ce qui est dans tout temps, et non point dans tel ou tel temps. Ainsi, animal se disant de tout homme (*κατὰ παντός ἀνθρώπου*), il suffira que tel individu

soit homme pour qu'on puisse dire de lui qu'il est animal (73, a, 34). Une chose en soi est celle qui est essentielle à une autre (ἐν τῷ τί ἐστὶν ὑπάρχει). Ainsi la ligne dans le triangle, le point dans la ligne. Καθ' αὐτὸ a quatre sens principaux : d'abord celui qu'on vient de dire, et c'est, comme on le voit, ce qui entre dans la définition essentielle de son sujet. En second lieu, c'est ce dont le sujet entre dans la définition essentielle des attributs (ἄλλοις τῶν ἐνυπαρχόντων αὐτοῖς αὐτὰ ἐν τῷ λόγῳ ἐνυπάρχουσι τῷ τί ἐστὶ δηλοῦντι). Ainsi la ligne, le nombre, dans la définition de la ligne droite, du nombre pair ou impair. 3^o Καθ' αὐτὸ est encore ce qui n'est pas dit d'un sujet, c'est la substance. 4^o Enfin, c'est ce qui est par soi-même à une chose, et non point par l'intermédiaire d'une autre chose. S'il tonne quand je marche, ce n'est pas une chose en soi, c'est un simple accident (συμβεβηκώς); car ce n'est pas parce que je marche qu'il tonne. C'est une simple coïncidence (συνέβη, φαμὲν, τοῦτο).

Reste à définir le troisième terme καθόλου, déjà souvent employé dans la théorie du syllogisme, mais qui prend ici un sens un peu différent. « J'appelle universel, dit Aristote, ce qui est « à tout le sujet, et en soi (καθ' αὐτὸ), et en tant « qu'il est ce qu'il est (ἢ αὐτὸ). Il est clair que tout « ce qui est universel est, de plus, nécessaire dans « les choses où il est. Du reste, être en soi, ou être « tel en tant qu'on est tel (ἢ αὐτὸ), sont deux ex-
« pressions identiques : ainsi, le point et la direc-

« tion droite sont à la ligne en soi; car c'est en
 « tant qu'elle est ligne. Deux angles droits sont la
 « valeur du triangle en tant que triangle; car en
 « soi, le triangle est égal à deux angles droits. L'uni-
 « versel est donc ce qui peut être démontré du
 « premier objet, quel qu'il soit (τοῦ τύχοντος), du pri-
 « mitif (πρώτου). Ainsi, avoir deux angles droits
 « n'est pas universel à la figure : pourtant, on doit
 « démontrer d'une figure qu'elle a deux angles
 « droits, mais ce n'est pas de toute figure quelcon-
 « que : et celui qui démontre ne prendra pas in-
 « différemment toute figure; ainsi, le quadrilatère
 « est bien une figure, mais il n'a pas ses angles
 « égaux à deux droits. Le premier isoscèle venu a
 « bien ses angles égaux à deux droits; mais l'iso-
 « scèle n'est pas primitif, puisque le triangle lui est
 « antérieur. Donc, le primitif quelconque dont on
 « pourra démontrer qu'il a des angles égaux à
 « deux droits, ou qu'il a telle autre propriété, ce
 « primitif est universel, et la démonstration de cet
 « universel est en soi : pour les autres, on peut
 « dire en quelque façon que la démonstration
 « n'est pas en soi. L'universel ne peut s'appliquer à
 « l'isoscèle, puisqu'il y a encore quelque chose
 « au-delà de lui. »

Ch. 5, 74, a, 5. Cette considération du primitif universel est de grande importance, et fort souvent on se trompe en croyant être arrivé à la démonstration de l'universel primitif, sans avoir réellement poussé jusqu'à lui. Pour ne point s'y

tromper, c'est d'écarter toutes les circonstances accidentelles pour aller jusqu'à la chose essentielle. Ainsi, que l'on démontre d'un triangle isoscèle en airain qu'il a ses angles égaux à deux droits : vous pouvez lui enlever ses qualités d'isoscèle et d'être en airain; mais vous ne pouvez lui enlever sa figure, sa limite (πέρας); c'est là le primitif, et quel primitif? Le triangle; et la démonstration ne s'attache qu'à cet universel (τούτου καθόλου ἐστὶν ἡ ἀπόδειξις).

Ch. 6, 7/4, b, 5. Puis donc que la science démonstrative ne peut venir que de principes nécessaires, et que les choses en soi sont celles qui sont essentiellement nécessaires aux autres choses, il s'ensuit que le syllogisme démonstratif devra se tirer des choses en soi. La preuve que la démonstration repose sur ce caractère de nécessité, c'est que, quand nous voulons faire une objection à un adversaire, nous disons que son assertion n'a rien de nécessaire d'une manière générale, si elle peut être autrement, ou du moins d'une manière particulière, relativement à l'objet en question (ἐνεκά γε τοῦ λόγου) (75, a, 1). Il se peut, dirait-on peut-être, que la conclusion soit nécessaire, sans que le moyen qui la donne le soit aussi. C'est ainsi qu'on a tiré une conclusion vraie de prémisses qui ne l'étaient pas. Mais quand le moyen est nécessaire, la conclusion l'est également, de même que, de prémisses vraies, on tire toujours le vrai. Mais ce serait se tromper que de croire qu'on

peut obtenir une conclusion nécessaire, autrement que par un moyen nécessaire; car s'il ne l'était pas, on ne saurait pas la cause nécessaire, ou l'existence nécessaire, de la chose. Il faut absolument, dans les démonstrations, que le moyen soit lui-même au dernier extrême, et le premier au moyen.

Ch. 7, 75, a, 38. Une conséquence de ceci, c'est que les principes doivent être homogènes à la conclusion, et qu'on ne peut conclure d'un genre à un autre (ἐξ ἄλλου γένους μεταβάντα): par exemple, conclure arithmétiquement de prémisses géométriques. Ceci toutefois se peut dans certains cas, et l'on en dira plus loin la raison (ch. 10 de ce livre). Mais l'on peut affirmer qu'il faut que le genre de la conclusion et celui des prémisses soit absolument le même, ou le soit, tout au moins, sous le rapport dont on se sert; car il faut de toute nécessité que les extrêmes et le moyen soient du même genre. On peut passer, du reste, d'un genre à un genre subalterne ou supérieur (θάτερον ἢ πρὸ θάτερον), de l'optique à la géométrie, de l'harmonie à l'arithmétique.

Ch. 8, 75, b, 22. Une autre conséquence évidente, c'est que la conclusion de la démonstration est nécessairement une chose éternelle (αἰδίων). Il n'y a donc pas, à proprement parler, de démonstration des choses périssables; ni, pour elles, de science véritable: il n'y a, pour ainsi dire, que démonstration et science d'accident, parce qu'il

n'y a point, dans ces choses, d'universel indépendant des circonstances et du temps (ποτὲ καὶ πῶς).

Il convient de s'arrêter quelques instants sur ce principe d'Aristote, l'un des plus graves et des plus importants de tout l'Organon. Depuis le Stagirite, personne n'en a contesté la vérité profonde : le christianisme l'a lui-même adopté dans toute son étendue, et l'a fait tourner à son profit. Bossuet, admirateur sincère du génie d'Aristote, exposant à son royal élève quelques principes de philosophie et de logique, insiste surtout sur celui-ci : et dans un langage aussi nerveux que celui du philosophe grec, il paraphrase et traduit, pour ainsi dire, la pensée du précepteur d'Alexandre. « Le fruit de la démonstration est la science : tout ce qui est démontré ne peut être autrement qu'il est démontré : ainsi, toute vérité démontrée est nécessaire, éternelle, immuable ; et comme l'entendement humain ne la fait pas, il s'ensuit qu'elle est éternelle, et par là indépendante de tout entendement créé... Les propositions claires et intelligibles par elles-mêmes, et dont on se sert pour démontrer les autres, s'appellent axiômes et premiers principes, ... et si les vérités démontrées sont éternelles, à plus forte raison celles qui servent de fondement à la démonstration. » Ici le témoignage de Bossuet n'est que l'écho du témoignage unanime de tous les siècles et de l'humanité entière.

Cette propriété suprême des vérités démontrées

appartient aussi aux définitions, puisque toute définition n'est qu'un principe de démonstration, ou une démonstration dont la forme seule diffère (θέσει διαφέρουσα), ou enfin une conclusion de démonstration.

Thémistius a prétendu changer ici l'ordre du texte, et il y a introduit une portion du chapitre XI. Ce changement ne paraît pas devoir être accepté, bien qu'il ait pour lui le grave assentiment de Zabarella : d'autres sont dans le même cas.

Ch. 9, p. 75, b, 37. De l'homogénéité nécessaire de la conclusion et des prémisses, il résulte que la chose démontrée ne peut l'être que par les principes qui lui sont propres; de plus, ces principes propres ne sauraient eux-mêmes être démontrés (76, a, 16), et la connaissance de ces principes spéciaux, dans chaque genre, sera la connaissance suprême dont toute la déduction dépendra (κυρία πάντων). On n'est donc sûr de la démonstration que quand on est sûr aussi d'avoir ces principes propres des choses.

Ch. 10. Ainsi, les principes (ἀρχάς) dans chaque genre, sont ce qu'il est impossible de démontrer. On accepte les principes, on les emploie (λαμβάνεται); on ne démontre que le reste. Les principes peuvent être, ou spéciaux à chaque science, comme on l'a dit, ou communs à plusieurs (τὰ μὲν ἴδια τὰ δὲ κοινὰ). Ainsi, le principe de définition de la ligne droite est un principe spécial de géométrie. Que des quantités égales

restent égales, quand on leur enlève une quantité égale, c'est là un principe commun. Dans toute démonstration, il y a donc trois choses : le genre de l'objet démontré, les axiômes communs par lesquels on démontre, et les modifications spéciales de l'objet (τὰ πάλθη). Dans ces trois classes sont renfermées toutes les recherches de la science, de quelque manière qu'on les fasse. On a dit plus haut ce qu'étaient la thèse et l'axiôme.

Ch. 10, 76, b, 23. « Il n'y a ni hypothèse, ni postulat, qui par soi-même soit nécessaire, et qui doit être accepté comme tel; car la démonstration ne s'adresse pas à la parole extérieure, mais à la parole intérieure de l'âme, parce que c'est à celle-là aussi que s'adresse le syllogisme. On peut toujours élever quelque objection contre la parole du dehors, mais on ne le peut pas toujours contre la parole du dedans. Ainsi donc, tout ce que l'on prend comme démontré, sans l'avoir démontré soi-même, et qui est accepté par celui à qui l'on démontre, est une hypothèse, non point absolue, mais relativement à cette personne seule. Si l'on prend ces données, sans qu'il y ait aucune pensée à ce sujet dans l'esprit de l'interlocuteur, ou bien même quand il y en a une toute contraire, on fait un postulat de sa propre pensée; et telle est la différence de l'hypothèse au postulat. Le postulat est ce qui est à demi contraire à la pensée de celui qu'on instruit, ou ce que l'on prend pour démontré,

« et qu'on emploie comme tel, sans l'avoir soi-même démontré. »

Thémistius propose dans ce chapitre, et au début du suivant, un déplacement nouveau, qui n'est pas injustifiable assurément, mais qui ne paraît point cependant assez certain pour qu'on doive l'admettre, plus que le précédent.

Ch. 11, 77, a, 5. La démonstration reposant essentiellement sur l'universel, sur le général, on doit se demander ce qu'est le général. Pour le comprendre, il ne faut pas supposer des idées (εἶδη), des espèces à part, et tout-à-fait isolées des individus. Le général n'est absolument qu'un mot qui s'applique à plusieurs objets (ἐν κατὰ πολλῶν ἀληθείς), mais autrement que par simple homonymie (μὴ ὁμώνυμον). Les principes communs que forme l'universel, sont les liens de toutes les sciences entr'elles. Tel est le principe de contradiction, que rien ne peut être à la fois nié et affirmé (τὸ μὴ ἐνδέχασθαι ἅμα φάναι καὶ ἀποφάναι), principe sur lequel s'appuie, sans cependant l'établir formellement, la démonstration ostensive : tel est le principe corrélatif, qu'il faut de toute chose nier ou affirmer (ἅπαν ἢ φάναι ἢ ἀποφάναι), principe dont se sert la démonstration par l'impossible. Ces principes communs ne sont pas les objets que les sciences démontrent; elles les emploient au contraire pour démontrer. La science qui s'en occupe spécialement, c'est la dialectique, qui n'est pas limitée à quelques objets seulement (ἀφωρισμένων

τινῶν), à quelque genre, mais qui s'étend à tous, et qui est commune à toutes les sciences (πάσαις). Ce qui le prouve, c'est qu'elle emploie toujours la forme interrogative, que ne saurait employer la démonstration spéciale, puisque, avec des propositions opposées, comme les donne l'interrogation, on ne saurait obtenir une même conclusion : c'est ce qu'on a fait voir dans le traité des syllogismes (ἐν τοῖς περὶ συλλογισμοῦ).

Cette seconde citation du Traité du syllogisme se rapporte au chap. XV du 2^e livre des Premiers Analytiques (Voir ci-dessus, pag. 265).

Ce chapitre où Aristote établit ce qu'est pour lui l'universel, le général, a, comme il est aisé de le voir, une haute importance. D'abord l'élève repousse ici le système de son maître sur les Idées (εἶδη) : mais il ne s'arrête pas à cette réfutation qui doit être plus complète ailleurs, et notamment dans la Métaphysique. Il déclare de plus, que le général n'est pour lui que l'expression vraie d'une pluralité, et qu'il n'a pas d'existence en dehors de l'appellation applicable à plusieurs individus. Ainsi, Aristote est nominaliste, et déjà se trouve tranchée par lui la grande question qui divisa toute la philosophie du moyen-âge.

Ch. 12, 77, a, 36. Il résulte de ce qui a été dit plus haut, de l'emploi des principes spéciaux dans les sciences, qu'il faut aussi que les interrogations qui tendent à la connaissance, soient elles-mêmes spéciales, et qu'il ne faut pas plus mêler les

genres divers en interrogeant, qu'on ne les mêle pour la démonstration.

Dans ce chapitre Thémistius et Zabarella proposent encore un léger déplacement qui ne paraît pas indispensable.

Si donc il faut borner les démonstrations et les questions aux objets propres à la science dont on s'occupe, il s'ensuit qu'il nē faut pas discuter d'une science avec des ignorants de cette science, et, par exemple, qu'il ne faut pas parler de géométrie avec des gens qui ne sont pas géomètres (οὐκ ἂν εἶη ἐν ἀγεωμετρήτοις περὶ γεωμετρίας διαλεκτέον). Du reste, une question et une démonstration peuvent être étrangères à l'objet dont il s'agit, de deux façons. Ainsi, une question musicale n'est pas géométrique; et supposer que les parallèles se rencontrent (συμπίπτειν παραλλήλους), n'est pas davantage géométrique; mais c'est, comme on le voit, dans un tout autre sens.

Ici pourrait se terminer la première partie de ce livre des Derniers Analytiques. Dans tout ce qui précède, Aristote a établi des principes généraux sur la démonstration, et sur les éléments essentiels dont elle se compose. Il continue cette théorie dans les chapitres qui suivent, et il finira par étudier les espèces diverses de la démonstration, et tracer les règles de chacune d'elles.

Ch. 13, 78, a, 13. Il faut distinguer deux grandes classes de connaissance, et par consé-

quent, de démonstration ; d'abord, celle du simple fait ($\delta\tau\iota$), et ensuite, celle de la cause du fait ($\delta\iota\omega\tau\iota$). Ces deux ordres de connaissance peuvent, du reste, être cherchés tantôt dans une même science, tantôt dans des sciences distinctes. Quand c'est une seule science qui les donne tous deux, il peut se présenter deux cas : ou les propositions sont immédiates et réciproques, et alors si le moyen est la cause de la majeure, on a la démonstration de la cause ; s'il n'en est que l'effet, on a la démonstration du simple fait, $\delta\tau\iota$, et l'une peut se changer dans l'autre : ou bien, les propositions sont médiates et non réciproques, et alors on n'a que la démonstration du fait qui ne peut jamais donner celle de la cause. Soit à démontrer, en premier lieu, le simple fait que les planètes sont proches, en prenant pour moyen l'absence de scintillation. Γ les planètes, B ne pas scintiller, A être proche (78, a, 30). B est à Γ , car les planètes ne scintillent pas ; mais A est aussi à B, car ce qui est proche ne scintille pas, connaissance qu'on peut d'ailleurs acquérir, soit par les sens, soit par l'induction : on en conclut nécessairement qu'A est à Γ , et l'on a démontré par là que les planètes sont proches de la terre. C'est le syllogisme du simple fait, et non pas du tout de la cause ; car les planètes ne sont pas proches, parce qu'elles ne scintillent pas ; mais au contraire, elles ne scintillent pas, parce qu'elles sont proches. On peut, du reste, par cette première démonstration, obtenir celle de la cause

et réciproquement. Soit encore Γ les planètes, B être proche, et A ne pas scintiller. B est à Γ , et A est aussi à B : on en conclut que A est à Γ , c'est-à-dire, que les planètes ne scintillent pas, et c'est le syllogisme de la cause. Ainsi, dans le premier cas, le moyen B n'était qu'un effet; dans le second, il est cause. On démontre de même que la lune est un sphéroïde à cause de ses accroissements réguliers (*σφαιροειδής διὰ τῶν ἀυξήσεων*).

Dans les sciences diverses, il faut aussi distinguer soigneusement ces deux démonstrations. Quand ces sciences sont subalternes, la supérieure donne la cause (78, b, 37); l'inférieure ne donne que le fait : ainsi la géométrie et l'optique, la stéréométrie et la mécanique, l'arithmétique et l'harmonie, l'astronomie et la météorologie (*τὰ φαινόμενα*). Comme on le voit, c'est la science qui est la plus soumise aux sens qui donne le fait (*αἰσθητικῶν*), la plus mathématique qui donne la cause. Dans les sciences non subalternes, l'une donne le fait par l'observation, l'autre donne la cause par le raisonnement : ainsi le médecin sait fort bien (79, a, 15) que les plaies circulaires sont les plus lentes à guérir; mais c'est au géomètre de lui en dire la raison.

Ch. 14, 79, a, 17. D'après tout ce qui précède, on peut voir sans peine que la première figure du syllogisme est aussi la plus propre à la science (*ἐπιστημονικόν μάλιστα*); c'est elle qu'emploient toutes les sciences mathématiques : arithmétique,

géométrie, optique, et toutes celles qui recherchent la cause. « C'est en effet le plus souvent, et pour la plupart des questions, dans cette figure que se forme le syllogisme de la cause. « C'est donc elle surtout qui procure la science; « car savoir la cause est le point le plus élevé (κυριώτατον) de la connaissance. On doit ajouter, encore, que c'est aussi par cette seule figure qu'on peut chercher la science du simple fait. Car, « dans la seconde figure, il n'y a pas de syllogisme « affirmatif (κατηγορικός); or la science du fait est « toujours une affirmation. Dans la dernière figure, il y a bien de l'affirmatif, mais il n'y a pas « de général, d'universel, et le fait est nécessairement universel : car, que l'homme soit un animal bipède, ce ne peut jamais être là un fait limité (πῆ). Enfin, la première figure n'a pas besoin des deux autres, et c'est au contraire par elle, que les deux autres accumulent et accroissent leurs démonstrations, jusqu'à ce qu'elles aient atteint les principes immédiats. Donc évidemment, la première figure est la forme suprême de la science. »

Ch. 15, 79, a, 33. Ce n'est pas à dire cependant que la démonstration ne puisse avoir lieu dans d'autres figures; et, lorsqu'elle est négative, elle se forme dans la seconde aussi bien que dans la première.

Ch. 16, 17, 79, b, 23, 80, b, 17. Si la démonstration donne la science, l'opposé de la science

sera l'ignorance (ἄγνοια, ἀπάτη) produite par le syllogisme. L'erreur, quand elle s'applique aux notions simples (ἀπλῆς ὑπολήψεως), est simple aussi : elle est multiple, quand elle s'applique au syllogisme. Supposons en effet que A ne soit à aucun des B : si l'on établit par syllogisme que A est à B, en prenant Γ pour moyen, on se trompera syllogistiquement; mais il se peut ici que l'une des propositions seulement ou toutes les deux, soient fausses. Le syllogisme de l'erreur (ἀπατητικός) peut être affirmatif dans la première figure, ses deux propositions étant fausses, ou la mineure seule l'étant : il est négatif dans la première et la seconde; mais, dans la première, les deux propositions peuvent être fausses; et, dans la seconde, il faut que l'une des deux soit vraie.

Outre cette cause d'ignorance qui est toute logique, il en est une autre dans laquelle la méthode n'est pour rien : elle est en quelque sorte naturelle; ce sont nos sens qui nous font défaut, et causent notre erreur.

Ch. 18, 81, a, 38. « Il est évident que, si quelque sens vient à manquer, il faut aussi que
 « quelque partie de la science manque comme
 « lui, et qu'il soit impossible de l'acquérir,
 « puisque nous n'apprenons rien que par induction ou par démonstration. La démonstration
 « part du général; l'induction, au contraire, part
 « des cas particuliers; mais il est impossible d'atteindre les choses générales autrement que par

« elle, puisque c'est aussi par l'induction qu'on
 « rendra notoires les choses dites abstraites, en
 « prouvant que certaines choses appartiennent
 « à chaque genre et le constituent spécialement,
 « bien qu'elles n'en soient pas séparées. Mais on
 « ne pourrait pas induire, si l'on n'avait pas la
 « sensation ; or, la sensation s'applique aux
 « choses particulières, et il ne saurait y avoir de
 « science pour ces choses-là. On ne saurait donc
 « la tirer des choses générales sans l'induction,
 « et l'on ne saurait rien faire de l'induction sans
 « la sensation elle-même. »

Ch. 19, 89, b, 10. Les deux formes principales du syllogisme et de la démonstration étant affirmative et négative, soit que d'ailleurs elles soient simplement dialectiques et probables, ou qu'elles soient complètement vraies (διαλεκτικῶς ἢ κατ' ἀλήθειαν), on peut se demander si, pour les attributs d'un sujet, ou les sujets d'un attribut, il y a série à l'infini (εἰς ἄπειρον εἶναι), ou s'il n'y en a qu'un nombre limité (ἀρα ἴσασθαι ἀνάγκη)? On peut se faire aussi cette question à l'égard des moyens, et chercher si, entre deux extrêmes donnés, il peut y en avoir une infinité?

Ch. 20, 82, a, 21. D'abord les moyens (τὰ μεταξύ) ne sauraient être infinis, car alors l'attribut et le sujet ne seraient jamais unissyllogistiquement l'un à l'autre. Les attributions s'arrêtent haut et bas (τὸ κάτω καὶ τὸ ἄνω ἴστανται αἱ κατηγορίαι), c'est-à-dire, dans les catégories du général et celles du parti-

culier. S'il en était autrement, on ne pourrait jamais arriver à une conclusion.

Ch. 21, 82, a, 36. La série s'arrêtera également pour les sujets et pour les attributs. Si l'on établit que la série s'arrête pour la démonstration affirmative, on l'aura prouvé également pour la démonstration négative, qui dépend d'elle et la suit. On peut considérer ceci dans les trois figures, et il en résultera que la démonstration peut se produire dans diverses figures; mais le nombre des figures, c'est-à-dire des voies de démonstration (ὁδοί), n'est pas illimité; et par conséquent, les démonstrations ne le seront pas davantage. Or, dans toutes les figures, il faut arriver à un primitif à qui l'attribut puisse s'appliquer, et qui ne s'applique lui-même à rien (82, b, 35). Le simple raisonnement (λογικῶς) suffit pour établir ceci. En étudiant les attributions essentielles (ἐν τῷ τί ἐστὶ κατηγορούμενα, ch. 22, 82, b, 37), c'est-à-dire, celles qui constituent l'essence des choses, on peut se convaincre sans peine que ces attributions ne sont pas infinies; par conséquent, les démonstrations qui s'en forment ne peuvent l'être davantage. Il faut, dans les catégories, quelque chose de primitif à qui le reste soit attribué. Comme l'on définit fort bien la substance, il faut que ses attributs ne soient pas infinis, car il est impossible à l'esprit de parcourir une infinité, quelle qu'elle soit (τὰ δ' ἄπειρα οὐκ ἐστὶ διεξελθεῖν νοοῦντα. 84, a, 8). Analytiquement (ἀναλυτικῶς), on peut se convaincre

aussi, mais avec plus d'exactitude et de brièveté, que les attributs, soit généraux, soit particuliers, ne sont pas infinis. La démonstration ne s'applique qu'aux choses qui sont en soi (*καθ' αὐτὰ*); mais les attributs en soi ne sauraient être infinis; autrement, il n'y aurait pas de définition possible; et, puisque la définition est possible, les attributs ne sont pas en nombre illimité.

Ainsi donc les extrêmes sont fixés; les moyens le sont également; et il y a, par conséquent, pour les démonstrations, des principes (*ἀρχάς*), et tout n'est pas démontrable, ainsi qu'on l'a soutenu (*τίνας λέγειν*). Les démonstrations d'une même chose ne sont pas infinies.

Ch. 23, 84, b, 3. C'est qu'en effet une même chose peut être à plusieurs, sans qu'il y ait rien autre de commun entre ces diverses choses; et ceci rentre dans le principe, établi plus haut, que d'un genre on ne peut passer à un autre pour la démonstration. Pour qu'il y ait démonstration, il faut qu'il y ait un moyen qui unisse l'attribut au sujet, ou qui l'en sépare; autrement, on n'aurait que des propositions immédiates qui n'ont pas besoin de démonstration, précisément parce qu'elles sont elles-mêmes sans moyen (*ἄμεσαι*), et qu'elles servent d'éléments à la démonstration des autres. Ces principes simples, générateurs de tout le reste, se retrouvent partout, sans être cependant identiques : ainsi, en fait de poids, ce sera le minot; en fait de musique, ce sera l'in-

tervalle des tons (δείξεις); en syllogisme, ce sera la proposition immédiate; en démonstration et en science, ce sera l'entendement (νοῦς).

Ici se terminent les généralités relatives à la démonstration : on a exposé quel en est l'objet, et l'on a établi qu'elle a toujours pour but ou un simple fait (ἄτι), ou une cause (διώτι). On a prouvé de plus que, reposant sur des principes indémonstrables, il fallait nécessairement que les éléments dont elle se compose, propositions et moyen, attribut et sujet, fussent limités les uns relativement aux autres, parce que, autrement, s'il fallait parcourir l'infini, il n'y aurait, ni science, ni démonstration possible. Reste maintenant à considérer, en détail, les diverses espèces que la démonstration peut offrir, selon qu'elle est générale ou particulière, affirmative ou négative, ostensive ou par impossible.

Ch. 24, 85, a, 13. D'abord, la démonstration générale (ἡ καθόλου ἀπόδειξις) vaut mieux que la particulière (ἡ κατὰ μέρος). Mais au premier coup d'œil, on peut donner la préférence à celle-ci. Le propre de la démonstration, dit-on, est de faire savoir : or, celle qui fait le mieux savoir est préférable; et c'est précisément la particulière qui fait connaître la chose en soi, et non pas la chose relativement à une autre chose. Ainsi, démontrer que cette figure est un isoscèle vaut mieux que de démontrer qu'elle est un triangle (85, a, 31). De plus, si l'universel n'existe pas en dehors des

qu'on l'a antérieurement prouvé. En un mot, la démonstration affirmative est, en quelque sorte, plus principe (*ἀρχοειδεστέρα*), que son opposée.

Ch. 26, 87, a, 2. La démonstration négative, quoique inférieure à l'affirmative, est cependant au-dessus de la démonstration par impossible. Toutes les deux partent du non-être; mais pour l'une, le non-être est antérieur; pour l'autre, il ne vient qu'à la suite (*ὑστερον*), et la démonstration négative est, pour ce seul avantage de priorité, au-dessus de la démonstration par impossible.

Ch. 27, 87, a, 31. D'une manière générale, on peut dire qu'une science l'emporte sur une autre, qu'une connaissance est supérieure à une autre, quand elle donne à la fois le fait et la cause; ce qui n'empêche pas que la science de la cause ne soit, isolément, au-dessus de celle du fait dans la même condition. Celle qui n'a pas de sujet matériel est supérieure; ainsi l'arithmétique l'emporte sur l'harmonie; enfin, celle qui a un sujet plus simple (*ἐξ ἐλαττόνων*), est plus haute. C'est là ce qui donne le pas à l'arithmétique sur la géométrie; car l'unité, fondement de l'une, est une substance sans position (*ἄθετος*); le point, au contraire, fondement de l'autre, doit en avoir une (Voir plus haut l'analyse des Catégories, page 158).

Les chapitres qui suivent, et peut-être le 27^e lui-même, ne paraissent point tenir fort étroitement à ce qui précède: le sujet en est certainement analogue; mais le lien qui le rattache à la

théorie de la démonstration est fort obscur et très difficile à saisir. Il est certain cependant que les observations qui vont être exposées, dans les chapitres qui terminent ce livre, ne sauraient être rapportées à aucune partie de l'Organon plus convenablement qu'à celle-ci.

Ch. 28, 87, a, 38. La connaissance (*ἐπιστήμη*) est une (*μία*), quand elle s'applique à un seul genre (*ἑνὸς γένους*), c'est-à-dire que les prémisses et la conclusion appartiennent à une seule science; autrement, on ne saurait arriver à la démonstration, puisqu'il faut que les principes soient dans le même genre que la chose démontrée. C'est ce qu'Aristote a déjà établi (Voir page 287).

Ch. 29, 87, b, 7. On peut faire plusieurs démonstrations d'une seule conclusion, non-seulement en prenant le moyen dans la même série (*ἐκ τῆς αὐτῆς συστοιχίας*), mais même en le prenant dans une autre. La seule condition, dans ce cas, c'est que les moyens puissent être attribués l'un à l'autre. En outre, la même conclusion pourra, sous le rapport de la forme, être obtenue dans plusieurs figures.

Ch. 30, 87, b, 19. Il ne saurait y avoir de science démonstrative des choses fortuites (*τοῦ ἀπὸ τύχης*); la démonstration ne peut s'appliquer qu'aux choses qui sont nécessairement, ou tout au moins, le plus ordinairement, telles qu'elles sont.

Ce principe, qu'Aristote jette ici en passant, est la conséquence de celui qu'il a développé plus

haut, et qu'il a établi tout au long, à savoir : que les choses démontrées ne sauraient être autrement que la démonstration ne les fait connaître (Voir page 283 et suiv.).

Ch. 31, 87, b, 28. La sensation ne donne pas une science véritable (οὐδὲ δι' αἰσθησεώς ἔστιν ἐπίγνωθαι). Ceci résulte encore de tous les principes antérieurement admis sur la nature de l'universel, et sur le rôle suprême qu'il joue dans la connaissance : c'est également une conséquence de ce qui vient d'être dit dans le chapitre qui précède. Le fortuit, en effet, ne peut être connu que par le sens, puisqu'il ne peut entrer, à aucun titre, ni dans la science, ni dans la démonstration. Il convient donc, à la suite, de voir quelle est la valeur de la sensibilité dans l'une et dans l'autre.

Ch. 30, 87, b, 29. « Le fortuit ne saurait être
 « l'objet d'une démonstration scientifique; car le
 « fortuit ne peut être regardé ni comme néces-
 « saire, ni même comme le plus habituel. C'est au
 « contraire ce qui se produit en dehors de ces
 « deux conditions; et la démonstration ne peut
 « concerner que l'une ou l'autre. Tout syllogisme,
 « en effet, est construit de propositions nécessaires,
 « ou de propositions du plus habituel. Si les pro-
 « positions sont nécessaires, la conclusion l'est
 « également; si, du plus habituel, la conclusion
 « l'est aussi; par conséquent le fortuit, n'étant, ni
 « le plus habituel, ni nécessaire, il n'y a pas pour
 « lui de démonstration.

Ch. 31. « On ne peut pas admettre davantage que
 « les sens donnent la science; car alors la sensation
 « apprendrait ce qu'est la chose, et non pas simple-
 « ment qu'elle est. Mais il y a nécessité que la
 « sensation indique l'existence de l'objet dans tel
 « lieu, et dans l'instant présent. Donc le général,
 « l'universel, ne saurait être perçu par les sens;
 « il n'est ni une chose spéciale, ni une chose qui
 « soit dans l'instant présent; car alors il ne serait
 « plus le général, puisque nous appelons général
 « précisément ce qui est partout et toujours. Puis
 « donc que les démonstrations sont générales, et
 « qu'on ne saurait, par la sensation, connaître le
 « général, il est évident aussi qu'on ne peut acqué-
 « rir la science par la sensation. Il est clair, au
 « contraire, que la même sensation nous apprenant
 « que le triangle a ses trois angles égaux à deux
 « droits, nous chercherions la démonstration, et
 « que la science ne s'acquerrait véritablement pas
 « ainsi qu'on le prétend; car la sensation s'ap-
 « plique de toute nécessité au particulier, et
 « la science consiste précisément à connaître le
 « général. Voilà pourquoi, par exemple, si nous
 « étions dans la lune, et que nous vissions la
 « terre s'interposer, nous ne saurions pas encore la
 « cause de l'éclipse. Nous sentirions bien qu'ac-
 « tuellement elle a lieu, mais nous ignorerions
 « absolument pourquoi; car la sensation ne s'ap-
 « plique pas au général; cependant, si, en voyant
 « ce phénomène se répéter fréquemment, nous en

« cherchions la loi générale, nous arriverions à la
 « démonstration; car le général devient évident
 « par la répétition des cas particuliers. Mais le
 « général est surtout important en ce qu'il donne
 « la cause des choses : et dans toutes les choses
 « qui ont une autre chose pour cause, l'universel
 « est fort au-dessus des sensations et de la pensée
 « qu'elles donnent. Quant aux choses primitives,
 « il en est autrement.

« On voit donc clairement qu'il est impossible,
 « par la sensation, d'arriver à savoir quelque
 « des choses démontrables, à moins qu'on ne
 « veuille entendre par sentir, l'acquisition de la
 « science par démonstration. Toutefois, il y a dans
 « les questions qu'on se propose, certaines parties
 « qu'on rapporte aux défauts même de la sensation.
 « Il est certaines choses que nous ne cherchons
 « pas si nous les avons vues, non pas parce
 « que nous les saurions pour les avoir vues, mais
 « parce que cette vue aurait suffi pour nous don-
 « ner le général. Par exemple, si nous avons vu
 « un verre traversé par la lumière qui le pénètre,
 « nous saurons aussi pourquoi il y a combustion,
 « parce que nous verrions agir ainsi chaque verre
 « pris à part, et que nous penserions en même temps
 « qu'il en est ainsi pour tous les verres possibles. »

Ch. 32, 88, a, 18. Les principes des démonstrations ne sauraient être les mêmes pour toutes. Le simple raisonnement le prouve (λογικῶς), puisqu'il y a des syllogismes vrais et des syllogismes

faux, et que l'on peut conclure le vrai de propositions fausses. On peut, en outre, s'en convaincre d'après tout ce qui précède (ἐκ τῶν καιμένων); ainsi les principes des syllogismes vrais ne sont pas même identiques. Le genre en peut être tout différent : ici, par exemple, l'unité; là, le point. Parmi les principes communs eux-mêmes, il n'en est pas qui puissent servir à tout démontrer. Ceci n'est pas plus possible dans la science analytique (88, b, 18, ἐν τῇ ἀναλύσει, voir plus loin, page 314), que dans toutes les autres sciences. Les propositions immédiates ne sont pas davantage identiques; et, parmi les principes, il faut en distinguer deux ordres fort différents : les principes dont on tire les démonstrations et ceux auxquels elles s'appliquent (ἐξ ὧν καὶ περὶ ὅ). Les premiers sont les principes communs; les autres sont les principes spéciaux (ἰδία) : par exemple, le nombre, la grandeur pour l'arithmétique et la géométrie.

Aristote a déjà fait cette distinction plus haut, (page 289), et il l'a développée d'une manière plus complète.

- Ch. 33, 88, b, 30. Entre la science et la simple opinion (δόξα), il y a cette grande différence que l'une repose sur le nécessaire, et la seconde sur le contingent. Une chose sue ne saurait être autrement; le contingent, tout au contraire, pourrait être autrement qu'il n'est : il ne peut donc être l'objet de la science. Si la simple opinion et la

science se confondraient ainsi qu'on le croit trop souvent, il s'ensuivrait, assertion absurde, que les choses qui peuvent être autrement qu'elles sont, ne pourraient être autrement qu'elles ne sont. La simple opinion arrive bien à la proposition immédiate; mais cette proposition immédiate qu'elle atteint n'est pas nécessaire; aussi l'opinion est-elle en soi tout-à-fait incertaine (*ἀβέβαιον*). Et, d'une manière générale, la science et l'opinion ne peuvent jamais s'appliquer au même objet (89, a, 38), ne peuvent pas du tout être la même chose.

Aristote ne pousse pas plus loin ces considérations, et renvoie, pour les nuances diverses à établir, entre l'entendement, l'intelligence, l'art, la science et la prudence (89, b, 9), à la Physique et à la Morale, que ces études regardent plus spécialement. Ceci peut se rapporter à divers passages de la Physique (Voir ch. 8 de cette 2^e partie) et de la Morale (*ibid.*). Aristote ajoute ici (ch. 34, 89, b, 10) une seule remarque, c'est que la sagacité (*ἀγχινοια*) n'est pas autre chose que la distinction rapide du moyen; c'est, par exemple, si, en voyant que la lune a sa partie brillante toujours tournée vers le soleil, quelqu'un vient à penser sur-le-champ que la cause de cet éclat de la lune, c'est qu'elle reçoit sa lumière du soleil, cause réelle du phénomène. Soit la position de la lune en face du soleil A, recevoir sa lumière du soleil B, la lune Γ. B recevoir sa lumière du soleil est à Γ la lune : A est à B, c'est-à-dire que la portion

éclairée est tournée vers la chose qui donne la lumière : donc A aussi est à Γ par B pris comme moyen.

Ici se termine le premier livre des Derniers Analytiques. Il a été consacré tout entier, comme on l'a vu, à la démonstration, fin suprême du raisonnement, et confirmation des procédés qu'il emploie pour parvenir à la connaissance et à la certitude. La démonstration a été analysée en elle-même d'abord, et dans les éléments qui la composent, puis ensuite, dans les formes diverses qu'elle peut prendre. Partout il a été prouvé qu'elle était la seule méthode que l'esprit mit en usage pour arriver, dans les choses qui ne sont pas d'évidence immédiate, à la science certaine, positive, et à une conclusion inébranlable et éternelle, comme la vérité qu'elle révèle.

ANALYSE DU LIVRE SECOND

Des Derniers Analytiques.

Il ne reste plus maintenant qu'à montrer l'usage de la démonstration dans l'acquisition de la connaissance médiate; et à dire, enfin, comment l'intelligence arrive à ces principes immédiats, fondamentaux, sans lesquels elle ne peut être, et sans

lesquels la démonstration ne saurait exister. C'est là l'objet du second livre des *Derniers Analytiques*.

Puisqu'il s'agit ici de savoir quel est le rôle de la démonstration dans la science qu'elle produit, il faut d'abord rechercher combien d'objets l'intelligence peut avoir en vue (ch. 1, 89, b, 23). Les objets dont elle s'enquiert sont en même nombre que ceux qu'elle peut savoir; ces objets sont au nombre de quatre. C'est d'abord l'existence de la chose (ὄτι); en second lieu, la cause de la chose (διότι); ensuite, et sous une autre forme, on peut se demander si une chose est (εἰ ἔστι), et enfin ce qu'elle est (τί ἐστι). Par exemple, arrivé à savoir que le soleil a des éclipses, on se demande quelle en est la cause, et sachant à la fois que le soleil s'éclipse, et que la terre se meut (κινεῖται), on cherche pourquoi il s'éclipse, et pourquoi elle est en mouvement. Cette forme n'est pas toujours celle qu'on emploie dans l'acquisition de la science, et l'on peut aussi, je le répète, s'enquérir si la chose est ou n'est pas (εἰ ἔστιν ἢ μὴ ἐστι), et ensuite s'enquérir de ce qu'elle est (τί ἐστιν).

Ch. 2, 89, b, 36. On peut donc identifier la première et la troisième de ces questions (ὄτι et εἰ), et la seconde et la quatrième (διότι et τί). Il en résulte que toutes les recherches consistent à reconnaître s'il y a un moyen, et quel est ce moyen. Car c'est le moyen qui est la cause, et c'est précisément la cause qu'il s'agit d'obtenir.

Ch. 3, 90, a, 35. Mais, peut-on dire ici, la définition est précisément ce qui fait connaître l'essence de la chose (τί ἐστίν) : ainsi savoir par définition, et savoir par démonstration, sont choses identiques. Cette assertion, qui paraît vraie au premier coup d'œil, n'est point cependant soutenable (δοκεῖ). Toute définition est générale et affirmative : or, parmi les syllogismes, les uns sont particuliers, d'autres sont négatifs ; il serait donc bien impossible de les remplacer par des définitions. On ne le pourrait même pas pour tous les syllogismes universels affirmatifs ; ainsi quelle définition substituerait-on à cette conclusion : Tout triangle a ses angles égaux à deux droits ? La raison de ceci, c'est que savoir, c'est posséder la démonstration ; et, pour les choses qui se démontrent, il n'est pas besoin de définition. L'on peut savoir suivant la définition, sans pour cela posséder du tout la démonstration.

Ainsi, il n'y a pas de définition partout où il y a démonstration ; et réciproquement (90, b, 18) il n'y a pas démonstration partout où il y a définition. La preuve, c'est que les principes des démonstrations peuvent être des définitions : et l'on a établi plus haut que nécessairement les principes sont indémonstrables, parce qu'autrement on tomberait dans une série qui s'étend à l'infini (εἰς ἄπειρον βαδιεῖται).

L'objet de la définition (90, b, 30) n'est en rien identique à celui de la démonstration. La pre-

mière donne l'essence propre de la chose (οὐσίας) : les démonstrations supposent toutes au contraire cette essence (τὸ τί ἐστίν); les mathématiques, par exemple, supposent l'existence de l'unité, de l'im-pair, et ne s'en inquiètent pas. De plus, toute démonstration démontre une chose de quelque autre chose. La définition n'attribue pas du tout une chose à une autre. C'est qu'en effet il est tout différent de montrer ce qu'est la chose, ou simplement que la chose est. La définition montre ce qu'est la chose (τί ἐστίν); la démonstration prouve que telle chose est ou n'est pas à telle autre.

Donc, en résumé, la démonstration et la définition ne peuvent, quoi qu'on fasse, s'appliquer de la même manière.

Ch. 4, 91, a, 12. Le syllogisme ne pourrait définir qu'à une condition : ce serait de prendre un moyen réciproque aux deux extrêmes; mais alors ce serait faire une pétition de principe, et par cela même ce prétendu syllogisme cesserait d'en être un.

Ch. 5, 91, b, 2. Au lieu de la définition, on pourrait croire que la méthode de division (ἡ διὰ τῶν διαιρέσεων ὁδός) arriverait à la démonstration; mais la méthode de division n'est pas syllogistique, ainsi qu'on l'a prouvé dans l'analyse relative aux figures du syllogisme (ἐν τῇ ἀναλύσει τῇ περὶ τὰ σχήματα. 91, b, 13).

Cette indication se rapporte en effet au ch. 31 du premier livre des Premiers Analytiques (Voir

plus haut, page 247. et pour ἀναλύσει voir plus haut, page 309, et dans la première partie, pp. 81 et 106).

La méthode de division ne saurait être syllogistique, puisqu'elle ne donne jamais rien de nécessaire (ἀνάγκη οὐ γίνεται) : elle est même moins démonstrative que l'induction (ἐπαγωγή). En supposant que la division prouvât que toutes les parties de la définition, ensemble ou séparément, sont au défini, ce ne serait pas encore là une démonstration. Quelques précautions que l'on prenne pour ne rien omettre (παραλείπειν) dans cette méthode, elle restera toujours asyllogistique (ἀσυλλογιστος) : on ne pourra l'employer dans un raisonnement régulier. Enfin, les parties de la division ne peuvent pas plus être conclues, isolément qu'en masse, du défini ; à chaque portion, en effet, on pourra demander la cause, et on ne pourra certainement point répondre par une division nouvelle.

« Qu'est-ce que l'homme, par exemple ? C'est un
 « animal mortel, bipède, sans plumes, etc. Mais
 « pourquoi ? peut-on demander à chaque épithète
 « qu'on ajoute (καρ' ἐκάζτην πρόσθεσιν). On répondra
 « par la définition : qu'il en est ainsi parce qu'on
 « pense que tout animal est mortel ou immor-
 « tel, etc., etc. Mais certainement tout ce raison-
 « nement n'est pas une définition : de sorte que si
 « l'on démontrait par la méthode de division, la
 « définition du moins ne serait assurément pas
 « un syllogisme. »

On reconnaît ici qu'Aristote attaque Platon et son école, bien qu'il ne le nomme pas; mais on ne saurait s'y tromper, puisque la définition de l'homme qu'il critique est précisément la définition platonicienne.

Ch. 6, 92, a, 6. Il faudrait aussi, dans cette méthode de division, montrer le lien qui unit tous ces attributs, et en fait une unité, un attribut unique (*ἐν κατηγορούμενον*); car, d'après les éléments mêmes de la définition (*ἐκ τῶν λαμβανομένων*), on ne voit pas qu'il y ait la moindre nécessité dans cette union des attributs. Pourquoi l'homme n'est-il pas un animal mortel, un animal bipède, un animal sans plumes, aussi bien qu'un animal mortel, bipède, sans plumes: en plusieurs énonciations distinctes, au lieu d'une seule?

Ch. 7, 92, a, 34. La définition ne prouvant l'essence des choses (*τὴν οὐσίαν*), ni comme la démonstration, ni comme l'induction, comment la montre-t-elle donc? ce n'est certainement pas en faisant appel au sens (*αἰσθήσει ἢ τῷ δακτύλῳ*). La définition ne montre pas du tout ce qu'est la chose (*τί ἐστίν*), car elle montrerait aussi que la chose est (*εἰδέναι καὶ ὅτι ἐστίν*); mais il est impossible de démontrer dans une même notion (*τῷ αὐτῷ λόγῳ*) que la chose est, et ce qu'elle est.

Si d'autre part la définition explique les mots et leur signification, elle ne ferait donc que reproduire le mot sous une autre forme, et il s'ensuivrait, chose insoutenable (*ἄτοπον*), que tous les

mots que nous prononçons seraient des définitions (ὡςτε θρους ἂν διαλεγόμεθα πάντες); Iliade, par exemple, serait une définition.

En résumé, la définition ne saurait se confondre avec le syllogisme (οὔτε ταὐτὸν ὄν) : l'objet de l'un et de l'autre n'est pas du tout identique. La définition ne démontre rien; elle ne montre même pas la chose. Du reste la démonstration est aussi importante que la définition; mais elle ne fait pas connaître l'essence des choses (τὸ τί ἐστίν).

Ceci mérite une étude plus approfondie (ch. 8, 93, a, 1). L'essence (τὸ τί ἐστίν) d'une chose et sa cause se confondent, une fois que la cause est connue. Il n'y a pas, à proprement parler, démonstration de l'essence, et pourtant il y a pour la connaître un raisonnement logique (λογικὸς συλλογισμός). Mais comment ceci est-il possible? C'est qu'avant de chercher la cause de la chose (δίωτι), il faut nécessairement savoir que la chose est; car, chercher la cause sans connaître l'existence, ce serait ne rien chercher (μηδὲν ζητεῖν ἐστίν). Il n'y a donc point ici connaissance de l'essence par syllogisme et démonstration, et pourtant, sans la démonstration et sans le syllogisme, on n'aurait point connu l'essence de la chose.

Ch. 9, 93, b, 21. Quand la cause et la chose elle-même sont identiques, il n'y a pas de démonstration possible; on est arrivé alors à des principes (ἀρχαί εἰσιν), c'est-à-dire, à des choses indémonstrables, qu'il faut supposer, dont il faut ad-

mettre l'existence, et qui doivent être connues évidemment de quelque façon que ce soit. Ainsi l'arithméticien suppose connues, et l'existence et la nature de l'unité. Les choses, au contraire, dont la cause est extérieure (ἔξωρον αἴτιον), peuvent être démontrées par cette cause prise pour moyen; mais ce n'est pas leur essence qu'on démontre, ainsi qu'on vient de le dire (μὴ τὸ εἶς ἀποδεικνύοντας).

Ch. 10, 93, b, 29. La définition qui fait réellement connaître la nature de la chose, est celle qui en fait en même temps connaître la cause: et alors, ce n'est pas autre chose qu'une démonstration, qui ne diffère absolument que par la forme (τῆ ὁμοιοῦ διαφέρειν). Ce n'est pas tout à fait la même chose de dire pourquoi il tonne, et ce qu'est le tonnerre. A la première question, on dira qu'il tonne parce que le feu s'éteint dans les nuages; à la seconde, on répondra que le tonnerre est le bruit du feu éteint dans les nuages. Ainsi, la même pensée (ὁ αὐτὸς λόγος) est exprimée d'une autre façon: ici c'est une démonstration, là c'est une définition. La définition du tonnerre est qu'il est du bruit dans les nuages, et cela même est la conclusion de la démonstration de l'existence du tonnerre.

Il résulte de tout ceci qu'il y a trois espèces de définitions: l'une qui est une explication indémontrable de l'essence de la chose; une seconde qui est comme le syllogisme de l'essence, et ne diffère de la démonstration que par la forme; et enfin

une troisième qui n'est qu'une conclusion de la démonstration essentielle.

Ch. 11, 94, a, 20. On a dit plus haut que, connaître une chose, c'était en connaître la cause, et qu'on ne savait réellement que quand on était arrivé à ce point. Mais les causes sont au nombre de quatre, et chacune d'elles peut également se convertir en moyen pour donner la démonstration cherchée; souvent même il arrive que plusieurs de ces causes se réunissent pour produire la connaissance. Ces quatre causes dont parle ici Aristote sont les quatre principes de sa Métaphysique.

Ch. 11, 94, a, 20. « Nous croyons savoir une chose, dit-il, quand nous en connaissons la cause; or les causes sont au nombre de quatre : la cause substantielle ($\tau\acute{o} \tau\acute{i} \tau\eta\nu \epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota$); la cause qui fait que, certaines choses étant, la chose est; la cause motrice, qui a l'origine du mouvement; et, enfin, la cause finale. Toutes ces causes se démontrent par le terme moyen. Ainsi la cause (occasio-nelle) qui fait que, certaines choses étant, telle chose est, cette cause ne saurait se produire avec une seule proposition, il en faut au moins deux; et la chose n'a lieu que quand elles ont un moyen : c'est donc en prenant ce moyen que que la conclusion devient nécessaire. »
Aucune de ces causes peut servir de moyen, Aristote donne des exemples pour chacune.
Voici un exemple de la cause finale :

« B, g. — Pourquoi se promène-t-on? Pour se
 « bien porter. Pourquoi la maison? Pour conserver
 « les meubles : ici la santé, puis la conservation
 « des objets, sont causes finales. Il n'y a, comme
 « on voit, aucune différence entre la cause qui fait
 « qu'il faut se promener après dîner, et la cause
 « finale. Soit, la promenade après le dîner repré-
 « sentée par Γ : les aliments ne pas flotter dans l'es-
 « tomac, par B : et se bien porter, par A. Suppo-
 « sons aussi que se promener après dîner fasse
 « que les aliments ne flottent pas à l'ouverture de
 « l'estomac, et que ce soit une chose bonne à la
 « santé. Il semble alors que par Γ : se promener, a
 « lieu B : les aliments ne pas flotter; et que là se
 « produit A, qui est la santé. Qu'est-ce qui fait donc
 « que A est à Γ comme cause finale? C'est B : les
 « aliments ne pas flotter; et cela en est comme le
 « motif, car c'est ainsi que A sera obtenu. Pour-
 « quoi B est-il à Γ ? C'est parce que être ainsi, c'est
 « se bien porter. Il faut donc renverser les rapports,
 « et l'on rendra de cette façon les choses fort
 « claires. Dans les choses où il s'agit de causes mo-
 « trices, les rapports générateurs sont placés dans
 « un ordre tout à fait inverse à celui où ils le
 « sont ici; il faut pour ces causes que le terme
 « moyen devienne premier, et qu'ici Γ soit le der-
 « nier : car la cause finale est la dernière. » Du
 reste, les effets produits par ces causes peuvent
 être, tantôt naturels et tantôt artificiels, et n'en
 pas moins rester nécessaires.

« La nécessité est de deux sortes; l'une est selon
 « la nature et la spontanéité des choses; l'autre au
 « contraire est de violence, et opposée à cette spon-
 « tanéité. Ainsi, c'est bien par nécessité que la
 « pierre monte, ou qu'elle descend; mais la néces-
 « sité n'est certainement pas la même dans les deux
 « cas. Dans les choses que produit l'exercice de
 « l'intelligence, il n'y a jamais pour les unes,
 « comme une maison, une statue, ni de spontanéité,
 « ni de nécessité, mais une cause finale; pour les
 « autres, il y a aussi du hasard, comme la santé, la
 « conservation de l'existence. C'est surtout dans
 « les choses où il peut en être d'une façon aussi
 « bien que de toute autre, et dont la production
 « n'est pas fortuite, que la fin bonne qu'elles pour-
 « suivent s'accomplit en vue de quelque but, soit
 « par la nature, soit par l'art humain. Le hasard
 « n'a jamais de cause finale.

« Ch. 12, 95, a, 10. La cause, du reste, est
 « toujours la même pour ce qui arrive, est arrivé
 « ou arrivera, que pour ce qui est. C'est tou-
 « jours le terme moyen qui est cause : seulement
 « dans ce qui est, il est; dans ce qui arrive, il ar-
 « rive; dans ce qui est arrivé, il est arrivé; dans ce
 « qui arrivera, il arrivera. Ainsi, par exemple,
 « pourquoi y a-t-il eu éclipse? Parce que la terre
 « s'est interposée. L'éclipse aura lieu parce que la
 « terre s'interposera : elle a lieu parce que la terre
 « s'interpose. »

Quel est donc le rapport de la cause à l'effet? Le

voici. La cause peut être ou n'être pas simultanée à l'effet : la cause simultanée est la plus fréquemment employée pour terme moyen ; et alors elle varie avec l'effet, relativement au temps présent, passé et futur. Quand elle n'est pas simultanée à l'effet, elle lui est nécessairement antérieure. On peut donc conclure démonstrativement la cause, de l'effet qui l'a suivie (ἀπὸ τοῦ ὑστέρου γυγονότου ὁ συλλογισμός), mais on ne le peut pas réciproquement de la cause à l'effet.

Aristote renvoie ici (95, b, 11), pour plus de clarté (μᾶλλον φανερώς), à ses généralités sur le mouvement, sans doute dans la Physique, liv. 3 (ἐν τοῖς καθόλου περι κινήσεως).

Dans les démonstrations circulaires (96, a, 1) dont il a été question antérieurement (ἐν τοῖς πρώτοις), les causes et les effets peuvent être démontrés circulairement, c'est-à-dire, les uns par les autres. Ainsi, quand la terre est humide, il se forme de la vapeur, et par suite de la vapeur, un nuage, et par suite du nuage, de la pluie ; par suite de la pluie, l'humidité de la terre : mais ceci est précisément le point de départ, et l'on y est revenu circulairement (κύκλῳ περιελθόν).

Enfin dans les choses qui, sans être éternelles, sont le plus souvent (ὡς ἐπὶ τὸ πάλυ) d'une certaine façon, il faut que le moyen, c'est-à-dire la cause, soit aussi de la même espèce ; et les principes immédiats en sont alors également.

Après avoir ainsi étudié les causes, c'est-à-dire,

le moyen de la démonstration, Aristote passe au sujet de la démonstration (oh. 13, 96, a, 23), et il trace les règles de la définition qui consiste à rechercher les attributs essentiels de la chose (τὰ ἐν τῷ πῖ ἔστιν κατηγορούμενα). Les attributs essentiels peuvent être égaux à leurs sujets, ou être plus étendus qu'eux (ἰσχωρίως ἐπὶ πλείον). Ainsi l'impair est l'attribut essentiel du nombre trois ; mais il est aussi à d'autres choses que trois, et le dépasse par conséquent : il est par exemple à cinq ; mais on voit que, du moins, cet attribut essentiel ne sort pas du genre, puisqu'il faut toujours que l'impair s'applique à un nombre. On aura de cette façon des attributs essentiels, qui pourront chacun, pris à part, dépasser le sujet ; mais qui, tous réunis, ne le dépasseront pas, c'est-à-dire que leur ensemble ne pourra convenir qu'à lui seul. Il faut donc, pour bien faire la définition du sujet (97, a, 23), n'admettre que les attributs essentiels, les classer selon l'ordre qui leur appartient, et n'en omettre aucun. Le premier attribut essentiel est celui qui est la conséquence de tous les autres ; mais dont tous les autres ne sont pas la conséquence ; et ainsi de suite pour tous les attributs, en exceptant d'abord le premier, puis le second, etc.

Du reste (97, b, 26), toute définition est toujours universelle, c'est-à-dire qu'elle convient à tout le défini. Ce qu'il faut rechercher dans les démonstrations, c'est la vérité (ἀλήθειαν) ; dans les définitions, c'est la clarté (τὸ σαφές), et, pour l'ob-

tenir, il faut soigneusement éviter les termes homonymes et les termes métaphoriques (ὁμωνυμία, μεταφοραῖς).

Ch. 14, 98, a, 1. Pour bien poser les questions à démontrer (τὰ προβλήματα), il faut dégager (ἐκλέγειν) le sujet, auquel appartient primitivement la qualité particulière qui fait l'objet de la démonstration (ch. 15, 98, a, 24). Les questions sont les mêmes (τὰ ἀντά) dans le moyen commun qui sert à les démontrer : elles peuvent être identiques par le genre, et diverses par l'espèce. Par exemple, s'il s'agit de savoir ce qui produit l'écho, ce qui produit la vision, et ce qui produit l'arc-en-ciel, c'est pour tous ces phénomènes une seule et même question en genre, puisque la cause de tous n'est qu'une réfraction, un brisement (ἀνάκλασις); mais ces questions sont spécifiquement différentes; ici c'est le son, là c'est la lumière. Le moyen d'une question, sa cause, peut aussi être subordonnée au moyen, à la cause d'une autre. Pourquoi le lit du Nil est-il plus plein à la fin du mois? Parce qu'il pleut davantage à la fin du mois : et pourquoi pleut-il davantage à la fin du mois? Parce qu'il n'y a pas de lune, et c'est parce qu'il n'y a pas de lune que le Nil se gonfle à la fin du mois.

Ch. 16, 98, a, 35. On peut se demander comment l'existence de l'effet donne à connaître l'existence de la cause, et réciproquement, comment la cause fait connaître l'effet. Quand la cause est

connue, il faut nécessairement que l'effet soit connu ; mais on peut connaître l'effet sans en savoir précisément la cause (98, b, 25), parce que plusieurs causes peuvent concourir à un effet unique. Dans la démonstration proprement dite (*καθ' αὐτό*), dans la démonstration de la cause, il n'est pas possible qu'un seul effet puisse être rapporté à plusieurs causes, puisqu'on y considère la chose en soi, et non pas les accidents, et les signes particuliers qui peuvent la révéler (*μη κατὰ σημάτων*) ; seulement, le moyen y est pareil à la question elle-même : homonyme, par exemple, si elle est homonyme, etc. Le moyen alors constitue la définition même de la majeure (*ἔστι δὲ τὸ μέσον λόγος τοῦ πρώτου ἄκρου*).

Toutes les questions qu'Aristote traite ici sont peu développées, et manquent peut-être aussi de clarté, à cause de cette précision même. Mais on peut penser qu'il s'est abstenu d'une discussion complète, parce qu'elle devait mieux trouver place dans la Métaphysique.

Ici se termine, comme dit le philosophe lui-même, la théorie du syllogisme et de la démonstration (*συλλογισμοῦ καὶ ἀποδείξεως*). La seule question qu'il reste à éclaircir, c'est de savoir comment se forment, dans l'intelligence, ces principes qui servent de base à la démonstration comme au syllogisme, et quelle est dans l'âme la faculté qui les connaît et qui les subit (*γνωρίζουσα ἔξις*). C'est

l'une des questions les plus graves que puisse se poser la logique; et dans ces derniers temps, c'est sur ce problème qu'ont porté presque tous les efforts de la philosophie du dix-huitième siècle, et de celle du nôtre. Dans le moyen-âge, on s'occupa surtout de savoir ce qu'étaient en soi ces principes, se formulant en idées universelles, et de là les doctrines du réalisme et du nominalisme. Ici Aristote se propose de rechercher, non point ce que sont, dans la nature, les universaux, qui, comme il l'a dit lui-même plusieurs fois, ne lui paraissent qu'une affaire de forme, mais bien; d'où viennent ces principes immédiats, indémonstrables, sans lesquels il n'y a ni connaissance ni démonstration. Il importe de le laisser parler lui-même, de peur d'altérer sa pensée dans un sujet si délicat, où la moindre nuance mal saisie peut causer de graves erreurs.

Ch. 19, p. 99, b, 17. « Quant à savoir, dit-il, comment les principes eux-mêmes nous sont connus, et quelle est en nous la faculté qui les connaît, voici ce qui nous l'apprendra, après toutes les questions éclaircies plus haut.

« On a dit antérieurement que la démonstration ne peut donner la science, qu'à la condition de connaître préalablement les principes immédiats. Mais on peut se demander si, pour les principes immédiats, le mode par lequel on en acquiert la connaissance, est le même que pour les autres, ou s'il est différent; s'il y a sciences pour

« ceux-là comme pour ceux-ci; s'il y a seulement
 « science réelle pour les uns, et un mode divers
 « d'acquisition pour les autres; et enfin, si les
 « facultés qui en nous connaissent ces principes,
 « s'acquièrent sans être innées, ou si, étant innées,
 « elles nous sont inconnues. Il est absurde de
 « penser que nous ayons ces principes; car alors,
 « tout en ayant une connaissance plus exacte que
 « la démonstration même, nous n'en saurions rien.
 « Mais si nous supposons que nous n'avons pas
 « antérieurement ces principes, comment pour-
 « rions-nous en acquérir la connaissance, et les
 « apprendre sans connaissance préalable? La
 « chose, en effet, est impossible, ainsi que nous
 « l'avons prouvé en traitant de la démonstration.
 « Il est donc clair qu'il est impossible à la fois, et
 « que nous ayons ces principes, et que nous les
 « acquérions, sans avoir antérieurement aucune
 « connaissance quelconque. Il faut donc nécessai-
 « rement que nous ayons une certaine faculté
 « de les acquérir, sans que toutefois cette faculté
 « soit plus précise et plus relevée que les principes
 « eux-mêmes.

« Or, cette faculté semble se trouver dans tous
 « les animaux. Ils ont une faculté innée de juge-
 « ment, qu'on appelle la sensibilité. Dans quelques
 « animaux, cette faculté native est accompagnée de
 « la persistance de la sensation; dans les autres, elle
 « ne l'est pas. Dans ceux pour qui cette persistance
 « n'existe point, la connaissance ne va pas au-delà

« de la sensation, soit d'une manière absolue, soit
« pour les objets dont la perception est tout aussi-
« tôt effacée. Ceux au contraire où elle persiste,
« conservent, outre la sensation, quelque modifi-
« cation dans l'âme. Ces modifications, se multi-
« pliant, prennent un caractère distinct, et c'est
« de cette permanence que se forment la raison
« chez certains animaux, tandis que d'autres n'en
« ont pas. De la sensation vient donc la mémoire,
« comme nous le disons, et de la mémoire vient
« l'expérience, quand un même fait se répète plu-
« sieurs fois. Les souvenirs, quelque nombreux
« qu'ils soient, ne forment cependant qu'une seule
« et même expérience. C'est de l'expérience et
« de tout objet général s'arrêtant dans l'âme,
« c'est de toute unité qui ressort de la pluralité,
« en étant une et identique dans tous les cas par-
« ticuliers, que se forme le principe de l'art et de
« la science; de l'art, quand il s'agit de produire
« quelque chose; de la science, quand il s'agit seu-
« lement de ce qui est.

« Ainsi donc ces principes ne nous sont pas pré-
« cisément innés, ils ne procèdent pas davantage
« de principes plus évidents qu'ils ne le sont eux-
« mêmes; ils naissent de la sensation. Dans une
« déroute, quand un fuyard vient à s'arrêter,
« un autre s'arrête aussi, puis un autre, jusqu'à
« ce que la tête même des fuyards cesse de
« fuir. L'âme est faite de manière à pouvoir
« éprouver en elle quelque chose d'analogue. C'est

ce qu'on a souvent répété; mais, comme on l'a toujours dit peu clairement, nous ne craignons pas de le redire. Lors donc qu'un de ces objets homogènes vient à s'arrêter, il forme le premier, dans l'âme, une idée universelle : l'âme en effet a bien la sensation du particulier, mais la sensation s'élève à l'universel; c'est la sensation de l'homme par exemple, et non de l'homme individuel, Callias ou tel autre. Le reste alors s'arrête aussi, jusqu'à ce que se forment ainsi les idées indivisibles et universelles : par exemple, de tel animal individuel se forme l'idée générale d'animal, qui sert également elle-même à en former d'autres.

« C'est donc évidemment une nécessité pour nous d'arriver par induction à la connaissance des premiers principes; car c'est ainsi que la sensation elle-même arrive à nous donner le général. Mais, comme, parmi les facultés de l'âme qui nous servent à atteindre la vérité, les unes sont toujours vraies, et que les autres peuvent être fausses : la conjecture, par exemple, et le raisonnement; comme la science et l'intelligence sont éternellement vraies, et qu'il n'y a rien de supérieur à la science que l'entendement lui-même; comme, en outre, les principes sont plus évidents que les démonstrations; et que toute science repose sur la raison, il s'ensuit qu'il n'y a pas de science pour les principes, parce qu'il ne peut y avoir que l'entendement qui soit plus vrai

« que la science. L'entendement s'applique donc
 « aux principes, et cela même nous prouve que le
 « principe de la démonstration n'est pas une dé-
 « monstration, et, qu'en un mot, il n'y a pas de
 « science de la science. S'il n'y a donc au-delà de
 « la science aucun genre de vérité, c'est l'enten-
 « dement qui est le principe de la science; ainsi,
 « il est le principe du principe, et tout principe
 « est dans un rapport analogue relativement à
 « tous les objets qui le concernent. »

Avec le second livre des Derniers Analytiques, finit la première moitié de l'Organon, et la plus importante, sans contredit. On peut voir maintenant que la méthode entière, partant des notions simples, sans liaison, comme sans vérité ni erreur, c'est-à-dire des Catégories, et arrivant, par le syllogisme, à la démonstration et à la certitude de la connaissance, est complètement achevée. Les principes sur lesquels repose la connaissance ont été développés, étudiés, depuis leurs éléments indivisibles jusqu'à leur combinaison la plus parfaite et la plus reculée. S'il reste quelque chose à faire, c'est uniquement de montrer comment cette constitution absolue de la science, donnée indépendamment de toute application, et par l'analyse la plus pure, s'abaisse devant la pratique, et descend du nécessaire et de l'éternel, au probable et au contingent. Cette dernière partie de l'Organon appartient donc à la science subalterne qu'Aristote nomme la Dialectique (Voir plus haut page 247)

de même que toute la première partie, ou du moins celle qui concerne le syllogisme et la démonstration, se rapporte à l'Analytique, c'est-à-dire, à la science formelle de la vérité.

CHAPITRE SIXIÈME.

Analyse des Topiques.

Un intérêt tout particulier, quoique secondaire, doit s'attacher aux Topiques. Depuis Aristote, ce sujet a été presque entièrement abandonné, et de nos jours il l'est complètement. La Topique ne fait plus partie de la logique : elle a été comprise dans la rhétorique; il importe cependant de distinguer les lieux communs de logique des lieux communs de rhétorique. C'est à Cicéron le premier qu'il faut en attribuer la confusion. Il ne considère que sous le point de vue oratoire les Topiques d'Aristote, dans l'abrégé qu'il en fit pour Trébatius. Aujourd'hui, le mot même de Topique a pour nous quelque chose d'étrange, et ne réveille pas une idée parfaitement nette. On essaiera plus loin de la préciser davantage; mais auparavant, il convient d'exposer l'ouvrage d'Aristote; et le résumé qu'on en fera ensuite n'en sera que plus clair et plus facile à comprendre.

Pour cette seconde partie de l'Organon, de

longs développements sont beaucoup moins nécessaires ; il ne s'agit plus ici des principes de la connaissance et de la vérité ; il ne s'agit guère que des procédés et des finesses que doit employer une discussion habile, tout en restant loyale. Dans le traité qui suivra celui-ci, dans les Réfutations des sophistes, Aristote étudiera les procédés et les ruses blâmables d'une discussion qui tend des pièges à l'interlocuteur. La matière, comme on voit, n'est pas sans importance ; mais elle ne peut entrer en comparaison avec les recherches antérieures.

On a déjà fait remarquer plus haut que les Topiques, séparés en huit livres, par les éditeurs grecs (Voir plus haut, page 123), paraissent cependant former un ensemble, conçu sans aucune division dans la pensée de l'auteur. Quoi qu'il en soit, on suivra, pour l'analyse qu'on en doit faire ici, cette division vulgairement reçue, et qui paraît remonter jusqu'au temps d'Andronicus de Rhodes.

Sous le rapport du sujet lui-même, les commentateurs ont partagé les huit livres en deux sections, dont l'une, composée des sept premiers, est consacrée tout entière à l'étude des Topiques ($\gamma\nu\omega\sigma\iota\varsigma$) ; et dont l'autre, qui ne renferme que le huitième livre, s'occupe de l'application de cette étude, de la pratique proprement dite ($\pi\rho\acute{\alpha}\xi\iota\varsigma$). Cette division est parfaitement juste ; il convient de la conserver.

LIVRE PREMIER DES TOPIQUES.

Aristote débute, selon son habitude, par exposer, d'une manière générale, l'objet qu'il se propose, et ici (ch. 1. 100, a, 18), « l'objet de ce traité, dit-il, est de trouver une méthode qui nous mette en état de raisonner sur toute espèce de sujet, en partant de données probables, et qui nous apprenne à ne point nous contredire nous-mêmes, dans le cours de la discussion. » Ces opinions probables, sur lesquelles va reposer toute la doctrine des Topiques, sont celles qui ont pour garant l'autorité des hommes, que l'on prenne d'ailleurs la totalité des jugements humains, ou la pluralité, ou bien qu'on s'adresse seulement aux sages, et parmi eux encore, soit à la totalité, soit à la majorité, soit même à la minorité des plus connus et des plus illustres.

Aristote reconnaît quatre genres de syllogismes: le démonstratif, qui part de principes vrais, primitifs, évidents par eux-mêmes, et sans qu'il soit nécessaire d'en rechercher la cause; le dialectique, qui part des opinions probables, ayant pour elles d'imposants suffrages; l'éristique (*ἐριστικός*) ou contestable, partant d'opinions qui semblent probables, sans l'être cependant réellement; enfin, une quatrième espèce qui ne mérite même pas le nom de syllogisme, parce qu'elle ne donne pas un raisonnement proprement dit; c'est celle qui semble procéder d'opinions paraissant probables, mais

qui, par quelque vice de forme, n'en procède même pas véritablement.

101, a, 5. Il faut joindre à ces quatre espèces du syllogisme, le paralogisme, qui se rapproche de la dernière, mais qui est borné à une science spéciale, dans laquelle on prendrait des données fausses, qui n'auraient même point pour elles l'assentiment d'aucune autorité.

Aristote s'arrête fort peu à ces distinctions du syllogisme, il ne fait qu'en donner une esquisse (ὡς τύπῳ περιλαβείν), comme il le dit lui-même; et cette réserve semble tout-à-fait convenable, si l'on admet que la composition des Topiques est postérieure à celle des Analytiques. Il est peu probable, en effet, qu'Aristote n'entende point encore ici par syllogisme démonstratif, tout ce qu'il a compris sous ce nom dans les traités qui précèdent.

Ch. 2, 101, a, 25. Cette étude des Topiques peut être utile de trois manières: 1° d'abord, comme exercice d'intelligence (γυμνασίαν); 2° elle peut servir aux discussions, où l'on ne rencontre habituellement (πρὸς τὰς ἐντεύξεις) que ces opinions probables, qui servent de point de départ à la dialectique; 3° enfin, elle peut être bonne même à l'acquisition de la connaissance philosophique (πρὸς τὰς κατὰ φιλοσοφίαν ἐπιτημας), et des principes eux-mêmes. Investigatrice par nature (ἕξεταστικὴ γὰρ οὖσα), la dialectique peut ouvrir le chemin vers les principes généraux des sciences, tout en procédant par le probable.

Ch. 3, 101, a, 5. Il serait à désirer ici que la méthode qu'on trouvera fût aussi bonne que celle de la rhétorique et de la médecine, et qu'on arrivât, du moins, à savoir tirer tout le parti possible des éléments dont on peut disposer. On voit par ce vœu d'Aristote qu'il assimile la Topique à un art, et qu'il est loin de la placer à la même hauteur que la science analytique.

Ici finit la première partie de ce livre, et ce qu'on pourrait appeler l'introduction des Topiques. Aristote y a exposé l'objet, et l'utilité de la méthode dialectique qu'il va développer. Il cherche, dans la partie suivante, à montrer sur quels éléments elle s'exerce, c'est-à-dire, quelle est la matière et la forme des discussions dialectiques.

Ch. 4, 101, b, 11. Il énumère donc les seuls objets possibles de toute discussion, et ces objets sont précisément ceux des jugements et des syllogismes. Cette classification est la base même de toute la Topique : et l'on verra qu'elle sert à en donner les divisions principales ; Aristote y demeure constamment fidèle. Voici comment il l'expose lui-même :

Ch. 4, 101, b, 11. « Il faut voir d'abord d'où
« précède cette étude. Si nous avons en effet tous
« les objets auxquels s'appliquent les raisonne-
« ments, et ceux dont ils sont formés, si nous avons
« en outre les moyens assurés de nous les procu-
« rer, nous aurions précisément ce que nous cher-
« chons. Ce sont en effet des objets identiques et

« égaux en nombre que ceux d'où viennent les
 « raisonnements (λόγος), et ceux auxquels se rap-
 « portent les syllogismes. Les raisonnements se com-
 « posent de propositions, et les syllogismes concer-
 « nent les questions. Or toute proposition, comme
 « toute question, ne démontre que le genre, ou le
 « propre, ou l'accident, puisque la différence, en
 « tant qu'appartenant au genre, doit être classée
 « avec lui. Quant au propre, il peut à la fois ex-
 « primer, ou ne pas exprimer, l'essence même de la
 « chose : divisons-le donc d'après ce point de vue;
 « et que le propre, qui exprime ce qui fait l'es-
 « sence de la chose, soit appelé définition (ὄρος),
 « et que l'autre espèce de propre garde spéciale-
 « ment la dénomination commune aux deux. Ceci
 « montre donc évidemment que, d'après notre di-
 « vision, il n'y a ici que quatre objets en tout : le
 « propre, la définition, le genre et l'accident. Qu'on
 « ne suppose pas du reste que nous veuillons dire
 « ici, que chacune de ces choses forme à elle seule
 « une proposition ou une question; nous disons
 « seulement que ce sont elles qui forment toute
 « question, toute proposition. La question et la
 « proposition diffèrent par la forme; en voici un
 « exemple : Animal terrestre bipède, est-ce la dé-
 « finition de l'homme? Animal terrestre bipède,
 « est-ce le genre de l'homme? C'est une proposi-
 « tion. Mais si l'on dit : Animal terrestre bipède,
 « est-ce, ou n'est-ce pas, la définition de l'homme?
 « ou bien, l'animal est-il le genre de l'homme, ou ne

« l'est-il pas? C'est une question, et de même pour
 « tous les autres cas. Ainsi les questions et les pro-
 « positions sont toujours en nombre égal; car de
 « toute proposition, on tirera une question, en
 « ne faisant que changer la forme.

« Ch. 5, 101, b, 38. Le terme ou définition
 « exprime ce qui fait l'essence de la chose. On
 « peut du reste remplacer l'explication complète
 « par le nom simple, ou substituer une explica-
 « tion à une autre explication.....

« 102, a, 18. Le propre n'exprime pas l'essence
 « de la chose; mais il n'appartient qu'à la chose
 « seule, et il peut être pris réciproquement pour
 « elle. Par exemple, le propre de l'homme, c'est
 « de pouvoir apprendre la grammaire : car, s'il est
 « homme, il peut apprendre la grammaire; et,
 « s'il peut apprendre la grammaire, il est homme.
 « En effet, personne n'appellera Propre ce qui
 « peut être aussi à une autre chose; ainsi, on ne
 « dira jamais que dormir soit le propre de l'homme,
 « quand bien même il pourrait se faire que, du-
 « rant quelques instants, l'homme seul possédât
 « cette qualité. Si donc on donnait comme Propre
 « une qualité de ce dernier genre, on ne donnerait
 « pas ainsi un propre absolu, mais un propre tem-
 « poraire et relatif. Ainsi, être à droite, peut être un
 « propre temporaire; avoir deux pieds, peut être
 « un propre relatif de l'homme, par rapport au
 « cheval ou au chien. On voit donc qu'on ne peut
 « faire une attribution réciproque des choses qui

« peuvent appartenir aussi à quelques autres ; car
 « il n'y a pas nécessité, par exemple, qu'un être
 « qui dort, soit homme.

« Le genre est ce qui est attribué essentielle-
 « ment à plusieurs objets qui diffèrent en espèce.
 « J'appelle attribut essentiel ce qu'on peut ré-
 « pondre, quand on demande ce qu'est l'objet en
 « question. Par exemple, si l'on demande pour
 « l'homme ce qu'il est, on peut répondre qu'il est
 « animal....

« L'accident n'est rien de tout ce qui précède ;
 « il n'est ni définition, ni propre, ni genre ;
 « mais il appartient pourtant à la chose. C'est
 « aussi ce qui peut être, ou ne pas être, à une
 « même et unique chose : ainsi, être assis peut être,
 « et ne pas être, à une même et unique personne ;
 « et de même pour sa blancheur ; rien ne s'op-
 « pose à ce que cette personne soit tantôt blanche
 « et tantôt ne le soit pas. La seconde définition de
 « l'accident vaut mieux que la première. Celle-ci
 « en effet, pour être comprise, exige qu'on sache
 « préalablement ce qu'est la définition, le genre
 « et le propre : la seconde, au contraire, suffit à
 « elle seule pour faire connaître ce qu'est en soi
 « ce qu'on cherche ici.... Du reste, l'accident peut
 « être un propre temporaire et relatif ; par exem-
 « ple : être assis, qui est un accident, devient un
 « propre, si on l'est seul ; et, si l'on ne est pas seul,
 « ce sera un propre, relativement à ceux qui ne
 « sont pas assis. Ainsi dans tel temps, relativement

« à telle chose, l'accident peut devenir un propre ;
 « mais absolument parlant , il ne l'est pas.

« Ch. 6, 102, b, 27. Il faut remarquer que tout
 « ce qu'on a dit ici du propre , du genre et de
 « l'accident, pourrait s'appliquer aussi bien à la
 « définition.... et toutes les choses que nous avons
 « énumérées sont, d'après ce que nous venons de
 « dire, en quelque sorte définitrices ; ce qui ne veut
 « pas dire pourtant qu'on doive les confondre dans
 « une seule étude.... »

Ch. 7, 103, a, 6. Aristote définit ensuite les di-
 verses significations de l'idée du même, et il se ré-
 sume ainsi (ch. 8, 103, b, 1) : « Pour se convaincre
 « que tous les jugements se forment des éléments
 « énoncés plus haut, que c'est par eux qu'ils se pro-
 « duisent, et que c'est à eux qu'ils s'appliquent, il
 « existe une première voie : c'est celle de l'induction.
 « En examinant, en effet, chacune des propositions
 « et des questions, on verra clairement qu'elle vient
 « toujours de la définition, du propre, du genre
 « ou de l'accident. On peut aussi prouver ceci par
 « raisonnement (συλλογισμοῦ). Il faut nécessairement
 « que tout ce qui est attribué à une chose, puisse,
 « ou ne puisse pas, en recevoir réciproquement
 « l'attribution. S'il peut en recevoir l'attribution
 « réciproque, c'est une définition ou un propre :
 « définition, s'il exprime l'essence de la chose :
 « propre, s'il ne l'exprime pas. Nous avons en
 « effet nommé Propre, ce qui est réciproquement
 « attribué à la chose, sans exprimer son essence.

« S'il ne peut être attribué réciproquement à la chose, il fait partie, ou ne fait pas partie, de la définition du sujet. S'il fait partie de la définition, il est genre ou différence; car la définition vient du genre et des différences. S'il ne fait pas partie de la définition, il est clair que c'est un accident: car on a nommé accident ce qui n'est ni définition, ni genre, ni propre, et qui cependant est à la chose.

« Ch. 9, 103, b, 20. L'accident, le genre, le propre et la définition, sont toujours dans quelque'une des dix catégories, puisque toutes les propositions qu'ils forment expriment toujours la substance, la qualité, la quantité ou telle autre des catégories. »

C'est ici que se trouve, comme on l'a dit antérieurement (Voir première partie, p. 51), l'énumération complète des catégories, la seule qu'on puisse citer dans les œuvres d'Aristote, et qui, de plus, les donne avec l'ordre même, où elles sont développées dans le traité spécial qui porte ce nom. Ainsi, l'on doit penser qu'à l'époque de la composition des Topiques, Aristote avait déjà fixé, si ce n'est écrit, la doctrine fondamentale de l'Organon.

L'attribution est essentielle (*οὐσίαν σημαίνει*), quand le sujet et l'attribut sont tous deux dans la catégorie de la substance; elle n'est qu'accidentelle, quand le sujet est dans cette catégorie et l'attribut dans une autre. Ainsi, quand on dit :

L'homme est un animal, l'attribution est essentielle; car homme et animal sont tous deux de la catégorie de la substance. Mais quand on dit, devant une couleur blanche, que l'objet qu'on a sous les yeux (*ἔκκείμενον*) est blanc, ou qu'il est de couleur, on dit bien ce qu'il est, mais on ajoute sa qualité (*ποιὸν σημαίνει*): si l'on dit qu'il a une coudée de long, on ajoute sa quantité; et ce ne sont plus des attributions essentielles.

La définition, le genre, le propre et l'accident, forment ce que les Scholastiques ont appelé les quatre attributs dialectiques; et ce sont là, dans la doctrine d'Aristote, les quatre seuls points auxquels puissent s'attacher l'étude d'une chose, et la discussion qui s'y applique.

Ch. 10, 104, a, 3. Ici le philosophe a besoin de distinguer, d'une manière plus nette, ce qu'il entend par proposition dialectique et question dialectique. La proposition dialectique est celle dont on peut raisonnablement discuter: ainsi, se trouvent exclues les propositions dont la vérité ou l'erreur sont parfaitement évidentes, puisque personne ne voudrait combattre les unes, ni soutenir les autres. Les opinions dialectiques sont donc, à proprement parler, les opinions probables, qui du reste peuvent l'être à divers degrés: probables, comme on l'a dit, parce qu'elles ont pour elles l'assentiment des sages ou de la majorité, ou l'assentiment des habiles, dans quelque science spéciale; probables, parce qu'elles sont l'expression

contradictoire des opinions contraires aux opinions probables (ἐναντία κατ' ἀντίφασιν).

Ch. 11, 104, b, 1. Les questions vraiment dialectiques sont celles où les avis sont partagés, et où il s'agit de savoir le parti qu'il faut prendre, et celui qu'il faut éviter. La thèse, qui se distingue de la proposition et de la question dialectiques, est l'opinion paradoxale soutenue par quelque philosophe illustre (ὑπόληψις παράδοξος τῶν γνωρίμων τινὸς κατὰ φιλοσοφίαν) : telle est l'opinion d'Antisthène, qu'il n'y a pas de contradiction possible ; celle d'Héraclite, que tout se meut ; celle de Mélissus, que l'Être est un. Du reste, toute thèse est une question dialectique ; mais toute question n'est pas une thèse : il faut les distinguer, quoiqu'habituellement (ὄν) on les confonde. D'ailleurs, il ne faut pas plus discuter toute thèse, toute question, qu'il ne faut discuter toute proposition, et par les mêmes motifs. Il ne faut s'occuper que de celles dont un esprit raisonnable peut concevoir quelques doutes. On doit négliger les autres où l'on peut en appeler à l'évidence de la sensation seule, ou qui seraient évidemment immorales, et mériteraient, non pas d'être discutées, mais d'être châtiées ; par exemple, si l'on demande : La neige est-elle blanche, ou ne l'est-elle pas ? Faut-il, ou ne faut-il pas, honorer les dieux, aimer ses parents ?

Après ces définitions, Aristote établit que la discussion dialectique peut procéder par syllogisme, ou par induction. Il ne s'arrête pas du reste

sylogisme, parce qu'il en a traité antérieurement (πρότερον εἴρηται). Ceci est une preuve nouvelle et les Topiques ont été composés après l'Analytique :

Ch. 12, 105, a, 10. « Il y a deux sortes de méthodes (λόγων) dialectiques, l'induction et le syllogisme. On a dit précédemment ce qu'est le syllogisme : l'induction est un passage du particulier au général. Par exemple, si le pilote instruit est aussi le meilleur cocher, on dira d'une manière générale que celui qui est instruit est aussi le meilleur en tout. L'induction se fait mieux croire du vulgaire; elle est plus claire, et plus facilement comprise par la sensation. Le syllogisme, au contraire, est plus impérieux (βιασιώτερον), et plus énergique dans la discussion.

« Ch. 13, 105, a, 20. Les divers objets auxquels s'appliquent les raisonnements, et ceux dont les raisonnements se forment, sont tels qu'on l'a dit. Les instruments (ὄργανα) qui nous procureront des syllogismes et des inductions, sont au nombre de quatre : l'un, c'est de choisir des propositions; l'autre, de savoir préciser tous les sens divers qu'une chose peut recevoir; le troisième, de découvrir les différences des choses; le quatrième enfin, de distinguer les ressemblances. Trois de ces objets sont aussi en quelque sorte des propositions; car, pour chacun d'eux, on peut faire une proposition. Par exemple. — Il faut préférer l'honnête à l'agréable

« et à l'utile. — La sensation diffère de la science, en « ce qu'on peut ressaisir l'une, après l'avoir perdue, « et qu'il est impossible de ressaisir l'autre. — Le « sain est à la santé, comme le vigoureux à la vi- « gueur. De ces trois propositions, l'une se rap- « porte à la multiplicité des significations, la se- « conde vient des différences, la troisième enfin se « forme par la ressemblance. »

Il faut attacher une grande attention à ces quatre instruments dialectiques, qui, comme on le verra par la suite, s'appliqueront successive- ment, tous ou en partie, aux quatre attributs dia- lectiques. On a déjà dit qu'il était possible que le titre d'Organon eût été emprunté de la significa- tion remarquable, et du reste fort claire, qu'Aris- tote donne ici au mot ὄργανα (Voir plus haut p. 15).

Ch. 14, 105, a, 34. Pour procéder au choix des propositions (ἐκλεκτέον), il faut, ainsi qu'on l'a dit plus haut, prendre celles qui sont appuyées de quelque autorité, ou les propositions sembla- bles à celles-là, et reposant sur des données iden- tiques. Il sera bon aussi de faire des extraits des ouvrages écrits (ἐκ τῶν γεγραμμένων λόγων), pour chaque genre de sujets ; de faire des divisions, des classifications (διαγραφὰς ποιῆσθαι χωρὶς), et de no- ter les opinions de chaque auteur ; par exemple celle d'Empédocle, qu'il n'y a dans l'univers que quatre éléments (τέτταρα σωμαίων στοιχεῖα). En gé- néral, et d'une manière peu précise (τύπῳ περιλα- βῆν), il y a trois ordres de sujets : moraux, phy-

siques, et logiques (λογικαί). En philosophie, on cherche à les traiter avec vérité; en dialectique, on se contente de la simple probabilité (διαλεκτικῶς πρὸς δόξαν). Une attention qu'il faut avoir pour toute espèce de propositions, c'est de prendre les plus générales (μάλιστα καθόλου), parce que celles-là en renferment toujours d'autres, qu'il est facile d'en faire sortir par la division. Si l'on dit, par exemple, qu'on connaît simultanément les opposés, on pourra tirer de là cette double proposition, qu'on connaît simultanément les contraires et les relatifs, puisque les contraires et les relatifs sont des opposés (ἀντικειμένων).

Telles sont les règles à suivre pour le premier instrument dialectique, le choix des propositions. Pour le second, qui est la distinction des divers sens des mots (ch. 15, 106, a, 3), elles sont aussi simples. Il ne faut pas d'abord s'arrêter seulement à la forme du mot, il faut aller jusqu'à sa signification (λόγους). Il ne faut pas se borner à la chose même (106, a, 9), il faut aussi regarder à son contraire, et en rechercher également les significations différentes, de manière à reconnaître, de part et d'autre, les homonymies. Parfois, le nom s'accorde; mais l'espèce, si on la consulte, montre aussitôt la différence (106, a, 23). Ainsi, Claire s'appliquera à la voix aussi bien qu'à la couleur. Il se peut, du reste, que l'une des deux significations homonymes ait un contraire, tandis que l'autre n'en aura pas (106, b, 3): ainsi, aimer au moral

(κατὰ τὴν διάνοιαν) a un contraire, qui est hair; mais aimer au physique (κατὰ τὴν σωματικὴν ἐνέργειαν) n'en a pas. De plus, l'une peut avoir des intermédiaires, et l'autre n'en point avoir; ou bien, l'une peut en avoir plusieurs, et l'autre n'en avoir qu'un seul (106, a, 13). Il faut bien examiner encore si le contradictoire de la chose a plusieurs significations; car alors le mot lui-même en aura plusieurs également. En outre, il faut regarder aux contraires par privation et possession; car, si Sensible a plusieurs significations, Insensible en aura également plusieurs (106, b, 29). Les cas aussi sont importants à étudier (πρώσεις); car, si Justement a plusieurs sens, Juste les aura comme lui (107, a, 3). Les catégories, les attributions, qui se rattachent au mot, exigent encore une grande attention (τῶν κατὰ τ'οὔνομα κατηγοριῶν). Si ces attributions diffèrent, c'est que le mot est homonyme: ainsi, Bon est homonyme; car il se dit, en fait d'aliments, de ce qui cause du plaisir; en médecine, de ce qui procure la santé; pour l'âme, de ce qui lui donne certaines qualités de sagesse, de courage (107, a, 18). Il ne faut pas non plus négliger de voir, si les genres, compris sous le même mot, sont subalternes entre eux, ou ne le sont pas. Ainsi ὄνος signifie à la fois: âne, animal, et l'espèce d'instrument appelé de ce nom; mais on ne peut attribuer à l'âne, animal, ces deux explications. Au contraire, quand les genres sont subalternes, ils s'appliquent tous à la chose: ainsi,

animal et oiseau s'appliquent tous deux, comme genres, à corbeau (107, a, 33). Cet examen des genres doit s'étendre de la chose même à son contraire. Il faut aussi décomposer les définitions, et, en retranchant l'attribut, voir si ce qui reste est identique (107, a, 37); ainsi, voix claire, couleur claire : Claire étant ôté, reste voix et couleur, qui ne sont pas identiques; donc Claire est homonyme, mais non pas synonyme (Voir le début des Catégories). Souvent cette homonymie fait que l'on compare des choses qui n'ont aucun rapport de plus ou de moins, ni de ressemblance : ainsi, l'on compare une voix et une couleur, parce que l'une et l'autre sont claires. Les synonymes, au contraire, sont toujours parfaitement comparables (107, b, 19). Il se peut aussi que, sous le même mot, se cachent des différences de genres dissemblables, et non subalternes. Quand les différences sont autres pour les genres contenus sous le même mot, c'est que le mot est homonyme : tel est le mot Couleur, dont les différences ne sont pas du tout identiques, si l'on applique cette expression aux corps, ou si on l'applique à la nuance des mélodies. Enfin, comme l'espèce ne peut jamais être la différence, il faut voir si, des deux significations contenues sous le mot, l'une n'est pas différence, et l'autre, espèce : ainsi, Claire peut être une espèce de la couleur; il peut être une différence pour la voix; car une voix se distingue d'une autre en ce qu'elle est plus ou moins claire.

° Ch. 16, 107, b, 39. Restent les deux autres instruments dialectiques : la différence et la ressemblance, beaucoup plus simples l'un et l'autre que les précédents. La différence doit être cherchée dans les genres eux-mêmes, comparés les uns aux autres. Dans le même genre, ou les genres voisins, la différence est difficile à saisir; dans les genres éloignés, au contraire, elle est très aisée à distinguer.

Ch. 17, 108, a, 7. La ressemblance (ὁμοιότητα) peut être cherchée dans des genres divers : ainsi, la vue pour l'œil, l'entendement pour l'âme : le calme sur la mer, la sérénité au ciel; ou bien, dans le même genre, comme, dans le genre animal, l'homme, le chien, le cheval, peuvent avoir des ressemblances; mais il vaut mieux s'exercer dans les genres fort éloignés les uns des autres.

Ch. 18, 108, a, 18. Voici maintenant l'utilité des trois derniers instruments dialectiques. La connaissance des significations diverses, de l'homonymie, doit servir à rendre les raisonnements plus clairs, et à les appliquer à la chose elle-même, et non pas seulement à son appellation (καὶ μὴ πρὸς τ' οὐνομα). Quand on ne connaît pas les sens divers d'un mot, il peut arriver que le répondant porte sa pensée sur un de ces sens, et l'interrogeant, sur un autre. Cette distinction bien observée empêchera le premier de faire des paralogismes, et permettra au second de confondre son adversaire. Du reste, le dialecticien doit bien se garder de discuter sur le

mot seul (τὸ πρὸς τ' οὐνομα διαλέγεσθαι), à moins d'absolue nécessité.

108, a, 38. La connaissance des différences est utile dans les raisonnements, qui ont pour but de savoir si une chose est autre ou identique (περὶ ταύτου καὶ ἑτέρου), et pour donner clairement l'essence des choses (τί ἐστὶ).

108, b, 7. Enfin, la connaissance des ressemblances est utile pour les inductions, pour les syllogismes hypothétiques (ἐξ ὑποθέσεως), et pour les définitions. Comment peut-on faire une induction, si l'on ne connaît pas les semblables de la chose qu'on veut démontrer ainsi (τὰ ὅμοια)? Quant aux syllogismes hypothétiques, il en est de même, parce qu'il est probable, que ce qui est pour un des semblables sera aussi pour les autres: de sorte que, ceci posé (ὑποθέμενοι), ce qu'on démontrera d'un semblable sera aussi démontré pour l'objet en question (προκείμενον). En dernier lieu, la connaissance des ressemblances est utile aux définitions, parce qu'en sachant ce qui est identique dans chaque chose à définir, on n'aura point à élever de doute sur le genre dans lequel le défini doit être placé, et l'on ne se trompera pas en donnant pour genre dans la définition, ce qui est commun aux choses comparées.

Tels sont les instruments qui forment les syllogismes dialectiques (ὄργανα δι' ὧν). On exposera, dans le livre qui suit, les lieux auxquels ils peuvent s'appliquer utilement.

Comme on le voit, toute cette exposition de l'objet de la Topique, et de ses procédés fondamentaux, est parfaitement nette: il n'a fallu ici que suivre Aristote pas à pas, en l'abrégeant, pour rendre sa pensée fort claire. On doit remarquer, en outre, que toute cette théorie, sans rappeler formellement celle du syllogisme, la suppose; et qu'après avoir lu ce premier livre, il est bien difficile de penser qu'Aristote n'eût pas fixé déjà les bases des Catégories, du Traité du langage, et des deux Analytiques. L'examen des livres suivants ne pourra que confirmer cette opinion.

Analyse du livre second.

Aristote s'occupe d'abord du quatrième attribut dialectique, de l'accident: il ne donne aucun motif de cette préférence; mais on a pensé, et c'est avec raison, qu'il commence par cet attribut, parce qu'il est le plus commun de tous. On peut ajouter que beaucoup de lieux qui appartiennent à l'accident, se trouvent également appartenir aux autres attributs, pour lesquels il suffira de l'exposition qui les aura précédés.

La première remarque qu'il convient de faire sur l'accident, c'est qu'il est toujours limité de quelque manière, et qu'il n'est jamais complètement universel (ch. 1, 109, a, 2). Les propositions

universelles, négatives ou affirmatives, ont cet avantage, qu'elles peuvent également servir à établir, ou à réfuter, l'universel et le particulier. Ainsi, que l'on démontre qu'une chose est à tout, on aura démontré par cela même qu'elle est à quelque chose; et réciproquement, si l'on démontre qu'elle n'est à rien, l'on aura démontré aussi qu'elle n'est pas à tout. Cette conversion est très difficile pour la dénomination propre (*οὐκείων ὀνομασίαν*) qui vient de l'accident. Pour la définition, pour le propre, pour le genre, la conversion est au contraire toute simple. Si l'on a démontré, pour la définition par exemple, que quelque chose est à l'animal terrestre bipède, il y a certainement un animal terrestre bipède : pour le genre, si l'on démontre que quelque chose est à l'animal, il y a certainement un animal : pour le propre, si l'on démontre que quelque chose est à l'être susceptible d'apprendre la grammaire, il existe certainement un être susceptible d'apprendre la grammaire. L'existence de toutes ces choses n'est pas limitée (*κατά τι*); elles sont absolument, ou ne sont pas. Pour l'accident, au contraire, il peut être limité : il ne suffit pas en effet de démontrer que la blancheur, la justice, existent, pour prouver qu'il y a un homme blanc, un homme juste. Il n'y a pas ici de nécessité, comme plus haut, pour la réciprocity.

On peut commettre d'ailleurs deux espèces de fautes : ou l'on se trompe complètement, en sou-

tenant le faux (τῷ ψεύδεσθαι); ou l'on sort du mot qu'ils'agit de discuter (παραβαίνειν τὴν κειμένην λέξιν). Il faudra tenir compte de ces deux genres d'erreurs, en recherchant si l'accident est bien ou mal attribué.

Ch. 2, 109, a, 34. Un premier lieu pour réfuter l'accident, sera donc de voir si l'adversaire n'a pas donné, comme accident, ce qui existe de tout autre façon. Cette erreur s'applique surtout aux genres: s'il a dit, par exemple, qu'un accident de la blancheur, c'est d'être une couleur, ce n'est certes pas là un accident de la blancheur, c'en est le genre. C'est qu'en effet, l'attribution du genre à l'espèce se fait toujours synonymiquement, puisque l'espèce admet et l'appellation et la définition du genre, et non point paronymiquement, comme on l'a fait ici. Ainsi, en disant que la blancheur est colorée, on n'a dit la chose, ni comme genre, ni comme propre, ni comme définition, puisque le propre et la définition n'appartiennent qu'à la chose seule, et que la blancheur n'est pas la seule chose qui puisse être colorée, une foule d'autres objets pouvant l'être aussi bien qu'elle. On a donc à tort attribué la couleur à la blancheur, comme accident.

On peut, pour défendre la question ou la réfuter, parcourir tous les objets auxquels il a été dit qu'une chose est, ou n'est pas, comme accident. Si l'on a dit que les opposés étaient simultanément connus, on examinera si les relatifs, si

les contraires, si les opposés par privation et possession, si les opposés par négation et affirmation, sont en effet connus simultanément : et si l'on prouve qu'un seul ordre d'opposés ne l'est pas, on aura réfuté, par cela même, l'universalité de l'assertion.

Il est à peine besoin de faire remarquer ici que toute cette théorie se rapporte à la doctrine des Catégories, qu'elle la suppose, et que, sans elle, tous ces passages des Topiques seraient à peu près inintelligibles.

Un troisième lieu (109, b, 30), c'est d'étudier la définition même de l'accident, et de la chose à laquelle on l'applique, et de voir si l'on n'y a point pris pour vrai quelque chose qui ne l'est pas. Quand on rencontre des termes obscurs, il faut leur en substituer^o de plus clairs, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à quelque notion parfaitement évidente (εις γνώριμον).

On peut aussi (110, a, 10) se faire à soi même une objection, que l'on tourne contre la question : ce lieu rentre dans le second indiqué plus haut, et n'en diffère que par la forme (τῷ τρόπῳ).

Il faut prendre garde (110, a, 14), soit qu'on réfute, soit qu'on soutienne la question, de ne point employer les idées et les expressions vulgaires (ὡς οἱ πολλοί). Si, par exemple, l'on veut savoir ce que c'est qu'une chose vraiment salubre, il ne faut pas s'en rapporter aux opinions de la foule, mais à celle des médecins ; et trai-

ter en conséquence l'accident dont on s'occupe.

Ch. 3, 110, a, 23. On doit observer avec le plus grand soin, de l'une et l'autre part, les significations diverses de la chose, soit que la différence tienne à l'homonymie et à la forme seule des mots, soit qu'elle tienne à la pensée entière.

Ch. 4, 111, a, 8. Une attention que doivent avoir les adversaires, chacun de leur côté, c'est de prendre toujours dans la question des termes parfaitement compréhensibles.

Aristote énumère ensuite cinq lieux utiles pour connaître la fausseté des accidents. Voici le principal, qui repose essentiellement sur la doctrine des Catégories (111, a, 33). « Il y a nécessité, dit-il, que ce qui reçoit le genre comme attribut, « reçoive, aussi comme attribut, quelqu'une des « espèces : et tout ce qui reçoit le genre, ou est « nommé dérivativement du genre (*παρωνύμως ἀπὸ τοῦ γένους*), doit nécessairement recevoir aussi « quelqu'une des espèces, ou être nommé dérivativement d'après elle. Ainsi, qu'on attribue la « science à quelqu'un, on lui attribuera, par cela « même, ou la grammaire, ou la musique, ou telle « autre science; et si quelqu'un possède la science, « ou est nommé dérivativement d'après elle, il « faudra qu'il possède, ou la grammaire, ou la « musique, ou telle autre science, et qu'il soit, « d'après elle, nommé dérivativement, soit gram- « mairien, soit musicien. Si donc, dans la discus- « sion, l'on propose un accident venu du genre de

« quelque façon que ce soit ; par exemple que l'âme
 « se meut, il faut examiner si l'âme peut se mouvoir
 « suivant l'une des espèces diverses du mouvement ;
 « si elle peut ou s'accroître, ou périr, ou naître,
 « ou si elle a tel autre mouvement ; car, si elle
 « ne se meut suivant aucune de ces espèces, il est
 « clair qu'elle ne se meut pas. Ce lieu peut servir
 « à la fois pour soutenir, et pour réfuter la pro-
 « position. En effet, si l'âme se meut suivant une
 « des espèces du mouvement, il est clair qu'elle se
 « meut : si elle ne se meut suivant aucune, il est
 « clair qu'elle ne se meut pas. »

Il faut ajouter ici que non seulement cette théorie des Topiques se rapporte aux Catégories de la manière la plus incontestable, mais encore qu'elle se rapporte à cette dernière partie dont Andronicus de Rhodes contestait l'authenticité (Voir plus haut page 49).

Ch. 5, III, b, 32. Un moyen sophistique, et qu'il ne faut employer qu'en cas d'absolue nécessité, c'est de faire dévier la discussion sur un point où l'on doit trouver aisément des arguments contre l'adversaire.

Ch. 6, III, a, 24. Dans les choses qui doivent avoir nécessairement l'un des deux contraires, si l'on a des arguments pour l'un, on en aura également pour l'autre. Si l'on prouve, en effet, que l'un est, on prouve par cela même que l'autre n'est pas : ainsi, la santé et la maladie dans le corps humain. Ce lieu peut donc servir aux deux

parties également. On peut, au reste, discuter ici sur la véritable signification du mot et sur sa définition étymologique, en se demandant, par exemple, avec Xénocrate (112, a, 37), si la signification d'εὐδαιμόνων est bien : qui a l'âme vertueuse, parce que l'âme est le génie de chacun de nous (ἐκάστου δαίμονα).

Deux autres lieux consistent à examiner, si l'adversaire n'a pas pris pour accident nécessaire ce qui n'est qu'accident habituel, sans caractère de nécessité, et réciproquement; ou s'il n'a pas donné la chose elle-même, comme accident de la chose, sous un nom différent. C'est ainsi qu'Orodicus divisait les plaisirs, en joie, amusement, contentement, ne voyant pas que tous ces mots ne sont que les noms divers d'une même chose : le plaisir.

Ch. 7. 112, b, 27. Les deux contraires peuvent du reste se combiner de six façons (συμπλέκεται ἀλλήλοις) 1° 2° étant l'un à l'autre, comme : faire du bien à ses amis, du mal à ses ennemis; et, faire du mal à ses amis, du bien à ses ennemis; 3° 4° les deux contraires étant à une seule chose : faire du bien ou du mal à ses amis; faire du bien ou du mal à ses ennemis; 5° 6° une seule chose étant aux deux contraires : faire du bien à ses amis, à ses ennemis; faire du mal à ses amis, à ses ennemis. Il est facile de voir que les deux premières façons ne font pas une véritable opposition par contraires (ἐναντιώσιν). Il faut considérer attenti-

vement toutes ces nuances, soit qu'on réfute, soit qu'on défende la proposition.

Quand l'accident a un contraire, il faut examiner si ce contraire n'est pas aussi à la chose à laquelle on attribue l'accident; car alors l'accident n'est pas à la chose, puisque les contraires ne sauraient être simultanément à une seule et même chose.

Il faut voir (113, a, 34), si l'on n'a point donné un accident qui, étant admis, entraîne avec lui les contraires. Ainsi, on a prétendu que les Idées étaient en nous (*ιδέας ἐν ἡμῖν*); il s'ensuivra donc qu'elles sont mobiles comme nous le sommes, sensibles comme nous le sommes; ce qui est contraire à l'opinion des partisans des Idées.

Ch. 8, 113, b, 15. Aristote prescrit encore un lieu relatif à la nature du sujet qui réunit les contraires; dans le chapitre suivant, il en indique un autre qui se rapporte à la consécution des contraires par négation ou affirmation, et il reproduit tout-à-fait la doctrine du Traité du langage. Il examine en outre la consécution des contraires, par privation ou possession (114, a, 8), et par relation (114, a, 13), et c'est également la doctrine des Catégories qu'il rappelle.

Ch. 9, 114, a, 26. Il faut aussi, pour l'accident, regarder aux conjugués (*σύντοιχα*), et aux cas (*πτώσεις*); les conjugués, c'est, par exemple, justice juste, courageux courage: les cas, c'est, juste justement. Les cas sont donc des conjugués; et l'on entend en général par conjugués toutes les choses

de la même série (συγγίαν), justice, juste, justement, etc. Si l'on a démontré que l'un des conjugués est bon ou qu'il est mauvais, on aura démontré, par cela même, que tous les autres le sont également. Il ne faut pas, du reste (114, b, 6), se borner à l'objet en question, il faut examiner aussi le contraire dans le contraire. Ainsi, on dira que le bien n'est pas nécessairement agréable, puisque le mal n'est pas nécessairement pénible. Il faut, en outre (114, b, 16), regarder à la génération et à la destruction des choses (γενέσεις καὶ φθοραί). Si les générations sont bonnes, les choses le seront, et, réciproquement; pour les destructions, c'est tout à l'opposé; car, si la destruction est bonne, c'est que la chose est mauvaise; si la destruction est mauvaise, c'est que la chose est bonne.

Ch. 10, 114, b, 25. Pour la ressemblance des accidents, il faut voir si les choses semblables ont été attribuées semblablement; par exemple, si avoir la vue est voir, avoir l'ouïe sera entendre. Il y a aussi des lieux du plus et du moins, et ils consistent à examiner si le plus est bien le plus, etc.; par exemple, si le plaisir est un bien, un bien plus grand devra être un plaisir plus grand, etc.; et de même pour le moins.

Ch. 11, 115, a, 25. On aura soin de rechercher si l'on ne prête pas le plus et le moins à des choses qui ne peuvent être que d'une manière absolue: ce qui n'est point blanc, ne saurait être ni plus ni moins blanc. Enfin, il faut savoir si l'on n'a

point pris d'une manière absolue, ce qui a des conditions essentielles de temps et de lieu (ποῦ καὶ ποτὲ). Ainsi, tuer son père peut être fort beau chez les Triballes; mais d'une manière absolue, ce n'est pas une bonne action. La chose absolue sera celle qui peut être dite sans aucune limitation.

Ici finit le second livre, consacré tout entier, comme on le voit, aux lieux de l'accident universel, considéré seulement en soi. Le troisième traite encore de l'accident; mais c'est l'accident comparé à l'accident, qui peut lui être ou ne pas lui être préféré. Ainsi, ce troisième livre tient étroitement au second, puisque le sujet commencé dans l'un se poursuit dans l'autre. Cette liaison est en outre indiquée grammaticalement par la conjonction δὲ, qui ouvre le troisième livre. Ici donc, il est moins permis que partout ailleurs, d'attribuer au Stagirite cette division des Topiques.

Analyse du livre troisième.

L'analyse du livre précédent a dû montrer, par la forme même des divers lieux indiqués, quel était, dans le système d'Aristote, l'emploi des quatre instruments dialectiques, dont il a été question dans le premier livre. On a pu voir que rôle jouait chacun d'eux, et comment l'homonymie,

la différence, et la ressemblance, s'appliquaient tour à tour aux nuances diverses que pouvait prendre l'accident. Dans le troisième livre, comme dans les suivants, on va retrouver cet emploi des instruments dialectiques.

Ch. 1, 116, a, 113. La comparaison de deux ou plusieurs accidents d'une chose, ne peut avoir pour but que de connaître la supériorité de l'un sur l'autre. Il est clair, du reste, qu'il ne s'agit ici que de choses fort voisines l'une de l'autre, et dont la proximité peut faire naître quelque doute : dans les genres fort éloignés, il ne saurait y en avoir.

Aristote indique cinq lieux principaux, qui se subdivisent eux-mêmes en plusieurs autres : 1° une chose est préférable à une autre, quand elle est plus durable et plus stable (*βεβαίωτερον*); elle l'est également, quand elle a déjà les préférences des hommes prudents et sages, ou des gens habiles, ou l'appui d'une loi équitable, etc. 2° On doit préférer une chose désirable par elle-même, à une chose qui ne l'est que pour une autre; ainsi, nous désirons que nos amis soient toujours justes, fussent-ils dans les Indes (*καὶ ἐν Ἰνδοῖς ὄσιν*) (ceci semblerait se rapporter à la conduite d'Alexandre envers Callisthène, 116, a, 38); et nous le désirons pour la chose en elle-même, tandis que, si nous désirons que nos ennemis soient justes, c'est pour qu'ils ne nous nuisent pas. 3° Il faut préférer ce qui en soi est cause du bien, à ce qui ne l'est qu'accidentellement : ainsi, la vertu à la fortune. 4° Ce

qui est absolument bon en soi, à ce qui ne l'est qu'à certains égards (τινί); ce qui est de nature, à ce qui est acquis ou artificiel (ἐπίκτητον); ce qui est à l'être supérieur : préférer ce qui est à Dieu, à ce qui est à l'homme; ce qui est la qualité propre de l'être le meilleur, etc. 5° (116, b, 37) Enfin, il faut préférer ce qui en soi est plus beau et plus honorable : ainsi, l'amitié à l'argent, la justice à la force.

Ch. 2, 117, a, 5. Quand deux choses sont tellement rapprochées qu'il est fort difficile de discerner la supériorité de l'une sur l'autre, il faut regarder à leurs conséquences. De là, vingt lieux, dont voici les principaux, subdivisés chacun en plusieurs autres : 1° si la conséquence est du bien de part et d'autre, choisir la chose dont la conséquence est le plus grand bien; si, du mal, celle où le mal est le moindre. Du reste, ce qu'on entend ici par conséquence d'une chose peut lui être antérieur aussi bien que postérieur; ainsi, l'étude a deux conséquences : l'une qui la précède, c'est l'ignorance; l'autre qui la suit, c'est la science.

On a conservé ici le mot *conséquence*, bien qu'en français il ne puisse s'appliquer qu'à des choses postérieures; mais le mot ἔπειθαι, en grec, a le même inconvénient.

117, a, 16. 2° Il faut préférer les biens plus nombreux à ceux qui le sont moins; ceux qui donnent plus de plaisir à ceux qui en donnent moins.

118, a, 20. 5° Préférer les choses, dans le moment surtout où elles ont le plus d'influence (*μᾶλλον δύνανται*); ainsi, la tranquillité dans la vieillesse, plutôt que dans la jeunesse; de même, aussi, la prudence: le courage, tout au contraire, parce qu'il vaut mieux dans la jeunesse que dans l'âge avancé.

117, a, 35. 4° Préférer ce qui est utile en tout temps sans exception, à ce qui ne l'est que dans la plupart des cas: ainsi, la justice à la valeur. Préférer ce qui nous serait également utile, tous les hommes le possédant, à ce qui nous le serait moins, si tout le monde l'avait: ainsi encore la justice au courage, parce que, tous les hommes étant courageux, la justice n'en serait pas moins nécessaire, tandis que, tous les hommes étant justes, il n'y aurait plus besoin de courage. (Ici l'on peut croire encore que, dans cette insistance sur la nécessité de la justice, Aristote songe à la conduite de son élève, dont le souvenir a paru le préoccuper quelques lignes plus haut).

117, b, 3. 5° Il faut regarder aussi à la destruction, à la perte des choses; et dans un sens contraire, à leur production, à leur acquisition, etc. Ainsi, les choses dont la perte est le plus à éviter, sont aussi celles qui sont le plus à rechercher, etc.

6° Ce qui est le plus près du bien, ce qui lui ressemble le plus, est préférable, quoique le plus semblable puisse quelquefois être le plus ridicule (*γελοϊότερον*), et par conséquent le plus à

fuir; ainsi, le singe ressemble plus à l'homme, et cependant il est inférieur au cheval, qui lui ressemble moins.

117, b, 28. 7° Choisir ce qui est le plus apparent (*ἰπιφανέστερον*), ce qui est le plus difficile à obtenir.

8° Dans un genre meilleur, les individus préférables sont préférables aux individus préférables d'un genre inférieur.

118, a, 7. 9° Les choses de surabondance, de luxe, (*περιουσίας*), peuvent être meilleures, et parfois préférables: ainsi, vivre avec vertu plutôt que vivre, quoique le premier soit, en quelque sorte, de luxe, et le second, de nécessité.

10° Préférer une chose désirable sans une autre, à celle qui ne l'est qu'avec une autre. Ainsi, la prudence peut être désirée, même sans la puissance: le pouvoir sans sagesse n'est pas à désirer.

Même remarque qu'à la page précédente. Aristote paraît toujours faire allusion à Alexandre et à ses excès.

11° Préférer ce dont l'absence est moins blâmable dans le malheur etc. etc. etc.

Ch. 3, 108, a, 27. Voici d'autres lieux. Parmi les choses de même espèce, préférer celle qui a la vertu propre de l'espèce à celle qui ne l'a pas; préférer celle qui l'a le plus; préférer celle dont la présence produit le bien, ou celle dont la présence produit le plus de bien; regarder aussi aux *cas*: en effet, si la justice est préférable au courage, justement ne

le sera pas moins à courageusement. Préférer la chose dont l'abondance est préférable; préférer la chose qui, ajoutée à un tout, le rend plus grand; ou qui, ôtée de ce tout, le rend plus petit; préférer ce qui est désirable en soi à ce qui ne l'est que suivant l'opinion des hommes: ainsi, la santé à la beauté. Il faut bien remarquer aussi dans quel but la chose est désirable, et s'enquérir de ses acceptions diverses; il faut examiner sous ce point de vue l'utile, le beau et l'agréable, etc., etc.

Ch. 4. 119, a, 1. Les lieux qu'on vient d'indiquer sont utiles pour les choses qu'on compare (συγκρίσεις); mais ils le sont également, en prenant les choses d'une manière absolue. Par exemple: si le plus honorable est le plus désirable, il s'ensuit aussi que l'honorable est désirable.

Ch. 5, 119, a, 12. On peut, du reste, rendre au besoin tous ces lieux beaucoup plus universels qu'ils ne le sont; et par cela même, on les rendra beaucoup plus utiles. Il suffira d'un léger changement dans la forme (προσηγορία). Ainsi, on a dit plus haut, que ce qui est de nature est préférable à ce qui n'est pas de nature: on peut, en partant de ce lieu, et en le rendant plus universel, dire: Ce qui est tel par nature est plus tel que ce qui est tel autrement que par nature, etc.

Ch. 6, 119, a, 32. Quand il s'agit d'une question particulière, les lieux généraux sont les plus utiles, soit pour réfuter, soit pour soutenir la proposition, parce qu'une fois le général démontré, ou

té, le particulier le suit. Si l'on démontre, en ; que la chose est à tout, on aura démontré i qu'elle est à quelqu'un; si l'on démontre lle n'est à aucun, on aura démontré aussi lle n'est pas à tout. Les plus utiles de ces lieux : ceux qui se tirent des opposés, des con- és, des cas, des générations et des destruc- s des choses, du plus et du moins : il faut, reste, les choisir, selon qu'on veut réfuter défendre une opinion.

n ne doit pas oublier non plus que les réfuta- s sont diverses selon la nature des propositions o, a, 6.) Ainsi, une proposition indéterminée eut être réfutée que d'une seule manière, c'est re, par contradiction. La proposition particu- e déterminée, soit affirmative, soit négative, ne t non plus être réfutée autrement. Si l'on a dit plaisir est bon; il faut démontrer qu'aucun sir ne l'est; si l'on a dit que tel plaisir n'est pas i, il faut démontrer que tout plaisir l'est, etc. in, un dernier soin, c'est de ne pas se borner genre, c'est d'aller aux espèces; et s'il le faut, qu'aux individus (*ἀτόμων*). Si l'on dit, par nple, que le temps se meut, il faut considérer espèces du mouvement, et voir si quelqu'une plique au temps; si l'on dit que l'âme est un bre, examiner les espèces du nombre, et, ant que tout nombre est pair, ou impair, et l'âme n'est ni l'un ni l'autre, on en conclut elle n'est pas non plus un nombre.

pouvoir être attribué à toutes les choses inférieures à celle-là. (122, b, 7). La définition du genre doit pouvoir s'appliquer à l'espèce et à tous les individus de l'espèce (*μετεχόντων τοῦ εἶδους*). (122, b, 12). La différence ne peut jamais être genre, parce qu'elle ne désigne jamais l'essence (*τὸ τί ἐστίν*); elle ne désigne qu'une qualité. La différence ne peut pas davantage participer au genre; car ce qui participe au genre est espèce ou individu, et la différence n'est ni l'un ni l'autre (122, b, 25). Le genre ne doit jamais être placé dans l'espèce. Platon a donc commis une faute en définissant la translation (*φορὰ*): un mouvement dans l'espace. On ne doit jamais placer la différence dans l'espèce, ni le genre dans la différence; car la différence est toujours égale à l'espèce ou plus large, et le genre, au contraire, est plus large que la différence.

Ch. 3, 122, a, 20. Il faut voir si ce qu'on met dans le genre n'a pas quelque chose de contraire au genre. Par exemple, s'il est vrai que l'âme participe de la vie, et qu'aucun nombre ne puisse avoir la vie, il est clair que l'âme ne saurait être une des espèces du nombre. Le genre et l'espèce doivent toujours être synonymes. Tout genre doit avoir sous lui plusieurs espèces. Si donc, de deux espèces qui forment le genre, l'une n'est pas du genre, il est clair que le genre donné n'est pas exact. (122, a, 33). Le genre doit être attribué proprement à ses espèces (*κυρίως*), et non pas métaphoriquement (*μεταφορᾷ*). Si donc l'on dit que la

prudence est une harmonie (*συμφωνία*), ce ne sera qu'une métaphore; car le genre harmonie ne peut être proprement attribué à prudence, puisque toute harmonie est dans les sons (123, a, 1). Il faut examiner aussi, avec grand soin, les contraires de l'espèce et du genre; et souvent cette étude est fort étendue, à cause des aspects divers sous lesquels les contraires peuvent se présenter (124, a, 10). Pour les cas et les conjugués, il faut voir s'ils se suivent également. Si la justice est une science, justement sera scientifiquement, juste sera savant, etc.

Ch. 4, 124, a, 15. Il ne faut pas non plus perdre de vue, les ressemblances, soit pour les générations des choses, soit pour leurs destructions.

124, b, 7. Il faut regarder aux négations, comme on l'a expliqué plus haut pour l'accident. Si l'espèce est un relatif, il faut voir si le genre l'est également; le genre ici doit suivre l'espèce; mais l'espèce ne suit pas le genre; car la science est du relatif, la grammaire n'en est pas¹. Le genre suit encore l'espèce pour les cas. Les relatifs, exprimés semblablement dans les cas (125, a, 8), doivent l'être également dans leurs réciproques (*κατ' ἀντιστοφῆν*): ainsi, le double, le multiple, sont le double, le multiple de quelque chose; de même, la moitié, le sous-multiple, doivent être la moitié, le sous-multiple de quelque chose, etc., etc.

1. Ceci implique évidemment l'authenticité des Catégories, — Voir première partie, p. 171.

Ch. 5, 125, b. Il faut se bien garder de confondre ici l'acte du moment (*ἐνέργεια*) avec la qualité dès long-temps possédée (*ἕξις*). C'est ainsi qu'on a tort de prétendre, que la sensation est un mouvement produit dans le corps; car la sensation est une faculté, et le mouvement un acte passager. De même, quand on dit que la mémoire est une faculté qui retient la pensée (*καθεκτικὴν ὑπολήψεως*). La mémoire est plutôt un acte qu'une faculté. Parfois, on commet la faute de placer la faculté, dans la puissance qui en est la suite: ainsi, l'on prétend que la douceur consiste à dompter la colère. Parfois aussi, on prend, pour genre de la chose, ce qui la suit d'une façon quelconque; c'est ainsi qu'on dit que la souffrance (*λύπη*) est le genre de la colère.

126, a, 3. Le genre doit toujours se trouver au même objet que l'espèce: ainsi, là où est la blancheur, doit aussi se trouver la couleur, genre de la blancheur. L'espèce doit posséder le genre, non pas en partie (*κατά τι*), mais en totalité. L'homme n'est pas animal en partie. Quelquefois, on ne s'aperçoit pas qu'on met le tout dans la partie, comme lorsqu'on définit l'animal, un corps doué de vie; le corps ne saurait être le genre de l'animal, puisqu'il est une partie de l'animal.

126, a, 3o. Il faut prendre garde de mettre en fait ce qui n'est qu'en puissance, surtout pour les choses blâmables: ainsi, l'on ne saurait appeler un homme, voleur, par cela seul qu'il est capable de

voler. La simple puissance ne peut donc jamais être le genre d'une chose répréhensible. De plus, toute puissance, tout possible, n'est désirable qu'en vue d'une autre chose, et alors on ne saurait en faire le genre d'une chose louable ou désirable en soi, etc., etc.

Quelquefois on se trompe en plaçant l'affection (τὸ πάθος, 126, a, 34) dans le genre affecté : ainsi, on dit que l'immortalité est une vie éternelle ; l'immortalité n'est qu'une modification (παθήσις), une circonstance de la vie, etc., etc.

Ch. 6, 127, a, 20. Il peut se faire aussi que le genre donné ne soit le genre de rien ; et dans ce cas, il ne saurait l'être de l'objet en question. On a pu donner pour genre et différence, ce qui appartient à toutes choses : ainsi, l'on peut prendre pour genre l'être et l'unité ; mais alors, ce serait le genre de tout, puisque l'être s'applique à tout, tandis que le genre ne s'applique qu'à ses espèces. Si l'on prend des notions universelles pour différences, il en résulte que la différence est égale au genre, ou plus étendue que le genre ; ce qui est impossible, etc.

128, a, 20. On croit communément que la différence peut être attribuée essentiellement aux espèces, mais c'est une erreur. Il faut donc séparer avec soin le genre de la différence, en appliquant les principes indiqués plus haut, à savoir que le genre est toujours plus large que la différence, et que, pour exprimer l'essence, le genre vaut beaucoup mieux que la différence. En effet, quand

on dit que l'homme est un animal, on désigne mieux son essence que quand on dit qu'il est terrestre ¹. De plus, la différence exprime toujours la qualité du genre, mais le genre n'exprime pas celle de la différence : ainsi, quand on dit terrestre, on désigne un certain être ; mais, quand on dit simplement être, on ne désigne rien de terrestre, etc.

Telles sont les règles principales relatives au genre ; et tous ces lieux peuvent être employés, les uns pour la défense, les autres pour l'attaque.

On s'est contenté de donner un résumé fidèle de cette partie des Topiques, sans chercher à les expliquer ; elle est en effet assez claire pour se passer de tous commentaires.

On peut remarquer ici que cette théorie des lieux du genre est une des bases de l'Introduction de Porphyre, et qu'il n'a guères fait que reproduire, sous une forme plus didactique, plus serrée, la pensée développée d'Aristote. On peut en dire autant, pour la théorie de l'accident, qui précède, et pour celle du propre, qui va suivre dans le livre cinquième.

Analyse du livre cinquième.

Ch. 1. 128, b, 14. La première question qui se présente pour le propre, c'est de savoir, si ce

¹. Même remarque que plus haut sur l'authenticité des Catégories.
— Voir première partie, page 150.

qu'on donne pour le propre, l'est bien réellement, ou ne l'est pas.

Le propre peut être donné de deux façons : en soi et éternel (καθ' αὐτό καὶ αἰεὶ) ; ou bien, relativement à autre chose, et temporairement (πρὸς ἕτερον καὶ ποτὲ). Ainsi, propre en soi — L'homme est un animal naturellement doux ; relatif — C'est pour le bien de l'âme et du corps que la première commande et que l'autre obéit ; éternel — Dieu est un être supérieur à la mort ; temporaire — Tel homme se promène dans le gymnase.

Pour l'attribution relative du propre, elle peut former deux ou quatre questions, selon qu'on affirme, ou qu'on nie, une même chose de deux autres choses ; ou bien, selon qu'on nie, ou qu'on affirme, l'une de l'autre à la fois. Si l'on prétend, par exemple, que le propre de l'homme, relativement au cheval, c'est d'être bipède, on peut attaquer cette proposition (128, b, 25), en prouvant que l'homme n'est pas bipède, et que le cheval l'est : de là deux questions. Si, au contraire, on avance que le propre de l'homme relativement au cheval, c'est que l'un est bipède, et l'autre quadrupède, on peut faire de ceci quatre questions, en essayant de prouver que l'homme n'est pas bipède, mais qu'il est quadrupède ; et du cheval également, qu'il est bipède et qu'il n'est pas quadrupède.

Le propre en soi est ce qui s'applique à tous

les individus d'une même série, et les isole de tout le reste. Ainsi, le propre de l'homme sera d'être un être mortel, susceptible de science. Le propre relatif sépare l'objet, non de tout, mais seulement d'un objet voisin. Le propre éternel est celui qui est vrai en tout, et ne cesse jamais; ainsi, le propre éternel de l'animal, c'est d'être composé d'âme et de corps. Le propre temporaire n'est vrai que dans un certain moment, et ne suit pas toujours nécessairement l'objet.

129, a, 17. Les trois premières espèces de propre sont les plus logiques (λογικά). *Logique* veut dire, pour Aristote, comme il l'explique lui-même quelques lignes plus bas (129, a, 30): qui fournit de nombreux et bons raisonnements. (λογικὸν δὲ τοῦτ' ἐστὶ πρόβλημα πρὸς ὃ λόγοι γένοιντ' ἂν συχνοὶ καὶ καλοὶ). On voit que cette acception du mot *logique*, qui est parfaitement claire, est assez éloignée de celle qu'il reçut plus tard.

129, a, 33. Les propres, temporaire et relatif, se rapportent, pour les lieux qui les concernent, à ce qui a été dit de ceux de l'accident. On s'occupera ici du propre en soi, et du propre éternel.

Ch. 2, 129, b, 1. Il faut voir, d'abord, si le propre en soi a été bien ou mal donné à l'objet. Il faut que ce qui l'exprime soit plus connu que l'objet même (διὰ γνωριμωτέρων); car on ne donne le propre que pour faire connaître. Si, par exemple, on dit que le propre du feu, c'est d'être parfaitement semblable à l'âme, on prend pour

aire connaître la nature propre du feu, quelque chose qui est encore moins connu que lui.

129, b, 30. On peut contester l'exactitude du propre, si l'un des mots employés pour le rendre plusieurs sens, ou si l'explication elle-même tout entière, peut se prêter à diverses significations. Si l'on dit, par exemple, que le propre de l'animal, c'est de sentir, le propre sera mal donné; car sentir reçoit bien des sens différents, et il signifie à la fois avoir la sensibilité, et se servir de la sensibilité. On donnerait exactement le propre du feu, si l'on disait que c'est le corps qui se meut le plus rapidement en s'élevant. Rien, en effet, dans cette explication du propre du feu, n'a de sens ambigu.

130, a, 15. Il peut se faire aussi, que ce soit, non pas le propre donné qui ait plusieurs sens, mais l'objet dont on le donne; et alors mêmes erreurs, mêmes moyens d'attaque. Il faut de plus prendre garde à ne pas se répéter dans l'explication du propre; car c'est là une cause de grande obscurité (*ἀσαφής*). Si l'on dit, par exemple, que le propre de la terre, c'est d'être la substance qui est plus portée en bas que tous les autres corps, y a tautologie; corps et substance, pris ainsi, ne sont qu'une seule et même chose.

130, b, 11. On peut surtout attaquer le propre, si l'on y a compris un mot qui convienne à tout (*ὅ ἅσιν ὑπάρχει*); car, pour le propre, tout ce qui n'isole pas complètement l'objet, est à rejeter. Il faut

veiller aussi à ne pas donner plusieurs propres d'une même chose (130, b, 23.) : ainsi, l'on ne dira pas que le propre du feu, c'est d'être le corps le plus subtil et le plus léger : ou bien alors, il faut avertir qu'on entend donner plusieurs propres et non point un seul.

Ch. 3. 130, b, 38. On peut repousser aussi le propre, si l'on s'est servi, pour le donner, de la chose même à laquelle on prétend l'appliquer, ou bien de quelqu'une des choses qui appartiennent à cette chose. En effet, on n'apprend rien de plus par cette méthode; et la recherche du propre a pour but au contraire d'apprendre quelque chose de nouveau. On peut donc attaquer ce propre de l'animal: Le propre de l'animal, c'est d'être une substance dont l'homme forme une espèce. On pourrait au contraire défendre le propre, en prouvant qu'on n'a pris pour le définir, ni la chose même, ni rien de ce qui lui appartient : ainsi, le propre de l'animal sera exact, si l'on dit que c'est un composé d'âme et de corps.

131, a, 12. On peut en outre attaquer le propre pour défaut de clarté, en prouvant que l'on a employé, pour le rendre, quelque chose qui est opposé à l'objet, ou quelque chose qui lui est simultanément, ou enfin quelque chose de postérieur. En effet, ni l'opposé, ni le simultanément, ni le postérieur, ne peuvent rendre l'objet plus connu. On peut, au contraire, défendre le propre, en montrant qu'on n'a rien pris de pareil pour le faire connaître.

131, a, 28. Le propre est également attaquant, quand on a donné, de la chose, quelque conséquence, qui n'est pas constante, mais qui pourrait cesser d'être propre à l'objet. (131, b, 6). Aussi, faut-il avoir le soin de déclarer que c'est le propre actuel (τὸ νῦν ἰδίον) qu'on entend donner. En effet, tout ce qui sort du cours habituel des choses a besoin d'être signalé : et l'on est toujours dans l'habitude de regarder comme propre, ce qui est constamment à la chose (τὸ ἀεὶ παρακολουθοῦν), et non pas ce qu'elle a seulement dans le moment où l'on parle.

131, b, 19. On a tort aussi de donner pour propre ce qui ne saurait être évident que par la sensation. C'est que tout objet sensible, pris en dehors même de la sensation, est inconnu ; et l'on ne sait pas, au moment de la discussion, si le propre existe encore, puisque le sens seul pourrait le faire savoir. Ainsi, l'on ne saurait définir exactement le soleil, en disant qu'il est l'astre le plus brillant qui roule au-dessus de la terre (ὑπὲρ γῆς) ; car le sens peut seul nous faire savoir si le soleil roule, en effet, au-dessus de la terre ; et quand le soleil est couché, le sens nous fait défaut.

On peut remarquer que cette idée du mouvement du soleil au-dessus de la terre, est tout à fait contraire à celle du mouvement de la terre pour le phénomène de l'éclipse, opinion avancée par Aristote, dans les Derniers Analytiques (Voir plus haut, page 312). Ici donc, on pourrait se

ranger de l'avis de ceux qui placent la composition des Topiques avant celle des Derniers Analytiques ; car il est probable qu'Aristote en sera venu plus tard à croire au mouvement de la terre. Du reste, on peut prétendre aussi que le philosophe admet, dans la Topique, l'opinion vulgaire du mouvement du soleil, tandis que dans l'Analytique, il s'arrête à l'opinion vraie et savante, du mouvement de la terre.

101, b, 37. Il faut apporter un grand soin à ne pas confondre le propre et la définition ; car le propre ne doit pas donner l'essence de la chose (τὸ τί ἦν εἶναι). Ainsi, l'on peut dire que le propre de l'homme, c'est d'être un animal naturellement doux ; par ce propre, on ne fait pas connaître l'essence de l'homme (132, a, 10). Il faut, du reste, dans le propre, comme dans la définition, donner le genre premier, auquel se rapporte tout le reste.

Jusqu'ici, on a seulement recherché les moyens de savoir si le propre est bien ou mal donné ; mais on peut se demander encore si le propre donné est bien réellement propre, ou s'il ne l'est pas du tout.

Ch. 4, 132, a, 24. Pour cette recherche nouvelle, il faut, quand on veut réfuter le propre, examiner chacun des objets auxquels on a prétendu l'appliquer ; et s'il n'est pas à tous, ou s'il n'est à aucun, il aura été mal donné. Quand, au contraire, on soutient le propre, il faut prouver qu'il est à tous, et dans le sens où on l'a dit (πρὸς τοῦτο).

132, b, 9. Il faut aussi, pour que le propre le soit bien réellement, que le nom s'applique à quoi s'applique la définition, et réciproquement; ainsi: jouissant de la science, s'applique à Dieu, mais ne s'applique pas à l'homme; et par conséquent, jouir de la science n'est pas le propre de l'homme.

132, b, 21. Le propre donné ne sera pas exactement le propre, si l'on a pris le sujet comme propre de ce qui est dans le sujet. Par exemple, si l'on a donné le feu comme le propre du corps le plus subtil, on s'est trompé, car on a pris pour propre, le sujet même de la chose attribuée.

132, b, 35. On ne saurait faire un propre de ce qui peut être partagé par plusieurs autres objets (*κατὰ μέθεξιν*); ainsi, le propre de l'homme ne saurait être: animal terrestre bipède.

133, a, 14. On peut attaquer le propre, comme n'étant pas identique pour des objets qui sont cependant identiques (133, a, 35). On peut l'attaquer, comme n'étant pas toujours spécifiquement le même, pour des objets qui spécifiquement sont les mêmes. Mais comme Autre et Identique ont plusieurs significations (133, b, 15), il arrive, quand on traite sophistiquement les questions (*σοφιστικῶς*), qu'on applique le propre à une seule signification, et non point à toutes. À des arguments de ce genre, qui sont peu loyaux (*πάντως*), il faut répondre par des arguments qui ne le sont pas davantage, et se défendre avec des armes pareilles, quelles qu'elles soient (*πάντως ἀντιτακτίον*).

Ch. 5. 134, a, 5. Il faut prendre garde aussi de confondre une qualité naturelle (τὸ φύσει ὑπάρχον) avec une qualité perpétuelle (τὸ αἰεὶ ὑπάρχον). On se trompe le plus souvent sur le propre, parce que l'on n'a pas soin de déterminer à quels objets on l'applique, et comment on l'entend (136, a, 9).

Une erreur assez ordinaire, c'est de donner pour propre à une chose cette chose même (αὐτὸ αὐτοῦ). Mais une chose appliquée à elle-même, ne donne que l'être; et donner l'existence de la chose appartient, non pas au propre, mais au terme même, à la définition (ὄρος). Ainsi, l'on prend la chose même pour son propre, quand on dit que l'honnête est le propre du beau (καλοῦ τὸ πρόπον ἴδιον). 136, a, 20. Dans les choses à parties similaires (ὁμοιομερῶν), il faut voir si le propre du tout convient bien à la partie; et réciproquement, si le propre de la partie convient bien au tout. L'erreur peut, du reste, être au propre du tout, ou au propre de la partie. En attaquant, on peut contester la justesse du propre de l'un à l'autre, soit tout, soit partie: en défendant, on prouve que, si le propre convient à chaque partie séparée, il convient aussi à l'ensemble.

Ch. 6, 135, b, 7. La considération des opposés (ἀντικειμένω) a encore, pour le propre, une grande importance. Il faut donc examiner, d'abord, si le propre contraire est bien le propre du contraire; car s'il ne l'est pas, le propre donné ne sera pas non plus le propre de l'objet en question. Si, par

exemple, le propre de la justice est d'être ce qu'il y a de mieux, il faudra que le propre de l'injustice soit d'être ce qu'il y a de pis.

135, b, 17. De même pour les relatifs. Si le propre d'un relatif n'est pas bien donné, le propre de son relatif ne le sera pas bien non plus; par exemple : la moitié étant relatif du double, et l'infériorité de la supériorité, si la supériorité n'est pas le propre du double, l'infériorité ne le sera pas non plus de la moitié.

135, b, 27. De même pour la privation et la possession. Si le propre, dit par privation, n'est pas le propre, le propre dit par possession ne le sera pas davantage de la possession; par exemple : le propre de la surdité n'étant pas l'insensibilité, le propre de l'ouïe ne sera pas non plus la sensibilité.

136, a, 5. Pour les négations et les affirmations, il faut regarder d'abord aux attributs. Si l'affirmation, ou l'affirmatif, est bien le propre, la négation, ou le négatif, ne l'est pas; et réciproquement. Ainsi, le propre de l'animal étant d'être vivant, le non-vivant ne saurait être le propre de l'animal. Ce lieu, comme on le voit, ne peut servir qu'à réfuter (136, a, 14). On doit également regarder aux attributs, ou aux non-attributs, et à leurs sujets, ou à leurs non-sujets. Si l'affirmation n'est pas le propre de l'affirmation, la négation ne le sera pas non plus de la négation. Si donc le propre de l'homme est d'être animal, le propre du non-homme sera d'être non-animal (125, a, 29), et

vice versâ. On peut ne regarder qu'aux sujets (*ὑποκειμένων*); et si le propre donné est bien celui de l'affirmation, il ne pourra l'être en même temps de la négation; et réciproquement. Ainsi, le vivant étant le propre de l'animal, il s'ensuit qu'il ne saurait l'être du non-animal. Dans les séries opposées (*ἀντιδιηρημένων*), (136, a, 5), l'opposé du propre de l'une ne saurait jamais être le propre de l'autre; si, être sensible n'est le propre d'aucun des êtres mortels, être intelligible (*νοητὸν*) ne sera pas non plus le propre de la Divinité.

Ch. 7, 136, b, 15. Pour les cas, il faut remarquer que jamais un cas ne peut être le propre d'un cas. Si vertueusement n'est pas le propre de justement, vertueux ne saurait être le propre de juste.

136, b, 33. Il faut examiner encore si, pour les choses semblables (*ὁμοίως ἔχόντων*), le propre donné à l'une est bien aussi donné à l'autre; si, par exemple, l'architecte est à la maison comme le médecin à la santé, le propre de l'architecte ne sera pas de faire la maison, si le propre du médecin n'est pas de faire la santé.

137, a, 21. Il faut voir en outre aux modes particuliers d'existence. Si le propre ne s'applique pas à l'être, il ne saurait être davantage le propre du devenir: si le propre de l'homme n'est pas d'être animal (*εἶναι ζῷον*), le propre de l'homme ne saurait être non plus de devenir animal (*γίνεσθαι ζῷον*).

137, b, 7. Enfin, il faut regarder à l'idée du propre donné (*ιδέαν τοῦ κειμένου*); si, par exemple,

être composé d'âme et de corps appartient à l'animal en tant qu'animal (*αὐτοζώωψ ἢ ζῴον*), il est clair que le propre de l'animal sera d'être composé d'âme et de corps.

Ce passage mérite d'être remarqué, en ce qu'il semble prouver qu'Aristote admettait, à l'époque où il écrivait les Topiques, le système des Idées qu'il combat dans le reste de l'Organon. Ici, du reste, comme plus haut, on peut croire que, dialectiquement, Aristote regarde les Idées de Platon comme chose d'opinion, de probabilité, et qu'il s'en sert comme d'une thèse (Voir plus haut, pag. 378), sans en admettre pourtant la réalité. Dans l'Analytique, dans la théorie de la vérité, il n'aurait pu en faire usage.

Ch. 8, 137, b, 14. Viennent ensuite les lieux du plus et du moins, de l'absolu et du non-absolu, qui peuvent aussi présenter plusieurs nuances, et les lieux des choses à existence semblable (*ὁμοίως ὑπαρχόντων*) 138, a, 30. On a parlé plus haut des choses semblables (*ὁμοίως ἐχόντων*). Entre les unes et les autres, il y a cette distinction, que ces dernières sont prises par analogie (*κατ' ἀναλογίαν*. (138, b, 23), sans qu'on ait égard à l'existence réelle (*οὐκ ἐπὶ τοῦ ὑπάρχειν τι θεωρούμενον*); dans les premières, au contraire, la comparaison résulte d'une réalité (*ἐκ τοῦ ὑπάρχειν*). Ces lieux peuvent, en partie, être employés par les deux interlocuteurs, et en partie, ne servir qu'à la réfutation.

Ch. 9, 138, b, 27. Les derniers lieux qui concer-

nent le propre sont relatifs à la puissance. propre en puissance ne doit jamais être accordé au non-être (τῷ μὴ ὄντι). Si l'on dit, par exemple que le propre de l'air c'est d'être respirable, on donne un propre en puissance, qui s'applique au non-être. En effet, s'il n'y a pas d'animal pour respirer l'air, l'air n'en existe pas moins; et, cependant alors, l'air n'est pas respiré; donc, le propre de l'air ne sera pas d'être respirable, quand il n'y aura pas d'animal pour le respirer.

139, a, 9. Enfin, l'on ne saurait placer le propre dans l'excès d'une qualité (ὑπερβολῇ τέθεικε), puisque, la chose même étant détruite, cette qualité excessive n'en subsiste pas moins dans une autre chose; ainsi, le propre du feu ne sera pas d'être le plus léger des corps; car, en admettant que le feu n'existe plus, il n'en restera pas moins un autre corps qui sera le plus léger de tous (τὶ τῶν σωμάτων ὁ κορυφώτατον ἔσται).

Ici se termine, avec le cinquième livre, la recherche des lieux du propre. On a vu que la marche de cette étude était tout-à-fait analogue à celle des précédentes, et que les lieux, appliqués tantôt au propre, tantôt au genre, tantôt à l'individu, se tiraient toujours de sources pareilles, c'est-à-dire, des quatre instruments dialectiques dont il a été question au premier livre. (Voir plus haut, pag. 343.)

Analyse du livre sixième.

On a vu qu'Aristote avait distingué deux espèces de propres : d'abord, ce qu'on entend vulgairement par ce mot, puis la définition, le terme (*ὄρος*), qui fait connaître la chose en disant ce qu'elle est. (Voir plus haut, pag. 339.)

Ch. 1, 139, a, 24. Aristote divise lui-même ce traité des définitions (*περὶ τοὺς ὄρους πραγματείας*) en cinq parties : 1° ou la définition ne s'applique pas du tout à l'objet auquel s'applique le nom (*καθ' οὐδὲν ὄνομα καὶ τὸν λόγον*); 2° ou la définition ne donne pas le vrai genre de la chose, ou bien omet de le donner; 3° ou la définition n'est pas propre au défini (*ἴδιος λόγος*); 4° ou la définition ne définit pas, et ne donne pas l'essence du défini (*τὸ τί ἦν εἶναι τῷ ὀριζομένῳ*); 5° ou, enfin, elle peut être irrégulière dans les mots (*μὴ καλῶς*).

Les trois premiers défauts de la définition peuvent être attaqués, ou défendus, par les lieux donnés plus haut pour l'accident, le genre, et le propre; les deux derniers appartiennent à ce traité. On commencera par le cinquième, c'est-à-dire, l'irrégularité de la forme dans la définition.

Cette irrégularité peut tenir à deux causes : à l'obscurité de l'expression (139, b, 14) (*ἀσαφεῖ ἐρμηνεία*, voir plus haut 1^{re} partie, pag. 104), ou à une surabondance de mots. Toute définition,

en effet, doit être claire et ne rien contenir d'inutile.

Ch. 2, 139, b, 20. L'obscurité peut venir de l'homonymie de la définition, ou du défini lui-même. Il ne faut donc raisonner (συλλογισμὸν ποιῆσαι), qu'après avoir déterminé le sens précis que l'on compte employer dans la définition.

139, b, 32. La métaphore est une cause très commune d'obscurité. Toute métaphore est obscure (πᾶν γὰρ ἀσαφὲς τὸ κατὰ μεταφορὰν λεγόμενον). Il faut éviter aussi les mots qui ne sont pas sanctionnés par l'usage (μὴ χειμένοις). Platon oublie cette règle quand il appelle l'œil : ὄφρυόσκιον ombragé du sourcil; toute expression inusitée est obscure. Il y a encore quelque chose de plus dangereux que la métaphore; c'est ce qui n'est ni homonyme, ni métaphorique, ni spécial; c'est, par exemple, quand on dit que la loi est une mesure, qu'elle est une image de la justice naturelle. La métaphore, du moins, s'appuie sur quelque ressemblance; mais où est ici la ressemblance de la loi et d'une mesure, de la loi et d'une image?

140, a, 18. Enfin, une autre nuance d'irrégularité dans la forme, c'est quand on ne fait pas comprendre le contraire de l'objet. Une bonne définition fait aussi connaître son contraire; une mauvaise définition ressemble à ces tableaux des anciens peintres, tout-à-fait incompréhensibles sans une inscription qui en expliquât le sujet.

Ch. 3, 140, a, 23. Le second genre d'irrégula-

ité, c'est la superfluité des mots. Une définition ne doit jamais avoir rien d'inutile. On commet cette faute, en donnant, dans la définition, quelque terme qui appartient à tous les objets sans distinction (δ πᾶσιν ὑπάρχει, 140, a, 33). Tout ce qui peut être retranché de la définition, sans l'altérer, est inutile. Ainsi, dans cette définition de l'âme : L'âme est un nombre qui se meut lui-même, nombre est inutile (περίεργον); car on peut définir l'âme (140, b, 4), ce qui se meut soi-même, comme l'a définie Platon. Aristote se contredit ici puisqu'il admet cette définition, qu'il a paru désapprouver plus haut. (Page 355.)

140, b, 16. La définition contient aussi quelque terme de trop, quand l'un de ses termes ne saurait convenir à tous les objets qui se trouvent sous la même espèce que celui dont il s'agit, et quand on y a répété la même idée, quoique en des termes différents (141, a, 6). Ainsi, Xénocrate définit la réflexion : La faculté qui détermine et qui étudie les êtres (ὀριστικὴ καὶ θεωρητικὴ τῶν ὄντων); mais pour déterminer, il faut préalablement étudier, de sorte qu'ici la même chose se trouve répétée en d'autres termes.

141, a, 15. Enfin, il ne faut pas que la définition renferme à la fois l'universel et le particulier. Tels sont les défauts de forme.

Ch. 4, 141, a, 23. Quant aux défauts essentiels, la définition peut, comme on l'a dit, ne pas définir l'objet en question, et n'en pas donner l'es-

sence. C'est le quatrième des défauts énumérés plus haut (Voir page 385).

141, a, 26. D'abord, il faut que la définition parte de choses primitives et plus connues (πρώτων καὶ γνωριμωτέρων), puisqu'elle a pour but de faire savoir ce qu'on ne sait que par ces choses là, comme dans les démonstrations (καθάπερ ἐν ταῖς ἀποδείξεσιν). Aristote ne rappelle pas ici formellement son traité de la démonstration ; mais il est évident qu'il l'a en vue : et cette opinion se trouve confirmée par l'identité même des expressions (Voir plus haut, page 280). Si la définition ne reposait pas sur ces primitifs et ces objets plus connus, il s'ensuivrait qu'il y aurait plusieurs définitions d'une seule et même chose. Mais tout être n'est uniquement que ce qu'il est ; il ne peut varier avec les définitions qu'on en donne. On ne définit donc pas, si l'on ne part de choses primitives et plus notoires.

141, b, 3. Du reste, une chose peut être moins connue qu'une autre de deux façons, soit absolument (ἀπλῶς), soit relativement à nous (ἡμῖν) : absolument, l'antérieur est plus connu que le postérieur : pour nous, il peut en être parfois autrement. Ainsi, en soi, le point est plus notoire que la ligne, la ligne que la surface, la surface que le solide : pour nous, au contraire, le solide est plus connu que la surface, la surface que la ligne, parce qu'en effet le solide est plus accessible au sens (ὑπὸ τὴν αἴσθησιν πίπτει), etc. • ●

141, b, 15. Il vaut mieux, en général, essayer de faire connaître le postérieur par l'antérieur. Cette méthode fait mieux savoir les choses (ἐπιστημονικώτερον). Pourtant, avec les intelligences faibles (τοὺς ἀδυνατοῦντας), il faut adopter la marche inverse, c'est-à-dire, prendre ce qui leur est plus connu : le solide avant la surface; et, par là on montre l'antérieur par le postérieur. Mais si l'on soutenait que les définitions ainsi données, sont les vraies définitions (κατ' ἀλήθειαν), il s'ensuivrait qu'on aurait plusieurs définitions d'une seule et même chose; car ce qui est le plus connu, relativement à nous, varie avec chacun de nous. Quant au plus notoire en soi, s'il n'est pas connu à tous (142 a, 9), il l'est du moins aux esprits les plus distingués (τοῖς εὐδιακειμένοις τὴν διάνοιαν).

On peut fausser la définition de trois façons (142, a, 22), en ne la donnant pas par les primitifs : d'abord, si l'on définit l'opposé par l'opposé, le bien par le mal. Certains objets, du reste, ne sauraient être définis autrement; ce sont tous ceux qui, en soi, sont des relatifs, et dont l'existence se confond avec leur relation quelconque à un autre objet (ταῦτὸν τὸ εἶναι τῷ πρὸς τί πως ἔχειν).

On peut remarquer de nouveau que cette définition des relatifs est la définition rectifiée, qu'Aristote en a donnée dans les Catégories; et ceci reporte la composition des Topiques après celle des Catégories (Voir plus haut, page 165).

142, a, 34. Un autre défaut que peut avoir la

définition, quand on ne la tire pas des primitifs, c'est d'employer le défini lui-même. Ainsi qu'on définit le soleil : L'astre du jour ; dans le mot *jour*, on emploie le défini. Il faut, pour dégager cette erreur, prendre l'explication au lieu du mot lui-même : et ici, par exemple, le jour sera : La course du soleil au-dessus de la terre (ὕπερ γῆς). (Voir, sur cette opinion d'Aristote, plus haut, pages 312 et 377). On ne peut davantage définir une série simultanée, par une autre série simultanée (ἀντιδιηρημένον). Ainsi, on ne peut dire en définition, que l'impair est ce qui surpasse le pair d'une unité ; car les divisions d'un même genre sont simultanées par nature.

Ceci se rapporte parfaitement à la doctrine des Catégories et la suppose (Voir plus haut, page 179) ; de plus, il s'agit, comme on le voit, de l'Hypothéorie, dont Andronicus contestait formellement l'authenticité.

142, b, 11. Enfin, le troisième défaut de la définition qui ne vient pas des primitifs, c'est de définir l'objet supérieur par l'inférieur (διὰ τῶν ὑποκάτω τὸ ἔπανω) ; par exemple, si l'on définit le nombre pair, celui qui se divise par deux. En effet, *par deux* vient de deux qui lui-même est un nombre pair.

Ch. 5, 142, b, 20. Après ce premier lieu de la définition, qui n'est pas faite par les primitifs, en vient un second ; c'est la considération du genre. La définition est mauvaise : 1° si, la chose étant

dans le genre, la définition ne l'y place pas; 2° si le défini a plusieurs rapports, et qu'on ne les ait pas tous donnés; par exemple, si l'on dit que la grammaire est la science de l'écriture, et qu'on oublie d'ajouter que c'est aussi celle de la lecture, cette seconde idée étant aussi essentielle à la définition que la première; 3° si le défini, se rapportant à plusieurs choses plus ou moins bonnes, on n'a pas donné la meilleure et la pire; et ceci est une faute, attendu que toute science doit avoir le meilleur pour objet (πᾶσα γὰρ ἐπιστήμη καὶ δύναμις τοῦ βελτίστου δοκεῖ εἶναι); 4° si l'objet est placé dans un genre, qui ne soit pas le sien; il faut alors employer les lieux indiqués plus haut pour le genre; 5° enfin, la définition est mauvaise, si l'on a pris un genre éloigné, au lieu de prendre le plus proche. Le genre supérieur est, du reste, attribué à tous les genres inférieurs.

Ch. 6, 143, a, 29. Pour les différences, il faut voir si l'on a bien donné celle du genre: car si l'on ne donne pas les différences propres de la chose, on ne la définit pas.

143, b, 11. Il faut prendre garde, quand on définit le genre par négation, de ne pas lui donner la définition de l'espèce, comme, lorsqu'on définit la ligne: Longueur sans largeur. Mais toute longueur a, ou n'a pas, de largeur, de sorte que, Longueur sans largeur, est la définition d'une espèce; et alors, le genre recevrait la définition de l'espèce; ce qui n'est pas possible.

La définition ne vaut rien, si l'on a pris l'espèce ou le genre pour différence (144, a, 5). Il faut voir encore, si la différence exprime une substance, au lieu d'exprimer une qualité (ποιόν τι), comme elle doit toujours le faire (144, a, 25); si, par hasard, elle n'est pas accidentelle (κατὰ συμβεβηκός); si la différence est attribuée au genre; si l'espèce, ou quelque individu de l'espèce, est attribué au genre. Enfin, le genre étant plus large que la différence, l'espèce, ou l'individu, il ne peut jamais les avoir pour attributs (144, b, 4). L'espèce, non plus que les individus, ne peut être attribuée à la différence, parce que l'espèce est moins large que la différence. Il n'y a pas de définition, si la différence donnée est d'un autre genre, qui ne soit pas compris dans le genre en question (144, b, 12) ou qui ne le comprenne pas : car la différence ne saurait être à deux genres, qui ne se comprennent pas mutuellement, et qui, le plus souvent, ne sont pas, l'un et l'autre, sous un autre genre.

144, b, 31. Il faut examiner en outre, si l'on n'a pas donné à la différence de la substance, quelque limitation de lieu (τὸ ἐν τινι). Une substance ne saurait jamais différer d'une autre substance par le lieu : ainsi, aquatique, terrestre, indique non pas seulement le lieu des substances, mais aussi leur qualité. La différence ne saurait être une modification (παθος) (145, a, 3); car toute modification sort de la substance, et la différence ne semble pas en sortir. La différence est mauvaise; si, pour

un relatif, elle n'est pas relative (145, a, 13). Il faut de plus qu'elle soit appliquée au relatif naturel. Ainsi, on pourrait puiser de l'eau avec une étrille, et cependant si l'on définissait l'étrille : Instrument à puiser de l'eau, on se tromperait tout-à-fait. Ici, le relatif naturel, c'est l'emploi même qu'indique la sagesse, et la connaissance propre des choses.

145, a, 33. On peut contester la définition donnée, quand l'affection définie ne peut être à l'objet auquel on l'attribue. Ainsi, l'on se trompe, en définissant le sommeil une impuissance à sentir (*ἀδυναμία αἰσθήσεως*) ; car le sommeil n'est point du tout à la sensation ; et il faudrait qu'il y fût, pour qu'on pût l'appeler une impuissance à sentir. Ce qui est vrai, c'est que l'un produit l'autre (145, b, 15). Le sommeil produit l'impuissance à sentir : l'impuissance à sentir produit le sommeil. Enfin, il faut voir, si ce n'est pas le temps qui est en désaccord avec la définition (145, b, 21) : par exemple, si l'on définissait l'être immortel : L'être qui ne saurait périr dans le moment actuel.

Ch. 7, 145, b, 34. La définition est mauvaise, si elle convient plus à un autre objet qu'à l'objet défini : si la chose même reçoit le plus, et que la définition ne le reçoive pas ; ou réciproquement (146, a, 15) : si la définition donne le moins, et le défini, le plus : par exemple, si l'on dit que le feu est le corps le plus subtil ; la flamme est plus feu

que la lumière, et cependant la flamme est moins que la lumière, le corps le plus subtil.

Ch. 8, 146, a, 36. Quand le défini est un relatif, soit par lui-même, soit par son genre, il faut, voir, si, dans sa définition, on n'a pas omis son relatif, soit en lui-même, soit dans son genre. Par exemple, si l'on définit la science : Une conception inébranlable (*ὑπόληψιν ἀμετάπειστον*), la définition est mauvaise ; c'est que la substance de tout relatif est relative, puisque, pour les relatifs, leur existence se confond avec leur rapport même à un autre objet (Voir plus haut pages 389 et 165), et par conséquent il faut dire que la science est la conception d'une chose sue (*ὑπόληψις ἐπισητοῦ*).

146, b 25. Parfois, la définition pêche, lors qu'on n'a pas déterminé la quantité, la qualité, le lieu, ou telle autre différence (*διαφοράς*).

Ici, Aristote n'emploie pas le mot *Κατηγορία*, qu'il adopte dans les traités autres que les Topiques. L'on peut en apporter deux motifs, analogues à ceux qu'on a déjà donnés plus haut : ou bien Aristote a composé les Topiques avant les Catégories, ou bien il n'a pas cru devoir employer, en Dialectique, une expression qui ne convient qu'à l'Analytique (146, b, 36). Du reste, *Κατηγορία* est employé plus loin (voir liv. 7, ch. 1).

Quand il s'agit de désirs (*ὀρέξεων*), d'appétits, à définir, il faut avoir soin d'ajouter, qu'ils s'adressent à l'apparence aussi bien qu'à la réalité. Par exemple, si l'on définit la volonté : Un

désir du bien, il faut ajouter : du bien, soit apparent, soit réel.

Ch. 9, 147, a, 12. Quand on définit la possession, il faut regarder à l'objet qui possède, et réciproquement. Dans ces sortes de définitions, on peut remarquer qu'on définit plusieurs choses à la fois ; car, si le plaisir est l'utile, celui qui jouit du plaisir est aussi celui qui profite de l'utile, etc. (147, a, 29). Pour les opposés, il importe que la définition soit bien opposée ; par exemple, si le double est ce qui surpasse d'une quantité égale, la moitié doit être aussi, ce qui est surpassé d'une quantité égale. Pour les contraires par privation et possession, il est clair que la définition du privatif est donnée par la définition de l'autre : mais la définition du possessif ne l'est pas réciproquement par celle du privatif (147, b, 26). On peut, d'ailleurs, se tromper en donnant la définition par privation, quand on applique le privatif à ce dont il n'est pas réellement la privation ; ou, quand on ne l'applique pas à ce dont il est la privation naturelle ; par exemple, si l'on dit que l'ignorance est une privation, sans ajouter que c'est une privation de science. On commet une faute égale (148, a, 3), si l'on définit par privation, ce qui n'est pas dit par privation.

Ch. 10, 148, a, 10. Ici, comme plus haut, il faut s'enquérir si, dans la définition, les cas pareils répondent aux cas pareils du mot. Si, par exemple,

l'utile est ce qui est conforme à la santé, utilement sera : conformément à la santé; une chose a été utile, si elle a été conforme à la santé.

Il faut voir si la définition s'accorde avec l'Idée de la chose (*ἐπὶ τὴν ιδέαυ εἰ ἐφαρμόσει ὁ λόγος*) : ainsi, Platon s'est trompé dans la définition des animaux, quand il a introduit le mot mortel : car l'Idée même n'est pas mortelle. En général, ce désaccord avec l'Idée, se trouve dans tous les objets où il s'agit de souffrance et d'action, parce que les Idées sont, à en croire leurs partisans, immobiles et immodifiables (*ἀπαθεῖς καὶ ἀκίνητοι*).

148, a, 23. La définition est surtout fausse, quand on en donne une seule pour plusieurs objets, dits par homonymie, parce qu'il n'y a que les synonymes dont la définition puisse être la même (*ὁ κατὰ τοῦνομα λόγος*).

Aristote emploie, comme on le peut voir, des mots à peu près identiques à ceux dont il se sert au début des Catégories pour rendre la même idée, et sa théorie est ici parfaitement d'accord avec celle de ce premier traité.

Ch. 11, 148, b, 23. Quand il s'agit de la définition de choses liées entre elles (*συμπλεγμένων*), il faut examiner si, en détruisant la définition de l'une, on détruit aussi la définition de l'autre. Si on ne la détruisait pas, c'est que la définition serait mal donnée. Si, par exemple, pour définir la ligne droite limitée, on dit qu'elle est l'extrémité d'une surface qui a des limites, et dont le milieu est

sur le même plan que les extrémités, Extrémité d'une surface qui a des limites, étant la définition de la ligne limitée, il faut que le reste de la définition s'applique à l'idée de droite, c'est-à-dire, dont le milieu est sur le même plan que les extrémités (ἐπιπροσθεῖ τοῖς πέρασι τὸ μέσον); mais ceci ne saurait du tout convenir à la ligne prolongée à l'infini, qui est droite pourtant, mais qui n'a ni milieu ni extrémités.

148, b, 33. Quand on définit un composé, il faut que la définition ait autant de membres (ἰσόκωλος) que le composé a de parties (149, a, 5). Une faute très grave, c'est d'adopter des mots moins connus que le défini; par exemple, si, au lieu d'homme blanc, on disait : mortel étincelant. Quand on permute ainsi les mots (μεταλλαγῆ), il faut faire attention à bien conserver le même sens (149, a, 8); l'on se trompe assez souvent (149, a, 14) en conservant la différence au lieu du genre, qui est toujours plus connu qu'elle.

Ch. 12, 149, a, 29. Il faut prendre garde, quand on donne la définition par la différence, que cette définition ne convienne pas aussi à autre chose que le défini. Si, par exemple, on définit le nombre impair, le nombre qui a un milieu, il faut expliquer comment on entend que ce nombre a un milieu; car une ligne, un corps quelconque, ont un milieu, et cependant ne sont pas impairs.

On se tromperait encore si, l'objet étant une chose réelle (149, a, 38), la définition ne portait pas

aussi sur une chose réelle (τῶν ὄντων). Si, par exemple, on définissait la couleur, en disant qu'elle est mélangée de feu (πυρὶ μεμιγμένον), la définition serait mauvaise, en ce que le feu est un corps, et que la couleur n'en est pas un; or, l'incorporel ne peut être mêlé au corporel. C'est une faute très commune (149, b, 4) de ne pas désigner, pour les relatifs, le relatif auquel ils se rapportent. Ainsi, on définit la médecine la science de ce qui est (τοῦ ὄντος); mais cette définition convient à une foule d'autres sciences, et la définition pour être bonne, doit être spéciale, et non point commune (κοινὸν. 149, b, 24). Parfois aussi, on a le tort de définir, non pas la chose même, mais la chose dans une bonne disposition, dans un état accompli (τετελεισμένον).

149, b, 31. Il faut définir la chose par les points qui la rendent désirable en elle-même, plutôt que par ceux qui la rendent désirable en vue d'autres choses.

Ch. 13, 150, a, 1. La définition peut avoir trois autres défauts quand elle est composée de parties diverses, et qu'on dit, par exemple, 1° que telle chose est telle et telle chose (τάδε); 2° que telle chose est formée de telle et telle chose (ἐκ τούτων); 3° que telle chose est accompagnée de telle chose (μετὰ τοῦδε). La définition, dans ces trois cas, est toujours incertaine.

150, a, 4. 1° Si l'on définit la justice, en disant qu'elle est de la prudence et du courage, il s'ensuit

La même définition serait à deux choses, et ne servirait à aucune. En effet, celui qui est prudent seulement, est-il ou n'est-il pas juste? ou bien, celui qui est courageux seulement, est-il ou n'est-il pas juste aussi? et, si l'un et l'autre joignent, à une qualité isolée, une qualité contraire à la justice, il s'ensuivra donc qu'ils seront, à la fois, justes et injustes.

150, a, 22. 2° Quand on définit la chose par celles dont elle vient, au lieu de la définir par ce qu'elle est, il faut rechercher d'abord si les choses, ainsi unies, peuvent former un tout (ἐν γίνεσθαι); car, si le défini peut être naturellement dans un tout, que les choses dont on le compose n'en forment pas un, il est clair que le défini est mal expliqué. Par exemple, ligne et nombre ne pourront jamais former un tout homogène. Si donc, l'on définit l'impudeur en disant qu'elle est formée de courage et de pensée fausse, on pourra demander encore quel est le caractère de l'impudeur, et si elle est bonne ou mauvaise (150, b, 5), puisque d'une part, le courage est bon, et que de l'autre la pensée fausse est mauvaise. Mais attendu que le courage est mieux comme bien, que la pensée fausse est mauvaise comme mal, il semblerait devoir s'ensuivre que le composé est plutôt bon que mauvais. Ceci même n'est pas toujours vrai, puisque nous voyons souvent que, de deux remèdes forts, chacun pris à part, il peut résulter un mélange qui est très nuisible.

150, b, 22. Il ne suffit pas non plus d'indiquer le mélange, il faut encore en indiquer le mode (τρόπον); ainsi, une maison, est non pas un assemblage quelconque de matériaux, mais un certain assemblage.

150, b, 28. 3° Enfin, si l'on définit la chose par ce qui l'accompagne (τόδες μετὰ τοῦδε), la définition a besoin d'être éclaircie. En effet, si l'on dit : C'est de l'eau avec du miel, on pourra comprendre à la fois, que c'est de l'eau et du miel chacun à part, ou un composé d'eau et de miel.

Ch. 14, 151, a, 20. La définition peut encore avoir quelques autres vices. Si l'on dit que le tout qui est défini, est la combinaison de telles choses, il faut spécifier de quelle espèce de combinaison (σύνθεσις) on entend parler. Si, par exemple, on définit la chair, en disant qu'elle est un assemblage de feu, de terre et d'air, il faudra dire quelle est la combinaison de ces divers éléments; car, si on les combinait d'une façon quelconque, ils ne donneraient pas nécessairement de la chair.

151, a, 32. Même défaut, si le défini pouvant admettre naturellement les contraires, on ne l'a défini que par un seul des deux contraires. Ou bien alors, l'objet n'est pas défini; ou bien, il aura plusieurs définitions; car, pourquoi l'un des contraires ne le définirait-il pas aussi bien que l'autre?

Quand on ne peut attaquer le tout dans la définition, il faut attaquer les parties (152, b, 3), puisqu'il suffit de renverser l'une des parties pour

détruire toute la définition. Il ne faut pas craindre de substituer une définition plus complète à une autre moins bonne, pas plus qu'on ne craint, dans les assemblées politiques (*ἐκκλησίαις*), de substituer une loi meilleure à une autre qui ne la vaut pas.

151, b, 18. Une règle générale, qui sert à bien donner toutes les définitions, c'est de se les faire d'abord à soi-même avec le plus grand soin, et de voir ensuite, si celle qu'on entend et qu'on discute, se rapporte à l'exemplaire personnel qu'on s'en était tracé (*πρὸς παράδειγμα θεώμενον*).

Ici se termine, avec le sixième livre, la première partie du traité des définitions (*περὶ τοὺς ὅρους*). On ne peut douter que ce ne soit celui que Diogène Laërce a désigné, dans son catalogue, par ce titre : *τόποι πρὸς τοὺς ὅρους*. Mais il n'est pas moins évident, par le témoignage de l'auteur lui-même (*Topiques*, liv. 1, ch. 4, 101, b, 22, et ch. 6, 102, b, 28), que le traité de la définition est une partie essentielle et inséparable de la Topique. (Voir plus haut, pag. 29, 128, etc., etc.).

Analyse du livre [septième.

Le septième livre, quelque court qu'il soit, se compose de deux parties fort distinctes. Dans la première, se trouve achevée la théorie de la défini-

tion, par l'examen de l'idée du même et du divers, très importante pour la détermination des choses. La seconde est un résumé de toute la Topique. On verra plus loin, comment ce résumé trait ce qui précède au huitième livre, et au traité suivant : des Réfutations des Sophistes.

Ch. 1, 151, b, 29. Pour se rendre compte de la diversité ou de l'identité d'une chose (*ἢ ταὐτὸν ἢ ἕτερον*), il faut d'abord voir si elle a été prise dans le sens le plus spécial d'identité, d'unité; et, comme le remarque Aristote, il a dit, plus haut, que l'identité, proprement dite (*ἐλέγετο κυριώτατα*), était celle qui résultait du nombre. (Voir plus haut, Topiques, liv. 1, ch. 7, pag. 337.) Pour cela, il faut regarder d'abord aux cas; si la justice est la même chose que le courage, juste sera la même chose que courageux, justement que couragement, etc. De même pour les opposés; si les choses sont identiques, il faudra que leurs opposés le soient aussi entre eux. On doit regarder enfin à ce qui produit les choses, à ce qui les détruit; car les choses étant identiques, il faut que leur générations, leurs destructions, le soient également.

152, a, 5. Dans les choses dont l'une est dite superlatif (*μάλιστα λέγεται*), il faut voir si l'autre y est bien dite aussi, relativement au même objet. Par exemple, Xénocrate prétend que la vie vertueuse et la vie heureuse sont identiques, parce que la vie vertueuse et la vie heureuse sont les plus

strables de toutes. Mais il n'est pas possible que ce qui est superlativement bon ou grand, soit multiple; le superlatif exige l'unité. Xénocrate ne définit donc pas; car la vie heureuse et la vie vertueuse ne sont pas numériquement une seule et même vie; elles ne sont pas nécessairement identiques: l'une est comprise sous l'autre.

152, a, 33. Il importe de rechercher, si les accidents de l'une des choses sont bien les accidents de l'autre; ce qui doit être, si elles sont réellement identiques. Il faut prendre garde encore que les choses identiques doivent être dans un seul genre de catégorie, d'attribution (*ἐν ἐνὶ γένει κατηγορίας*).

Comme on peut le remarquer, Aristote se sert du mot propre de *κατηγορία*, et, par conséquent, ceci infirmerait l'observation faite plus haut sur l'emploi du mot *κατηγορία* dans la Topique. (Voir pag. 394.) On peut ajouter, toutefois, qu'ici le mot de *κατηγορία* n'a pas absolument le sens qu'il reçoit dans les Analytiques, ou dans les Catégories elles-mêmes; qu'il n'est pas seul, et qu'il n'a point encore toute sa valeur; mais peut-être, Aristote n'aura-t-il pas trouvé convenable de la lui donner dans la Topique.

152, b, 6. Il faut voir, si de choses qu'on prétend identiques, l'une reçoit le plus, sans que l'autre le reçoive, ou sans qu'elle le reçoive en même temps. Ainsi, celui qui aime plus, ne désirant pas pour cela davantage la cohabitation (*συνουσίας*), il s'ensuit que l'amour et le désir de cohabitation ne sont pas identiques.

152, b, 10. Quand il y a quelque chose d'ajouté, il faut examiner si cette addition, de part et d'autre, ne change pas l'identité de l'ensemble; et si, en enlevant, de part et d'autre, la même chose, le reste est encore identique.

152, b, 17. On doit rechercher, non seulement si la thèse donne quelque chose d'impossible, mais encore si la thèse qu'on y substitue (ὑποθέσεις), donne quelque chose de possible. Par exemple, on prétend, que vide et plein d'air c'est la même chose. Il est évident que si l'air sort, le vide, loin de diminuer, augmentera; et alors, il ne sera plus plein d'air. Ainsi, en supposant que l'un des deux soit vrai ou soit faux, peu importe, l'une des choses se trouve détruite, et l'autre ne l'est pas: il s'ensuit qu'il n'y a pas ici d'identité, et que vide et plein d'air ne sont pas une seule et même chose.

152, b, 25. En général, il faut, pour les choses identiques, que l'une et l'autre soient attribués des mêmes choses, et que les mêmes choses leur soient attribuées.

Du reste, identique se dit en plusieurs sens: en espèce, en genre, en nombre, etc.; il faudra donc considérer dans laquelle de ces diverses significations (152, b, 30), on l'aura compris.

Ch. 2, 152, b, 37. Tous ces lieux peuvent évidemment servir à la définition, et tous sont bons pour la réfuter (ἀνασκευαστικοί). Si le nom, en effet, et l'explication donnée, ne signifient pas la même chose, il est clair que la définition est mauvaise.

Mais aucun de ces lieux ne suffit pour établir la définition; car il ne suffit pas de démontrer que le *quod* et l'explication donnés ont le même sens: il faut, en outre, réunir toutes les conditions indiquées plus haut (τὰ δ' ἄλλα πάντα παρηγγελμένα).

Ch. 3. 159 *bis*, a, 6. Il y a cependant des moyens de défendre la définition, bien qu'on prenne rarement ce soin dans la Dialectique, et qu'on admette des définitions telles que les donnent les sciences particulières, géométrie, arithmétique, etc. Les considérations auxquelles on s'est ici livré, n'ont pas pour but de tracer à la définition des règles parfaitement exactes (δι' ἀκριβείας); ce soin appartient à un autre traité (ἄλλης πραγματείας). Tout ce qu'on prétend établir, c'est qu'on peut faire un syllogisme de la définition et de l'essence des choses. En effet, si la définition est l'énoncé (λόγος) qui donne l'essence de la chose, et si les genres et les différences peuvent seuls être attribués essentiellement, il est clair que la notion qui les contiendra sera bien une définition. Il est donc certain que l'on peut, avec les procédés du raisonnement (συλλογισμὸν), faire une définition; comment faut-il la faire, c'est ce qu'on a dit ailleurs plus exactement (ἐν ἑτέροις ἀκριβέστερον διώρισται). (Aristote veut sans doute désigner ici les Derniers Analytiques, liv. 2, ch. 13 et 4.) Pour l'étude dont nous nous occupons maintenant (πρὸς τὴν προκειμένην μέθοδον), il suffit de se servir des lieux précédemment indiqués.

149 *bis*, a, 26. Il faut en première ligne regarder

aux contraires et aux autres opposés; car, si la définition opposée est la définition de l'opposé, la définition donnée sera bien celle de l'objet en question, etc., etc., (149 *bis*, b, 25.) Il faut examiner aussi les cas et les conjugués. Si, par exemple, l'oubli est une perte de mémoire, oublier sera perdre la mémoire, etc., etc.

Ch. 4, 150 *bis*, a, 12. Les plus utiles de ces lieux, pour établir la définition, sont ceux qu'on tire des cas et des conjugués, parce qu'ils ont le plus d'applications possibles (πρὸς πλεῖστα).

Ch. 5, 150 *bis*, a, 23. On voit, du reste, qu'il est beaucoup plus difficile d'établir la définition que de la réfuter. Il suffit, en effet, pour la détruire, d'en détruire une partie, ou de démontrer qu'elle est fausse pour une des parties du défini. Pour l'établir, au contraire, il faut démontrer que tout ce qui est dans la définition est bien réel, et qu'elle s'applique à tout ce à quoi s'applique le défini.

Ici commence le résumé dont on a parlé plus haut. Après avoir établi, à la suite de la définition, qu'il est plus aisé de la détruire que de la faire, Aristote se pose la même question pour le genre, pour le propre et pour l'accident, dont il a traité dans les parties précédentes de la *Topique*. Ainsi, pour le genre et le propre (150 *bis*, a, 13), il est plus facile de détruire la proposition que de l'établir (150 *bis*, a, 33). Pour l'accident, l'universel est

plus facile à réfuter qu'à donner; le particulier, tout au contraire; et ceci se comprend sans peine, puisque, pour prouver l'accident particulier, il suffit d'établir qu'il est à l'un des objets ($\pi\omega$), et que, pour le détruire, il faut prouver qu'il n'est à aucun des objets en question (151 bis, a, 3). Ce qu'il y a de plus facile, c'est de réfuter la définition, à cause de la multiplicité même des éléments qu'elle doit renfermer. Par la même raison, c'est elle aussi qu'il est le plus difficile de bien donner.

151 bis, b, 28. L'accident est ce qu'il y a de plus facile à établir, et de plus difficile à repousser, précisément par les mêmes motifs que la définition.

Tels sont donc les lieux qui pourront servir à traiter toutes les espèces de questions dialectiques; l'énumération en est à peu près complète ($\sigma\chi\epsilon\delta\acute{o}\nu\ \iota\sigma\alpha\nu\acute{o}\varsigma\ \epsilon\zeta\eta\rho\acute{\iota}\theta\mu\eta\nu\tau\alpha\iota$).

Si l'on se rappelle ce qu'Aristote, en débutant, a dit, sur les parties diverses qu'il voulait donner à sa Topique (Voir plus haut, pag. 334, liv. 1, ch. 2), il est clair que le traité ne peut être ici terminé. Il reste encore à exposer la troisième partie, où l'auteur compte expliquer quelle est l'utilité de la Topique pour les discussions pratiques ($\pi\rho\acute{o}\varsigma\ \tau\acute{\alpha}\varsigma\ \epsilon\nu\tau\acute{\alpha}\xi\iota\mu\alpha\varsigma$). Ceci même paraît une suite nécessaire de toutes les études antérieures: Aristote a partout eu soin de montrer les deux faces de la question, et, pour chaque lieu, il a dit comment on pouvait l'établir, comment on pouvait le détruire ($\kappa\alpha\tau\alpha\text{-}\sigma\kappa\epsilon\nu\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota\nu\ \acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\kappa\epsilon\nu\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota\nu$). Il semble donc qu'il lui reste

positions nécessaires, dont se forme le syllogisme. Il y en a de quatre sortes, ce sont : 1° celles qui ont pour but de trouver l'universel par induction; 2° celles qui ne tendent qu'à faire valoir la discussion (εις ὄγκον τοῦ λόγου); 3° celles qui ont pour but de masquer la conclusion à laquelle on tend (πρὸς κρύψιν τοῦ συμπεράσματος); 4° et enfin celles qui ont pour objet de rendre la discussion plus claire (σαφέστερον τὸν λόγον). Celles qui ont pour but de masquer la conclusion ne sont faites que pour le combat, la lutte dialectique (ἀγῶνος χάριν) : mais il faut bien aussi les étudier, dans un traité où il s'agit toujours de rapports extérieurs (πρὸς ἕτερον), et non pas seulement d'une étude personnelle et solitaire.

151 *bis*, b, 29. C'est pour arriver aux propositions nécessaires du syllogisme, qu'on doit disposer toutes les autres : c'est en vue de celles-là qu'il faut arranger toute la discussion. Mais celles-là ne doivent venir qu'en dernier lieu; il faut s'y prendre du plus haut qu'on peut (152 *bis*, a, 7), les cacher le mieux possible; en avançant, sous forme de prosyllogisme, ce qui doit plus tard les amener. L'on fera bien de multiplier, tant qu'on pourra, ces prosyllogismes (152 *bis*, a, 23) (τὰ πάντα ὡς πλείετα); et pour cela, il faudra, non pas donner les axiômes en masse (συνεχῆ), mais peu à peu, et l'un après l'autre, en les faisant suivre d'après l'ordre de leurs rapports.

152 *bis*, a, 27. Quand on le peut, il faut prendre

la définition de la proposition universelle, non pas toutefois directement, sur les objets mêmes en question, mais sur les objets d'une série analogue, sur les conjugués (*μη ἐπ' αὐτῶν ἀλλ' ἐπὶ τῶν συστέγων*). Il faut, si l'on avance une proposition nouvelle, ne pas montrer (152 bis, b, 4) qu'on l'a faite pour le point en question; il faut donner à penser qu'on l'a faite pour un autre, en ayant soin toutefois d'en retenir ce qui peut être utile (*χρήσιμα*). On fera bien, dans ce cas, d'interroger par similitude; ce qui rend à la fois l'universel qu'on cherche plus croyable, et le fait moins apercevoir.

152, bis, b, 18. Parfois, pour inspirer plus de confiance à l'interlocuteur, il faut se faire à soi-même une objection, manière de montrer toute la loyauté de la discussion (*δικαίως*).

153, a, 6. Pour faire valoir la discussion en l'ornant (*εἰς κόσμον*), on emploiera surtout l'induction, et l'on divisera les choses homogènes.

153, a, 14. Pour la clarté enfin, il faut prendre des exemples, des comparaisons, mais en ayant soin de les donner justes et bien connues, comme le fait Homère, et non pas comme le fait Choerile.

Ch. 2, 153, a, 18. Après avoir ainsi tracé les règles générales, et indépendamment de toute condition étrangère, Aristote considère la forme que la discussion doit prendre selon les interlocuteurs. Si l'on s'adresse à des dialecticiens, il faut employer le syllogisme: si c'est à des esprits vulgaires et peu éclairés (*πρὸς τοὺς πολλούς*), il vaut mieux

recourir à l'induction. On a parlé antérieurement de l'un et de l'autre (εἴρηται δ' ὑπὲρ τούτων καὶ πρότερον). (Aristote veut sans doute désigner ici les Premiers Analytiques. Voir plus haut le premier livre des Premiers Analytiques ch. 4 et livre 2 ch. 23.) Quand on se sert de l'induction, et qu'il est difficile d'arriver par elle au général, attendu que toutes les similitudes des choses n'ont pas de nom commun, il ne faut pas craindre de forger soi-même des mots (ὀνοματοποιεῖν. 153, a, 30), pour se faire mieux comprendre.

Quant on peut, à la fois, donner le syllogisme ostensif (153, b, 34) et le syllogisme par impossible, il importe peu en démonstration (ἀποδεικνύοντι) de prendre l'un ou l'autre; mais dans une discussion, où l'on a un interlocuteur, il ne faut jamais employer la seconde forme, parce qu'il est trop facile à l'adversaire de dire que la chose n'est pas impossible, comme on le suppose.

154, a, 7. Il faut se garder de jamais poser la conclusion comme question; car si l'adversaire la nie, tout raisonnement est arrêté; et, quand on interroge, de ne pas faire plusieurs fois la même question (153, a, 25), car c'est perdre sa peine (ἀδολεσχεῖ); et de plus, tout syllogisme ne doit jamais avoir qu'un petit nombre d'éléments (ἐὼς ὀλίγων πᾶς συλλογισμὸς).

Ch. 3, 154, a, 31. Les mêmes thèses sont faciles à soutenir, et difficiles à attaquer; ce sont les extrêmes de la question, c'est-à-dire, les principes

et les résultats (*πρῶτα καὶ ἔσχατα*). En effet, quand l'objet en discussion est fort évident, il est difficile de l'attaquer, et c'est précisément le cas des principes qui servent à démontrer tout le reste, et qui eux-mêmes ne sauraient être démontrés ; la définition seule peut les faire connaître. Quant aux résultats, ils semblent inattaquables aussi, parce qu'ils sont la conséquence de tout ce qu'on a précédemment établi.

• 154, b, 5. Par suite, les assertions sont d'autant plus difficiles à attaquer qu'elles sont plus proches des principes (*ἐγγύς τῆς ἀρχῆς*) ; c'est qu'alors, entre elles et les principes, il y a fort peu d'intermédiaires qui puissent servir à la discussion.

154, b, 16. En général, on peut objecter contre une assertion difficile à attaquer, qu'elle est susceptible de définition, ou qu'elle a plusieurs sens et qu'elle est métaphorique, ou qu'elle est très voisine des principes, ou que l'objet dont on parle n'est pas assez clair pour nous, ou enfin que le sens dans lequel on le prend ne nous est pas connu (154, b, 24). Souvent, du reste, c'est une mauvaise définition qui entrave la discussion.

Ch. 4, 155, a, 16. Ici se terminent les règles de l'interrogation ; il faut passer à celles de la réponse (*ἀποκρίσιως*). De même que le but de celui qui interroge selon les règles (*καλῶς*), est d'amener celui qui répond à soutenir les choses les plus fausses (*ἀδόξαστα*), de même le but de celui qui répond, est de montrer que les absurdités ne viennent pas de

lui, mais qu'elles résultent de la position même de la question (διὰ τὴν θέσιν).

Ch. 5, 155, a, 25. Aristote remarque ici que personne, avant lui, ne s'est encore occupé de tracer régulièrement (οὐ διήρθρωταί πω) les règles de la réponse, dans les discussions dialectiques (συνόδοι διαλεκτικαῖς), qui ont pour objet, non pas la lutte et la dispute (ἀγῶνος), mais l'essai des forces mutuelles des interlocuteurs, et de communes études (παίρας καὶ σκέψεως μετ' ἀλλήλων). « Puisque les autres, dit-il, ne nous ont rien laissé sur ces matières, essayons de les traiter nous-mêmes. » (Voir plus loin, Réfut. des Soph., ch. 33.)

Les questions posées au répondant ne peuvent être que de trois sortes (λόγον θέμενον) : probables, improbables, et neutres, c'est-à-dire, aussi improbables que probables (ἔνδοξον, ἄδοξον, μηδέτερον). Comme il faut toujours que la réponse donne une conclusion contraire à la thèse, il s'ensuit que la thèse étant probable, la réponse doit être improbable, et *vice versa*. Dans les questions neutres, la conclusion doit être neutre pareillement.

Ch. 6, 155, a, 35. Un soin important que doit prendre le répondant, c'est de bien voir si la question qu'on lui fait, se rapporte, ou ne se rapporte pas, directement à l'objet dont il s'agit, et de se conduire en conséquence. Si elle ne s'y rapporte pas, mais qu'on l'approuve, il faut l'accorder, en disant qu'on la croit probable; si on ne l'approuve pas, et qu'elle n'ait aucun rapport à la discussion, il

l'accordera aussi, mais en ayant bien l'attention
 ire cependant, qu'on ne l'approuve pas tout-à-
 ; ce sera montrer qu'on est de facile compositi-
 (πρὸς εὐλάβειαν εὐθεΐας).

h. 7, 156, a, 17. Quand la question est obscure,
 u'on ne la comprend pas bien, il ne faut pas
 ter à le dire; car, si l'on accorde plusieurs fois
 choses absurdes, on se créera bientôt d'inex-
 ables embarras (ἀπάντᾳ τι δυσχερές). Si la ques-
 a plusieurs sens, il ne faut pas manquer de
 ius observer, et d'ajouter, que tel sens est
 r, que tel autre est vrai. A une question claire
 simple, il n'y a de réponse possible que par
 ou par non.

h. 8, 156, b, 3. Le répondant ne doit arrêter
 discussion que lorsqu'il y a des objections réelles
 apparentes (ἐνστάσεως ἢ εὐσεως ἢ δοκούσης); autren-
 t, il paraîtra soulever des chicanes (δυσκολαί-
), et c'est détruire tout raisonnement (σλλογισμοῦ
 ρωσί).

h. 9, 156, b, 16. Le répondant fera bien de
 tresser à lui-même, les objections que l'interro-
 nt pourrait lui poser. Surtout, qu'il se garde de
 ais soutenir une thèse qui ne peut être dé-
 due (ἄδοξον ὑπόθεσιν). Ces mauvaises thèses
 ivent être dangereuses de deux façons: ou elles
 nent à l'absurde (ἄτοπα), ou elles semblent ré-
 er un mauvais naturel (χείρονος ἥθους), et indis-
 ient les cœurs (ὑπεναντία ταῖς βουλήσεσιν).

h. 10, 156, b, 23. Quand la question renferme

une erreur, il faut que le répondant s'attache à montrer précisément en quoi cette erreur consiste; l'objection ici ne suffirait pas (οὐκ ἀπόχρη τὸ ἐνσῆναι 161, a, 1). Mais avant que la conclusion ne soit tirée, on peut s'y opposer de quatre manières: soit en repoussant ce qui produit l'erreur; soit en faisant une objection personnelle à l'interrogeant; soit en attaquant l'interrogation même; soit enfin, en se rejetant sur le défaut de temps qui ne permet pas une si longue discussion. Cette dernière objection est, comme on le pense bien, la plus mauvaise de toutes. Du reste, de ces quatre moyens, il n'y a que le premier qui soit une solution réelle; les autres sont des obstacles, des entraves (κωλύσεις ἐμποδισμοί) apportées à la conclusion.

Ch. 11, 161, a, 16. On ne peut pas toujours blâmer, par les mêmes motifs, l'ordre de la discussion; car le répondant se donnerait des torts à cet égard, en n'accordant pas ce qui peut la rendre bonne et profitable (καλῶς διαλεχθῆναι); il faut que les deux interlocuteurs veuillent concourir au résultat commun. Parfois, il faut quitter la question elle-même pour s'en prendre à celui qui la traite (τὸν λέγοντα). C'est qu'en un mot, il faut procéder en dialectique dialectiquement, et non pas avec un esprit de dispute (μὴ ἐρισικῶς) ou de querelle (ἀγωνισικῶς). Du reste, contre des adversaires portés à la chicane, il faut raisonner comme on peut, et non pas comme on le voudrait.

161, b, 19. La discussion elle-même peut être

blâmée de cinq façons : d'abord, si l'on ne conclut pas en partant de la question ; en second lieu, si le syllogisme ne s'y rapporte pas ; ensuite, si l'on ne peut faire le syllogisme qu'en ajoutant quelque chose aux données premières, ou qu'en retranchant quelque chose ; cinquièmement, si l'on part de données moins notoires que la conclusion elle-même ne doit l'être.

On voit, du reste, qu'il y a grande différence entre attaquer l'argumentation (161, b, 39), et attaquer la personne de celui qui la fait ; car, l'argument peut être fort bon pour la question, et fort mauvais, si on le considère relativement à celui qui l'avance ; et réciproquement. On ne peut pas toujours blâmer la conclusion vraie, obtenue par des propositions fausses (διὰ ψευδῶν). C'est qu'on doit toujours conclure le faux par le faux ; mais on peut aussi conclure le vrai par des propositions qui ne le sont pas ; cela est évident d'après les Analytiques (ἐκ τῶν ἀναλυτικῶν, 162, a, 11).

Cette question, en effet, a été traitée tout au long dans les Premiers Analytiques (liv. second, ch. 2, 3, 4). Aristote y a fait voir comment, de propositions fausses, on peut conclure le vrai, dans les trois figures. Mais, plus haut (pag. 42, 105), on a montré quels doutes devaient s'élever sur l'authenticité de ce titre d'Analytiques ; on verra, un peu plus loin dans ce livre, ch. 13, que les Topiques offrent une citation nouvelle des Pre-

miers Analytiques, tout aussi exacte que celle-ci, mais, attaquable comme elle. Je ne pense donc pas qu'on pût tirer un argument décisif de ces citations, pour établir la postériorité des Topiques; mais ce qui me semble la démontrer, c'est l'ensemble général de la doctrine, qui suppose toutes les doctrines antérieures, et qui serait presque inintelligible sans elles.

162, a, 12. S'il s'agit d'une démonstration à faire, et qu'il y ait quelque partie qui ne se rapporte pas directement à la conclusion, il ne pourra pas y avoir de syllogisme pour cette partie de l'argumentation.

162, a, 24. Une autre faute de l'argumentation, et qui en est une aussi pour les syllogismes, c'est d'y faire entrer plus de choses qu'on ne pourrait en prouver.

Ch. 12, 162, a, 35. Un raisonnement est clair de deux façons : la première, et la plus vulgaire, c'est quand, après la conclusion, on n'a plus de questions à faire pour le comprendre. L'autre façon, qui est plus spéciale, a lieu quand les données admises (τὰ εἰλημμένα) sont bien celles d'où le nécessaire doit résulter.

Un raisonnement peut être faux de quatre manières : s'il paraît conclure, sans conclure réellement : c'est le syllogisme éristique, de dispute (ἐριστικός); s'il conclut sans conclure pour l'objet et question (τὸ προκείμενον); s'il conclut pour le sujet mais par une méthode qui n'est pas spéciale (

μέντοι κατὰ τὴν οἰκείαν μέθοδον); enfin, s'il conclut avec des arguments faux (διὰ ψευδῶν).

162, b, 25. Ainsi donc, il faut d'abord examiner, si le raisonnement, en lui-même, conclut; en second lieu, s'il conclut le vrai ou le faux; et enfin, avec quelles données il conclut. S'il conclut, en partant de choses fausses, mais probables, il est logique (λογικός), c'est-à-dire, suffisant à la Dialectique; il est mauvais, s'il part de choses improbables, quelque réelles qu'elles puissent être.

Ch. 13, 162, b, 32. Ici se présente de nouveau la question de la pétition de principe, question traitée à fond (κατ' ἀληθειαν) dans les Analytiques, et qu'on ne doit étudier maintenant que sous le rapport de la probabilité (κατὰ δόξαν).

Cette citation des Analytiques se rapporte en effet aux Premiers Analytiques (livre 2, ch. 16. Voir plus haut page 266). Mais on sait aussi que ce titre d'Analytiques n'appartient pas à Aristote: et l'on a vu qu'il avait appelé lui-même les Premiers Analytiques, non pas : ἀναλυτικά, mais bien, τὰ περὶ συλλογισμοῦ. (Voir plus haut, pages 42 et 105.)

La pétition de principe peut avoir lieu de cinq façons. La plus évidente, et la première de toutes, consiste à employer, dans la démonstration, ce qu'on doit démontrer. Cette faute, fort reconnaissable par elle-même, peut cependant être difficile à distinguer, dans les choses synonymes, c'est-à-dire, dans celles dont l'appellation et la définition sont identiques. La seconde manière de faire une

pétition de principe, c'est de prendre à l'universel ce qu'on doit démontrer au particulier. La troisième, au contraire, c'est de prendre au particulier ce qu'on doit démontrer à l'universel. Quatrièmement, c'est, dans une question complexe, de prendre séparément les parties pour accordées, sans avoir fait de division régulière et consentie. Enfin, c'est de prendre, l'une pour l'autre, des choses qui se suivent nécessairement.

163, a, 14. La pétition des contraires a lieu d'autant de manières que la pétition de principe; d'abord, si l'on prend les énonciations opposées, affirmation et négation; si l'on prend les contraires d'opposition directe (*κατὰ τὴν ἀντίθεσιν*), le bien et le mal, par exemple; en troisième lieu, si, admettant l'universel, on le contredit pourtant au particulier; ou *vice versa*; et enfin, si l'on prend le contraire de la conclusion nécessaire résultant des données, ou bien, si, sans prendre positivement les opposés, on prend cependant des choses qui font naître la contradiction.

163, a, 24. La pétition de principe et la pétition des contraires diffèrent, en ce que la première s'attaque à la conclusion; car c'est relativement à la conclusion qu'on peut dire que la pétition de principe a lieu; la seconde ne peut se trouver que dans les prémisses (*προτάσεις*), qui ont entre elles un rapport d'opposition.

Ch. 14, 163, a, 29. Avec le chapitre 14, commence la 3^e partie de ce livre, celle qui concerne

les exercices et les études relatives aux discussions dialectiques (γυμνασίαν καὶ μελέτην τῶν τοιούτων λόγων). Les conseils que donne ici Aristote sont au nombre de huit :

1° Prendre l'habitude de faire des conversions de syllogismes. Ceci, comme on voit, se rapporte à la doctrine des Premiers Analytiques, livre 2, ch. 8, 9 et 10. Cette habitude donnera le moyen de tirer beaucoup d'argumentations d'un petit nombre de données. Convertir, c'est, au moyen de la conclusion, et de quelques unes des questions, réfuter une de ces questions. On retrouve ici, non pas la conversion des propositions exposée dans les Premiers Analytiques livre 1^{er} ch. 2 et 3, mais bien l'*obversion* proprement dite, pour laquelle Aristote n'a pas créé un mot nouveau, quoique la chose soit fort distincte : il n'aurait pas dû conserver le mot d'ἀντιτροπή. (Voir plus haut, page 262.)

2° Il faut s'habituer à reconnaître, dans toute opinion, le pour et le contre : et cette étude peut se faire, même sans discussion, et sans adversaire, en se prenant soi-même comme interlocuteur (πρὸς αὐτούς). L'on peut ajouter que, pour la connaissance de la vérité, pour la connaissance philosophique, cette habitude ne sera pas un instrument peu utile (οὐ μικρὸν ὄργανον) (Voir plus haut, page 15 et suivantes, la discussion sur le mot ὄργανον). Du reste, il faut toujours savoir embrasser le vrai, et fuir le faux.

163, b, 17. 3° Il faut faire provision d'argu-

ments sur les questions les plus ordinaires. 4° On doit aussi se préparer à l'avance des définitions : c'est une sorte de mnémonique (*μνημονικῶ*) qu'il faut cultiver avec soin. Ces arguments et ces définitions doivent surtout s'appliquer aux idées les plus habituelles.

163, b, 34. 5° Il faut s'exercer à savoir, d'une seule assertion, en faire naître plusieurs; 6° à faire des récapitulations fréquentes et générales de ses propres pensées, en évitant les syllogismes universels, le plus qu'on peut.

7° Les esprits peu familiarisés avec cette étude (*νέον*) doivent surtout s'adonner aux inductions, les esprits déjà savants, aux syllogismes (*ἐμπειρον*). Aussi, est-ce des premiers qu'il faut emprunter les comparaisons, et des seconds les propositions qu'on emploie. C'est surtout aux propositions et aux objections qu'il faut s'habituer : car on peut dire, d'une manière générale, que ce sont là les deux ressources fondamentales de la Dialectique.

8° Enfin, il ne faut pas se commettre avec tous les adversaires : il en est avec lesquels on ne peut faire que de mauvais raisonnements (*φαύλους τῶς λόγους, πονηρολογίαν*). Il ne faut donc pas céder trop facilement (*εὐχερῶς*) à cet entraînement, qu'ont d'ordinaire les gens exercés à la Dialectique (*ἀγυμναζόμενοι*).

Ici se termine la Topique; et l'on voit que la pensée qui la finit prépare fort bien le traité des

Réfutations des Sophistes, qui va suivre. Il faut remarquer en outre, comme on l'a déjà dit plus haut, que ce dernier traité débute par la conjonction *δὲ*. Elle annonce, sans aucun doute, un raisonnement déjà commencé, qui se poursuit ici. Enfin l'on a pu observer que, dans le cours du 8^e livre, Aristote parle assez fréquemment des discussions éristiques, agonistiques, qui toutes appartiennent au sophiste, et non pas au vrai dialecticien. On peut donc croire que le traité des Réfutations des Sophistes est le complément de la Topique, et ne forme qu'un seul tout avec elle.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Analyse des Réfutations des Sophistes.

Le traité des Réfutations des Sophistes peut se diviser en deux parties très distinctes, d'égale étendue à peu près; l'une expose les lieux sophistiques; l'autre enseigne les moyens de les combattre; ou, pour mieux dire, elle enseigne comment, au lieu de donner pour ces lieux des solutions sophistiques, on pourrait donner des solutions vraies et loyales.

Le traité s'ouvre par un préambule, qui remplit le premier chapitre, et dans lequel Aristote indique l'objet spécial dont il va s'occuper. La

seconde partie est suivie d'un épilogue, qu'on peut appliquer à la Logique entière, à l'Organon dans son ensemble, et où le philosophe revendique, pour ses travaux, la priorité qui leur appartient en effet bien réellement. Cet épilogue des Réfutations des Sophistes est célèbre : et déjà on a essayé de faire voir quelles en étaient l'importance et l'authenticité. (Voir ci-dessus, page 84.)

Ch. 1, 164, a, 20. L'objet dont l'auteur doit traiter, est la réfutation sophistique, c'est-à-dire, celle qui paraît être une réfutation réelle, mais qui ne l'est pas, et n'est qu'un paralogisme.

C'est qu'en effet il faut distinguer, parmi les syllogismes, ceux qui le sont en réalité, et ceux qui n'en ont que l'apparence. Il existe entre les syllogismes, une différence analogue à celle qu'on remarque entre les hommes qui sont beaux de leur beauté naturelle (*καλοὶ διὰ κάλλος*), et ceux qui ne le sont qu'à force d'art et de soin (*φυλετικῶς*). Comme on se trompe à l'or et à l'argent faux et imités, de même on se trompe, par ignorance, aux syllogismes. Le syllogisme vrai est celui qui, partant de certaines données, en tire quelque chose de nécessaire, différent de ces données. La Réfutation au contraire (165, a, 3) est le syllogisme qui donne la contradiction de la conclusion (*μετ' ἀντιφάσεως τοῦ συμπεράσματος*) ; mais souvent cette réfutation n'a pas réellement lieu : elle a seulement l'apparence d'être exacte. Les moyens les

plus faciles d'obtenir ainsi la réfutation, ce sont les erreurs de mots. En effet, comme dans les discussions, on ne peut apporter les choses en nature (αὐτὰ τὰ πράγματα), il faut se borner aux mots, et l'on a le tort de croire qu'il en est des choses comme il en est des mots. Ce qui multiplie les erreurs à cet égard, c'est qu'il y a bien des gens qui s'attachent plutôt à paraître habiles et sages qu'à l'être réellement. Ces gens-là cultivent surtout le genre de raisonnements faux et apparents, dont on vient de parler; car la sophistique est une sagesse apparente et non réelle; et le sophiste est celui qui cherche à tirer un lucre de cette prétendue sagesse (χρηματιστής ἀπὸ φαινομένης σοφίας).

On dira dans ce traité, combien il y a d'espèces de raisonnements sophistiques, quel est le nombre auquel les efforts des sophistes (δύναμις αὐτῆ) les ont portés, et enfin l'on exposera tout ce qui peut servir à faire connaître cet art dangereux.

Ch. 2, 165, a, 38. On peut partager les raisonnements en quatre classes. Les uns ont pour but d'instruire (διδασκαλικοί); les autres n'ont pour objet que la discussion même, loyale, régulière, mais sans prétendre à trouver la vérité scientifique: ce sont « les discours dialectiques (διαλεκτικοί); d'autres ont « pour but d'essayer les forces de l'adversaire (πειρα-
« ςτικοί); d'autres enfin, de disputer et de chicaner
« les interlocuteurs (ἔριστικοί). Dans les premiers, on

« part des principes propres de chaque science; et
 « l'on raisonne, sans s'occuper en rien de l'opinion
 « de celui qui apprend : car la première condition
 « pour apprendre, c'est d'avoir foi aux paroles
 « du maître (πιεύειν). Dans les dialectiques, on
 « admet la contradiction, en partant de principes
 « probables. Dans les pirastiques, on admet aussi
 « les opinions de celui qui répond, opinions que
 « doit nécessairement connaître celui qui feint
 « d'en savoir plus que lui; et l'on a dit ailleurs
 « comment il fallait procéder dans ce cas (ἐν ἐτέροις).
 « Enfin, les éristiques sont des raisonnements,
 « réguliers ou irréguliers, qui procèdent de prin-
 « cipes probables à l'apparence, mais qui ne le sont
 « pas réellement. Quant aux raisonnements dé-
 « monstratifs, on en a parlé dans les Analytiques;
 « pour les dialectiques et les pirastiques, il en a
 « été question dans d'autres traités (ἐν τοῖς ἄλλοις).
 « Ici l'on s'occupera des raisonnements de chicane
 « et de dispute (ἀγωνιστικῶν καὶ ἐριστικῶν). »

Cette citation des Analytiques est exacte, mais elle est bien vague, puisqu'elle s'applique aux Derniers Analytiques tout entiers. Quant aux deux autres ouvrages dont parle Aristote, l'un, où il a traité de la Dialectique, est sans nul doute la Topique; pour le troisième, où il avait exposé les règles de la Pirastique, c'est-à-dire, de l'art de tenter les forces de son adversaire, nous ne l'avons plus, à moins qu'on ne prétende retrouver sous

ce nom, le huitième livre des Topiques. Le Catalogue de Diogène Laërce ne nous fournit sur ce point aucun renseignement.*

Ch. 3, 165, b, 12. Les objets qu'on se propose dans la dispute (φιλονεικούντες), peuvent être au nombre de cinq : d'abord de réfuter l'interlocuteur (ἐλεγχος), puis de l'induire en erreur (ψεύδος), de lui faire faire des paradoxes (παράδοξον), de lui faire faire des solécismes, et enfin de l'amener à dire des choses vides de sens (ἀδολεσχῆσαι), ou à se répéter inutilement.

Ch. 4, 165, b, 23. La réfutation peut être de deux sortes : ou elle s'attache aux mots, ou elle se place en dehors des mots (παρὰ τὴν λέξιν, ἔξω τῆς λέξεως). Pour les mots, les moyens sont : l'homonymie, l'amphibologie, la composition, la division, les fautes d'accent et de prosodie, et enfin la forme même du mot.

Aristote cite des exemples de l'emploi que les Sophistes peuvent faire de ces diverses ressources (166, a, 1, 166, b, 10); il est inutile de les rapporter; les idées sont assez claires par elles-mêmes. Ce qu'il entend par la forme du mot (σχῆμα τῆς λέξεως) est obscur; en voici l'explication : quelques mots ont entre eux un rapport de forme dont les Sophistes profitent pour les identifier à certains égards; ainsi, ὑγιαίνειν se rapporte pour la forme à τέμνειν, à οἰκοδομεῖν; mais cependant, il exprime une certaine disposition et appartient à la qualité, tandis que les autres appartiennent à l'action. Il

peut donc arriver que l'on confonde ainsi la qualité et la quantité, la quantité et la qualité, l'action et la souffrance, etc., « selon les divisions, dit « Aristote, qui en ont été faites antérieurement « (ὡς διήρηται πρότερον). »

Ceci se rapporte évidemment aux Catégories; mais ce passage pourrait encore désigner celui des Topiques, où Aristote a fait une énumération complète des dix Catégories. La première de ces deux indications est cependant la plus probable. (Voir plus haut, pag. 147.)

. 166, a, 21. Les paralogismes, en dehors des mots, sont au nombre de sept, et se rapportent à l'accident, à l'absolu ou non-absolu, à l'ignorance de la réfutation, à la conséquence, à la pétition de principe, à la cause qui n'est pas réellement cause, et enfin à la réunion de plusieurs questions en une seule.

Ch. 5, 166, b, 2 5. Aristote donne ici, comme il l'a fait plus haut, des exemples de ces paralogismes.

1° L'accident. Si l'on dit que Coriscus est autre que Socrate, et qu'on ajoute que Socrate est homme, les Sophistes prétendront qu'on avoue, par cela même, que Coriscus est autre chose qu'un homme; car être homme est un accident de l'être, relativement auquel on a dit que Coriscus était autre.

166, b, 37. 2° Absolu et non-absolu. Si l'on accorde une chose limitativement, les Sophistes la prendront à l'absolu, ou réciproquement: si l'on

dit, par exemple, qu'un Indien qui est noir dans tout son corps, a les dents blanches, ils en concluront qu'on admet que l'Indien est à la fois blanc et non-blanc.

167, a, 21. 3° Ignorance de la Réfutation. Elle se rapproche des paralogismes de mots, et consiste à croire faussement qu'on réfute, en ne prenant qu'une partie de l'assertion. Ainsi, le Sophiste prétendra qu'une seule et même chose peut être double et non-double à la fois. Deux, en effet, est le double de un, mais n'est pas le double de trois. Le Sophiste profite ici, comme on le voit, d'un simple défaut de langage (*ἄλλειψιν τοῦ λόγου*); il croit réfuter, et il montre par là qu'il ignore ce que sont précisément le syllogisme et la réfutation.

4° La pétition de principe n'a pas besoin d'explication.

167, b, 1. 5° Le paralogisme à la conséquence, c'est de penser que la consécution de deux choses est réciproque quand elle ne l'est pas (*ἀντιτρέφειν τὴν ἀκολούθησιν*): par exemple, comme la terre est mouillée quand il a plu, on suppose, si elle est mouillée, qu'il a plu; mais il n'y a rien là de nécessaire. Ce paralogisme se présente souvent, et dans les discours de rhétorique, où l'on ne fait les démonstrations que sur de simples indices (*κατὰ τὸ σημεῖον ἀποδείξεις*), et dans les discours syllogistiques (*ἐν τοῖς συλλογιστικοῖς*), où le raisonnement devrait cependant être plus fermement assis.

166, b, 21. 6° Cause non-cause. Par exemple, si l'on croit avoir prouvé que l'âme et la vie sont une seule et même chose, parce qu'on aura établi que la mort est une destruction contraire à la vie; mais cette seconde chose n'est pas du tout cause de la première.

166, b, 37. 7° Réunir plusieurs questions en une seule. Par exemple, si, de plusieurs choses bonnes et mauvaises, on demande, en les réunissant: Sont-elles bonnes, ou ne le sont-elles pas? De quelque façon qu'on réponde, on paraîtra se tromper ou se réfuter soi-même sur l'ensemble; c'est là un des pièges familiers aux Sophistes.

Ch. 6, 168, a, 17. Tous ces paralogismes peuvent se ramener à celui qu'on a nommé l'ignorance de la Réfutation (*ἀγνοια ἐλέγχου*), soit d'ailleurs qu'ils s'appliquent aux mots, ou qu'ils soient placés en dehors du mot. C'est toujours parce qu'on ignore la nature vraie du syllogisme et de la réfutation, qu'on se laisse tromper à ces paralogismes, qui n'ont pour eux que l'apparence d'une réfutation.

Ch. 7, 169, a, 22. On peut aisément les éviter ou les combattre, en s'appliquant à connaître avec exactitude la nature de la proposition et du syllogisme.

Ch. 8, 169, b, 18. Tous les lieux dont on vient de parler, et qui ne peuvent former que des syllogismes apparents, servent aussi aux Sophistes à former leurs syllogismes et leurs prétendues réfutations. Ce qui surtout distingue ces réfutations

(170, a, 12), c'est qu'elles n'ont rien d'absolu en elles-mêmes (οὐχ ἀπλῶς), et qu'elles n'ont de valeur que relativement à tel interlocuteur (πρὸς τινα), qui, par impéritie, accorde ce qu'il ne devrait pas accorder.

Ch. 9, 170, a, 20. On sent, du reste, qu'il y a des réfutations vraies comme il y en a de fausses, et que les unes et les autres seraient infinies, comme les sciences spéciales auxquelles elles se rapportent. Il ne faut donc pas essayer de les parcourir toutes sans exception; il faut se borner à celles qui, sans appartenir à aucune science particulière, leur appartiennent en commun (κοινῶν καὶ ὑπὸ μηδεμίαν τέχνην), et sont, par cela même, du domaine de la Dialectique (τῶν διαλεκτικῶν).

Ch. 10, 170, b, 12. Il faut aussi se garder de croire, sans restriction, à cette différence profonde qu'on a cherché à établir (λέγουσί τινες) entre les raisonnements de mots et les raisonnements de pensée (πρὸς τοῦνομα λόγους καὶ πρὸς τὴν διάνοιαν). Il serait absurde de croire que les uns et les autres ne sont pas les mêmes (τοὺς αὐτούς). La pensée est antérieure aux mots qui ne sont rien sans elle, et voilà pourquoi on a dû parler du syllogisme avant de traiter de la Réfutation (171, a, 1). Lors même que le mot a plusieurs sens, comment pourra-t-on dire qu'on a discuté la pensée (171, a, 5), si l'on ne s'est aperçu de ces diverses significations, et si l'on n'en a pas tenu compte?

Ch. 11, 171, b, 3. Quand on recherche la vé-

est l'explication de double; de sorte que, si on vient à adopter double de la moitié, on aura le double de la moitié de la moitié; et ceci pourrait aller plus loin, en substituant encore à double, double de la moitié, de sorte qu'on aurait trois répétitions: double de la moitié de la moitié de la moitié. Cette ruse sophistique peut surtout s'appliquer aux relatifs, qu'on fait suivre de leur relatif réciproque. Mais ici l'interlocuteur a toujours tort d'accorder au sophiste que la définition, et le nom même du défini, puissent être employés l'un pour l'autre.

Ch. 14, 173, b, 18. 5° Solécisme (Voir plus haut page 427). Pour le Solécisme, il faut prendre garde qu'il peut être vrai ou simplement apparent. Protagore prétendait bien que *μηνις* était du masculin, et qu'Homère avait fait un solécisme en disant *ούλομένην*. C'était un solécisme aux yeux de Protagore, mais non aux yeux des autres. Le lieu commun où les sophistes puisent le solécisme, c'est le genre neutre, pour les objets qui ne sont ni masculins ni féminins.

Il importe de remarquer pour tout ce qui précède que, comme dans la dialectique (*έν τοις διαλεκτικοις*), l'ordre dans lequel les questions sont posées a une grande influence (*διαφέρει δέ ού μικρόν εάν ταχθῆ πως τὰ περι την έρώτησιν*).

On doit faire ici deux remarques: c'est que, d ce passage qui se rapporte au huitième livre d Topiques (Voir plus haut page 409), il résu'

d'abord que le huitième livre des Topiques est compris dans la dialectique, c'est-à-dire, dans la Topique, et qu'il n'en a probablement été jamais séparé, ainsi qu'on l'a cru souvent; en second lieu, qu'Aristote isole le traité des Réfutations des Sophistes, du traité qui précède et auquel il semble si étroitement uni, comme on l'a remarqué ci-dessus (Voir page 421).

Aristote va donc s'occuper de la marche qu'il faut donner aux discussions sophistiques; et ici il serait difficile quelquefois de décider, à la manière dont les choses sont présentées par lui, si ce sont des conseils qu'il donne aux Sophistes, ou à ceux qui veulent éviter leurs ruses. Tout ce qui précède prouve, au reste, que c'est en ce dernier sens qu'il faut entendre la pensée du philosophe. Ceci est d'ailleurs la seconde portion du traité (Voir plus haut, page 424).

Ch. 15, 174, a, 17. Pour réfuter sophistiquement, il faut donner une certaine longueur à la discussion, parce qu'il est plus difficile de saisir un long ensemble de raisonnements (ἄμα πολλά συνορᾶν). Il faut lui donner une certaine vitesse, car, si on la ralentit, on peut voir mieux quels en seront les résultats. Il faut encore exciter la colère ou la bile de l'adversaire, parce que la passion aveugle l'esprit.

174, a, 30. Quand l'adversaire refuse ce qu'il croit utile à la discussion de son antagoniste, il faut interroger négativement pour ne pas laisser

voir nettement sa pensée. Dans les inductions, lorsque quelques cas ont été accordés particulièrement, il faut prendre l'universel comme accordé par cela même, et sans qu'il soit besoin de le demander. Parfois, il faut prévenir soi-même les réponses, et les faire sans les attendre (174, b, 9). Une des ruses les plus habituelles des Sophistes (συκοφάντημα μάλιγα σοφιστικόν), c'est, sans avoir fait de syllogismes réels, de s'abstenir de la question qui devrait mettre fin à la discussion, et de procéder ensuite par conclusion, comme si le syllogisme avait été complet (συμπερασντικῶς).

Ch. 16, 175, a, 1. Telles sont les règles de l'interrogation. Quant à celles de la réponse, on va les tracer; mais il convient, auparavant, de voir à quoi ces recherches peuvent être utiles. Elles le sont à la philosophie de deux manières: d'abord, en faisant mieux connaître les significations diverses des mots; en second lieu, elles mettent en garde contre les paralogismes qu'on peut se faire à soi-même dans ses études personnelles (καθ' αὐτὸν ζητήσεις), en montrant comment on peut être trompé par les autres; enfin, ces recherches peuvent servir à la réputation de ceux qui y sont habiles, en montrant qu'ils s'y sont bien exercés, et qu'ils ne sont ignorants sur quoi que ce soit. En effet, si l'on blâmait une discussion sans pouvoir en indiquer les défauts, on paraîtrait la blâmer seulement par ignorance, et non point par amour de la vérité.

Cette portion du chapitre 16 ne tient pas fort étroitement, comme on le voit, à ce qui précède, ni à ce qui va suivre, et l'on pourrait soupçonner ici quelque déplacement.

Aristote revient ensuite aux règles de la réponse, et il se contente de se référer à celles de l'interrogation, qui peuvent être également utiles, dans l'un et l'autre cas. Il recommande surtout de s'exercer à ces réponses, pour savoir dans l'occasion les fournir avec assurance et rapidité, quand il s'agit de résoudre les sophismes que l'adversaire oppose.

Ch. 17, 175, a, 31. De même qu'on a vu qu'il valait mieux quelquefois se borner au probable que de pousser jusqu'à la vérité, dans l'emploi du syllogisme, de même aussi quelquefois il vaut mieux paraître résoudre les sophismes que les résoudre véritablement. Comme les arguments des Sophistes ne sont jamais qu'apparents, il faut les combattre (*μαχετέον*), avec des armes aussi fausses que les leurs.

176, a, 21. Il ne faut pas du reste se méprendre soi-même à ces vices des solutions qu'on donne, et l'on doit faire en sorte de ne pas prêter à une contre-réfutation (*παρεξέλεγχος*). Aussi, dans ce cas, quand on est forcé d'avancer quelque chose contre sa propre opinion (*παράδοξον*), faut-il avoir bien le soin d'ajouter que l'on croit, que l'on suppose (*δοκεῖν*). Si l'adversaire a pris l'universel, non par le mot propre qui l'exprime, mais par

une comparaison (οὐκ ὀνόματι ἀλλὰ παραβολῇ), il faut dire qu'on ne l'accepte pas sous cette forme (176, a, 32); car l'universel, ainsi donné, est une occasion fréquente de réfutation.

Il ne faut jamais accorder d'une manière absolue (176, b, 1) une question dont on ne comprend pas toute la portée (ἀσαφές τὸ προτεινόμενον). Aristote donne pour ce lieu un exemple fort clair en grec, mais qu'il est difficile de rendre en français, parce que la langue ne se prête pas à ce jeu grammatical. Ce qui est ἀθηναίων, est-il la propriété des Athéniens? oui, certes. Mais l'homme est-il τῶν ζώων? oui, certes: donc l'homme est la propriété des animaux.

176, b, 26. Quand on prévoit une question insidieuse, il faut aller au-devant, et la prévenir en la posant soi-même.

Ch. 18, 176, b, 29. Du reste, le syllogisme peut être vicieux dans la matière, ou vicieux dans la forme. La vraie solution consiste à en montrer nettement le défaut (ἡ ὀρθὴ λύσις ἐμφάνισις ψευδοῦς συλλογισμοῦ). Il faut regarder à la forme (ἡ συλλογιζομένη ἢ ἀσυλλόγιστος), et ensuite à la conclusion, si elle est vraie ou fausse.

Ch. 19, 177, a, 9. Dans les conclusions à plusieurs sens, il faut sur-le-champ distinguer le sens vrai qu'elle doit avoir, et prouver par-là que le Sophiste attaque non pas la chose elle-même, mais seulement le mot amphibologique qui l'exprime.

Ch. 20, 177, a, 33. Il faut toujours, dans la cou-

clusion, diviser ce que le Sophiste réunit, et réunir au contraire ce qu'il divise.

(Ch. 21, 177, b, 35). Les paralogismes qui naissent de la prosodie sont très faciles à résoudre, et il suffit de faire remarquer la différence des accents.

Ch. 22, 178, a, 15. La distinction des genres des catégories (τὰ γένη τῶν κατηγοριῶν) servira pour faire connaître les choses qui sont ou ne sont pas identiques dans l'expression. Par exemple, on demande : Y a-t-il quelque souffrance qui soit action ? (ἄρ' ἐστὶ τι τῶν πάσχειν ποιεῖν τι) on répond non. Cependant, τέμνεται, καίεται, αἰσθάνεται, sont de forme semblable, et expriment tous quelque souffrance. De même, λέγειν, τρέχειν, ὀρᾶν, sont aussi de forme semblable, et expriment tous une action. Mais voir (ὀρᾶν) est certainement aussi αἰσθάνεσθαι, sentir ; et, puisque sentir est de la catégorie de la souffrance, il s'ensuit qu'une même chose, dans la même forme, peut appartenir à deux catégories. Ces sophismes seront résolus par un examen attentif des catégories.

On voit qu'Aristote se sert du terme propre de catégories, et que la doctrine exposée ici se rapporte parfaitement à celle de ce traité. (Voir plus haut, dans les Topiques, pag. 403.)

Aristote cite ensuite un assez grand nombre de sophismes qui tous reposent sur des confusions de catégories, et il termine en recommandant (179, a, 10) de distinguer soigneusement, quand

on répond, la qualité, le relatif, la quantité et les autres choses de même ordre.

Ch. 23, 179, a, 11. En général, dans toutes les discussions relatives à des mots (*παρὰ τὴν λέξιν*), on obtiendra la solution vraie du sophisme, en prenant le contrepied de la thèse soutenue par l'adversaire (*τὸ ἀντικείμενον*) : s'il réunit les choses, il faut les diviser, *et vice versa*. En prosodie, s'il prend la longue, il faut prendre la brève ; en homonymie, l'opposé, etc., etc.

Ch. 24, 179, a, 26. Pour les sophismes relatifs à l'accident (*παρὰ τὸ συμβεβηκός*), le moyen de les combattre, c'est de nier que tout ce qui va à l'accident aille aussi au sujet, et réciproquement. C'est qu'en effet il n'est pas nécessaire que tout ce qui est vrai de l'un le soit aussi de l'autre. L'identité parfaite des accidents ne convient qu'aux sujets qui n'ont pas de différence essentielle (*κατὰ τὴν οὐσίαν ἀδιαφόροις* 179, a, 38), et qui ne font qu'un tout. On a proposé diverses autres façons de résoudre ces sophismes ; mais, en général, elles sont insuffisantes.

Ce passage, et plusieurs autres du même genre, répandues dans ce traité, et dans lesquels Aristote rappelle les opinions de quelques philosophes, prouvent que ces matières avaient été traitées avant lui ; ainsi, l'épilogue qui termine les Réfutations des Sophistes, loin de se rapporter, comme on l'a prétendu souvent, à ce seul ouvrage, con-

cerne au contraire l'ensemble de la Logique. Aristote avait des prédécesseurs, comme il l'avoue lui-même, dans l'étude des sophismes; il n'en avait pas pour la théorie du syllogisme et de la démonstration (Voir l'analyse de l'Herméneia pag. 202 et plus loin, page 447).

Ch. 25, 180, a, 23. Les sophismes qui reposent sur la confusion du relatif et de l'absolu, se peuvent facilement résoudre en distinguant l'un et l'autre, et le moyen le plus simple de le faire, c'est de prendre la contradiction de la conclusion (*πρὸς τὸ συμπέρασμα τὴν ἀντίφασιν*). Tous ces sophismes se réduisent à cette formule générale (*τοῦτ' ἔχοντες*): le non-être peut-il être? Oui, le non-être *est* à l'état de non-être; et de même l'être *n'est pas*, car il y a des êtres qui cessent d'être, etc., etc.

Ch. 26, 27, 28, 29, 30, 181, a, 1. Aristote indique ensuite fort brièvement les moyens de combattre les sophismes dont il a exposé plus haut la nature, et qui tous reposent sur l'ignorance de la réfutation, sur la pétition de principe, sur la consécution réciproque et mal comprise des choses, sur une addition secrète qui est faite aux données primitives, sur la réunion de plusieurs questions en une seule, etc.

Ch. 32, 131, b, 25. Quant au sophisme qui conduit à la tautologie (*ταὶ τὸ πολλάκις εἰπεῖν*), on s'en défendra surtout en n'accordant pas que les catégories séparées (*καθ' αὐτὰς τὰς κατηγορίας*) aient, par elles seules, un sens complet; par exemple, le relatif sans son relatif. Il ne faut pas accorder non

plus que l'espèce et le genre, le propre isolé ou réuni au sujet, etc., etc., aient le même sens.

Ch, 32, 182, a, 7. Enfin, on résout aisément les sophismes de solécisme, en distinguant avec soin le genre et le cas.

Ch. 33, 182, b, 6. Le chapitre 33, qui termine ce traité, renferme deux parties fort distinctes, et, pour ce motif, les éditeurs de Berlin auraient eu raison de le diviser en deux, et d'admettre un 34^e chapitre, comme plusieurs de leurs prédécesseurs. Quoi qu'il en soit, la première partie est un résumé de ce qui précède sur la solution des sophismes; la seconde est un résumé beaucoup plus important de l'Organon tout entier.

Aristote établit donc d'abord que, parmi les sophismes, les uns sont difficiles à saisir; d'autres, au contraire, sont aperçus sans peine, et ne sont alors que ridicules (γελῶσι); tels sont surtout ceux qui ne s'attaquent qu'à la forme des mots (παρὰ τὴν λέξιν, 183, a, 21.). Du reste, on peut à la fois, dans la solution du sophisme comme dans le raisonnement lui-même, s'en prendre, soit à l'objet même de la discussion, soit à la personne de l'interlocuteur, ou enfin en laissant l'un et l'autre, se rejeter sur le temps qui ne permet pas d'approfondir la discussion entamée.

Ici commence l'épilogue qui a servi si souvent de texte aux attaques des antipéripatéticiens, et particulièrement à celles de Ramus. Le point le plus important à éclaircir, c'est de savoir si ce résumé

qui clot le traité des Réfutations des Sophistes, se rapporte à l'Organon tout entier, ou seulement à la Topique et à ce qui la suit. Malgré quelques incertitudes, je me prononce pour le premier parti. Ici Aristote a voulu reconnaître l'ensemble de ses travaux sur le raisonnement (τῆς μεθόδου τῶν λόγων). (183, b, 13). Il a traité de tout ce qui le concerne (δεδηλωται δὲ καὶ περὶ τῶν ἄλλων), comme il le dit lui-même, et ceci peut s'appliquer aux Catégories, à l'Herméneia, puisqu'il vient de parler de sa théorie du syllogisme, de sa dialectique et de son traité des sophismes. J'avoue qu'ici les expressions de l'auteur auraient pu être plus nettes, ses pensées mieux classées : mais la remarque que j'ai faite plus haut (page 440), me semble tout-à-fait décisive, jointe aux preuves que le texte fournit en cet endroit.

Voici donc comment Aristote termine sa logique, et fait un modeste et légitime appel à la reconnaissance de la postérité (Voir plus haut page 84).

« De combien de manières et de quelles manières
 « se produisent les paralogismes; quels sont les
 « moyens de montrer que l'interlocuteur se
 « trompe et de l'amener à faire des paradoxes; comment, en outre, se forme le syllogisme; comment
 « il faut interroger dans les discussions, et que est
 « l'ordre à suivre dans les interrogations; quelle est
 « l'utilité de toutes ces recherches; quelles sont les
 « règles générales de toute réponse, et comment on
 « peut résoudre les objets de la discussion et les syl-

« logismes; toutes ces questions doivent être suffi-
« samment éclaircies par ce qui précède. Il ne reste
« plus pour compléter le projet que nous nous
« étions d'abord proposé, que de nous résumer
« et de mettre fin à ce traité.

« Notre but était donc de découvrir une mé-
« thode syllogistique, qu'on pût appliquer au
« sujet donné en partant des principes les plus
« probables. C'est là en effet l'objet de la dialectique, proprement dite, et de celle qui n'a en vue
« qu'un simple essai des forces de l'adversaire.
« Mais on a, contre cette dernière, certaines pré-
« ventions, à cause de sa ressemblance avec la so-
« phistique. L'on peut en effet essayer les forces de
« son adversaire, non seulement pour la discussion
« dialectique, mais aussi dans un tout autre but;
« et c'est pourquoi nous avons voulu dans ce
« traité fournir les moyens, d'abord, de poser soi-
« même les questions, et en outre, quand on les
« reçoit, de se défendre également contre la thèse
« donnée, en partant des opinions les plus géné-
« ralement admises. Nous avons dit nos motifs, et
« ces motifs sont ceux qui portent Socrate à tou-
« jours interroger sans jamais répondre, attendu
« qu'il convient de son ignorance. Nous avons
« expliqué plus haut à quoi toute cette science
« s'applique, quelle en est l'origine et com-
« ment nous pouvons l'acquérir. Nous avons aussi
« tracé les règles de toute interrogation, l'ordre
« qu'on y doit suivre, et celles des réponses et de

« la solution des syllogismes. Nous avons *de plus*
 « *exposé tout ce qui se rapporte à cette même étude*
 « *des discours* (ὅσα τῆς αὐτῆς μεθόδου τῶν λόγων ἐστίν).
 « Nous avons en outre traité des paralogismes,
 « ainsi que nous venons de le dire.

CONCLUSION.

« Il est donc évident que nous avons accompli
 « notre tâche : mais il faut aussi se bien rendre
 « compte des résultats que nous avons obtenus.
 « Parmi les découvertes les unes, reçues de mains
 « étrangères qui les avaient antérieurement tra-
 « vaillées, ont fait des progrès notables par les
 « soins de ceux auxquels elles avaient été trans-
 « mises ; d'autres, au contraire, n'ont pris d'abord,
 « entre les mains des premiers inventeurs, que
 « des accroissements, très faibles si l'on veut,
 « mais beaucoup plus importants toutefois, que
 « le développement qui devait plus tard en sor-
 « tir. La chose capitale en tout, c'est comme on
 « dit, le début : mais c'est aussi la plus difficile.
 « Plus la découverte a de valeur et de puis-
 « sance, plus il est malaisé de la faire, quand
 « l'objet échappe à la vue par sa petitesse même.
 « Le point de départ une fois trouvé, il est bien
 « plus facile d'ajouter le reste et de l'accroître.
 « C'est ce qui est arrivé pour l'étude de la Rhéto-
 « rique, et l'on peut dire pour presque toutes les
 « autres sciences. Ceux qui ont trouvé les prin-

« cipes, ne leur ont fait faire que bien peu de
 « progrès; mais ceux, aujourd'hui, qui s'y sont
 « rendus célèbres, ont amené ces sciences au
 « point où nous les voyons, parce que de nom-
 « breux devanciers, dont ils les ont reçues,
 « avaient peu à peu augmenté cet héritage. Ainsi,
 « Tisias, après les premiers inventeurs, Thrasy-
 « maque après Tisias, Théodore après Thrasy-
 « maque, et tant d'autres qui ont cultivé les
 « diverses parties de la Rhétorique. Il n'y a donc
 « pas lieu de s'étonner que cette science en soit
 « arrivée à ce point de perfection. Quant à l'étude
 « dont nous nous occupons ici (ταύτης δὲ τῆς
 « πραγματείας), on ne peut pas dire que telle partie
 « eût été travaillée et que telle autre ne l'eût pas
 « été; il n'y avait absolument point ici de travaux
 « antérieurs. Les gens, en effet, qui pour de l'ar-
 « gent montraient l'art de la dispute, n'avaient
 « qu'un enseignement pareil à la méthode de
 « Gorgias. Ils donnaient à apprendre, les uns, des
 « discours de Rhétorique, les autres, des séries
 « de questions, qui renfermaient, à leur avis, la
 « plupart des sujets à soutenir dans les deux sens.
 « Avec eux, on apprenait certainement fort vite,
 « mais on apprenait mal et sans art. Ce n'était pas
 « l'art proprement dit qu'ils s'attachaient à mon-
 « trer, c'étaient plutôt les résultats de l'art. Ils
 « étaient comme un homme, qui, prétendant dé-
 « montrer scientifiquement à n'avoir pas mal aux
 « pieds, n'enseignerait pas la manière de faire les

« chaussures et de s'en procurer de bonnes, mais
 « qui exposerait seulement quels sont les divers
 « genres de souliers. Ce serait certainement là d'ex-
 « cellents renseignements pour l'usage habituel ;
 « mais ce ne serait point du tout un art. Ainsi donc,
 « pour la Rhétorique, on s'en était occupé dès long-
 « temps et l'on avait produit beaucoup de travaux.
 « Pour la science du RAISONNEMENT, au contraire,
 « (περί δὲ τοῦ συλλογίζεσθαι), nous n'avions rien d'anté-
 « rieur à nos propres recherches, qui nous ont
 « coûté tant de peine, et un temps si long. Si vous
 « reconnaissez que cette science, où tout était
 « ainsi à faire dès la base, n'est pas demeurée trop
 « en arrière des autres sciences, accrues par de
 « successifs labeurs, il ne vous reste à vous tous,
 « ainsi qu'à tous ceux qui viendront à connaître
 « ce traité, qu'à montrer de l'indulgence pour les
 « lacunes de ce travail, et de la reconnaissance
 « pour toutes les découvertes qui y ont été faites. »

Avec l'analyse du traité des Réfutations finit l'analyse de l'Organon. On l'a présentée avec un développement qui semblera peut-être trop étendu ; mais il a paru que la meilleure façon de faire comprendre ce prodigieux monument, c'était d'en détruire, le moins possible, l'échafaudage et la construction. Le soin qui surtout m'a préoccupé, c'était de porter la clarté dans les diverses parties de ce travail. En abrégant Aristote, comme l'ont fait, en général, tous ceux qui ont essayé

d'exposer l'Organon, on aurait certainement pu donner des notions plus saisissables, moins pénibles à suivre; mais, je ne crains pas de le dire, toutes les analyses de ce genre, à commencer par celle de Reid, ne donnent point une idée vraie du système aristotélique. Pour moi, je n'ai pas cru pouvoir me substituer aussi complètement à l'auteur que j'avais mission d'analyser; je l'ai partout suivi pas à pas, mettant sa pensée sous forme qui pût convenir à la plupart des esprits, la mutilant le moins que j'ai pu, lui conservant ses allures particulières, respectant toutes ses nuances, signalant ses rares écarts, qui ne sont même, sans doute, que des déplacements attribuables à l'injure des siècles et à la légèreté des premiers éditeurs; enfin, ne me permettant jamais, qu'avec la plus extrême réserve, de blâmer des théories dont peut-être le sens m'échappait, et qui avaient contre mon sentiment personnel, le témoignage du Stagirite, et celui des vingt-deux siècles qui ont passé sur sa doctrine sans la refaire ni même l'ébranler.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.	Page
CHAP. 1 ^{er} . De l'authenticité de l'Organon en général.	41
— 2. Du nom de l'Organon.	45
— 5. Des Catalogues de l'Organon.	25
— 4. De quelques autres preuves de l'authenticité de l'Organon.	55
— 3. De l'authenticité des diverses parties de l'Organon.	47
— 6. De l'authenticité de l'Organon d'après les Latins.	57
— 7. De quelques attaques modernes contre l'authenticité de l'Organon.	61
— 8. Des preuves intrinsèques de l'authenticité de l'Organon.	72
— 9. De la transmission de l'Organon depuis Aristote jusqu'à Andronicus.	85
— 10. Du titre des diverses parties de l'Organon.	97
— 11. De la composition de l'Organon.	115
— 12. De l'ordre des diverses parties de l'Organon.	130
— 15. Résumé de la première partie.	154

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. 1^{er}. Division de cette seconde partie. 157

PREMIÈRE SECTION — ANALYSE DE L'ORGANON.

— 2.	Analyse des Catégories. ¹	140
— 3.	Analyse du Traité du langage.	185
— 4.	Analyse des Premiers Analytiques. Liv. 1.	210
»	» » » Liv. 2.	256
— 5.	Analyse des Derniers Analytiques. Liv. 1.	277
»	» » » Liv. 2.	311
— 6.	Analyse des Topiques.	355
— 7.	Analyse des Réfutations des Sophistes.	423

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.



DE

LA LOGIQUE

D'ARISTOTE



IMPRIMERIE DE H. FOURNIE

RUE DE SEINE, N° 14.

DE

LA LOGIQUE

D'ARISTOTE



DE
LA LOGIQUE
D'ARISTOTE

PAR

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE,
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE GRECQUE ET LATINE AU COLLÈGE DE FRANCE.

MÉMOIRE COURONNÉ EN 1837 PAR L'INSTITUT
(Académie des sciences morales et politiques).

Ἀληθὴ δ' αἰ ἐπιστήμη καὶ νοῦς.
Dern. Analyt., liv. 2, ch. 19.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
CHEZ LADRANGE, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 19.

—
1838



•

•

•

•

•

|

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

•

DE LA LOGIQUE
OU ORGANON
D'ARISTOTE.

DEUXIÈME PARTIE.

DEUXIÈME SECTION.

CHAPITRE HUITIÈME.

Division de cette seconde section.

On a dit précédemment (Tom. 1, p. 138) que la doctrine de l'Organon se rattachait à une doctrine plus vaste, à celle de la connaissance. On le comprendra sans peine, si l'on songe à la nature de la Logique, qui n'est, en définitive, que la science des formes de la pensée, en tant que ces formes sont soumises à des lois. A côté du raisonnement, ou pour mieux dire, sous le raisonnement lui-même, il y a toujours l'être qui raisonne; et sous le

sylogisme, l'intelligence qui l'emploie. Qu'est-ce donc que cet être, cette intelligence, dont la Logique expose les procédés et les méthodes, mais dont elle n'a pas mission de scruter la nature propre? Qu'est-ce donc que cet entendement où sont déposés les principes fondamentaux de toute doctrine, reconnus et signalés par le Stagirite à la fin des Derniers Analytiques? Aristote s'est posé toutes ces questions, non pas, il est vrai, d'une manière formelle et spéciale; mais on les retrouve éparses dans le cours de ses recherches, sur le raisonnement, sur l'âme, sur l'organisation des êtres, sur les principes qui dominent toutes les choses d'ici-bas. D'un autre côté, montrer comment Aristote a résolu ces graves problèmes, c'est montrer d'un point de vue plus complet ce qu'était pour lui le système développé dans l'Organon.

La théorie de la connaissance se divise naturellement en deux parties :

1° La nature de la connaissance, l'entendement en lui-même, et indépendamment de toute application;

2° L'objet de la connaissance; et par suite, l'examen des fonctions que remplit la Logique dans le système entier d'Aristote, et dans le système général de la connaissance tel qu'il l'a conçu.

Dans cet exposé, du reste fort concis, de la théorie de la connaissance, on regardera comme admis tout ce que contient l'Organon, et l'on n'en

rappellera les principes que le plus brièvement et le plus rarement possible.

CHAPITRE NEUVIÈME.

De l'Entendement.

Le premier principe qu'on doit poser ici, et celui par lequel débute la Métaphysique¹, est aussi le premier en réalité : « L'homme a naturellement le désir de connaître. » Il ne nous est point donné de remonter au-delà. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rendre compte de ce qu'on doit entendre par nature, et de ce qu'Aristote, en particulier, entend par ce mot. La nature, c'est tout ce qui renferme en soi la cause première du mouvement ou de l'inertie²; c'est tout ce qui, sollicité par un principe qu'il porte en soi, tend, sans aucune chance d'interruption, à un but vers lequel il s'avance sans cesse. Cette idée de la nature appliquée à la connaissance humaine en donne le point de départ et la source. Du moment que ce désir de connaître est admis comme un instinct primitif, antérieur, et qui n'a de raison qu'en lui seul, il n'est pas besoin d'en cher-

1. Métaphys. liv. 1, ch. 1, 981, a, 21.

2. Phys. liv. 2, 192, b, 33. — 199, b, 15. — Du ciel, liv. 2, 268, b, 17.

cher une explication plus haute. Tout ce que le philosophe ait à faire ici, c'est d'étudier ce désir dans ses développements, c'est-à-dire, dans ses modes de satisfaction.

Ce que l'homme cherche, poussé par cet irrésistible instinct, c'est la vérité; et il doit surtout la demander aux choses éternelles, permanentes, toujours identiques¹, et qui ne sont point sujettes au changement. Aussi cela seul suffit-il à montrer combien est vaine cette doctrine des sophistes² qui, comme Protagore, veulent faire de l'homme, être essentiellement muable, la mesure même de la vérité. Ce qu'on doit dire, c'est que cette vérité que l'homme poursuit sans cesse (θεμελίαι)³, il ne la peut atteindre que mêlée à sa propre pensée, dont elle est en quelque sorte une modification. C'est la combinaison de nos pensées⁴, qui nous donne la vérité et l'erreur; mais la réalité qui leur sert de base, est absolument indépendante de la pensée humaine.

La vérité peut s'adresser à la fois, et aux choses impérissables, et aux choses mortelles, sujettes à naître et à périr. « C'est qu'en effet parmi les substances que forme la nature, les unes sont « incréées et immuables durant l'éternité entière; « les autres sont sujettes à naître et à périr. Quant

1. Métaphys. liv. 10, chap. 6, 1063, a, 13.

2. *Ibid.*

3. Métaphys., liv. 10, ch. 8, 1065, a, 21.

4. De l'Âme, liv. 3, ch. 8, 432, a, 11. — *ibid.*, ch. 6, 430, b, 1.

« à ces premières substances, supérieures et di-
« vines, nous avons bien moins de secours pour
« les connaître; car les sens nous fournissent peu
« de moyens assurés de les étudier, sur les points
« même où nous voudrions surtout les savoir.
« Nous avons au contraire bien plus de ressources
« pour les substances périssables, animaux ou
« plantes, qui vivent en quelque sorte avec nous.
« Quant à celles-là, ne faut qu'un travail convena-
« blement dirigé pour découvrir beaucoup de leurs
« secrets. Toutefois, chacune de ces études a son
« caractère particulier. Ainsi, pour les choses su-
« prêmes, quelque peu qu'on les touche, on y
« trouve, par leur simplicité même, plus de bon-
« heur que dans la connaissance de tout ce qui
« nous entoure. C'est ainsi que pour les amants,
« entrevoir un instant l'objet aimé, ou quelque
« chose qui lui appartienne, vaut mieux que d'ob-
« server en détail les plus nombreux et les plus
« riches objets. Pour les choses vulgaires, précisé-
« ment parce que nous les connaissons plus et
« mieux, la science elle-même acquiert plus
« d'importance; précisément parce qu'elles sont
« plus proches de nous, et naturellement plus
« familières, elles participent en quelque chose à
« cette haute philosophie qui contemple les objets
« divins. C'est que, dans les choses que nos sens ne
« sauraient atteindre directement, la nature, qui
« les a faites, n'en a pas moins attaché à leur con-
« templation d'ineffables jouissances pour les vrais

« philosophes qui peuvent s'élever jusqu'à la connaissance des causes et des principes ¹.

L'instrument par lequel l'homme peut acquérir la vérité, c'est son intelligence, son âme ²; il lui a même été donné de pouvoir connaître et étudier cet instrument. Cette connaissance de l'âme, cette étude de l'intelligence, est en même temps l'un des moyens les plus puissants de connaître la vérité en général ³; et spécialement, la vérité relative aux lois de la nature.

On doit remarquer ici la haute importance que donne Aristote à l'étude régulière et scientifique de l'âme, étude que de nos jours on a crue trop facilement toute nouvelle : c'est le Stagirite qui en a posé les premières bases. La psychologie, que le dix-huitième siècle pensait créer sur les pas de Locke et de Condillac, avait été dès long-temps commencée, je ne dis pas seulement dans l'école de Platon, où elle peut paraître obscure et enveloppée, mais dans celle d'Aristote, qui donna lui-même l'exemple de recherches sagaces et profondes.

Qu'est-ce donc que l'âme qui met l'homme en rapport avec l'objet suprême de sa nature, avec la vérité? C'est, répond Aristote, en s'attachant à faire comprendre toute la gravité de la question,

1. Des Part. des Anim., liv. 1, ch. 5, 644, b, 22.

2. Probl., liv. 30, p. 955, b, 25.

3. De l'Âme, liv. 1, 402, a, 5.

c'est la substance raisonnable ¹, c'est ce qui nous fait vivre, sentir et penser ² : et comme c'est par elle que nous connaissons et ce qui tombe sous nos sens ³ et ce qui tombe sous l'entendement, il s'ensuit que l'âme est, en quelque sorte, l'univers entier.

C'est surtout l'âme pensante qu'étudie la philosophie. Si la physique s'occupait de cette âme, comme elle s'occupe de celle qui fait vivre les êtres, elle absorberait la philosophie entière ⁴ : elle serait toute la philosophie.

L'âme, considérée en tant qu'elle pense, c'est le νοῦς, l'entendement. Cette faculté de l'homme n'a pas toujours été connue, même par les plus illustres philosophes. C'est Anaxagore qui le premier ⁵ en a su démêler la nature et l'importance suprême. C'est lui qui, le premier, a essayé de faire comprendre combien l'entendement diffère de tous les êtres que nous connaissons, et avec lesquels il n'a rien absolument de commun. Ce qui le distingue surtout, et Anaxagore l'a bien reconnu, c'est qu'il est pour lui-même la source de sa propre activité ⁶.

1. De l'Âme, liv. 2, ch. 1, 412, b, 10.

2. *Ibid.*, *id.* ch. 2, 414, a, 12.

3. Grande Mor., liv. 1, ch. 35, 1196, b, 25.

4. Des Parties des Anim., liv. 1, ch. 1, 641, a, 34.

5. De l'Âme, liv. 1, ch. 2, 405, b, 20. — Et liv. 3, ch. 4, 429 b, 24.

6. Phys., liv. 8, ch. 5, 256, b, 24.

de l'entendement, des idées dès long-temps évanouies. Au contraire, la pensée que la sensation nous donne (δόξα)¹, ne dépend pas de nous; nous la subissons, nous ne la faisons pas.

C'est cette application de la volonté que Fénelon, sur les pas d'Aristote, appelle la parole intérieure de l'âme : « Voilà sans doute, » s'écrie l'évêque chrétien, en termes péripatétiques², « voilà sans doute la puissance la plus simple et la plus efficace que l'on puisse concevoir; il n'y a en a aucun autre exemple dans tous les êtres que nous connaissons (οὐδὲν οὐδενὶ κοινόν)... Elle crée comme Dieu, quand il dit : que la lumière soit. »

Chose merveilleuse! l'esprit, quand il pense, et dans l'acte de sa pensée³, arrive à se penser lui-même. Au moment où cet acte s'accomplit, la pensée et la chose qu'elle pense (τὸ νοούμενον), en tant qu'elle tombe sous la pensée, s'identifient. La pensée devient pensée, sous l'impression des objets du dehors et des objets propres de l'entendement;

1. De l'Âme, liv. 3, ch. 3, 427, b. 17.

2. Fénelon, Existence de Dieu, page 80.

3. Il est difficile de pouvoir ici bien faire comprendre la pensée d'Aristote. Notre langue ne se prête pas aux rapports qu'établit le philosophe grec entre νοητὸν et νόησις; νοητὸν représenterait à peu près ce que la philosophie allemande appelle noumène; mais je n'ai pas cru devoir adopter ici ce mot, précisément à cause de sa forme grecque. On aurait pu trop aisément le croire aristotélique. Ce n'est pas du reste qu'Aristote ne l'emploie aussi une fois ou deux, et notamment, Métaphys. liv. 11, ch. 9 1075, 3.

et la chose pensée ne se distingue plus de la pensée ¹. La pensée n'est réellement que les pensées.

Dans cet acte de la pensée, si subtil, si délicat, si difficilement saisissable à notre intelligence, on peut concevoir que l'entendement considère, pour se servir ici d'une comparaison imparfaite, des images, venant aussi bien des choses de l'entendement lui-même que des choses du dehors. C'est ce qu'on peut appeler φάντασμα, θεώρημα. Sans ces images de l'entendement, il n'y a pas de pensée possible ² : elles sont pour l'âme pensante, ce que les sensations sont à l'âme sensible. Il ne faut pas, du reste, confondre ces φαντάσματα et les εἰκόνες. Le φάντασμα, le νοητὸν, dans sa forme la plus générale, est ce qui se rapporte à l'entendement : l'image, au contraire, l'εἰκὼν proprement dit, est le νοητὸν relativement à l'objet, qui reste étranger au φάντασμα lui-même ³.

C'est là ce qui fait qu'on peut dire de la mémoire, qu'elle est la possession de l'image ⁴, la faculté de la retenir (ἔξις φαντάσματος).

1. Mét., liv. 11, ch. 7, 1072, b, 20. — *Ibid.*, ch. 9, 1074, b, 16. — 1075, a, 10. — De l'Ame, liv. 1, ch. 3, 407, a, 7.

2. De la Mém., liv. 1, 449, b, 31. — De l'Ame, liv. 3, ch. 7, 431, a, 14. — Et ch. 8, 432, a, 10.

3. Cette différence du φάντασμα et de l'εἰκὼν n'est pas tellement bien tranchée dans Aristote, qu'il ne les prenne parfois l'un pour l'autre ; mais le sens que l'on a indiqué est le plus ordinaire. Voir entre autres passages : De la Mém., ch. 1, 451, a, 7.

4. *Ibid. id.*

Cette faculté qui reçoit en nous les *φαντάσματα*, ou pour mieux dire, cette partie de notre âme qui est en rapport avec eux, est la *φαντασία*, qu'il faut bien se garder de confondre, et avec la sensation, d'une part, et, de l'autre, avec l'exercice même de la pensée ¹.

Ce que perçoit l'entendement d'une manière générale, ce sont les choses qui proprement lui appartiennent, les *νοητά*, les choses *pensables*. Quant aux choses du dehors, il ne peut les connaître que par la sensation ². L'entendement, ainsi appliqué par nous à connaître et les choses de son domaine spécial, et les choses extérieures, peut être regardé comme un instrument que nous a fourni la nature, et qui est à notre âme ce que la main est à notre corps. Nous pouvons créer les arts et les sciences par nos propres ressources ³; mais ces ressources, cet entendement, c'est la nature qui nous les donne. Dans le temps, la puissance de l'organe corporel, la puissance de la main, précède la puissance intellectuelle, bien que toutes deux aient cette ressemblance qu'elles se perfectionnent et se développent par l'exercice.

Il ne faut pas non plus confondre ici l'entendement humain avec cet instinct que la nature

1. De l'Âme, liv. 3, ch. 3, 427, b, 15. — Des Songes, ch. 1, 457, a, 17.

2. Des Parties des Anim., liv. 1, ch. 1, 641, a, 36. — De la Sensation, ch. 6, 445, b, 16.

3. Problèm., liv. 30, 955, b, 23.

répartit aux animaux, et qui les fait vivre ¹. L'homme vit par son intelligence, bien plus que par l'instinct, que lui aussi possède à un certain degré. La distinction de l'entendement et de l'instinct, c'est que celui-ci ne s'applique jamais qu'à un objet unique, et que celui-là peut s'appliquer, au contraire, à plusieurs en même temps. L'entendement est à la fois aux deux limites extrêmes, à celle du début et à celle de la fin : il est, on peut dire, le commencement et la fin ². La raison, le *λόγος*, est quelque chose de moins étendu : c'est l'entendement se limitant, avec toutes ses lois de régularité et de vérité, à un objet spécial, pour le parcourir et le connaître.

Telle est donc à peu près la manière dont Aristote conçoit l'entendement en lui-même, et dans toute sa généralité : l'entendement est le principe suprême, divin, inaltérable, qui régit notre être, et l'éclaire dans ses plus nobles et ses plus merveilleuses opérations. Tout en reconnaissant à l'entendement une existence indépendante, et parfaitement distincte de tout ce qui l'entoure, le philosophe n'en a pas établi avec moins d'attention, les rapports généraux de l'âme et du corps ; et il suffit de rappeler son traité de Physiognomonique ³, pour montrer qu'il a cherché à les étudier

1. *Ibid.*, 956, b, 34.

2. *Moral à Nicom.*, liv. 6, ch. 12, 1143, a, 36. — Et *ibid. id.*, 1143, b, 10.

3. *Physiognom.*, ch. 1, 805, a, 4. — Et ch. 4, 808, b, 12.

dans ce qu'ils ont de plus extérieur et de plus saisissable, aussi bien que dans ce qu'ils ont de plus mystérieux et de plus obscur. La pensée et l'action ont toutes deux ce rapport qu'elles concernent la production des choses et le mouvement. Mais la pensée procède du point de départ lui-même, de l'idée; l'action, au contraire, ne part que de la limite extrême de la pensée ¹, et ne vient par conséquent qu'après elle.

Cette liaison de la pensée avec le corps n'en suspend peut-être pas l'activité constante, et il serait possible de soutenir que, quand on dort ², on a perpétuellement des songes, mais que seulement on ne se les rappelle pas. Ce qu'il y a du moins de bien positif, c'est que le sommeil appartient à la sensibilité, qui se distingue entièrement de l'esprit.

Il est inutile d'insister sur cette opinion d'Aristote; on en voit toute l'importance, bien qu'il n'ait fait que la jeter en passant, et qu'il ne s'y soit point arrêté. De nos jours, l'attention des philosophes s'est de nouveau portée sur cette question délicate, et les plus éclairés l'ont à peu près résolue comme le Stagirite la résout ici. Du reste, on verra plus loin comment il entend les rapports de l'entendement et de la sensibilité.

On a beaucoup blâmé Aristote d'avoir comparé

1. Métaph., liv. 6, 103a, a, 15.

2. Du Sommeil, ch. 1, 453, b, 18.

l'entendement à une table rase, et d'avoir ainsi fait dériver toutes nos pensées de la sensation. Il était difficile de moins comprendre la pensée du philosophe. Déjà Hégel ¹ a essayé de faire voir que cette accusation était injuste, et il a montré dans quelles étroites limites il fallait la restreindre. Tout ce qui précède a dû prouver que la théorie générale du Stagirite sur l'entendement était tout-à-fait opposée à celle-là. Mais citons le passage même où il a fait cette comparaison, et qui se trouve dans le *Traité de l'âme* ². Il a été question précédemment de l'acte par lequel la pensée parvient à se penser elle-même, et Aristote ajoute : « Il arrive à l'entendement ce qui arriverait à une « tablette où il n'y aurait point d'écriture réelle. « L'esprit, quand il vient à se penser, joue le même « rôle que les choses qu'il pense ordinairement. « C'est que „dans les choses immatérielles, l'être « pensant et l'objet pensé sont identiques ; car la « notion contemplative et la chose vue par con- « templation sont une seule et même chose. » Ainsi, on le voit sans peine, Aristote a voulu seulement dire que la pensée, en tant qu'elle était pensée par l'entendement, ou en tant qu'elle se pensait elle-même, était, comme tout autre objet, soumise à son regard. La pensée n'est pas écrite à l'avance dans la pensée ; elle n'y est pas

1. Hégel, œuvres complètes, tom. 14, p. 386.

2. De l'Âme, liv. 3, ch. 4, 430, a, 1.

tracée en signes formels, positifs (ἐνταλγεία). Il faut que l'intelligence l'y amène, l'y évoque, comme elle y fait comparaître tout le reste. Mais la pensée, en tant que principe, le νοῦς lui-même, n'en existe pas moins, à cet état de puissance que Leibnitz avait en vue dans la modification fameuse qu'il apportait à l'axiôme de Locke, attribué à tort au fondateur du Péripatétisme.

Si donc la philosophie sensualiste a tâché de revendiquer pour elle l'autorité du nom d'Aristote, elle s'est trompée; et à tout prendre, la théorie du Stagirite est fort loin de tendre au matérialisme, comme on l'a si souvent répété, sans jamais songer à vérifier l'accusation sur les pièces mêmes du procès.

De l'intelligence étudiée en soi, et dans sa nature générale, il faut passer à l'examen des modifications qu'elle subit, et principalement, des divers degrés qu'elle peut acquérir.

La division la plus ordinaire qu'adopte Aristote est la suivante¹ : 1° D'abord, le νοῦς, l'entendement, cette partie spéciale de l'âme qui est en rapport avec les νοητά; 2° la science ἐπιστήμη; 3° la pensée dans sa forme la plus vulgaire, sous l'impression des objets sensibles, et venant à leurs suite; 4° enfin, l'αἰσθησις, la sensation qu'il place au dernier rang, tout en en reconnaissant l'importance. Ce qui ressort le plus évidemment de cette classification,

1. De l'Âme, liv. 1, ch. 2, 404, b, 25.

c'est qu'Aristote n'a jamais prétendu faire tout dériver de la sensation, dans l'intelligence, et lui-même il se prononce, dans les termes les plus formels, contre cette confusion ¹.

La division des degrés de l'intelligence indiquée plus haut, est celle qu'Aristote emploie habituellement; mais il ajoute, parfois, à ces quatre degrés, deux autres nuances: c'est la sagesse, σοφία² qui n'est que la science dans une acception plus étendue; et la réflexion, φρόνησις³, qui est un mélange de la pensée simple, δόξα, et de la science, ἐπιστήμη. Assez souvent aussi il comprend ces trois degrés: ἐπιστήμη, δόξα et φρόνησις, sous une seule appellation générale, ὑπόληψις. Ce dernier terme aurait quelque rapport avec ce que la philosophie moderne a nommé: subjectivité, idée subjective, réceptivité. Mais on le répète, la division la plus ordinaire et la plus simple de l'entendement qu'adopte Aristote, est celle dont on a d'abord parlé.

L'acte propre de la pensée, se portant d'un objet à un autre, est la διάνοια, où se révèle, à l'opposé de l'ὑπόληψις, l'activité spontanée de notre âme. Le mouvement si rapide de la pensée, la διάνοια ⁴

1. Métaph., liv. 3, ch. 3, 427, b, 12. — De l'Âme, liv. 2, ch. 2, 413, b, 30.

2. Grande Mor., liv. 1, ch. 35, 1196 et suiv. νῦς, σοφία, ὑπόληψις: ce dernier mot a parfois le sens de simple appréhension.

3. De l'Âme, liv. 3, ch. 3, 427, b, 25. Les différences de l'ὑπόληψις sont: ἐπιστήμη, δόξα, φρόνησις.

4. Des lignes inséc., ch. 1, 968 a, 25.

s'applique surtout à combiner et à diviser les choses : qui, par elles seules, ne sont ni divisées, ni combinées¹. C'est elle qui les reunit ou qui les sépare, selon qu'elles représentent la substance, la quantité, la qualité, ou telle autre des catégories. Quant au rôle spécial de la *δύναμις*, on a déjà vu que, donnée directement par la sensation, elle ne dépendait pas de nous. C'est qu'en effet la *δύναμις* est causée dans notre âme par la présence de l'objet lui-même,² à la différence de la *παύσις*, ou l'objet, et les sensations immédiates qu'il produit, n'ont plus rien à faire.

De la *δύναμις*, qu'on pourrait appeler aussi : simple perception, à l'*αἴσθησις*, sensation proprement dite, il n'y a qu'un pas. La sensation a été placée par Aristote au degré le plus bas de la connaissance, et il serait impossible, je crois, de citer un seul passage de tous ses ouvrages qui infirmât cette opinion.

Une distinction de suprême importance, et qu'il ne faut pas plus oublier ici que dans le reste de la doctrine d'Aristote, c'est celle de l'acte et de la puissance, du fait même et de la simple possibilité³. La sensation, est ou en puissance, ou en acte; et le philosophe grec doit nécessairement faire cette distinction, parce que la langue même dont il se

1. Métaphys., liv. 5, ch. 4, 1027, b, 29.

2. De l'Âme, liv. 3, ch. 3, 427, b, 20.

3. De l'Âme, liv. 2, chap. 5, 417, a, 16.

sert n'a pas de nuance spéciale pour exprimer cette idée ; dans la nôtre, nous avons séparé la sensibilité, ou sensation en puissance, de la sensation en acte, réelle, effective, et à laquelle seule on réserve le nom de *sensation*. Il est vrai qu'Aristote emploie souvent, pour rendre l'idée précise de sensibilité, les mots : τὸ αἰσθητικόν, et l'αἰσθητικόν dans sa théorie est toujours en puissance ¹, comme la sensibilité pour nous ; mais cependant αἰσθησις a très fréquemment l'un et l'autre sens ; il importe de ne pas les confondre. L'αἰσθητικόν se rapproche beaucoup aussi du τὸ αἰσθητήριον ἔντος ², du sens intérieur où toutes les sensations du dehors viennent aboutir, et que Bossuet a nommé le *sens commun*.

C'est précisément cette partie de notre âme qu'atteint le sommeil. A vrai dire, le sommeil n'est pas dans les sens eux-mêmes : il est dans le centre seul ³, où se réunissent les impressions des sens.

En effet, l'âme n'est pas placée à l'extrémité de nos organes ; elle n'est point placée, pour voir, à l'extrémité de notre œil ⁴. Sa sensibilité, son sensorium (αἰσθητήριον) est tout intérieur ; et il est unique, puisque c'est le point où viennent converger toutes les perceptions du dehors.

La sensibilité est précisément ce qui constitue

1. De l'Âme, liv. 2, ch. 5, 417, a, 6.

2. *Ibid. id.*, ch. 11, 422, b, 34. — Bossuet, *Connaissance de Dieu et de soi-même*.

3. Du Sommeil, ch. 2, 455, b, 10.

4. De la Sensation, ch. 2, 438, b, 8. — Ch. 7, 1149, a, 16.

l'animal; c'est du moment seul où la sensibilité est née¹, que l'animal peut réellement dater son existence; la sensation en acte, c'est-à-dire, la sensation produite par les objets extérieurs, et transmise au sens intérieur, est comme une sorte de mouvement de l'âme dans le corps². Il faut que l'âme soit présente à la sensation. C'est là ce qui fait que, pour tous nos sens, il y a quelque chose de commun, outre les affections spéciales de chacun d'eux³. Ainsi, d'abord, chaque sens doit recevoir les sensations qui lui sont propres : l'œil doit voir, l'oreille entendre; mais il y a de plus une puissance qui accompagne et suit toutes les sensations, et qui fait que l'être sait qu'il voit, qu'il entend, qu'il sent en un mot; car on ne voudra pas soutenir sans doute que c'est par l'œil que l'être sensible voit qu'il voit. Et c'est précisément, dans cette faculté distincte et commune⁴, que viennent nécessairement se réunir toutes les sensations particulières et réelles.

Dans toute sensation extérieure, il faut supposer que le sens, l'organe lui-même est le récipient des espèces sensibles, mais indépendamment de leur matière; c'est comme la cire qui reçoit l'empreinte du cachet⁵, sans garder pour cela le

1. De la Génér. des anim., liv. 5, ch. 1, 778, b, 33.

2. Du Sommeil, ch. 1, 454, a, 8.

3. Du Sommeil, ch. 1, 435, a, 12.

4. De la Jeunesse, etc., ch. 1, 467, b, 26.

5. De l'Âme, liv. 2, ch. 12, 424, a, 17.

fer ou l'or, dont le cachet est composé. Ainsi donc, l'organe reçoit les objets, mais sans les parties matérielles dont chaque objet est composé; quand ces parties viennent à s'éloigner et à disparaître ¹, il reste, dans l'organe, des sensations, des perceptions de divers genres; mais l'acte de l'objet senti, et l'acte même de la sensation, sont identiques et ne forment qu'un seul acte, bien que l'existence ne soit cependant pas la même pour l'un et pour l'autre.

On a beaucoup attaqué cette description du mode de la sensibilité. On a accusé Aristote de matérialisme; mais ici, comme plus haut, on l'a mal compris. Il nous semble que cette opinion, telle qu'elle vient d'être exposée, et, après tout ce qui précède, n'a rien que de parfaitement acceptable. Aristote s'est servi d'une comparaison ingénieuse pour rendre sa pensée; mais il est bien évident qu'il n'a point entendu bannir, de la sensation, toute activité intellectuelle; au contraire, il vient d'établir formellement que cette activité était indispensable dans l'acte de la sensation, qui, sans elle, serait tout-à-fait incomplet et isolé.

Hégel ² a déjà défendu cette comparaison du Stagirite contre les attaques dont elle a été l'objet, et il est de toute évidence, quand on a suffisamment étudié le système Aristotélique, qu'elles

1. De l'Âme, liv. 3, ch. 2, 425, b, 23.

2. Hégel, Œuvres complètes, tom. 14, p. 380 et 386.

portent à faux. On ne s'est arrêté qu'à la superficie de la pensée d'Aristote, à son expression; et l'on n'a point assez tenu compte des limites, cependant fort précises, dans lesquelles il prétendait la renfermer.

La sensation se distingue profondément des divers degrés de la connaissance, en ce qu'elle ne peut jamais s'appliquer qu'au particulier ¹, tandis que les autres s'appliquent aussi au général; et comme les idées générales sont dans l'âme, voilà ce qui fait qu'elle peut penser quand elle le veut (*νοῦσαι*), mais que sentir ne dépend pas du tout de l'individu sensible, puisqu'il lui faut toujours, pour sentir, la présence de l'objet extérieur dont il ne peut disposer.

Il s'ensuit que la sensation ne nous fait jamais connaître ni le passé, ni l'avenir ²; elle ne nous peut donner que le présent. De plus, elle est toujours vraie pour les notions qu'elle fournit ³, aux animaux aussi bien qu'à nous. L'erreur ne vient pas d'elle; l'erreur ne vient que de l'acte de la pensée; elle ne peut jamais être commise que par le concours de la raison. L'animal privé de raison est hors d'état de jamais se tromper.

Aristote admet presque toujours la certitude absolue de la sensation; quelquefois cependant

1. De l'Ame, liv. 2, ch. 5, p. 417, b, 21. — Mor. à Nicom., liv. 7, ch. 5, 1147, a, 25.

2. De l'Ame, liv. 3, ch. 3, 427, b, 12.

3. De l'Ame, liv. 3, ch. 3. — Et de la Mém., 449, b, 14.

il modifie ce que cette assertion a de trop absolu, et il reconnaît que les sens nous trompent ¹, mais il ajoute que c'est, du moins, dans des cas extrêmement rares.

A ces divers caractères, il est presque impossible de confondre la sensation et la pensée; aussi Aristote a-t-il vivement combattu les anciens philosophes, Empédocle entre autres, qui avaient voulu les assimiler toutes deux ². On ne saurait trop remarquer la différence profonde et tout-à-fait infranchissable qu'Aristote établit entre les sens et l'entendement; et l'on a vraiment peine à concevoir comment, après tant de déclarations formelles, répétées de tant de manières diverses, on a pu attribuer au Stagirite l'axiôme sensualiste. Cet axiôme ne lui appartient pas plus que les trois fameuses unités dont on lui fait encore honneur ou reproche, bien qu'il y ait aussi peu de part qu'au principe prétendu péripatéticien: *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. Aristote s'est toujours efforcé d'établir positivement le contraire.

Seulement, il a porté la plus sérieuse et la plus constante attention sur la nature et les modes de la sensibilité. C'est lui qui, le premier, a fait sur ce sujet des études vraies et complètes. Mais il a renfermé la sensation dans des bornes étroites.

1. De l'Âme, liv. 3, ch. 3, 428, b, 18.

2. De l'Âme, liv. 3, ch. 3, 427. — Liv. 2, ch. 4, 415, b, 25 — et ch. 2, 413, b, 30 et passim.

Il est possible que plus tard son école ait reculé ces limites, et qu'elle ait accueilli l'axiôme sensualiste que les Stoïciens seuls avaient créé. Mais, en cela, certainement l'école péripatéticienne outrepassait les idées du maître, et il lui suffi-ait, pour se réfuter elle-même, d'étudier les principes du philosophe dont elle se disait l'héritière.

Les informations que les sens fournissent à l'entendement, bornées, comme elles le sont, au particulier, ne peuvent jamais donner la cause des choses ¹ : or, savoir (ἐπιστάσθαι), c'est précisément connaître la cause. Ainsi la science que l'on obtient par la sensation ², bien qu'elle paraisse plus claire et plus accessible à l'intelligence, est cependant moins claire en soi, que celle que nous donne l'entendement, au moyen des idées générales. Par suite, les principes des choses, les causes sont par elles-mêmes plus vraies que ce qui en dérive, puisque ce sont elles qui font que le reste est vrai ³. Cette théorie a été soutenue dans le cours entier des Derniers Analytiques.

La science ne repose que sur le général, et ne vient que de lui seul ⁴. Le particulier donne seu-

1. Métaph., liv. 1, ch. 1, 981, b, 11. — Ch. 3, 985, a, 25. — Liv. 6, ch. 6, 1031, b, 6.

2. Phys., liv. 1, ch. 1, 184, 1, 12, — et liv. 2, ch. 3, 194, b, 18.

3. Ibid. et passim. — Métaph. α' Δαττ., ch. 1, 993, b, 23.

4. Métaph., liv. 2, ch. 4, 999, b, 2.

lement la probabilité; il ne donne pas la science¹. Dire que la science peut venir du particulier, c'est confondre la sensation avec la pensée, et l'on a vu qu'on ne pouvait les identifier. Ce sujet, du reste, offre de grandes difficultés, et un point² qu'ici moins qu'ailleurs il faut perdre de vue, c'est la différence fondamentale de l'acte et de la puissance. « La science en puissance est en quelque sorte la « matière du général, et elle est tout indéterminée; « elle s'applique à ce qui est général et indéterminé comme elle. La science en acte est, au « contraire, spéciale et déterminée, affirmant une « chose d'une autre chose³. » Ainsi, dans un sens, la science est générale, et dans l'autre elle ne l'est pas : dans ce dernier cas, c'est la science réduite aux bornes mêmes de la sensation. Mais la science véritable⁴ ne repose, ainsi qu'on l'a dit, que sur le général, sur l'universel.

Le procédé de la science, c'est la démonstration : c'est par là qu'elle se produit et se confirme⁵. Par une suite nécessaire et évidente, la science, ainsi entendue, ne peut s'appliquer aux principes, parce qu'ils sont indémonstrables : c'est l'entendement seul qui est en relation avec eux.

1. Rhét., liv. 1, ch. 2, 1356, b, 31.

2. Métaphys., liv. 12, ch. 10, 1087, a, 13.

3. *Ibid. id.*, a, 16.

4. Métaphys., liv. 1, ch. 1, 981, a, 15. La science, ainsi limitée, n'est guère que l'ἐμπειρία, l'expérience. — Métaphys., liv. 2, ch. 6, 1003, a, 14. — Liv. 5, ch. 2, 1026, b, 3 et 27.

5. Grande Mor., ch. 35, 1197, a, 21.

On peut se rappeler ici le passage important qui termine les *Derniers Analytiques*, et dans lequel ce rapport de l'entendement aux principes est si profondément expliqué. (Voir tome 1^{er}, page 326.)

Ces principes indémontrables, c'est-à-dire, de toute évidence par eux-mêmes, fournis par l'entendement auquel seul ils conviennent, sont donc antérieurs à la science et à la démonstration. Ainsi, toute science, acquise pour soi ou transmise à un autre, vient de connaissances préalables, sans lesquelles elle ne saurait être, et qui lui servent ¹ soit à démontrer, soit à définir les choses.

Il suit de là que la science, qui vient du général, repose aussi sur le nécessaire ². Toujours on suppose que ce qu'on sait ne saurait être autrement qu'il n'est su, et par conséquent, qu'il est nécessairement tel qu'il est. Si les principes dont on part ³, n'étaient pas plus connus que la conclusion qu'on en tire, on n'aurait point une science véritable, on n'aurait qu'une science d'accident. Or, la science proprement dite ne peut jamais se rapporter qu'à ce qui est éternel, ou tout au moins, à ce qui est le plus habituel; elle ne peut, en aucune façon, se contenter de l'accident : car il ne suffit pas pour la produire.

1. *Métaphys.*, liv. 1, ch. 9, 99a, b, 30.

2. *Mor. à Nicom.*, liv. 6, ch. 3, 1139, b, 20.

3. *Métaphys.*, liv. 5, ch. 2, 1027, a, 21; — et liv. 50, ch. 8, 1065, a, 5.

Ritter, a vivement blâmé Aristote d'avoir admis comme principe de science l'ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, c'est-à-dire, le cours ordinaire des choses. Il a semblé à l'historien de la philosophie que c'était une base trop peu solide, et sur laquelle il était impossible de rien édifier. Toutefois, Ritter a dû reconnaître qu'en physique, ce principe est de la plus grande utilité; ou pour mieux dire, qu'il y est tout à fait indispensable : et cela seul suffirait à justifier complètement l'opinion d'Aristote.

Le cours ordinaire des choses, sans être nécessaire aux yeux de la raison, est tellement constant qu'on peut le regarder comme infaillible, et s'y fier, comme on se fie aux principes indémontrables et éternels de l'entendement.

La science, douée de ces deux caractères, du général et du nécessaire², s'applique donc surtout à ce qui est en soi, à la substance, bien plutôt qu'aux autres catégories, qui ne sont que d'accident³. La substance, l'être réel (οὐσία), est au faite de la science : et c'est elle spécialement que le philosophe doit étudier. De plus, c'est à une seule et même science de rechercher et les principes généraux de l'être⁴, de la substance, et les principes

1. Ritter, Hist. de la Philosophie, t. 3, p. 45 et 173.

2. Métaphys., liv. 2, ch. 2, p. 996, b, 16.

3. Métaphys., liv. 4, ch. 8, définition de l'οὐσία : mais cette théorie est surtout développée Métaphys. liv. 3, ch. 2, p. 1004 et 1005.

4. Métaphys., liv. 2, ch. 2, 996, b, 16, —et *ibid.*, *id.*, 995, b, 6.

généraux de la démonstration, et du syllogisme qui la constitue. C'est à cette science ¹ de résoudre toutes les difficultés logiques (λογικὰς δυσχερείας).

On expliquera plus loin (voir ch. 10) quel est le sens qu'Aristote attache habituellement au mot λογικός. On voit qu'ici l'acception dans laquelle il le prend se rapproche de celle que nous lui donnons nous-mêmes; mais il faut remarquer cependant que cette acception est fort rare dans la langue du Stagirite.

L'objet que l'on vient d'indiquer est, sans contredit, l'un des plus importants du système d'Aristote; car c'est le lien de la logique à la métaphysique. Aristote montre ici, comme Hegel l'a fait plus tard sur ses pas, la liaison intime de ces deux sciences. Mais le philosophe allemand est allé beaucoup plus loin, il les a identifiées, ou pour mieux dire, il a sacrifié la métaphysique à la logique. Le philosophe grec n'exagère point ainsi les choses: il lui suffit de faire voir comment l'une et l'autre science se touchent; il ne les confond pas.

On se rappelle qu'Aristote a établi dans les Premiers Analytiques qu'il n'y avait pas de démonstration de la substance. La démonstration et la substance sont en quelque sorte parallèles; la

Aristote se pose cette question dans ce passage, mais il ne la résout que liv. 3, ch. 2, 1004, a, 33.

1. Métaphys., liv. 3, ch. 3, 1005, b, 8, — 1005, b, 22.

première ne saurait jamais s'appliquer à la seconde, qui en est toutefois l'unique fondement ¹.

L'être, la réalité, est donc le principe de la démonstration dans les sciences théorétiques ², c'est-à-dire, dans celles où l'entendement peut s'attacher à des principes nécessaires; dans les sciences physiques, ce n'est point ce qui est, c'est ce qui sera. Il y a bien pour elles une nécessité, comme dans les autres sciences, mais c'est un mode différent de nécessité. On peut voir, par ce qui a été dit plus haut et dans les Derniers Analytiques, que cette nécessité physique se confond avec le cours ordinaire des choses, ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, et dans un autre sens, avec l'induction, principe d'une importance suprême dans l'étude des choses naturelles.

C'est ici que trouvent leur place les deux principes établis dans les Analytiques, et qui sans cesse sont reproduits dans la Métaphysique ³, à savoir: qu'il ne peut y avoir démonstration de tout; qu'il y a des axiômes communs qui s'appliquent à toutes les sciences, et que le principe lui-même de la démonstration doit nécessairement être indémontrable. Il est inutile d'insister sur ces deux points, après tous les développements donnés dans les Analytiques; il suffira d'ajouter que toujours Aris-

1. Métaphys., liv. 5, ch. 1, 1025, b, 14.

2. Des Part. des Anim., ch. 1, 640, a, 1.

3. Métaph. lib. 3, ch. 6, 1011, a, 13. — Liv. 2, ch. 2, 997, a, 7, — et liv. 3, ch. 4, 1008, 8.

tote distingue, avec le plus grand soin, la science des objets intellectuels (*νοητὰ*) et celle des objets sensibles (*αἰσθητὰ*) ¹.

Il reconnaît aussi à toute science, à tout effort intellectuel (*δυνάμειως*), une tendance nécessaire au bien; et sous cette formule peut-être un peu obscure, il faut entendre que toute science a nécessairement pour but la vérité, bien éternel et suprême de l'entendement.

Reste encore pour la théorie de l'entendement et de la science, une importante question, c'est celle de la méthode. On a vu plus haut que l'erreur ne venait dans l'entendement que par la combinaison de nos pensées, c'est-à-dire, par un acte sorti de nous, émané de notre spontanéité; et que la sensation dans les éléments qu'elle fournit est toujours vraie et infaillible. C'est précisément à nous guider, dans ces combinaisons de la pensée, que la méthode doit servir; c'est elle qui doit nous enseigner le chemin de la vérité.

Aristote avait spécialement traité de la méthode, du moins autant qu'on peut en juger sur un simple titre, dans un ouvrage ³ intitulé : *Μεθόδου*. En général, les commentateurs et les philologues s'en sont peu occupés; cependant ce traité devait

1. De l'Ame, liv. 2, ch. 5, 417, b, 26 et passim. — Métaphys., liv. 6, ch. 11, 1037, a, 14.

2. Grande Mor., liv. 1, ch. 1, 1182, a, 33, et Mor. à Nicom., liv. 1, ch. 2, 1095, a, 14.

3. Rhétor., liv. 1, ch. 2, 1356, b, 19.

avoir la plus haute importance, puisque c'est là probablement qu'étaient exposés par Aristote les principes qui l'avaient conduit lui-même dans ses travaux, et dont il conseillait l'emploi. On ne saurait trop regretter cette perte. Il est évident, d'après le contexte où se trouve cette indication, que les *Methodica* devaient être un traité de Logique.

A défaut de cet ouvrage spécial, il faut rechercher dans l'œuvre entière du philosophe, quels sont les principes de méthode qu'il propose; et les passages de ce genre, sans être fort nombreux, pourront cependant nous donner une idée assez complète du procédé qu'il prescrit.

Le premier principe de méthode, c'est de rechercher les faits, les phénomènes particuliers ¹: il faut d'abord les recueillir pour en découvrir ensuite les causes et la génération (*γένεσις*). On ne doit pas du reste se borner à une observation isolée ²: à elle seule, elle ne saurait suffire; mais lorsque plusieurs s'accordent, on peut déjà croire au fait, avec plus d'assurance; et c'est le propre de la philosophie de conclure, par induction, le nécessaire, de quelques faits particuliers. Ici, du reste, l'expérience et l'habitude ont une grande autorité, et ce n'est qu'après avoir long-temps consulté l'expérience, qu'on est capable de connaître les choses ³ et d'en parler pertinemment.

1. *De Part. des Anim.*, ch. 1, 846, a, 12.

2. *Physiognom.*, ch. 2, 806, b, 37.

3. *Physiognom.*, ch. 4, 809, a, à et 19.

Il faut donc procéder, des choses qui nous sont le plus connues, à celles qui nous le sont le moins; mais qui cependant le sont davantage en soi¹. Il faut pour se rendre parfaitement compte, à soi-même, et aux autres, toujours choisir les exemples les plus clairs², et expliquer les choses obscures par celles qui ne le sont pas, les notions de l'entendement par celles des sens. Si l'on se rappelle la distinction, établie si souvent par Aristote, entre les choses connues en elles-mêmes et les choses connues par rapport à nous, on comprendra comment il peut dire³ que l'on arrive toujours aux choses naturellement plus notoires, au moyen de celles qui le sont moins; c'est que ce sont précisément ces dernières qui, vulgairement parlant, le sont davantage; c'est que les notions de la raison sont toujours dans un ordre inverse à celles de la sensibilité. Ainsi, le général, l'universel est, en raison, antérieur au particulier⁴; pour le sens, c'est tout le contraire; et de même pour l'accident et son sujet.

Si l'on n'observe pas cette différence de notion entre les choses, il arrivera qu'on pourra essayer de démontrer des choses évidentes en elles-mêmes⁵, par des choses qui ne le seraient pas.

1. Moral. à Nicom., liv. 1, ch. 2, 1095, b, 2.

2. *Ibid.*

3. Métaphys., liv. 6, ch. 4, 1029, b, 4, — et liv. 1, ch. 9, 99^a, b, 30.

4. Métaphys., liv. 4, ch. 11, 1018, b, 31.

5. Physiq., liv. 2, ch. 1, 193, a, 3.

Un objet qu'on ne doit jamais négliger, car il est un des éléments essentiels de la méthode, c'est la clarté. Le premier mérite de l'expression c'est d'être parfaitement compréhensible ; et la preuve, c'est que le discours, du moment qu'il ne fait rien connaître, cesse absolument de jouer le rôle qui lui appartient, et de remplir sa fonction.

On a déjà vu plusieurs fois, dans l'analyse des Topiques et des Analytiques, qu'Aristote insiste vivement sur ce point capital. C'est à ce titre qu'en philosophie, et dans la discussion sérieuse, il a proscrit la métaphore et l'homonymie, qui ne peuvent qu'obscurcir la pensée. C'est par le même motif qu'il montre ² un si profond dédain pour les arguties des sophistes et pour celles de quelques philosophes, Méli-sus et Parménide entre autres, qui, dans leurs subtilités sur l'être et l'unité, lui paraissent s'être complètement égarés, et avoir méconnu les lois du raisonnement (ἀσολόγησι).

L'un des grands moyens de clarté, c'est la division. Pour que l'esprit saisisse mieux les choses, il ne faut pas les considérer en masse, il faut pousser jusqu'aux parties irréductibles ³ et constitutives ; et ce précepte si important, Aristote en

1. Rhét., liv. 3, ch. 2, 1404, b, 1. — Poét., ch. 22, 1458, a, 18.

2. Phys., liv. 1, ch. 2, 184, b, 26. — Voir tout le début de la Physique.

3. Polit., liv. 1, ch. 1, § 2, 1252, a, 18. — On peut voir aussi Ritter, Hist. de la Philosop., 3, p. 84, trad. franç.

a donné des exemples dans son Histoire des animaux, dans sa Morale, dans sa Politique, etc.

Ici peut se terminer la première partie de la Théorie de la connaissance, c'est-à-dire, celle qui a rapport à l'entendement.

Le caractère général en est complètement spiritualiste. Le principe pensant est aux yeux d'Aristote, absolument distinct et indépendant de tout autre. Il a son mode d'existence séparé : rien dans la nature ne saurait lui être assimilé. Il a par lui-même certaines qualités essentielles qu'il n'acquiert pas du dehors, et qu'il reçoit directement de la source divine dont il est émaué.

A ce point de vue, la sensibilité, loin d'être l'élément unique et dominant, est au contraire reléguée au quatrième ou cinquième rang, comme l'une des modifications du principe pensant, du *νοῦς*, qui occupe le rang suprême, et qui est en relation immédiate avec tout ce qui est supérieur à l'humanité, et lui donne la vie.

Il est à peine besoin de faire remarquer combien les principes de méthode indiqués par Aristote ont de ressemblance avec ceux qui, plus tard, ont fait la fortune de Bacon, et que l'on a généralement regardés comme une sorte de découverte toute nouvelle du philosophe anglais. Sans vouloir contester les mérites de Bacon, on doit dire qu'on lui en a certainement attribué bon nombre qui ne lui appartiennent pas : la théorie de la mé-

thode d'observation n'est pas à lui ; elle est au Stagirite, qui ne s'était pas contenté de l'exposer, mais qui s'était efforcé d'en donner lui-même d'éminents exemples dans plusieurs de ses grands ouvrages. De plus, il serait impossible de nier, après ce qui précède et après les Analytiques, qu'Aristote n'ait pas entrevu toute l'importance de l'induction : d'abord il en a parfaitement reconnu et tracé le caractère propre ; et le principe de l'ὡς ἐπὶ τὸ πᾶν dont il a été question quelques pages plus haut (Voir p. 27), prouve assez que le philosophe grec était bien près de comprendre tout le parti qu'il était permis de tirer de l'induction, pour l'étude de la nature.

Ces questions, du reste, seront reprises plus loin et développées plus qu'elles ne doivent l'être ici (Voir la troisième partie, ch. 12).

CHAPITRE DIXIÈME.

De l'objet de la connaissance.

Aristote a distingué profondément les notions pures de l'entendement et celles que nous fournissent les sens ; il ne sépare pas moins complètement les objets de la connaissance ; et partout il divise la matière en deux espèces différentes, ayant l'une et l'autre une égale réalité : d'une part

la matière sensible ¹, de l'autre, la matière intellectuelle. Ceci prouve encore, comme toutes les discussions antérieures, que le sensualisme a eu tort de regarder quelquefois Aristote comme son fondateur ou l'un de ses adhérents. Cette distinction seule de la matière, quoique un peu équivoque, suffirait à montrer l'erreur que l'école sensualiste a commise sur le système du Stagirite.

L'être est également double : il se présente à l'esprit sous deux formes ² : l'être en soi et l'être accidentel. Le premier est l'objet de la science proprement dite ; l'autre ne peut occuper que la science qui se contente du probable, et qui mérite à peine le nom de science.

Il ne faut pas non plus entendre l'être et le non-être, comme l'entend le vulgaire ³, pour qui l'être est tout ce qui peut être senti, et non être, ce qui ne peut tomber sous les sens. Être et non être ont comme la matière une double signification qu'il faut soigneusement conserver. Être et non être s'appliquent tout aussi bien aux notions de l'entendement qu'à celles de la sensibilité. Mais l'être proprement dit n'appartient qu'à la substance ⁴; et si on l'attribue aussi aux autres catégories, ce n'est pas d'une manière absolue, c'est seule-

1. *Métaphys.*, liv. 6, ch. 10, 1036, a, 9, — et liv. 11, 1037, a, 4, et *passim*.

2. *Phys.*, liv. 2, ch. 5, 196, 24.

3. *De la Génér.*, liv. 1, ch. 3, 318, 21.

4. *Métaphys.*, liv. 6, ch. 4, 1030, a, 22.

ment à la suite (οὐχ ἀπλῶς ἀλλ' ἐπομένως). L'être en effet s'identifie et se confond avec la substance; dans les autres genres, au contraire, il se distingue et s'isole. Les catégories de la quantité, qualité, etc. n'ont l'être que comme l'a le non être, dont on a pu dire, par abstraction rationnelle (λογικῶς), qu'il est, non pas absolument, mais comme non être.

Aristote confond du reste absolument, sous une seule et même notion, l'être et l'unité: τὸ ἔν καὶ τὸ ὄν. Il n'y a pas plus d'être sans unité que d'unité sans être. Pour comprendre ici toute la distance qui sépare Aristote de Platon et de l'école d'Élée, il suffit de songer à la théorie développée au début même des Catégories. Du moment qu'on ne reconnaît que le particulier et l'individu pour point de départ, et pour base de tout le reste, espèce et genre, il s'ensuit nécessairement que l'être et l'unité ne sont qu'une seule chose. L'être n'est réellement que dans l'individu, et l'individu ne saurait être lui-même ce qu'il est, qu'à la condition de l'unité. Ainsi le système d'Aristote est parfaitement conséquent, et s'il avait séparé, à l'exemple de Parménide et de Mélissus, l'être de l'unité, il eût manqué à sa propre doctrine; aussi les a-t-il partout réunis.

Ainsi donc tout ce qui a été dit de l'être peut également s'appliquer à l'unité, et l'on aurait pu prendre la seconde tout aussi bien que le premier, pour objet de la théorie. L'unité comme

l'être est à tous les genres ¹, à la quantité, à la qualité; mais elle aussi n'est d'une manière absolue qu'à la substance seule. Pour les autres catégories, elle est mêlée à des accidents, qui sont ceux de la grandeur, du temps, de l'espace, etc.

Ainsi, la substance est la première et la plus haute des Catégories; c'est en elle seule que l'être est absolu ²; la substance seule est quelque chose d'isolé, de distinct; parmi les autres Catégories, aucun ne porte ce caractère. En effet, il faut, de toute nécessité, que, dans la définition et dans l'expression de chaque chose, on sousentende la définition et l'idée de la substance ³. La substance est donc antérieure à tout le reste, à la fois en raison, en connaissance, et même, par le temps. Telle est l'idée de la substance dans toute son étendue et dans sa signification la plus large. En la comprenant dans un sens un peu plus restreint, on pourrait soutenir que la matière, et la génération même des choses, sont antérieures par le temps à leur existence ⁴; et que c'est rationnellement que l'antériorité appartient à la substance et à la forme essentielle.

C'est à la substance que toutes les autres Catégories se rattachent; la substance elle-même est

1. Métaphys., liv. 9, ch. 2, 1054, a, 10 et 15.

2. Métaphys., liv. 6, ch. 1, 1028, a, 14. — *Ibid.*, *id.*, 30.

3. *Ibid.*, *id.*, 33.

4. Des Parties des Anim., liv. 2, ch. 1, 646, a, 35. — Mor. à Nicom., liv. 1, ch. 11, 1096, a, 20.

attribuée à la matière ¹. Toutes les questions qui s'adressent à l'être s'adressent aussi à la substance. Cette étude de l'être à la fois si ancienne et si actuelle, cette étude éternelle, et soumise à tant de doutes ², n'est pas autre chose que l'étude de la substance; la philosophie n'a, pour ainsi dire, à s'occuper que de cette question-là. Savoir ce qu'est l'être en soi, l'être véritablement être, tel est son objet suprême, et l'on pourrait presque ajouter, son objet unique.

L'idée de l'être et l'idée de la substance se confondent souvent ainsi pour Aristote; et cela tient aux mêmes principes qui lui ont fait rejeter les Idées de Platon, et reconnaître le particulier, l'individu, à l'exclusion du général, comme le seul point de départ solide de toute recherche ontologique. Parfois cependant, il distingue l'être de l'*ousia*; et alors la substance, prise isolément, devient la première des Catégories, c'est-à-dire, un des genres de l'être ³.

Une conséquence évidente de ceci, c'est que la définition, proprement dite ⁴, n'appartient qu'à la substance et non point aux autres Catégories. On le comprend sans peine, en se rappelant que la définition a précisément pour but d'expliquer ce

1. Métaphys., liv. 6, ch. 3, 1029, a, 21.

2. *Ibid.*, *id.*, 1028, b, 2.

3. Phys., liv. 1, ch. 6, 189, b, 18.

4. Métaphys., liv. 6, ch. 5, 1031, a, 1.

que sont les choses ; et que la première et la seule idée sur laquelle elle doit s'appuyer, c'est l'existence même des choses qu'elle prétend faire connaître.

L'une des propriétés principales de la substance, c'est qu'elle ne peut venir¹ que d'une autre substance, réelle, comme elle doit l'être elle-même. Pour les autres catégories, quantité, qualité, etc., il n'est pas besoin de l'acte effectif, il suffit de la simple puissance. C'est la substance qui est cause de l'être pour les choses², c'est elle qui fait qu'elles sont, non point de telle ou telle manière déterminée, mais qu'elles sont d'une manière absolue, et indépendamment de toute autre notion. La substance ne saurait donc avoir d'ordre ni de rangs³. Tout en elle est, on peut dire, au même niveau. On a vu d'ailleurs, dans les Catégories, qu'une substance n'était ni plus ni moins substance qu'une autre substance⁴. Il n'y a que la substance matérielle qui puisse avoir ces variations ; mais la substance qui détermine le genre et l'espèce, ne les subit pas.

Du reste, il faut bien se garder de croire, avec quelques philosophes, que la substance soit autre chose que le corps, et plus que le

1. Mét., *ibid.*, ch. 9, 1034, b, 16.

2. Métaph., liv. 6, ch. 16, 1041, b, 28 ? liv. 7, ch. 2, 1043, a, 2.
— De l'Âme, liv. 2, ch. 4, 415, b, 13.

3. Métaphys., liv. 6, chap. 12, 1038, a, 33.

4. Métaphys., liv. 7, ch. 3, 1044, a, 10.

corps. Il est impossible ¹ que la substance soit jamais réellement séparée, et distincte matériellement; la raison seule peut nous la présenter sous ce point de vue tout abstrait; hors des substances sensibles, il n'en existe absolument point d'autres ².

Une substance isolée, telle qu'on a prétendu l'entendre, ne peut plus s'appliquer aux choses de ce monde. Cette substance, qui existe en effet, n'est pas autre chose que Dieu lui-même ³; c'est-à-dire la cause indépendante, immobile, et suprême, de tout ce qui est. Mais ce n'est pas de cette substance qu'il s'agit ici; et ce n'est point ainsi qu'on présente la substance dans le système Platonicien, dans le système des Idées.

La substance n'est donc point une généralité séparée de toutes choses, existant par elle-même ⁴: elle réside essentiellement dans les espèces dernières, c'est-à-dire, dans les individus ⁵.

Cette doctrine est, comme on le reconnaît sans peine, la doctrine même des Catégories. Aristote y est resté constamment fidèle, et l'on peut la regarder comme le fondement de tout son système

1. Métaphys., liv. 12, ch. 2, 1077, b, 12.

2. Métaphys., liv. 12, ch. 9, 1086, a, 25. — Polémique contre le système des Idées.

3. Métaphys., liv. 10, ch. 7, 1064, a, 35.

4. Métaphys., liv. 6, ch. 16, 1041, a, 4.

5. Des Parties des Anim., liv. 1, ch. 4, 644, a, 23. — De la Génér. des Anim., liv. 4, ch. 3, 767, b, 32.

ontologique. (Voir plus haut l'analyse des Catégories au début, Tom. 1, page 149.)

. Comme la substance ne saurait avoir de contraires ¹ (Voir les Catégories, pag. 152), et qu'elle n'est attribuée à aucun sujet, il s'ensuit qu'elle est indestructible ², et que tout, dans la nature se rapporte à elle : car tout est nécessairement, ou substance, ou effet, ou modification de la substance ³. C'est là ce qui la rend indispensable et supérieure à toutes les autres catégories, qui, sans elles, ne seraient rien, puisqu'elle leur sert à toutes de fondement et de sujet ⁴. Il suffit en effet d'un simple regard pour se convaincre que, sans la substance, la quantité, la qualité, etc., ne peuvent exister; il leur faut de toute nécessité un sujet que toujours elles présupposent, et ce sujet ne peut être que la substance. S'il en était autrement, il faudrait admettre ⁵, chose absurde, que les modifications de la substance seraient séparées de la substance elle-même.

Sans la substance, le syllogisme serait impossible ⁶, car c'est elle qui en est le prin-

1. Métaphys., liv. 13, ch. 1, 1087, b, 2. — Phys., liv. 5, ch. 2, 225, b, 10.

2. De la Longévité, ch. 3, 465, b, 6.

3. Du Ciel, liv. 3, ch. 1, 298, a, 27.

4. Métaphys., liv. 13, 1088, b, 3. — Phys., liv. 1, ch. 2, 188, a, 31. — Phys., liv. 1, ch. 7, 190, a, 34. — Métaphys., liv. 8, ch. 1, 1045, b, 27.

5. De la Génération, liv. 1, ch. 3, 327, b, 8.

6. Métaphys., liv. 6, ch. 9, 1034, a, 51.

cipe, comme elle est le principe de tout le reste.

Quelques philosophes ont prétendu, mais à tort, mettre les idées générales au-dessus de la substance, ou pour mieux dire, ils ont prétendu, des idées générales, faire des substances ¹.

On sait que c'était là précisément la doctrine platonicienne. On a vu, de plus, qu'Aristote l'a partout combattue comme absolument fausse.

Ce qui a causé l'erreur de ces philosophes, c'est que leurs recherches ont été toutes rationnelles. (λογικῶς ζητεῖν). S'ils avaient consulté les faits, ils auraient vu qu'il n'y a pas d'animal en dehors des animaux particuliers ², que le général ne peut jamais reposer que sur le particulier, qu'il n'est jamais substance, et qu'il n'est absolument rien, ou qu'il est postérieur à l'individuel.

Telle est, à cet égard, la conviction d'Aristote, qu'il a constamment attaqué, et sous toutes les formes, le système des Idées, et qu'il va même jusqu'à dire que toute cette théorie est insoutenable et absurde ³ : il la traite comme un tissu de métaphores poétiques ⁴, qui ne sont pas recevables en philosophie. Aussi, l'un des grands mérites de Socrate, selon Aristote, est de n'avoir jamais

1. Métaphys., liv. 11, ch. 1, 1069, a, 26.

2. Métaphys., liv. 6, 1038, b, 35. — *Ibid.*, ch. 16, 1040, b, 27. — 1041, a, 4. — Liv. 9, ch. 2, 1053, b, 16. — Liv. 10, ch. 1, 1059, b, 8. — De l'Ame, liv. 1, 402, b, 7. — Mor. à Nicom., liv. 6, ch. 12, 1143, b, 4, et passim.

3. Métaphys., liv. 6, ch. 14, 1039, b, 6.

4. Métaphys., liv. 12, ch. 5, 1079, b, 25.

séparé le général de l'individuel ¹, de n'avoir jamais pensé à donner aux idées universelles une existence indépendante ; et c'est précisément cet isolement du général, qui cause toutes les difficultés insurmontables que présente le système des Idées, dont Aristote fait remonter l'origine jusqu'à Héraclite ².

On a vu, du reste, que dans la théorie d'Aristote, le particulier est connu par la sensibilité, et que le général ne l'est que par la raison dans laquelle il réside, et qui le produit en quelque sorte. (Voir la fin des Derniers Analytiques ³, Tom. 1, page 328.) C'est là aussi ce qui fait la différence profonde entre le philosophe et le rhéteur. Le philosophe a l'idée générale, le rhéteur n'a que l'idée particulière : le premier sait ce que c'est que l'injustice, la tyrannie ; le second sait seulement ⁴ que tel individu, qu'il défend ou qu'il accuse, est injuste et tyran. Il faut comprendre d'ailleurs, qu'on se sert ici du rhéteur comme d'un exemple, et que cette différence est générale, du philosophe à tous les hommes dont l'esprit ne cherche point à embrasser l'ensemble des choses. C'est là aussi ce qui fait que le vulgaire préfère le rhéteur et les formes qu'il emploie,

1. Métaphys., liv. 12, ch. 4, 1078, b, 30. — *Ibid.*, ch. 9, 1086, b, 5.

2. Métaphys., liv. 12, ch. 4, 1078, b, 14.

3. Phys., liv. 1, ch. 5, 189, a, 6.

4. Problém., liv. 18, 917, a, 3, — et liv. 30, 956, b, 6.

exemples et enthymènes ¹, parce qu'il les comprend plus aisément.

Mais tout en cherchant à limiter ainsi la valeur de l'universel, et à le restreindre dans de justes bornes, Aristote n'en reconnaît pas moins son importance, et l'on se rappelle que, plus haut, l'universel a été présenté comme l'élément indispensable de la science en général, et en particulier, du syllogisme, qui ne peut exister sans lui ².

La dernière question qui resterait à éclaircir sur la substance, et l'une des plus délicates, mais qu'on ne doit toucher ici qu'en passant, serait celle des rapports de la substance à la génération. (γένεσις). Il faut bien entendre ce qu'Aristote exprime d'une manière toute spéciale par γένεσις. Le mot de *génération*, restreint aux limites étroites où nous le prenons dans notre langue, ne peut en donner qu'une idée fort imparfaite. La γένεσις est, pour Aristote, la production d'un phénomène quelconque qui vient à être, qui devient. Le mouvement de notre doigt que nous remuons, l'agitation des arbres battus par le vent, l'idée qui se présente à notre esprit, sont autant de γένεσις : la γένεσις a lieu toutes les fois qu'une chose qui n'était pas, vient à être, et, dans le langage péripatéticien, toutes les fois qu'elle *devenir*, γίνεται.

Au premier coup d'œil, la γένεσις semblerait

1. Problém., liv. 18, 916, b, 28.

2. Métaphys., liv. 12, ch. 10, 1086, b, 34.

antérieure à la substance¹ : mais en raison et en fait, la substance est la première : sans elle la génération ne pourrait même avoir lieu. L'opposé de la génération, c'est la destruction, φθορά, qui'il faut entendre dans un sens aussi général que γένεσις. Toute génération absolue est la mort de quelque chose; toute destruction absolue est la naissance de quelque chose : et Aristote pousse cette idée si loin, qu'il va jusqu'à dire² que la naissance, est la mort de ce qui n'est pas, et la mort, la naissance de ce qui n'est pas. Ainsi le non être lui-même est compris dans la γένεσις et la φθορά, bien qu'il semble devoir en être exclu; il précède l'une et suit l'autre.

De ces notions générales sur l'être, qui s'appliquent surtout à la substance, il faut descendre aux autres catégories.

Les formes diverses que l'être peut revêtir sont ce qu'Aristote appelle les formes de la catégorie³, σχήματα τῆς κατηγορίας. Ces formes ne sont en effet que les attributions applicables à l'être, qui leur sert à toutes de sujet, soit d'inhérence, soit d'attribution (Voir l'analyse des Catégories, pag. 145). L'être est donc dénommé suivant ces formes,

1. De la Génération, liv. 1, ch. 3, 318, b, 34, 319, a, 6 et 25. — Des Parties des Anim., 640, a, 18, 641, b, 32. — De la Génération des Anim., liv. 5, ch. 1, 778, a, 5. — Météorol., liv. 1, ch. 1, 338, a, 24, liv. 4, ch. 1, 378, b.

2. De la Génération, liv. 1, ch. 3, 318, b, 34, et 319, a, 6 et 25.

3. Métaphys., liv. 5, ch. 2, 1026, a, 36.

qu'Aristote a limitées à dix ¹, et les aspects sous lesquels il se présente, varient avec chacune d'elles, puisqu'il peut les revêtir toutes successivement, ou à la fois ². Ainsi par exemple, en physique, le mouvement considéré comme substance peut recevoir toutes les formes des catégories.

Il faut remarquer que, dans Aristote, le mot de *Kατηγορία* n'est pas tellement spécial, que parfois cette même idée ne soit exprimée d'une autre manière. Tantôt en effet, elle est rendue par *διαίρεσις* ³, quelquefois par *εἶδος*, plus souvent encore par *γένος*.

Il est évident que les principes de chaque catégorie doivent être absolument différents ⁴, parce que s'il n'en était point ainsi, on arriverait à cette conséquence absurde, que l'on confondrait, sous une même notion, la substance et le relatif. Il s'ensuit que les genres des catégories sont incommunicables ⁵, que des éléments de la quantité par exemple, il ne pourra jamais sortir que de la quantité, et que la quantité ne produira jamais la substance, ou la qualité. Pour une même chose, les catégories ne peuvent davantage se confondre;

1. Métaphys., liv. 8, ch. 10, 1051, a, 34. — *Ibid.*, liv. 4, ch. 7, 1017, a, 23.

2. Phys., liv. 5, ch. 4, 227, b, 4.

3. De la Génération, 202, a, 8. — Du Ciel, liv. 4, ch. 4, 312, b, 14. — Voir aussi Tom. 1, p. 366. — Phys., liv. 2, 19a, b, 16.

4. Métaphys., liv. 11, ch. 4, 1070, a, 35.

5. De l'Âme, liv. 1, ch. 5, 410, a, 20.

elles restent toujours isolées¹ dans un même sujet qui les reçoit toutes; cette théorie a été appliquée par Aristote, au mouvement pour lequel il l'a complètement développée².

Il résulte de ce qui a été dit sur la substance, que cette seule catégorie est simple³, et que toutes les autres sont composées, puisqu'il faut toujours y distinguer l'idée de substance jointe à une autre idée.

Un point de ressemblance commun à toutes les catégories, c'est que chacune d'elles, dans les acceptions qu'elle peut recevoir, renferme toujours l'idée du bien⁴, c'est-à-dire, qu'il est en elle un degré de perfection, comme il en est un d'imperfection. Ainsi, pour la substance l'idée du bien sera la possession, εἶς, et l'idée opposée celle du mal, sera la στέρησις, la privation. De même pour toutes les autres catégories, quantité, qualité, etc.; mais ici l'idée du bien variera selon les circonstances, et avec les accidents même de l'être.

On se rappelle qu'Aristote, dans les Catégories, n'a traité que les quatre premières avec étendue. Il paraît que dans un autre ouvrage il avait com-

1. Phys., liv. 7, ch. 4, 248, a, 12.

2. Phys., liv. 3, ch. 1, 201, a, 8. — Liv. 5, ch. 1, 225, b, 5, — et ch. 2, — et liv. 7, ch. 1, 242, b, 4.

3. Métaphys., liv. 3, ch. 2, 1004, a, 29, — et liv. 6, ch. 4, 1029, b, 23.

4. De la Génération, 201, a, 1. — Moral. à Nicom., liv. 1, ch. 4, 1096, a, 19. — Grande Mor., liv. 1, ch. 1, 1183, a, 9, liv. 2, ch. 7, 1205, a, 12, — et Mor. à Eud., liv. 1, ch. 7, 1217, b, 26.

plété cette théorie, en ce qui concerne la catégorie de l'action et de la souffrance. Du moins, on trouve deux indications précises de cet autre ouvrage, dans le traité de l'Ame¹ et celui de la Génération des animaux² : il y est nommé : οἱ καθόλου λόγοι περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ πάσχειν, — τὰ περὶ τοῦ ποιεῖν καὶ πάσχειν (διωρισμένα). Il est à remarquer que, dans le quatrième livre de la Métaphysique, où Aristote a repris la doctrine des Catégories presque toute entière, il n'a pas parlé de nouveau des Catégories de ποιεῖν et de πάσχειν.

On a déjà vu qu'il fallait toujours distinguer avec soin, dans la substance, les deux idées d'acte et de puissance. Cette distinction n'est pas moins nécessaire dans les autres catégories. Cette partie du système d'Aristote, bien qu'elle en soit l'une des plus importantes, a été généralement très peu étudiée; mais c'est surtout en métaphysique et en physique qu'elle tient une place considérable.

Un autre lien qui unit toutes les catégories entr'elles, sans cependant les confondre³, c'est l'analogie, τὸ ἀνάλογον. Aristote a très peu insisté sur ce point : mais l'on peut comprendre comment cette analogie peut se fonder, pour chaque catégorie, sur l'être et le non être, l'acte et la puissance, et enfin sur les contraires.

1. De l'Ame, liv. 2, ch. 5, 417, a, 1.

2. De la Génération des anim., liv. 4, ch. 3, 768, b, 23.

3. Métaphys., liv. 15, ch. 6, 1093, b, 18.

Du reste, chaque catégorie ne peut renfermer qu'une seule opposition par contraires¹; et toutes les oppositions des catégories pourront se réunir abstractivement en une seule. Les contraires sont ce qui dans le même genre diffère le plus²: ce sont les deux extrêmes. Ils ne peuvent être à la fois à un seul et même objet³, non plus que la génération et la destruction. Les deux contraires et le sujet qui les reçoit l'un et l'autre, forment donc les trois moments fondamentaux de chaque chose. Pour que l'un des contraires puisse se changer dans l'autre, il faut nécessairement quelque chose de stable et de permanent⁴, où le changement s'accomplisse: c'est là précisément la fonction du sujet (τοῦ ὑποκειμένου). Les contraires ne peuvent jamais coexister, bien que l'un étant connu⁵, il fasse connaître l'autre en le déterminant.

Entre les deux extrêmes, commencement et fin, est le milieu, le terme moyen, où tous deux en quelque sorte se réunissent⁶. Numériquement, le milieu est nécessairement unique: rationnelle-

1. Phys., liv. 1, ch. 6, 188, b, 13. — De la Génération, liv. 1, ch. 7, 324, a, 1.

2. Métaphys., liv. 9, ch. 4, 1055, a, 28.

3. *Ibid.*, liv. 3, ch. 6, 1012, b, 17. — Du Ciel, liv. 3, ch. 3, 270, a, 22.

4. Phys., liv. 1, ch. 7, 190, b, 20. — De la Génér. des anim., liv. 1, ch. 8, 724, b, 2. — Phys., liv. 1, ch. 6, 189, b, 17. — De la Génération, liv. 2, ch. 3, 330, a, 31.

5. Du Ciel, liv. 1, ch. 6, 273, a, 9.

6. Métaphys., liv. 9, ch. 4, 1055, a, 28.

ment, on pourrait dire qu'il est double ¹, en puissance. Il est à la fois l'un et l'autre contraire, fin de ce qui précède, commencement de ce qui va suivre ². On ne peut jamais identifier le milieu et l'extrême ³, parce qu'on ne peut identifier l'acte et la puissance. Entre ce qui est éternel et ce qui ne l'est pas, le moyen est ce qui n'est ni l'un ni l'autre : c'est ce qui est créé, ce qui est périssable ⁴.

Il ne faut pas du reste confondre le terme moyen qui réunit les extrêmes ⁵, et le sujet qui les reçoit tous les deux. Cet intermédiaire entre les contraires, pourra prendre aussi le nom de primitif, puisqu'en effet il les précède l'un et l'autre ⁶. Il est l'un et l'autre en puissance : par conséquent l'intermédiaire, le terme moyen, ne peut avoir, à proprement parler, de contraire.

Cette théorie des contraires était fort ancienne dans la philosophie : Aristote la fait remonter ⁷ jusqu'aux Pythagoriciens qui l'avaient entrevue dans leurs spéculations mathématiques sur la triade.

Il faut se rappeler, en outre, que c'est sur cette doctrine des milieux qu'Aristote a fondé, en mo-

1. Phys., liv. 8, ch. 8, 262, a, 19.

2. *Ibid.*, *id.* — *Ibid.*, *id.*, b, 31.

3. Du Ciel, liv. 1, ch. 8, 276, b, 20. — *Ibid.*, ch. 12, 282, a, 13.

4. *Ibid.*, *id.*, b, 10.

5. Phys., liv. 1, ch. 7, 190, b, 1.

6. Métaphys., liv. 11, ch. 10, 1075, b, 22.

7. Du Ciel, liv. 1, 268, a, 11. — Phys., liv. 1, ch. 5, 188, b.

rale¹, toute la théorie des vertus, placées chacune entre deux contraires, qui sont des vices, et dans sa Politique, toute la théorie des classes moyennes.

Indépendamment de la théorie des contraires exposée dans les Catégories, il paraît qu'Aristote en avait fait un traité spécial qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Du moins, cela semble résulter de deux indications que fournit la Métaphysique², aux 3^e et 9^e livres. Il est peu probable qu'elles se rapportent l'une et l'autre à la partie de l'hypothéorie dont il vient d'être question (Voir plus haut, Tom. 1, pag. 176).

C'est sur la doctrine des contraires que repose, en logique, le principe de contradiction. On a déjà vu, dans l'examen de l'Herméniea et des Derniers Analytiques, quelle en était l'importance. Aristote y revient très fréquemment dans sa Métaphysique, dont le livre troisième, presque tout entier, est consacré à le faire comprendre et à le développer. Sur le principe de contradiction³, s'appuient tous les axiômes sans lesquels la démonstration ne serait pas possible. C'est là le principe qui jamais ne peut induire en erreur, et qu'ont vainement combattu Héraclite et Protagore⁴.

Le principe de contradiction domine toute la théorie des oppositions, dans le traité du Langage:

1. Mor. à Nicom., liv. 2, ch. 8, 1108, b, 11 et passim.

2. Métaph., liv. 3, ch. 2, 1004, a, 2. — 1 liv. 9, ch. 3, 1054, a, 30.

3. Métaphys., liv. 3, ch. 3, 1005, b; 19 et 34.

4. Métaphys., liv. 10, ch. 5, 1061, b, 35.

car ce principe transformé est celui par lequel deux propositions opposées ne peuvent jamais être vraies à la fois ¹ (Voir, Tom. 1, pag. 189). Du reste, la contradiction n'a pas d'intermédiaire²; et ceci a déjà été établi dans les Catégories (Voir Tom. 1, pag. 175).

C'est surtout à l'aide du principe de contradiction, que la science arrive aux principes suprêmes des choses, aux primitifs qui, pour chacune d'elles, doit donner la connaissance de tous les accidents et les faire comprendre, en leur attribuant leur nature propre ³. Ce que sont les principes, les conséquences des principes le sont aussi. Les principes proprement dits sont ceux qui déterminent le mouvement, la génération des choses : et les principes mathématiques ne sauraient conserver⁴, à ce titre, l'importance qu'on a prétendu leur donner.

Les principes ne sont pas au reste identiques pour toutes choses : ils varient avec les sujets mêmes auxquels ils s'appliquent, sensibles avec les sujets sensibles ⁵, éternels avec les sujets éternels, périssables avec les sujets périssables.

La connaissance des principes s'acquiert de di-

1. Métaphys., liv. 3, ch. 6, 1011, b, 14, — et liv. 9, ch. 7, 1057, a, 33 — Phys., liv. 5, ch. 3, 227, a, 9.

2. *Ibid.*, *id.*, ch. 7, 1011, b, 23.

3. Grande morale, liv. 1, ch. 10, 1187, a, 35.

4. Mor. à Eudem., liv. 2, ch. 6, 1222, b, 21.

5. Du Ciel, liv. 3, ch. 7, 306, a, 10.

verses façons; les uns nous sont connus par l'induction, d'autres par la sensation ¹, quelques uns par une sorte d'habitude, d'autres encore d'une manière différente. C'est par l'induction que sont en général fournis les principes sur lesquels se fonde le syllogisme ², et pour lesquels, par conséquent, il n'y a pas de syllogisme possible.

Cette opinion d'Aristote sur l'usage de l'induction, rapprochée de celle qui termine les *Derniers Analytiques*, mérite la plus grande attention, et réfute ces accusations si souvent portées contre le Stagirite, qui aurait prétendu, disait-on, faire du syllogisme l'instrument unique de la science. Il est parfaitement évident qu'on s'est mépris; en cela, sur la pensée d'Aristote: il n'a jamais conseillé cette méthode; et il a toujours lui-même appliqué une méthode différente.

Tennemann ³ a également reproché au Stagirite d'avoir considéré la démonstration, comme la seule voie à la connaissance des objets extérieurs. Ce reproche n'est pas plus juste que celui qui précède. Il est évident au contraire que, dans la théorie d'Aristote, à côté de la démonstration, il y a d'autres méthodes qu'elle, puisque les principes lui échappent entièrement. La connaissance acquise par la démonstration n'est jamais qu'une connaissance médiate.

1. Mor. à Nicom., liv. 1, ch. 7, 1098, b, 3.

2. Mor. à Nicom., liv. 6, ch. 3, 1139, b, 27.

3. Tennemann, *Hist. de la philos.*, t. 3, p. 89.

Mais ceci n'empêche pas, comme l'avait pensé Démocrite, que la démonstration ¹, ne puisse s'appliquer aussi à des choses éternelles. Par exemple, l'incommensurabilité du diamètre, l'égalité des trois angles d'un triangle à deux angles droits, sont choses soumises à la démonstration, tout éternelles qu'elles sont. Ce que Démocrite aurait dû dire, c'est que ceci n'est vrai que pour certaines choses éternelles, mais ne l'est pas pour toutes les choses éternelles. Du reste, il n'en est pas moins nécessaire pour toute démonstration, que les principes dont elle part soient inébranlables ² : autrement la science que la démonstration doit produire, serait impossible. C'est la substance, c'est l'être, qui doivent toujours lui servir de base ³; et c'est en procédant de la substance, que la démonstration arrive à cette nécessité qui lui est propre, et qui est, en quelque sorte, créée par l'intelligence humaine ⁴.

Nous sommes arrivés ici à la limite, où la théorie générale de la connaissance se lie à la théorie particulière du raisonnement déductif, tel qu'il a été exposé dans l'Organon. Il serait inutile de rappeler de nouveau les principes qui y ont été

1. De la Génér. des anim., liv. 2, ch. 6, 743, b, 25.

2. Mor. à Nicom., liv. 6, ch. 5, 1140, a, 33. — Métaphys., liv. 10, ch. 1, 1059, a, 32.

3. De l'Âme, liv. 1, ch. 1, 402, b, 25.

4. Métaphys., liv. 10, ch. 8, 1064, b, 34.

développés. Nous pouvons les regarder comme suffisamment connus.

On a essayé, plus haut, de montrer comment le système de logique que présentent les six traités de l'Organon, avait apparu au philosophe. On a fait voir qu'on pouvait, sans erreur, lui attribuer une unité de composition et d'exécution, que souvent on lui a refusée avec injustice. Il est évident pour nous que, sans avoir peut être réuni lui-même en corps d'ouvrage l'Organon entier, il a établi entre les parties qui le forment une liaison si étroite, qu'il est impossible d'en méconnaître la connexion, et l'on pourrait ajouter, d'en modifier l'ordre.

L'ensemble des recherches contenues dans l'Organon, se présente donc au Stagirite comme une méthode générale du raisonnement et du discours¹ (ἡ περὶ τῶν προτάσεων μέθοδος, ἢ τῶν λόγων μέθοδος). Pour lui cette étude du raisonnement a une telle importance, qu'il n'hésite point à dire que c'est elle qui a conduit Platon au système des Idées² : mais il ajoute aussi que Platon s'y est abandonné aveuglément, et qu'elle lui a fait faire bien des faux pas.

Il ne faut point du tout confondre μέθοδος τῶν λόγων avec διαλεκτικὴ. Pour Aristote, διαλεκτικὴ a un sens beaucoup plus restreint; il y attache peu de valeur, et il limite la dialectique à la discussion

1. Réfut. des Soph., 172, b, 8, — et 183, b, 13.

2. Métaphys., liv. 1, ch. 5, 987, b, 32.

elle-même, ainsi que l'indique l'étymologie propre du mot. Aussi, loue-t-il Socrate des progrès qu'il a fait faire à la dialectique ¹ par son habileté à donner des inductions et des définitions générales. Du temps de Socrate, l'art de la dialectique n'était pas, à beaucoup près, aussi avancé qu'il le fut après lui. Socrate est le premier qui raisonna dans toutes les règles (συλλογίζεσθαι) ².

Du reste, le mot de dialectique, dans Aristote, n'a pas toujours le sens que nous venons d'indiquer : quelquefois il en a un plus étendu. On sait d'abord quelle vaste portée Platon avait donnée à la dialectique. On sait que l'idée qu'elle représentait à ses yeux n'était pas moins que ce qui, pour nous, est la métaphysique tout entière. Dans Aristote, la dialectique n'a jamais cette haute importance ; mais elle s'étend quelquefois jusqu'à embrasser, non seulement les règles de la discussion pratique, mais encore les règles mêmes de tous les syllogismes, des vrais comme des probables ³.

Mais le plus souvent, Aristote ne place pas la dialectique à ce rang élevé, qui la mettrait presque

1. Métaphys., liv. 12, ch. 14, 1078, b, 25. — De Gorgias, etc., 978, a, 35.

2. Métaphys., liv. 12, ch. 4, 1078, b, 24.

3. Métaphys., liv. 2, 995, b, 23. — Liv. 3, ch. 2, 1005, a, 16. — Rhét., liv. 1, ch. 1, 1355, a, 8, et b, 16. — *Ibid.*, *id.*, ch. 2, 1356, a, 11.

au niveau de l'Analytique; ordinairement, il la regarde comme tout-à-fait inférieure, sans la valoir cependant aussi bas que la sophistique.

La dialectique et la sophistique ont, toutes deux, pour objet d'imiter la philosophie¹; mais ce qui les distingue, c'est l'intention qui préside à leurs recherches. La dialectique s'efforce loyalement d'atteindre la vérité; mais elle ne peut arriver jusqu'à elle, et s'arrête en route. La sophistique s'inquiète, au contraire, fort peu d'arriver à ce but suprême²; elle se contente d'acquérir l'apparence du savoir et de la sagesse, parce que ces apparences lui suffisent pour tromper les hommes, et satisfaire la cupidité et l'orgueil qui sont les seuls guides qu'elle suive.

Du reste, la dialectique et la sophistique ne vont jamais au fond des choses³; elles s'arrêtent l'une et l'autre aux accidents, et ne poussent pas jusqu'à l'être en soi, jusqu'à la substance. La dialectique comme la rhétorique, avec laquelle elle a de grands rapports de ressemblance⁴, commune ainsi qu'elle à tous les hommes, la dialectique, doit savoir le pour et le contre dans toute question. Seulement, elle ne les emploie pas tour à tour et

1. Métaphys., liv. 3, ch. 2, 1004, b, 17. — Rhét., liv. 1, ch. 1, 1355, b, 16.

2. Métaphys., liv. 3, ch. 2, 1004, b, 17.

3. *Ibid.*, liv. 5, ch. 2, 1026, b, 16. — Liv. 10, ch. 3, 1062, b, 8. — Liv. 10, ch. 8, 1064, b, 28.

4. Rhétor., liv. 1, ch. 1, 1354, a, 1.

indifféremment, comme la rhétorique; mais elle doit les connaître l'un et l'autre¹, soit pour attaquer, soit pour se défendre; car elle sait fort bien que la vérité est toujours bien plus croyable et bien plus facile à persuader.

La rhétorique et la dialectique ne sont l'une et l'autre que des arts², et ce serait risquer d'en méconnaître absolument la nature, que de prétendre les élever au rang de sciences. Ceci montre dans quel sens étroit, il faut entendre ce qu'Aristote dit de la dialectique au début des Topiques, lui attribuant aussi la recherche des principes (Voir le Tom. I, page 334). Il est clair qu'il veut dire seulement, que la dialectique peut être de quelque utilité pour la découverte des principes, à cause de son esprit d'investigation; car, ailleurs, il déclare que la dialectique, pas plus que la rhétorique, ne doit s'occuper des principes³.

La dialectique a donc, aux yeux d'Aristote, peu de valeur; aussi confond-il souvent⁴, dialectique et vide de sens. Tennemann a peut-être eu tort de prétendre que λογικῶς⁵, pour Aristote, n'avait pas plus d'importance que διαλεκτικῶς. Il en diffère certainement, et quoique la nuance soit légère, il

1. Rhétor., liv. I, ch. 1, 1355, a, 29.

2. Rhétor., liv. I, ch. 4, 1359, b, 12.

3. Rhétor., liv. I, ch. 2, 1358, a, 25.

4. De l'Ame, liv. I, ch. 1, 403, a, 2. — Topiques, liv. I, 195 b, 31.

5. Tennemann, t. 3, p. 67.

faut cependant en tenir compte. Boëce.¹ a prétendu que λογικῶς et ἐνδόξως étaient synonymes dans la doctrine aristotélique; on peut aller encore un peu plus loin, et soutenir que λογικῶς répond à peu près à notre idée de *rational*. Ainsi, διαλεκτικῶς serait l'usage du probable, soutenu par la raison, dans la lutte et le trouble d'une discussion; λογικῶς serait le probable admis par la raison tranquille et solitaire, qui, toutefois, ne serait pas éclairée par la méditation philosophique et l'observation de la réalité.

Il suffit de rappeler ici que le degré suprême de la connaissance déductive est, pour Aristote, l'Analytique; et l'on peut remarquer que toujours les idées d'analyse et de vérité ne forment qu'une seule et même idée dans sa pensée².

Ainsi, les quatre degrés du raisonnement s'échelonnent, à partir du plus bas, dans l'ordre suivant : διαλεκτικῶς, λογικῶς et ἀναλυτικῶς. Quant à la

1. Boëce, sur l'introd. de Porphyre, p. 56. — Voici les principaux passages où l'adjectif λογικῶς et l'adverbe sont employés. — Dans l'Organon, 82, b, 35, — 84, a, 8, — 84, b, 2, — 86, a, 22, — 88, a, 19, — 93, a, 15, — 129, a, 17, — 162, b, 27. — Métaphys., liv. 6, ch. 4, 1029, b, 13, — ch. 17, 1041, a, 28, — liv. 11, ch. 1, 1069, a, 28, — liv. 12, ch. 5, 1080, a, 10, — liv. 13, ch. 1, 1087, b, 20. — Phys., liv. 3, ch. 3, 202, a, 21, — ch. 5, 204, b, 4, — liv. 8, ch. 8, 264, a, 8. — Rhét., liv. 1, ch. 1, 1356, a, 13. — Du Ciel, liv. 1, ch. 7, 275, b, 12. — De la Génération, liv. 1, ch. 2, 314, a, 11. — Mor. à Eud., liv. 1, ch. 7, 1217, b, 21, — et liv. 2, ch. 3, 1221, b, 7.

2. Ces passages sont trop nombreux et trop connus pour qu'il faille ici les rapporter.

sophistique (σοφιστικῶς), c'est à peine si on doit la faire figurer ici; son but immoral semble l'exclure de toute recherche sérieuse et loyale.

C'est à l'Analytique en particulier qu'appartiennent le syllogisme et la démonstration; la dialectique se contente du syllogisme apparent (φανόμενος συλλογισμός.)

Le syllogisme avec toutes ses lois, avec toutes ses modifications, a été étudié dans les Analytiques. Mais Aristote ne borne pas la valeur du syllogisme au raisonnement; il le retrouve jusque dans les actions des êtres animés; et, pour lui, la perception et l'instinct sont les prémisses, comme l'action est la conclusion. Cette théorie, qu'il applique aussi à la morale, se retrouve dans les passages suivants :

Le premier se rencontre dans le traité du Mouvement¹ des animaux. « L'animal se meut et « marche, soit par instinct soit par réflexion, « lorsque sa sensibilité ou son esprit viennent à « subir quelque modification.

« Mais pourquoi la pensée, tantôt produit-elle et tantôt ne produit-elle pas, l'action? pourquoi « provoque-t-elle, et tantôt ne provoque-t-elle pas, « le mouvement? On pourrait dire qu'il en est ici « comme de la pensée et du raisonnement appli- « qués aux choses immuables. Dans ce dernier cas, « notre but est la connaissance spéculative; car, du

1. Du Mouv. des anim., ch. 7, p. 701, a, 6.

« moment qu'on pense les deux premières propo-
« sitions, on pense aussi, et l'on complète la conclu-
« sion. Dans l'autre cas, la conclusion qu'on tire des
« deux propositions, c'est l'action. Par exemple, on
« pense que tout homme doit marcher; on pense
« de plus que soi-même on est homme, et l'on
« marche aussitôt. Si l'on pense, au contraire, que,
« pour le moment, aucun homme ne doit marcher,
« et que soi-même on est homme, l'on s'arrête sur-
« le-champ: l'on agit dans un sens, ou dans l'autre,
« à moins d'obstacle insurmontable. Je dois faire ce
« qui est utile pour moi, se dit un homme; or, une
« maison est une chose utile, et sur-le-champ, il
« fait une maison. J'ai besoin d'un vêtement; or, un
« manteau est un vêtement. J'ai besoin d'un man-
« teau, or je dois faire ce dont j'ai besoin: j'ai
« besoin d'un manteau, je dois donc faire un man-
« teau. Cette conclusion, on le voit: je dois faire un
« manteau, est un acte, et l'on agit en partant de ce
« principe. Si l'on fait le manteau, il faut qu'il y
« ait eu ce raisonnement préalable; et s'il y a eu ce
« raisonnement, le manteau sera fait, et l'on agit
« en conséquence. On voit donc bien évidemment
« que l'acte n'est qu'une conclusion. Les proposi-
« tions qui mènent ainsi à l'action, sont au reste
« de deux espèces; les unes s'adressent à ce qui
« est bien, les autres à ce qui est possible. La
« pensée fait ici, comme on fait assez souvent
« dans les interrogations, elle ne s'arrête point à
« la proposition qui est de toute évidence; elle ne

« s'arrête pas à savoir, s'il est bon de marcher pour
 « l'homme, si l'être qui pense est aussi homme
 « lui-même; et voilà pourquoi nous agissons sur-
 « le-champ, toutes les fois que nous agissons sans
 « raisonner ainsi. En effet, quand la sensibilité
 « est mise en action par l'objet qui l'affecte, quand
 « l'imagination ou l'esprit se porte vers l'objet du
 « désir, nous agissons sur-le-champ. Ici l'acte de
 « l'instinct tient lieu, et de l'interrogation et de la
 « pensée. Il me faut boire, dit le désir; ceci est
 « buvable, dit la sensibilité, ou l'imagination, ou
 « l'esprit; et aussitôt on boit. C'est ainsi que les
 « êtres animés sont poussés au mouvement et à
 « l'action: c'est l'appétit qui est la cause dernière
 « qui les meut, et cette cause est elle-même déter-
 « minée, soit par la sensibilité, soit par l'imagina-
 « tion, soit par la réflexion.

« Mais ces actes sont simultanés pour ainsi
 « dire, et aussitôt que l'être pense qu'il doit mar-
 « cher, il marche, si toutefois aucun obstacle
 « étranger ne s'y oppose. »

Le second passage, qui a tout-à-fait le même objet
 que le précédent, est dans la Moral. à Nicomaque,
 liv. 7, ch. 5 et 6. Aristote y cherche à faire voir que
 l'homme ne se laisse jamais aller à l'intempérance
 que par suite d'un faux syllogisme.

« Pag. 1147, a, 25. Nous agissons toujours, dit-
 « il, sous l'impulsion de deux idées, l'une générale,
 « l'autre particulière; et les sens sont seuls les
 « maîtres de cette dernière idée. Quand ces deux

« idées viennent à se réunir en une seule, il faut
 « nécessairement que l'âme tire en elle-même la
 « conclusion, et que, dans les choses d'application,
 « l'acte succède aussitôt. Par exemple, s'il faut
 « goûter tout ce qui est doux, et que tel objet
 « pris en particulier soit doux, il y a nécessité
 « d'agir sur-le-champ dans ce sens, si on le peut,
 « et que rien ne s'y oppose. »

Même théorie dans la Grande morale, liv. 2, ch. 6, pag. 1201, b, 21. « La question que nous
 « proposons d'abord, était de savoir, si dans le
 « moment où la passion l'emporte, l'intempérant
 « perd la conscience de ce qu'il fait, ou s'il la
 « conserve tout en faisant le mal? De part et
 « d'autre, la chose paraît embarrassante. Ce qui
 « pourra lever ici nos doutes, c'est ce que nous
 « avons dit dans les Analytiques. Le syllogisme
 « se forme toujours de deux propositions, l'une
 « générale, l'autre subordonnée à celle-là, et par-
 « ticulière. Par exemple, je sais le moyen de guérir
 « la fièvre; or, cet homme a la fièvre, donc je sais
 « guérir cet homme; mais ce que je sais, par la
 « proposition générale, peut exister bien réelle-
 « ment; ce que je sais par la proposition particu-
 « lière peut n'exister pas. On peut donc dans ce
 « cas se tromper, même quand on sait la chose;
 « par exemple, quand on sait guérir tout homme
 « qui a la fièvre, mais qu'on ne sait pas que cet
 « homme, en particulier, en est atteint. Et de même
 « pour l'intempérant, il fera une faute tout en

« sachant que c'en est une. C'est qu'il aura la science générale, c'est-à-dire, qu'il saura bien en général, que de tels actes sont blâmables et mauvais, mais il n'en saura pas que les actes particuliers auxquels il se livre le sont également. Ainsi donc, tout en ayant la science de la faute, il n'en commettra pas moins cette faute; c'est qu'il a la science générale, et non la science particulière. »

Cette application du syllogisme à l'action, toute dépendante de lui, bonne s'il est bon, mauvaise s'il est faux, peut paraître bizarre au premier coup d'œil, et peut-être subtile; mais si l'on veut y regarder de près, et si l'on se demande ce qui peut logiquement déterminer l'action, on verra que la réponse d'Aristote est aussi profonde qu'aucune de celles qu'on pourra faire, et que, de plus, elle a l'avantage d'unir les théories de la Logique à l'activité de la vie, et de les expliquer l'une par l'autre.

On voit donc que, dans Aristote, le mot de logique prend un sens tout différent de celui que nous lui donnons aujourd'hui. Peut-être, M. Ritter ne s'est-il pas assez défendu des idées modernes¹, en paraissant croire qu'Aristote, et Platon même, avaient compris la Logique comme nous la comprenons maintenant, et l'avaient nommée comme nous. Le mot de *logique*, pris substantivement, et même pris adjectivement, avec sa signification

1. Ritter, t. 3, p. 53 et suiv., trad. franç.

actuelle, ne vient que des commentateurs, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Ici doit se terminer la Théorie générale de la connaissance d'après Aristote. On a essayé de faire voir que, dans sa pensée, l'Organon n'était pas du tout isolé, et qu'il se rattachait à un système plus vaste. Ce système, comme on l'a montré, est essentiellement spiritualiste, et sous ce rapport, Aristote ne s'éloigne en rien de Platon. Seulement, plus que son maître, il cherche à tenir compte des faits extérieurs; il analyse la sensibilité, et s'applique à lui donner sa réelle valeur, côté trop négligé par l'école platonicienne. Mais, loin de la considérer comme la source unique de la pensée, il la relègue au degré le plus bas de l'échelle. Tout en reconnaissant les services indispensables qu'elle rend à l'intelligence, il ne croit pas pour cela qu'elle soit l'intelligence entière. L'entendement est antérieur et supérieur à la sensibilité; il en est indépendant par son origine et son essence; et le plus grand effort d'Aristote consiste à montrer toujours la différence infranchissable de la sensation et de la pensée.

TROISIÈME SECTION.

CHAPITRE ONZIÈME.

Plan de l'Organon

En traitant de la composition de l'Organon, on a dit, en partie du moins, quel en était le plan; on a établi que l'ordre vulgaire des diverses parties qui le forment, était aussi le meilleur; on a essayé, de plus, de prouver que, dans la pensée d'Aristote, annoncée par quelques passages de l'Organon lui-même, le système entier avait été conçu et développé tel que nous le possédons aujourd'hui.

Ces divers points appartiennent à la question que nous avons à traiter ici. Quelques autres encore, qui s'y rattachent également, ont été touchés dans l'analyse des traités spéciaux.

On a donc pu voir déjà, d'une manière assez complète, ce qu'était le plan de l'Organon. Pour achever de le faire connaître, on n'aura guères qu'à résumer les recherches antérieures, en les plaçant, pour plus de clarté, les unes auprès des autres.

Il nous semble d'abord que l'unité de l'Organon est incontestable; il forme un tout dont les

parties sont jointes ensemble et se prêtent un indispensable appui. On a dit que les six traités de l'Organon se supposaient mutuellement; mais cette assertion, qui n'est pas absolument fausse, ne repose que sur des témoignages tout extérieurs : je veux dire, ces citations qui renvoient réciproquement des Analytiques aux Topiques, de telle sorte que si, d'une part, les Analytiques, citant les Topiques, doivent paraître composés après eux. d'un autre côté, les Topiques peuvent, à un titre égal, revendiquer la postériorité. Il résulte des recherches faites plus haut (Tom. 1, pag. 42, 82, 107), et dont la certitude a été fréquemment démontrée, que le titre d'Analytiques, le seul que rappellent ces citations naturelles, est apocryphe. Il ne faut donc pas s'en tenir à cette autorité toute superficielle et si contestable. En allant au fond des choses, il faut se demander si le sujet des Analytiques, par exemple, suppose les Catégories, ou réciproquement. La question étant ainsi posée, elle est par cela seul résolue : le sujet des Analytiques ne peut point avoir été traité, sans que celui des Catégories n'eût été médité antérieurement, et peut-être même écrit, par l'auteur. Même réponse pour les Topiques, les Réfutations des Sophistes, et le Traité du langage.

Ainsi donc, si les traités de l'Organon se supposent les uns les autres, ce n'est qu'en apparence, et par suite, fort probablement, de quelques interpolations, qui ne sont pas toujours adroites.

Relativement à leur matière, ils ne se supposent pas le moins du monde; les Catégories doivent venir en premier lieu, le Traité du langage ensuite, les deux Analytiques après, puis enfin les Topiques, et les Réfutations des Sophistes.

Je sais que de récentes autorités, et entr'autres, celle de Lucius, professeur d'Organon à Bâle¹, sont contraires à cette disposition de l'Organon. Lucius a cru pouvoir placer les Topiques et les Réfutations des Sophistes après les Catégories et le Traité du langage, sous le prétexte, peu soutenable, que ces quatre ouvrages étaient exotériques, et que les deux Analytiques, au contraire, étaient acroamatiques. On sait que c'était à peu près l'avis des commentateurs² qui avaient voulu appeler les Catégories: τὰ πρὸ τῶν τόπων; et cette disposition est conforme à la théorie de Ramus, sur l'ordre des deux parties de la Logique³: Invention et Jugement.

Mais ces autorités, tout imposantes qu'elles sont, ne paraissent point devoir l'emporter sur les exigences de la Logique elle-même, qui veut impérieusement que l'ordre de l'Organon demeure tel qu'il est fixé depuis le temps d'Andronicus et d'Alexandre d'Aphrodise.

En partant de cette base assurée, voici donc quel en est le plan :

1. Voir son édition de l'Organon. Bâle, 1619, in-4°.

2. Voir plus haut, Tom. 1, p. 98.

3. Voir plus haut, Tom. 1, p. 132.

Les Catégories contiennent un examen des notions simples que l'esprit peut se former de l'être, de ce qui est ; ces notions simples, éléments de la connaissance, sont représentées par des mots isolés ; elles viennent toutes se ranger sous dix classes principales. Aristote les passe donc successivement en revue, il les analyse en elles-mêmes et dans leurs propriétés, donnant surtout une grande attention aux quatre premières : substance, quantité, relation et qualité ; et glissant plus rapidement sur les autres, moins importantes à ses yeux, et surtout moins difficiles à comprendre.

Il ne faut pas oublier ici qu'Aristote donne ses motifs, bons ou mauvais, pour être si concis sur les derniers genres de l'être. On ne peut donc supposer, ni que les Catégories aient été mutilées plus tard par les éditeurs et les copistes, ni même que, dans la pensée de l'auteur, elles fussent incomplètes. On a vu pourtant que, selon toute probabilité, il avait traité spécialement de l'objet des dernières catégories dans des ouvrages spéciaux.

A ce plan si simple des Catégories, se rattachent, au début et à la fin, deux annexes, dont le premier surtout, bien qu'il semble, à première vue, détaché de l'ensemble, lui est cependant tout-à-fait indispensable. En effet, je le demande, sans ces explications préliminaires sur les homonymes, les synonymes et les paronymes, comment serait-il possible de comprendre tant de passages où ces expressions sont employées ? L'appendice qui

termine les Catégories, ou l'Hypothéorie, tient plus étroitement au traité, mais lui est certainement moins nécessaire, quoiqu'on ne puisse en contester l'utilité. Ce dernier annexe explique divers mots employés dans le cours des Catégories, et qui tous répondent à des idées de haute importance pour le système. Il est vrai que ces explications auraient pu tout aussi bien figurer dans la Métaphysique, où elles sont, du reste, reproduites en grande partie; mais sans doute Aristote aura senti le besoin de les rapprocher de la théorie qu'elles ont surtout pour objet d'éclaircir. Il est évident que l'Hypothéorie, aussi bien que la Prothéorie, laisserait, si elle était omise, une lacune souvent regrettable pour les Catégories elles-mêmes, et surtout pour les traités suivants.

Des notions simples, Aristote procède aux notions composées. Il les considère dans leur forme régulière de propositions. La proposition, étudiée sous les divers aspects qu'elle présente, remplit le Traité du langage. D'abord, le philosophe la décompose dans ses éléments : le nom et le verbe, qu'il définit l'un et l'autre, en les séparant. Puis, en les examinant sous le rapport de leurs combinaisons, il reconnaît et classe les diverses espèces de propositions : affirmative, négative, universelle, particulière, catégorique et modale. Il s'arrête longuement sur la théorie de l'opposition des propositions, sur les règles de la contradiction dans les trois moments principaux du temps :

passé, présent et avenir. De l'opposition dans les propositions catégoriques, il passe à l'opposition dans les modales, et il termine le traité par l'exposé des principes de l'opposition dans les attributs. Cette dernière théorie éclaircit et confirme toutes celles qui la précèdent.

Le Traité du langage a, dès long-temps, la réputation d'être profondément obscur; selon nous, cette accusation n'est pas juste, à moins qu'on ne prétende la diriger contre le sujet lui-même, et non pas contre l'auteur. Les travaux qui sont devenus plus tard les fondements de la grammaire philosophique, étaient de nature, par leur nouveauté, à surprendre les esprits. Les intelligences furent si lentes à s'y faire, qu'à la fin du cinquième siècle, Ammonius n'en comprend encore qu'une partie, et renonce, en quelque sorte, à rendre intelligible la fin du traité, qui lui semble une indéchiffrable énigme.

Après les notions simples qui réunies forment la proposition, Aristote aborde le syllogisme, composé de propositions, comme la proposition l'était elle-même de notions simples. Les Premiers Analytiques tout entiers sont consacrés au syllogisme et à ses parties. Dans le premier livre, 1^o le syllogisme est considéré, d'abord, dans ses principes essentiels; et de là, les trois figures avec leurs modes concluants, au nombre de quatorze, les propriétés communes à toutes les trois, et les modifications qu'il peut recevoir, selon la nature des propositions

qui le forment : contingentes, nécessaires et catégoriques, isolées ou mêlées les unes aux autres; 2° des règles sont données pour la découverte du moyen, qui est le terme essentiel du syllogisme, puisque sans lui le syllogisme ne saurait avoir lieu; 3° enfin, et comme suite de l'invention du moyen, Aristote indique la méthode pour résoudre les raisonnements en leurs principes syllogistiques.

Dans le second livre des Premiers Analytiques, se poursuit, sans interruption, la théorie commencée au premier. Les six propriétés du syllogisme : vérité des prémisses, démonstration circulaire, etc., etc., sont tour à tour examinées, dans chacune des trois figures. Après les propriétés du syllogisme, viennent ses défauts, au nombre de six également; et enfin, le second livre se termine par une étude des diverses formes de raisonnement, qui, sans être entièrement syllogistiques, peuvent néanmoins se ramener toutes au syllogisme.

Comme on le voit, rien, dans ces deux livres des Analytiques, n'entrave la déduction, qui se suit et s'enchaîne parfaitement, malgré les difficultés excessives du sujet, et les complications formidables, au premier abord, que présentent la diversité des figures et la diversité des propositions, dans leur qualité, dans leur quantité, dans leur nature.

De même que les notions simples forment en se

combinant les propositions, et que les propositions, en se combinant, forment le syllogisme, de même les syllogismes combinés forment la démonstration, terme dernier et suprême de la connaissance. Le syllogisme lui-même, dans sa composition de prémisses et de conclusions, en offre une idée assez complète. Ainsi, après le syllogisme, il ne reste plus qu'à traiter de la démonstration; et c'est aussi à la démonstration que sont consacrés les Derniers Analytiques. C'est là, comme l'ont en général reconnu les commentateurs, le but supérieur et la fin de la Logique. Aristote établit donc d'abord, contre l'opinion de quelques philosophes, que la démonstration et la science qu'elle donne, sont possibles; puis, il fait voir ce qu'est la démonstration en elle-même. C'est là qu'il pose et met hors de discussion la théorie de la démonstration qui, depuis lui, n'a point été changée, ni même refaite. Les principes de la démonstration sont nécessaires, et sont choses existantes en soi; dans une même démonstration, ils sont de nature pareille, ils sont homogènes; la conclusion de la démonstration est chose éternelle; les principes de la démonstration sont eux-mêmes, et de toute nécessité, indémontrables. Des deux démonstrations: l'une du fait, l'autre de la cause ($\delta\epsilon\lambda\tau\alpha$, $\delta\alpha\iota\tau\alpha$), cette dernière est la plus importante, sans contredit; ou, pour mieux dire, c'est la démonstration véritable; elle se produit surtout par la première figure, celle où éclate l'évidence dans tout son

jour. Pour déterminer d'autant mieux la science par démonstration, Aristote s'occupe aussi de déterminer le contraire de la science (*ἀγνοια*); et il montre comment l'ignorance se forme et d'où elle vient. Passant ensuite aux propriétés de la démonstration, et à ses formes diverses, il fait voir que les principes en sont finis et limités, que la démonstration affirmative est supérieure à la négative, comme l'universelle l'est à la particulière, et l'ostensive à celle qui ne donne que l'impossibilité, sans le fait réel et positif; que, selon qu'on emploie ces divers genres de démonstrations, la science qu'elles fournissent est plus ou moins certaine, plus ou moins élevée; qu'une même chose peut avoir parfois plusieurs démonstrations; qu'il ne saurait y avoir de démonstration pour le fortuit, l'accidentel; que la sensation, par conséquent, ne peut donner une science réelle et démonstrative; et enfin, que les principes varient avec les démonstrations mêmes.

Pour compléter cette théorie de la science démonstrative, Aristote compare à la démonstration et à la science, deux sources inférieures d'information et de connaissance : la conjecture et la sagacité. Puis, dans le second livre qui commence ici, il se demande ce que cherchent la science et la démonstration. Le nombre des questions, des recherches de la science (*τὰ ζητούμενα*), est précisément égal à celui des choses mêmes qu'elle peut savoir. Or, Aristote porte ces objets de

recherche et de connaissance, à quatre d'abord, et les réduit ensuite à deux : le fait ou l'existence de la chose, puis la cause même de la chose. L'essence de la chose ne saurait être connue, ni par le syllogisme, ni par la méthode de division, employée dans l'école platonicienne, ni même par la définition ordinaire. La définition qui fait véritablement connaître l'essence, doit avoir été précédée d'une démonstration, qui fasse connaître la cause ; et c'est de cette démonstration qu'on tire la définition, par un simple changement dans la position des termes. La définition peut être, au reste, de quatre espèces, dont la principale, et la seule complète, est la définition même de la cause, *αιτιώδης*.

Quant aux causes des choses que la démonstration cherche, indépendamment de l'essence, elles sont aussi au nombre de quatre, et pourront toutes également servir à la démonstration ; et, en passant ici à la métaphysique, Aristote expose les rapports de la cause à l'effet, selon que l'effet et la cause sont simultanés, ou que la cause précède l'effet, ou enfin, que l'un ou l'autre se supposent mutuellement, et sont en quelque sorte circulaires. Il combat la méthode de division adoptée par Speusippe, et qui consistait, pour connaître et définir les choses, à procéder du général au particulier. Aristote propose une méthode toute contraire, méthode inductive procédant du particulier au général ; et il trouve les moyens de distinguer les divers rapports de l'effet et de la

cause, pour établir la définition. Enfin, le second livre des Derniers Analytiques se termine par le morceau, si remarquable, sur la connaissance et le mode d'acquisition des premiers principes, des idées générales et indémontrables, des axiômes, sur lesquels repose toute démonstration.

Le plan des Topiques a été exposé tout au long par l'auteur lui-même, dans le premier livre de ce traité; Aristote y est resté parfaitement fidèle. La discussion, relative à une chose, ne peut jamais porter que sur ces quatre points ou attributs de la chose: sa définition, son genre, ses propriétés et ses accidents. Tels sont les quatre attributs dialectiques, qui peuvent, chacun, être considérés sous quatre points de vue: d'abord relativement à la proposition qui les renferme, puis à la signification du mot qui les exprime, puis à leurs différences avec les choses analogues, et enfin à leurs ressemblances avec ces mêmes choses. Ces quatre points de vue, sous lesquels on peut considérer les attributs dialectiques, servent à faire trouver les propositions probables, dont se compose la discussion dialectique; et voilà pourquoi Aristote les appelle *ὄργανα*, instruments. L'action de ces quatre instruments sur les quatre attributs dialectiques, forme tout l'échafaudage des Topiques, jusqu'au huitième livre, le second et le troisième étant consacrés à la recherche et à l'explication des lieux de l'accident, le quatrième à ceux du genre, le cinquième à ceux du propre, le sixième et le septième à ceux

de la définition. Enfin, le huitième livre indique l'application de ces lieux dans la discussion, selon qu'on attaque ou qu'on se défend, et l'usage qu'on en fait soit en interrogeant, et en répondant, soit dans l'étude qui précède la discussion pour l'un et l'autre interlocuteur.

Le plan du traité des Réfutations des Sophistes a beaucoup d'analogie avec celui des Topiques, auquel il fait suite et qu'il complète. Aristote y expose d'abord ce qu'il entend par réfutation sophistique (ἐλεγχος σοφιστικός); c'est une réfutation qui de fait n'en est point une, et n'en a que l'apparence. C'est la réfutation qu'emploient les Sophistes, dont Aristote dévoile les intentions et les procédés. Les sophismes dans les mots, ou hors des mots, sont au nombre de treize, et tous pourront se ramener à l'ignorance de la réfutation (ἀγνοία ἐλέγχου), c'est-à-dire, qu'il suffit de définir convenablement la réfutation, pour voir aussitôt comment pèchent toutes celles que le Sophiste prétend opposer à la loyauté de son adversaire. Viennent ensuite l'explication des lieux divers, dont les Sophistes ont coutume de tirer leurs prétendus arguments, et les moyens qu'ils mettent en usage, soit en interrogeant eux-mêmes leur interlocuteur, soit en lui répondant. Toutes les ruses des Sophistes étant dévoilées, Aristote enseigne la manière de les combattre : et il donne à l'adversaire du Sophiste tous les lieux capables de lui fournir la vraie solution des sophismes qui lui peuvent être opposés.

Enfin, le traité se termine par un épilogue qui n'appartient pas seulement, comme l'ont cru plusieurs commentateurs, et Pacius entre autres¹, à la dialectique (Topiques et Réfutations des Sophistes), mais à toute la logique, ainsi qu'on a essayé de le prouver plus haut (Voir la fin de l'analyse, de ce traité, tom. 1).

Tel est le plan de l'Organon. On peut le résumer en peu de mots, en disant qu'il est consacré tout entier au syllogisme (raisonnement) : les Catégories et le Traité du langage, aux éléments du syllogisme; les Premiers Analytiques, au syllogisme en général; les Derniers Analytiques, au syllogisme démonstratif; les Topiques, au syllogisme dialectique; et enfin, les Réfutations des Sophistes, au syllogisme sophistique. Ce point de vue appartient aux commentateurs grecs; il a été adopté par la plupart des commentateurs latins; et l'on ne saurait en contester la justesse.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Caractères de l'Organon.

Le caractère général de l'Organon est une concision de pensées, une rigueur de formes, dont

1. Il faut dire que Pacius reconnaît en partie qu'il s'agit aussi de l'Organon entier dans cet épilogue; l'étude du contexte doit prouver en effet, qu'il ne se borne pas aux Topiques et aux Réfut. des Soph.

rien dans l'antiquité n'offre l'exemple, et dont les ouvrages seuls de Kant, parmi les modernes, pourraient fournir quelque idée. C'est du reste, comme on le sait, le cachet particulier du Stagirite, et on le retrouve dans la Physique, dans l'Histoire des animaux, dans la Métaphysique, dans la Morale et la Politique, tout aussi bien que dans l'Organon.

Cette concision éclate surtout dans les Premiers Analytiques ; et là, elle a paru poussée si loin, que l'étude de cet ouvrage a été trouvée rebutante, même par les plus sagaces et les plus vigoureux esprits. Dans les Topiques et les Réfutations des Sophistes, qui, semblent à première vue, dévier un peu de cette précision, les détails sont, il est vrai, fort nombreux, et annoncent une imagination puissante : mais ces détails, à y bien regarder, ne sont jamais diffus ; l'expression qui les revêt est aussi rigoureuse qu'elle peut l'être dans les Analytiques ; seulement, la matière est différente, et elle se prête moins à la forme toute géométrique qui préside à quelques autres parties de l'Organon.

On a fait remarquer, plus haut, la délicatesse extrême d'analyse qu'offraient les Catégories, et la justesse profonde des pensées, si loin de cette subtilité tant reprochée aux Grecs, et particulièrement au Stagirite. Dans les Catégories et le Traité du langage, se retrouve, à un degré presque égal, la concision aristotélique. C'est grâce à elle que les six dernières catégories, au lieu d'être dévo-

loppées comme les quatre premières, ne sont que nominativement indiquées, parce que cette simple mention était suffisante pour des idées qui sont claires et communes, malgré toute leur importance : c'est encore cette concision qui a fait que, dans le Traité du langage, qu'on peut regarder comme le premier essai de grammaire générale, Aristote s'est tenu, sans en sortir un seul instant, dans la voie logique, et ne s'est point laissé détourner par l'affinité d'un sujet si voisin. Il n'a pris de la grammaire que ce qui importe à la théorie du raisonnement.

Dans les Premiers Analytiques, la rigueur a été portée à ce point que souvent la pensée est réduite à des formules en quelque sorte algébriques. Le concret a été partout remplacé par l'abstrait : et dans cette route ardue que parcourt le génie d'Aristote, il a pour tout appui un simple changement de signes, qui ne s'applique qu'aux trois figures du syllogisme, et qui, par conséquent, lui fait défaut dans la plus grande partie de sa carrière. On a comparé les Premiers Analytiques, tout hérissés qu'ils sont de ces laconiques et innombrables formules, à une forêt vierge, où des plantes vigoureuses, et pleines d'une âpre sève, projettent de toutes parts les liens inextricables de leurs tiges serrées. La comparaison est aussi juste qu'elle est pittoresque ; et il est certain qu'au début, l'esprit, en face de cet effrayant enlacement des Analytiques, se trouble, et désespère d'en pénétrer les

replis, comme le voyageur désespère, à la vue de cet immense chaos de végétation, d'y tracer le pénible sillon de son chemin.

Mais peu à peu cette apparente confusion disparaît; l'unité du fonds se révèle par l'uniformité même des expressions extérieures; peu à peu, cette masse se divise, les grandes parties qui la composent, se séparent et se classent; les rapports se distinguent, et bientôt cette obscurité, du premier coup d'œil, fait place à une clarté, qui, si elle n'atteint pas sans exception tous les détails, rayonne cependant sur l'ensemble, et le rend parfaitement lumineux.

Seulement, reste toujours, même pour l'esprit le plus attentif et le plus sérieux, cette difficulté réelle d'une abstraction continuelle, qui, pour cesser d'être fatigante, exigerait une habitude qu'on ne voue guère aujourd'hui qu'aux seules mathématiques. On croit pouvoir affirmer que la théorie tout entière du syllogisme, aidée, il est vrai, de simplifications qu'Aristote lui-même n'avait point faites, a été aussi familière aux docteurs du moyen âge et jusqu'à ceux du xvii^e siècle, que le peuvent être aujourd'hui à nos algébristes, les formules analytiques du calcul intégral. Il est même certain que la nomenclature littérale du syllogisme est beaucoup plus simple que celle des fonctions infinitésimales; et, au risque de faire sourire quelques mathématiciens, on pourrait avancer qu'elle vaut tout autant la peine

d'être étudiée et possédée. A l'appui de cette opinion, on citerait l'assentiment de deux ou trois siècles qui ont fourni au moyen-âge des logiciens si nombreux, des logiciens aussi ardents à l'étude que le peuvent être aujourd'hui la plupart de nos analystes.

On s'est demandé, et la chose en valait la peine, comment Aristote avait pu s'en tenir à cette inflexible rigueur de déduction. A cette question, Reid¹ répond que l'obscurité d'Aristote est calculée, et que le Stagirite a eu pour but de cacher son ignorance sous des mots équivoques et barbares. Ici, malgré tout le respect qu'inspire la loyauté de Reid, on ne peut s'empêcher de s'étonner que des assertions aussi légères aient pu lui échapper. Mais c'est que Reid en est encore sur le Stagirite aux opinions de Bacon; il connaît si peu celui qu'il attaque, qu'il va jusqu'au dire qu'il ne sait si, dans Aristote, le philosophe l'emporte sur le sophiste. De plus, Reid avoue très candidement qu'il n'a pas pu lire tout l'Organon, et qu'il ne l'a que très imparfaitement compris. Reid, à ces différents titres, ne peut donc passer pour un juge très compétent : il n'est pas recevable quand il accuse Aristote de calculer son obscurité sophistique.

C'est d'ailleurs peu comprendre la marche des choses, que de ne pas savoir que la simplicité n'est

1. Analyse de la Logique d'Aristote.

point le premier résultat de l'intelligence. Quelles sont les langues les plus compliquées, les moins simples, et par cela même les plus obscures, si ce n'est les langues primitives? Que pourrait opposer le monde moderne au monde antique, si l'on se rappelle la philosophie de l'Inde et celle de la Chine, l'accablante analyse des idées et des signes, les prodigieux et insurmontables enchevêtrements de la pensée asiatique? Cette simplification des choses, n'est-elle pas le signe évident et la gloire de la civilisation? La langue qui doit aujourd'hui dominer l'Europe en l'éclairant, n'est-elle pas la plus simple de toutes, précisément parce qu'elle est la dernière en date?

Il serait inutile de multiplier les exemples. Je crois qu'ici l'idée est assez évidente pour qu'on puisse affirmer, que l'obscurité d'Aristote n'est en rien volontaire; il est obscur comme tout inventeur. Il a fallu bien des siècles pour éclaircir et simplifier sa doctrine, et l'on doit croire que c'est une impossibilité absolue, pour un seul et même esprit, de parcourir, avec une égale perfection, toutes les faces d'une grande idée. C'est déjà, ce semble, une gloire assez merveilleuse d'avoir créé, de premier jet, une science que les siècles n'ont, pour ainsi dire, en rien accrue dans ses principes essentiels, et qu'ils se sont contentés d'éclaircir. La part d'Aristote est assez belle; la lui demander plus large, est une injustice; car cet effort dépasse la portée de

l'homme, puisque Aristote n'a pu l'accomplir.

Mais Aristote, dira le philosophe écossais, a rejeté les trois termes concrets de son syllogisme à la fin de chacune de ses formules : pourquoi n'a-t-il pas mis ces termes en exemples définitifs et développés, quand il en donne lui-même les matériaux ? A cela, on peut répondre en demandant d'où l'on sait qu'Aristote eût besoin de ces éclaircissements pour sa doctrine ? Une pensée longuement méditée et qui lui avait coûté, comme il le dit lui-même, de profonds labeurs, lui devait apparaître avec une netteté, une précision, qui se passait, sans peine, des secours dont la faiblesse du lecteur peut sentir le besoin. Dans la conscience toute naïve de sa force et de son intelligence, Aristote n'a pas songé à aplanir pour d'autres les difficultés du sujet ; il s'est contenté de les vaincre ; mais dire qu'il les a faites et multipliées à plaisir, c'est là une accusation qui, tout considéré, ne mérite pas une sérieuse réfutation, et qu'il faudrait renvoyer à Patrizzi, si Patrizzi n'avait au moins pour lui, l'excuse de l'aveuglement et des dangers du combat.

Non, les Premiers Analytiques ne sont pas obscurs : le Commentaire de Pacius suffirait seul à l'attester ; ils sont d'une lecture prodigieusement difficile, parce qu'elle exige une contention d'esprit perpétuelle, que personne ne supporte sans fatigue ; mais Reid aurait dû se rappeler, en étudiant l'Organon, ce mot si vrai que Cicéron

prononçait il y a près de deux mille ans : *magna animi contentio adhibenda est in explicando Aristotele.*

Dans les Derniers Analytiques, la difficulté est autre, mais elle n'est pas moindre; c'est le dernier terme de la logique aristotélicienne : c'en est le point culminant. La logique et la métaphysique s'y confondent, dans la plus haute des enquêtes que l'une et l'autre peuvent se proposer : celle de la cause, sous la double face d'action et de pensée.

Les Topiques et les Réfutations des Sophistes pourraient prêter, sur quelques points, au reproche de subtilité si souvent adressé au Stagirite. L'analyse des détails y a peut-être été poussée trop loin; mais ici non plus qu'ailleurs, la concision de la forme ne se dément point, si parfois celle du fond se détend quelque peu. Ici la matière est toute différente; le probable a succédé à la vérité, la pratique à la spéculation, la dialectique, avec ses milles facettes étincelantes, à l'analytique, d'une clarté si pleine et si austère. Mais on retrouve encore partout la main du maître. Dans ces formules si voisines les unes des autres, et d'une apparence si monotone, toujours divisées uniformément pour l'attaque et la défense, pour l'affirmation et la réfutation, il règne cependant une aisance de distinction qui ne pouvait appartenir qu'au plus vigoureux esprit. Nulle part ces minutieux détails, qui reproduisent si bien les al-

lures sautillantes de la conversation et du dialogue, ne se mêlent et ne se confondent; et pour prévenir toute erreur, l'auteur a pris la peine d'exposer dans un livre tout entier, et il n'a pas un seul instant perdu lui-même, le fil qu'il donnait à ses lecteurs, pour les guider dans ce nouveau labyrinthe,

On a montré plus haut (Tom. 1, pag. 84) comment l'épilogue qui termine les Réfutations des Sophistes, ne s'éloigne en rien, malgré les assertions contraires de Patrizzi, de la gravité et de la modestie aristotéliques. A la sobriété de la pensée, à la réserve d'un juste orgueil, on reconnaît sans peine le style et le caractère du Stagirite; et quand on se rappelle la prodigieuse construction de l'Organon, on est presque tenté de s'étonner, et l'on se sent touché de la noble candeur du philosophe réclamant, pour une œuvre pareille, l'indulgence de la postérité.

Dans l'Organon, plus que dans aucun des ouvrages d'Aristote, se produit ce caractère de commandement magistral, ce style impérieux, qui convenait du reste si bien au futur précepteur de l'intelligence européenne. Cette rigueur de forme a été pour beaucoup dans la fortune du Stagirite. Une sévérité si parfaite d'expressions annonce une pensée sûre d'elle-même, parce qu'elle est sûre aussi de la vérité qu'elle a saisie, après de laborieux efforts. Un guide moins certain de lui-même aurait, sans nul doute, inspiré moins de

confiance , aux siècles qui lui donnèrent leur foi ,
comme ils la donnaient à l'Église et à Dieu , dans
une imperturbable sécurité.

CHAPITRE TREIZIÈME.

But de l'Organon.

On peut reconnaître sans peine dans l'Organon, un double objet : l'un de science, l'autre de pratique. Les Catégories, le Traité du langage, les deux Analytiques, servent au premier et le révèlent; les Topiques et les Réfutations des Sophistes sont destinées à remplir le second. Cette division toute simple de l'Organon est évidente; mais on pourrait se demander quelle transition Aristote a prétendu mettre entre deux sujets aussi distincts, et si profondément séparés par lui-même. A cette question, comme à toutes celles du même genre, on doit répondre qu'Aristote ne nous a rien appris sur sa marche et sa méthode; on en est réduit à des conjectures plus ou moins probables, en cette absence du seul témoignage qui pût, sans appel, vider la discussion.

Cette duplicité du sujet de l'Organon est hors de doute; on peut affirmer en outre, sans crainte d'erreur, que le Stagirite plaçait la spéculation et l'Analytique à une distance immense de la dialec-

tique, ne parlant jamais de la dernière qu'avec un profond dédain, et la confondant presque, par suite de l'incertitude des principes dont elle procède, avec les conversations (ἐντελεύεις) sans portée comme sans prétention, de la vie ordinaire.

Les Topiques et les Réfutations des Sophistes ont-ils été destinés par Aristote à servir de texte et de canevas aux discussions de l'école : ou bien ne sont-ce que des conseils philosophiques tout spéculatifs, et sans aucune intention d'application directe? C'est ce qu'il serait assez difficile de décider : mais cependant, on aurait de la peine à croire que l'usage en ait pu être poussé fort loin. Ce n'est point la multiplicité des détails, et leur infinie délicatesse, qui auraient mis un obstacle à cette étude toute pratique ; le travail et l'attention auraient surmonté certainement ces difficultés, toutes graves qu'elles sont ; mais il paraît plus naturel de penser, qu'Aristote a voulu se borner à théoriser la dialectique et la discussion, sans prétendre, le moins du monde, que les principes qu'il expose fussent applicables, dans toutes les occasions, où l'on peut avoir à lutter de paroles contre un adversaire, franc ou déloyal dans ses objections. Il est certain, d'un autre côté, qu'une étude approfondie des Topiques, et du traité suivant, ne pouvait qu'être fort utile pour former l'esprit aux combats de la dialectique. Cette habitude constante des distinctions ne pouvait qu'aiguiser l'attention des

interlocuteurs, et les tenir toujours en éveil sur les erreurs ou les pièges de la partie adverse. Mais il est tout-à-fait improbable qu'Aristote ait jamais voulu imposer l'arsenal des lieux communs, à la discussion. On peut voir dans Cicéron, que c'est bien ainsi qu'il les considère lui-même en rhétorique. Ce sont, à ses yeux, des exercices d'esprit que l'orateur fera bien de cultiver solitairement; ils accroîtront ses forces, donneront plus de souplesse et de facilité à ses mouvements; mais, une fois sur le terrain, ce ne sont pas là tout-à-fait les armes qu'il emploie. La vivacité de la discussion ne souffre pas cette tactique lente et compassée. Ces exercices préliminaires ressemblent à la gymnastique, excellente pour les guerriers, mais qui pourtant ne saurait déployer, sur le champ de bataille, toutes ses ressources d'adresse, d'élégance, et même de force. L'action a ses lois, qui ne relèvent en quelque sorte que de la vie, mystérieuses et insaisissable comme elle : la spéculation en signale quelques-unes, les étudie; mais, comme elle ne les fait pas, il lui est presque impossible de les diriger à son gré, de les plier à ses règles.

Ainsi, le sujet de l'Organon est double; mais son but est, on peut dire, unique; il est tout spéculatif. Seulement, d'une part, la théorie s'adresse à la science et se confond avec elle; et de l'autre, elle se prend à la pratique, et essaie d'en montrer les lois principales. Dans toute la première

partie de l'Organon, se découvre l'intention formelle de fonder une science, celle des lois du raisonnement. Aristote a si profondément observé les faits, les a classés avec une telle rigueur, les a si parfaitement compris, que les siècles après lui n'ont eu rien à changer à son œuvre; ils n'ont travaillé qu'à la simplifier et à l'éclaircir en la simplifiant. C'est ici, pour la première fois, que l'esprit humain est arrivé à se saisir lui-même et à s'analyser dans sa propre marche. Ce n'est pas sans peine et sans une longue initiation, qu'il est parvenu jusqu'au sanctuaire. Il faut connaître l'histoire des premiers essais de la philosophie, dans l'Asie mineure et sur les côtes de la grande Grèce, pour bien apprécier l'incomparable progrès qu'Aristote fit faire alors à la science de l'intelligence humaine, en fondant le premier dogmatisme scientifique sur lequel elle pût s'appuyer avec sécurité.

Il est impossible de nier qu'en accomplissant cette œuvre prodigieuse, le philosophe n'eût conscience de ce qu'il faisait, si ce n'est aussi nettement que nous pouvons aujourd'hui le découvrir du haut de vingt-deux siècles, du moins avec ce sublime instinct, qui lui faisait invoquer le jugement de l'équitable postérité, non point seulement pour une simple théorie de dialectique et de sophistique, mais pour une théorie bien autrement profonde, bien autrement nouvelle, de syllogistique et de démonstration. C'est bien ici qu'Aristote était sans devanciers, comme il a été sans

émules; c'est bien ici qu'il pouvait avec justice se glorifier de l'originalité et de la valeur de ses longs travaux. En un mot, l'Organon est une théorie complète, et faite à cette intention, du raisonnement humain, appliqué, ici, à son objet suprême, la vérité et la science, là, à son objet inférieur, le probable, dans le cours ordinaire de la vie, où les passions et les intérêts viennent encore abaisser un sujet déjà si peu relevé par lui-même.

Résumé de la seconde partie.

Après avoir établi dans la première partie l'authenticité irrécusable de l'Organon, on a cherché, dans la seconde, à le faire connaître en lui-même, d'abord par une analyse développée, et ensuite en rattachant les théories qu'il renferme, à la doctrine générale de la connaissance, telle qu'elle ressort des ouvrages d'Aristote; enfin, l'on a exposé quels étaient le plan, le caractère, et le but, de ce monument unique dans les annales de l'humanité.

Ici finit la seconde partie de notre tâche. L'Organon ainsi connu, il reste à voir quelle influence il a exercée sur les études logiques des siècles qui ont suivi, et de quel poids il pèse dans les destinées de l'esprit humain.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Division de la troisième partie.

Ici encore je crois nécessaire d'étendre le cercle des recherches indiquées, quelque larges qu'elles soient déjà. L'influence de la logique d'Aristote, c'est-à-dire, sa valeur relative, ne peut être complètement appréciée, que si l'on connaît le point précis où en était la science, quand Aristote vint à la traiter. Ce qui a précédé l'Organon importe, presque autant, à savoir, que ce qui l'a suivi. On a contesté au Stagirite la création de la science logique; on a même accusé d'orgueil et d'immodestie le célèbre épilogue où, dans les termes cependant les plus réservés, il a parlé de son œuvre et a revendiqué pour elle la priorité. Ainsi donc, voir ce qu'avait fait la philosophie antérieure, au moment où l'Organon fut composé, c'est à la fois justifier Aristote, et montrer la place suprême que doit lui décerner l'équitable postérité.

D'une autre part, comme l'influence de l'Organon se poursuit sans interruption jusqu'à nos jours, et que, grâce à un splendide et juste privilège, cette influence ne peut pas plus cesser que l'esprit hu-

main lui même sur lequel elle agit, il s'ensuit qu'en remontant au-delà de l'Organon, on atteindra la source même du développement, et qu'on pourra suivre ainsi le fleuve, depuis son origine jusqu'au point que son cours immense atteint aujourd'hui.

Ce sujet est bien vaste, et c'est avec un sincère effroi qu'on l'aborde ici; mais c'est qu'il y a nécessité de l'aborder. L'histoire logique de l'humanité se confond et s'identifie avec l'histoire de l'Organon; Kant, Hegel, tous les penseurs l'ont déclaré. Il serait donc impossible de disjoindre deux sujets aussi connexes; mais, néanmoins, en les menant tous les deux de front, on n'oubliera pas qu'il s'agit surtout ici d'Aristote, et que c'est sur sa doctrine que doit se porter l'attention principale.

On divisera donc cette seconde partie en deux sections : 1° De la Logique avant Aristote et dans Aristote; 2° De la Logique après Aristote.

Un grand fait ressortira de cette étude, et, l'on ne craint pas de le dire, ce fait est absolument unique dans les fastes de la philosophie. Avant Aristote, il n'y a point de Logique : après lui, il n'y a que la sienne, éclaircie, mais non point étendue. Quel est donc ce prodigieux génie, ce génie sans égal, auquel il a été donné, dans une science telle que celle de l'esprit humain, de la Logique, de faire la récolte à lui seul, et de laisser à peine à glaner aux siècles qui le suivirent? Et le même génie a créé, à côté de cette merveilleuse création,

trois ou quatre autres sciences fondamentales : la rhétorique, l'histoire naturelle, la politique, la métaphysique, etc. !

On nous pardonnera si, dans un aussi magnifique sujet, nous restons au-dessous de la tâche que nous nous imposons ; nous essaierons de l'accomplir dans toute son étendue, mais nous ne prétendons nullement l'accomplir dans toute sa profondeur. Nous nous efforcerons d'indiquer toutes les questions, mais nous sentons trop vivement notre insuffisance, pour espérer faire quelque chose de plus que les indiquer.

PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRE DEUXIÈME.

De la Logique avant Aristote.

Hégel au début de ses leçons sur l'histoire de la philosophie, a montré, de la manière la plus éclatante et la plus profonde à la fois, que la liberté était indispensable aux développements de la philosophie; que si elle était restée si imparfaite dans l'Orient, c'est que là il n'y a qu'un seul être libre : le despote, et que ce qui avait fait sa fortune dans la Grèce, c'était la portion de

liberté dont jouissaient les citoyens, quelque restreint qu'en fût d'ailleurs le nombre. Cette idée est certainement vraie, si ce n'est dans tous ses détails, du moins dans son ensemble; et il était difficile de trouver à la philosophie une origine à la fois plus noble et plus féconde.

Il fallait certainement l'indépendance d'esprit la plus illimitée pour que l'intelligence grecque, toute puissante qu'elle était, parvint, en quelques siècles, à fonder ce prodigieux monument de la logique aristotélique. La gloire du Stagirite, c'est d'avoir réuni, d'abord les éléments épars et incomplets que lui transmettaient ses devanciers, et ensuite de les avoir élevés à ce degré suprême d'une théorie complète et absolue du raisonnement humain. Le champ n'était point entièrement neuf, quelques parties en étaient déjà défrichées; mais, dans l'état de morcellement et d'incertitude où était la science quand le Stagirite en hérita, il ne fallait pas moins que son génie pour lui faire faire ce merveilleux progrès. Aristote, auquel il ne manque rien que la gloire de nommer la science nouvelle, en peut être regardé à bon droit comme le créateur véritable. A des pressentiments vagues et indéterminés, tout sublimes qu'ils pouvaient être, il substitua la rigueur définitive d'une méthode qui depuis lors n'a pas changé.

Ici, pourrait être posée la grave question de priorité entre la philosophie indienne et la philo-

sophie grecque; mais les matériaux que la philologie et l'histoire ont réunis jusqu'à ce jour, sont trop imparfaits, pour qu'il soit permis de se prononcer en toute connaissance de cause. Le seul fait qu'il soit possible jusqu'à cette heure d'affirmer, c'est la ressemblance frappante des résultats, que n'explique point suffisamment la ressemblance même des objets d'étude. Tout nous porte à regarder l'Inde comme l'aïeule, sinon comme l'institutrice, de la Grèce; et, parmi d'assez nombreux témoignages, l'un des plus décisifs serait, ce me semble, ce merveilleux système de numération que l'Inde a possédé de tout temps, que nous avons adopté après elle, mais que ne connurent jamais les Grecs. Certes, ils n'eussent pas manqué de le substituer aux déficiences de leur méthode, des relations aussi étroites qu'on le suppose les avaient unis aux inventeurs.

Ainsi, nous regarderons comme parfaitement original, le développement, d'ailleurs si bien suivi, que prend la Logique, en Grèce, jusqu'au temps d'Aristote. Il est vrai qu'entre ses mains, elle acquiert une telle valeur qu'elle en devient presque méconnaissable. Mais nous n'admettrons pas l'exagération de ces hypothèses, qui veulent que le Stagirite n'ait été que le plagiaire des sages Indiens, dont Callisthène lui aurait envoyé les ouvrages. Comment supposer qu'un fait aussi grave que celui-là, aurait échappé à l'attention des contemporains, à la connaissance de la postérité si sou-

vent hostile et jalouse? Et, d'ailleurs, la logique d'Aristote, tout admirable qu'elle est, n'est pas une œuvre isolée, et l'on peut retrouver ses accents en génie, dans la Métaphysique, l'Histoire des animaux, etc.

Les deux premiers siècles de la philosophie grecque se partagent entre trois écoles, qui, chacune dans leur sphère, lui rendirent d'immenses services : d'abord l'école d'Ionie, née sur un heureux territoire qui avait déjà donné la poésie à la Grèce; puis l'école pythagoricienne, et l'école d'Élée. Mais ces écoles, placées toutes trois aux extrémités orientales et occidentales de la Grèce, durent faire place au mouvement central qui résuma, dans Athènes, tous les mouvements antérieurs, et détermina le caractère propre de la philosophie hellénique.

Chose remarquable! sur ce petit théâtre du monde grec se reproduisit, avec une identité parfaite, cette différence fondamentale qui semble séparer l'Orient de l'Occident, l'Asie de l'Europe. En Ionie et à l'est, l'effort philosophique porte tout entier sur l'étude de la matière; à l'ouest et dans la Grande Grèce, surgit la première étude de la pensée, confuse encore, incertaine, si l'on veut, mais déjà dans un antagonisme complet avec les recherches antérieures.

L'école ionienne, représentée par Thalès, et Anaximène, est exclusivement livrée à la physique. Dans la doctrine du premier, n'apparaît pas la

plus faible notion du principe pensant : il s'attache tout entier à l'objet connu, mais ne semble pas du tout s'inquiéter du sujet qui connaît. Anaximène fait déjà sur Thalès un progrès considérable. Non seulement il passe d'un objet tout matériel, l'eau, pris pour principe par son prédécesseur, à un objet moins grossier, l'air, qui représente mieux la force insaisissable qui anime toute chose, mais encore il compare cet air infini, qui embrasse et vivifie tout, à l'âme qui fait vivre le corps humain. Du reste, Anaximène ne pousse pas plus loin cette notion fugitive de l'âme, et il ne l'étudie pas plus que Thalès.

Dans Diogène d'Apollonie, disciple, à ce qu'on suppose, d'Anaximène, le progrès est encore plus sensible. L'air est toujours pour lui le principe vivifiant de toutes choses; mais, comme le monde est disposé dans un ordre admirable, et que l'ordre ne peut exister sans intelligence, il conclut que l'air est un principe intelligent. Diogène semble en outre, sans du reste s'y arrêter, confondre absolument la pensée avec la sensation. Ainsi, cette notion de l'âme, à laquelle Anaximène comparait l'air, devient, entre les mains de Diogène, un des attributs de l'air; et la direction toute physique des études, empêche ces deux philosophes de distinguer l'esprit et la matière, tout voisins qu'ils sont de cette grande découverte.

Les recherches d'Anaximandre de Milet furent exclusivement appliquées au système du monde,

dont le principe, tout unique qu'il était encore à ses yeux, comme pour Thalès et Anaximène, renfermait cependant déjà, pour lui, les contraires, émanant d'un principe suprême (*ἀρχή*), dont la force était incessante et éternelle. A ne considérer la doctrine d'Anaximandre que sous ce point de vue tout matériel, on sent qu'il devrait être placé entre Thalès et Anaximène; mais la chronologie s'accorde peu avec cette classification, et M. Ritter (Hist. de la Philos., tom. 3, p. 181, trad. fr.) semble avoir eu raison de ne pas la suivre, bien que d'autres motifs encore l'y aient déterminé.

L'école ionnienne se poursuit, plus tard, dans Héraclite et Anaxagore de Clazomène, qui tous deux ont une haute valeur dans la philosophie de ces temps; mais un autre mouvement, un peu postérieur à celui de Thalès, se produisait dans la Grande Grèce par le génie de Pythagore, et devait amener les plus graves résultats.

On vient de voir où en était dans l'école ionnienne la notion de la pensée, de l'intelligence. Dans l'école pythagoricienne, la prédominance des études mathématiques, fit que cette notion prit tout à coup un développement considérable, qu'elle ne pouvait acquérir par suite de simples observations extérieures. Les mathématiques s'appliquent, il est vrai, à la nature, aux objets matériels; mais elles les dominent et n'en viennent pas: leur nature tout abstraite tient essentiellement à l'esprit qui les crée et les étudie. Aussi ne doit-on pas s'é-

tonner de l'espace immense que parcourut en peu de temps le Pythagorisme, avec un si puissant secours. La psychologie devint une des occupations les plus sérieuses de cette école; et, bien que sur ce point, comme sur tous les autres, sa doctrine, obscurcie par l'éloignement des temps et des traditions incertaines, soit confuse, il en est cependant quelques points à l'abri de toute controverse, et qui sont du plus haut intérêt. Ainsi, les pythagoriciens distinguèrent, aussi nettement qu'on l'a pu faire après eux, l'âme du corps; ils lui accordèrent une vie séparée et indépendante, tout en reconnaissant que les sens lui étaient indispensables. Cette indépendance de l'âme était pour eux si certaine, qu'ils en firent le fondement de leur doctrine de la vie future, des récompenses et des peines au-delà de l'existence terrestre. L'importance que les pythagoriciens accordaient à la sensation, ne paraît point avoir dépassé le cercle des objets corporels et sensibles; l'âme seule, dans leur théorie, peut comprendre et faire connaître le rapport, dont la sensation ne peut lui fournir que les deux termes isolés.

On voit donc aisément de combien le Pythagorisme dépasse l'école ionnienne; il a la notion entière et parfaitement distincte de l'âme; c'est par elle qu'il rattache le monde terrestre au monde supérieur, et la vie à la morale.

Il restait, comme l'on voit, un dernier pas à faire; c'était d'arriver jusqu'au principe spécial

qui constitue l'âme, jusqu'à la pensée pure, dégagée et des liens physiques où l'enfermait l'ionisme, et des liens mathématiques que lui laissaient encore les pythagoriciens. Ce pas, ce fut la grande école d'Élée qui eut la gloire de le faire; c'est dans cette illustre école que la pensée prend définitivement possession d'elle-même ¹. C'est avec l'école d'Élée que commence la philosophie de l'esprit, de même que la philosophie de la nature prend naissance dans l'école d'Ionie. Alors, pour la première fois, les deux termes de toute philosophie sont distingués et connus; et depuis, l'antagonisme des deux directions n'a point cessé, et ne cessera sans doute pas plus que l'esprit humain qui les produit. Les ioniens et les éléates en Grèce, Fichte et Schelling, de nos jours, ont été les représentants de ces deux mouvements parallèles et contraires.

M. Cousin ² a montré quel était le rôle spécial des trois philosophes qui créent et qui développent la doctrine d'Élée : Xénophane le fondateur, Parménide le législateur, Zénon le héros et le martyr. Une seule idée fondamentale semble avoir préoccupé Xénophane, c'est l'unité de Dieu, auquel il accorde la raison et la connaissance dans

1. On reconnaîtra sans peine que je fais usage, dans l'appréciation de l'école d'Élée, des excellents articles de M. Cousin, les premiers qui nous aient révélé en France tout l'importance des éléates, dans le développement de l'ancienne philosophie grecque.

2. Nouveaux fragments, p. 101.

toute leur plénitude. De là ses attaques contre le polythéisme, et dans la sphère métaphysique, ses efforts pour prouver l'impossibilité de la multiplicité et de la contingence. Ce dernier point est, pour les recherches qui nous occupent ici, le point capital. M. Cousin a du reste parfaitement défendu Xénophane des accusations de panthéisme et de scepticisme, si souvent dirigées contre lui. De cette négation de la multiplicité, devaient sortir tous les progrès de la philosophie intellectuelle, qu'a réellement créée l'école éléatique. Les sens sont en opposition directe et permanente avec cette négation, puisqu'ils nous donnent l'idée de la pluralité et de la diversité des choses. Les éléates n'hésitèrent point à récuser le témoignage des sens, et de là vint la haute et décisive importance qu'ils accordèrent au témoignage de la raison. Xénophane fut, comme l'on sait, contemporain, à peu près, de Pythagore et d'Anaximène. Ainsi, la philosophie grecque, dès ses premiers pas, se trouva donc en possession des deux grands éléments de toute philosophie; l'observation et l'intelligence, le monde et la pensée; mais le dernier élément ne parut qu'en second lieu; et l'autre, quoique de moindre valeur, l'avait cependant précédé.

On peut remarquer ici que tout ce mouvement philosophique de la pensée grecque, sort de l'Ionie, par Thalès, qui est de Milet, par Pythagore, qui est de Samos, par Xénophane, qui est de Colophon. Les systèmes de ces trois Ioniens

sont différents ; les lieux où ils se développent sont éloignés ; mais tous trois sont partis de l'Asie mineure, terre féconde, où Homère aussi était né trois ou quatre siècles avant eux.

Parménide, adoptant l'idée fondamentale de Xénophane, dont il n'est point sûr qu'il ait été le disciple, s'occupa moins de l'idée de Dieu, établie par son prédécesseur. Il s'attacha surtout à la pensée, et les fragments qui nous restent de son poème de la Nature, suffisent pour prouver que Parménide avait fait une théorie étendue de la connaissance. Il paraît avoir soigneusement distingué le rôle de la sensibilité de celui de la raison. C'est dans la raison que réside suivant lui toute vérité, puisqu'il identifie la pensée avec la conception même de l'être. On voit sans peine quels pas immenses la notion de l'idée a faits dans le système de Xénophane et de Parménide. Mais c'est surtout dans ce dernier qu'ils sont évidents, et de là vient la haute valeur que lui accordent Platon dans le *Théétète*, et Aristote dans la *Métaphysique*¹. Parménide est en effet le premier qui reconut la pensée comme une réalité incontestable.

On sait que Zénon, disciple et fils adoptif de Parménide, a été considéré par Aristote² lui-même comme le fondateur de la dialectique. C'est lui qui le premier s'est servi du dialogue pour l'expo-

1. Voir le 1^{er} liv. de la *Métaphys.*, traduit par M. Cousin, p. 246.

2. Aristote, apud Diog. Laërt., 8, 57, et *Sent. Empir.* 7. 7.

sition des doctrines philosophiques. M. Cousin ¹, a vengé Zénon, regardé si long-temps, à tort, comme un sophiste, en prouvant qu'il n'avait soutenu le pour et le contre que dans les idées de ses adversaires (*ἀμφοτερόβλωτος*), mais que dans toute sa polémique, il était resté constamment fidèle à la grande idée de l'école éléatique : la négation de la multiplicité, et par suite, la négation de l'espace, de l'étendue et du mouvement, contre lesquels portaient les arguments connus sous son nom. On ne peut nier que ces arguments, conformes à la manière adoptée plus tard par les Sophistes, n'aient de la subtilité; mais il est certain aussi que cet emploi tout nouveau du raisonnement, cette souplesse et cette tactique d'argumentation, nées du besoin de défendre les doctrines éléatiques contre l'ionisme, ont été un progrès très remarquable. Zénon n'a point formulé précisément les règles de la dialectique; mais il en a fait usage le premier; et de là, le titre incontestable qui fait sa gloire en philosophie.

On voit quelle clarté la notion de l'idée, si confuse au début, acquiert d'Anaximène à Zénon. Distinguée et rendue indépendante par l'école d'Elée, elle est dans une action pleine et entière pour Zénon; déjà elle a conscience d'elle-même.

Il serait inutile de s'occuper ici de Mélissus de Samos, d'Empédocle d'Agrigente, qui se rattachent de fort près à l'école d'Elée, sous le point

1. M. Cousin, *Nouveaux Fragments*, p. 120.

de vue de la connaissance. Héraclite d'Ephèse s'en rapproche également, en rejetant le témoignage des sens comme critérium. L'école atomistique a continué les recherches antérieures sur la pensée; et Démocrite, qu'on peut regarder comme le précurseur d'Aristote, a nettement séparé l'entendement, le *voûς*, source unique de la vérité, des autres puissances de l'âme. C'est, comme on se le rappelle, la distinction fondamentale qui a été reconnue plus haut dans la Théorie générale de la connaissance, telle qu'on peut l'attribuer au Stagirite.

Ainsi donc, dans toutes les écoles précédentes, la Logique proprement dite n'est point encore née. Le rapide examen que nous venons de faire suffit à le prouver. La dialectique, qui lui tient de si près, a été fondée par Zénon; mais il y a encore une bien grande distance de la dialectique de Zénon, à la science qui plus tard sera renfermée dans l'Organon.

Le rôle des Sophistes est ici très nettement marqué. Ce furent eux qui, les premiers, essayèrent de réduire en règles la dialectique; et c'était la voie qui, naturellement, devait mener à systématiser la Logique elle-même. Sans vouloir absoudre les Sophistes des trop justes reproches que la philosophie et la morale leur ont si souvent adressés, on peut dire toutefois que les services immenses rendus par eux n'ont pas toujours été suffisamment appréciés. Il est incontestable, d'une part, qu'ils

firent faire des progrès considérables à la connaissance de la langue et aux formes de la discussion ; et d'autre part , la direction de leurs études a été déterminée nécessairement par le mouvement prodigieux qu'à cette époque recevait , dans la Grèce , la vie publique , affranchie des tyrannies intérieures qui l'avaient jusque là comprimée , et des craintes de l'invasion étrangère , qui , naguère encore , la mettait en péril. Les Sophistes , habiles surtout dans les arts de la rhétorique qu'avait vus naître la Sicile , répondirent aux besoins de l'esprit grec , passionné des discussions de la tribune et de l'agora. L'enseignement de l'éloquence fut d'abord l'unique et louable occupation des Sophistes ; il resta même leur caractère dominant : et c'est en effet sous ce point de vue , que l'histoire de la philosophie doit les considérer nécessairement à leur début. Il est vrai que , plus tard , ils étendirent le cercle de leurs investigations et sortirent de leur domaine. Mais alors , ils n'étaient déjà plus dangereux , et l'esprit philosophique était assez fort , en Grèce , pour que les attaques de Protagore , de Gorgias et d'Euthydeme contre la certitude et la possibilité de la connaissance , n'attirassent que les railleries et les dédains de Socrate et de Platon.

Tennemann est peut-être , de tous les historiens de la philosophie , celui qui a rendu la justice la plus complète aux Sophistes ¹ ; et l'on peut penser

1. Tennemann , Hist de la philos. , tom 1 , p. 350 et 410. — Voir aussi Ritter , tom. 1 , p. 469 , trad. fr.

avec lui que la sophistique doit compter, positivement et négativement, pour une grande part, dans la formation de la Logique, dont les Sophistes ébauchèrent quelques parties, et dont ils firent sentir si vivement le besoin, par les aberrations même de leurs doctrines.

A peu près à la même époque, où les Sophistes envahissaient Athènes, y arrivait aussi un philosophe ionien qui a laissé un grand nom en physique, Anaxagore de Clazomène, mais qui exerça peut-être encore plus d'influence sur l'étude de la pensée, et ajouta considérablement à l'importance qu'on lui donnait déjà. Maître et ami de Périclès, vivant à Athènes au moment même où le génie grec commençait à s'épanouir, avec toutes ses richesses, dans l'art, et allait se développer si merveilleusement en philosophie, nul doute qu'Anaxagore n'ait accru puissamment cette direction. On a vu dans la Théorie de la connaissance quelle haute justice lui rendait Aristote. Anaxagore est à ses yeux le premier qui ait conçu, de l'intelligence et de l'esprit, une idée digne d'un pareil sujet. Anaxagore n'a point, il est vrai, écrit de traité spécial; mais, dans son système cosmique, où éclatent tant d'aperçus lumineux et profonds, et dont la hardiesse faillit lui coûter la vie, il faisait une si grande place à l'intelligence, que désormais il ne fut plus possible à la philosophie de ne pas accorder à cet élément du dualisme, la

plus sérieuse et la plus constante attention. Tennemann et Hégel ¹, sont peut-être de tous les philosophes, après Aristote, ceux qui ont le plus insisté sur le mérite d'Anaxagore. Le penseur de Clazomène a eu la gloire d'importer à Athènes la philosophie; et ce fut là comme le digne tribut que l'Ionie, jadis civilisée par l'Attique, rendait, après cinq ou six siècles, à la métropole. Anaxagore donnait, en outre, d'admirables exemples de méthode sage et observatrice, dans ses recherches sur la nature, réunissant ainsi dans sa doctrine les deux éléments suprêmes que la philosophie de son époque avait déjà conquis. Ce n'est pas exagérer la gloire d'Anaxagore, que de dire qu'il a montré la voie à Socrate, à Platon et à Aristote.

Socrate fit, de la connaissance de l'homme, l'objet de toutes les recherches de la philosophie. De là vint la direction toute morale de ses études; et, avec l'admirable réserve qui caractérise son génie et qu'augmentait sans doute encore l'outrecuidance des Sophistes contemporains, ce sentiment sincère et profond de l'incertitude du savoir humain. La conviction de sa propre ignorance était à ses yeux le point de départ, que devait prendre tout vrai philosophe, pour arriver à la science. Mais le doute socratique n'allait point au scepticisme, comme suffiraient à le prouver le dogmatisme

1. Hégel, tom. 13, p. 393. — Tennemann, tom. 1, 298.

si puissant de Platon et celui d'Aristote, tous deux les successeurs légitimes et directs de Socrate. Avec la méthode, toute pratique et toute vivante, qui éclate dans les dialogues de son élève, il était impossible que Socrate formulât didactiquement des règles; il ne semble même pas qu'il y ait jamais songé; mais la dialectique, entre ses mains, avait pris une allure sage et toute rationnelle, qui fait, pour Aristote, le grand mérite de Socrate. On a vu plus haut que le Stagirite admirait deux choses en lui : l'art de l'induction et l'art des définitions (Voir plus haut page 43).

Par suite de cette direction générale, Socrate chercha surtout à connaître les objets, par la nature même de l'idée qu'ils provoquent dans l'esprit; et l'on pourrait prétendre avec raison que Platon, dans le système des Idées, n'a fait que développer un germe socratique.

A dater de Socrate, et par suite de son influence, les études de la plupart des philosophes s'adressèrent à la théorie de la connaissance. Ainsi, les purs socratiques, les élèves directs du maître, écrivirent presque tous sur ce sujet. Criton¹ l'avait traité dans quatre ouvrages différents; Simon le corroyeur, qui écrivait des dialogues de Socrate, même avant Platon, Simias de Thèbes, avaient suivi cet exemple. Les titres seuls de leurs écrits nous restent, mentionnés par Diogène

1. Diogène Laërce, liv. 2, sect. 121, 223, 124. — Ed. Mgn.-Mab.

Laërce ; mais ces titres suffisent pour indiquer le sens précis de leurs études. Cébès, bien qu'il méprisât la dialectique, s'occupait cependant de ces investigations ; et l'on peut conjecturer d'un passage de Diogène ¹, que déjà il avait remarqué la possibilité de convertir les propositions, puisque, dit l'historien de la philosophie, il changeait l'affirmation en négation.

Dans les écoles collatérales et secondaires, le mouvement fut à peu près identique et aussi actif. Mais dans l'école cyrénaïque et dans l'école cynique, le principal effort porta sur la morale, bien que la dialectique n'y fût pas tout-à-fait négligée. C'est dans l'école mégarique, et sous la direction d'Euclide, hôte de l'école socratique, à Mégare, après le martyre de son chef, que la dialectique fut à peu près exclusivement cultivée. Le travail y fut du reste peu fécond, et malgré les enseignements socratiques, l'école mégarique, sur les pas des Éléates et surtout des Sophistes, s'adonna sans réserve à ces arguments captieux, qui lui ont valu le surnom d'éristique. On les rattache presque tous à Eubulide, contemporain d'Aristote, et qui, blessé sans doute des théories du Stagirite sur les Sophistes, fut un de ses adversaires les plus prononcés, mais les moins redoutables.

Dans Platon, le véritable et légitime développement des doctrines de Socrate se produisit avec

1. Diog. Laërce, liv. 2, sect. 136.

un éclat et une abondance, dont le génie grec, tout brillant qu'il était dès lors, n'avait jamais offert d'exemple. Les formes mythiques elles-mêmes, dont Platon voilait souvent sa pensée, étaient à la fois, une chaîne qui l'unissait à la philosophie antérieure dont elle procédait, et un charme de plus pour l'imagination si sensible de la nation à laquelle il s'adressait.

C'est Platon qui sépare définitivement les sens de l'esprit, et il accomplit ce divorce éternel avec une incomparable puissance. L'âme humaine s'aperçoit alors elle-même pour la première fois avec tous les éléments essentiels qui la font si admirable et si incompréhensible à la fois. Dans cet océan de lumière dont elle est inondée, elle demeure comme éblouie. La contemplation du beau, du saint, du divin, la pénètre et la brûle. Elle trouve pour exprimer les transports dont elle est animée, des hymnes saints de poésie, de tendresse, d'amour, que le christianisme lui-même, dans ses plus pieuses extases, put à peine égaler. Platon est la pythie sacrée, le prophète divin, qui unit, dans un lien désormais indissoluble, la terre au ciel; et c'est de lui, comme d'une source suprême, qu'est descendu ce torrent des idées religieuses, qui, accru aussi par d'autres canaux, a purifié l'humanité, et la désaltère encore dans ses ondes.

C'est de cette inspiration sublime, que vient à Platon l'idée suprême de la science et de la

sagesse, reposant toutes deux dans le sein de la Divinité, cette dialectique, qui domine et unit toutes les sciences humaines dont elle est la clef, cette philosophie, dont l'homme éclairé se fait un appui pour gravir à ces hauteurs merveilleuses, et cette morale dont la science ne peut jamais s'isolier, sous peine de se dessécher et de mourir. La science et la vertu ne sont, on peut dire, qu'une seule et même chose pour Platon; et de là, l'union intime des deux termes de la vie humaine; la pensée et l'action, la théorie et la pratique, en un mot, l'activité de l'âme et celle du corps.

Tennemann¹ a remarqué que Platon, sans avoir écrit de traité spécial, connaissait cependant presque toutes les règles de la Logique, et qu'il avait réuni de nombreux matériaux pour le monument qu'éleva son disciple. La remarque est vraie, mais il ne faudrait pas cependant pousser cette assertion trop loin. Sans Platon, il est douteux que la Logique eût pu naître telle qu'elle est constituée dans le Stagirite; mais il faut reconnaître aussi que, non seulement, Aristote a coordonné des matériaux, mais qu'il en a lui-même réuni et créé, plus qu'il n'en avait reçu.

La dialectique, pour Platon, comprend à la fois la science de la pensée et la science de l'être. Ainsi, la Logique et l'Ontologie sont pour lui tout-fait confondues; et le système des Idées, tout

1. Tennemann, hist. de la philos. Tom. 2, pag. 176.

admirable qu'il est, peut cependant être regardé comme une perpétuelle immolation de la réalité à l'entendement, de l'être à la pensée. Sans nul doute, les mérites de Platon sont immenses en Logique, et Aristote en a largement profité. Ainsi, c'est à Platon qu'appartient incontestablement cette séparation profonde, admise aussi par son élève, de l'entendement et de la sensibilité, c'est-à-dire, des deux sources d'informations que l'âme possède. Il a parfaitement distingué le πάθημα de l'âme de l'αἴσθησις, qui se borne au sens; il a établi que l'objet propre de la connaissance, c'était l'immuable, l'absolu, l'éternel, avec qui l'entendement est en relation: et comme les sens ne donnent jamais que le particulier et le changeant, il en a conclu que toute idée, s'appliquant à plusieurs objets, ne vient pas des sens, mais remonte à Dieu lui-même. Logiquement, les idées sont parfaitement claires, bien qu'en Métaphysique et en Ontologie elles puissent paraître obscures et insuffisantes; en Logique, elles ne sont pas autre chose que les espèces et les genres.

Platon, en outre, a senti toute l'importance du principe de contradiction, qu'il exprimait, il est vrai, sous une autre formule, moins précise, mais tout aussi certaine; il a entrevu la valeur des oppositions et des contraires; il a établi la nécessité des propositions générales dans tout raisonnement, sans en essayer toutefois la théorie; il vit bien que la négation est toute logique, et que l'af-

firmation seule est réelle; il traça une méthode de distinction et d'induction; enfin, en essayant, l'un des premiers, quelques recherches scientifiques sur le langage, et en continuant celles de Prodicus et d'Eutyphron, les Sophistes, il élargit cette voie nouvelle, et ouvrit la porte à des découvertes ultérieures, tout incertaine que fût encore sa science étymologique:

Certes, ce sont là d'éminents services; mais, dans Platon encore, la science, proprement dite, n'est pas née; elle est à l'état de germe et d'inspiration. Les points fondamentaux sont entrevus; mais aucun n'est encore fixé, et encore moins l'ensemble en est-il constitué.

C'est ici le lieu de considérer, si Platon, comme on l'a prétendu plus tard, a divisé la philosophie, en Logique, Physique, et Morale, division qu'auraient suivie Xénocrate et Aristote lui-même. Mais, sur cette grave question, il serait très difficile de trouver rien de précis dans Platon, non plus que dans Aristote lui-même. Si, pour le dernier en particulier, on peut citer quelques passages où cette division semble admise, on pourrait en alléguer d'aussi nombreux où elle semble méconnue. De plus, que devient la Métaphysique dans cette classification? On peut dire pour Platon, qu'il a identifié la Logique et la Métaphysique dans sa dialectique suprême; mais cette assertion n'est pas soutenable pour Aristote, qui a partout séparé de la manière la plus formelle la πρώτη φιλοσοφία, la

Métaphysique, de la science analytique ou Logique. On serait donc d'autant moins en droit d'attribuer à Platon cette division de la philosophie, qu'elle est encore fort incertaine dans son élève Aristote qui ne l'a jamais établie théoriquement avec la certitude qu'elle comporte, et dont les ouvrages semblent, de fait, en indiquer une tout autre dans leur ensemble.

Avec Platon se terminent les recherches que nous comptons faire sur l'état de la Logique avant Aristote. Voici quels sont les résultats obtenus :

La philosophie grecque, partie d'une ignorance absolue, non seulement des facultés, mais aussi de l'existence même de l'âme, a bientôt aperçu à côté de l'objet observé le sujet qui l'observe; en deux siècles et demi, la pensée est arrivée à la conscience pleine et définitive de toutes ses puissances, avec l'inimitable génie de Platon; et c'est de l'école d'Élée surtout qu'est sortie ce qu'on pourrait appeler cette découverte de l'âme. Mais dans Platon il n'y a point de science proprement dite, non plus que dans ses devanciers, tout inspiré qu'il est de l'esprit socratique. Des aperçus ingénieux ou profonds, des tentatives plus ou moins heureuses, des matériaux épars et incomplets, des embarras de polémique dont Platon lui-même avait souvent été gêné, voilà ce qu'Aristote trouvait dans la carrière, où il entrait et qu'il devait parcourir seul dans toute son étendue.

Je ne crois pas avoir, dans ces préliminaires, sacrifié les titres d'aucun philosophe à la gloire du Stagirite. J'ai montré dans toute leur valeur les efforts tentés avant lui ; mais c'est précisément la vue réelle de ce qui l'avait précédé, qui doit prouver, à tout esprit sincère, que le titre de fondateur et de père de la Logique lui appartient bien justement ; l'ignorance, ou la mauvaise foi de l'en-
vie, a pu seule le lui contester.

CHAPITRE TROISIÈME.

De la Logique dans Aristote.

On a déjà remarqué plusieurs fois que, dans Aristote, ne se trouvait pas le nom spécial de la science qu'il a fondée ; et que *Logique*, entendu substantivement, était de beaucoup postérieur au Stagirite. De là il suit que la Logique, telle que nous la comprenons aujourd'hui, n'est pas plus séparée théoriquement du reste de la philosophie, dans Aristote, qu'elle ne l'est dans Platon. Mais en fait elle l'est, d'une manière incontestable, puisque l'Organon, que ce soit du reste l'auteur lui-même ou ses successeurs qui l'aient mis en ordre, forme un corps de doctrine parfaitement distincte.

On ne voudrait point ici reprendre, même en

partie, le résumé fait plus haut des principes de l'Organon ; mais si on se les rappelle , il suffira de les comparer à l'esquisse de l'histoire de la Logique avant Aristote , pour en comprendre toute la valeur et toute l'originalité. La théorie du raisonnement a désormais une base scientifique large et solide, sur laquelle elle peut reposer. Les formes de la pensée ont été étudiées, classées, analysées dans toutes leurs nuances; les lois ont été déduites, et la connaissance s'appuie désormais sur le syllogisme et la démonstration, comme sur deux colonnes inébranlables. Cette découverte du syllogisme, si vainement contestée depuis, porte en elle quelque chose de vraiment prodigieux. Rien ne la révèle avant Aristote; après lui, rien ne la peut renverser. Une école de philosophie a tenté inutilement, après dix-huit siècles, d'en nier la vérité et la valeur; ses efforts impuissants n'ont pu prévaloir; l'esprit philosophique, à l'heure qu'il est, vit de nouveau de la foi aristotélique, et il croit, d'après elle, à des principes généraux et indémonstrables dans l'intelligence, sources de la démonstration et du syllogisme.

Mais quelle que soit, pour Aristote, l'indécision des limites de la Logique, on a certainement eu tort de la lui faire confondre avec la philosophie première ou la Métaphysique; il est vrai qu'au début de son système, Aristote doit nécessairement s'occuper de l'être en général, de l'objet de la pensée; et qu'à ce point délicat la Logique et la

Métaphysique sont bien près de s'unir, sans qu'il soit possible de les discerner nettement; mais les Catégories, à les examiner de près, ont dans l'Organon une tout autre valeur que dans l'Ontologie d'Aristote, proprement dite; et les dix genres de l'être y sont surtout considérés sous le rapport de la pensée, et des formes qu'elle revêt dans les mots.

Si Aristote n'a pas séparé positivement, par une théorie expresse, la Logique du reste de la philosophie, il ne l'a pas non plus conçue aussi purement qu'on l'a fait après lui. Il y a laissé encore un alliage de rhétorique, qu'on en a plus tard entièrement isolé. Les Topiques l'attestent assez, et l'on doit se rappeler, en outre, que les anciens commentateurs comprenaient dans l'Organon (*εις τὰ ὀργανικά*), le traité de la Rhétorique et la Poétique elle-même.

Mais ces deux défauts n'empêchent pas que la Logique, dans Aristote, n'apparaisse avec une plénitude et une perfection dont rien jusque là n'avait donné l'exemple, et que rien après lui n'a pu accroître. On a dit qu'Aristote avait pris l'empirisme pour base de son système, mais sans le prouver; cette assertion n'est pas exacte, prise dans toute son étendue; pour qu'elle le devienne, il faut la restreindre. Le vrai mérite d'Aristote, c'est d'avoir réuni, dans sa théorie, les deux grandes directions que depuis trois siècles suivait la pensée grecque. Au sensualisme des Ioniens, à l'idéalisme des Éléates, il substitua un système

plus vaste, où l'un et l'autre avaient leur place, bien que leurs domaines y restassent fort distincts. Aristote mit à profit toutes les découvertes antérieures aux siennes ; et les inspirations de Platon, tout éloignées qu'elles semblent du génie didactique et sévère du Stagirite, lui furent éminemment utiles. Sans remonter, autant que son maître, à l'origine et à la formation des Idées, il comprit que la Logique devait surtout s'occuper des lois du raisonnement, et il les a tracées, comme le dit Tennemann ¹, avec une admirable sagacité (*bewunderungs-würdigen Scharfsinn*). Ce fut ainsi qu'il arriva, par une voie presque mathématique, à identifier la vérité logique et la vérité objective, la vérité de la pensée et celle de l'être, point suprême où tendaient toutes les philosophies antérieures, mais qu'aucune n'avait pu atteindre. Ce n'est pas, du reste, qu'Aristote ait entièrement confondu ces deux ordres de vérités ; il les a étudiés tous deux à part, et son grand effort, après une analyse profonde et complète, c'est de démontrer que l'un ressemble à l'autre, en ce que l'esprit humain peut se fier à sa propre pensée et à ses lois, comme il se fie à la réalité du monde. On a pu blâmer, avec quelque raison, le Stagirite, d'avoir incliné de ce dernier côté, et d'avoir accordé plus de confiance à l'observation qu'à la connaissance même des prin-

¹ 1. Tennemann, tom. 3, p. 78.

cipes; mais Ritter¹ même, qui lui adresse ce reproche, est forcé d'avouer qu'Aristote « part cependant de la conviction la plus ferme sur les principes élevés de la science. » C'est que, dans ces appréciations si délicates des parts que l'être et la pensée réclament dans la vérité, il est prodigieusement difficile de trouver le point d'équilibre. C'est Aristote qui, le premier, sut le fixer d'une manière à peu près exacte; c'est là sa gloire; et aucun esprit impartial et éclairé ne saurait la lui contester.

C'est avec la théorie d'Aristote que commence, on peut dire, le vrai dogmatisme. Il a donné à l'esprit humain une foi en lui-même, que rien désormais ne saurait éteindre. Le Platonisme, tout admirable qu'il est, laissait plus de place au scepticisme; et, en peu de temps, l'école platonicienne arriva, par une pente irrésistible, à toutes les misères du doute, malgré les efforts les plus énergiques pour s'en défendre. L'Académie, quatre ou cinq fois renouvelée, aboutit quatre ou cinq fois au même résultat, que ne produisit jamais le Péripatétisme.

Avec la logique d'Aristote, se trouve donc fermée cette longue carrière de doutes et d'incertitudes, qu'avait parcourue l'esprit philosophique depuis Thalès; et désormais, elle ne peut plus se rouvrir, pour quiconque suivra les pas du Stagirite; car,

1. Ritter, tom. 3, p. 37, trad. franç.

le Stagirite a découvert la vérité, et, sur ce terrain solide, le pied ne peut plus glisser à la philosophie.

DEUXIÈME SECTION.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la Logique après Aristote.

On a pu déjà pressentir ce que devait être, après cet inébranlable dogmatisme du Stagirite, l'existence de la Logique : elle ne peut être qu'un écho du philosophe, ou une opposition impuissante contre des théories qui ont pour elles l'appui de la vérité. Les partisans de la logique péripatéticienne sont infiniment plus nombreux que ses adversaires; mais cependant, l'hostilité commence presque en même temps que la doctrine apparaît; et la lutte s'engage, comme plus tard, par le sensualisme. Epicure essaie d'opposer, aux théories d'Aristote, sa canonique, recueil de quelques règles fort sages pour guider l'esprit dans ses travaux, mais qui, par leur simplicité même, sont comme une négation de la science. C'est ce que tentèrent, dix-huit siècles plus tard, Descartes et Mallebranche. Mais l'école d'Epicure eut peu d'in-

fluence, parce qu'elle avait peu de portée; elle n'eut d'action qu'en Morale, où elle contribua plus que toute autre à saper les vertus tout humaines sur lesquelles reposait la société antique, et à livrer le paganisme à la religion nouvelle, en détruisant les grands caractères et les nobles cœurs.

A côté d'Epicure, les Stoïciens, ses adversaires en Morale, ne le furent pas moins en Logique. Ils adoptèrent d'abord la syllogistique entière du Stagirite, et ils lui restèrent constamment fidèles; puis, ils s'appliquèrent à la développer, et tombèrent bientôt dans les subtilités, que revèlent assez les débris de leur doctrine parvenus jusqu'à nous. Les Stoïciens tentèrent une réduction des Catégories, et des recherches nouvelles sur le critérium de la vérité, sur la représentation des objets dans l'âme, sur l'idée du général; mais dans tous ces travaux, d'ailleurs trop peu connus, la seule théorie originale que le Stoïcisme puisse réclamer est celle du syllogisme hypothétique, négligée par Aristote, sans doute comme de trop peu d'importance.

Avec les Stoïciens, commencent et finissent les progrès si faibles que la logique péripatéticienne fit dans l'antiquité. Après eux, vient le règne des commentateurs, nés aussitôt après le maître et dans le sein même de son école; et le règne des commentateurs est celui de la paraphrase et de l'explication, fidèle, parfois savante, mais dénuée

de toute spontanéité, et presque de toute valeur, sous le rapport de la pensée. Le service que rendent les commentateurs, c'est d'entretenir le goût de l'étude en la rendant plus accessible au vulgaire des esprits, service que la philosophie ne saurait aujourd'hui mépriser, puisqu'il est le seul que, pendant plusieurs siècles, elle fut capable de rendre à l'humanité.

Les Arabes et les Scholastiques continuèrent l'œuvre des commentateurs grecs et latins; les derniers surtout la complétèrent en s'y appliquant avec plus de méthode, avec une analyse infiniment plus délicate, et par suite plus utile; et enfin, en perfectionnant, par des procédés matériels et graphiques, l'intelligence de théories qui réclamaient, pour être bien comprises, une force d'attention plus qu'ordinaire. Tel fut le rôle des commentateurs des premiers siècles et de ceux du moyen-âge. Mais, à cette seconde époque, le génie européen, favorisé par des circonstances meilleures, retrempé aux sources de la conquête et de l'invasion barbares, commença à donner quelques signes de vie, gages assurés d'une future renaissance, dont le xvi^e siècle devait être témoin.

La Réforme tout entière, après quelques hésitations de courte durée, adopta l'exégèse logique avec autant d'ardeur que celle de l'Évangile; et le péripatétisme ne reçut jamais de culte plus fervent que celui des écoles protestantes, inspirées par le génie de Mélanchton. Mais il faut ajouter

que par suite, sans doute, de l'esprit d'indépendance dont la Réforme était animée, jamais l'admiration pour Aristote ne fut fondée sur une étude plus vraie, ni plus intelligente, de ses œuvres. Les commentaires dus aux professeurs des universités allemandes, aux seizième et dix-septième siècles, suffiraient pour le prouver.

- Mais, c'est aussi avec le seizième siècle que commence, contre la logique d'Aristote, une opposition, qui lui fut peu dangereuse, et qui ne doit, en définitive, que consolider sa gloire. Ramus, précédé par quelques logiciens allemands de la fin du quinzième siècle, donna le signal d'une manière éclatante, si ce n'est décisive; et il est probable que la hardiesse de ses attaques fut, en partie, cause de la mort déplorable qu'il trouva dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Bacon reprit et continua l'œuvre de Ramus, favorisé par l'appui de quelques universités, en Allemagne, en Angleterre, et en Ecosse; il proscrivit dans un anathème général la logique péripatéticienne, qu'il n'avait point étudiée aussi consciencieusement que son prédécesseur; et il tenta d'y substituer une méthode qu'il a laissée fort obscure, fort embarrassée, et surtout fort incomplète.

Descartes, fidèle expression de l'esprit nouveau, poursuivit l'essai de Bacon; et dédaigneux de la Scholastique et de l'antiquité, qu'il connaissait moins encore que le philosophe anglais, il parut vouloir supprimer, par les quatre principes de son

admirable méthode, l'étude d'une science tout entière, qu'ils ne pouvaient point du tout remplacer. Les élèves de Descartes, moins prévenus que lui, instruits d'ailleurs aux fortes et lumineuses études du dix-septième siècle, réhabilitèrent, tout en croyant la combattre, la logique d'Aristote; et le livre de Port-Royal, inspiré par Descartes, rédigé peut-être en partie par lui, n'est qu'un abrégé de la doctrine péripatéticienne qu'il éclaircit, que souvent il critique, mais sans laquelle, cependant, il n'aurait point été composé.

Ce mouvement d'opposition, commencé par Ramus, continué par Bâcon, Descartes, et Port-Royal qui le favorisait implicitement en ne le combattant pas, fit de nouveaux progrès entre les mains de Locke, compatriote du baron de Vêrulam, esprit plus profond que lui, et surtout moins pédantesque; et quand la gloire de Locke, importée sur le sol de France par la philosophie du dix-huitième siècle, eut fait la fortune prodigieuse que l'on sait, la logique d'Aristote subit, partout où les doctrines de Locke furent embrassées, le mépris dont le philosophe anglais l'avait poursuivie, jusqu'à ce qu'enfin, dans l'école de Condillac et celle des idéologues, toute estime pour elle disparût complètement, en même temps que toute connaissance de ses principes et de son histoire.

Dans ces sentiments du dix-huitième siècle, pour une doctrine qui avait instruit et alimenté l'esprit

humain pendant près de deux mille ans, il n'y a rien qui ne s'accorde avec le rôle admirable, mais terrible, qu'il était destiné à jouer. Moins aveuglément dédaigneux du passé, plus juste appréciateur des mérites qui avaient précédé le sien et avaient préparé, plus reconnaissant des bienfaits que la civilisation avait reçus des âges antérieurs, il aurait procédé à son œuvre de destruction avec moins de foi, et certainement aussi, avec moins de puissance. Dans ce vaste naufrage des idées du passé, la logique d'Aristote fut une des premières victimes immolées à l'esprit nouveau. Le discrédit et le ridicule où la scholastique était tombée, renvillirent sur le père de l'École, sur l'illustre fondateur de la science; et le dix-huitième siècle, revenant cependant à des théories qu'on avait crues trop long-temps celles du Stagirite, oublia l'inventeur auquel on prétendait pourtant les attribuer. Il ne sut pas, dans son profond mépris, distinguer, comme le protestantisme l'avait fait, la pure doctrine péripatéticienne des vêtements étranges que le moyen-âge lui avait imposés.

C'était des écoles protestantes et de l'illustre adversaire de Locke que devait naître un mouvement tout contraire, c'est-à-dire, une appréciation juste du passé, et une intelligence plus vraie de ce qu'avaient été le Péripatétisme et la Scholastique, dans les destins de l'humanité. Leibnitz, qui, sur le titre de son premier ouvrage, proclamait qu'Aristote n'était pas irréconciliable avec l'esprit nouveau,

réhabilita, autant qu'il fut en lui, et la Scholastique dans laquelle il trouvait de l'or mêlé à des scories, et le génie d'Aristote, créateur, à ses yeux, du syllogisme, l'une des plus belles inventions de l'esprit humain.

Cette réaction de Leibnitz se prolonge jusqu'à Kant et Hégel qui relèvent la gloire logique du Stagirite soutenue d'ailleurs par des mains étrangères à la philosophie, mais qui ne lui en furent que d'autant plus utiles. Plusieurs des grands géomètres du dix-septième siècle s'occupèrent, sur les traces de Leibnitz, de la théorie du syllogisme: Bernouilli, Euler qui la rendit si parfaitement intelligible, Lambert, et quelques autres. Grâce à cet admirable esprit de conciliation qui fait, en philosophie, l'un des grands mérites du fondateur du Calcul intégral et de la Géologie, la logique d'Aristote conserva ses droits, du moins en partie, auprès des esprits sérieux. Leibnitz, par ce goût de sage admiration pour le passé, ne rendait pas seulement service à la philosophie; c'était un bienfait plus vaste encore; en présence d'un siècle qui devait rompre si violemment avec la tradition des ancêtres, proclamer ainsi la haute valeur de leurs travaux, c'était faire un fécond appel à l'esprit de conservation éclairée, qui ne devait cependant naître qu'après plus d'un siècle de renversement et de rénovation.

Kant, adversaire, au premier moment, de la subtilité syllogistique, en vint plus tard à reconnaître

la vérité des théories du Stagirite; et avec la grave autorité de sa parole, il déclara que la Logique proprement dite avait été fixée par Aristote, et qu'il n'y avait jamais rien été ajouté, de même non plus qu'il n'y avait rien à y modifier.

Chose assez bizarre! en même temps que le génie si austère de Kant témoignait hautement son admiration pour Aristote, un homme d'un esprit fin et sage, mais assez léger, et qu'on ne s'attendait guère à trouver sur ces rudes chemins, cherchait, à la fin du dix-huitième siècle, à réhabiliter en France la gloire du Stagirite. Cet homme, c'était Marmontel, qui, dans une logique à l'usage des enfants, reprenait formellement et expliquait les principes des Analytiques, en les mettant à la portée des jeunes intelligences auxquelles il s'adressait.

Mais cet essai de Marmontel, si contradictoire à l'esprit de son siècle, et si éloigné des légèretés dédaigneuses de Condillac, fut à peu près stérile; et M. Destutt de Tracy, enlevé, il y a quelques mois à peine, à la philosophie, poursuivait contre la logique d'Aristote des attaques, sous le poids desquelles elle reste encore aujourd'hui en France. Mais l'Académie des Sciences morales et politiques contribuera sans aucun doute à en repousser l'exagération, en appelant l'attention du public savant sur des questions si long-temps délaissées. Déjà quelques esprits supérieurs, et entre autres le

célèbre M. Joseph de Maistre, avait pris les devants, comme l'atteste l'ouvrage posthume où il défend, avec tant de hauteur, Aristote contre Bacon ; et tout récemment, on pourrait citer la logique de M. Dameron, où l'auteur, sans exposer dans leur ensemble les théories d'Aristote, en montre cependant la haute valeur.

Hégel, en Allemagne, a partagé l'admiration sincère de Kant, et il l'a beaucoup étendue encore ; il a réhabilité, autant qu'il a dépendu de lui, la doctrine aristotélique tout entière, et il n'a pas craint de proclamer le philosophe de Stagire, « le plus digne d'être étudié parmi les anciens. » Hégel a donné le premier l'exemple, en faisant à cette philosophie les plus larges et les plus heureux emprunts ; et l'on peut dire que cette résurrection nouvelle du péripatétisme, qu'annoncent de toutes parts les travaux philologiques et philosophiques dont il est l'objet, sera due en grande partie à l'influence du philosophe de Berlin.

En même temps, en Angleterre, et dans le sein de l'école Écossaise, un esprit supérieur, M. Hamilton, dont les travaux seront bientôt connus et appréciés en France, a pris la défense de la logique d'Aristote¹. Il en reconnaît tout le mérite, sans en dissimuler cependant les imperfec-

1. M. Hamilton s'est fait connaître par plusieurs articles fort remarquables dans la *Revue d'Édimbourg*, un entre autres sur la Logique. M. Peisse doit en publier bientôt une traduction.

tions ; et l'on peut espérer qu'appelé à la chaire de Logique de la première université Anglaise, M. Hamilton saura faire tourner au profit de la science et de la philosophie, les travaux mêmes de son enseignement.

Tel est donc le point où en est aujourd'hui l'histoire de la logique péripatéticienne ; admirée par l'Allemagne qui n'a pas cessé de l'étudier, par l'Angleterre qui, après un oubli de près d'un siècle, revient à des travaux dont elle n'a jamais entièrement méconnu l'importance, par la France qui, après un oubli plus long et plus complet, sent de nouveau la valeur de théories qu'elle eut jadis la gloire de faire connaître à l'Europe, aux temps de la Scholastique, la Logique d'Aristote semble renaître à une troisième vie. Le cercle de la Logique a été, comme on le sait, étendu considérablement depuis un demi-siècle, puisque la philosophie y a fait entrer la théorie complète de la connaissance, sensibilité et entendement ; mais la logique d'Aristote n'en demeure pas moins encore, à l'heure qu'il est, le plus puissant effort qu'ait jamais fait l'esprit humain, pour arriver à l'observation des lois immuables qui le régissent. Par un bonheur qu'il faut attribuer peut-être uniquement à la sagacité du génie, le Stagirite a trouvé, dans l'étude de l'intelligence humaine, la portion qui peut le mieux être soumise aux déductions sévères de la science, arrivée par ses soins à une rigueur toute mathématique.

CHAPITRE CINQUIÈME.

D'Épicure et des Stoïciens.

Chronologiquement, il conviendrait de traiter ici des successeurs directs d'Aristote, Théophraste, Eudème, etc. ; mais cette partie de l'histoire de la Logique, se lie mieux à celle des commentateurs dont les élèves du Stagirite furent les premiers modèles. Ce n'est pas que Théophraste et Eudème n'aient fait quelques additions à la doctrine du maître ; mais ils la suivirent religieusement, et en cela ils ont été les précurseurs d'Alexandre d'Aphrodise, et des commentateurs suivants. Épicure et les Stoïciens ont donc plus d'originalité, l'un en cherchant à substituer une méthode fort courte et contenue dans quelques règles, aux méthodes longues et pénibles suivies dans les écoles de son temps ; les autres, en développant le système péripatéticien, et en créant la seule Logique qui ait eu quelque renom dans l'antiquité, après celle du Stagirite.

Épicure fut contemporain de Zénon, l'austère fondateur du Portique, et tous deux florissaient moins d'un quart de siècle après Aristote ; mais comme le Stoïcisme, entre les mains de Zénon, paraît avoir fait peu de progrès, surtout en Logique, il convient de s'occuper d'Épicure et de

sa doctrine, avant la doctrine stoïcienne. Un mérite commun à toutes les deux, c'est que, par des moyens tout-à-fait différents, elles essayèrent de fonder le dogmatisme, et de combattre ainsi le scepticisme qui, avec l'Académie et avec Pyrrhon, commençait à s'attaquer de toutes parts au cœur de la société grecque. Ce qui sépare profondément Épicure des Stoïciens, c'est qu'Épicure, par haine des règles qu'il méprisait, ainsi que la science, ne voulut se fier qu'à un bon sens vulgaire, et peu élevé, sur les principes de la connaissance, tandis que les autres, au contraire, acceptant toute la théorie péripatéticienne, cherchèrent à construire, sur cette base, un second monument plus complet que le premier. Le système d'Épicure, original en Physique, et nouveau tout au moins en Morale, avorta complètement en Logique, et ne servit même pas à signaler, par son impuissance, un écueil où plus tard d'autres philosophes vinrent se briser comme lui.

D'abord Épicure abaissa la Logique de la haute position où la plaçait la théorie péripatéticienne, et il en fit en quelque sorte l'instrument de la Physique, qui n'était elle-même que l'instrument de la Morale. Par suite de ses principes sur cette partie suprême de la philosophie, la sensibilité lui servit toute seule de point de départ, pour la théorie de la connaissance. L'élément supérieur d'Aristote se trouvait donc sacrifié à l'élément inférieur, le seul que conservât Épicure. A la sensi-

bilité, Épicure ajoutait, il est vrai, la mémoire; mais la mémoire n'était encore à ses yeux que la sensation transformée. Toute sensation pour lui est vraie en elle-même, comme l'avait déjà établi Aristote; et il ajouta que les représentations données à l'âme par la sensation, sont aussi vraies que la sensation elle-même. Du reste, il ne s'occupa nullement de l'activité spontanée de l'esprit, qu'il ne parut même pas soupçonner; et dans ses recherches proprement logiques, donnant aux mots l'importance de primitifs indémonstrables, il arriva sans peine à nier la possibilité de la définition et la valeur du principe de contradiction, si formellement établies par Platon et son disciple. La sensation était donc pour Épicure le principe unique de la pensée, et les deux degrés qu'il y reconnaissait, après la sensation, n'étaient encore que la sensation modifiée (*παθη, πρόληψις, δόξα.*)

Cette logique d'Épicure, réduite à dix règles fort simples, mais fort étroites, et dont la meilleure était la recommandation expresse de la clarté dans l'expression, comme Aristote l'avait déjà prescrit, cette logique a fait peu de progrès. Il ne fallait rien moins que la résurrection du sensualisme, au dix-huitième siècle, pour lui rendre l'importance que, jusque-là, l'histoire de la philosophie n'avait jamais pu lui donner. Tout ce qu'on peut dire ici à la louange d'un pareil système, c'est qu'il est conséquent, et que reconnaître le sens pour critérium unique de la vérité et source de la pensée, est un

principe parfaitement d'accord avec la théorie qui ne promet à l'âme que le néant après cette vie. Plus de vérité, plus d'existence éternelle; la pensée et l'être sont tous deux destinés à la mort.

Zénon s'occupa peu de Logique, bien qu'il eût été long-temps élève de Stilpon, et qu'il doive être, à cause de ces relations, considéré comme le continuateur de l'école mégarique, que le Stoïcisme absorba. Mais Zénon, réformateur austère des mœurs et de l'esprit grec, dut s'attacher surtout à la Morale, et tous ses efforts furent dirigés de ce côté. Cléanthe, son disciple et son successeur, resta fidèle à cette direction; et ce n'est guère que Chrysippe qui fixe, d'une manière définitive, la logique propre à l'école stoïcienne. Malheureusement, on sait en général très peu de chose des doctrines stoïques; et, sous le rapport qui nous occupe, la tradition est surtout défectueuse. Trois points, cependant, sont ici de toute certitude.

Les Stoïciens ne donnèrent pas à la Logique l'importance suprême que Platon accordait à la Dialectique, et Aristote à l'Analytique; mais ils adoptèrent, dans toute son étendue, la doctrine syllogistique, et ils s'efforcèrent de la compléter, en y ajoutant la théorie du syllogisme hypothétique. Cette théorie, du reste, ne paraît pas leur appartenir en propre, puisque Théophraste l'avait traitée avant eux; et l'on sait qu'à cet égard, ils poussèrent leurs recherches jusqu'à une subtilité qui est devenue proverbiale.

Sans refuser complètement à l'intelligence l'activité spontanée, dont Aristote avait fait la base de son système, comme Platon avait pris les Idées pour fondement du sien, ils insistèrent surtout sur le rôle de la sensibilité; et leur doctrine vint enfin aboutir à ce fameux axiôme, trop souvent attribué à l'école péripatéticienne: Il n'y a rien dans l'intelligence qui ne vienne des sens. Toutefois, les Stoïciens accordaient à la pensée une faculté d'assentiment (*συγκατάθεσις*), qui paraît contraire à cette doctrine fondamentale; mais les renseignements qui sont parvenus jusqu'à nous sont si peu certains et si confus, qu'il serait difficile de les mettre tous d'accord. On ne peut nier, cependant, que cette importance suprême n'ait été attribuée par les Stoïciens à la sensation, et en cela, ils ne faisaient qu'exagérer les principes péripatéticiens sur le rôle de la sensibilité.

Enfin, les Stoïciens tentèrent une réduction des catégories, qu'ils admettaient par conséquent, tout en prétendant les réduire à une forme plus scientifique. Simplicius nous apprend, dans son Commentaire sur les Catégories d'Aristote, que celles des stoïciens étaient au nombre de quatre: substance, qualité, absolu, relatif (*εις ὑποκείμενα, ποιὰ, πῶς ἔχοντα, καὶ πρὸς τί πῶς ἔχοντα*). On ne nous apprend pas comment ils étaient arrivés à ce résultat, et par quels arguments ils soutinrent cette division nouvelle.

Comme on le voit, c'est encore ici le mouve-

ment péripatéticien qui domine, bien qu'on ne l'avoue pas; et la doctrine logique d'Épicure, quoi que plus grossière, a certainement plus d'indépendance et d'originalité.

A côté de ces deux écoles principales, d'Épicure et de Zénon, en existent encore deux autres, qui ont de l'analogie, sans toutefois être identiques, mais, qui, toutes deux, firent peu pour la Logique; c'est le Scepticisme et l'Académie. Sous la direction d'Arcésilas, et plus tard, de Carnéade, qui n'ont laissé ni l'un ni l'autre aucun ouvrage, l'Académie arriva bientôt au doute; elle n'en sortit, plus tard, que quand l'inspiration chrétienne fut venue donner un modèle, et indiquer la voie au Néoplatonisme, qui, dans cette imitation, restait encore fidèle à la doctrine de son maître.

A l'époque de Carnéade, et déjà même avant lui, les recherches logiques aboutissent à la rhétorique. Les Stoïciens mêmes étaient entrés dans cette carrière, et quand la philosophie grecque essaya de s'introduire dans la République romaine, ce fut cette tendance toute pratique, qui lui assura une entrée et des succès, qu'elle n'aurait point obtenus autrement.

Ainsi donc, le mouvement des études logiques, après Aristote ¹, fut peu fécond dans les écoles voisines; mais, c'est que, dès cette époque,

1. Il faut remarquer cependant que les Stoïciens, et Chrysippe surtout, firent de nombreux ouvrages de Logique. A en juger par les titres

le génie grec est en pleine décadence; et, si la Logique vit encore quelque peu dans l'école stoïcienne, c'est au péripatétisme seul qu'elle le doit. Du reste, les successeurs directs d'Aristote, si l'on excepte Théophraste, semblent avoir partagé l'allanguissement général. Ils n'étudient même plus les ouvrages du maître, et s'inquiètent fort peu de faire prévaloir son dogmatisme scientifique, contre les incertitudes et les lacunes des doctrines dont il est entouré.

CHAPITRE SIXIÈME.

De Théophraste et des Commentateurs grecs.

Théophraste avait écrit presque autant que son maître sur la Logique. L'on peut voir dans Diogène Laërce la longue nomenclature de ses ouvrages, qui portent tous à peu près les mêmes titres que ceux d'Aristote, et ne faisaient sans doute que reproduire sa doctrine. A ce titre Théophraste pourrait passer chronologiquement pour

de ces derniers, tels que les donne Diogène Laërce, liv. 7, § 190 et suiv., il est évident que la doctrine d'Aristote est tout-à-fait dominante dans l'école stoïcienne. C'est cette multitude d'ouvrages qui valut sans doute à Chrysispe sa prodigieuse réputation de logicien. « S'il y avait une logique parmi les dieux, » disait-on, « ce serait celle de Chrysispe. » Diog., liv. 7, § 180.

le premier des commentateurs. Mais ce qui l'en distingue, c'est qu'il ne se contenta pas, comme eux, de suivre fidèlement les traces du maître; il développa le système, et y fit d'importantes additions. C'est ainsi qu'aux quatre modes de la première figure¹ reconnus par Aristote, il ajouta cinq modes indirects; plus tard, ils formèrent la quatrième figure, que, sur le témoignage d'Averroës, on attribue généralement à Galien. De plus, il s'occupa des syllogismes hypothétiques², mais il ne fit qu'effleurer ce sujet, au rapport de Boëce. Ce travail fut continué par Eudème, disciple d'Aristote, qui, sans faire une théorie complète, la poussa cependant assez loin, et prépara ainsi la voie à celle des Stoïciens.

Malheureusement aucun des ouvrages logiques de Théophraste et d'Eudème n'est parvenu jusqu'à nous, bien que Boëce au sixième siècle, les possédât encore très probablement. On doit croire que cette extension donnée par des disciples à la doctrine de leur maître, ne leur appartient pas en propre, et on peut la rapporter, sans exagération, au philosophe lui-même. C'est, en outre, ce qui semble résulter du passage d'Alexandre d'Aphrodise, où il parle des travaux de Théophraste sur les cinq modes indirects de la première figure.

Ainsi, l'on peut dire avec certitude que les deux

1. Alex. d'Aphrod., *Comm. sur les Prem. Analyt.*, p. 48.

2. Boëce, p. 606, de *Sylog. hypothet.*

reproches si souvent adressés au Stagirite, d'avoir omis les jugements hypothétiques, et de n'avoir pas connu la quatrième figure, sont tout-à-fait injustes. Et en effet il était peu croyable que l'inventeur si sagace et si profond de la théorie du syllogisme, ne l'eût pas conçue dans toute sa portée et tout son développement. Aristote a négligé les cinq modes indirects, et le syllogisme hypothétique, par la même raison; c'est qu'ils étaient de peu d'importance, comparés aux modes directs et au syllogisme catégorique. Il laissa ce soin à ses élèves, qui s'en acquittèrent d'après ses inspirations.

Outre les travaux originaux dont on vient de parler, il paraît qu'Eudème écrivit encore sur les Catégories, le Traité du langage, et les Analytiques, ainsi que Phantias d'Eresse, autre disciple d'Aristote. Mais il serait difficile de juger sur les vagues indications que fournit Ammonius (*Catég.*, p° 13, a), s'il s'agit de commentaires véritables. Ce qui est évident c'est qu'Eudème et Phantias ne pouvaient, en traitant de pareils sujets, s'écarter du système d'Aristote, ni prétendre à l'indépendance. Si donc ces ouvrages étaient plus que des commentaires, ils ne pouvaient être toutefois que des paraphrases; et c'est toujours la pensée du Stagirite reproduite et exposée, de quelque façon que ce soit.

On cite aussi quelquefois, à côté d'Eudème, son frère Pasiclès de Rhodes, qui commenta les Ca-

tégories. Straton, successeur de Théophraste, écrivit quelques traités qui paraissent se rapporter à divers points de la logique péripatéticienne : De l'accident, de la priorité, de la définition, etc. (Diog. Laërce, liv. 5, sections 59, 60). Avec Straton, tout rapproché qu'il est encore de l'origine, le mouvement créé par Aristote semble déjà épuisé dans ce qu'il avait d'original; et, à partir de cette époque, commence le règne du commentaire, seul enfantement dont le génie grec soit désormais capable en Logique.

On a vu (T. I, p. 47) que, sans aucun doute, les divers ouvrages qui composent l'Organon se trouvaient dans la bibliothèque d'Alexandrie, et que des discussions élevées sur l'authenticité des Catégories et des Analytiques, avaient été tranchées par la décision suprême des Interprètes attiques. De ceci on peut tirer cette conséquence, que les philosophes d'Athènes, comme ceux d'Alexandrie, commençaient dès lors à donner une haute importance à l'étude de la logique d'Aristote. Cependant on ne trouve, durant près de deux siècles, aucune mention de commentateur; et le premier, dont la date paraisse certaine, est Andronicus de Rhodes, célèbre aussi à des titres différents. D'autre part, on ne saurait croire que l'étude de la Logique ait pu être négligée complètement, par les grammairiens d'Alexandrie. Le Traité du langage rattachait directement l'Organon à toutes les recherches dont ils s'occupaient avec tant d'ardeur,

et bien que, parmi eux, ce soit surtout l'étude des mots qui paraisse avoir prévalu, ils ne pouvaient point cependant repousser des théories philosophiques si voisines de ces investigations. Mais on peut penser que, pour la Logique, comme pour tant d'autres branches de la connaissance, les travaux des Alexandrins ont péri, sans qu'il en soit même resté le souvenir. Il faut, du reste, ajouter que les doctrines d'Aristote, bien qu'elles fussent toujours cultivées, n'étaient point encore arrivées à ce degré d'importance qu'elles prirent plus tard. Dans les efforts où se perdait à cette époque, la pensée grecque, aux approches du christianisme, elle n'en était point encore arrivée à s'en prendre uniquement au passé, comme à un indispensable appui.

Andronicus, au temps de Sylla et de Cicéron, commenta les Catégories ; mais il ne s'était pas borné, à ce qu'il paraît, à une servile paraphrase ; il avait aussi discuté les questions (Simplicius *ad Categ.*, f° 6, b, et 15, 6), et il avait tenté une réduction des catégories, partagées par lui en deux classes seulement : l'absolu et le relatif. On sait en outre que, discutant l'authenticité de l'Organon, il rejetait l'Hypothéorie, dans les Catégories, et tout le Traité du langage. On a essayé de prouver plus haut, d'après les témoignages de l'antiquité, qu'Andronicus s'était trompé, et qu'il était impossible d'exclure de l'Organon ces deux parties indispensables. (Voir tom. 1, pag. 49, 53.)

C'est avec Andronicus qu'on peut faire commencer l'âge des commentateurs ; mais, d'Andronicus à Alexandre d'Aphrodise, leurs ouvrages ne nous sont pas parvenus. Le rôle des commentateurs fut d'éclaircir, pour les écoles, les obscurités de la doctrine, et d'aplanir aux élèves les difficultés de l'étude. Ce fut un grand service, mais un service tout négatif. La Logique, dès lors, n'excita même plus les discussions et les luttes qui avaient animé, quelques instants, la vie du Portique et de l'Académie ; elle fut une lettre morte, un code, auquel on se soumit servilement, et dont on perdit bientôt le sens. Peu à peu, les règles même du commentaire furent tracées, étroites et infranchissables ; les questions étaient posées, les solutions connues à l'avance et données par les maîtres. Le moule fut le même pour toutes les intelligences ; et la régularité fut poussée à ce point, que tous les commentateurs arrivèrent, de la meilleure foi du monde, à s'imiter mutuellement, et ne furent plus que des plagiaires ; l'on pourrait presque dire, de simples copistes. On a beaucoup critiqué cette méthode, et il serait, en effet, bien difficile de la défendre, mais il faut dire que les siècles qui l'adoptèrent, étaient incapables d'en supporter une autre. D'une part, la nature même de la Logique, achevée par le fondateur lui-même, poussait à ce servilisme ; et d'un autre côté, l'épuisement de la pensée grecque eût été bien plus complet encore, si ces études, toutes stériles qu'elles

étaient, eussent été abandonnées. Sans justifier la déplorable faiblesse des commentateurs, on peut du moins l'expliquer, et voir les causes invincibles qui l'amenaient, avec la ruine générale du paganisme.

Si même l'étude de la Logique dura si longtemps, c'est qu'elle se trouvait liée intimement à une autre étude plus vivante, et d'une application plus directe, celle de la Rhétorique. On sait quelle importance acquirent, sous la décadence de l'Empire romain, les rhéteurs et les sophistes. C'était de leurs rangs que sortaient la plupart des magistrats et des hauts fonctionnaires de l'État. Dans la vie politique des Romains, la parole menait à tous les honneurs, à toutes les dignités; et de là, l'importance capitale qu'on attachait à tous les arts, à toutes les sciences, qui avaient pour but de la rendre plus facile et plus parfaite. Les règles de la discussion durent tenir alors une place considérable; et le mélange de rhétorique qu'Aristote avait admis dans l'Organon, blâmable au point de vue d'une science sévère et bien déterminée, devint ainsi un avantage, dont profitèrent les études logiques. C'est par les Topiques que l'Organon fut d'abord connu des Romains; et c'est la seule partie à laquelle Cicéron semble s'être arrêté.

Parmi les disciples d'Andronicus, Boëthius de Sidon est le plus connu. Il avait commenté les Catégories, et, de plus, il avait, dans un ouvrage

original, soutenu la théorie du relatif selon Aristote, contre la doctrine stoïcienne. Strabon¹, contemporain de Boëthus, en a parlé, et ses travaux paraissent avoir été connus jusqu'au vi^e siècle, puisque Ammonius² et David l'Arménien³, les citent encore à cette époque. Dans le même temps que Boëthus⁴, on peut mentionner Ariston Julietes de Céos qui commenta les Catégories, et un peu plus tard, Athénodore de Tarse, précepteur d'Auguste, stoïcien assez célèbre, qui prit la défense des Catégories réduites par son école, contre les Catégories péripatéticiennes⁵. Un Romain, nommé Cornutus⁶, attaqua les deux théories, mais on ne sait pas précisément quelle était celle qu'il prétendait y substituer. Cette polémique, du reste, mérite qu'on la remarque, d'abord, parce qu'il n'y en eut que de bien rares exemples, et ensuite, parce qu'elle prouve que la Logique, à cette époque, excitait encore un intérêt assez vif parmi les esprits éclairés.

On peut placer dans le premier siècle Eudore⁷

1. Strabon, liv. 16, p. 757.

2. Ammonius in Categ., f^o 5, a.

3. David, manuscr., 1939, f^o 176. — Simpl., f^o 42. — Simplicius appelle Boëthus : ὁ θαυμασιός, f^o 1.]

4. Cicéron, de Finibus, liv. 5, ch. 5. — Simplicius, f^o 41, a.

5. Simplicius, f^o 15, b.

6. Brandis, Mémoire sur l'Organon (Acad. de Berlin), p. 275.

7. Brandis, loc. laud.

l'académicien, Alexandre ¹ d'Égée, précepteur de Néron, Aspasius, qui avait commenté les Catégories et le Traité du langage, Nicostrate et Lucius ² dont parle Simplicius, comme ayant proposé des doutes sur divers points des Catégories, et peut-être aussi Nicolas de Damas³, qui vivait sous Auguste et Tibère.

Adraste d'Aphrodise vivait au commencement du second siècle; il avait fait, comme l'on sait, un livre célèbre sur l'ordre des livres d'Aristote, et il plaçait, ainsi qu'on l'a dit, les Topiques à la suite des Catégories⁴; mais en outre, il avait commenté cet ouvrage. Parmi ses disciples, Sosigène⁵ paraît s'être occupé de la logique d'Aristote. On peut également rapporter au second siècle quelques autres commentateurs, dont les noms seuls nous sont connus: Sotion, Achaïcus, Adrien, Atticus⁶ le platonicien. Herminus est célèbre pour avoir été le maître d'Alexandre d'Aphrodise⁷, et l'on doit croire qu'il commenta la plus grande partie de l'Organon.

Les deux commentateurs les plus importants

1. Buhle, Table des Comment., tom. 1 de son édit. — Galien, t. 6, p. 532. — Delib propr. 4, 366. — Boëce, ad interpret. ed. sec., p. 291.

2. Simplicius ad Categ., f° 1, a, f° 15, b, et f° 32, a, b, et 108, b.

3. Buhle, loc. laud.

4. Galien, tom. 4, p. 367, éd. de Bâle.

5. Brandis, loc. laud.

6. *Id. ibid.*

7. Amm., ad Categ., f° 10, a. — Alex. Aphr. in Analyt. pr., f° 41 et 50.

du second siècle sont, sans contredit, Galien et Alexandre d'Aphrodise. On a vu (Tom. I, p. 48), par les citations tirées de Galien, de quelle utilité nous pourraient être ses commentaires, si nous les possédions. Galien avait profondément étudié la logique des Stoïciens et la logique du Lycée; il avait commenté tout l'Organon, en exceptant peut-être les Topiques; mais il est probable que la plupart de ses manuscrits, consumés, comme il nous l'apprend lui-même, dans l'incendie du temple de la Paix, n'auront pas été reproduits, et qu'ils périrent dès cette époque. C'est sans doute une perte fort regrettable, malgré le peu d'importance que Galien semble attacher à ces travaux. La vaste étendue de ses connaissances, la netteté parfaite de son génie, l'étude approfondie de la matière, devaient rendre ces commentaires précieux à tous égards. On peut voir d'ailleurs, par le catalogue seul de ses ouvrages logiques, qui se montent à peu près à trente, que toutes les parties de la science lui étaient familières, et qu'il avait soigneusement examiné les théories de toutes les écoles depuis Platon. On n'a conservé de toutes ces recherches qu'un petit traité sur les sophismes, dont l'authenticité semble pouvoir être contestée avec raison. Galien ne paraît point avoir fait école; mais on ne peut douter que son influence sur les études logiques n'ait été considérable; le renom qu'il s'était acquis était assez illustre, pour que, plus tard, Averroës lui attribuât l'invention de la

quatrième figure, qui, comme on l'a vu plus haut, ne lui appartient réellement pas, et que, du reste, il ne paraît pas avoir jamais revendiquée.

Alexandre d'Aphrodise, professeur de philosophie à la fin du second siècle, sous Sévère et Caracalla, vécut à Athènes, et aussi à Alexandrie. Ses travaux sur la logique d'Aristote lui méritèrent le surnom de *ὁ ἐξηγητής*, le commentateur par excellence; et, en effet, ils ont la plus haute importance. Il ne nous en reste que trois parties : d'abord un commentaire sur le premier livre des Premiers Analytiques; puis un commentaire sur les Topiques, et enfin sur les Réfutations des Sophistes. Patrizzi a contesté ces deux derniers ouvrages au professeur d'Aphrodise, et ce n'est pas sans raison, comme l'a reconnu aussi M. Brandis.

Le grand mérite d'Alexandre pour nous, c'est d'avoir porté le premier la classification et la lumière dans la Théorie du syllogisme; nous n'avons pas son commentaire sur le second livre des Premiers Analytiques, bien qu'il en soit question dans le commentaire sur les Réfutations des Sophistes, (p^o 16, b, et p^o 20, a); mais ce que nous possédons suffit pour faire apprécier la méthode et le savoir d'Alexandre. Il a profondément étudié les théories qu'il expose; il paraît avoir aussi sous les yeux les ouvrages des anciens péripatéticiens, Théophraste, Eudème, et ceux de l'école stoïcienne. C'est dans son commentaire qu'on trouve, pour la première fois, cette distinction si utile et si simple de la quan-

tité et de la qualité des propositions. Elle est bien déjà, de fait, dans le *Traité du langage*; mais la nomenclature n'est point fixée dans Aristote, et de là une confusion et des embarras qui se représentent dans la théorie du syllogisme, et que les dénominations d'Alexandre font cesser entièrement. Il s'attache en outre à défendre (p. 35) l'emploi des lettres comme représentation des propositions concrètes, ce qui indique que, dès cette époque, et antérieurement aussi sans doute, on se plaignait de la contention d'esprit qu'exigeaient les abstractions continuelles du texte.

Il faut rappeler encore, à la gloire d'Alexandre, que ses travaux ne se bornèrent pas à l'exégèse, et qu'il a laissé quelques ouvrages originaux, entr'autres, son livre du *Destin*, qui annoncent plus d'indépendance d'esprit que n'en eurent la plupart des commentateurs qui écrivirent postérieurement.

On peut dire, sans exagération, que tous ceux qui vinrent après lui, dans les siècles suivants, ont été ses élèves, et fort souvent ses plagiaires. Philopon est peut-être le seul pour lequel on doit faire une exception honorable.

On a dit (Tom. 1, p. 130) qu'Alexandre, dans les divers commentaires qui nous sont parvenus sous son nom, admet toujours l'ordre actuel des parties de l'*Organon*, et le défend contre les attaques dont il paraît dès-lors être l'objet.

Quelques éditions attribuent par erreur à

en rien à développer ou à contredire la doctrine péripatéticienne.

Porphyre avait fait en outre un commentaire en sept livres, sur les Catégories, et un autre sur le Traité du langage ¹; ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Simplicius paraît les avoir possédés encore au sixième siècle.

Jamblique, qui vécut sous Constantin, avait commenté les Catégories et les Analytiques. Maximus, l'un de ses disciples, avait aussi travaillé sur les premières : ces ouvrages sont perdus. Le seul qui nous reste de l'école de Jamblique est le petit livre de Dexippe, l'un de ses élèves, sur les Catégories, qu'il défend contre les attaques de Plotin ². Dexippe témoigne qu'aucun système n'avait excité, dans les écoles, autant de discussions que celui des Catégories, même parmi les péripatéticiens. Pour lui, il se déclare en faveur d'Aristote, et il approuve complètement le nombre et l'ordre donnés par le maître. Quoique l'ouvrage de Dexippe n'ait pas une fort grande importance, il ne faudrait pas cependant le confondre avec les commentaires ordinaires. On y sent encore quelque vie d'intelligence, et la discussion même qu'il

1. Simplicius, *Comm. ad Categ.*, f° 1, a. — Boèce, p. 252, 295.

2. Dexippe, Venise, 1576, f° 37, b. — Jusqu'ici la traduction latine a seule été publiée : le texte grec attend toujours un éditeur, qu'il mérite à tous égards.

engage à l'honneur du Stagirite, prouve que ces matières excitaient encore un assez vif intérêt.

Thémistius, contemporain de Dexippe à peu près, et qui vécut dans l'intimité de Julien, dont il était l'instituteur, avait commenté les Catégories, mais en s'attachant surtout à expliquer les mots; il avait paraphrasé les Premiers Analytiques et les Derniers: il ne nous reste que ce second ouvrage. On a vu (Tom. 1, p. 289) que Thémistius avait proposé quelques déplacements dans les chapitres du texte. Sa paraphrase, qui est du reste très fidèle, annonce une intelligence véritable du sujet, et c'est, sans contredit, une des meilleures sources à consulter.

Syrien, au commencement du cinquième siècle, commenta les Catégories et le Traité du langage. Ses travaux jouissaient d'une grande réputation dans l'école, et David l'Arménien l'appelle ὁ κριτικώτατος: il est vrai que le témoignage de David ne saurait être d'un grand poids. Proclus paraît s'être occupé, comme Syrien, des deux premières parties de l'Organon; il semblerait, en outre, d'après un passage de David au début de son commentaire sur les Catégories, que ce fut Proclus qui fixa définitivement, les dix points que tout commentateur doit traiter, avant d'aborder l'explication d'un ouvrage aristotélique.

Il nous reste d'Ammonius, disciple de Proclus, deux commentaires sur les Catégories et le Traité

du langage. M. Brandis ¹ élève des doutes sur l'authenticité du premier, et voudrait l'attribuer à Philopon. Il est certain que ce premier ouvrage est inférieur au second; mais il a de grandes ressemblances, pour le style et la doctrine, avec un autre commentaire attribué également à Ammonius sur l'Introduction de Porphyre, et il ne rappelle en rien la manière assez facile et assez rapide de Philopon. On peut ajouter en outre qu'il doit être antérieur à ceux de David l'Arménien sur le même sujet, puisque David ne fait guère qu'en reproduire toutes les pensées sous une autre forme. Or, David écrivait, au plus tard, à la fin du cinquième siècle et au commencement du sixième, c'est-à-dire, dans le temps même d'Ammonius. Je pense donc qu'on doit laisser à Ammonius le commentaire qui porte son nom, et qui semble bien réellement lui appartenir.

Quoi qu'il en puisse être, il est certain que le commentaire sur le Traité du langage a plus de valeur, et qu'il est, avec ceux de Boëce, ce que l'antiquité nous a transmis de plus complet sur la matière. On a déjà vu (T. 1, p. 54) qu'Ammonius doutait de l'authenticité de la cinquième partie de l'ἐρμηνεία; il pensait qu'elle était une addition de quelque faussaire; mais Ammonius se trompait ici, comme Andronicus pour les Catégories, et ses scrupules n'ont point, en général, prévalu.

1. Brandis, Mémoire sur la suite de l'Organon, p. 287.

(Voir Tom. I, p. 54). Du reste, Ammonius essaie de défendre, contre le péripatéticien de Rhodes, l'authenticité de l'ἑρμηνεία; et comme, de son temps, le texte est déjà fort corrompu, il en donne une nouvelle édition plus correcte, qu'il insère au milieu de ses explications, empruntées toutes, comme il le dit lui-même¹, au divin Proclus, son maître, θείου Πρόκλου. Le travail d'Ammonius aurait été fort précieux s'il eût été plus complet; mais il n'indique que fort rarement des variantes; et l'une d'elles est empruntée à Herminus, maître d'Alexandre d'Aphrodise.

Après Ammonius fils d'Hermias, on peut citer l'Arménien David, qui vint étudier, avec un assez grand nombre de ses compatriotes, à Athènes, et qui reporta dans son pays les doctrines de la philosophie grecque. Il nous reste de lui deux commentaires en grec sur l'Introduction de Porphyre et les Catégories; la bibliothèque royale en possède quatre manuscrits. David n'ajoute rien aux commentaires d'Ammonius sur les mêmes sujets; les idées sont toutes semblables, les expressions même sont quelquefois identiques; mais le style en est assez élégant et assez vif. Les explications en sont un peu plus développées, et, à tout prendre, David ne mérite pas le dédain avec lequel M. Brandis l'a traité². Il est vrai qu'il serait peu

1. Ammonius, in interpr. Alde, 1503. f° 1, f° 2 verso, f° 6 verso.

2. Brandis, loc. laud. — M. Brandis a donné des extraits de David dans le 4^e vol. de l'édition générale de Berlin.

sûr de se fier à sa critique et à ses connaissances historiques; mais l'on a pu juger par les fragments qu'en a donnés M. Neumann, dans le *Journal asiatique* de 1829, qu'il y avait des renseignements nouveaux et assez curieux à lui emprunter.

David écrivait à la fois en grec et en arménien; plusieurs de ses ouvrages nous restent dans cette dernière langue, entre autres une traduction des *Catégories*, d'après laquelle M. Neumann a essayé de retrouver quelques variantes du texte qui ne sont pas sans intérêt. Il faut ajouter que David avait, outre ses commentaires et ses traductions, composé des traités originaux, qui sont tous conçus dans l'esprit de la doctrine péripatéticienne.

On voit donc que, du moins pour l'histoire de la philosophie, David l'Arménien ne manque pas d'importance. Il a étendu le cercle de la philosophie d'Aristote; il l'a fait connaître à son pays, et il a été l'un des anneaux de cette chaîne, qui des Grecs s'étend par les Syriaques jusqu'aux Arabes.

Le commentaire de Simplicius sur les *Catégories* est célèbre, et mérite de l'être par les renseignements historiques qu'il renferme. Quoique moins riche en ce genre que le commentaire du même auteur sur la *Physique*, c'est de là cependant que sont tirés presque tous les détails que nous possédons sur les anciens commentateurs des *Catégories*. Simplicius croit à l'authenticité de celles d'Archytas, il les cite souvent, et il serait

fort curieux, et assez facile à la fois, d'extraire de Simplicius la doctrine du pythagoricien. On sait du reste que les prétendues Catégories d'Archytas ne sont qu'un de ces livres apocryphes qui furent publiés, environ deux siècles avant l'ère chrétienne, par les rhéteurs et les philologues de cette époque. Au seizième siècle, on a donné un nouveau traité d'Archytas, qui ne se rapporte pas à celui dont parle Simplicius, et qui n'est, comme lui, qu'un pastiche fait par des mains encore moins habiles que les premières.

On sait que Simplicius était au nombre des philosophes exilés d'Athènes, en 529, par l'édit barbare de Justinien, qui ferma les écoles payennes.

Philopon doit avoir été contemporain de Simplicius, puisqu'on le fait habituellement disciple d'Ammonius; cependant on le reporte souvent jusqu'au milieu du septième siècle, c'est-à-dire, cent ans plus tard environ. Il paraît avoir commenté les Catégories et le Traité du langage, et quelques bibliothèques d'Europe en possèdent des manuscrits¹. Les deux seuls ouvrages qui aient été imprimés sont les commentaires sur les Analytiques Premiers et Derniers. C'est, sans contredit, ce que nous avons de plus complet. Philopon a fait usage des recherches de ses prédécesseurs, et entr'autres de celles d'Alexandre d'Aphrodise qu'il cite souvent. Il ajoute beaucoup aux éclaircisse-

1. Buhle, Catalogue des Commentateurs, t. 1 de l'édit. d'Arist.

ments déjà connus sur un sujet aussi embarrassé; il classe le texte en grandes divisions qui servent à mieux faire comprendre la marche et la déduction entière de la pensée; il l'analyse avec soin, et le plus souvent avec intelligence. On peut dire, en un mot, qu'après Alexandre d'Aphrodise, nul n'a contribué plus que Philopon à expliquer la partie la plus importante et la plus difficile de l'Organon. Il a, en outre, ici cet avantage que les ouvrages de son devancier ne nous sont parvenus qu'en très faible partie, tandis que nous possédons tous les siens, sur les deux Analytiques. Il ne nous semble pas qu'en général on accorde à Philopon toute l'estime qu'il mérite. C'est avec lui que se ferme la liste des commentateurs proprement dits; ceux qui suivirent ne furent, pour la plupart, que des abrégiateurs, bien qu'il convienne de faire encore parmi eux une ou deux exceptions, ainsi qu'on le dira plus loin.

Au huitième siècle on trouve dans les œuvres de saint Jean Damascène, l'un des pères les plus célèbres de l'église d'Orient, et qui fit la plupart des cantiques dont elle se servait, une connaissance assez profonde de la dialectique d'Aristote. Dans sa *πηγή γνώσεως*, Source de la connaissance, saint Jean a fait une sorte d'analyse des Catégories et de l'Introduction de Porphyre, mais il n'a guère poussé plus loin. Il est évident, du reste, qu'il a étudié les ouvrages du Stagirite à fond, et qu'il les possède assez bien; il a donné,

outre une analyse des Catégories, quelques extraits de l'ἐρμηνεία et de la doctrine du syllogisme; mais ce qui a surtout fait la réputation de saint Jean Damascène, c'est d'avoir l'un des premiers appliqué la dialectique à la théologie. L'on peut voir en effet dans son livre de la Foi orthodoxe, traduit plus tard en latin par l'ordre de Frédéric Barberousse, qu'il se pose cette question: démonstration syllogistique (συλλογιστικὴ ἀπόδειξις) du verbe et du fils de Dieu. Ailleurs il essaie de démontrer par le même procédé l'existence de Dieu. On voit qu'ici s'exerce déjà, dans toute son énergie, cette indépendance de raison, dont le premier éveil causa tant d'inquiétude à l'église d'Occident, vers la fin du onzième siècle.

Saint Jean ne se cache point à lui-même, ni sa faiblesse en dialectique, ni les dangers de sa méthode; il a bien soin de déclarer qu'il ne fera que recueillir dans les sages les règles qu'ils ont tracées, sans prétendre y rien ajouter de lui-même, et que, s'il emploie les formes de la dialectique, ce n'est pas pour tromper les simples. Ce qui explique cette direction de saint Jean, c'est l'enthousiasme qu'il a conçu pour la philosophie. Il ne craint pas de dire qu'elle est la science des choses *divines* et humaines, et il va même jusqu'à prétendre que la philosophie rend l'homme pareil à Dieu (φιλοσοφία αὐθίς ἐστὶν ὁμοιοῦσθαι θεῷ)⁴. De sem-

1. Voir les Œuvres complètes de Saint-Jean Damascène. Paris, 1712, n° 180.

blables doctrines étaient encore tolérées en Occident à l'époque où saint Jean les professait dans l'Asie mineure ; mais trois siècles plus tard , elles auraient pu coûter la vie, ou tout au moins le repos, aux audacieux qui les auraient soutenues en face de la théologie toute puissante.

Photius ¹, vers la fin du neuvième siècle, donna un abrégé des Catégories et du Traité du langage. Cet exemple fut plusieurs fois imité, et il nous reste plusieurs ouvrages de ce genre, qui ont le mérite de la clarté, sinon de la profondeur. Tel est l'abrégé d'un Grégoire, dont le surnom n'est pas connu, et qui s'est attaché surtout à compter le nombre de toutes les combinaisons possibles des syllogismes concluants et non concluants, recherche que Leibnitz ne dédaigna pas ; tels sont les abrégés de George le diacre au x^e siècle, de Psellus au xi^e, s'appliquant aussi l'un et l'autre à l'Organon tout entier : tel est l'abrégé de Nicéphore Blemidas, remarquable en ce qu'il emploie déjà, au xiii^e siècle, des mots mnémoniques (γράμματα ἔγραψε, etc.), pour distinguer les figures et les modes du syllogisme, comme les Scholastiques employèrent plus tard *barbara*, *celarent*, etc. ; tels sont aussi les abrégés de Georges Pachymère, au commencement du xiv^e siècle, et de Georges de Trébizonde, cent ans après.

De ces travaux, destinés sans doute aux débu-

1. Buhle, table des Commentateurs.

tants, il faut distinguer les travaux plus recommandables, sans avoir cependant une grande importance, de Psellus qui, outre son abrégé, a paraphrasé l'Herméneia et le 2^e livre des Derniers Analytiques; d'Eustrate, métropolitain de Nicée au commencement du XII^e siècle, et dont il nous reste un commentaire sur le second livre des Derniers Analytiques; de Nilus, au XIV^e siècle, qui a exposé la théorie du syllogisme; et enfin de Magentenus qui, de la même époque, a laissé des commentaires sur le Traité du langage et sur les Premiers Analytiques.

Plusieurs ouvrages de ces temps, et entr'autres ceux de Jean d'Italie et de Michel d'Éphèse sur l'Ἑρμηνεία et les σοφιστικοὶ ἔλεγχοι, attendent encore des éditeurs; mais ceux qui ont été publiés suffisent pour attester qu'à aucune époque, l'étude de la logique d'Aristote ne cessa dans l'empire d'Orient, c'est-à-dire, dans les écoles grecques. Depuis Alexandre d'Aphrodise jusqu'à Georges de Trébizonde, des monuments authentiques présentent une série non-interrompue de témoignages.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Des Commentateurs latins ¹.

Boèce est, à vrai dire, le seul commentateur latin; et il ne paraît qu'à l'époque où le commentaire lui-même expire dans la Grèce, avec les écoles d'Athènes. On traitera néanmoins ici de tous les auteurs qui, à divers titres, se sont occupés de la logique d'Aristote chez les Romains.

On sait que la littérature grecque ne fut connue à Rome qu'à l'époque de l'ambassade de Carnéade, cent cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ. On sait de quel effroi patriotique fut saisi le vieux Caton, en entendant un vil rhéteur soutenir, à quelques jours d'intervalle, le pour et le contre dans une même question. Cette sainte horreur ne fut pas en général partagée, et les études grecques furent bientôt adoptées par tout ce que Rome comptait d'éclairé. De la jeunesse qu'elles avaient d'abord séduite, elles arrivèrent jusqu'aux plus illustres personnages; il est à peine besoin de rappeler qu'au temps de Cicéron, une éducation était tout-à-fait incomplète, si elle n'avait été faite par des précepteurs grecs, et si elle ne s'était ter-

1. Voir pour tout ce chapitre l'ouvrage de M. Stahr, *Aristoteles bei Romern*.

minée par un séjour assidu aux écoles d'Athènes ou d'Alexandrie.

La philosophie d'Épicure compta bientôt de nombreux partisans; celle de Zénon, qui dès lors pénétra dans Rome, ne devait régner que plus tard, pour consoler les âmes païennes, en leur donnant un appui inébranlable, s'il était peu consolant, contre les misères humaines, et le triomphe des dogmes nouveaux. Quant à la philosophie péripatéticienne, elle ne fut connue qu'après les deux autres, mais cependant elle était étudiée long-temps avant Cicéron ¹. Il atteste lui-même que Marcus Antonius l'orateur, assassiné dans les guerres civiles de Marius et de Sylla, en 87 avant Jésus-Christ, lisait la rhétorique d'Aristote. Lucius Catulus, ami de Marcus Antonius, et qui mourut la même année par un suicide, connaissait les Topiques et les admirait. Les philosophes péripatéticiens étaient dès lors assez nombreux et fort accueillis à Rome ². Caton d'Utique avait auprès de lui Démétrius de Byzance; Antoine avait pour ami Alexandre d'Antioche ³; Calpurnius Pison, grand péripatéticien lui-même, avait été élevé par Staséas de Naples; Cratippe, autre péripatéticien, que Cicéron entendit professer à

1. De Orat., ch. 36 et 38.

2. Plutarq., Cato, ch. 65, 68^o et Ant., ch. 44.

3. Cicero, Orat. 1, 22. — De Finibus, liv. 4^e, ch. 26, et liv. 5, ch. 1. — De Offic., liv. 1, ch. 1.

Athènes, était fort estimé de César, de Pompée et de Brutus.

Ainsi, lorsque Sylla, en 86, fit transporter à Rome la bibliothèque d'Apellicon, où se trouvait une collection complète des ouvrages d'Aristote, quelques uns parmi eux étaient déjà connus à Rome, et appréciés par les gens instruits. Les travaux de Tyrannion et ceux d'Andronicus de Rhodes les firent encore mieux connaître; mais il est certain que déjà on lisait plusieurs des ouvrages du Stagirite, et que l'édition nouvelle, plus complète et plus exacte que les précédentes, ne fut pas, malgré tout le mérite qu'elle pouvait avoir, une révélation inattendue de la doctrine d'Aristote (Voir Tom. 1, page 94). On sait en outre que, dès cette époque, la bibliomanie régnait à Rome, et que quelques personnes poussaient déjà si loin ce goût, que les raretés bibliographiques étaient hors de prix, et que souvent, la curiosité se les procurait par des larcins. Apellicon en avait, dès long-temps, donné l'exemple (Voir Tom. 1, page 93).

On peut conclure de ceci que, quand Cicéron publia, pour l'un de ses amis, son abrégé des Topiques, cet essai n'avait pas toute la nouveauté que les philologues lui ont trop souvent attribuée. Cicéron dit bien lui-même que les Topiques étaient, de son temps, fort peu connus, même des philosophes; mais la philosophie péripatéticienne était loin d'être absolument ignorée. Cicéron

nous apprend lui-même¹ que ses Topiques furent composés dans l'année 709 de Rome, au mois de juillet, et écrits de mémoire en sept jours, dans sa traversée de Vélie en Grèce.

On a déjà remarqué que Cicéron avait compris les Topiques sous le point de vue de la Rhétorique. C'était en effet le plus intéressant pour lui; néanmoins, il sentait bien que ce n'était pas le seul, et il annonce qu'il s'occupera de la Logique, s'il en a le temps (Top., cap. 2). Les Topiques sont la seule partie de l'Organon que cite Cicéron; mais il est fort probable, d'après cette indication même, qu'il connaissait l'Organon tout entier. On ne saurait cependant apporter à l'appui de cette assertion, aucun témoignage positif.

On peut en dire autant pour Varron, Sénèque, Pline, Celse et Columelle; mais, pour Quintilien, à la fin du premier siècle, on ne peut douter qu'il ne possédât tous les ouvrages logiques. Il mentionne expressément les Catégories², et, grand admirateur d'Aristote comme il l'était, on doit croire qu'il s'appliqua, et réussit sans peine, à se procurer au moins tous les ouvrages du Stagirite qui concernaient ses propres études. L'auteur anonyme du traité sur la Ruine de l'Éloquence cite les Topiques, ch. 31.

Aulugelle qui, dans la dernière moitié du se-

1. Cicér., Epist. ad famil., liv. 7, ep. 19.

2. Quint., Inst., liv. 3, ch. 6, § 23.

cond siècle, était fort instruit en philosophie grecque, pour l'avoir étudiée à Athènes où vivait toujours le péripatétisme, a certainement connu la logique; il fait allusion dans l'un de ses ouvrages¹ à la définition du syllogisme tirée des Premiers Analytiques, et il rend partout justice à l'incontestable supériorité des Grecs en dialectique.

Apulée de Madaure en Numidie, qui avait également étudié à Athènes, et qui professa lui-même la philosophie à Carthage, a laissé une analyse fort courte du Traité du langage et des Premiers Analytiques. Elle forme sous le titre de *περὶ ἐμπνεύσεως*, ou de Syllogismo Categorico, le troisième livre de son ouvrage : de *Habitudine doctrinarum Platonis*. Apulée n'admet, contre l'avis de quelques péripatéticiens de son temps, que vingt-un modes, qu'il réduit même aux quatorze modes concluants d'Aristote. C'est lui qui le premier nous apprend, que Théophraste ajoutait cinq modes indirects à la première figure. Une chose assez bizarre, et qu'on n'a point encore remarquée, c'est qu'Apulée, par le titre général de son ouvrage, et toute la disposition qu'il lui a donnée, semble attribuer cette logique à Platon, ou, tout au moins, à l'école platonicienne. Il cite Aristote pour la définition même du syllogisme (page 34), comme si le reste de la théorie appartenait à un

1. Aulugel., Noct. att., liv. XV, ch. 26.

2. Apulée, Francfort, 1621, page 40.

autre que le Stagirite. Une erreur aussi manifeste est cependant peu vraisemblable; mais quelques philologues ont douté que ce troisième livre appartint bien à Apulée, et il paraît qu'il manque assez souvent dans les manuscrits.

Quoi qu'il en soit, Apulée passe généralement pour avoir révélé, le premier, à ses compatriotes la théorie du syllogisme; mais, d'après les renseignements qu'on vient de rappeler sur l'état de la logique péripatéticienne à Rome, depuis Cicéron, il est très probable que cette théorie y était connue avant Apulée, et qu'il aura eu seulement le mérite de la rendre plus populaire et plus facile à comprendre.

D'Apulée, au petit ouvrage des *Catégories*, attribué à Saint-Augustin, on ne saurait mentionner aucune indication de la logique d'Aristote parmi les Latins; mais on ne peut douter que l'étude n'en continuât toujours, soit à Rome, soit même dans les principales villes de l'Empire.

On trouve dans les œuvres de saint Augustin deux traités de Logique; celui dont on vient de parler, et un second, qui n'est que fragmentaire, intitulé: *Dialectica*. Les *Catégories* de saint Augustin ont été dès long-temps reconnues pour apocryphes. Il est à croire qu'elles ont été composées un peu avant lui; et deux fois l'auteur y rappelle qu'il est disciple de Thémistius¹, dont il

1. Ch. 3, et ch. 12.

fait la plus grande estime. Cet ouvrage n'est point une traduction des Catégories d'Aristote, comme on l'a souvent cru, ce n'en est qu'un abrégé, mais un abrégé fort bien fait, écrit dans un latin fort pur, et qui annonce dans l'auteur autant d'instruction philosophique que d'élégance d'esprit.

Le Traité de Dialectique appartient à saint Augustin, et il dit lui-même qu'il l'écrivit à Milan; mais il paraît que cet ouvrage inachevé faisait partie d'un autre plus considérable: «Principia sola remanserunt,» dit saint Augustin ¹. Ce n'est en effet qu'une introduction, où il est traité des mots simples et des mots combinés, des pensées simples et complexes, de l'origine du langage, de l'ambiguïté des mots, etc. Ce fragment, tout incomplet qu'il est, révèle une doctrine fort supérieure à celle de tous les commentateurs de ce temps, et l'on doit regretter que saint Augustin n'ait pu la compléter.

Ce sont ces deux ouvrages, dont l'un n'appartient pas à saint Augustin, qui forment ce qu'on appelle sa dialectique, et qui, sous le grand nom qui les couvrait tous deux, ont exercé tant d'influence sur l'étude de la Logique, parmi les chrétiens des siècles suivants. Saint Augustin témoigne lui-même, dans ses Confessions ², qu'il avait lu les Catégories d'Aristote à vingt ans; qu'il les avait

1. August. Opera. Paris, 1637, 8°. Retract., liv. 1, ch. 6.

2. *Ibid.*, Confess., liv. 4, ch. 16.

fort bien comprises sans maître, et même sans le secours des figures dont on en accompagnait, dès lors, l'explication. Il paraît estimer fort haut le génie d'Aristote, mais rien n'indique qu'à cette époque il songeât du tout à paraphraser cet ouvrage; et lorsque plus tard la Grâce l'eût touché, il dédaigna sans doute des théories, qui lui paraissaient jadis renfermer Dieu lui-même dans leurs classifications.

On peut remarquer ici que déjà, dans la dialectique de saint Augustin, se trouve formellement exprimée la division des sept arts libéraux, qui composèrent un peu plus tard le Trivium et le Quadrivium. Pour saint Augustin, la grammaire vient en premier lieu, la dialectique en second, puis la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, la musique, et enfin la philosophie.

On peut placer entre saint Augustin et Boëce, l'ouvrage de Marcius Capella, qui fit long-temps autorité dans les premiers siècles du moyen-âge. Son poëme allégorique des Noces de Mercure et la Philologie, est fort bizarre et de très mauvais goût. Il est composé de vers et de prose entremêlés, et ne manque ni de verve ni d'un certain esprit. Quand la Dialectique arrive à son tour après la Rhétorique et la Poésie, pour complimenter les époux, elle apparaît grande et maigre, les yeux hagards et dans un mouvement perpétuel; tenant dans sa main gauche des serpents, et dans sa droite, des formules de raisonnements qui enveloppent

un hameçon auquel doivent se prendre ses dupes : tout son corps est couvert d'épines effrayantes : et son langage d'une latinité plus que suspecte (*quam parum dignè latinè loqui videretur*) a quelque chose d'aussi formidable que son aspect. La Dialectique expose toutes ses richesses, et explique aux dieux les Catégories, l'Herméneia et le Syllogisme ; mais quand elle veut pousser plus loin, et qu'elle se prépare à développer les points les plus inextricables de son trésor, Minerve intervient pour lui imposer silence, en la flétrissant d'injures assez grossières (*pellex*) ; elle l'empêche d'arriver jusqu'aux sophismes, et les dieux, qui d'abord avaient ri de ses prétentions, ont horreur de ses funestes doctrines.

Telle était, à la fin du cinquième siècle, l'étude de la logique dans les écoles romaines : introduite d'abord par la rhétorique et cultivée surtout sous ce rapport, dédaignée des uns, suspecte aux autres, elle était loin d'y recevoir tous les développements qu'elle prenait dans les écoles grecques. Cependant, au milieu même des malheurs et des désordres de l'invasion, elle ne cessa de faire des progrès, et au commencement du sixième siècle, elle intéressait assez les esprits éclairés, pour qu'un homme tel que Boèce lui consacra la meilleure partie de sa vie, et crût pouvoir l'associer aux occupations politiques qui lui étaient confiées. Les travaux de Boèce furent complets : commentaires et traductions, il employa tous les moyens pour

révéler à ses compatriotes, une science jusque là trop négligée.

Voici l'énumération des travaux de Boèce, parvenus jusqu'à nous :

1° Un commentaire sur l'Introduction de Porphyre, traduite par Marius Victorinus. Ce commentaire, sous forme de dialogue, paraît être un coup d'essai.

2° Un commentaire en cinq livres sur cette Introduction, traduite par Boèce lui-même.

3° Un commentaire sur les Catégories, en quatre livres : il n'y traite pas les hautes questions qui se rattachent à ce sujet; mais, comme il le dit lui-même, il veut, en termes fort simples, expliquer ce premier livre de la logique.

4° Un commentaire en deux livres sur l'Herméneia : première édition, destinée surtout aux esprits peu familiarisés avec cette étude.

5° Un commentaire en six livres sur le même ouvrage : ce commentaire, beaucoup plus détaillé que le précédent, est aussi beaucoup plus profond. C'est l'editio secunda seu Commentaria majora.

6° Des traductions des deux Analytiques, des Topiques, et des Réfutations des Sophistes.

7° Plusieurs ouvrages originaux : Du syllogisme catégorique, du syllogisme hypothétique, de la division, de la définition, des différences topiques.

On peut encore citer ses commentaires sur les

Topiques de Cicéron. Boëce, en outre, avait fait d'autres commentaires sur les Topiques d'Aristote; mais nous ne les possédons plus.

On le voit donc : l'étude de la Logique dans Boëce est aussi complète, aussi profonde qu'elle avait pu l'être dans les commentateurs grecs. Il avait su mettre à profit les travaux de ses prédécesseurs; et les ouvrages des péripatéticiens des siècles antérieurs, paraissent lui être parfaitement connus. Il avait, en outre, les recherches de quelques-uns de ses compatriotes : ainsi la traduction de Marius Victorinus, et probablement son commentaire pour l'Introduction de Porphyre; ainsi la traduction de Vegetius Prætextatus, pour les Premiers et les Derniers Analytiques.

Le rôle de Boëce est immense dans l'histoire de la Logique; c'est lui, on peut dire, qui a fait connaître aux Latins, et conservé parmi eux, la pensée aristotélique. Dans les cinq ou six siècles qui suivirent, sans les ouvrages de Boëce répandus partout, et protégés par le renom de sainteté catholique de leur auteur, mort victime des Ariens, l'étude de la Logique aurait péri, ou du moins elle n'aurait pu renaître que beaucoup plus tard. Boëce est placé, par la tournure de son génie comme par l'époque où il vit, sur le seuil des deux mondes : c'est lui qui sert ici d'anneau entre les anciens et les modernes; et il se charge en quelque sorte de transmettre à l'Occident, où de si épaisses ténèbres vont se répandre, la lumière des études antiques. Elle se con-

servera languissante, mais jamais éteinte, pendant plusieurs siècles, et c'est elle qui, dans un âge un peu plus heureux, ranimera le génie moderne.

Il faut, en outre, ne pas oublier que Boëce, dont l'orthodoxie ne pouvait être suspecte, avait appliqué, dans ses ouvrages de foi, la dialectique à la théologie. Ce fut là un exemple et une autorité que ne négligea pas la Scholastique, comme le prouve assez le commentaire de Guillaume de la Porrée¹, sur le Traité de la Trinité par Boëce. Telle fut même, dans ces siècles de transition, l'autorité du philosophe romain, que l'église se plaignit souvent qu'on le suivit de préférence aux saintes Écritures elles-mêmes. Les ouvrages de Boëce n'ont jamais péri dans l'Occident; et ils renfermaient toute la logique d'Aristote.

Après Boëce, il faut nommer Cassiodore, son contemporain, et comme lui à la cour de Théodoric, dont il fut long-temps le premier ministre. Cassiodore écrivit les ouvrages qui nous restent de lui, sur la dialectique, dans un âge fort avancé, lorsque, retiré depuis longues années des affaires, il voulut tracer une règle aux études des monastères. Sa dialectique renferme un extrait court et fort peu clair, de l'Introduction de Porphyre, des Catégories, du Traité du langage, des Analytiques et des Topiques. Il ne parle pas des Réfutations des Sophistes;

1. Pezii thes. anecd., tom. 3, pars 2, p. 244. — Tennemann, t. 8, p. 49.

et son abrégé tout entier offre une confusion de matières et d'idées, qui donne peu d'estime pour les études logiques de Cassiodore. Voilà cependant où était tombée, en moins de trente ans, la science que Boèce avait cultivée avec tant d'ardeur, et l'on peut ajouter, avec tant d'éclat. Mais il suffit de se rappeler les malheurs de ces temps, les guerres intestines des Ostrogoths, les expéditions de Narzés et de Bélisaire, et l'invasion des Lombards, pour comprendre une décadence si rapide. Cassiodore mourut à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, et cinquante ans après Boèce, en 575.

A côté de Cassiodore, il ne reste guère à nommer qu'Isidore de Séville, qui, dans son livre des *Etymologies* ou *Origines*, espèce d'encyclopédie fort savante pour ce temps, a traité des sept arts libéraux, et entr'autres de la Logique. L'abrégé qu'il en donne, aussi sec que celui de Cassiodore, mais un peu moins confus, a été fait probablement sur les ouvrages originaux, puisqu'Isidore cite souvent des mots grecs; mais il est certain que les idées mêmes lui échappent en grande partie, ou du moins, il est bien difficile de les comprendre et de les retrouver sous d'aussi maigres analyses.

Isidore a constamment vécu en Espagne où il est mort vers 636, en odeur de sainteté. Ses travaux, tout imparfaits qu'ils puissent aujourd'hui nous paraître, lui avaient mérité l'estime profonde de ses compatriotes. Le huitième concile de

Tolède disait de lui : « *Isidorus in sæculorum fine doctissimus atque cum reverentiâ nominandus.* » C'est un noble et sage précepte de reconnaissance que le concile de Tolède pouvait adresser à tous les siècles suivants; et le nôtre même, dans sa curiosité pour les œuvres du passé, devrait plus souvent se le rappeler.

Ce qu'il faut surtout remarquer ici, c'est que l'étude de la Logique, établie dans les écoles Grecques, à Alexandrie, à Edesse, à Athènes, et dans les écoles d'Italie, l'est également dans les écoles d'Espagne, et, comme on va le voir aussi, dans celles d'Angleterre et de France.

A la fin du septième siècle et, au commencement du huitième, Bède le vénérable, en Angleterre, sans avoir spécialement traité de la Logique, en a cependant fait une étude assez approfondie. Il a lu les commentaires de Boèce, et sans doute aussi, l'ouvrage de Porphyre qu'il comprend dans la langue originale. Il suffit de lire ses *Axiomata philosophica* pour se convaincre qu'il connaît, non pas seulement toute la Logique d'Aristote, mais aussi toutes ses œuvres. Cette assertion peut, au premier coup d'œil, sembler paradoxale, mais elle est vraie, et de plus elle n'est pas complètement inexplicable. On sait que peu d'années avant la naissance de Bède, Théodore de Tarse, nommé évêque de Cantorbéry par le pape Vigilien, avait porté en Angleterre des livres grecs, et avait fait

de nombreux élèves ¹. C'est à cette école que se formèrent les savants hommes, maîtres de Bède; et c'est de leurs travaux que sortirent ces fortes études dont Charlemagne cherchait, un siècle plus tard, à doter sa nation.

Les ouvrages de Bède sur la philosophie, l'astronomie, la chronologie, la musique, etc., révèlent un esprit solide et puissant, et sont faits pour donner la plus haute idée de cet enseignement qui persistait si vigoureux et si profond, au milieu des désordres affreux dont l'Angleterre était le théâtre, sous la conquête anglo-saxonne.

Alcuin avait eu pour maître Egbert, disciple de Bède, et il en avait appris la dialectique enseignée alors dans les écoles d'Angleterre. Ce fut lui qui, appelé par Charlemagne à Paris, y ramena plutôt qu'il n'y transporta, des études jadis florissantes dans la Gaule. Alcuin avait fait un traité sur les sept arts libéraux, à l'imitation de celui de Cassiodore. Mais ce traité n'est pas parvenu complet jusqu'à nous; et il ne comprend que la grammaire et l'orthographe, la rhétorique et la dialectique. Outre ce traité de dialectique, aussi court et aussi décharné que ceux de Cassiodore et d'Isidore de Séville, Alcuin a laissé un dialogue : de *Dialecticâ*, qui n'est guère plus développé. Il avait aussi traduit les *Catégories* et les avait dédiées à Char-

1. Brucker, tom. 3, p. 575.

lemagne avec une pièce de dix vers latins, où il attribue la traduction à saint Augustin, quoique dans le titre il dise seulement, que saint Augustin a jadis éclairci cet ouvrage par ses explications (elucidatas) ¹.

Je n'oserais affirmer qu'Alcuin possédât le texte de l'Organon; mais il est certain qu'il avait au moins celui des Catégories; et de plus, on ne peut douter, d'après une foule de témoignages, qu'il ne sût assez bien la langue grecque, cultivée avec ardeur dans les écoles anglaises où Alcuin avait étudié. On peut croire, sans trop de hardiesse, que le maître de Charlemagne tenait son savoir et les originaux des ouvrages grecs, des successeurs et des élèves de Théodore de Tarse; Bède le vénérable sert de lien entre l'évêque de Cantorbéry et le philosophe d'York.

Quoi qu'il en puisse être, il est sûr qu'Alcuin comprend et cultive la dialectique péripatéticienne, et, à l'exception peut-être du traité des Réfutations des Sophistes, la doctrine entière de l'Organon lui est connue, bien qu'il s'arrête peu aux Derniers Analytiques, dont la profondeur devait nécessairement repousser les études superficielles de ce temps. On sait de plus que, vers la fin de sa vie, Alcuin, retiré à Saint-Martin de Tours, en 796, y fonda des écoles, et forma de nombreux élèves parmi lesquels Raban-Maur a été le plus illustre.

1, Alcuini Opera. Ratisbonne, tom. 2, p. 334.

Ce fut Raban-Maur qui porta le premier cette lumière en Germanie; et les conquêtes de Charlemagne contribuèrent encore à la répandre, puisque le vainqueur imposa partout à ses sujets et sa religion, et ses écoles.

J'ai cru devoir pousser jusqu'à l'époque de Charlemagne et d'Alcuin, cette revue des commentateurs latins. Le professeur anglais qui vint instruire en dialectique la cour du grand Charles, me paraît le successeur direct de Cassiodore et d'Isidore de Séville; il comprend la dialectique comme eux, c'est-à-dire, que, par les lambeaux qu'il en conserve, il entretient une étude mourante; mais du moins, grâce à leurs soins, la vie ne s'éteint pas complètement, et les germes qu'ils déposent dans une terre ingrate doivent plus tard devenir féconds.

C'est de Scot Erigène, à la fin du neuvième siècle, qu'on peut faire dater l'éveil de l'esprit nouveau; l'étincelle qu'il fait jaillir est bien faible, et il l'emprunte en partie aux traditions que la philosophie grecque a laissées dans l'Orient; mais son traité de la Division des natures (*περὶ φύσεων μερισμοῦ*), suffit seul pour faire de Scot le premier de ces esprits indépendants, qui devaient bientôt être les infatigables champions et les martyrs des idées nouvelles.

On reviendra, un peu plus loin, sur ce développement de la philosophie moderne au berceau de la Scholastique; mais nous pouvons dire ici que

Scot Erigène nous en paraît le promoteur; en agrandissant l'exemple donné par Boëce, par Alcuin, par saint Jean Damascène, et quelques autres, il poursuivit l'application de la dialectique à la théologie, avec une hardiesse qui, dès lors, mérita les foudres des Conciles, à Langres et à Valence, en 853.

En résumant l'histoire de la Logique chez les Latins, et la poussant ainsi jusqu'au seuil du moyen-âge, on peut dire que, débutant par la rhétorique dans le monde romain, et cultivée surtout à ce titre, l'étude de la dialectique était arrivée, à la fin du cinquième siècle et au commencement du sixième, à produire un commentateur aussi savant, aussi appliqué que Boëce; qu'après lui, par suite des malheurs de ces siècles, elle tomba dans une décadence qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, malgré les efforts de quelques esprits éminents; mais que toutefois elle fut répandue, dès le neuvième siècle, dans les principales parties de l'Europe, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en France, en Germanie, prête à se développer et à s'agrandir, dès que le permettaient des circonstances un peu plus favorables. Ces circonstances se rencontrèrent lorsque le désordre de la conquête et des premiers établissements se fut calmé, c'est-à-dire, vers le milieu du onzième siècle, où Roscelin¹ suscite, parmi d'autres har-

1. Voir l'introduction de M. Cousin aux OEuvres inédites d'Abélard, p. XC.

diesses, la fameuse querelle des nominalistes et des réalistes.

CHAPITRE HUITIÈME.

Résumé de l'histoire de la logique d'Aristote dans l'antiquité.

Si, maintenant, jetant un regard en arrière, nous voulons embrasser d'un seul coup d'œil tout l'espace parcouru depuis Aristote, il nous sera facile de voir que, faiblement combattue par quelques écoles, celle d'Épicure entr'autres, suivie par la plupart d'entre elles, étudiée et travaillée par une foule de commentateurs grecs, et plus tard, de commentateurs latins, qui en adoptèrent aveuglément tous les principes, la logique péripatéticienne domina seule et sans rivale. Dans l'espace de huit ou dix siècles, un seul homme se montre capable, si non de la réfuter, du moins de l'ébranler; c'est Sextus Empiricus, à la fin du second siècle. Mais emporté par la vaste polémique qu'il avait entreprise contre tous les dogmatismes, Sextus¹ se contente de nier la possibilité du syllogisme et de la démonstration; il ne fait pas une réfutation directe de la logique péripatéticienne,

1. Hypotyposes, liv. 2, ch. 14, et liv. 7, πρὸς τοὺς λογιστοὺς, p. 370.

moins étudiée alors qu'elle ne le fut quelque temps après. Sextus reconnaît les deux sources de connaissance, distinguées par Aristote, l'entendement et la sensibilité; mais bientôt il incline au Stoïcisme; et il sacrifie le premier à la seconde. On sait de quelle immense valeur est, dans l'histoire de la philosophie, le livre de Sextus; mais ici il ne saurait nous arrêter plus long-temps, malgré toute son importance, parce qu'il influa peu sur les destinées de la logique d'Aristote. Les attaques de Plotin, contre les Catégories, laissèrent aussi peu de traces que les décrets de Caracalla contre le Stagirite.

Ainsi, la logique d'Aristote fut dominante, dans les écoles païennes dès la fin du second siècle, et ce fut aussi la seule que l'antiquité transmit réellement au monde moderne.

Quand le christianisme, après deux siècles de silence et d'obscurité, commença à détruire le monde païen par la foi, comme les barbares devaient le détruire, trois cents ans plus tard, par l'invasion; il trouva partout l'étude de la logique péripatéticienne en vigueur. Comme elle s'était alliée dès le principe à la rhétorique, elle exerçait par cela même une immense influence sur la vie pratique, dans un monde où la parole jouait un si grand rôle. La discussion admise sans contrôle par toute l'antiquité, vint s'appliquer naturellement aux doctrines nouvelles, qui remuaient si violemment les esprits et les cœurs. D'abord l'E-

glise, en face de ces hautes réputations qui dominaient depuis plus de cinq siècles la pensée grecque et romaine, ne crut pas pouvoir rejeter de si puissantes autorités. De là, une théorie assez bizarre, qui conciliait l'esprit ancien avec l'esprit nouveau, et qui n'a point, même encore de nos jours, perdu tous ses partisans. Les philosophes grecs, disaient les pères de l'Église au troisième siècle, ont puisé leur doctrine aux sources juives, et par conséquent leur doctrine, malgré d'impurs mélanges, peut être acceptée par les chrétiens, dans ce qu'elle a de conforme aux vérités de la religion. D'autres, plus sensés et plus profonds, allaient jusqu'à faire plier le dogme, et à soutenir que Dieu avait pu révéler individuellement des parcelles de vérité, à ces grands hommes, qui avaient été l'honneur du paganisme. Ainsi, grâce à une tradition erronée, et à un système moins orthodoxe et plus vrai, la philosophie grecque fut admise par les pères de l'Église, comme une introduction légitime à la foi. Ainsi, déjà, la philosophie était pour eux une *ancilla*; mais la domination de la théologie, encore elle-même incertaine, ne pouvait être dès lors exclusive, comme elle le fut plus tard, quand l'orthodoxie eut été définitivement fondée.

Ceci, du reste, ne s'applique guère qu'à l'Église d'Occident; car jamais, en Orient, la théologie ne fut aussi violemment persécutrice; et les lumières, toutes factices qu'elles y étaient, empê-

chèrent, cependant, que jamais la philosophie fût réduite au rôle secondaire, que lui imposa le catholicisme occidental. On peut ajouter que l'autorité d'Aristote fut toujours balancée, en Orient, par celle de Platon, et que, s'il y eut plus de tolérance dans l'Église grecque, il y eut aussi moins de vie et de fécondité. L'Orient n'eut jamais de scholastique, et les lumières s'y sont éteintes, tandis qu'une vie nouvelle animait tout un monde dans l'Occident.

Platon et Aristote furent les deux seuls philosophes de l'antiquité auxquels les pères de l'Église donnèrent une sérieuse attention. Le premier par la conformité de sa doctrine et de son génie avec le dogme chrétien, le second par sa méthode, étaient faits pour que la religion nouvelle ne pût se passer d'eux. Ici l'on voit toute la différence de position que le maître et l'élève devaient prendre. On acceptait l'un comme à demi orthodoxe; on subissait l'autre comme indispensable. L'Église, pour exposer la foi et commenter les Saintes-Écritures, n'avait pas de méthode; elle dut prendre la seule qui existât alors, la seule peut-être qui pût exister, et c'était celle d'Aristote.

De plus, le Stagirite, si l'on creusait jusqu'au fond de son système, s'accordait avec la doctrine chrétienne sur des points fondamentaux; le plus important peut-être, c'est qu'il admettait dans l'âme humaine des principes indémontrables, qu'elle subissait sans pouvoir prétendre à se les

expliquer ; et par là il préparait merveilleusement les esprits à la croyance. Il est vrai qu'à côté de ce principe essentiel, sa doctrine sur l'éternité du monde blessait les idées chrétiennes, par une indépendance dont l'exemple pouvait devenir funeste ; mais le danger était éloigné, l'utilité, au contraire, était présente. L'Église adopta donc la méthode aristotélique, se réservant de combattre plus tard les erreurs que pourrait couvrir le grand nom du philosophe.

Telle était la disposition de l'Église, quand les hérésies du quatrième siècle et surtout celle d'Arius, firent changer la question de face. Les hérétiques étaient en général fort habiles en dialectique ; et bien que les pères orthodoxes la possédassent aussi bien qu'eux, comme le prouvent les discussions de Nicée, on attribua cependant à la dialectique les erreurs qu'elle revêtait, mais qu'elle ne faisait pas. De là les saints emportements de quelques pères contre la logique et la dialectique, d'Épiphane, de Grégoire de Nazianze, et plus tard, de Lactance et de Sidoine Apollinaire. Malgré ces anathèmes qui semblaient justifier les hardiesses intolérables de l'Arianisme, la dialectique n'en fut pas moins cultivée dans les écoles chrétiennes ; et Saint-Augustin, même après que son cœur eut été touché, donnait à cette étude l'appui de son nom et de ses travaux.

L'entraînement devint surtout irrésistible quand l'école platonicienne, à demi-chrétienne par les

doctrines modifiées que le voisinage de la religion nouvelle lui imposait, vint à commenter la logique d'Aristote, comme les plus purs péripatéticiens. Bientôt on put être chrétien et se faire l'interprète de la dialectique païenne, comme Boèce, et plus tard Philopon. Dès la fin du sixième siècle, ainsi que l'atteste Grégoire de Tours (liv. 10, chap. 31), la dialectique était enseignée dans les écoles des cathédrales, où le bizarre ouvrage de Capella passait pour un chef-d'œuvre de science et de bon goût.

Ce qu'il importe surtout de remarquer, c'est que la dialectique d'Aristote, appliquée ainsi à la rhétorique et à la controverse religieuse, cessa d'être cultivée pour elle-même; on l'accepta comme un instrument plein de flexibilité et de puissance, et l'on ne songea ni à la corriger, ni à la soumettre à l'examen. Ce fut en cet état que la Scholastique la reçut; et ses efforts ne sortirent jamais de cette voie, mais ils en préparèrent une toute nouvelle: Cet élément de discussion que les pères de l'Eglise avaient jadis admis, et qui renfermait les germes de l'antique indépendance de l'esprit, fut de nouveau ce qui l'émança dans des siècles plus heureux.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Des Arabes.

On a déjà vu qu'au cinquième siècle, David avait porté l'enseignement de la logique d'Aristote en Arménie. Il était en outre établi depuis long-temps dans les écoles d'Alexandrie et d'Edesse. C'est, on peut dire, de ces trois points et par suite des relations de tout genre que les Arabes eurent avec les Grecs, qu'il passa, au milieu du huitième siècle, aux sectateurs de Mahomet. Il paraît certain que, dès 650, la logique d'Aristote avait été traduite en syriaque, par Jacques d'Edesse, et l'on sait que c'est sur le syriaque que furent faites d'abord toutes les traductions arabes. Déjà, sous le règne de Justinien, le moine Sergius avait traduit en syriaque divers auteurs grecs; mais il s'était principalement attaché aux médecins, Hippocrate, Galien; ce qui prouve que dès cette époque la médecine jouissait d'une haute faveur dans le Levant.

Ce ne fut guère que vers la fin de la dynastie des Ommiades, et le commencement de celle des Abbassides, que les études des Arabes sur les auteurs grecs devinrent profondes et suivies. C'est qu'avant cette époque, les soins de la conquête absorbèrent toute l'activité de la nation. Quand le flot guerrier commença à s'apaiser, la culture des arts

et des sciences vint développer ce que le génie arabe renfermait de civilisateur. C'est sous Almanzor, vers l'année 770, que les premières traductions directes du grec en arabe paraissent avoir été faites. Elles s'appliquèrent à tous les auteurs sans exception, et Aristote, qui jouissait déjà dans l'Orient d'une si haute renommée, dut certainement y être compris. Ces travaux continuèrent sans interruption sous le grand Haroun-al-Raschid et ses fils. Almamon surtout se distingua dans cette noble carrière, et il faut sans doute reléguer au nombre des fables, cette tradition qui l'accuse d'avoir fait brûler les originaux grecs, quand les traductions en étaient terminées. Sous Motawakkel, le travail de translation acquit une régularité et une impulsion qui devaient, en peu de temps, mettre l'Arabie en possession de tous les chefs-d'œuvre de l'esprit grec. Mésueh, médecin du calife, fut chargé de diriger cette entreprise scientifique. Des livres furent demandés à Constantinople, qui les accorda généreusement; des savants furent réunis pour les traduire; des bibliothèques furent fondées. Honain, l'un des élèves de Mésueh, fut même envoyé en Grèce pour y faire une ample moisson; et à son retour, il traduisit et fit traduire par son fils toute la logique d'Aristote en arabe. Il mourut vers 874, laissant une famille entière adonnée, comme lui et sous la protection des califes, à la tâche de traduction qui avaient fait son mérite et sa fortune. Ses frères, ses sœurs comme ses fils et

ses filles, s'étaient dévoués à ces labeurs. Il serait sans doute impossible de citer dans l'histoire, un second exemple d'une nation s'appliquant avec tant d'ardeur à assimiler les pensées d'une autre nation. On sait du reste que ce zèle, tout louable qu'il pouvait être, fut peu fécond. C'est que les productions de l'esprit s'acclimatent plus difficilement encore que celles de la nature; mais il est probable que le génie arabe, livré à ses propres forces, eût été moins puissant encore qu'il ne le fut avec l'appui des Grecs.

Cette protection éclairée des califes amena bientôt des résultats heureux, et l'on peut citer, dès le commencement du neuvième siècle, Al-Kendi, qui paraît avoir cultivé toutes les parties de la philosophie et commenté tout l'Organon¹. Il est certain que de son temps, ou du moins peu de temps après lui, on enseignait déjà la Logique dans les écoles les plus célèbres de l'empire, et entr'autres à Bagdad, capitale des sciences, comme elle l'était du califat. Ce fut à l'école de Damas, que fut formé et que vécut Alfarabi, l'un des premiers commentateurs de la logique d'Aristote, et qui mourut vers 950.

Avicenne, qui vivait environ un siècle après, et qui avait étudié à Buchara, fit plusieurs ouvrages de Logique, dont l'un est parvenu jusqu'à nous. C'est toute la doctrine aristotélicienne; mais elle

1. Hottinguer, Biblioth. orient., p. 219. — Brucker, tom. 3, p. 66.

est déjà classée et analysée avec une précision et une clarté qu'on n'obtint guère en Europe, que quatre ou cinq siècles plus tard. La logique d'Avicenne est divisée en trois parties: la première traite du raisonnement dans ses éléments et sa forme, la seconde de la définition, et la troisième des sophismes. Avicenne renvoie les Topiques à un autre ouvrage, où il devait traiter aussi de la rhétorique et de la poétique; il cite, en outre, un de ses livres de Logique, intitulé : *Traité des accidents*. Du reste, il est parfaitement fidèle à la méthode du maître, et, comme lui, il admet quatorze modes du syllogisme, répartis en trois figures¹.

La logique d'Algazel, mort en 1127, a les mêmes mérites de clarté que celle d'Avicenne; seulement la disposition en est un peu différente; et elle débute par quelques principes généraux sur les conditions de la science, tirés des *Derniers Analytiques*, qu'il cite². Il exclut, comme Avicenne, les Topiques de la Logique, et ne fait que suivre Aristote pas à pas, en l'abrégeant. De plus, il a déplacé l'ordre des parties de l'*Organon*, et il traite des sophismes avant la démonstration, par laquelle il termine son ouvrage.

Ces deux abrégés d'Avicenne et d'Algazel supposent nécessairement des travaux plus étendus et des commentaires développés. Il est impossible

1. Voir la traduction française de la logique d'Avicenne.

2. *Algazelis Logica et Philosophia*, 1506. Cologne, in-4°. n° 12.

TROISIÈME PARTIE. — SECTION III.

que dans l'étude, l'esprit débute jamais par le plus simple ; et, en effet, il résulte d'une foule de passages des commentaires d'Averroës qu'Alfarabius, Avicenne, Abumazar, etc., avaient fait aussi des travaux fort étendus sur tout l'Organon, à l'exception peut-être des Derniers Analytiques. Averroës¹ nous apprend en outre qu'Avicenne, avec quelques autres commentateurs, voulait placer les Topiques avant les Analytiques. Cette assertion d'Averroës est contraire au témoignage d'Avicenne lui-même, comme on l'a vu un peu plus haut.

Averroës est, sans contredit, le plus complet de tous les commentateurs d'Aristote, grecs, latins ou arabes. Pour la logique en particulier, il l'a expliquée tout entière, et pour quelques parties même, il y est revenu à deux reprises différentes, comme Boëce pour l'Introduction de Porphyre et le Traité du langage. Il avait étudié à Séville sous Avenzoar et Tophail.

Les commentaires d'Averroës sont en général fort développés, prolixes même, et ne contribuent point à l'intelligence du texte autant qu'on pourrait le désirer. Souvent il se borne à le paraphraser ; mais le plus ordinairement, il l'explique à la manière des commentateurs grecs, et avec moins de précision encore. Il a compris dans ses travaux l'Introduction de Porphyre, parce qu'il y avait déjà long-temps, comme il le dit lui-même, que

1. Averroës, Opera, édit. des Juntas, 1552, tom. 1, f^o 127, verso.

l'on commençait la logique par cet ouvrage ¹.

La partie la plus curieuse des ouvrages d'Averroës est peut-être formée des résumés qu'il a faits de l'Organon et de ses diverses parties. Il y a tout-à-fait suivi la méthode d'Avicenne et d'Algazel; mais l'habitude des longs commentaires ne lui a pas laissé toute la précision nécessaire à des abrégés. Cependant il y présente l'ensemble de la doctrine avec une clarté qui prouve combien ces études lui étaient familières.

C'est Averroës qui nous apprend que la quatrième figure était attribuée à Galien ²; et ce renseignement, que les Arabes tenaient sans doute des Grecs de l'Asie mineure, peut passer pour authentique, bien qu'aucun commentateur grec ne le confirme. Averroës, d'ailleurs, repousse cette quatrième figure, parce qu'il la trouve peu naturelle, et il ne conserve que les trois premières, formulées par Aristote.

Averroës était né en Espagne, et il y a passé la plus grande partie de sa vie. C'est que dès longtemps les travaux entrepris à Bagdad et à Damas s'étaient répandus dans tout l'empire arabe; et la Péninsule en avait profité. Il serait du reste assez difficile de dire précisément, ce que l'Espagne dut à la conquête arabe sous ce rapport. Il est certain, ne serait-ce que par l'exemple d'Isidore de Séville,

1. Averroës, tom. 1, f° 1.

2. *Ibid.*, *id.*, f° 55, verso.

que les études logiques y étaient cultivées avant l'invasion mahométane; mais cette science y languissait dans des abrégés sans intelligence comme sans portée; et les Arabes vinrent la rétablir, avec tout le développement et toute l'importance qu'elle avait pu jadis avoir entre les mains des commentateurs grecs.

Ici encore, comme dans l'Église chrétienne, mais avec un esprit moins exclusif, la Logique fut étudiée pour son utilité pratique; et on l'appliqua bientôt à la théologie du Coran, comme ailleurs on l'appliquait à la Bible et à l'Évangile. Cette direction toutefois ne prévalut pas absolument chez les Arabes; mais ils ne semblent pas avoir jamais cultivé la Logique pour elle-même, et connu cette science de l'esprit humain. C'était pour eux comme une plante née sous un autre ciel, dont on admirait l'éclat et la beauté, mais dont on ignore la valeur réelle. La Logique se développa tout aussi peu par les soins des Arabes que par les soins des Grecs et des Latins. Ce fut pour eux une semence stérile: ils eurent seulement la gloire de la faire vivre; mais ils ne surent jamais la féconder. Plus heureux cependant que l'Europe, ils possédèrent, dès leurs premiers pas dans la carrière, tous les grands ouvrages d'Aristote, et ils n'eurent point à craindre le pouvoir ombrageux d'une orthodoxie intolérante. On a bien pu citer parmi eux quelques rares persécutions, celles entr'autres qu'Averroès subit à diverses reprises pour ses doctrines;

mais elles sont loin d'être comparables, ni pour la durée ni pour la rigueur, avec celles dont la pensée fut pendant huit ou neuf siècles épouvantée dans l'Occident.

Avec ces études des Arabes, toutes stériles qu'elles sont, la domination de la logique péripatéticienne s'étend sur tout un monde nouveau. De Bagdad à Cadix et à Cordoue, elle règne sans rivale, comme elle règne de Constantinople à Oxford. Jamais doctrine philosophique n'eut une pareille fortune, et l'histoire des siècles postérieurs démontrera que cet empire n'était pas moins absolu qu'il était vaste.

CHAPITRE DIXIÈME.

De la Scholastique.

En abordant la Scholastique, je sens profondément tout ce que doivent avoir d'insuffisant les recherches qui vont suivre. Le sujet offre par lui-même d'immenses difficultés, et les instruments nécessaires pour les vaincre, sont peu nombreux et presque sans puissance. Il n'est pas de partie de la philosophie qui ait été moins étudiée que la scholastique, et il n'en est pas cependant qui, de notre point de vue, mérite de l'être davantage.

C'est de la Scholastique que nous sommes issus, nous autres modernes, et pourtant c'est à peine s'il y a quelques années que les esprits, même les plus éclairés, sont revenus des préventions accumulées contre elle, par les trois ou quatre derniers siècles, tout fiers d'être émancipés de ses liens. Ce n'est que d'hier, on pourrait dire, que les travaux sérieux ont commencé; et cette glorieuse initiative a été prise par M. Cousin, qu'on doit appeler, à juste titre, le restaurateur des études philosophiques en France. Le dix-huitième siècle comprit la Scholastique dans l'anathème qu'il lançait contre tout le passé; il assimila dans sa haine la Scholastique et l'Église, sans s'apercevoir que, s'il était lui-même si indépendant et si révolutionnaire, il le devait à ces grands docteurs, objets de ses profonds dédains, qui l'avaient de si loin devancé dans la carrière de la hardiesse et de la liberté. Ce n'est plus aujourd'hui un paradoxe de revendiquer hautement cette gloire pour la Scholastique; et les recherches suivantes, bien qu'elles ne doivent embrasser qu'une partie fort étroite de cette magnifique histoire, suffiront cependant à montrer, qu'il n'y a ici ni aveuglement d'admiration, ni amour exagéré, pour des temps qu'il est de mode, depuis quelques années, de prôner avec tant d'emphase. La Scholastique est, dans son résultat général, la première insurrection de l'esprit moderne contre le joug de l'autorité. Elle se servit de la dialectique pour atteindre ce but

difficile et périlleux; et c'est Aristote qui lui a fourni des armes.

L'Église n'avait jamais accepté la dialectique qu'à la condition de la foi; mais si cette condition pouvait être imposée, elle ne pouvait être tenue. Il était impossible que de cette discussion, permise pour la forme, ne sortît à la longue la discussion du fonds lui-même. L'Église, dès le principe, avait senti le danger, et de là les anathèmes des Pères contre la dialectique. Mais ces anathèmes, de quelques bouches qu'ils sortissent, ne pouvaient prévaloir; la dialectique, une fois mise au monde, n'y pouvait périr, parce qu'elle était le retour le plus inévitable, le plus fréquent, de l'esprit sur lui-même; et, pour l'anéantir, il ne fallait pas moins qu'annuler un passé irrévocable, ou changer l'esprit humain lui-même. Entre ces deux impossibilités, l'Église dut tolérer la dialectique, et tous ses efforts tendirent à en régler l'usage.

On a vu plus haut que, dès le milieu du IX^e siècle, l'audace des dialecticiens avait attiré ses foudres, et qu'en 853, le livre de Scot Erigène, sur la Préddestination, avait été condamné par deux conciles. C'est que le philosophe irlandais avait essayé de prouver ses opinions peu orthodoxes, par les quatre règles de la dialectique: division, définition, démonstration et analyse. Il avait été ainsi amené à torturer les passages des Pères; et la papauté, inquiète de ces innovations, crut devoir les arrêter par l'anathème. Mais, il ne paraît pas que l'ar-

deur de Scot en ait été refroidie; il n'en traduisit pas moins, sans l'autorisation de Rome, les ouvrages suspects de Denys l'Aréopagite, et continua ses discussions indépendantes, dans de nouveaux ouvrages, et entr'autres le *περὶ φύσεων μερισμοῦ*, le plus remarquable, sans contredit, de tous ceux que nous a légués cette époque.

La dialectique n'avait pas cessé d'être cultivée dans les Gaules. Elle était enseignée dans toutes les écoles des monastères et des cathédrales. Dès le septième siècle, sous Dagobert, qui eut, avant Charlemagne, une académie du palais¹, elle faisait partie des sept arts libéraux; et à ce titre entraînait nécessairement dans toute éducation un peu soignée. Chaque monastère, chaque cathédrale avait en outre une bibliothèque plus ou moins riche, mais possédant, presque en nombre égal, des auteurs grecs et latins. La règle, fondée par saint Benoît, exigeait impérieusement que chaque moine consacraît une partie de son temps à la lecture, et même, dans plusieurs communautés, la transcription assidue des manuscrits était un devoir strict, dont il n'était pas permis de s'écarter. Les femmes mêmes ne restaient pas étrangères à ces savantes occupations. Dans le huitième siècle, les pillages des monastères et les désordres qui en furent la suite, vinrent interrompre ces études, mais ne les détruisirent pas. Charlemagne dut, il est vrai, ap-

1. France littéraire, tom. 3, p. 424.

pele des étrangers pour restaurer les sciences dans son royaume à demi barbare : Pierre, de Pise, Paul Warnefield, d'Italie, Alcuin d'Angleterre. Mais la facilité même avec laquelle il rétablit les écoles, prouve assez qu'il n'eut point à les créer, mais seulement à les rétablir. L'école du palais, où Charlemagne et ses fils étaient les plus dociles élèves des savants professeurs appelés de si loin, fut le modèle de toutes les autres : et dans toutes, on enseigna la dialectique, comme Alcuin l'enseignait à Charles et à son fils Pépin.

En outre, il est certain que dans les écoles on montrait le grec en même temps que le latin : l'on pourrait citer même celle d'Osnabruk, fondée en 804, où les deux langues étaient également professées. On ne peut douter qu'Alcuin ne transporta cet enseignement au monastère de Saint-Martin de Tours, où il se retira quelques années avant sa mort.

Tennemann a prétendu que l'Organon avait été envoyé de Constantinople à Charlemagne. (Manuel de l'histoire de la philosophie, § 253.) Je ne sais sur quelle autorité se fonde cette assertion si importante, si elle était bien prouvée ; du moins, il est sûr que l'Organon aurait été compris parfaitement, et que, le goût si vif de dialectique qui régnait dès cette époque, aurait fait dignement apprécier un si riche cadeau. Il paraît, de plus, d'après un passage du Code Carolin, ep. 25, pag. 121, qu'on possédait la logique d'Aristote à la

cour de Charlemagne. On a déjà dit plus haut qu'Alcuin traduisit les Catégories. On ne peut douter, cependant, qu'il n'eût la traduction et les Commentaires de Boèce; mais ces secours semblaient sans doute insuffisants. Enfin, on sait qu'en 824, Louis le débonnaire avait reçu de l'empereur Michel, les œuvres de Denis l'Aréopagite (France littéraire, tom. 4, pag. 427).

Ces études ne paraissent pas avoir alors décliné; et l'école du palais ne perdit rien de ses lumières, en dialectique, et en grec, sous la direction de Scot Érigène, qui la gouverna long-temps, pendant le règne de Charles-le-Chauve. A Corbie, à Fontenelle, près de Rouen, illustres écoles de ces temps, on ne devait pas être moins éclairé qu'à Paris.

Le livre de Scot *περὶ φύσεων μερισμοῦ* atteste, par divers passages, qu'il connaissait l'Organon entier. Il cite¹, entr'autres, les dix catégories en grec; ailleurs, il explique l'étymologie d'*ἀναλυτική*. Il est vrai que dans son énumération, il altère quelque peu les noms; mais les changements qu'il se permet ne portent que sur les mots, et non pas sur la pensée, puisqu'il substitue *τόπος* et *χρῆσις* à *πῶς* et *ποτέ*.

Tel était alors le mouvement des études², accru sans doute encore par l'activité de Scot Érigène,

1. *περὶ φύσεων*. Oxford, 1681, p. 12, p. 17, 27 et 28.

2. Brucker, t. 3, p. 59a. — France litt., t. 4, p. 256. — Mém. acad., t. 7, 151.

qu'une école publique de dialectique fut fondée à Paris vers la fin de ce siècle. Elle était dirigée par Rémi, moine de Saint-Germain d'Auxerre; et l'on sait positivement que saint Odon, l'illustre fondateur de Cluni, vint y étudier. On sait, de plus, qu'il existait encore, à cette époque, des lexiques grecs et latins¹ dans les écoles des monastères, et l'on ne peut douter que l'étude du grec, florissante dans les siècles précédents, ne continuât dans celui-ci. Ainsi, c'est Paris, qui plus tard devait être le centre et le foyer de la Scholastique, qui prit l'initiative, et dès la fin du neuvième siècle, grâce, sans doute, au génie du huitième, elle était déjà la capitale des sciences.

Les invasions des Normands vinrent de nouveau, à cette déplorable époque, remettre en question l'existence des lumières; et certainement, si le dixième siècle est le plus obscur de tous, il ne faut pas l'attribuer à une autre cause. Mais telle était dès lors la réputation des écoles de France, qu'Alfred-le-Grand tirait de leur sein, en 883; les savants qui devaient restaurer les études dans son royaume. En moins d'un siècle, la France s'était mise en état de rendre à l'Angleterre ce qu'elle en avait reçu sous le grand Charles. Cependant, malgré les désordres affreux dont le royaume était le théâtre, les études ne périrent pas. Dès les dix premières années de ce siècle, fut

1. Hincmar, 4, p. 547. — France litt., t. 4, p. 282.

fondée l'abbaye de Cluni, d'où sortit un peu plus tard l'école d'Aurillac, qui compta Gerbert parmi ses nombreux élèves. L'école de Rheims est toujours florissante, ainsi que celle de Sainte-Geneviève de Paris, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Denis, de Fleury, sous Abbon, de Chartres, sous Fulbert, etc. La dialectique est enseignée partout, et l'étude du grec se conserve dans plus d'un monastère, et particulièrement à Saint-Gal. On ne peut douter que Brunon ¹, archevêque de Cologne, fils de Henri-l'Oiseleur, et frère de Gerberge, ne possédât cette langue, qu'il avait étudiée à Utrecht. On peut en dire autant de saint Maïeul, qui lisait saint Denis l'Aréopagite dans l'original, de Rathier, le célèbre évêque de Véronne, qui avait appris le grec au monastère de Laubes. Enfin, deux événements, vers la fin de ce siècle, vinrent contribuer à accroître cette étude, et en général, les lumières. Des livres, en assez grand nombre, furent rapportés d'Italie vers 960, par Gunzon le grammairien, qui nous l'apprend dans une lettre où il cite Homère, Platon et Aristote ²; et parmi ces livres, il dit positivement, qu'il se trouvait une copie de Marcianus Capella, dont on possédait depuis long-temps l'ouvrage, mais dont le texte avait sans doute été défiguré par un long

1. France litt., t. 5, p. 56 et suiv. — Brucker, Hist. de la phil., tom. 3, p. 643.

2. Marten. collect., tom. 1, p. 299, 304, 305.

et fréquent usage. Il apportait en outre, le *Timée* de Platon, l'*Herménieia* et les *Topiques* d'Aristote, ceux de Cicéron, etc. En second lieu, saint Gérard, évêque de Toul, ouvrit un asile dans son diocèse, vers 980, à des Grecs exilés, qui vinrent se réfugier en Lorraine; là ils formèrent une communauté savante qui répandit autour d'elle la connaissance du grec. C'est là que vint la puiser Humbert de Moyen-Moutier, qui depuis fut cardinal. Ces deux faits, que les historiens de la philosophie n'ont peut-être pas assez remarqués, durent exercer une grande influence à cette époque, et il ne serait peut-être pas impossible d'en retrouver les effets, par une étude attentive des monuments que ces siècles nous ont laissés.

Notker¹, scholastique de Saint-Gal, et mort en 912, avait traduit, sur le texte grec, l'*Herménieia*; le fait paraît démontré par la chronique publiée dans le recueil de dom Pez. On peut, sans pousser trop loin la hardiesse des hypothèses, en inférer que plusieurs parties de l'*Organon*, et les *Catégories* entre autres, devaient être également traduites à cette époque. Le *Traité du langage*, par la place qu'il tient dans la *Logique*, et par sa prodigieuse difficulté devenue en quelque sorte proverbiale, devait certainement être l'un des derniers ouvrages dont l'on pensât à s'occuper.

1. Dom Pez, *Thes. anecdot.*, tom. 1, pars 3, col. 570.

Il nous reste du grand Gerbert un petit traité ¹ : *De rationale et ratione uti*, adressé à l'empereur Othon III, qui lui avait demandé, sur ce grave sujet, le résumé de l'opinion des plus fameux philosophes, et son avis personnel. Gerbert cite Porphyre, Aristote, Boëce. La question qu'il se pose est importante et délicate; il s'agit de savoir lequel est antérieur de l'acte ou de la puissance; de *ratione uti* ou de *rationale*. La discussion de Gerbert, en latin assez élégant, porte déjà tout-à-fait le cachet scholastique, et annonce une étude approfondie de la matière. Il cite un passage de l'Herméneia. Tennemann ² est peut être allé trop loin en soutenant que cet ouvrage de Gerbert supposait la connaissance de toute la Logique et de la Métaphysique; mais on peut certainement assurer qu'il suppose une grande habitude des discussions dialectiques. Pour mieux éclaircir sa pensée, Gerbert la met en tableau, et il trace par des figures les rapports de l'acte à la puissance; il donne à la dialectique l'épithète de *spinosa*; et, sans aucun doute, s'il n'avait connu que les extraits de Marcianus Capella, de Cassiodore et d'Isidore de Séville, il y aurait trouvé aussi peu d'épines que peu de profondeur. On sait d'ailleurs qu'Abbon de Fleury, mort un an après Gerbert,

•
1. Dom Pez, Thes. anecdot., tom. 1, pars 2, col. 149. Voir aussi la lettre de Gerbert 123, à Thietmar.

2. Tennemann, tom. 8, première partie, p. 82.

•

c'est-à-dire en 1004, avait écrit sur les syllogismes dont il expliquait la théorie aux moines de son couvent.

Une des principales questions qui se rattache à l'illustre nom de Gerbert, c'est de savoir précisément ce qu'il a emprunté de ses lumières au commerce des Arabes d'Espagne. Bzovius¹, son biographe, nie positivement qu'il ait jamais eu aucun rapport avec eux; il nie son prétendu voyage qui est entouré, il est vrai, des fables les plus incroyables; il assure que Gerbert ne puisa jamais sa science que dans les écoles d'Aurillac, de Fleury, et dans celles d'Allemagne; et pour le prouver il cite une lettre de Gerbert (lettre 154), où il rapporte lui-même tout son savoir à la protection des trois Othons. Ce passage est peu concluant, et plusieurs autres, tirés également de sa correspondance, prouvent qu'il avait reçu des leçons de mathématiques et d'astronomie d'un Espagnol, s'il n'avait pas lui-même voyagé en Espagne.

Quant aux recherches qui nous intéressent ici particulièrement, je crois pouvoir affirmer que Gerbert, pour connaître la logique d'Aristote, n'a point eu besoin de recourir aux Arabes et aux Espagnols: il me semble que les faits cités plus haut, et qu'au besoin l'on pourrait appuyer

1. Bzovius, Sylvester 2, p. 20,

encore de plusieurs autres, prouvent incontestablement :

1° Que l'étude de la logique d'Aristote n'a jamais cessé dans l'Occident ;

2° Que l'étude et la connaissance du grec y a toujours subsisté ;

3° Et qu'enfin l'on y a toujours possédé les commentaires et les traductions de Boèce sur l'Organon entier, et j'ajouterai même, le texte de l'Organon ¹.

Je sais que l'opinion que j'énonce ici contredit tout-à-fait l'opinion commune ; je sais en outre qu'elle peut être infirmée par d'autres témoignages, dont je discuterai, au reste, quelques-uns dans ce qui va suivre ; mais je crois cependant ne point émettre cette assertion à la légère. On peut ajouter encore que la Logique n'était pas le seul des ouvrages d'Aristote qu'on possédât à cette époque. Il est établi d'une façon incontestable, que Nannon, moine de Frise, commenta dans les premières années du dixième siècle, le Traité du ciel, celui du monde, et toute la morale (Fabricius, Biblioth. lat., tom. 5, p. 287) ; il avait en outre la République et les Lois de Platon. Ingulf, secrétaire de Guillaume-le-Conquérant, avait étudié à Oxford diverses parties des ouvrages d'Aristote, enseignés dans les écoles de cette ville, comme dans celles de Cambridge (Brucker, tom. 3,

1. Voir à la fin de ce mémoire une discussion spéciale sur ces points.

n. 657). Le continuateur de la Chronique de Sigebert dit positivement, qu'en 1128, un Clericus de Venitia traduisit et commenta les Analytiques Premiers et Derniers, les Topiques et les Réfutations des Sophistes (Teunemann, tom. 8, 1^{re} part., n. 356), bien qu'on en eût une vieille traduction. Or cette vieille traduction doit remonter au moins au commencement du onzième siècle, et tout porte même à croire, comme l'a pensé M. Cousin, que c'était la traduction de Boèce (Introduction aux œuvres inédites d'Abailard, p. LII).

Je ne prétends pas contester entièrement l'influence des Arabes ; je crois qu'ils ont beaucoup contribué à l'accroissement des lumières en Occident, et, en particulier, à la connaissance plus complète des œuvres d'Aristote ; mais je ne pense pas que l'Occident eût absolument besoin d'eux pour les connaître ; et je ne sais si l'on pourrait citer un seul des livres du Stagirite qui n'ait été connu en Europe que par cette voie exclusivement. Je pense que les croisades, bien plus que les Arabes, ont contribué à répandre les ouvrages aristotéliques ; et je ne doute pas que la philologie n'arrive un jour à prouver que c'est des cloîtres de l'Europe occidentale et de Constantinople, que sont uniquement sortis tous les traités du Stagirite parvenus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en puisse être sur cette question, on peut voir, par ce qui a été dit plus haut, de l'ouvrage de Gerbert, que la dialectique était alors cultivée

aussi pour elle seule. En général, on cherchait bien à lui donner une utilité toute pratique, en l'appliquant à la théologie; mais déjà quelques esprits supérieurs sentaient qu'il y avait là une science indépendante: le début seul du petit ouvrage de Gerbert suffit à prouver qu'il comprenait la haute importance du sujet. On peut croire que c'était également de cette manière que la comprenait Fulbert, qui la professait à Chartres, à cette époque, avec beaucoup d'éclat, et qui compta Béranger parmi ses élèves.

Au onzième siècle, l'étude de la dialectique commence à devenir partout dominante; mais elle est déviée de la route où Gerbert l'avait mise, et elle sert à la discussion des questions théologiques, dont ces siècles étaient si profondément préoccupés. L'abbaye du Bec, dirigée successivement par Lanfranc et saint Anselme de Cantorbéry, joue ici un rôle considérable. Ce fut Lanfranc, comme on sait, qui réforma la grossière latinité de ces temps, et contribua, par l'exemple de son couvent et par ses élèves, à répandre dans toutes les écoles des études plus réelles et de meilleur goût.

Lanfranc lutta de toutes ses forces, mais sans succès, contre la direction nouvelle que prenait la dialectique. En combattant les erreurs de Béranger de Tours, il est forcé lui-même, tout en désapprouvant ce moyen, de recourir aux armes de son adversaire; mais il s'excuse par l'exemple de saint Augustin, qui, lui aussi, se servait de la

dialectique pour réfuter les Ariens (Voir le livre de Lanfranc *de Corpore et sanguine Domini*). Il est évident en outre, par de nombreux passages des œuvres de Lanfranc, et surtout par ses commentaires sur les épîtres de saint Paul, qu'il connaissait la syllogistique ; souvent il en cite les règles principales, et celle-ci entr'autres : dans aucune figure, on ne peut tirer une conclusion de deux propositions particulières,

Saint Anselme alla plus loin que son maître, et il paraît que, sans accepter non plus la dialectique¹, il essaya d'en régler l'usage. C'était, du reste, le seul parti que l'Église eût alors à prendre ; car l'enseignement de la dialectique avait fait partout de tels progrès, qu'il était désormais impossible de le supprimer. Les écoles de Paris, où Walram professait cette science nouvelle, attiraient déjà des élèves de toutes les parties de l'Europe ; et déjà de nombreux écrits des professeurs secondaient les études publiques, en facilitant aussi les études solitaires. Abbon de Fleury², Adalbéron, archevêque de Laon, avaient écrit sur les syllogismes et les règles de l'argumentation.

Tel était donc le mouvement général des esprits, quand vint à surgir la grande querelle du nominalisme et du réalisme : le génie de Roscelin posa

1. Saint Anselme cite les *Catégories*, l'*Herméneia*, et discute la validité des syllogismes : *Opera*, de *Grammatico*, p. 143, 144 — et cur *Deus homo*, p. 94, a.

2. *France litt.*, t. 6, p. 180.

le problème, et le résolut dans le sens des opinions nouvelles. Pour lui les idées générales n'avaient pas d'existence et ne reposaient que sur des mots. Cette doctrine émut l'Église entière ; car le novateur, poussant à bout sa thèse dialectique, n'allait à rien moins qu'à nier le dogme de la Trinité.

Je ne prétends point, après l'exposition si claire et si éloquente qu'a tracée M. Cousin, dans son introduction aux œuvres inédites d'Abeilard, revenir sur cette question ; je me bornerai donc à résumer ses conclusions. La discussion de l'existence des genres, sortie d'une phrase de l'Introduction de Porphyre, acquit à la fin du XI^e siècle et dans les trois siècles suivants jusqu'à Occam, une importance capitale, et les rapports qu'elle avait avec les vérités fondamentales de la religion, légitiment assez l'intérêt que les deux partis y attachaient. Le nominalisme et le réalisme se firent une guerre acharnée, sur l'existence des genres d'abord, et ensuite, sur le principe d'individualisation ; et le sujet fut assez vaste pour défrayer trois siècles de disputes et d'animosités. On sait qu'entre les deux partis exclusifs, Abeilard vint apporter une opinion moyenne destinée à les concilier tous deux dans le conceptualisme ; mais cette tentative de paix et d'éclectisme eut peu de succès, et l'intervention de l'illustre dialecticien n'apaisa point la querelle.

Il faut bien voir ici toute l'importance de cette

lutte en religion et en dialectique. Nous laisserons de côté la première face de la question ; mais on ne saurait donner trop d'attention à la seconde. Cette discussion ne portait pas sur une idée absolument neuve, puisqu'au fond c'était celle qui avait jadis divisé le Stagirite et son maître ; mais ce qu'il y avait d'éminemment nouveau, c'était que les esprits se passionnassent avec tant d'ardeur pour une question de dialectique. Depuis l'époque splendide des écoles de la Grèce, sous Socrate, Platon et Aristote, le monde n'avait rien éprouvé de pareil. A côté du dogme, il y avait une autre question d'un intérêt moins pressant peut-être, mais aussi plus durable, c'était une question qui tenait à l'esprit humain lui-même. Par cela seul qu'elle était posée, elle indiquait un progrès immense, dont les siècles précédents étaient tout à fait incapables ; et depuis, les lumières n'ont fait que s'accroître avec une rapidité constante.

A ce développement de l'Europe, nul ne contribua autant qu'Aristote. La dialectique, maîtresse déjà dans toutes les écoles, acquit dès lors un importance et une valeur sans égale, et le reste de la doctrine mieux connue vint encore ajouter à la domination exclusive qu'elle exerçait déjà. Mais il fallait deux siècles encore, avant que l'Eglise n'adoptât le Stagirite, le fit commenter par les plus savants hommes, par des docteurs depuis canonisés, et l'élevât, en un mot, au rang des pères et des oracles de la foi. Dès la fin du XI^e siècle,

tout se prépare pour qu'il en soit bientôt ainsi.

Il ressort évidemment des œuvres d'Abeilard, publiées par M. Cousin, que l'élève de Roscelin connaissait la plus grande partie de l'Organon. Bien que les titres donnés par les manuscrits aux fragments d'Abeilard, ne soient pas toujours exacts, bien qu'ils offrent certainement des déplacements assez nombreux, il n'en est pas moins certain qu'il possédait les Catégories, l'Herméneia, les Analytiques Premiers et Derniers et les Topiques. Abeilard ne savait pas le grec, comme il l'atteste lui-même; et l'on doit croire qu'à cet égard l'illustre dialecticien, tout occupé de l'application et de la pratique, était au-dessous des lumières de son temps et de plusieurs de ses savants contemporains. Il ne pouvait donc étudier la logique d'Aristote que dans Boëce; mais les ouvrages du commentateur latin pouvaient suffire pour la faire bien connaître.

L'immense service que rendit Abeilard, et sa vraie gloire, c'est d'avoir été le chef de l'émancipation des intelligences au XII^e siècle, et d'avoir, par l'application hardie et complète de la dialectique à la théologie, ouvert cette longue carrière de progrès et d'indépendance qu'a depuis lors parcourue l'esprit humain en philosophie. M. Cousin a comparé Abeilard à Descartes, breton comme lui; la comparaison est aussi juste que profonde, et certainement Abeilard n'osait pas moins en dialectique au XII^e siècle que Descartes

dans un siècle plus heureux et plus éclairé, quand il en appelait de la foi mourante à la raison humaine qui vit éternellement par la pensée.

Dans cette lutte du nominalisme et du réalisme, l'influence d'Aristote est indirecte. Ce n'est pas lui qui a posé la question dans les termes où la prend le douzième siècle; il n'a fait que l'indiquer dans deux ou trois passages de sa logique, et ce n'est pas de là qu'elle est sortie pour le moyen-âge. Mais Aristote n'en est pas moins, pour les deux partis extrêmes, et pour le parti mitoyen d'Abelard, le maître suprême de la dialectique. Le réalisme lui demande des armes aussi bien que ses adversaires, et jamais on n'a pensé à proscrire cette autorité souveraine, appuyée sur un enseignement public, et soutenue par les empereurs et par les papes. Le résultat le plus certain des discussions de cette époque, c'est que la pratique dialectique se perfectionne par la nécessité même de la défense et de l'attaque. Il est vrai que saint Bernard, réfutant le péripatéticien de Palais, se vante de ne rien comprendre aux arguties d'Aristote; mais ce superbe dédain était fort rare, et les esprits les plus orthodoxes de l'époque ne le partagèrent pas. On disait bien, en langage à demi biblique, qu'il ne fallait pas « planter la forêt d'Aristote auprès de l'autel du Seigneur; » on disait bien qu'Abelard, Gilbert de la Porrée et leurs pareils, étaient « les labyrinthes de la France; » mais la plupart de ces adversaires de la dialectique la com-

battaient par la dialectique même ; ils étaient tout aussi habiles que leurs antagonistes sur les règles du syllogisme et de l'argumentation.

Une circonstance importante qui vint accroître ce goût de la dialectique, mais qui ne le créa pas, ce fut la connaissance des travaux des Arabes sur ces matières. On peut placer vers la fin du XI^e siècle et le commencement du XII^e, les premières traductions d'ouvrages philosophiques faites sur l'arabe. C'est à cette époque que vivait Constantinus Afer¹, moine du mont Cassin ; il avait, dit-on, étudié la philosophie et la dialectique à Babylone, et il employa ses loisirs pieux, en Italie, à doter l'Occident de travaux inconnus jusque là. Natif de Carthage, et contraint de fuir son pays, il avait trouvé un asile à Salerne, à la cour du comte Robert. Dans le même temps, à peu près, Daniel Morley, Adhélard et Robert de Rétine, tous trois Anglais, avaient voyagé en Espagne et en Arabie, d'où ils avaient rapporté des connaissances nouvelles et de nombreuses traductions.

D'autre part, les communications établies entre l'Orient et l'Europe par les croisades, durent nécessairement amener une connaissance plus facile et plus complète de la philosophie grecque ; et, quoiqu'il soit difficile de retrouver les traces de ces relations dans les historiens contemporains, on ne peut douter qu'elles n'aient existé dès le

1. Brucker, tom. 3, p. 681 et suiv.

commencement du douzième siècle. L'on sait d'ailleurs positivement qu'en 1167, un médecin latin rapporta de Constantinople, en France, des livres grecs en assez grand nombre ¹.

Mais, en accordant à ces deux causes toute l'influence qu'elles ont eue bien réellement, il faut se garder aussi de l'exagérer, et l'on a vu, par les faits rapportés plus haut, que l'Occident avait en lui-même, et sans les secours étrangers, tous les éléments nécessaires à un grand développement, en philosophie et surtout en dialectique.

Outre les ennemis que la Logique rencontrait dans le sein de l'Église, elle en comptait aussi parmi les philosophes. Les difficultés de la doctrine lui suscitèrent des inimitiés dans le XII^e siècle, comme elles en avaient jadis soulevé dans l'école d'Epicure. C'est contre les attaques de ces ennemis que Jean de Sarisbéry a fait son livre de Métalogicon. Comme il le dit lui-même, il a donné ce titre à son ouvrage, parce qu'il y prend la défense de la logique (*μετὰ λογικῶν*).

Jean de Sarisbéry, élève d'Abeilard, de Guillaume de Conches, d'Adam de Petitpont, de Guillaume de Champeaux, d'Albéric de Rheims, de Simon de Paris, et de tous les professeurs célèbres de l'époque, est un ardent péripatéticien; et, tout réaliste qu'il est, il n'en est pas moins l'admirateur passionné d'Aristote et de sa doctrine.

1. Tennemann, tom. 8 première partie, p. 356.

Arrivé fort pauvre en France, livré pendant de longues années aux études les plus sérieuses et les plus pénibles, puis retourné en Angleterre, son pays natal, attaché à la fortune de Thomas Becket, dont il était le secrétaire, devenu plus tard évêque de Chartres, Jean de Sarisbéry, ou le Petit, comme on le nomme aussi, est sans contredit le témoin le plus sagace et le plus sûr des études de son temps. Mêlé aux occupations de la vie pratique, et livré en même temps à toutes celles de la vie studieuse, il est placé pour juger fort sainement des choses, et son *Métalogicon* porte partout l'empreinte d'un esprit parfaitement juste, instruit et vigoureux.

Il faut le lire pour comprendre l'importance suprême qu'il attache à la Logique. C'est pour elle seule qu'il l'estime, sans penser à ses applications; dans ce sens, il est le continuateur de Gerbert, et, jusqu'à un certain point, celui d'Abeilard, qui, indépendamment des discussions théologiques, donnait la plus sérieuse importance à la science en elle-même. Vouloir détruire la Logique, c'est, aux yeux de Jean le Petit, vouloir arracher la langue à l'homme (*elinguas facere*, liv. 1, ch. 9), et il n'a pas assez d'anathèmes contre les Cornificiens qui osent s'attaquer à une étude si utile et si indispensable.

À la connaissance des règles positives, Jean le Petit joint une érudition historique, fort rare de son temps et long-temps même encore après lui.

Il trace l'origine de la Logique, et il expose fort nettement les mérites d'Aristote, qui a eu la gloire de poser les règles après des travaux antérieurs aux siens, et qui s'est acquis ainsi le juste titre de père de la Logique. On peut remarquer, en outre, que, dès cette époque, la science est divisée dans l'école en *ars inveniendi* et *ars judicandi*, distinction qui fut plus tard renouvelée par Ramus, et qui servit de fondement à ses essais de réforme (liv. 2, ch. 5).

Malgré son enthousiasme pour Aristote et la Logique, et sa haine des Cornificiens, l'évêque de Chartres n'en reconnaît pas moins les vices de l'enseignement de son temps; il se plaint en termes assez amers des obscurités de l'École, et en particulier, de celles des nominalistes. Aussi l'éloge qu'il fait d'Abeilard est-il d'un grand poids, et ce qui l'a surtout charmé dans le péripatéticien de Palais, c'est la parfaite clarté de son enseignement (liv. 3, ch. 1, p. 129, édit. de 1610). A la distance où est Jean de Sarisbéry des disputes de l'École et des études qui l'ont autrefois lui-même si vivement attaché, son jugement doit être juste et désintéressé. Il y a vingt ans qu'il n'a fait de la Logique, quand il compose son ouvrage, qui se termine par un retour fort touchant sur ses propres souffrances.

Il écrit, vers l'année 1170, mais comme il n'indique en rien que les ouvrages dont il parle soient récemment découverts, on peut croire que l'Orga-

non entier, dont il fait une analyse fort claire et fort sagace, lui était connu dès ses premières études; voici comment l'Organon apparaît dans le Métalogicon :

Les Catégories en sont le livre élémentaire, et l'on pourrait dire en quelque sorte, littéral. L'Herméneia, traité obscur, difficile, incomplet, en forme les syllabes (*Syllabicus*). Les Topiques, que Jean le Petit place après l'Herméneia, sont d'une grande utilité pratique pour toutes les sciences, bien qu'on les néglige depuis long-temps; ils sont fort supérieurs, pour la théorie du genre et de l'espèce, à l'Introduction de Porphyre, à laquelle on attache en général trop d'importance, et qu'on étudie trop long-temps dans les classes. Les Premiers Analytiques renferment les raisonnements catégoriques. Abeilard a tenté de les compléter par une théorie des syllogismes hypothétiques, mais son système n'est pas lui-même complet. Les Derniers Analytiques sont la partie la moins étudiée de toute la Logique, et cet abandon où on les laisse tient aux fautes nombreuses qu'y ont commises les copistes, et à la confusion de chapitres et de matières qui y règne. En général, on attribue ces difficultés au traducteur (*in interpretem difficultatis culpa refunditur*), et l'on prétend que ce livre n'a pas été traduit exactement. Si l'on étudie encore quelque part avec soin les Derniers Analytiques, c'est seulement en Espagne et en Afrique, où l'on est plus géomètre. Enfin, les Réfutations

des Sophistes ont une haute utilité, et l'on ne sait pas assez, en général, les mettre à profit.

Jean termine cette analyse de l'Organon par une profession de foi pleine d'indépendance et de raison. Ceux qui n'étudient Aristote que dans Boèce, sans recourir directement aux ouvrages du maître, ont tort, et leur science ne peut qu'être fort imparfaite. Aristote s'est trompé, certainement trompé, sur plusieurs points ; mais, en Logique, il n'a pas son égal, et, sans tenir pour paroles saintes (*sacrosanctum*) tout ce qu'il a écrit, on ne peut cependant trouver un guide ni plus sage ni plus sûr.

Certes, quand on a lu le Métalogicon, on ne peut s'empêcher de trouver l'éloge qu'en faisait Juste Lipse cinq siècles plus tard, un peu trop réservé : « *multos pannos purpuræ agnosco et frag-
« menta ævi melioris.* » On pourrait dire, avec plus de justice peut-être, qu'il n'est pas un commentateur du seizième siècle qui ait surpassé Jean le Petit en droiture de jugement ; son livre, au milieu du XII^e siècle, semble une sorte d'anomalie par la clarté, le sens exquis et la sobriété qui partout y éclatent. Jean le Petit s'est en outre placé au rang des penseurs les plus ingénieux et les plus indépendants de son époque, par la satire spirituelle et délicate qu'il a faite des courtisans de son siècle (*de nugis curialium*).

Il n'est pas besoin de revenir sur tous les faits importants que révèle l'ouvrage de Jean le Petit,

il a suffi de les indiquer dans l'analyse tracée plus haut ; on fera seulement remarquer qu'évidemment, dès cette époque, on possède le texte entier de l'Organon, et que l'Occident est en relation directe et fréquente avec l'Espagne.

Au milieu du douzième siècle, s'accomplissent deux faits de haute importance dans les recherches qui nous occupent ici : c'est d'abord l'alliance définitive de la dialectique et de la théologie ; et, en second lieu, la domination absolue de la logique d'Aristote. Elle règne alors dans toutes les écoles répandues en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, en France. Elle règne, surtout à Paris, qui compte déjà, en 1130, seize écoles à côté de celle de la cathédrale ; « Paris, l'arbre de vie dans le paradis terrestre de la science, la lampe allumée dans la maison du Seigneur, » comme s'expriment à cette époque les innombrables étudiants qui, de toutes les parties de l'Europe, affluent dans son sein. Le plus pur aliment que cette Nourrice de l'étude donne aux esprits qu'elle fait vivre, c'est la logique d'Aristote, étudiée dans tous les sens, commentée surtout de mille façons diverses, mais encore obscure, embarrassée, et résistant aux efforts de la plus patiente analyse et aux essais de simplification, que font dès lors Guillaume de Soissons, Progon de Troie et Gilbert de la Porrée. Dans le Trivium, c'est la dialectique qui tient la place suprême ; elle domine la grammaire et la rhétorique, ses humbles associées, autant au moins

que le Trivium lui-même domine les quatre autres sciences, dont la réunion avec les trois premières forme les sept arts libéraux, nés jadis dans Alexandrie, et qui sont l'encyclopédie du moyen-âge.

On ne peut croire, d'après tout ce qui précède, que la logique d'Aristote ait été proscrite au concile de Soissons en 1209, comme paraît le penser Launoy (*de variâ Arist. fort.* chap. 1); évidemment l'interdit ne concerne que la Métaphysique et la Physique, récemment apportées de Constantinople et dont Amalric avait tiré ses erreurs. L'Eglise, qui tolérait depuis si long-temps la dialectique péripatéticienne, qui l'avait établie dans toutes ses écoles, ne pouvait plus la proscrire; et le légat, chargé en 1215 de réformer l'université de Paris, ordonnait formellement l'étude de la Logique, tout en maintenant les défenses contre les autres ouvrages d'Aristote. Launoy se trompe plus évidemment encore, quand il croit que, jusqu'au treizième siècle, on ne connaissait la dialectique que par Marcius Capella et Boëce; on lisait Aristote lui-même depuis près de deux cents ans.

A dater de cette époque, la philosophie toute entière d'Aristote commence à prendre contre l'Eglise, qui d'abord résiste et bientôt lui cède, cet ascendant suprême qu'elle a conservé jusqu'à Bacon et Descartes. Frédéric II prépara les voies à cette domination, en faisant traduire les œuvres du Stagirite, travail que ses fils continuèrent avec zèle, et en deux siècles à peu près, tel avait été le

progrès des choses qu'un pape, Nicolas V, achevait l'entreprise commencée par un des ennemis les plus redoutables du sacerdoce. Favorisé par l'empire et par la papauté, le triomphe définitif d'Aristote est accompli avec Albert-le-Grand et saint Thomas, vers 1260. Ses œuvres complètes sont commentées par l'évêque de Ratisbonne; et l'Eglise, qui moins de six ans auparavant, défendait encore la Métaphysique et la Physique à l'Université de Paris, permet que deux de ses docteurs les plus illustres sè fassent les introducteurs d'Aristote dans la chrétienté.

On a vu quelle était, vers la fin du douzième siècle, la connaissance de la logique d'Aristote. L'effort de l'École, à partir de ce moment, fut de la mieux comprendre et de la simplifier. Les abrégiateurs grecs, dont on connut alors les ouvrages, furent fort utiles aux occidentaux; et l'abrégé que fit Pierre d'Espagne, depuis pape sous le nom de Jean XXI, eut une vogue prodigieuse, parce qu'il rendait beaucoup plus accessibles, des doctrines jusque-là hérissées de difficultés et d'obscurités sans nombre. On a pensé que Pierre d'Espagne avait emprunté ses travaux à ceux de Psellus. Je ne sais jusqu'à quel point cette assertion est précise et exacte en ce qui concerne les individus; mais l'on peut dire, sans crainte d'erreurs, que ces simplifications ingénieuses venaient certainement de Constantinople. On a vu, plus haut, que l'invention des lettres et des mots techniques pour

désigner les modes et les figures des syllogismes, remontait à la même source; ainsi, cette mnémotique, dont les beaux esprits se sont tant de fois raillés, n'appartient très probablement pas plus à la Scholastique, que les trois unités dramatiques n'appartiennent au Stagirite. Tennemann a eu tort d'attribuer les mots techniques à Pierre d'Espagne. Je n'oserais pas affirmer qu'ils ont été créés par Nicéphore Blemnidas, le premier abrégiateur grec où on les trouve; mais l'origine en est grecque: et l'évêque de Braga n'eut que la gloire de l'importation. Saint Thomas parle de ces lettres (*Opuscula* 48, ch. 8), mais il n'en nomme pas l'inventeur, et il n'en fait pas usage lui-même, dans les commentaires qu'il a composés sur l'*Herméneia* et les *Derniers Analytiques*. Duns Scot, mort en 1308, les emploie: mais l'habitude en était si peu régulière dans l'École, que plus de cinquante ans après, Occam ne paraît point les connaître, ou plutôt il les néglige, puisqu'il ne s'en sert pas.

Quoi qu'il en puisse être, le manuel de Pierre d'Espagne eut la plus grande utilité. C'est là que, pour la première fois, furent exprimées en termes précis, la meilleure partie des règles, dégagées par une longue analyse, de la doctrine d'Aristote. L'emploi des mots techniques, inconnus jusqu'alors en Occident, contribua beaucoup à la clarté de ce petit ouvrage. Pierre d'Espagne partage la logique en vieille et nouvelle, division conservée jusqu'au milieu du seizième siècle. Du reste cette

distinction se rapporte non pas au temps, comme on pourrait d'abord le croire, mais à la matière: ainsi la vieille Logique comprend l'Herméneia et les Catégories avec l'Introduction de Porphyre; la nouvelle, les Premiers Analytiques, les Topiques, et les Réfutations des Sophistes. Quant aux Derniers Analytiques, Pierre d'Espagne n'en a pas fait une analyse spéciale à cause des difficultés qu'ils offrent, et sans doute aussi, parce que ce livre, qui est, comme le dit Eckius, son commentateur, *inter cæteros multùm magistralis*, était trop profond pour les élèves auxquels le manuel (*summulæ*) était destiné.

A la suite, Pierre d'Espagne a joint ce qu'on appelait déjà de son temps *parva logicalia*: ce n'est point l'analyse d'un ouvrage spécial d'Aristote; mais c'est un extrait de ses divers traités sur des matières qui n'avaient pu facilement trouver place dans l'enseignement ordinaire.

L'ordre que suit Pierre d'Espagne a ceci de remarquable, qu'il commence par l'Herméneia et poursuit par l'Introduction de Porphyre, les Catégories, les Premiers Analytiques, etc. Cette disposition, toute singulière qu'elle puisse paraître, a été cependant suivie, jusqu'au commencement du seizième siècle, par toute une école de commentateurs. Quant à la division de la Logique, en vieille et en nouvelle, il faut peut-être lui accorder plus d'importance que les philologues n'y en attachent ordinairement; peut-être indique-t-elle que,

pendant plusieurs siècles, l'étude de la Logique s'était à peu près bornée aux Catégories et à l'Herméneia, tandis que, dans des temps meilleurs et plus récents, elle s'était étendue à l'Organon entier.

Avec Albert-le-Grand, mort en 1280, la doctrine complète d'Aristote prit possession de l'Occident, et domina l'Eglise aussi bien que les laïcs. Le professeur dominicain de Paris et de Cologne connaît non seulement tous les ouvrages du Stagirite qu'il commente longuement, mais il a étudié la plupart des grands travaux antérieurs aux siens, ceux des commentateurs arabes. Aussi jamais la doctrine d'Aristote n'a-t-elle été traitée avec autant d'étendue, et l'on pourrait ajouter, de profondeur. En général, on n'a point fait d'Albert-le-Grand une estime équitable; on l'a trop aisément cru l'admirateur aveugle du maître; et on l'a surnommé le singe d'Aristote. Je ne sais précisément l'origine de cette insultante épithète: mais elle est certainement peu méritée, et elle révèle une ignorance complète du génie de celui qu'elle flétrit. J'ai cité (Tom. 1, pag. 136) une pensée d'Albert qui montre bien toute son indépendance et la direction de ses commentaires. Il suit Aristote, non par obéissance aveugle et respect irréfléchi de l'autorité; mais il le suit, comme les siècles antérieurs, parce qu'Aristote a trouvé la vérité, et qu'il n'y a point de guide meilleur ni plus fidèle. On peut voir du reste par la préface remarquable, où Albert

traite de la nature de la Logique, qu'il est fort loin des sentiments qu'on lui suppose. Sans avoir l'originalité profonde de Scot, de Gerbert, ni même celle de Lanfranc, il a cependant l'intelligence la plus réelle et la plus indépendante des matières qu'il commente.

D'ailleurs, il suffit de lire la biographie d'Albert, et d'y apprécier quelques traits de la plus vive énergie, pour sentir que dans cette vie austère et magnanime, consacrée au travail et à la pauvreté, il n'y a point place pour une servile imitation. Le commentaire d'Albert sur l'aristotélisme est certainement l'un des plus libres hommages qui aient été rendus au génie du Stagirite.

Pour ce qui concerne la Logique en particulier, il est évident que dans Albert continuent à se développer les germes d'une science spéciale. Il cultive la Dialectique pour elle-même, et sans penser à ses applications pratiques en théologie. Depuis Abeilard, cette direction qui, n'est même point parfaitement pure dans le péripatéticien de Palais, semblait avoir été perdue : c'est Albert qui eut la gloire de la reprendre de nouveau.

Elle éclate aussi dans son illustre élève saint Thomas d'Aquin. Il ne nous reste de saint Thomas que deux commentaires, l'un inachevé, sur l'Herméneia; l'autre, sur les Derniers Analytiques, dont il s'efforça d'éclaircir les difficultés. On a déjà vu, par une citation (Voir tom. 1, p. 24), quel était le caractère général de la doctrine de saint Tho-

mas. Elle est profondément péripatéticienne, en ce qu'elle s'attache surtout à montrer l'activité spontanée de l'esprit. Thomas voit nettement que la Logique n'est pas moins que la science tout entière de l'esprit humain ; mais son génie, qui pouvait ici, aussi bien que dans la carrière théologique, déployer toutes ses ressources, dut appliquer ses forces à des sujets alors plus pressants.

Ces indications d'Albert et de Thomas, ne furent point perdues : on les retrouve agrandies dans Duns Scot, sous la subtilité des questions que soulève pour lui la logique péripatéticienne, et surtout dans Occam qui, par une exposition plus nette et plus indépendante que toutes celles qui avaient précédé, ouvrit la voie aux améliorations. Occam bannit complètement la topique de la Logique et, comme Duns Scot, il accorda au syllogisme une haute importance. Occam, comme l'on sait, est le plus grand des nominalistes.

La logique de Raymond Lulle se distingue par un mérite de clarté et de concision, fort rares à toutes les époques, mais surtout à celle où il écrivit, vers le commencement du quatorzième siècle. Il est resté fidèle aux excellentes traditions de Pierre d'Espagne. Mais comme lui, Raymond Lulle place l'Herméneia avant les Catégories, c'est-à-dire qu'il donne les règles de la proposition avant celles des mots. Son explication du syllogisme est aussi claire qu'elle est concise : il fait un usage réservé et fort judicieux des mots techniques. Il a donné, ainsi

que Pierre d'Espagne, fort peu d'attention aux Derniers Analytiques, qu'il passe presque complètement sous silence, comme trop difficiles sans doute pour les esprits auxquels s'adresse son manuel; et il termine par une exposition fort courte des topiques et des sophismes. A cette analyse de l'Organon, Raymond Lulle a joint deux petits traités spéciaux qui attestent qu'il avait bien compris la théorie entière, et qu'il en connaissait les points délicats : l'un sur la recherche du moyen, l'autre sur la conversion des propositions. Je n'ai point à parler ici du grand art de Lulle, bien que les mnémoniques qui le composent roulent en partie sur les idées des Catégories; mais je crois pouvoir affirmer, en en jugeant par sa logique, que ses idées ont beaucoup plus de justesse et de valeur qu'on ne leur en accorde ordinairement.

C'est à dater du temps d'Occam et par ses efforts, du moins en partie, que la Logique commence à devenir une science spéciale et indépendante, telle que l'avait entrevue Gerbert. Occam contribua plus qu'aucun autre nominaliste, au triomphe des principes qu'il soutenait, et qu'il avait su placer, contre les papes, sous la protection des rois et des empereurs.

Buridan, élève d'Occam, et aussi libre penseur que son maître, ne laissa point périr les traditions qu'il en avait reçues. Mais c'est avec lui que se produit dans toute son étendue la subtilité tant reprochée à la Scholastique; les siècles précédents

avaient bien donné l'exemple : mais ces divisions poussées à l'extrême, ces nuances de pensée si difficiles à saisir, ces fils déliés dont l'attention la plus appliquée peut à peine suivre les détours, tout cela n'existait point encore dans les docteurs du treizième siècle. La méthode scholastique n'est réellement fondée que dans le commencement du quatorzième, avec les procédés, toujours uniformes, de majeure et de mineure, d'objection et de réponse, de thèse et de réfutation.

Généralement cette subtilité si funeste aux progrès de l'esprit, a été attribuée à l'étude de la logique d'Aristote. L'accusation, sans être absolument fautive, est loin cependant d'être aussi vraie qu'on semble le croire. Ce qui développa surtout cette subtilité au quatorzième siècle, ce fut la théologie mystique. Née peut-être dans les œuvres de saint Anselme, ou, du moins fort développée par lui, la théologie mystique entraîna les âmes pieuses de ces époques, dans des rêveries sans terme, qui, en voulant se produire, durent emprunter des formes aussi compliquées et aussi fines qu'elles-mêmes. C'est à l'aide de la dialectique qu'elles parvinrent à se les créer; mais il est peu probable que la dialectique à elle seule eût pu jamais les enfanter. A tout prendre, on peut croire que la Logique nuit beaucoup moins à la théologie que la théologie ne nuit à la Logique.

L'école d'Occam, pour le dire en passant, eut la gloire de fonder l'indépendance de l'esprit dans le

quatorzième siècle, en Logique, par le nominalisme, en science politique, par les plus hardis travaux, dont ceux de Buridan sont le curieux témoignage. C'est aussi de cette école que sortit le premier essai d'histoire de la philosophie dont les temps modernes puissent s'honorer. Burley, condisciple d'Occam, à Oxford, est celui qui le tenta.

Ainsi, dès la fin du quatorzième siècle, tout se préparait pour une réforme en Logique, comme dans toutes les parties de la connaissance, et dans l'organisation de la société européenne. A cette époque, une cause puissante vient accélérer le mouvement, c'est l'arrivée des Grecs, fuyant déjà aux approches de la ruine de leur patrie, et venant mettre du moins en sûreté les lumières qu'elle seule possède, si ce n'est ses richesses. C'est de l'Italie, asile des réfugiés de Constantinople, que jaillit l'étincelle; et Laurentius Valla, mort en 1465, fut le premier qui entreprit la réforme de la Logique. Mais il procède avec modération et prudence: il sait que de son temps les professeurs font, en général, jurer à leurs élèves de ne jamais attaquer Aristote, et implicitement, de poursuivre ceux qui le combattent. Aussi cherche-t-il à s'excuser, par une foule d'exemples, de ne pas suivre le maître. La vieille dialectique lui semble beaucoup trop embarrassée, beaucoup trop longue: et il se décide avec courage à commencer la tâche qu'il s'est imposée. Mais s'il refait la doctrine d'Aristote, il est loin d'être injuste envers lui; il repousse avec Boëce les

accusations de plagiat, qu'on renouvelait de son temps, contre les Catégories, empruntées, disait-on, au pythagoricien Archytas.

Les innovations les plus grandes de Valla furent d'essayer une réduction des Catégories¹ : il les limite à trois, substance, qualité, action. Il repousse les énonciations modales et veut les bannir complètement de la Logique : enfin il n'accepte dans le syllogisme que les deux premières figures ; et il rejette les cinq modes indirects de Théophraste et d'Eudème. Outre ces modifications importantes, Valla en fait encore plusieurs autres, dans la théorie des rapports du sujet et de l'attribut, dans l'exposition des propositions négatives. Il place aussi, comme plusieurs de ses devanciers, les Topiques avant le Syllogisme, et il néglige la démonstration. Il a, de plus, le tort de mêler quelquefois à la Logique des matières qui ne lui appartiennent pas, par exemple, l'étymologie à la discussion des Catégories.

Il paraît que cette tentative de réforme, toute sage qu'elle pouvait être, suscita contre Valla des persécutions : il s'en plaint avec dignité dans l'épilogue qui termine son petit ouvrage. Mais le coup était porté, et si la Logique, au milieu des intérêts immenses qui allaient agiter le siècle suivant, devait encore attendre de longues années pour une amélioration définitive, les germes du moins

1. Laur. Valla de dialecticâ, lib. 3. Paris, 1530, in-4°, ch. 17, f° 25. — ch. 39, f° 50. — f° 61 et 64 verso.

étaient déposés, et il était impossible qu'ils ne prissent pas du développement.

On a trop insisté, je crois, d'après Ramus, sur les mérites réformateurs de Rod. Agricola ; on ne saurait les comparer à ceux de Laurentius. D'abord ses travaux sont moins étendus, puisqu'il se borne à la Topique ; et, en second lieu, Agricola a certainement beaucoup moins de profondeur et de science logique. On ne peut nier toutefois que sa méthode ne soit facile et parfaitement claire. Ce qui distingue le professeur d'Heidelberg, c'est qu'il a proclamé le premier, en Allemagne, la nécessité de la réforme logique ; mais il ne l'a point faite. Agricola peut être regardé comme l'héritier très légitime des traditions déposées, dans toute l'Allemagne, par Occam et par les nominaux ; mais il a déjà la réserve qui plus tard distinguera Mélancthon ; il ne va pas au-delà des fautes de la Scholastique ; c'est elle seule qu'il prétend réformer ; ce n'est pas Aristote lui-même, pour lequel il a la plus sincère admiration. On verra, du reste, un peu plus loin, comment la voie tracée par Rodolphe, fut suivie par les protestants du seizième siècle.

Avec le quinzième siècle, nous sommes arrivés à la décadence de la Scholastique, hâtée encore par la découverte de l'imprimerie, et par l'étude du platonisme, que les Médicis secondèrent de tous leurs efforts sous le beau ciel de l'Italie. De plus, les traductions nouvelles que Nicolas V fit faire des

œuvres du Stagirite, vers 1457, firent mieux connaître les véritables principes du péripatétisme.

Tout concourait donc, vers les premières années du seizième siècle, à rendre une réforme en logique imminente et indispensable. Ramus entra dans cette voie que lui indiquait Valla; nous verrons plus loin comment il conduisit cette entreprise, à quelles querelles il donna naissance, et quels successeurs il se prépara. Ce qui nous reste à faire ici, c'est de résumer le chemin que nous avons parcouru avec la Scholastique, et de voir ce que firent pour la Logique quatre cents années des plus patients et des plus vigoureux travaux.

En Logique proprement dite, la Scholastique n'ajouta rien à celle d'Aristote; elle se borna d'abord à l'étudier, puis à la commenter et à la simplifier. Ce n'était pas une tâche brillante, mais c'était une tâche utile; et, si la Scholastique ne l'avait pas accomplie, les progrès ultérieurs n'auraient peut-être pas eu lieu. J'ai dû plus haut refuser à la Scholastique l'invention des lettres et des mots techniques; mais certainement elle en tira meilleur parti que les inventeurs eux-mêmes. Un mérite qui lui appartient exclusivement, c'est d'avoir formulé les règles des propositions et du syllogisme, et, sans contredit, c'est un grand service qu'elle a rendu à la science. Ces règles sont textuellement dans Aristote; mais elles ne sont pas dégagées, elles sont toutes mêlées aux exemples et aux déductions: c'était chose difficile de les en extraire et de les

mettre sous forme didactique; c'est de là qu'elles sont passées, jusqu'à nos jours, dans toutes les logiques, pour y demeurer à jamais.

On ne saurait attacher trop d'importance à la grande querelle du nominalisme et du réalisme. Indépendamment de son côté religieux, elle renferme le problème entier de l'origine des idées. Si l'on peut s'étonner de quelque chose, c'est qu'elle n'ait pas été plus féconde; mais du moins, placée au début du développement européen, dans des siècles où l'esprit nouveau cherche à se dégager de l'antiquité, elle atteste que la philosophie trouva dans l'Occident autant d'enthousiasme et de foi, qu'elle en a trouvé jadis en Grèce. La passion même qui anima la lutte, et qui a fait sourire les siècles suivants, est un des plus précieux témoignages que puisse recueillir l'histoire de la philosophie.

Dans les combats de la Scholastique, le rôle de la dialectique d'Aristote est considérable, bien qu'il soit secondaire. La Scholastique, seule entre toutes les grandes époques de la philosophie, a cru qu'elle avait atteint la vérité et qu'elle la possédait dans toute son étendue et sa profondeur. La foi donnait les principes; il ne restait plus qu'à en déduire les conséquences, et c'était là que venait s'appliquer admirablement, la théorie du Stagirite. Comme l'Église, il reconnaissait dans l'âme humaine des principes qu'elle ne fait point, qu'elle ne peut pas même démontrer, mais dont elle se

sert pour prouver les autres. L'Église, avec ses dogmes religieux, avait donc la même foi qu'Aristote. Seulement, il était évident que les principes du philosophe n'étaient pas les mêmes que ceux de l'Église, et qu'un jour viendrait où, s'ils avaient réellement en eux de la vie et de la vérité, ils entreraient en lutte avec ceux de l'Église. De là, les proscriptions de la Physique et de la Métaphysique du Stagirite, au moment même où la Logique était imposée à toutes les écoles. Mais bientôt l'Église dut tolérer la contradiction dans les matières réservées, de même que plus tard le péripatétisme fut exposé aux attaques de Bacon, combattant les principes physiques d'Aristote, de même que la Scholastique avait combattu, par ces principes aussi, ceux de l'Église toute puissante.

La France fut, comme l'on sait, le berceau et le théâtre de la Scholastique. On ne peut douter que ce développement des esprits en France au onzième siècle, ne tînt aux mêmes causes qui avaient fondé, par les Capet, la grande unité nationale, destinée au bout de sept siècles à détruire la féodalité. C'est de Paris et de ses écoles que partit ce mouvement prodigieux qui entraîna l'Europe, comme c'est encore de Paris que sortit, au dix-huitième siècle, la philosophie toute révolutionnaire, dans laquelle l'Europe est aujourd'hui emportée. La Scholastique tant attaquée et si peu comprise, a, selon nous, amplement payé sa dette à la France, qui l'avait produite; et nous ne craignons pas d'af-

firmer que c'est à la Scholastique que la langue française doit cette précision, cette clarté qui en ont fait le plus actif et le plus précieux instrument des idées, dans les temps modernes. Sans les travaux si subtils de la Scholastique, sans ses dissections logiques, qu'on nous passe le mot, notre langue n'aurait jamais atteint cette prodigieuse netteté qu'aucune autre n'égale. Je ne pense pas faire un second paradoxe, en ajoutant que c'est encore à la Scholastique que la pensée moderne doit cet esprit de méthode que l'antiquité possédait à un degré beaucoup moins haut, et dont l'Europe accorde le prix à la France, en la prenant pour son modèle et son guide.

CHAPITRE ONZIÈME.

Des écoles protestantes et des purs péripatéticiens.

La Scholastique, attaquée par tous les novateurs, déchirée par des divisions intestines, ne pouvait résister au mouvement général de progrès dont le seizième siècle était animé. Les plaisanteries d'Érasme, les dédains de Reuchlein, d'Agrippa, les réfutations graves et sérieuses de Vivès, étaient des coups violens qu'elle ne pouvait plus supporter. Le protestantisme vint l'achever. Elle ne

fut plus cultivée et entretenue que par la portion la moins éclairée du catholicisme. La cour de Rome, qui jadis l'avait combattue quand elle était une innovation et une hardiesse, en prit hautement le patronage quand elle ne fut plus, comme Rome elle-même, qu'un débris du passé. La Scholastique subsista donc encore quelque temps parmi les ordres religieux. Les Dominicains, les Franciscains, les Cisterciens, qui l'avaient mise au monde, lui restèrent fidèles. Les Jésuites eux-mêmes, tout récents qu'ils étaient, et quoique enfants du seizième siècle, durent par position l'adopter et la défendre. La congrégation de Saint-Maur, toute livrée à l'histoire, n'étudia la Scholastique que sous ce point de vue, et c'est à ses laborieux élèves que nous devons la publication de la plupart des monumens qui forment et honorent la Scholastique.

Parmi tous les travaux des scholastiques péripatéticiens du seizième siècle, et même du dix-septième, il n'en est pas un seul qui soit vraiment remarquable. Ils se poursuivent presque sans interruption jusque vers la fin du dix-septième siècle, et il ne serait peut-être pas impossible de suivre encore leurs traces jusqu'à nos jours. Dans cette agonie de la Scholastique, deux points méritent d'être notés : les Jésuites portèrent la logique d'Aristote, avec l'étude de la Scholastique, dans le nouveau monde; Mexico et la Vera-Cruz virent des commentaires de l'Organon im-

primés dans leur sein ¹. D'un autre côté, les Jésuites, qui furent les derniers à faire de savantes et laborieuses recherches ² de dialectique scholastique, tentèrent une réforme en Logique, vers le milieu du dix-septième siècle. On peut citer, sous ce rapport, le père Honoré Lefèvre, jésuite français, qui professait à Lyon, en 1660. Mais ces efforts, sans énergie véritable, furent infructueux.

- Dans cette dernière période de la Scholastique, le spectacle qu'offre sa décadence n'a rien qui puisse intéresser réellement la philosophie. Elle se traîne encore pendant deux siècles à côté des lumières qu'elle ne veut pas accepter, qu'elle ne peut pas éteindre, et elle expire à l'entrée de ce dix-huitième siècle, qui n'eut pas à la détruire, comme il détruisit tout ce qui avait vécu jadis de la même vie qu'elle.

Mais si la Scholastique pouvait périr, la doctrine d'Aristote avait toujours en elle-même un avenir qui ne lui pouvait manquer. Étudiée depuis des siècles en logique, elle ne l'avait été que beaucoup plus récemment en physique et en histoire naturelle. Ce n'était guère qu'au treizième siècle que ces deux parties du péripatétisme avaient été cul-

1. La Logique d'Antonio Rubio, imprimée à Mexico, et surtout l'excellent Commentaire d'Alphonse de la Vera-Cruz, imprimé à Mexico, 1544.

2. Entre autres le Commentaire de l'Université de Coïmbre sur l'Organon.

tivées ; et dans ces deux branches de la connaissance, d'ailleurs moins travaillées que la dialectique, la domination du Stagirite n'était ni moins complète, ni moins étendue. Elle était donc loin encore d'être épuisée au seizième siècle, et elle avait plus d'un siècle à vivre avant de succomber sous les attaques de Bacon et de Descartes.

D'un autre côté, la logique même d'Aristote, mieux connue par les travaux de philologie et de critique, dont elle continuait à être l'objet, apparut avec tous ses mérites, quand on l'eut dégagée des accessoires dont la Scholastique l'avait étouffée. On revint donc à l'Organon lui-même, en écartant tout ce qui ne lui appartenait point, et en général les esprits sages et impartiaux reconnurent le génie d'Aristote en Logique, aussi sincèrement que le moyen-âge lui-même ; mais ils le comprirent mieux, et l'admirent à meilleur escient.

De là cette grande école du péripatétisme padouan, qui eut Pomponace pour premier représentant, et qui compte en Logique des hommes tels que Zabarella, maître de Pacius, et Campanella lui-même, qui, tout en essayant de refaire les Catégories, est resté profondément fidèle à la doctrine d'Aristote. C'est de l'Académie de Padoue, que se répandit d'abord en Italie, et plus tard en Allemagne et en France, cette sage appréciation du péripatétisme, à laquelle se rangèrent

les bons esprits, parmi les catholiques et les protestants, et dont Leibnitz fut, deux siècles plus tard, l'illustre représentant.

Cette intelligente réserve est le caractère éminent de Mélanchton, et l'une de ses gloires. Loin de partager les haines furibondes de Luther contre Aristote, il s'attacha dès le principe à distinguer le maître de ses écoliers. En poursuivant les travaux de Rodolphe Agricola, et les leçons de Stadianus, son maître d'Heidelberg, il parvint à rendre le péripatétisme acceptable, même aux plus hardis novateurs; il l'isola de la Scholastique. C'est ainsi qu'à Wittemberg, à Leipsick, à Rostoch, il établit la domination exclusive d'Aristote, et fonda des chaires spéciales pour l'enseignement de l'Organon. Lui-même, dès 1520, il donna l'exemple; et sa dialectique, où il conservait encore les mots techniques de l'École, fut dès lors le manuel de toutes les universités protestantes; le Ramisme l'ébranla, mais ne la renversa pas. Les doctrines de Ramus prirent cependant assez de développement dans les écoles protestantes, pour qu'à la fin du seizième siècle Keckermann et Beurhusius crussent devoir tenter une conciliation. Mais la faveur dont jouit le Ramisme ne fut ni bien étendue, ni bien durable; il avait trop peu de profondeur et d'originalité. Quelques autres circonstances, indépendantes de la philosophie, venaient d'ailleurs se joindre à ses défauts pour infirmer son autorité. Les princes en

inégal se montrèrent hostiles aux doctrines de
amus, et leur avis était, surtout alors, d'un grand
oids, parce qu'ils étaient les fondateurs et les pro-
cteurs des universités. Malgré tous les efforts
Mélanchthon, la Scholastique avait reparu dans
s écoles protestantes; on crut qu'un nouveau
oyen de la combattre était de lui opposer les
rincipes encore peu connus du réformateur
ançais; mais il était trop tard : la Scholastique
; Ramus allaient périr tous deux vers la seconde
oitité du dix-septième siècle.

Mélanchthon eut ce grand avantage, qu'à une
onnaissance profonde de la Logique il joignait
s connaissances les plus variées et les plus posi-
ves, et que ses idées pratiques venaient au so-
ours des idées de théorie et de réforme, qu'il
ortait dans l'organisation des universités protes-
ntes. Il sentit et proclama hautement que le
otestantisme, pas plus que Rome, ne pouvait
s passer d'Aristote : *Carere monumentis Aristote-
elis non possumus*, avait-il dit, et ce fut la règle
e conduite dont il ne s'écarta point un seul in-
tant. Les conseils même de Luther ne purent
ébranler, et son génie sagace et fondateur l'em-
orta sur la fougue de son impétueux ami. Pen-
ant que Luther abattait l'Église de ses coups vic-
ents, Mélanchthon acquérait et méritait la gloire
ien modeste, mais utile, de *communis Germaniæ
rceptor*; et quand il resta chargé de tout le poids
la protestantisme, après la mort de Luther, il

trouva pour soutenir le dogme nouveau, toute une génération formée de longue main dans ses écoles, à une méthode régulière d'argumentation.

Il serait trop long d'énumérer en détail tous les travaux des écoles protestantes : ils sont fort nombreux, et portent tous l'empreinte du génie logique de Mélancthon : la clarté sans profondeur réelle. Tout l'effort s'y attache à l'exposition ; mais les idées demeurent sans discussion ; ce sont toujours celles d'Aristote et de Mélancthon. Toutes les chaires de philosophie, dans les pays réformés, ont été, jusqu'à Puffendorf, occupées par de purs péripatéticiens. A Leipsick en particulier, il y avait une chaire d'Organon ; et c'est en général le titre que prirent toutes celles de Logique. Parmi les plus célèbres professeurs, on pourrait citer ; à Leipsick, Neldelius, qui a fait un commentaire sur l'Usage de l'Organon ; à Tubingue, Schegkuis ; à Rostoch, David Chytrœus, qui a écrit sur l'Étude de la dialectique ; à Strasbourg, Hawenreuter, qui a commenté les Derniers Analytiques ; et tant d'autres : Scherbius, Sonner, Piccart, Horneius, Dreier, Zedler. A Altdorf, à Helmstadt, à Genève, à Kœnigsberg, dans toutes les écoles de Hollande, celles d'Angleterre et d'Écosse, on cultivait la dialectique péripatéticienne avec un zèle égal. A Oxford, on payait une amende de cinq schellings pour toutes les fautes que l'on commettait contre la logique d'Aristote. Mais ce fut surtout dans les univer-

sités allemandes¹, Altdorf, Helmstadt, Giessen, Wittemberg et Iéna, que le péripatétisme subsista dans toute sa pureté. En un mot, l'on peut dire que, de Mélanchthon à Thomasius, le maître célèbre de Leibnitz, la doctrine d'Aristote, mieux comprise et plus claire, resta dominante. C'est là que l'illustre auteur de la Théodicée en puisa l'intelligence et l'admiration.

Brucker¹ a vivement blâmé Mélanchthon, d'avoir ressuscité le Stagirite, et d'avoir fait vivre son système près de deux siècles encore dans le sein du protestantisme. Ce reproche me semble tout à fait injuste. L'étude d'Aristote, dans les limites où la renfermait Mélanchthon, en la dégageant de la Scholastique, était complètement indispensable dans les écoles de la religion réformée au seizième siècle. Mélanchthon, on le sait, était platonicien beaucoup plus que partisan du Lycée. Mais le protestantisme, comme jadis le moyen-âge, eut besoin de se créer une méthode; et Platon n'en donnait pas : il fallait de toute nécessité recourir au Stagirite, et les novateurs surent habilement accorder et les nécessités de l'instruction, et les exigences des idées de progrès qu'ils avaient à soutenir. Ils pensèrent, comme tous les siècles antérieurs, qu'Aristote méritait à juste titre d'être le précepteur et le guide de leurs travaux : seulement, avertis par les faux pas de la Scholastique,

¹ Brucker, tom. 4, p. 247.

ils s'efforcèrent d'être plus sages et plus clairvoyants qu'elle. Certainement le protestantisme a été peu fécond pour la Logique : il n'y a certes pas autant réformé que dans l'Eglise, puisqu'il reniait le pape, et qu'il n'abandonna jamais Aristote ; mais il ne pouvait, dans sa marche, se passer d'un appui, et c'est au Stagirite qu'il le demanda, comme l'avait demandé le catholicisme. Le schisme et l'orthodoxie durent s'abriter sous les doctrines du philosophe : les infidèles eux-mêmes n'avaient pu jadis se soustraire à cette nécessité.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Des diverses tentatives de réforme en logique, depuis Ramus jusqu'à nos jours.

Telle était donc la situation de la logique péripatéticienne, quand Ramus l'attaqua vers 1543. Vivant encore dans les écoles catholiques avec les débris de la Scholastique, et renaissant grâce aux soins de Mélanchthon dans les écoles protestantes, elle comptait presque partout de nombreux et chauds partisans. Mais avant de savoir ce que fut la réforme de Ramus, il faut se rappeler quelles tentatives avaient précédé la sienne.

On a vu, plus haut, Laurentius Valla s'efforcer, en Italie, de corriger la méthode aristotélique :

on a vu aussi que ce mouvement, imprimé par un esprit sage et réservé, s'était bientôt étendu en Allemagne, par les travaux de Rodolphe Agricola, et que c'était à cette source que Mélanchthon avait puisé ses projets d'amélioration. Il faut ajouter qu'une foule d'esprits très éclairés, sans s'occuper spécialement de la Logique, avaient proclamé hautement le besoin d'une réforme, avant que Ramus la tentât. Parmi eux, il faut distinguer l'Espagnol Louis Vivès, instruit aux écoles de Belgique. Dans son ouvrage célèbre *de Causis corruptarum artium*, il a posé ou entrevu la plupart des grands principes de méthode qui furent plus tard réalisés. Vivès est mort en 1540, c'est-à-dire trois ans avant que Ramus publiât son premier ouvrage. Il est fort possible que le professeur de Paris ne connût pas les travaux du professeur de Louvain ; mais on ne peut nier qu'il n'en ait subi l'influence, comme il subissait l'influence générale du besoin de progrès que ressentait son siècle.

La Logique ne pouvait échapper à la sagacité de Vivès ; il lui a consacré tout un livre dans son célèbre ouvrage, qu'on peut considérer comme une critique générale des études de son temps. Mais les attaques de Vivès, bien qu'elles ne portent pas toujours fort juste, ont dans la forme, si ce n'est dans le fond, une modération et une gravité dont ses successeurs n'auraient pas dû négliger l'exemple. Il professe une admiration sincère pour le génie d'Aristote ; et, tout en blâmant la servilité des

commentateurs de l'École, il conçoit pourtant sans peine qu'ils se soient soumis à un tel maître, dont il ne s'éloigne lui-même qu'avec une sorte de crainte respectueuse (*verecundè ab eo dissentio*). Vivès s'est attaché à prouver que la logique d'Aristote ne saurait être, ainsi qu'on l'a dit, un instrument pour les autres sciences (page 375, édit. de 1575, Bâle). Il adopte la théorie entière du syllogisme, sauf quelques détails ; il admire hautement les Derniers Analytiques ; mais il les croit de peu d'utilité ; et ici le jugement de Vivès est certainement en défaut. Il est probable que l'esprit facile et clair du professeur espagnol s'arrangeait peu des théories profondes et arides des Derniers Analytiques. Les Topiques ne lui semblent pas aller assez avant dans l'étude même des choses ; et il dit en termes heureux : « *Non sunt pixides in quibus continentur* » *pharmaca, sed pixidum indices.* » Il reconnaît, comme Jean le Petit, que Porphyre y a puisé son Introduction, et comme le philosophe de Sarisbéry, avec lequel il a plus d'un rapport, il penche à donner la préférence à la théorie des Topiques. Le Traité des Réfutations des Sophistes lui semble pouvoir être d'un utile usage, au moyen de quelques éclaircissements indispensables ; quant aux Catégories, Vivès les renvoie à la Métaphysique ; et nous avons déjà vu que cette opinion, bien qu'elle ne soit pas très juste, a été depuis lors plusieurs fois soutenue, et entr'autres par Tennemann et M. Ritter.

A cette critique spéciale de l'Organon, on pourrait ajouter : 1° Le traité de Vivès, *de censurâ falsi et veri*, où il reprend presque tous les principes d'Aristote en excluant toujours les Catégories ; 2° Son livre *de Instrumento probabilitatis*, où il essaie, l'un des premiers sans doute, de soumettre la probabilité à une étude régulière ; 3° et enfin, son livre *de Disputatione*.

Il faut remarquer que, dans ces idées de Vivès, se trouvent les germes de réformes heureuses faites postérieurement. L'on reconnaît sans peine que son opinion générale sur la logique d'Aristote et ses rapports aux autres sciences, est précisément celle que Bacon et toute son école s'attachèrent à faire prévaloir. Il est juste d'en faire honneur au professeur espagnol, qui, s'il ne l'a point conçue le premier, a du moins su la mettre le premier dans tout son jour et lui donner sa réelle valeur.

Ramus ne porta pas toujours dans ses attaques autant de modération que Vivès ; mais il faut ne pas oublier cependant que ses violences furent provoquées par les violences même de ses ennemis, et que son premier ouvrage fut beaucoup moins amer que ceux qui suivirent. La persécution et l'iniquité l'aigrèrent vivement ; et quand il put, avec le secours du cardinal de Lorraine, remonter dans sa chaire, il reprit avec une sorte de fureur la guerre qu'il avait déclarée à la logique d'Aristote. Ramus a combattu le système entier du Stagirite, mais l'on sait que c'est surtout à l'Organon qu'il

s'attacha. Il le connaissait bien pour l'avoir étudié pendant trois ans et demi à l'université, comme il le dit lui-même : et peut-être le souvenir d'études fastidieuses agissait-il encore sur le philosophe, quand il essaya les réformes qui devaient troubler sa vie et causer sa mort. Du moins, est-il probable que Ramus n'avait guère que vingt-cinq ans, quand il commença la lutte contre le péripatétisme.

Ramus a publié deux ouvrages principaux contre la logique d'Aristote, le premier en 1543, qui fut le prélude de la guerre et de la persécution; le second, beaucoup plus complet, parut cinq ans plus tard, et lui suscita plus d'ennemis encore que l'autre; mais cette fois, le gouvernement ne se mêla point de la querelle, et Ramus n'eut pas contre lui un adversaire qui pouvait, par arrêt royal, lui imposer silence.

Le premier livre de Ramus parut d'abord sous le titre de : *Dialecticæ partitiones*, à Paris. Il est très court, imprimé avec un luxe fort rare à cette époque, et dédié à l'Académie de Paris. Il débute par de grands éloges pour le père de l'École; mais, après cette introduction, en quelque sorte obligée, Ramus élève des doutes sur l'authenticité des ouvrages que nous possédons sous le nom d'Aristote, et il assure que, probablement, des paraphrases seules d'Andronicus sont parvenues jusqu'à nous. Il blâme, en termes assez vifs, les admirateurs aveugles du Stagirite, et il leur propose l'exemple

même de leur maître qui, sans respect pour l'antiquité, chercha la vérité avec une pleine indépendance. Le conseil était fort sage, mais la forme sous laquelle il était donné le rendait peu acceptable. Il ajoutait, ce qui était également vrai, que la dialectique de son temps était fort ténébreuse, et que l'étude en était beaucoup trop longue; mais, ici encore, ses avis n'étaient pas présentés en termes assez modérés.

Assuré de la justice de sa cause, Ramus se portait pour le réformateur de la dialectique, et il voulait prendre, disait-il, la nature seule pour guide. Il divisait donc la Logique en deux parties, comme jadis l'avait fait Cicéron : en invention et jugement; puis, il passait aux spécialités de la science, et, tout en rejetant les formes de l'école, il expliquait la théorie des propositions et celle du syllogisme. C'était, du reste, ici tout le système d'Aristote; et, peu conséquent avec lui-même, Ramus ne craignait pas d'appeler le syllogisme : *unica veritatis explorandæ via*. Du reste, plein d'enthousiasme pour la philosophie et la liberté, il s'écrivait : « *Libertatem animi excelsum, amabilem, gloriosam; servitutem autem, caducam, detestabilem, odiosam semper esse duxi;* » et il ajoutait avec un noble sentiment de ses forces et de sa conviction : *Omnes in eadem nave homines sumus, naturâ nempe rationis particeps; gubernaculum rationis bono animo regendum suscepi.* « . . . *dialecticam tanquam solem disciplinarum*

« *disputationumque omnium constituamus.* » Enfin, il semblait, en terminant son petit traité, prévoir et défier les luttes qui l'attendaient.

Elles ne tardèrent point en effet. A peine son livre avait-il paru, que le corps entier des professeurs péripatéticiens fut déchaîné contre lui. Antoine Govéa, Portugais, soutint ce combat au nom de toute l'Académie de Paris. Des brochures violentes furent publiées de part et d'autre, et la Sorbonne déféra bientôt l'affaire au Parlement; mais comme sans doute la condamnation aurait été peu sûre devant un tribunal sérieux, ses ennemis, puissants en cour, en appelèrent au roi, et François I^{er}, tout protecteur des lettres qu'on l'a surnommé, s'entremet dans cette querelle pour étouffer l'indépendance de la discussion. D'abord, on ne parlait de rien moins que d'envoyer l'audacieux aux galères; mais quelques Seigneurs plus sages; et entré autres Pierre de Castellan, conseillèrent au Roi de faire convaincre Ramus par dispute. Ce moyen, beaucoup moins cruel et beaucoup plus efficace, fut en effet adopté.

Les deux partis désignèrent donc chacun deux juges, et François I^{er} en nomma un cinquième, pour présider la discussion et départager les voix. Govéa choisit P. Danès et Vicomercatus, Ramus choisit J. Quintin et J. Bellemont. Le juge du roi fut J. Salignac. La dispute fut solennellement engagée et soutenue pendant deux jours entiers: c'était un véritable champ clos. Jadis, Othon III avait fait

lutter devant lui en une joute de dialectique, l'illustre Gerbert et un professeur italien; mais du moins Gerbert ne risquait ni sa liberté, ni ses hautes fonctions. Ici, au contraire, Ramus avait tout à craindre de l'acharnement et de la fureur de pédants impitoyables, qui en voulaient à sa gloire naissante, et même à sa vie, comme ne le prouva que trop la nuit fatale du 25 août 1572. Les deux premiers jours, il eut tout l'avantage sur son adversaire, et la querelle allait tourner à la honte du péripatétisme de la Sorbonne, quand le jour suivant, les trois juges hostiles à Ramus prétendirent que la discussion avait été mal engagée, et qu'il fallait la déplacer et considérer toute la lutte antérieure comme non avenue. Ramus et ses deux champions ne purent accepter ces conditions déloyales, et se retirèrent du combat. En leur absence, le juge royal assisté des deux autres docteurs, formula, contre les vainqueurs, un arrêt revêtu le lendemain du sceau royal et converti en lettres patentes. Ramus y était déclaré « téméraire, arrogant et impudent, » de rejeter la logique admise par toutes les nations; défense lui était faite de professer, sans permission, ses principes, et même de s'occuper de matières philosophiques.

Nous avons peine aujourd'hui à comprendre comment le livre de Ramus put exciter un si formidable orage, et nous cherchons vainement ce qui a pu le causer. Les attaques contre la Scolastique et le péripatétisme y sont assez vives;

dronicus, toutes les assertions de Diogène; il relève toutes les contradictions entre les citations réciproques des différents traités de l'Organon; mais il n'aborde pas le fond même de la doctrine. On ne reviendra pas ici sur toutes ces questions qui ont été traitées avec un développement très suffisant dans la première partie (Voir Tom. I, page 63). On a montré que les assertions de Patrizzi, toutes spécieuses qu'elles pouvaient être, n'avaient point de fondement réel. Elles n'ont point ébranlé la croyance générale; et le bon sens le plus vulgaire, joint à quelque étude, suffit pour juger combien les assertions du professeur dalmate sont légères et dénuées de vérité.

En se rappelant ce qui a été dit plus haut des réformes de Laurentius Valla et de Rod. Agricola, on voit sans peine que, dans le seizième siècle, la question fit peu de progrès. Ramus, Nizzoli, Patrizzi, n'avaient été ni aussi graves, ni aussi profonds que leurs prédécesseurs. L'esprit de haine et de parti avait triomphé. On avait abandonné la discussion sincère pour les emportements; mais le système lui-même n'avait pas été ébranlé. Les novateurs auraient dû le sentir: ils attaquaient les accessoires; mais ils conservaient le fonds tout aussi bien que le conservaient leurs adversaires. Personne n'avait songé à renverser le syllogisme et la démonstration; et la plus grande hardiesse, la pensée la plus originale avait été de nier que le syllogisme pût être solidement appli-

qué à toutes les sciences, comme on l'avait si long-temps prétendu.

En même temps que la logique d'Aristote était ainsi attaquée de toutes parts, le reste de son système ne l'était pas moins; et Télésio, en physique, lui portait à cette époque de rudes atteintes. Les découvertes des sciences naturelles commençant dès lors les progrès rapides qu'elles n'ont cessé de faire depuis ce siècle, ébranlaient l'autorité du Stagirite. L'émancipation était générale. Dans les écoles mêmes qui jadis avaient été toutes dévouées à son culte, s'élevait contre lui une opposition violente et publique. Ainsi en 1575, Persius se présentait à Padoue pour soutenir, contre les parties diverses du système d'Aristote, deux mille questions qu'il était prêt à débattre contre tout venant, le jour de l'Ascension et les jours suivants. Il est vrai que la jeunesse de Padoue et de Venise ne permit pas au nouveau champion de défendre sa cause, et qu'elle le força au silence; mais Persius n'en demeurait pas moins convaincu, et il invitait les tenants à se présenter chez lui, ou à écrire contre les thèses qu'il n'avait pu exposer, mais qu'il avait fait publier. Ces thèses, bien qu'elles ne soient qu'indiquées dans le livre de Persius, et qu'elles ne soient pas développées, méritent une attention spéciale. C'est là que pour la première fois peut-être la Logique est nettement réduite à n'être qu'une théorie. C'est la science de la raison, *rationis doctrina* : elle n'a pas

pour objet suprême la démonstration, comme le voulait Philopon, ni la définition, comme le prétendait Averroës, ni l'argumentation, comme le disait Albert, ni le syllogisme, comme l'avancait Duns Scot. Sa fin unique et perpétuelle, c'est de tracer les lois du raisonnement. Aristote a eu tort de placer les substances premières dans les individus; elles sont plutôt dans les genres, comme le voulait Platon. La théorie du verbe et du nom qui se trouve dans l'Herméneia, devrait être renvoyée à la grammaire; les Topiques et les Réfutations des Sophistes appartiennent plus à la Rhétorique qu'à la Logique.

Persius soutenait du reste toutes ces propositions, alors très hardies, avec une modération qui le mit sans doute à l'abri des persécutions; mais, en Italie, l'intolérance philosophique, aussi bien que l'intolérance religieuse, était beaucoup moins violente qu'en France et en Allemagne; et les thèses de Persius ne nous intéressent aujourd'hui que comme une indication de la direction des esprits vers la fin du seizième siècle.

A ces travaux des ennemis du péripatétisme, il faudrait ajouter ceux des purs péripatéticiens qui, tout en conservant la doctrine du maître, s'appliquaient à l'approfondir et à l'étendre. Tel fut surtout Zabarella, dont j'ai déjà parlé plus haut, et dont les recherches, bien qu'enfermées dans le cercle du système d'Aristote, ont certainement contribué beaucoup aux progrès de la Logique.

On voit donc où en était le péripatétisme quand Bâcon vint à son tour l'attaquer : violence des novateurs qui ne frappaient pas toujours juste; discredit de la Scholastique; essais heureux des purs péripatéticiens; et d'autre part, progrès immenses des sciences naturelles, et diminution toujours croissante de l'empire d'Aristote, qui n'en restait pas moins, pour les bons esprits, un génie profondément admirable. Bâcon ne tint pas suffisamment compte de toutes ces circonstances, et avec un orgueil démesuré, il prétendit se donner pour le restaurateur des sciences, et l'on peut dire, le second créateur de l'esprit humain. Je crois que c'est avec raison que M. de Maistre, dans son ouvrage posthume, lui a fait ces reproches, qui pouvaient être d'ailleurs exprimés avec moins de haine et d'emportement. Bâcon me semble tout-à-fait inexcusable sur un autre point, aussi important que le premier, c'est dans son mépris aveugle et intolérable pour l'antiquité. Les Grecs, les Latins, Platon, Aristote, ne trouvent point grâce devant sa superbe. Il les traite d'enfants, de rêveurs, de bavards, de détestables sophistes : il ne loue, parmi les anciens, que ceux dont les ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous : Xénophane, Empédocle, Pythagore, etc. Dans ces déclamations déjà usées de son temps, et qui portèrent plus tard de si tristes fruits, la philosophie et la raison ne sauraient trop blâmer l'erreur de Bâcon. Il est vrai de dire que, dans ce siècle, la philosophie de l'histoire n'était pas née, et que

le développement normal et successif de l'humanité n'avait point encore été étudié. Mais il appartenait à un esprit tel que Bacon de pressentir ces grandes idées et de les respecter instinctivement. Bacon pécha ici encore par le cœur, et il se montra aussi ingrat envers l'antiquité à qui le seizième siècle et la renaissance devaient tant, qu'envers le malheureux Essex, son bienfaiteur, dont il ne craignit pas de demander la tête, dans des réquisitoires dictés par Elisabeth. Par une autre conséquence de cet orgueil et de cette ingratitude, jamais philosophe ne mérita mieux que Bacon le reproche atroce qu'il fait au Stagirite, « d'avoir égorgé ses frères pour régner plus sûrement, à la manière des sultans de Constantinople ». Que resterait-il des ouvrages antérieurs à Bacon, si les siens étaient seuls à en conserver la mémoire ? Et n'est-ce pas Aristote qui a fondé l'histoire de la philosophie ?

Je fais donc, avec M. de Maistre, une large part aux vices philosophiques de Bacon, comme aux hontes de sa vie ; mais, à mon avis, M. de Maistre a méconnu la véritable gloire de Bacon. Voici, en peu de mots, où elle réside : par suite de l'obéissance vouée au péripatétisme et à l'antiquité en général, par suite des circonstances qui depuis douze ou quinze siècles pesaient sur l'humanité, et surtout par une conséquence inévitable des lois mêmes de l'esprit humain, qui ne vit et ne s'accroît que par héritage et mémoire du passé, une foule de principes généraux en Physique, en Logique,

dans les sciences naturelles comme en philosophie, étaient admis sans contrôle, à titre d'axiômes et d'articles de foi. La domination exclusive du catholicisme au moyen-âge, leur avaient donné une sanction presque sacrée. De toutes parts, on sentait le besoin de s'y soustraire : des esprits pleins de vigueur et d'indépendance avaient déjà secoué ces liens. Bacon eut la gloire de formuler le premier, dans un style plein d'imagination et de verve, ces sentiments épars et confus. Il chercha dans tous ses ouvrages à démontrer qu'il fallait soumettre ces principes eux-mêmes à l'examen ; et que ces prétendus axiômes n'étaient pas autre chose que des idées moyennes. Pour atteindre les vrais principes, c'est-à-dire, reculer d'autant les limites de la connaissance humaine, il proposait une méthode, l'induction.

Ce que devait être au juste cette induction, et, comme il l'appelait, ce nouvel *Organe*, c'est ce que Bacon n'a jamais dit nettement. Il aborde vingt fois ce sujet dans le *de Augmentis*, dans l'*Instauratio magna*, dans le *Novum organum*; mais, tantôt, il renvoie l'exposition à un ouvrage postérieur, et cet ouvrage n'est pas composé ; tantôt il parle de cette méthode comme d'une chose notoire, et antérieurement expliquée. En un mot, Bacon n'a jamais dit, en termes précis, ce que devait être cette induction si pompeusement annoncée.

Je crois, en effet, qu'il lui eût été bien impossible de le dire, s'il avait la prétention de croire

que la méthode fût nouvelle. L'induction était aussi ancienne que l'esprit humain, aussi ancienne que le syllogisme. Aristote lui-même, sans lui donner peut-être toute l'importance qui lui appartient, l'avait étudiée et décrite; il avait même fait voir le rôle qu'elle joue dans l'acquisition des principes, et sa doctrine se résumait à présenter l'induction et le syllogisme comme les deux pôles, ou, comme dit Bacon, les deux atlas de l'intelligence. L'induction et le syllogisme ne sont au fond qu'une seule et même chose. L'induction, selon Bacon lui-même, n'est qu'un syllogisme *contracté*. Il n'y a pas d'induction, à y regarder de près, qui ne contienne virtuellement en elle-même un syllogisme, latent, inaperçu, mais en vertu duquel elle conclut, sans lequel elle ne pourrait jamais conclure.

Si donc Bacon a prétendu refaire ainsi l'esprit humain, et lui donner de fait un nouvel instrument, on ne devrait, comme le dit M. de Maistre, que « des risées à celui qui vient nous promettre un nouvel homme ». Je ne nie pas que telle ait été la prétention de Bacon; son orgueil et son ignorance du passé pouvaient certainement aller jusque là; mais je nie que ce soit là le fonds de sa doctrine, et surtout ses titres d'influence et de gloire. Je les trouve tout entiers, comme je l'ai dit plus haut, dans ses efforts pour démontrer que les principes admis en général n'étaient pas des principes, et qu'il fallait pousser au-delà.

M. de Maistre a grande raison de ne tenir aucun

compte de cette opinion, aujourd'hui si répandue, qui attribue à Bacon d'avoir substitué l'induction au syllogisme. L'emploi de la méthode syllogistique est un de ces fantômes *d'antre ou de théâtre*, comme aurait pu dire Bacon, qu'il ne devait pas omettre dans « sa critique des fantômes de l'esprit humain ». A quelle époque, pourrait-on demander, prétendez-vous que la méthode syllogistique en ait été une ? Est-ce dans l'antiquité, dans Platon, dans Aristote, dans leurs successeurs ? Ils n'en offrent pas un seul exemple. Est-ce dans le moyen-âge ? Mais dans le moyen-âge, on met les principes sous forme syllogistique ; on ne prend pas le syllogisme pour les chercher, attendu que la chose est impossible. Les principes sont donnés, en théodicée par l'Église, en physique par Aristote ; il ne reste plus qu'à déduire, et c'est précisément la fonction du syllogisme et de la démonstration. Mais ce n'est là qu'une méthode de déduction, ce n'est point une méthode d'invention ; personne même ne l'a jamais prétendu ; comme on a paru trop long-temps le croire.

Le grand mérite de Bacon, c'est d'avoir une absolue confiance aux ressources de l'esprit humain, à son activité sans cesse créatrice. Venu dans un moment de crise décisive, où il n'y avait plus qu'à formuler la pensée générale et instinctive en quelque sorte, il proclama, plus haut que qui que ce soit en philosophie, que nulle autorité n'avait le droit d'imposer les principes, et que

c'était à l'âme humaine de les chercher et de les connaître, dans toute son indépendance. De cette conviction intime des forces de l'intelligence et de ses droits, vient sans nul doute pour Bacon ce mépris insupportable du passé. L'esprit humain, après plusieurs siècles d'étude sur lui-même, a retrouvé toute sa puissance; mais le premier usage qu'il en fait, c'est précisément de se l'exagérer à ses propres yeux. La faute est concevable, et trouve une excuse facile dans l'histoire même du passé.

Du reste, on ne peut pas dire que Bacon ait attaqué le syllogisme; il faut dire au contraire que, sans en reconnaître absolument la valeur, il déclare cependant formellement qu'en fait de raisonnement déductif, et comme il dit d'analyse, il n'y a rien à faire après Aristote.

La gloire de Bacon a été fort exagérée dans le dix-huitième siècle. Par une réaction qu'il était facile de prévoir, on commence aujourd'hui à la rabaisser outre mesure. Je ne prétends pas partager entièrement ces sentiments nouveaux; mais je pense qu'il y a de part et d'autre à en rabattre. J'ai essayé de montrer où était à mon sens le vrai mérite de Bacon. En fait de découvertes positives, on ne saurait lui en attribuer aucune; loin de là: il a méconnu celles qui ont été faites de son temps, toutes magnifiques qu'elles étaient; il a mérité de son siècle, comme de l'antiquité; il n'a jamais reconnu que son propre mérite, en philosophie

comme en politique ; mais il a exprimé l'un des premiers, et avec un grand éclat de parole, ce sentiment énergique de l'esprit humain renaissant, après tant de siècles de langueur. Sans son talent d'écrivain, et l'on peut dire, son charlatanisme, Bacon aurait fait moins de bruit auprès de la masse ; il eût peut-être acquis plus d'estime auprès des penseurs. Aujourd'hui, prétendre chasser honteusement Bacon de la philosophie, comme il fut jadis chassé de la Chambre des Lords, serait une haute injustice ; mais ce ne serait pas une iniquité moins criante que de vouloir en faire le chancelier de la philosophie, comme autrefois Jacques I^{er} eut la faiblesse d'en faire le sien. En philosophie, Bacon a, comme en politique, les allures d'un parvenu, plein de talent, mais dont il faut se défier : il n'y a que les cours auxquelles il soit permis de s'aveugler assez, pour lui donner une place suprême et des titres pompeux.

Une circonstance à remarquer dans la vie et les ouvrages de Bacon, c'est qu'il a voyagé en France, et qu'il place dans ce pays la scène de son livre le plus audacieux : la Réfutation des philosophies. On ne peut douter que ce ne soit en France, encore toute agitée des efforts de Ramus et de ses partisans, que Bacon n'ait puisé une partie des idées novatrices qui ont fait sa fortune. On ne prétend ici diminuer en rien sa gloire, puisque lui-même a souvent révélé cette source de ses inspirations ; mais il est juste de ne pas mécon-

naitre les titres de notre patrie, et l'on peut affirmer, sans erreur, que cette prétendue recrudescence des idées de Bacon au dix-huitième siècle, n'était que le développement régulier des idées originales que lui-même avait empruntées à notre pays.

Je ferai une remarque analogue pour Campanella, qui écrivit en France plusieurs de ses ouvrages, et entr'autres sa : *Philosophia rationalis*. (Paris, 1638, in 4°); mais si Campanella subit les idées qui régnaient dès lors dans ce pays, il contribua certainement beaucoup aussi à les accroître et à les fortifier. Sa logique est toute péripatéticienne, quoiqu'il essaie de refaire les Catégories; mais il porte, dans l'exposition qu'il en trace, une clarté, une précision dont profitèrent beaucoup, à ce que je crois, les solitaires de Port-Royal. Je ne saurais précisément dire quels rapports directs ils ont pu avoir avec Campanella; mais il suffit de lire sa théorie de la proposition, pour reconnaître aussitôt que les illustres auteurs de l'Art de penser en ont certainement tiré parti, emprunts du reste fort permis, et qui n'ont tourné qu'à l'avantage de la science. Campanella essaie en outre de refaire la quatrième figure, et il crée de nouvelles mnémoniques; mais il n'en admet pas moins toute la théorie syllogistique d'Aristote.

Ce qu'on doit surtout remarquer dans Campanella, c'est que, l'un des premiers en France, il insista de la manière la plus précise sur l'identité

de la sensation et de la pensée ; il va jusqu'à prétendre qu'Aristote, en niant cette doctrine, s'est contredit lui-même. Pour lui, il soutient le sensualisme, sans en tirer toutes les conséquences qu'il produisit plus tard ; mais quand on songe au système qui domina dans tout le dix-huitième siècle, on doit attacher la plus grande importance à ces opinions de Campanella. Il dédiait son ouvrage au comte de Noailles qui, ambassadeur à Rome, l'avait jadis sauvé de poursuites dangereuses, en le recevant dans son hôtel inviolable : il était célèbre, en arrivant en France, par l'indépendance et les lumières de son esprit ; il n'y a pas de doute que pendant les quatre années qu'il vécut encore à Paris, il ne se soit lié avec tous les hommes qui, dès cette époque, jetaient les germes de ces opinions hardies que le dix-huitième siècle reçut de l'école de Gassendi et de la société du Temple.

A peu près à la même époque que Campanella, et sur les traces de Bacon, Hobbes écrivit sa logique, qui forme la première partie de sa philosophie. On sait que M. Destutt de Tracy a traduit cet ouvrage, l'un des premiers qui, suivant lui, eût soutenu et formulé les opinions de l'école sensualiste sur l'origine de la connaissance. Il est certain que déjà dans le traité de Hobbes, se fait sentir cette partie des doctrines de Bacon, qui ne devait être complètement développée que dans le XVIII^e siècle. Mais Hobbes, fort instruit en Scholastique, est resté cependant tout péripatéticien : il a conservé toute

la doctrine d'Aristote, il a même conservé les formes de l'École ; mais, il est vrai, pour les simplifier et les éclaircir. La théorie du syllogisme est exposée par lui avec une sagacité et surtout une netteté toujours rares jusque-là, et qui n'ont certainement pas été inutiles aux simplifications qui plus tard en furent faites. L'ouvrage de Hobbes peut être considéré comme la logique de l'école de Bacon. Le maître, comme on l'a vu, n'avait pas proscrit le syllogisme, bien qu'il en niât l'utilité comme méthode d'invention. Quant aux mérites que l'école sensualiste a prétendu trouver dans le livre de Hobbes, ils sont réels, mais un peu exagérés. Hobbes n'est pas encore décidément sensualiste.

C'est surtout à ce titre que Gassendi mérite d'être signalé ; il insistait, comme le moine italien et sans doute avant lui, sur le rôle de la sensibilité dans la connaissance ; et, sans lui donner un empire exclusif, il la faisait cependant prédominer. La doctrine de Gassendi, dans son *Syntagma philosophicum*, est toute péripatéticienne ; le fond et l'ordre des idées sont empruntés au Stagirite. Gassendi tenta d'y réduire le syllogisme à deux formes : l'affirmatif et le négatif ; et cet essai de simplification, qu'il ne poussa pas du reste assez loin, fut le germe des améliorations qui suivirent, de même que sa théorie de la sensation donna naissance au système de Locke, et par suite au sensualisme du xviii^e siècle. L'exposé élégant et

facile que Bernier fit des idées de son maître ne contribua pas peu à les répandre et à les vulgariser.

On a déjà parlé (T. 1, p. 70) des *Exercitationes paradoxicæ adversus Aristotelem*, ouvrage dans lequel Gassendi attaqua le péripatétisme avec la plus grande violence. On a dit qu'après en avoir fait deux livres sur sept, il renonça par prudence à ce travail ingrat, d'après les conseils de ses amis qui lui apprirent que Patrizzi, avant lui, avait rempli cette tâche de manière à ne rien laisser à faire à l'emportement de ses successeurs, et qui l'avertirent, en outre, qu'il soulevait contre lui, par ces diatribes, des haines qui pouvaient être dangereuses. Gassendi ne poussa donc pas plus loin, comme il le dit lui-même avec candeur, et il laissa son factum inachevé. C'était en effet chose assez bizarre d'attaquer la doctrine d'Aristote avec si peu de ménagement, et de la transporter pourtant tout entière dans son propre système.

J'aurais dû peut-être parler de Descartes avant Gassendi et Campanella, pour rester fidèle à la chronologie; mais, comme son influence en Logique ne se fit sentir qu'un peu plus tard, j'ai dû jusqu'ici différer à l'étudier. Le mouvement de Descartes fut absolument contraire à celui de Gassendi, c'est-à-dire que, si l'un fut sensualiste, l'autre pencha surtout au spiritualisme. Ainsi, dès le milieu du xvii^e siècle, commençait à se produire, dans la philosophie française, cet antago-

nisme qui dura dans tout le xviii^e ; mais le spiritualisme de Descartes , décrié sans doute par la chute même du système cosmologique de son fondateur , fut bientôt à peu près étouffé , et il disparut plus tard presque complètement sous le sensualisme de Locke.

Descartes donna très peu d'attention , en général , à la Logique proprement dite ; il se contenta de quelques conseils généraux dans son discours de la Méthode et dans ses Règles pour la direction de l'intelligence. Sans méconnaître l'utilité de la Logique , il la laissa cependant aux bancs de l'École , où elle pouvait être d'un utile exercice ; mais il en tint fort peu de compte dans l'ensemble de sa philosophie. Le seul point sur lequel il insiste et revient à plusieurs reprises , est l'emploi du syllogisme , bon pour exposer une vérité trouvée , mais tout-à-fait impuissant pour en découvrir de nouvelles. Le grand mérite de Descartes fut , en philosophie , la revendication définitive des titres de la raison indépendante , en face de l'autorité. Descartes résuma , beaucoup mieux que Bacon , avec plus d'énergie et de modération tout à la fois , les idées d'émancipation absolue qui fermentaient en Europe depuis plus de cinq siècles : c'est , on peut dire , avec lui que commence réellement la philosophie moderne.

La véritable logique de l'école de Descartes est celle de Port-Royal. Par la clarté , par l'élégance , elle appartient tout-à-fait à la manière et à l'esprit

du gentilhomme breton. De récentes recherches¹ ont en outre prouvé que les solitaires de Port-Royal, non seulement s'inspirèrent des idées de Descartes, mais qu'ils insérèrent dans leur ouvrage des morceaux entiers sortis de sa plume. Cette logique a un immense mérite, non point dans le domaine de la science, où elle a certainement peu fait, mais dans le domaine de la littérature. M. Villemain, dans son Discours préliminaire au dictionnaire de l'Académie française (édition de 1835) en a montré toute l'importance : « les admirables discours sur la logique, dit-il, étaient pour Port-Royal le fondement de toutes les études de langue et de goût. Tout dans l'art d'écrire y était ramené à l'art de penser, mais avec cette vive intelligence de la passion et du beau, qui distingue les vues de Pascal sur l'éloquence des critiques de Condillac sur le style. » C'était pour la première fois que les matières si épineuses de la Logique étaient présentées dans un ouvrage plein de simplicité, de bon goût, d'élégance ; et, sous ce vêtement, des doctrines réservées naguères au pédantisme de l'École, étaient recevables dans le monde éclairé et poli, qui commençait alors à se former, et qui les avait jusque-là dédaignées profondément.

La logique de Port-Royal n'est dans son ensemble que celle d'Aristote mieux classée, ou du

1. Voir les notes de M. Garnier à l'édition de Descartes. Paris, 1833.

moins, plus simplifiée, et dégagée du mélange de métaphysique et de rhétorique qui la gêne encore dans le Stagirite. Port-Royal a eu, comme Gas-sendi, le tort de ne pas assez reconnaître les mérites du philosophe grec, et de l'attaquer tout en suivant fidèlement sa trace. La partie la plus neuve de cette logique est, sans contredit, celle qui renferme la méthode, et c'est là surtout que les solitaires de Port-Royal firent de nombreux emprunts à Descartes. Du reste, ils adoptent toute la théorie du syllogisme, et tirent de la Scholastique, pour les éclaircir, toutes les règles qu'elle avait accumulées sur ce sujet.

Certes, si quelque chose eût pu prévenir en France la décadence des études sérieuses en Logique, c'était le livre de Port-Royal. Modèle de style, dans un moment où le goût n'était pas encore formé, dépositaire de la science du passé, à l'approche d'un siècle où le passé devait être si complètement méconnu et méprisé, cet ouvrage doit passer pour un des monuments importants de la littérature du dix-septième siècle, antérieurement à la période qu'on peut attribuer justement au grand roi. Mais la force des choses détruisit cet excellent exemple comme tant d'autres; et les seules traditions, en Logique, dont le dix-huitième siècle hérita, furent le dédain de Descartes pour la science, et l'élégance de Port-Royal pour l'exposition nette et facile des idées.

Cette tendance est très remarquable dans toute

l'école de Descartes, mais elle l'est surtout dans Mallebranche, qui ne fit guère que suivre et développer, il est vrai, avec une admirable sagacité, les règles générales de Descartes ; et dans Crouzas, qui est si loin du mérite de Mallebranche. Elle est enfin arrivée à son dernier terme, dans le père Buffier, dont l'ouvrage, bien que fort court, mérite une sérieuse attention.

Les Principes du raisonnement du père Buffier parurent en 1725 (in-12, Paris). Ce livre se compose de plusieurs parties; d'abord, de deux logiques, où les mêmes pensées se trouvent reproduites sous des formes différentes; puis, d'exercices de logique, et enfin d'une critique des principaux ouvrages publiés récemment sur ce sujet, et entr'autres, de la logique de Port-Royal, et de celle de Gassendi, abrégée par Bernier. C'est surtout la première logique du père Buffier qui doit nous arrêter. Sous forme de lettre, avec tout le laisser-aller d'un commerce épistolaire, et avec une facilité gracieuse, il essaie de vulgariser, autant qu'il le peut, les principes fondamentaux de la Logique. Il s'attache surtout à deux points importants; d'abord, l'identité des propositions négatives avec les affirmatives, auxquelles il les ramène; puis la simplification de toutes les règles du syllogisme. Il les réduit à une seule, à savoir: que ce qui est dans le contenu est aussi dans le contenant; seule formule vraie et complète, que n'a point donnée Aristote dans ces termes, mais qu'il a virtuellement

exprimée dans toute sa théorie, quand il dit A est dans B, etc.

Cette formule qu'on a trop souvent attribuée à l'illustre Euler, n'appartient même pas au père Buffier, qui la donne quarante ans avant lui; car il avoue modestement qu'il ne réclame pas pour lui la gloire de l'invention (page 106), et qu'elle est à un autre; mais il n'a pas eu le soin de nous apprendre à qui nous la devons. C'est à Leibnitz qu'elle appartient très probablement (Voir la remarque 299 sur l'ouvrage de Locke). On doit dire qu'avant cette formule, la nature du syllogisme, et sa force nécessaire de conclusion avaient été généralement plutôt senties que comprises. C'est à Leibnitz qu'il convient de rapporter cette admirable réduction; c'est à lui qu'il est équitable d'en laisser la gloire. Mais c'est le père Buffier, qui le premier l'a rendue vulgaire parmi nous; c'est à lui que ce mérite secondaire appartient.

Voilà donc la formule définitive, où viennent aboutir les travaux immenses de la Scholastique, des commentateurs latins, des commentateurs grecs, des commentateurs arabes, et de tous les philosophes qui, de près ou de loin, s'étaient occupés de la théorie du syllogisme. Chose inouïe! c'est à un résultat aussi simple, à un axiôme de parfaite évidence, que tant de labeurs viennent se réduire! Ici, la marche de l'intelligence humaine est aussi nettement indiquée qu'on peut le désirer: d'une apperception vraie et profonde du principe,

mais d'une apperception dénuée de réflexion développée et complète, l'esprit humain arrive, en deux mille ans, à l'intelligence réfléchie de ce même principe, qui se trouve être l'un des axiômes les plus vulgaires, mais en même temps les plus féconds, puisqu'il ne contient rien moins que le raisonnement tout entier.

Le père Buffier ne paraît même pas sentir lui-même toute l'importance de cette simplification; il a eu certainement le tort de ne pas la poursuivre assez loin dans ses applications; mais elle n'en était pas moins importante. Et il faut bien remarquer; elle est due, pour le dix-huitième siècle, au même pays qui avait doté l'Europe de la scolastique, et de tout l'enseignement logique des sept ou huit derniers siècles.

Le père Buffier adopta pour l'étude de la philosophie, la manière spirituelle et légère dans la forme, mais, au fond, sérieuse et grave, dont Voltaire vint donner plus tard un si prodigieux exemple. Le père Buffier innove aussi en orthographe; et il prétend mettre la Métaphysique et la Logique *la portée de tout le monde*. C'est déjà, au premier quart du dix-huitième siècle, le caractère entier qui le distinguera; c'est déjà cette simplification qui finira par tout réduire en poussière: pensées et institutions. Condillac, en philosophie, n'a pas été inventeur de cette méthode; il n'a pas même été le premier à l'appliquer.

Mais, je le répète, le père Buffier, dont le nom

l'accident sont de peu d'utilité en philosophie. Il est clair que, sous les inspirations et les entraînements de l'esprit nouveau, Locke obéit souvent encore à l'esprit ancien, et il ne serait pas difficile de retrouver en lui des traces nombreuses de péripatétisme.

Tout le monde connaît la réfutation si simple et si admirable, que Leibnitz a faite, dans des notes écrites en français, du système de Locke. Quant au fond même des questions, il ne doit pas nous occuper ici, parce qu'il est tout métaphysique; mais Leibnitz revendique, contre Locke, les titres de la Scholastique, ceux du syllogisme, et ceux, en un mot, de la Logique. Il défend les Catégories contre les attaques de l'anglais, et montre qu'on doit penser à les rectifier, non à les rejeter. Lui-même, il les réduit à cinq : substance, quantité, qualité, action et passion, et relation; il défend la théorie de la démonstration telle qu'elle est exposée dans les Analytiques, et il fait voir que la démonstration mathématique n'est qu'une extension, et comme il le dit, une *promotion* particulière de la Logique générale, de même que la forme des procédures n'est qu'une espèce de Logique appliquée aux questions de droit. Où le triomphe de Leibnitz est surtout facile et complet, c'est quand il réfute les mépris de Locke pour le syllogisme. Le philosophe anglais suppose que reconnaître la valeur de cette forme du raisonnement, et la gloire de celui qui l'a expliquée le premier, c'est faire injure à la

bonté de Dieu, et croire que la divinité a laissé au Stagirite le soin de rendre les hommes raisonnables. « Ce n'est point par les règles du syllogisme que l'esprit humain, ajoute Locke, apprend à raisonner ». La chose est de soi trop évidente, et la question posée sur ce terrain est à peine discutable. Il est évident que Locke est ici dominé par ces fausses idées d'application, qu'on avait voulu dès long-temps trouver à la Logique, et qui lui avaient fait donner le nom d'Organon. Leibnitz lui répondait (liv. 4, ch. 17, § 4) : « L'invention du syllogisme est une des plus belles et des plus considérables de l'esprit humain. C'est une espèce de mathématique universelle dont l'importance n'est pas assez connue, et l'on peut dire qu'un art d'infaillibilité y est contenu, pourvu qu'on sache et qu'on puisse bien s'en servir, ce qui n'est pas toujours permis... Les lois de la Logique, ajoutait encore Leibnitz, ne sont autres que celles du bon sens mises en ordre et par écrit... Rien ne serait plus important que l'art d'argumenter en forme, selon la vraie Logique, c'est-à-dire pleinement quant à la matière, et clairement quant à l'ordre et à la force des conséquences, soit évidentes par elles-mêmes, soit prédémontrées. »

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen du système de Locke et des réfutations de Leibnitz. Nous aurons plus tard à parler encore de l'admirable auteur des Nouveaux essais, quand nous traiterons des géomètres logiciens.

Le seul point sur lequel nous devons insister, c'est que la doctrine de Locke combattue par Leibnitz, est l'oubli, sinon la destruction, de la science ancienne, au profit d'une science nouvelle, qui est celle de l'origine de la connaissance.

Cependant Locke n'avait pas tellement proscrit la Logique que son école, au début, ne s'occupât, comme les autres, de refaire l'ancienne logique en l'exposant et en la simplifiant. A ce titre l'abrégé de Logique et de Métaphysique de S' Gravesande mérite d'être remarqué. Il a en outre le mérite d'être parfaitement clair, et, sans aucun étalage de science, il expose tous les principes essentiels de la théorie. C'est la même manière, et la même date à peu près que pour l'ouvrage du père Buffier; la direction générale des travaux, à cette époque, tend partout comme en France, à la clarté, dont Voltaire fut le modèle le plus achevé. L'école elle-même de Leibnitz ne peut se soustraire à cette influence, et Wolf, malgré l'appareil formidable de ses divisions et de ses distinctions, a cependant une netteté d'exposition, et, l'on pourrait même dire, une transparence, qui s'effaça plus tard dans l'école de Kant et les écoles qui suivirent.

On peut comprendre sans peine comment les travaux de Condillac reçurent un si prodigieux accueil: les esprits étaient parfaitement disposés à les recevoir, par tout ce qui avait précédé, et Condillac vint servir merveilleusement ce besoin

général de simplification, en poussant la simplification à sa limite extrême. Il réduit tout à une seule idée ou plutôt à un seul fait : la sensation, base à la fois de la pensée et de l'existence, des arts et des sciences, de la Logique et de la Métaphysique, de l'histoire et de la nature, etc.

D'abord Condillac part, comme Bacon, d'un sentiment de profond mépris pour l'antiquité. Les opinions de Platon sont pour lui un vrai délire ; et, s'il fait quelque grâce au Stagirite, c'est en faveur surtout du temps où il a vécu. Condillac n'a pas assez de dédain pour les philosophes latins, les commentateurs arabes, les Scholastiques qu'il appelle aussi les scholiastes, en leur attribuant l'invention du syllogisme. Il pousse même cette manie, ou pour mieux dire, cet aveuglement de critique jusqu'au paradoxe le moins concevable, et il affirme que la prise de Constantinople, loin de servir les lumières, comme on le croit ; en a retardé au contraire le développement. Je craindrais vraiment de paraître m'acharner, à l'imitation de quelques esprits de notre temps, sur une des gloires de l'école sensualiste, si je voulais ici relever toutes les erreurs historiques de Condillac. Mais, si l'on veut savoir jusqu'où ses préventions contre l'antiquité pouvaient être poussées, qu'on lise son Cours d'histoire ancienne et moderne, et l'on restera convaincu qu'il était impossible de mettre un plus beau talent d'exposition, nette et lucide, au service d'idées plus fausses et plus petites. Condillac

est le disciple de Voltaire en histoire ; mais il est ici son disciple étroit, mesquin, son imitateur exagéré et faux, comme tous les imitateurs. Voltaire, malgré son apparent mépris, comprend la gloire partout où elle brille, et lui rend hommage, si ce n'est formellement, du moins par le fond même de sa pensée. Condillac ne paraît pas même se douter que, sous ces doctrines qui cependant ont remué des mondes et conduit deux mille ans l'humanité, il y a quelque chose de profond et de vrai. Chose bizarre, le siècle qui devait revendiquer si haut et si justement les titres de l'humanité, est celui qui les a le plus méconnus historiquement ! C'est que la philosophie de l'histoire était encore à faire, bien que le nom en fût déjà créé.

On tombe vraiment dans un bien vif étonnement, quand on voit ce que la Logique est devenue entre les mains de Condillac. De ces théories si justes, si sagaces, si vastes, sur le raisonnement humain, qu'est-il resté ? quelques lambeaux sans lien, sans couleur, sans vie ; une analyse maigre, desséchée, sans instruction comme sans valeur réelle. En poussant la simplification un peu plus loin encore, il était facile de se dispenser de faire une pareille théorie ; car il est évident qu'elle n'apprend rien. Il fallait être conséquent jusqu'au bout, et déclarer nettement que la Logique n'était ni une science, ni un art, qu'elle n'était pas, et que, pour quelques remarques sans portée et sans fruit que cette prétendue doctrine pouvait offrir,

ce n'était vraiment pas la peine de s'en occuper. Est-il croyable que l'école de l'observation, l'école qui se fait gloire de suivre l'expérience à l'exclusion de tout autre guide, en soit arrivée à ce degré d'aberration? Quoi! c'est là tout ce qu'elle découvre dans l'esprit humain : l'analyse, et l'analyse toute sèche, toute vide, sans lois, sans procédés réguliers, sans éléments autres qu'une sensation transformée. Quoi! le raisonnement n'est qu'une langue bien faite! nous ne raisonnons qu'avec les mots! Pourquoi donc alors ne pas réduire la Logique à la grammaire, et les règles du raisonnement à celles de l'accord du sujet et du verbe, de l'adjectif et du substantif? Cependant Condillac doit avouer que nous ne connaissons rien qu'à la condition d'aller du connu à l'inconnu, et qu'on ne peut découvrir une vérité qu'on ne connaît pas, qu'autant qu'elle se trouve dans des vérités qui sont déjà connues. Il était, comme on voit, sur la trace du grand principe aristotélique de la démonstration, et par conséquent de tout le syllogisme; mais il ne pousse pas plus loin. Puisqu'il niait la doctrine de la démonstration, il fallait qu'il allât jusqu'à soutenir, chose d'ailleurs qui n'était pas nouvelle, que la démonstration est circulaire, et qu'il n'y a pas de principes. Condillac n'osa point aller jusque-là.

Toutes les préventions de Condillac se retrouvent dans M. Destutt de Tracy, qui fut l'un des premiers, après la tourmente révolutionnaire, à faire

revivre les études philosophiques, mais qui eut le grand tort de les renfermer dans le cercle étroit où le dix-huitième siècle les avait étouffées. M. de Tracy place la Logique après la grammaire, et n'en fait, pour ainsi dire, qu'un corollaire, formation des idées : idéologie, expression des idées : grammaire, combinaison des idées : Logique. Quant à la Métaphysique, M. de Tracy la proscriit, ou plutôt, il l'absorbe dans la science du raisonnement, comme devait le faire plus tard Hégel, mais par un chemin tout opposé. La Métaphysique ordinaire n'est pour lui qu'un art d'imagination, destiné à nous satisfaire, mais pas du tout à nous instruire. Locke est, à ses yeux, le premier des hommes qui ait tenté d'observer et de décrire l'intelligence humaine, comme « l'on décrit et l'on observe les propriétés d'un minéral et d'un végétal. » Je ne parle pas de cette singulière comparaison, qui assimile l'intelligence à un corps brut ; mais on ne saurait trop s'étonner de cette inadvertance singulière, qui fait commencer à Locke l'étude de l'intelligence humaine. M. de Tracy, en fidèle disciple de Condillac, a pris en profond mépris toute l'antiquité, et il ne craint pas de déclarer que l'histoire de Bacon est l'histoire de l'esprit humain, attendu que tout ce qui précède ne mérite pas l'attention des philosophes. Quant à la théorie d'Aristote, qui a régné si long-temps, il affirme que « c'est elle qui, pendant dix-huit cents ans, a empêché le genre humain de faire un seul

pas. Cette première tentative a été complètement malheureuse ; et, puisque cette doctrine n'a pas fait de progrès d'Aristote à Bacon, c'est qu'elle reposait sur des bases fausses.» La conclusion beaucoup plus simple à tirer de ce fait merveilleux, c'est que la théorie d'Aristote était vraie, et qu'il n'est pas possible d'ajouter à la vérité une fois qu'elle est connue. Toutes les grandes idées, toutes les grandes découvertes en sont là. Une fois acquises à l'humanité, elles ne meurent ni ne s'accroissent. Elles peuvent s'adjoindre les unes aux autres, mais elles ne se développent pas, chacune en particulier. La théorie du syllogisme était une des vérités de cette espèce, et voilà pourquoi elle est restée et restera immuable.

M. de Tracy déclare donc que cette logique tant vantée est bien loin de mériter le nom fastueux d'Organon, qu'il attribue au Stagirite lui-même ; et tout en reconnaissant, «qu'elle suppose une force de tête prodigieuse, et une sagacité admirable,» il en tient fort peu de compte. L'ouvrage de Locke est toujours pour lui le premier ouvrage de science logique qui ait jamais été fait ; et c'est le meilleur que nous ayons. Du reste, M. de Tracy regrette que l'Organon ne soit pas traduit en français, avec tous les éclaircissements nécessaires ; et pour ses propres études sur ce grand monument, il se sert de la paraphrase française de Canaye, qui devait en effet lui en donner une bien confuse et bien incomplète idée.

Je professe pour le talent et pour le caractère de M. Destutt de Tracy le plus profond et le plus juste respect. Je le regarde comme le plus éminent et le plus sagace des disciples directs de Condillac; son style a tous les mérites de celui du maître, avec moins de sécheresse. Mais je ne saurais toutefois assez déplorer les funestes influences, qui ont étouffé un si beau talent et un si vigoureux esprit. Ce qui manque surtout à M. de Tracy, comme à toute son école, c'est une vue générale des choses, c'est une connaissance exacte des monuments et de l'histoire réelle de l'esprit humain. Le dix-huitième siècle, parce qu'il devait tout détruire, croyait que tout commençait à lui. De là, cette injustice criante, ou, pour mieux dire, si parfaitement aveugle, en ce qui concerne le passé. L'humanité aura travaillé deux mille ans et plus à produire toutes les pensées du dix-huitième siècle, à lui transmettre la force irrésistible qui l'anime, la généralisation puissante qui en fait, à tout prendre, le plus grand de tous les siècles; et le dix-huitième siècle, enfant ingrat et cruel, méconnaîtra tout ce qu'il a reçu, tout ce qui prépara et fait encore sa propre vie. Dans la Scholastique, il frappera sa mère; dans le christianisme, il flétrira celui qui lui transmet toutes les grandes idées politiques d'égalité et de fraternité humaines; il intronisera la souveraineté de la raison, jusque dans les carrefours, et il niera la Logique et les lois du raisonnement.

Mais nous, ses fils, et qui nous faisons gloire d'hériter de lui, nous profiterons de son triste exemple. Nous rendrons hommage, dans le passé, à tout ce qui mérite la reconnaissance éternelle de l'humanité : et même, tout en blâmant les fautes de nos pères, nous les excuserons en les comprenant. Nous n'oublierons pas qu'ils ont marqué par une révolution à jamais admirable, malgré les souillures dont elle est entachée, cette grande période de l'humanité, où la raison de l'homme, découverte jadis par Socrate et ses illustres successeurs, ravivée par la Scholastique, proclamée en philosophie par Descartes, a reçu une sanction inébranlable dans des constitutions politiques, où désormais elle est écrite pour ne plus en être effacée. Mais aux pieds des autels de cette raison dont Socrate, Platon, Aristote, Bacon, Descartes, Leibnitz, Kant, Fichte, Hegel, ont été successivement les grands-prêtres, nous ne nous laisserons pas, à l'exemple de nos pères, éblouir de ce prodigieux éclat. Le vertige ne nous prendra pas au milieu des splendeurs dont nos esprits sont enivrés. Au-dessus de la raison humaine, planera toujours pour nous cette raison suprême, éternelle, absolue, dont nous ne sommes que les rayons réfléchis. Nous admirerons en silence les décrets de cet être qui nous domine, et dont nous sentons partout l'irrésistible puissance. Nous ne croirons pas que dans cette route escarpée, suivie par le genre humain, nous soyons les seuls qu'il ait favorisés de ses bienfaits : nous ne

croirons pas qu'il ait déshérité nos ancêtres, pas plus qu'il ne déshériterà nos fils, et notre soin le plus cher sera de bien comprendre le merveilleux héritage que nous avons reçu du passé, pour l'accroître encore, et le transmettre plus grand et plus utile aux successeurs à qui nous le devons.

Tel est l'oubli du passé au dix-huitième siècle, qu'il se retrouve, non pas seulement dans la philosophie sensualiste, mais encore dans l'école écossaise qui, pour la France, a commencé la réaction contre la philosophie sensualiste. Reid, malgré toute la justesse et la sagacité de son esprit, n'estime guère plus Aristote que ne l'estiment Condillac et M. Destutt de Tracy. Mais, du moins, il tente une analyse de la logique, qu'il ne lit, du reste, qu'à moitié, comme il l'avoue naïvement. Reid est encore porté contre le Stagirite du mauvais vouloir de Bacon, bien que parfois il le dissimule. Il doute que le philosophe, dans Aristote, l'emporte sur le sophiste; il prétend que pour cacher son ignorance, le Stagirite la couvre sous des mots barbares, et qu'il calcule son obscurité.

Par suite, sans doute, de ces préventions, Reid analyse avec la plus grande négligence les idées d'Aristote; et par exemple, il n'accorde à la substance que quatre propriétés, et il croit reproduire en cela les idées de son auteur. Il renouvelle l'accusation de plagiat qu'on pouvait croire à jamais oubliée, et les Catégories appartiennent, selon lui, au pythagoricien Archytas. Elles ne tiennent en

rien à ce qui suit non plus que l'Herméneia. Il expose le reste de la théorie aristotélique avec aussi peu de soin ; et l'un des motifs qu'il en donne, c'est que l'étude de l'Organon ne peut plus, aujourd'hui, faire la fortune de personne : excellente raison pour un philosophe, de négliger la vérité parce qu'elle ne peut, ni lui donner de la gloire, ni lui faire des rentes. Reid mêle, en outre, à son exposition, la quatrième figure du syllogisme dont Aristote n'a jamais dit un mot, et les lettres techniques de la Scholastique, qui, du reste, suivant une de ses conjectures, les aura reçues par transmission de quelque disciple indiscret du Stagirite.

Je ne prétends pas pousser plus loin cet examen de l'analyse de Reid. Je ne crois pas qu'un seul juge compétent puisse en penser plus de bien que je ne viens d'en dire. Il est évident que Reid a parlé de choses qu'il ne connaît pas, et qu'il n'a pas assez étudiées. L'histoire de la Logique et de l'esprit humain lui est d'une autre part aussi étrangère qu'à Condillac et à M. Destutt de Tracy. L'école écossaise a suivi ces traces funestes jusqu'à nos jours. Mais à l'heure qu'il est, et sous les inspirations des fortes études philologiques de l'Allemagne, l'école écossaise paraît destinée à prendre des développements tout nouveaux. C'est, comme je l'ai déjà dit plus haut, à M. Hamilton qu'elle les devra ; c'est lui qui semble devoir lui donner cette connaissance érudite et intelligente de l'antiquité, qui manquait aux professeurs écossais comme à tout le dix-huitième

siècle. Il serait difficile de prévoir ce que ce mouvement produira un jour; mais nous souhaitons bien sincèrement aux efforts de M. Hamilton tout le succès qu'ils méritent. Il est peut-être placé sur un sol ingrat, où la philologie et l'érudition n'ont pas été très fécondes depuis long-temps; mais il est impossible, cependant, que ses travaux demeurent stériles, et, à défaut de l'Angleterre, c'est la France, c'est l'Allemagne qui les feront fructifier.

Les conséquences extrêmes que Condillac et M. de Tracy lui-même n'avaient pas tirées de leurs principes, c'est un de leurs élèves, M. Thurot, qui les a nettement déduites; c'est-à-dire qu'il a nié, non seulement le syllogisme, mais aussi la Logique. Il a voulu la réduire, tout entière, à quelques règles de Pascal, de Descartes, de Newton. Son ouvrage intitulé, de l'Entendement, publié en 1832, ne doit nous intéresser qu'à cet égard.

J'aurais pu, en traitant de la Logique au dix-huitième siècle, parler de Diderot et de d'Alembert; l'un a fait l'article Logique, dans l'Encyclopédie; l'autre a dit quelques mots sur la Logique, dans ses *Éléments de philosophie*, et dans son fameux *Discours préliminaire*. Je n'ai pas cru devoir m'y arrêter; ce que j'ai dit de Condillac, et de son siècle en général, convient tout-à-fait à Diderot et à d'Alembert, dont je reconnais, au reste, les immenses services sous d'autres rapports. Je dois dire, cependant, que l'article de Diderot, tout léger et incomplet qu'il est, ne semble pas annoncer

pour la science, le profond dédain et l'ignorance du passé, qui éclatent dans Condillac. D'Alembert, rattaché sans doute à la Logique par les mathématiques, en a du moins montré nettement la place dans son Arbre encyclopédique.

La science de l'homme se divise, pour lui, en Logique et en Morale ; et la Logique elle-même se partage en : art de penser, art de retenir ses pensées, art de les communiquer. C'est à peu près le système de Bacon. De plus, d'Alembert distingue, dans l'art de penser, quatre parties principales : appréhension, ou science des idées ; jugement, ou théorie des propositions ; raisonnement, ou art de l'induction ; et enfin, méthode, ou démonstration. C'est, comme on le reconnaît sans peine, le cadre aristotélique tout entier : Catégories, Herméneia, syllogisme, démonstration. Mais d'Alembert s'en est tenu là, et dans ses *Éléments de philosophie* il n'a rien réalisé de ce programme. Il est à croire cependant que ces idées si vraies et si justes n'auront pas été complètement perdues.

Au dix-huitième siècle, il n'y a vraiment qu'un seul homme qui apprécie la logique d'Aristote à sa juste valeur, et qui l'étudie ; et cet homme, que des travaux d'un autre genre beaucoup moins graves semblaient devoir éloigner de ceux-là, c'est Marmontel. Dans ses *Leçons d'un père à ses enfants sur la Logique*, il a fait une analyse à peu près complète de l'*Organon*, et s'est surtout arrêté aux *Analytiques* et aux *Topiques*. Les citations

qu'il fait parfois des textes protivent qu'il les avait étudiés avec la plus grande attention ; et certainement cet ouvrage, fruit des dernières années de Marmontel et publié en 1802 après sa mort, n'a pas peu contribué à entretenir en France des idées plus saines sur la Logique. Marmontel exalte avec une haute admiration et avec une pleine justice le génie d'Aristote, qu'il défend contre les attaques de Port-Royal. Il justifie d'une manière ingénieuse et plausible l'idée et l'étude des Topiques, et sans entrer dans de longs détails, ce qu'il dit suffit toutefois, pour faire bien comprendre et l'importance de la science et la gloire de son fondateur.

Certes, cette direction des études de Marmontel est fort remarquable, et je ne doute pas que son livre, écrit d'ailleurs avec la facilité et la netteté qui distinguent tous les siens, n'ait exercé une heureuse influence. Du moins, il est à mes yeux le premier symptôme d'une résurrection philosophique qui se continue, bien qu'avec un fort mélange de condillacisme, dans l'ouvrage de M. de Gérando sur la Génération des connaissances humaines, dans le rapport trop peu connu de M. Dacier à Napoléon en 1810, dans les travaux, malheureusement restés sans publication, de M. Royer-Collard, jusqu'à ce qu'enfin cette rénovation trouve un énergique et infatigable promoteur dans M. Cousin.

De nos jours, il n'est point de logique qui,

laissant de côté l'ancien programme des écoles normales, ne reprenne et n'expose, avec plus ou moins de détail, la théorie du syllogisme. L'un des livres les plus récents et les plus distingués à cet égard est celui de M. Genty, professeur de mathématiques. Ses éléments de philosophie, publiés en 1824, donnent une exposition complète, et neuve à quelques égards, de la théorie du syllogisme, dont il apprécie dignement toute l'importance. L'ouvrage de M. Perrard (Logique classique, Paris, 1827, in-8°), bien qu'entaché d'un esprit de parti très violent, qui doit paraître au moins fort déplacé dans un tel lieu, est conçu pour la théorie du raisonnement, sur les mêmes principes que celui de M. Genty; mais il est moins complet. Enfin, je citerai la logique toute récente de M. Damiron, où la théorie du syllogisme est considérée comme une acquisition désormais inébranlable de la science.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Des Géomètres-Logiciens.

Pendant que la Logique mourait ainsi aux mains des philosophes du dix-huitième siècle, un secours, en quelque sorte étranger, vint la faire

vivre et la soutenir jusqu'à des temps meilleurs. Ce fut l'appui des mathématiques, qui, pendant près d'un siècle, la sauvèrent. Elle ne fut plus, il est vrai, considérée seulement en elle-même, et ce fut par les combinaisons arithmétiques du syllogisme qu'elle se rattacha, bien que d'assez loin, au mouvement des études scientifiques dont le siècle était emporté.

Leibnitz avait dit en parlant du syllogisme que c'était une sorte de mathématique universelle, et c'est de cette idée que partirent tous les géomètres qui s'occupèrent plus tard de ces théories. On a vu plus haut quels services Leibnitz avait rendus à la Logique, en la défendant contre Locke; on verra plus loin ceux qu'il lui rendit encore, par son influence sur les études des écoles allemandes. Ici, l'on considérera seulement l'impulsion nouvelle que donna ce grand homme à des recherches jusque là réservées à l'École.

Hospinianus Stenanus, professeur d'Organon à Bâle en 1560, avait publié un petit traité pour prouver que les formes du syllogisme ne se réduisaient pas à trente-six, tant bonnes que mauvaises, comme on l'avait dit si long-temps, mais qu'on pouvait les porter jusqu'à cinq cent douze, par les règles ordinaires de la combinaison. Leibnitz reprend ces premières données dans son Art combinatoire; mais son génie philosophique ne s'arrête pas à ces investigations toutes mathématiques, et il pousse jusqu'à la théorie même du syllogisme.

Il en expose les figures, les modes, et en retrace les règles principales en les simplifiant. Il reconnaît quatre figures, et attribue six modes à chacune d'elles. On y retrouve toujours la donnée fondamentale d'Aristote, mais agrandie et développée. Du reste, ce sont ici, sur la Logique et la Scholastique, les mêmes principes que ceux des Nouveaux essais. C'était de Thomasius, son maître, que Leibnitz avait reçu les premières explications de cette théorie; et Thomasius, comme nous l'apprend son élève, avait inventé lui-même un mode pour la quatrième figure.

Cette tentative de Leibnitz, d'appliquer les mathématiques à la philosophie, trouva des imitateurs. J. Bernoulli, dont le génie a plus d'un rapport avec celui de Leibnitz, possédait aussi bien que lui la théorie complète du syllogisme. Dans ses œuvres publiées en 1743, on peut voir les propositions logiques qu'il avait soutenues long-temps auparavant, quand il passa sa thèse en médecine. *Ces positiones logicæ*, portent surtout sur la théorie des propositions, et l'emploi de la conversion dans le syllogisme. Bernoulli ne paraît pas avoir repris plus tard ces investigations, sous le point de vue où son génie mathématique pouvait les lui présenter; mais on voit que ce grand esprit n'avait pas oublié, au milieu de ses travaux d'analyse, la théorie sur laquelle se fonde toute la démonstration géométrique.

Il faut ajouter ici que les travaux de Wolf, dont

nous apprécierons plus tard l'influence, ne furent pas non plus étrangers, par leur forme même, à cette faveur que garda la Logique auprès des géomètres : mais, c'est encore à Leibnitz qu'il faut rapporter ces services, rendus par son élève et son admirateur enthousiaste.

Euler, dans ses lettres à la nièce du roi de Prusse, en 1760, a donné du syllogisme l'exposition peut-être la plus nette et la plus complète qui en ait été jamais faite. Il démontra, par des figures de la plus grande simplicité, le principe du contenant et du contenu, que nous avons rapporté à Leibnitz, et qu'il faut peut-être faire remonter encore au-delà et jusqu'à la Scholastique. Il serait inutile de répéter ici les louanges si générales et si justes qu'a reçues le livre d'Euler où éclatent si vivement la précision et la vigueur de son génie. Mais il faut remarquer qu'Euler, tout en traitant le syllogisme comme un mathématicien et un géomètre, n'est point cependant arrivé à ces considérations par une voie si étroite. C'est en traitant des forces de la nature qu'il est amené à étudier cette force de causalité que chaque homme porte en lui, dans son intelligence : et par suite, il examine et théorise les lois du raisonnement, sous lesquelles cette force se produit. Il épuise mathématiquement les formes que peuvent prendre les quatre figures résultant de la position du moyen, et les propositions avec leurs conditions de quantité et de qualité : il parle aux yeux par des figures aussi simples que

claires; et il démontre toutes les règles, par des cercles concentriques, ou excentriques, à divers degrés.

Lambert, dont les travaux n'ont point été suffisamment estimés, ni en mathématiques, ni en philosophie, est celui de tous les géomètres qui a le plus agrandi la donnée de Leibnitz. Il a déposé sa doctrine dans deux ouvrages trop peu connus, mais qui méritent cependant la plus grande attention. C'est d'abord son *Neues Organon*, nouvel *Organon*, publié en 1764 à Leipsick, et son *Architectonik*, à Riga, sept ans plus tard.

Le *Neues Organon* est divisé en quatre parties : d'abord la *dianoëologie*, ou théorie des idées; l'*aléthiologie*, ou théorie de la vérité; la *séméiotique*, ou théorie des signes; et enfin la *phénoménologie*, ou théorie de l'être et des phénomènes. Ces quatre parties répondent à quatre questions fondamentales que Lambert se propose de résoudre : L'esprit humain manque-t-il de force lui-même, pour atteindre le vrai? Comment le vrai se distingue-t-il du faux? Est-ce le langage et les signes qui s'opposent à la découverte de la vérité? Enfin quel est le rapport du phénomène à l'esprit.

En répondant à ces questions, Lambert reprend toute la théorie d'Aristote et toutes celles de la Scholastique, sur les propositions et le syllogisme; il s'appuie, en outre, des travaux de Locke et de ceux de l'école de Leibnitz; et il expose les résultats qu'il tire personnellement de toutes ces recher-

ches, avec une méthode, une clarté, et une précision que, depuis, l'école allemande n'a pas assez imitées. La syllogistique revit dans Lambert, avec tous ses détails : mais elle y est mieux classée qu'elle ne l'avait jamais été avant lui.

Dans son *Architectonik*, ou construction de la connaissance humaine, Lambert va beaucoup plus loin que dans le nouvel *Organon*. Il y essaie surtout de refaire les Catégories. Bien que sa tentative puisse ne pas paraître fort heureuse, c'était cependant un grand exemple qu'il donnait ; et l'on peut trouver dans ces travaux le germe de ceux qui, douze ou quinze ans plus tard, devaient illustrer Kant. C'est ce que les Allemands eux-mêmes ont avoué ; et M. Schlégel, dans ses leçons de philosophie (p. 456), n'a pas hésité à reconnaître Lambert comme le lien philosophique, de Locke au philosophe de Koenigsberg. Il n'y a rien là d'exagéré : quoique le talent métaphysique de Lambert soit inférieur à celui de Locke et de Kant, il est digne cependant d'établir la transition entre eux, et certainement il a beaucoup moins emprunté au premier qu'il n'a donné au second.

Il faut rappeler que Lambert, bien qu'il ait écrit en allemand, était d'origine française, et que nous pouvons, du moins en partie, revendiquer sa gloire pour la France. Il était né à Mulhouse, appartenant alors à la Suisse, et il était fils d'un réfugié français que les persécutions religieuses avaient chassé de sa patrie.

Lambert avait essayé d'appliquer la géométrie à la Logique, en représentant par des lignes les divers éléments des propositions. Cette idée, qu'il ne s'attribue pas à lui-même, et qu'il fait remonter à la Scholastique, fut continuée et agrandie par Ploucquet, professeur de Logique et de Métaphysique à Tubingue, et, célèbre aussi par ses travaux mathématiques. Ploucquet tenta de transporter dans la science logique les notations et les formules de l'algèbre. Dans ses *Institutions de philosophie théorique*, il a consacré la première partie au syllogisme, et, sous le titre de calcul logique, il a donné l'exposé de son nouveau système. Les grandes lettres représentent les propositions universelles; les petites, les propositions particulières; le signe —, l'affirmation; Z, la négation. Ainsi, pour exprimer cette proposition universelle: Tout homme est mortel, on aurait: $H — M$; et celle-ci: Aucun homme n'est sage, $HZ S$. Ces modifications, tout extérieures, ne portent point sur le fond même de la doctrine; elles n'atteignent même pas le but qu'elles se proposent; elles ne peuvent certainement reproduire des phrases un peu compliquées. L'Antiquité avait donné l'exemple de ces tentatives semi-géométriques, semi-arithmétiques, en représentant les règles du syllogisme par des figures. Celles de Ploucquet et de Lambert sont peu commodes; quant à celles d'Euler, elles ont du moins l'avantage de faire parfaite-

ment comprendre la relation des trois termes du syllogisme.

Je ne pousserai pas plus loin l'examen de ces travaux des géomètres dans le xviii^e siècle. Ce que j'en ai dit doit suffire pour montrer que la Logique, abandonnée par les philosophes, a vécu au xviii^e siècle parmi les mathématiciens, sous une forme qui ne lui était pas complètement propre, mais du moins elle ne périt pas entre leurs mains, et les recherches d'Euler, et celles de Lambert eurent, à n'en pas douter, une très heureuse influence.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

De l'Allemagne et de l'état de la Logique de Kant à Hégel.

Je ne prétends point suivre en détail les prodigieux travaux qui, depuis cinquante ans, ont illustré l'Allemagne philosophique. A aucune époque l'esprit humain n'a montré une fécondité pareille. En moins d'un siècle et demi, l'Allemagne a porté Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hégel, sans compter cette foule d'esprits supérieurs qui ont été leurs disciples ou leurs adversaires. Tracer les phases de ces luttes et de ces succès, dont la Scholastique seule

offre peut-être des exemples, n'appartient pas à notre sujet. La Logique occupe ici une grande place, mais ce n'est plus la Logique telle qu'Aristote l'avait faite et comprise; c'est la Logique agrandie et portée jusqu'au point d'être une théorie complète de la connaissance, et une critique de la philosophie elle-même.

Qu'est devenu dans ce vaste ensemble de discussions philosophiques si profondes, si ingénieuses, l'élément péripatéticien? tel est le seul point qui doive ici nous intéresser.

Le fonds même de la théorie leibnizienne est complètement aristotélique. L'activité de l'entendement est pour le philosophe allemand ce qu'elle avait été pour le philosophe grec, le point de départ et l'idée supérieure de son système. Pour qu'on ne s'y trompât pas, Leibnitz avait pris la terminologie même du Stagirite, et l'entéléchie, ou l'acte, dans ses conditions essentielles et fondamentales, joue dans le système des monades un rôle aussi important que dans le système d'Aristote. Le philosophe allemand, en fidèle péripatéticien, reconnaît et établit deux sources de connaissances : l'entendement avec les principes indémontrables, et l'expérience issue de la sensibilité. C'est, comme on voit, la théorie même d'Aristote. Leibnitz, en outre, attacha la plus haute importance à la doctrine du syllogisme, et, dans sa science profonde et impartiale, il revendiqua les titres de l'antiquité, ceux même de la

Scholastique, l'une si peu connue alors et l'autre si décriée.

Wolf, sans adopter toutes les idées de Leibnitz, les systématisa et les mit à la portée du vulgaire, dans ce qu'elles avaient de moins contestable. Persécuté long-temps par une intolérance aveugle, pour des opinions fort inoffensives cependant, comblé ensuite d'honneurs et de distinctions, quand Frédéric II monta sur le trône, Wolf jouit de son vivant d'une prodigieuse réputation. Il forma une école nombreuse; mais, chose assez remarquable, avouée par les Allemands eux-mêmes, et qu'explique en partie l'enseignement même de Wolf, de cette école il ne sortit pas un seul homme distingué. Wolf ressuscita dans sa Logique toute la théorie d'Aristote; il apporta de plus, dans son exposition, une analyse attentive qu'il poussa même quelquefois jusqu'à la minutie; mais il donna du moins par là et par ses immenses et consciencieux travaux, un exemple louable dont l'Allemagne n'a pas manqué de profiter. Wolf voulut agrandir le domaine de la Logique, en cherchant à l'appliquer aux usages même les plus habituels de la vie. Cette idée n'était pas neuve, mais du moins il lui donna plus d'extension, plus d'éclat; sa tentative ne fut pas cependant heureuse, et toutes celles qui ont suivi n'ont pas été moins impuissantes.

Wolf, que j'aurais pu classer à plus d'un titre parmi les logiciens-géomètres, contribua pour sa part

à entretenir des études que tant d'autres causes devaient contribuer à détruire. C'est son influence qui empêcha certainement la philosophie française du xviii^e siècle de faire en Allemagne tous les progrès que lui promettaient l'appui de Frédéric et celui de tous les petits princes qui se faisaient philosophes à son imitation, préparant ainsi de tous leurs moyens la catastrophe où tant de souverains devaient laisser leur puissance.

L'Allemagne était donc, vers la fin du xviii^e siècle, celui de tous les pays de l'Europe où la philosophie proprement dite, devait trouver le sol le plus fécond et le mieux préparé. L'inspiration leibnitzienne, et le labeur wolfien étaient les deux éléments de ses futurs progrès. L'on ne peut nier qu'il ne soit sorti de ces deux sources un développement de pensées en tous genres, dont rien, dans l'histoire de la philosophie, n'avait donné l'exemple jusque là.

Kant, comme Wolf lui-même, avait d'abord tenu peu de compte de la théorie du syllogisme, et en 1764 il avait publié un petit ouvrage sur la fausse subtilité des quatre figures. Au fond, cependant, il admettait la doctrine, tout en la dégageant des additions gênantes que la Scholastique y avait faites. Mais dans les vingt années qui suivirent et pendant lesquelles Kant médita, dans le silence et la retraite, les principes de son système, il revint au sentiment de Leibnitz, et se convertit comme Wolf. La logique d'Aristote lui apparut,

après le plus profond et le plus sérieux examen, comme une science faite et désormais acquise à l'esprit humain. Il déclara qu'elle était complète et que les siècles n'y avaient rien ajouté et n'y ajouteraient rien. On peut voir en effet que la logique de Kant, publiée sur ses cahiers et sous sa direction par Jäsché, est toute aristotélique. Ainsi, aux yeux du philosophe de Königsberg, la théorie du raisonnement était achevée; elle l'avait été par l'inventeur lui-même. Aussi tout son effort porta-t-il ailleurs; du raisonnement, il remonta à la raison elle-même, et de là, toute la théorie de la raison pure, c'est-à-dire, de la raison dégagée de toute application, de la raison en elle-même et dans ses formes essentielles. C'était la question de l'origine des idées posée par les écoles de Locke et de Condillac, mais développée et approfondie par un esprit de premier ordre.

Ce n'était plus là, comme on voit, le terrain d'Aristote, ou du moins, les théories de Kant ne se rattachaient plus à celles du philosophe grec que par l'ontologie. Les Catégories placées sur la limite de la Métaphysique et de la Logique étaient le point de jonction, et c'est en effet sur les Catégories que s'exerça toute la puissance du génie de Kant. Les Catégories, dans Aristote, étaient presque entièrement objectives; Kant au contraire les subjectiva, pour nous servir de la terminologie nouvelle, et désormais indispensable, de la philosophie allemande. De là, toute la théorie fondamentale

du Criticisme et les quatre idées primordiales de la raison : quantité, qualité, relation et modalité, avec les douze formes de jugements nécessaires, qui sortent trois à trois de chacune de ces idées.

On voit donc qu'au-delà de la science créée par Aristote, Kant en fondait une toute différente, qui était antérieure et supérieure à l'autre. Au-dessus du raisonnement, étudier la raison même et le mode nécessaire de la connaissance, tel fut l'objet de Kant. Si l'on se rappelle ce qui a été dit plus haut, dans l'exposition de la Théorie de la connaissance d'après Aristote, on reconnaîtra sans peine que l'importance suprême donnée à l'entendement par le Stagirite, est un des premiers anneaux de cette théorie transcendente, qui est bien un légitime produit de la science, et que Kant a eu la gloire de systématiser le premier. On peut dire qu'il a ouvert à l'intelligence humaine un champ tout nouveau; et les travaux qui ont suivi l'impulsion de Kant depuis cinquante ans, promettent à l'avenir la plus splendide moisson.

Fichte, emporté par son idéalisme enthousiaste, Schelling, par son naturalisme transcendental, ont l'un et l'autre négligé la Logique. Quelques-uns de leurs élèves, il est vrai, ont essayé de la traiter pour eux; mais il n'y a eu là ni originalité, ni développements remarquables.

C'est avec Hegel que commence véritablement, vers 1812, une phase nouvelle de la Logique. Kant, renfermé dans les Catégories de l'entendement

pur, avait bien essayé la transition de la pensée transcendente aux lois du raisonnement; il avait fait une distinction profonde entre les jugements d'analyse et ceux de synthèse, les premiers dans lesquels l'idée du prédicat ou attribut n'ajoute rien à l'idée du sujet, que seulement elle développe; les seconds, où l'attribut ajoute quelque chose à l'idée du sujet. Mais telle avait été la direction des recherches de Kant, qu'elles menaient nécessairement à un idéalisme absolu, et qu'elles n'allaient à rien moins qu'à nier le monde extérieur. C'était confiner la Logique dans le domaine de l'entendement, sans lui donner aucune valeur ontologique. Ces conséquences furent rapidement tirées de la doctrine kantienne; et le maître lui-même eut beau se défendre contre elles et renier l'idéalisme transcendantal de Fichte, l'histoire de la philosophie ne pourra cependant point l'attribuer à d'autres que lui. L'idéalisme de Fichte était le résultat légitime du Criticisme. Dans les discussions que souleva le système de Fichte, Bouterwerk, Krug et Bardili se distinguèrent surtout, en revendiquant contre lui les droits de la Logique oubliée et méconnue. Bardili eut la gloire de tenter le premier une alliance de l'Ontologie et de la Logique, et prépara les voies à Hegel. Schelling, qui devait opérer une réaction contre les abstractions de Kant et de Fichte, ne fit que les accroître encore; mais du moins il dégagait plus nettement l'opposition apparente de la pensée

et de l'objet, et il essaya de les confondre dans un terme plus élevé, dans l'absolu, qui n'est ni la pensée ni l'objet, mais qui est à la fois l'un et l'autre, comme le milieu d'Aristote n'est aucun des extrêmes, bien qu'il les réunisse et les confonde. Schelling rendit du moins à la philosophie allemande ce grand service, de la rappeler à l'étude de la nature, trop négligée par les écoles antérieures. L'enthousiasme tout platonique qu'il y porta, fit, pour la nature, ce que le Criticisme de Kant avait fait pour les notions de l'entendement pur. Sur les pas de Schelling, le génie allemand retrouva le second des deux grands termes que Fichte et Kant lui avait fait perdre; il retrouva le monde extérieur. Mais l'ivresse des spéculations, qui se traduisit bientôt en apostasies religieuses et en poésie cosmogonique, avait enlevé à l'étude de la philosophie toute rigueur et toute régularité.

Hégel, au milieu de ce tourbillon étincelant, où le vertige prenait à tant de têtes, eut la force de s'arrêter. Il conçut le vaste projet de réunir toutes les directions éparses de la philosophie et de les centraliser dans un système qui les comprît toutes. On ne peut pas dire qu'il y ait complètement réussi, et déjà le faisceau qu'il avait uni tend à se séparer de toutes parts; mais du moins sa tentative n'a point été stérile, et produira certainement de grands résultats. Le point de départ de Hégel, c'est l'idée, se développant dans l'homme,

comme elle se développe dans le monde de la nature et celui de l'histoire. L'être et la raison, l'Ontologie et la Logique se confondent.

Voici le point fondamental de la doctrine de Hegel : la pensée que l'homme porte en lui, et qui le fait cause, ou , pour prendre le langage hégélien, l'idée (*der Begriff*), est l'être en soi, et pour soi, l'être qui se connaît lui-même et se saisit. La cause qui anime le monde n'est pas autre que la cause qui nous anime nous-même. Or, cette cause, il nous a été donné de la penser et de la connaître (*νοῦσις νοῦσεως*). Par la connaissance de l'idée s'appliquant à elle-même et à ses lois fondamentales, nous arrivons à la connaissance du monde et de Dieu. La Logique et l'Ontologie ne sont donc qu'une seule et même chose.

C'est là, peut-être, l'idée la plus hardie et la plus avancée que la philosophie ait atteinte jusqu'à ce jour, et pour notre part, nous la croyons profondément vraie. Elle est déjà en germe dans Kant, dans Fichte, dans Schelling, dans Bardili, malgré leurs oppositions apparentes. Hegel eut assez de puissance pour ne point tomber dans l'abîme d'idéalisme où cette idée semble tout d'abord conduire. Il rétablit la rigueur de méthode que ses rivaux avait trop oubliée, et l'une des sanctions les plus belles et les plus graves de son système a été la fondation définitive de la philosophie de l'histoire.

Je crois que de ce mouvement de la philosophie

allemande, de Kant à Hégel, doit sortir un développement tout nouveau de pensée. A mon sens, c'est une des phases les plus importantes et les plus décisives de l'esprit humain. Au milieu des nuages qui voilent encore pour l'Allemagne elle-même ces éblouissantes théories, et que l'esprit français ne tardera pas à percer, il apparaît une lumière aussi féconde que l'a été jadis celle d'Élée, cachée aussi, à la naissance du monde grec, sous la métaphysique et sous une ontologie enthousiaste. De cette pensée allemande, qui vit si près de nous et qui nous est cependant si étrangère, nous ne connaissons encore réellement que ce que nous en a raconté un illustre professeur. Grâce à ses inspirations, nous avons appris à estimer nos voisins, à les admirer, comme nous avons appris aussi à nous tenir en garde contre l'obscurité et les écarts de leurs abstractions. Bientôt, grâce à l'initiative que vient de prendre l'Académie des Sciences morales et politiques, la France pourra donner une juste valeur à tous ces systèmes; et le magnifique sujet que l'Académie propose à l'examen des esprits sérieux, éveillera sans aucun doute l'ardeur d'études qui n'attendaient que cette noble excitation. La gloire de la philosophie allemande ne peut que s'en accroître, et la pensée française elle-même y fera un large profit.

Mais on le voit, avec Hégel, la Logique a complètement changé de domaine; elle s'est prodigieusement agrandie, ou, pour mieux dire, elle a

tout absorbé, l'homme, la nature et Dieu. Qu'est devenue cependant la logique péripatéticienne? a-t-elle péri dans ces gigantesques conceptions? Non sans doute, elle ne pouvait périr. Hégel aussi bien que Kant, l'accepte tout entière; comme lui, il déclare que c'est une science faite de toutes pièces. Plus que Kant lui-même, Hégel admire Aristote auquel il a fait les plus vastes et les plus graves emprunts. C'est Hégel qui a rétabli, l'on peut dire, la gloire du Stagirite, et il n'a pas craint de proclamer hautement que, parmi les anciens, il était le plus digne d'étude; il l'a proclamé l'instituteur du genre humain; mais il a dit aussi que le trésor d'Aristote était aussi peu connu qu'il était précieux. Sur les pas de Hégel, et à son exemple, la philologie et la philosophie allemandes ont, depuis quelques années, commencé sur les œuvres du philosophe grec les plus sérieux et les plus beaux travaux. Cette direction féconde a trouvé en France d'énergiques soutiens, et c'est encore ici M. Cousin qui nous a donné l'exemple et l'impulsion, comme il l'a fait pour toutes les parties de la philosophie depuis Platon jusqu'à Proclus, Abeilard, Descartes et Hégel.

Ainsi donc, la logique d'Aristote, loin d'être ébranlée par les travaux de la philosophie allemande, en a reçu au contraire une consécration nouvelle; seulement elle a été dépassée, agrandie; mais elle n'en subsiste pas moins, et, dans le domaine jadis si vaste, aujourd'hui plus restreint

qu'elle avait embrassé, elle est reine et le sera éternellement. C'est par l'entendement et les catégories que la philosophie moderne a fait sa voie, c'est-à-dire par l'Ontologie. Quant aux règles du raisonnement, telles qu'Aristote les a tracées il y a vingt-un siècles, elles sont désormais à l'abri de toute atteinte. Toutes les écoles sans exception, d'Abeilard à Hegel, les ont sanctionnées par un suffrage unanime et irrécusable.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Résumé de la troisième partie.

Il est à peine besoin d'insister sur les résultats généraux que donne cette histoire de la logique péripatéticienne : ils sont évidents d'eux-mêmes, parce qu'ils reposent sur des faits certains.

1° Avant Aristote, la logique proprement dite n'existe pas; des essais encore informes, dans les écoles d'Ionie et d'Élée, présentent à peine quelques notions vagues de l'âme humaine, c'est-à-dire, du sujet même de la Logique. Dans Platon, et par suite des progrès antérieurs, l'âme humaine apparaît avec toute sa clarté, tous ses trésors; mais la science manque toujours à ses inspirations. C'est Aristote qui découvre et fonde la science, en

mettant à profit tous les travaux qui ont précédé les siens.

2° Après Aristote, il n'y a pas d'autre logique que la sienne; c'est à peine si l'on peut même signaler quelques tentatives réelles pour la combattre et la renverser; elles sont du reste toutes impuissantes. C'est de la logique d'Aristote que vivent le monde grec et le monde latin qui s'abîment; que vit le monde de transition qui s'étend de la ruine de l'antiquité à l'organisation définitive du christianisme vers le xi^e siècle; c'est de la logique d'Aristote que vit l'esprit d'indépendance, sous les hérésies, et, plus tard, sous la Scholastique et sous le protestantisme; c'est d'elle que vit le monde arabe. Attaquée sans succès au xvi^e siècle, méconnue, mais non détruite, par les grands réformateurs de la philosophie au xvii^e, par Bacon, Descartes, et Locke; cultivée au xviii^e par les géomètres et oubliée par les philosophes au milieu de l'ardeur du combat; adoptée par la philosophie allemande, c'est-à-dire, par la seule philosophie qui vive alors, la logique d'Aristote est désormais un des éléments indispensables de la connaissance humaine. Comme l'a dit Kant : « La Logique n'a rien gagné en « tenu depuis Aristote, mais elle peut gagner en « clarté : Aristote n'a omis aucun des moments « fondamentaux du raisonnement; mais nous « pouvons être plus précis, plus méthodiques, « plus ordonnés. » (Logique de Jæsche, p. 17, introd.)

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE UNIQUE.

De la valeur intrinsèque de la Logique d'Aristote et des emprunts utiles que pourrait lui faire la philosophie de notre siècle.

Quelle est la valeur intrinsèque de la logique d'Aristote, et quels sont les emprunts utiles que pourrait lui faire la philosophie de notre siècle?

A ces deux questions, qui couronnent et terminent toutes les précédentes, ce sont les siècles eux-mêmes et l'histoire de la philosophie qui se chargeront de répondre.

Les siècles et l'histoire de la philosophie ont prononcé pour moi :

Que la logique d'Aristote est en date le premier monument de science logique; qu'il appartient tout entier au Stagirite, parce que les essais antérieurs, vagues et incomplets comme ils l'étaient, n'ont été élevés à former un édifice que par la puissance incomparable de son génie ;

Que la logique d'Aristote est en soi le plus grand monument de science logique, que jamais l'esprit humain ait construit ;

système d'Aristote, en sont la partie faible; que c'est là le seul côté par où l'effort des siècles ait pu l'entamer, parce que la notion de l'être est la seule, dans la théorie complète du Stagirite, qui ne pût être soumise à des lois rigoureuses, et l'on peut dire mathématiques; que les Catégories doivent être refaites, parce qu'elles ne sont pas assez distinctes, ni assez réduites; que cependant, quelles que soient ici les lacunes du système, Aristote n'en a pas moins la gloire d'avoir posé le premier l'Ontologie en tête de la Logique, comme préliminaire indispensable; que sa table des catégories, tout incomplète qu'elle peut être à plusieurs égards, renferme cependant les notions essentielles; qu'on l'a refaite, mais que l'on ne l'a pas entièrement détruite, parce qu'elle ne peut l'être; que les idées de substance et de quantité, ont été analysées par Aristote d'une manière assez profonde pour qu'il n'y ait rien à modifier à ses travaux, comme le prouvent assez les recherches ultérieures, et notamment celles de Reid sur la quantité; qu'Aristote a parfaitement senti lui-même, que cette notion de l'être était une de ces questions, anciennes, actuelles, éternelles, toujours pendantes, et sans doute aussi toujours insaisissables; que les Catégories, telles qu'elles sont, n'ont pu émaner que du génie qui a conçu la proposition, le syllogisme et la démonstration, et que les rapporter au pythagoricien Archytas, est une de ces suppositions que l'envie et l'ignorance peu-

vent faire, mais que l'histoire de la philosophie ne peut en rien admettre ;

Que les emprunts que la philosophie de notre siècle peut faire au système d'Aristote sont les mêmes que ceux des siècles précédents ; que la science ne peut pas plus aujourd'hui que jadis se passer de la théorie de la proposition, de celle du syllogisme et de celle de la démonstration ; que déjà la philosophie allemande, par l'organe de Leibnitz, de Kant et de Hégel, a proclamé ce grand résultat ; que la philosophie française, ramenée, après ses luttes et ses incomparables victoires, à des idées plus calmes et plus justes sur le passé, doit accepter Aristote et sa logique comme l'humanité entière l'a reçue, comme l'ont reçue les deux grandes religions qui ont fondé l'unité de l'Être suprême ; que la philosophie française ne peut résister au Stagirite, parce qu'elle résisterait à la vérité ; que le mouvement des vraies études philosophiques en France, renouvelé par M. Cousin et poursuivi avec une infatigable énergie, doit se rattacher à toutes les traditions du passé philosophique de l'humanité ; que l'Académie des Sciences morales et politiques, en posant la grave question qu'on a essayé d'éclaircir dans ces pages, après une autre du même genre, non moins grave, a donné à l'Europe un exemple fécond ; qu'Aristote, comme l'a dit Hégel, est parmi les anciens le plus digne d'être étudié (*der würdigste studirt zu werden*) ; que c'est à la France, créa-

trice jadis de la Scholastique et institutrice de l'intelligence européenne, de montrer, après avoir détruit irrévocablement le passé dans ses institutions, qu'elle le comprend et l'apprécie dignement dans ses idées; que la France se doit de prouver au monde que, si elle revendique hautement la première place dans cette grande concurrence des peuples, c'est qu'elle résume mieux qu'aucun d'eux toute la vie de l'humanité dans ses tendances actuelles et dans son passé; que la France, pour être conséquente à elle-même, se doit la réhabilitation complète et impartiale de l'un des plus beaux génies qui jamais aient éclairé la terre; qu'après l'avoir adopté et imposé au reste de l'Occident il y a huit siècles, il lui reste encore à le faire connaître et à le faire comprendre; que, dans cette résurrection du péripatétisme, il ne peut plus y avoir ni enthousiasme, ni haine aveugle; que le despotisme d'Aristote n'est plus à craindre, et que tout ce qu'on doit faire aujourd'hui, c'est de montrer avec impartialité l'incomparable influence que le Stagirite a exercée sur les destinées de la science humaine.

Enfin les siècles et l'histoire de la philosophie ont prouvé que la science logique d'Aristote, tout importante qu'elle est, n'est cependant encore qu'un des fragments de son système, et qu'une histoire complète de l'aristotélisme serait à bien des égards l'histoire de l'esprit humain.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Parvenus au terme de la carrière, nous pouvons, d'un coup d'œil et du sommet de vingt-deux siècles, embrasser l'espace que nous avons parcouru.

L'Organon est authentique de l'aveu même des siècles écoulés ;

C'est une théorie complète du raisonnement humain ;

Il a servi d'instituteur à tous les temps , à tous les peuples , à toutes les religions ;

Il est le plus grand et le plus important de tous les monuments de science logique ;

La théorie que l'Organon renferme est éternellement acquise à l'intelligence humaine.

S'il m'est permis, en terminant ce prodigieux tableau, de ramener un instant les regards sur celui qui a essayé de le tracer, je dirai qu'ébloui et comme accablé de ce magnifique spectacle d'une intelligence dont les lumières ont inondé et vivifié les âges, je ne puis trouver de mots pour égaler et rendre le sentiment d'admiration qui me pénètre. Je répète après Leibnitz : *profundissimus Aristoteles!* et considérant qu'avant le Stagirite la science n'est pas née, et qu'après lui elle est close, je me surprends quelquefois à croire,

par un mélange du sacré au profane, que la logique d'Aristote est une sorte de révélation. Le moyen-âge et l'Église ont presque osé le dire, et la philosophie de l'histoire, grande et indépendante comme elle l'est de nos jours, n'hésite pas à reconnaître dans le philosophe devant lequel s'est tue l'humanité tout entière, l'une des manifestations les plus éclatantes et les plus profondes de la divinité, dont le souffle inspire et fait marcher le genre humain.

APPENDICE.

APPENDICE.

TOME PREMIER, PAGE 142.

DE L'OBJET DES CATÉGORIES

(Extrait du Commentaire inédit de David l'Arménien, Prolégomènes, ch. 11.)

« Comme, suivant Platon, toute étude qui ne repose pas sur les faits risque d'être inutile et vaine, nous allons, avant d'aborder les Catégories, nous livrer aux recherches qui doivent réellement précéder l'étude d'un ouvrage quelconque d'Aristote, c'est-à-dire en examiner le but, l'utilité, etc.

« Le but des Catégories paraît donc, non point unique, mais multiple. Autant on reconnaît d'objets essentiels, autant on peut assigner de buts à ce traité. Ces objets essentiels sont au nombre de trois : les mots, les pensées, les choses. Ainsi, les uns ont affirmé que le but des Catégories, c'était l'étude des mots. Alexandre et Eustathe ont été de cet avis. D'autres ont soutenu que c'était, non les mots, mais les pensées : Porphyre par exemple. D'autres enfin, comme Herminius, ont prétendu

que c'était les choses elles-mêmes. Ceux-ci ont affirmé que les Catégories ne s'occupent des choses qu'en tant qu'elles sont exprimées par des mots; ceux-là, en tant qu'elles existent; les troisièmes enfin, en tant que conçues. Il est impossible de dire qu'ici le but de l'ouvrage n'est triple qu'en apparence seulement, et qu'au fond il est unique. Les trois objets dont on vient de parler ne se tiennent pas essentiellement entre eux, puisqu'il n'y a pas nécessairement une pensée là où il y a un mot : témoins les mots inexplicables; et que là où il y a une pensée, il n'y a pas nécessairement non plus une chose réelle: témoin cette idée d'un bouc-cerf, d'un hippocentaure, idées qui n'ont pas d'objets réels. Il y a plus; ici ces trois objets essentiels diffèrent par leur origine même: les pensées viennent de l'esprit, c'est à la divinité seule de produire les choses, et c'est notre souffle qui produit les mots.

« Ainsi, d'après les auteurs que nous venons de citer, les Catégories n'ont pas un but unique, elles en ont plusieurs. Chacun cherche de son côté à faire plier les opinions d'Aristote à son système personnel. Ceux qui affirment qu'il ne s'agit que des mots dans ce traité, argumentent de son titre même, et soutiennent que le livre est intitulé Catégories, parce que ce mot exprime la possibilité d'être énoncé, d'être dit relativement à un objet. Or, ce qui peut être énoncé, être dit, est nécessairement un mot; donc les Catégories ne concer-

ment que les mots. L'auteur y emploie fréquemment le mot : *est dit*, comme par exemple : est dit homonyme, est dit synonyme. Or, *est dit* est un mot; donc les Catégories s'occupent exclusivement des mots. D'autre part, Aristote divise en deux classes les sons énoncés par la voix lorsqu'il dit que les sons articulés, les vocables, peuvent être ou isolés ou combinés entre eux, et il partage en dix catégories les vocables pris isolément. Les Catégories ne concerneraient donc que les mots. puisqu'elles naissent elles-mêmes des mots. La locution *est dit* annonce positivement qu'il s'agit ici des mots.

« De leur côté, voici comment raisonnent ceux qui prétendent qu'il s'agit des choses mêmes dans les Catégories. « Vous vous êtes pris, disent-ils « à leurs adversaires, à votre propre amorce, suivant le proverbe; car votre raisonnement pour « prouver que les Catégories traitent des mots, « nous l'adoptons tout entier pour prouver qu'elles « traitent des choses. Vous vous appuyez sur ce « que le traité est intitulé Catégories; mais être « énoncé, être dit pour un mot quelconque, c'est « précisément la propriété d'une chose qui en démontre une autre; les Catégories s'occupent « donc de choses. Si vous ajoutez que l'auteur se « sert souvent du mot *est dit*, ne se sert-il pas aussi « de ces mots : il y a telle chose, telle chose est? « disant par exemple : il y a la substance, il y a les « substances secondes. Il ne s'agit donc que des

« choses dans les Catégories. Si vous dites enfin
« qu'il divise les vocables en vocables isolés et vo-
« cables combinés entre eux, et que c'est de là
« qu'il tire les Catégories, nous sommes ici parfait-
« tement d'accord avec vous. Sa division porte sur
« les choses énoncées, non pas sur les choses qui
« énoncent; mais les choses énoncées sont avant
« tout des choses, et les Catégories ne s'occupent
« réellement que des choses. »

« Enfin, ceux qui soutiennent que les Catégories
ne traitent que des pensées disent aux autres :
« Vous ne triomphez les uns des autres qu'à notre
« profit, vous qui prétendez que les Catégories ne
« traitent que des choses, et vous aussi qui pré-
« tendez qu'elles ne traitent que des mots. Vous
« mettez précisément en relief ce qui est l'inter-
« médiaire des choses et des mots, c'est-à-dire, les
« pensées qui, tout à la fois, expriment et sont
« exprimées. Les mots ne font qu'exprimer, les
« choses ne peuvent être qu'exprimées, les pen-
« sées, au contraire, expriment à la fois et sont
« exprimées. »

« Tel était l'état de la discussion quand Jam-
blique vint accorder tous les partis dans leurs
querelles entre eux, dans leurs querelles contre
Aristote. « Philosophes, leur dit-il, vous vous
« combattez sans vous combattre; vous avez rai-
« son sans avoir raison; vous avez tort sans avoir
« tort. Vous ressemblez à des gens qui, voulant
« définir l'homme, diraient, l'un que l'homme n'est

« qu'un être animé, l'autre, un être raisonnable ;
« un troisième, un être mortel ; un quatrième,
« un être susceptible d'intelligence et de savoir ;
« sans qu'aucun des disputeurs sût résumer l'en-
« semble des qualités qui constituent l'homme,
« et dire qu'il est un animal raisonnable, mortel,
« et susceptible d'intelligence et de savoir. Vous
« tous, philosophes, vous êtes dans le même cas.
« Celui-ci soutient qu'il ne s'agit dans les Catégo-
« riques que des mots, celui-là que des choses, un
« troisième que des pensées, quand il faut réelle-
« ment réunir ces trois objets, et dire qu'il s'agit à
« la fois dans les Catégories, des mots, des choses
« et des pensées. Qu'on demande, par exemple, à
« ceux qui se déclarent partisans exclusifs des
« mots : De quels mots s'agit-il donc dans les
« Catégories ? Est-ce des mots sans signification ?
« Non certes, c'est l'affaire des grammairiens de
« les expliquer. Mais s'il s'agit des mots qui expri-
« ment des choses, il ne s'agit donc pas exclusive-
« ment des mots, il s'agit donc aussi des choses.
« Qu'on demande aux partisans exclusifs des
« choses : Comment donc le philosophe désigne-
« t-il les choses ? Est-ce en les montrant du doigt ?
« non pas que je sache. Ce serait un moyen par-
« tiel et peu philosophique, car les philosophes se
« plaisent dans la généralité, et il est impossible
« d'exprimer des idées générales sans le secours
« de la parole ; mais encore celui qui montre les
« objets du doigt enseigne nécessairement aussi

« les choses. Demandez aux partisans exclusifs des
 « pensées : De quelles pensées s'agit-il ? Est-ce des
 « pensées pures et qui ne reposent pas sur les
 « choses ? Est-ce des pensées qui reposent sur les
 « choses ? Ce n'est certes point des pensées qui ne
 « reposent sur rien, car alors la philosophie serait
 « non seulement l'étude des choses qui sont, mais
 « aussi des choses qui ne sont pas. Il s'agit donc
 « ici des pensées qui s'appuient sur des choses.
 « Quand on s'occupe des choses on s'occupe né-
 « cessairement aussi des mots. Ainsi donc, les
 « Catégories ne traitent exclusivement ni des
 « mots, ni des choses, ni des pensées; elles traitent
 « des mots et des choses par l'intermédiaire des
 « pensées; et ici chaque unité est nécessairement
 « suivie des deux autres termes. » Bien qu'il semble
 ressortir de cette discussion que les Catégories ont
 trois buts, Jamblique n'est cependant pas de cette
 opinion; car, dans ses recherches sur l'objet des
 dialogues de Platon, il a établi qu'un livre ne peut
 jamais avoir qu'un but unique.

« Ainsi donc, je le répète, le but des Catégories,
 c'est l'étude des mots représentant les choses par
 l'intermédiaire des idées.

« Mais comme cette phrase : Socrate se promène,
 et en général toute proposition, est un mot expri-
 mant une chose par l'intermédiaire d'une pensée,
 et qu'Aristote traite des propositions dans son
 livre de l'Herméneia, il nous faut donner une
 autre définition du but des Catégories; et la voici:

le but des Catégories, c'est l'étude des mots simples exprimant des choses simples par l'intermédiaire de pensées simples. Mais comme le nom et le verbe sont aussi des mots simples exprimant des choses simples par l'intermédiaire de pensées simples, et qu'Aristote s'occupe du nom et du verbe, non point dans les Catégories, mais dans l'Herméneia il nous faut encore désigner autrement le but des Catégories. Le but des Catégories, c'est l'étude de la forme première des mots simples exprimant des idées simples par l'intermédiaire de pensées simples. Les premiers hommes qui imposèrent des noms aux choses nommèrent ceci homme, ceci cheval, ceci court, ceci triomphe, sans déterminer quelles choses expriment et quelles choses n'expriment pas le temps; c'est là la première forme des mots, parce qu'ils ne font que nommer simplement les choses. Mais plus tard on remarqua que, parmi les mots, les uns expriment le temps et les autres ne l'expriment pas, et l'on appela les premiers des verbes et les seconds des noms. Ainsi les Catégories ne s'occupent que de cette forme première des mots et non de leur seconde forme, d'où sont sortis les verbes et les noms. Mais, comme les noms particuliers de première forme sont innombrables, et que les catégories sont limitées au nombre de dix, il nous faut dire que le but du présent ouvrage, des Catégories, c'est l'étude de la première forme des mots simples exprimant des choses simples par l'intermédiaire des

pensées simples, non pas des pensées spéciales, non pas des pensées individuelles, particulières et successives, mais bien des pensées les plus générales.

« Ici finit, avec l'aide de Dieu, la présente leçon. »

TOME II, PAGE 97.

Des Catégories indiennes.

C'est une bien grave question dans l'histoire de la philosophie et de l'intelligence humaine, de savoir si la découverte des catégories est exclusivement grecque, ou bien s'il ne convient pas de la faire remonter plus haut, et de l'attribuer à la philosophie indienne. Il est certain que l'on retrouve les catégories dans l'Inde, et que la plupart des écoles philosophiques, qui y ont tour à tour paru, se sont occupées de la solution du problème. (Essais sur la philosophie des Hindous, par M. Colebrooke, traduits par G. Pauthier; Paris, 1836.) Ceci mérite d'être remarqué. La discussion des catégories en Grèce paraît avoir été la possession à peu près exclusive de l'école péripatéticienne, et, chose surprenante, elle n'y a pas fait un pas depuis Aristote. La doctrine du Stagirite a été commentée, elle n'a point été refaite. A peine a-t-elle été l'objet de quelques obscures et faibles attaques. Dans l'Inde, au contraire, chaque secte religieuse,

qui est en même temps philosophique, puisque, dans l'Inde, la religion et la philosophie sont intimement confondues, et l'on peut dire identifiées, chaque secte, qu'elle soit orthodoxe ou hérétique, a donné une solution particulière et indépendante. Ici le génie indien est beaucoup plus riche, beaucoup plus fertile que le génie grec. Mais à quelle époque remontent les systèmes qui ont régné dans la presqu'île indienne et sur les bords du Gange? Sont-ils antérieurs à la civilisation grecque? Sont-ils les pères ou bien les successeurs de la philosophie péripatéticienne? Dans l'état actuel de nos connaissances sur l'Inde, malgré les admirables et prodigieux travaux de nos orientalistes, nous ne savons rien ni sur le temps, ni sur la durée de ces systèmes dans un monde, où l'histoire n'a jamais porté sa clarté. Si, d'une part, une tradition conservée, dit-on, dans la province de Derbistan nous apprend que Callistène, le compagnon infortuné d'Alexandre, envoya, parmi d'autres curiosités indiennes, au philosophe de Stagire, son oncle et son maître, un système de logique complet, que les Brahmanes lui avaient communiqué, et que sans doute il avait eu besoin de faire traduire; d'un autre côté, il est certain que la doctrine d'Aristote a pénétré jusqu'aux confins de l'Asie, en Chine, et aussi jusqu'à l'île de Ceylan (Trans. of the Asiatic Society, tom, 1, pag. 547). Dans l'ignorance où nous sommes plongés sur la date des monuments philosophiques de l'Inde, il serait pos-

sible d'en soutenir le plagiat tout aussi bien que l'originalité. Cependant on doit croire que l'Inde, par le rôle qu'elle joue sur la scène du monde, a précédé la Grèce de plusieurs siècles, et que, si Aristote n'a point été le copiste de Brahmanes, il a pu bien moins encore être leur instituteur.

Quoi qu'il en puisse être, voici les traits principaux du système des catégories, tel que Kanada l'a fondé, tel que le présente la philosophie vaïséchika. Kanada est à demi orthodoxe; et, s'appuyant sur l'autorité sacrée des Védas, qui prescrivent pour bases de toute étude l'énonciation du sujet qu'on traite, la définition et l'investigation, il met au premier rang les termes mêmes de la science, pour passer plus tard aux définitions et à l'examen des sujets ainsi distribués. Or, les objets de preuves, les *padârthas* ou degrés des choses (en grec catégories, en latin prædicaments), sont pour Kanada au nombre de six : la substance d'abord, la qualité, l'action, le commun, le propre, et enfin la relation intime. Quelques commentateurs, dont l'autorité est fort respectée par les savants de l'Inde, ajoutent une septième *padârtha*, c'est la privation ou négation. Un fait que je me borne à constater ici, c'est la ressemblance frappante de ces catégories avec celles d'Aristote. Ni le nombre, ni l'ordre, il est vrai, ne sont les mêmes; les sept termes de Kanada ne sont pas identiques à sept autres des termes catégoriques du philosophe de Stagire. Kanada admet comme

catégories ce que l'école péripatéticienne ne considère en quelque sorte que comme catégories de second ordre; mais enfin, non seulement la substance, la qualité, l'action, sont des catégories pour l'un et pour l'autre; mais il est possible d'exprimer en grec, par des termes parfaitement équivalents et l'on doit dire adéquates, les quatre termes restants de Kanada et de ses sectateurs. Les sept catégories indiennes peuvent être exactement reproduites par les sept mots suivants, dont la signification identique est évidente : οὐσία, ποιότης, ποιεῖν, κοινόν, ἴδιον, πρὸς τι, οὐ ἀντιτρέφοντα, et enfin σέρησις ● ou ἀπόφασις.

Kanada pousse la classification plus loin qu'Aristote, et, après avoir fixé les grandes divisions des catégories, il en vient aux sous-divisions; des genres, il passe aux espèces. 1° Sous la substance se rangent neuf substances particulières reconnues et énumérées avec des propriétés communes et des propriétés distinctives, ce sont : 1° la terre, 2° l'eau, 3° la lumière, 4° l'air, 5° l'éther, 6° le temps, 7° le lieu ou l'espace, 8° l'âme, 9° la pensée ou manah (mens).

2° Sous la qualité se rangent vingt-quatre qualités, dont dix-sept seulement sont spécifiées par Kanada, les autres étant sous-entendues; ce sont : 1° la couleur avec sept nuances primitives, 2° la saveur, 3° l'odeur, 4° l'impression de la température, 5° le nombre, qualité universelle et commune à toutes les substances, 6° la quantité, 7° l'individualité, 8° la conjonction, 9° la disjonc-

tion, 10° la priorité, 11° la postériorité, 12° la gravité, 13° la fluidité, 14° la viscosité, 15° le son; 16° - 23° les huit qualités suivantes ne sont perceptibles qu'à l'âme et non au sens : 16° l'intelligence, 17° le plaisir, 18° la peine, 19° le désir, 20° l'aversion, 21° la volition, 22° la vertu, 23° le vice; la 24° enfin est la faculté, ou pour mieux dire, la puissance, δύναμις, de l'école péripatéticienne; et la faculté a trois espèces : force active, élasticité, imagination.

3° L'action, troisième catégorie de Kanada, est de cinq sortes : jeter en haut, jeter en bas, pousser en avant, étendre horizontalement, et enfin aller, qui a plusieurs variétés.

4° Le commun a trois degrés, qui répondent à peu près à nos termes de genre, espèce, individu.

5° Le propre ou la différence est ce qui fait percevoir l'exclusion; il n'a pas de sous-divisions.

6° La sixième catégorie de Kanada, la relation intime (πρός τι, πρὸς τί πως ἔχοντα, τὰ ἀντισρέφοντα), est double, selon le degré plus ou moins intense de la relation.

7° Enfin la septième *padārtha*, celle des commentateurs, la privation ou négation, est double: universelle et mutuelle; et la négation universelle a trois sous-espèces : l'antécédente, l'inopinée et l'absolue.

Les six premières catégories s'unissent et se confondent en une seule, qui est appelée catégorie *positive* (*bhāva*, étant), et la septième forme

la catégorie contraire ou *négative* (*abháva*, n'étant pas). Cette nouvelle division est une véritable réduction des catégories, et l'on peut se rappeler que le premier métaphysicien de notre époque, M. Cousin, en essayant une réduction pareille, est arrivé au même résultat à peu près que l'école vaiséchika.

Les seize catégories du Nyâya de Gotâma sont purement logiques, et ne répondent qu'imparfaitement à l'idée que nous attachons à ce mot. Je me bornerai à énumérer les sept premières : 1° la preuve, 2° l'objet à prouver, l'objet de la preuve, 3° le doute, 4° le motif, 5° l'exemple, 6° la vérité démontrée, 7° le membre d'un arrangement régulier ou syllogisme : c'est celui d'Aristote ; et enfin, au seizième et dernier rang, la réfutation.

La Mimansâ, ou système orthodoxe par excellence, s'est renfermée exclusivement dans l'interprétation des saintes Écritures, des Védas, et n'a point tenté une solution régulière des catégories, bien qu'elle ait souvent touché ce sujet.

Les sectes hérétiques de Djina et de Bouddha ont tenté aussi une classification : je ne les rapporterai pas ; je dirai seulement que les Djinas reconnaissent sept catégories, et les Bouddhas quatre ; mais il est difficile de bien connaître ce système des uns et des autres, parce que les livres originaux, proscrits par l'orthodoxie, sont, à ce qu'il paraît, fort rares.

La philosophie indienne a donc essayé comme la philosophie grecque, la solution du problème, et toutes deux, si l'on rapproche le système de Kanada de celui d'Aristote, semblent l'avoir donnée d'une manière à peu près identique. Mais on peut voir que l'analyse du premier est plus étendue, plus matérielle, et en même temps moins profonde et moins délicate que celle du second; surtout elle est moins rigoureuse et moins près du sujet. Kanada classe, il est vrai, les espèces, les sous-espèces, etc. des catégories, soin que n'a point pris Aristote, et que ses disciples paraissent avoir négligé comme lui. Mais le philosophe vaiséchika n'a point cherché à distinguer les catégories entre elles, en énumérant leurs propriétés comme l'a fait le Stagirite. Il n'a point montré, comme Aristote, leurs rapports et leurs différences. Le reproche que Bacon adresse au philosophe de Stagire : *quod mundum ex categoriis effecerit* (*Novum Organum*, page 25, et *Redargutio philosophiarum*, § 20, page 427), est, comme l'on voit, bien plus applicable encore à la théorie de Kanada. Ce qui en général distingue surtout le système indien du système grec, c'est qu'il est beaucoup moins clair, beaucoup moins scientifique. L'élément du monde extérieur qui n'est complètement banni que dans la théorie de Kant, tient ici plus de place encore que dans Aristote. Soit que les Catégories indiennes ne concernent que les formes du raisonnement, comme dans

l'école vaiséchika, soit qu'elles se renferment dans l'explication des Védas, comme dans les écoles purement orthodoxes, il est certain qu'elles admettent toujours un fort mélange d'éléments étrangers à la raison elle-même. Cette confusion qu'on retrouve même dans Aristote, est bien plus sensible encore dans Kanada et dans Gotama, et s'il était possible de hasarder ici une conjecture, je dirais que cette circonstance, bien qu'insuffisante par elle seule, devrait assurer l'antériorité du système indien sur le système grec. Dans une question aussi obscure, je crois pouvoir insister sur la valeur toute logique de cette preuve; car il paraît peu probable qu'on puisse jamais percer les ténèbres chronologiques de l'Inde, autrement que par les inductions tirées de l'histoire de la philosophie et du développement progressif et nécessaire des idées. Les Catégories indiennes serait donc antérieures à Aristote, par cela seul qu'elles sont plus mêlées que les siennes aux idées du monde extérieur, et se renferment moins dans les données de la raison.

TOME II, PAGE 156.

Des Catégories d'Archytas.

Les adversaires du péripatétisme ont souvent contesté au Stagirite l'invention des catégories : et

ils l'ont attribuée au pythagoricien Archytas, contemporain de Platon. Cette hypothèse a pour elle, dans l'antiquité, le témoignage de Simplicius, qui admet l'authenticité de cet ouvrage d'Archytas, et qui prouve par d'assez nombreuses citations qu'Aristote n'a fait que suivre et même copier les idées de son prédécesseur. Déjà, avant Simplicius, Iamblique avait fait des rapprochements pareils pour en tirer les mêmes conclusions; et Dexippe, élève de Iamblique, paraît, dans son petit traité contre Platon, partager l'avis de son maître. Mais Thémistius avait contesté l'authenticité de ce livre comme Boèce nous l'apprend (Comment. sur les Catég., p. 114), et Boèce ajoute positivement que cet ouvrage est apocryphe, qu'il est d'un péripatéticien très postérieur; et que le faussaire a voulu mettre sa supercherie sous le manteau d'un nom illustre.

Il ne serait pas impossible de refaire, sur les données assez nombreuses de Simplicius, dans son Commentaire sur les Catégories, le traité prétendu d'Archytas. Les différences les plus considérables qu'il présenterait avec celui d'Aristote porteraient sur l'ordre des Catégories; mais le fond des idées est absolument le même. Au seizième siècle, un anonyme a supposé un nouveau Traité des catégories d'Archytas; mais il n'a pas même pris la peine de recueillir les fragments que nous en avait laissés l'antiquité: il a refait de toutes pièces, d'après Aristote, un petit traité assez purement écrit, mais sans valeur philosophique, et qui porte

des traces nombreuses de son origine tout apocryphe.

Quand on connaît les rapport des Catégories d'Aristote à l'ensemble de son système, il est impossible d'attacher la moindre importance à l'accusation de plagiat qui lui est intentée. Il y a lieu de s'étonner que Simplicius ait pu l'accueillir. C'est sans doute Aristote lui-même qui, en rapportant dans le premier livre de la Métaphysique, ch. 4, (Voir, p. 144, la traduction de M. Cousin 2^e édition) la table des pythagoriciens, aura fourni naissance à ces imputations.

TOME II, PAGE 160.

Explications graphiques de la théorie du Syllogisme.

On trouve, dans la plupart des éditions de l'Organon, l'emploi de dessins divers pour faciliter l'explication des théories logiques d'Aristote. Les tracés qu'on joint d'ordinaire au syllogisme sont au nombre de trois :

Pour la première figure, l'explication graphique se compose de trois demi-circonférences : deux se touchent en un point sur leur commun diamètre horizontal, et sont de grandeur égale ; la troisième qui les enveloppe est le double plus grande, et elle a pour rayon, le diamètre de l'une des deux au-

tres. La convexité de ces trois demi-circonférences est tournée inférieurement.

Pour la seconde figure, le tracé est un triangle équilatéral posé sur sa base ;

Pour la troisième figure, le tracé est un triangle équilatéral, qui a sa base en haut et son sommet en bas.

Dans le premier tracé, le moyen est mis au point de contact des deux petites demi-circonférences ; dans le second et dans le troisième, il est mis au sommet du triangle haut et bas. Quant aux deux termes, majeur et mineur, ils sont placés aux extrémités, dans le premier tracé, du diamètre continu des deux petites demi-circonférences, et dans les deux autres, aux extrémités de la base, qui est en bas pour la deuxième figure, et en haut pour la troisième.

Il résulte de là que cette explication graphique montre parfaitement aux yeux la position du moyen dans les trois figures : entre les deux termes pour la première ; avant les deux termes, pour la seconde ; et après les deux termes, pour la troisième ; c'est-à-dire que dans la deuxième, il est attribut des deux, et dans la troisième, sujet des deux. Les expressions de *avant* et *après* se rapportent donc à la théorie d'Aristote, qui énonce toujours l'attribut avant le sujet.

Ces figures se retrouvent dans les plus anciens manuscrits que nous connaissions ; c'est des Grecs qu'elles ont passé aux docteurs du moyen-

âge, ainsi que les lettres et les mots techniques.

Il me semble en outre très probable que ces figures remontent plus haut que les onzième et douzième siècles.

Il est constaté, par un passage formel de saint Augustin (Confess. liv. 4, ch. 16), que de son temps on accompagnait l'explication des Catégories de secours graphiques. Il est bien certain que la doctrine des Catégories en a beaucoup moins besoin que celle du syllogisme, puisqu'elle est beaucoup plus facile; et je ne pense pas que les figures dont parle saint Augustin soient autres que l'arbre de Porphyre, ou la subordination graphique des substances. Il est à croire que les Analytiques, à plus forte raison, avaient provoqué des procédés d'étude analogues.

De plus, on sait qu'Aristote est le premier, parmi tous les écrivains, qui ait employé pour se faire comprendre, des moyens graphiques dans ses ouvrages, et vingt passages de son histoire naturelle prouvent que ses explications étaient accompagnées de dessins en marge.

Il serait donc possible de soutenir que les tracés des trois figures du syllogisme remontent jusqu'au Stagirite lui-même. Je ne pourrais citer aucun texte qui autorise formellement cette conjecture; mais je n'en connais non plus aucun qui l'infirmé.

TOME II, PAGE 191.

De la quatrième figure du Syllogisme.

On sait que la quatrième figure est généralement attribuée à Galien, d'après le témoignage d'Averroës (*Analyt. pr.*, liv. 1, chap. 8, p. 55, verso, édit. de 1552); mais on peut essayer de prouver que cette figure appartenait, comme les autres, au Stagirite, ou tout au moins à ses élèves immédiats, Théophraste et Eudème. Il est certain que les commentateurs grecs n'en ont fait aucun usage, et l'assertion du philosophe arabe doit en conséquence paraître douteuse. En admettant même, ce qui n'est pas probable, que Galien ait donné son nom à cette figure, ce n'est pas lui qui l'a réellement inventée.

La quatrième figure existe-t-elle ? et pourquoi les logiciens comptent-ils tantôt trois et tantôt quatre figures ? Pour se rendre compte de ces divergences d'opinion, il faut voir ce qu'est la quatrième figure ; et l'on comprendra pourquoi l'on peut tout aussi bien la rejeter que l'admettre.

Le moyen, qui est le terme important, et dont la place diverse forme seule les figures, ne peut avoir que trois positions relativement aux deux termes : 1° ou entre les deux, et alors il est moyen par sa propriété et par sa place même ; 2° ou après

les deux, c'est-à-dire, attribut dans les deux ; 3° ou avant les deux, c'est-à-dire, sujet dans les deux.

Il est impossible d'imaginer une troisième position ; et en ce sens, réellement, il n'y a pas et ne peut y avoir de quatrième figure.

Voici d'où elle vient :

Dans la première figure, où le moyen est entre les deux termes, il peut se présenter deux cas : d'abord le moyen est sujet de la majeure et attribut de la mineure ; ou bien, il est attribut de la majeure et sujet de la mineure. On voit qu'il n'en reste pas moins intermédiaire dans l'un et l'autre cas ; seulement, dans le second, le raisonnement est beaucoup moins évident, beaucoup moins naturel que dans le premier ; ce second cas est ce qu'on a nommé la quatrième figure.

Je crois qu'il vaut mieux ne pas créer une figure de plus, qui n'en est réellement point une, et partager la première en modes directs et modes indirects, comme l'ont fait Théophraste, Eudème, Averroës et Zabarella. C'est le moyen seul qui décide des figures ; or, dans la quatrième figure, il n'est pas placé autrement que dans la première. Ses rapports aux prémisses sont, il est vrai, différents ; mais sa position n'est pas changée, et c'est précisément cette position qui détermine l'existence des figures et les constitue.

Pour bien comprendre ces diverses relations des moyens et des deux termes, on peut se les représenter graphiquement dans le tableau sui-

vant : M veut dire moyen, A attribut ou grand terme, S sujet ou petit terme.

1 ^{re} figure,	MA	majeure,	SM	mineure,	SA	conclusion.
2 ^e »	AM	»	SM	»	SA	»
3 ^e »	MA	»	MS	»	SA	»
4 ^e »	AM	»	MS	»	SA	»

On voit, dans ce tableau, que la seconde figure ne diffère de la première que par la conversion de la majeure, MA étant changé en AM, pour que le moyen soit attribut dans les deux prémisses; que la troisième ne diffère de la première que par la conversion de la mineure, SM étant changé en MS, pour que le moyen soit sujet dans les prémisses; enfin, que la quatrième figure s'éloigne le plus de la première, puisqu'il faut convertir la majeure MA en AM et la mineure SM en MS, pour que le moyen soit attribut dans la majeure au lieu d'y être sujet, et sujet dans la mineure au lieu d'y être attribut.

Ainsi la quatrième figure, bien qu'elle ne soit qu'une partie de la première, s'en écarte plus que les deux autres; et c'est là ce qui la rend si peu naturelle, la première figure étant la plus directe et la plus simple de toutes.

Pour sentir plus aisément ces nuances diverses de clarté logique dans les figures, on peut mettre sous chacune d'elles un seul et même raisonne-

ment ; et l'on verra sans peine comment, pour obtenir une même conclusion, il faut passer par des conversions successives qui la rendent d'autant moins évidente.

Nous prendrons ici une conclusion négative particulière, O, parce que c'est la seule qu'admettent les quatre figures. Soit donc la conclusion négative particulière : Quelques savants ne sont pas sages ; soit le moyen : passions.

PREMIÈRE FIGURE.

- FE** Ceux qui cèdent à leurs passions ne sont pas sages ;
rI Or quelques savants cèdent à leurs passions ;
O. Donc quelques savants ne sont pas sages.

DEUXIÈME FIGURE.

- FEs** Ceux qui sont sages ne cèdent pas à leurs passions ;
tI Or quelques savants cèdent à leurs passions ;
nO Donc quelques savants ne sont pas sages.

TROISIÈME FIGURE.

- FE** Ceux qui cèdent à leurs passions ne sont pas sages ;

- r Is** Or quelques-uns de ceux qui cèdent à leurs passions sont savants ;
On Donc quelques savants ne sont pas sages.

QUATRIÈME FIGURE.

- FrEs** Ceux qui sont sages ne cèdent pas à leurs passions ;
Is Or quelques-uns de ceux qui cèdent à leurs passions sont savants ;
Om Donc quelques savants ne sont pas sages.

On voit sans peine que les trois dernières figures peuvent se réduire toutes à la première par la conversion, soit de la majeure, soit de la mineure. Ainsi la seconde se change en la première par la conversion simple de la majeure ; la négative universelle se convertissant en elle-même, ce qu'indique la lettre S de *festino*. La troisième se change en la première par la conversion simple de la mineure affirmative particulière ce qu'indique la lettre S de *ferison*. Et de même pour la quatrième, où la majeure et la mineure se convertissent simplement, comme l'indiquent pour l'une et pour l'autre les deux S de *frisesom*.

Par des moyens analogues, on réduit tous les modes aux quatre modes de la première figure ; et l'identité des lettres initiales indique celui de ces quatre modes auquel on doit réduire. Ainsi, dans les exemples cités ci-dessus, il faut réduire

à *ferio*, puisque *festino*, *ferison* et *frisesom* commencent par *F* comme *ferio* lui-même.

Dans les mots techniques, *P* indique, en outre, qu'il faut convertir l'universelle en particulière, et *M* qu'il faut changer les prémisses de place, la majeure devenant mineure, et réciproquement, et la conclusion étant alors renversée.

Certains modes ne peuvent se réduire à ceux de la première figure directement; par exemple: *Bocardo*; la négative particulière, *O* n'a pas de conversion possible, et si l'on convertit *A*, on aura une particulière affirmative pour la majeure; or, de deux particulières *I*, *O*, on ne peut conclure dans aucune figure. On a donc recours à la réduction, à l'impossible; ce qu'indique la lettre *C*, et cette réduction a lieu en *Barbara*, comme l'indique la lettre *B*.

Soit donc *Bocardo*. Si l'adversaire refuse la conclusion après avoir accordé les prémisses, on prend alors la contradictoire, qu'il doit nécessairement accorder. La contradictoire de *O* est *A*; par conséquent le syllogisme entier sera *barbara*; prenant alors la contradictoire accordée pour majeure, et conservant la mineure, on obtiendra une conclusion opposée à la majeure du premier syllogisme qu'accordait l'adversaire, c'est-à-dire qu'on obtiendra une conclusion impossible. Cette nouvelle conclusion n'étant pas admise, force sera bien d'admettre la première que niait d'abord l'adversaire; et comme les contradictoires ne sont ja-

mais vraies en même temps, il faut que l'adversaire admette la première conclusion, puisque la dernière est contraire à ses propres concessions.

TOME II, PAGE 204.

De la culture de la langue grecque dans les Gaules.

J'ai avancé que l'étude de l'Organon n'avait jamais cessé dans l'Occident, et qu'il a été lu du quatrième au douzième siècle, comme il le fut plus tard. Aux divers faits que j'ai cités, on peut en ajouter d'autres qui prouvent que la langue d'Aristote a toujours été comprise dans les Gaules, et par les Gaules, dans le reste de l'Occident. Je tirerai la plus grande partie des renseignements qui vont suivre, de l'Histoire littéraire de France, inestimable ouvrage de patience et d'érudition dont les Bénédictins seuls étaient capables.

Il est certain que, dès le premier siècle, et par suite de relations nombreuses de commerce, le grec était généralement parlé et entendu par le bas peuple, à Marseille, à Lyon et à Bordeaux, c'est-à-dire, dans tout le midi de la Gaule. Caligula fit établir à Lyon ¹ des chaires de langues latine et grecque.

1. Histoire littéraire de la France, tom. 1, p. 137.

Dès le second siècle, des écoles chrétiennes furent ouvertes ; mais à cette époque elles étaient communes ¹, et l'instruction donnée aux enfants de la religion nouvelle ne différait pas de celle des enfants païens.

C'est au second siècle que vivait Favorin d'Arles, qui a laissé divers écrits en grec, et contre lequel Galien fit son Traité de la meilleure méthode.

Les chrétiens de Lyon écrivirent, à la fin du deuxième siècle ², aux chrétiens d'Asie, une lettre en grec, dont l'histoire ecclésiastique a conservé le souvenir.

Saint Irénée, évêque de Lyon à la fin du deuxième siècle et au commencement du troisième, écrivait en grec.

Le troisième siècle est l'époque brillante des écoles fondées dans le nord des Gaules, à Trèves en particulier, par les empereurs. Les études faiblissent dans le reste des Gaules, et notamment à Autun où elles avaient précédemment été si brillantes. Mais dans le quatrième siècle, elles se relevèrent avec une force nouvelle par les soins de Constance Cléopâtre et de Constantin, qui accordèrent de grands privilèges aux professeurs de belles-lettres.

L'empereur Constant appela près de lui, à Trèves, un célèbre sophiste d'Athènes, nommé

1. *Ibid.*, p. 243.

2. *Ibid.*, p. 290.

Roërise. Julien, qui résidait à Paris en 355, était entouré de Grecs, livrés comme lui à la philosophie, et qui se vouaient, sous la direction de l'empereur, à l'enseignement des enfants païens.

Valentinien I^{er}, qui résidait aussi à Paris et à Trèves, rendit aux écoles chrétiennes la liberté dont Julien, restaurateur du paganisme, les avait quelque temps privées. Gratien, son fils, suivit cet exemple; et l'élève d'Ausone s'est rendu célèbre par la protection toute spéciale qu'il accordait aux lettres. Il établit dans toutes les principales villes des Gaules des chaires de rhétorique où l'on professait dans les deux langues¹, et dont les titulaires étaient payés par le trésor public.

Le palais de Trèves eut son école, comme plus tard le palais de Dagobert et celui de Charlemagne eurent la leur, et il n'y a point de doute qu'on n'y enseignât le grec aussi bien que le latin. Telle était la réputation du collège de Trèves, à la fin du quatrième siècle, que saint Jérôme² venait s'y perfectionner en 371, comme il nous l'apprend lui-même.

On sait positivement que Bordeaux³, au quatrième siècle, comptait dans son sein plusieurs chaires de grec et de latin.

La fondation des premiers monastères, par

1. Cod. Theod., tom. 3, liv. 2, p. 39^o, 40.

2. Saint Jérôme, lettres 1 et 3.

3. Hist. litt. de Fr., tom. 1, 2^e partie, p. 17.

saint Martin, ne fit qu'augmenter dans les Gaules le goût et les ressources de l'étude. Les moines de Ligugé et de Marmoutier, vers 360, commencèrent ces pieuses occupations de copistes, qui ont sauvé les débris de la littérature de l'antiquité.

Il nous reste en grec l'éloge de Constantin-le-Jeune ¹, prononcé à Arles vers 340, et l'on peut dire que dans cette ville le grec fut vulgairement parlé jusqu'au sixième siècle.

Dans le cinquième siècle, les monastères se multiplièrent, et celui de Lérins, près de Marseille, devint bientôt, même au milieu de l'invasion barbare, un sûr et savant asile pour les lettres. C'était des chrétiens grecs d'Orient qui le fondèrent.

L'invasion, malgré tous les malheurs qu'elle entraîna, ne détruisit pas les écoles. A la fin du cinquième siècle, il en existait encore un grand nombre où l'on enseignait la doctrine d'Aristote, comme l'attestent des contemporains ². Celles de Vienne et de Lyon fleurirent sous les Bourguignons; celles de Bordeaux, de Clermont et d'Agen, sous les Visigoths. Cosme, évêque de Narbonne vers 460, savait fort bien le grec, comme nous l'apprend Sidoine Apollinaire ³. Sapaude de Vienne,

1. Hist. littér., tom. 1, 2^e partie, p. 101.

2. *Id.*, 2^e vol., p. 39. — Sidoine. Apollin. liv. 4 passim. — Cl. Mamert. ad Sapaud., p. 536, 538.

3. Hist. litt., tom. 2, p. 250. — Sidoine, p. 929, 983 et 1052. — Claud. Mamert., 536 et 537.

Pragmace, Jean de Clermont, le savaient aussi. Probe de Narbonne, condisciple de Sidoine, possédait une fort belle bibliothèque grecque, et connaissait à fond les ouvrages d'Aristote.

C'est à cette époque à peu près que commencent les écoles des cathédrales, et l'étude du grec y fut cultivée comme celle du latin.

En 585, Gontran, reçu par les magistrats d'Orléans¹, fut harangué en latin et en grec, et même, ajoute-t-on, en arabe et en hébreu.

A cette époque, on chantait encore la messe en grec et en latin dans la ville d'Arles².

Dans les monastères où la règle prescrit impérieusement la lecture et la transcription des livres, on étudie indifféremment les pères grecs et les pères latins. Le monastère de Condat se fit un nom par l'étude du grec, à la fin du sixième siècle³.

Au septième siècle, l'Académie du palais, fondée par Dagobert I^{er}, entretint, par elle-même⁴ et par son exemple, le goût des études. Le roi ne faisait d'ailleurs qu'obéir à une impulsion générale, et les écoles épiscopales se multiplièrent partout avec une merveilleuse rapidité, à Paris, à Chartres, à Evreux, au Mans, à Bourges, à Clermont, à Vienne, à Cahors, à Châlons, à Gap; et plus au

1. Hist. litt., tom. 3, p. 28.

2. Mabill. act., tom. 1, p. 662, n° 11.

3. Hist. litt., tom. 3, p. 31. — Mabill. act., 1 p. 571, n° 4.

4. Hist. litt., tom. 3, p. 424. — Mabill. act., tom. 2, p. 655.

nord, à Metz, à Utrecht. Les monastères suivirent cet exemple¹, et grâce à la règle de saint Benoît, les trésors de l'antiquité ne furent pas perdus. Le monastère de Fontenelle, près de Rouen, comptait plus de trois cents étudiants; ceux de Luxeuil et de Jumièges n'en avaient guère moins. Celui de Chelles était assez célèbre pour que les Anglais viussent s'y instruire, et en reportassent les lumières dans leur patrie.

Il reste d'un moine de Ligugé, à la fin du septième siècle, des extraits de saint Basile et d'Origène en grec. Frédégaire s'est servi très probablement d'auteurs grecs pour sa chronologie.

La première partie du huitième siècle fut fatale aux études, et la politique de Charles-Martel, en dépouillant le clergé et les monastères, porta aux lettres une atteinte funeste, que Charlemagne, son petit-fils, ne put réparer qu'à grand'peine. Mais si l'étude du grec dépérissait dans les Gaules, elle était cultivée avec une nouvelle ardeur en Angleterre. En 679, Théodore de Tarse, évêque grec, appelé par le pape au siège de Cantorbéry, porta dans la Grande-Bretagne de nombreux ouvrages grecs; il y fit venir en outre des professeurs, et Bède assure avoir connu des ecclésiastiques instruits à ces écoles, qui parlaient le grec et le latin avec une égale facilité.

C'est d'Angleterre que Charlemagne fit venir

1. Hist. litt., tom. 3, p. 435.

le célèbre Alcuin, l'une des lumières de sa cour et de l'époque.

Dans les nombreuses écoles que fonda Charlemagne, il établit partout l'étude du grec en concurrence avec celle du latin¹, et l'on sait particulièrement que cette double étude fut instituée à Osnabruck en 804. Ceci prouve à la fois et l'importance que le grand monarque attachait à la connaissance de cette langue, et la possibilité de la faire alors enseigner.

Au neuvième siècle, on a généralement dans les écoles des lexiques grecs : Hincmar² l'atteste.

Au commencement du dixième siècle, sont fondés les monastères de Cluni, d'Aurillac et une foule d'autres. C'est à dater de cette époque que les études commencent à renaître de toutes parts, et l'avènement des Capétiens à la fin de ce siècle, vint assurer à la fois et la nationalité française, et la prépondérance intellectuelle que le pays allait prendre, dès le siècle suivant, sur le reste de l'Europe.

Je ne crois pas devoir pousser plus loin ces recherches. Jointes à celles que j'ai consignées dans la troisième partie de ce mémoire, elles me semblent suffisantes pour faire supposer, si ce n'est pour démontrer, que l'étude du grec n'a ja-

1. Baluz. Capit., tom. 1, p. 419.

2. Hist. litt., tom. 4, p. 282. — Hincmar, Mab. act., tom. 4, p. 547.

mais péri dans les Gaules. L'intelligence de la langue grecque comprise jadis du peuple dans une bonne partie du midi, se réfugia dans les monastères, et y vécut, avec plus ou moins d'éclat, jusqu'au moment de la renaissance vers le treizième siècle.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DE

L'ORGANON.

ORGANON, tom. 1, pag. 137.	1 ^o Parties du syllogisme.	Éléments de l'être et de la pensée, idées géné- rales, mots simples. Premières notions. <i>Catégories.</i> p. 140 La proposition. <i>Herméneia.</i> 133
	2 ^o Syllogisme, ou raisonnement.	Syllogisme dans ses formes et ses modi- fications générales. <i>Premiers Ana-</i> <i>lytiques.</i> 210 Syllogisme démonstra- tif. <i>Derniers Ana-</i> <i>lytiques.</i> 267 Syllogisme dialectique. <i>Topiques.</i> 331 Syllogisme sophistique. <i>Réfutations</i> <i>des Sophistes.</i> 413

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES

CATÉGORIES.

CATÉGORIES, tom. 1, pag. 140.	1 ^{re} Partie, ou prothéorie.	Ch. 1. Définitions de quelques mots.	pag. 143
		Ch. 2. Division des mots en sujets et attributs.	144
		Ch. 3. Règles des sujets et des at- tributs.	146
	2 ^e Partie, ou théorie.	Ch. 4. Énumération des catégories.	147
		Ch. 5. Substance et ses propriétés.	148
		Ch. 6. Quantité.	157
		Ch. 7. Relation.	161
		Ch. 8. Qualité.	167
	3 ^e Partie, ou hypo-théorie.	Ch. 9. Les six autres catégories.	173
		Ch. 10. Opposés.	172
		Ch. 11. Contraires.	176
		Ch. 12. Priorité.	177
		Ch. 13. Simultanéité.	179
		Ch. 14. Mouvement.	180
		Ch. 15. Possession. ●	181

TABLEAU SYNOPTIQUE

DU TRAITÉ *περι ἑρμηνείας*

ou

TRAITÉ DU LANGAGE.

HERMĒNEIA, ou Énonciations, tom. I, pag. 183.	1 ^o Énonciations simples.	2 ^o Énonciations composées.	Généralités.	Ch. 1. Généralités sur l'expression de la pensée. pag. 184		
				Catégoriques.	Ch. 2. Du nom. 185	
					Ch. 3. Du verbe. 186	
					Ch. 4. Du discours en général. 186	
					Ch. 5. Du discours énonciatif, ou proposition. 187	
					Ch. 6. Affirmation, négation. 187	
					Ch. 7. Espèces diverses des propositions. 188	
					Ch. 8. Unité, pluralité des propositions. 190	
					Ch. 9. Des propositions contingentes. 190	
					Ch. 10. Propositions <i>secundi vel tertii adjecti</i> . 194	
					Ch. 11. Attributs simples et composés. 197	
					Modales.	Ch. 12. Modales opposées. 199
						Ch. 13. Modales équi-pollentes. 200
						Ch. 14. Propositions contradictoires. 201

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES PREMIERS ANALYTIQUES,

ou

TRAITÉ DU SYLLOGISME.

Premiers ANALYTIQUES, tom. 1, pag. 210.	Livres 1, pag. 210.	Ch. 1-26. Forme du syllo-	
		gisme.	pag. 210-241
		Ch. 27-31. Recherche du	
		moyen.	241-248
		Ch. 32-46. Résolution en syl-	
		logisme.	248-256
Livres 2, pag. 256.	Ch. 1-15. Propriétés du syl-		
	logisme.	256-265	
	Ch. 16-21. Défauts du syllo-		
	gisme.	265-269	
	Ch. 22-27. Formes diverses de		
	raisonnement ra-		
	menées au syllo-		
	gisme.	269-276	

TABLEAU DÉVELOPPÉ

DES PREMIERS ANALYTIQUES PAR CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

P. 211	ch. 1.	Généralités sur l'Analytique et les Syllogismes.
214	2.	Conversion des propositions simples.
215	3.	Conversion des propositions modales.
221	4.	Syllogisme catégorique, 1 ^{re} figure.
226	5.	" " 2 ^e "
227	6.	" " 3 ^e "
228	7.	Propriétés communes aux trois figures.
231	8.	Syllogisme de deux prémisses nécessaires.
232	9.	Syllogisme du catégorique et du nécessaire réunis, 1 ^{re} fig.
232	10.	" " " " 2 ^e "
233	11.	" " " " 3 ^e "
233	12.	Comparaison des syllogismes du nécessaire et du catégorique.
234	13.	Du contingent en général.
235	14.	Syllogisme de deux prémisses contingentes, 1 ^{re} fig.
236	15.	Syllogisme du contingent et du catégorique réunis 1 ^{re} fig.
236	16.	Syllogisme du contingent et du nécessaire réunis, 1 ^{re} fig.
237	17.	Syllogisme de deux prémisses contingentes, 2 ^e fig.
237	18.	Syllogisme du contingent et du catégorique réunis 2 ^e fig.
238	19.	Syllogisme du contingent et du nécessaire réunis 2 ^e fig.
238	20.	Syllogisme de deux prémisses contingentes, 3 ^e "
238	21.	Syllogisme du contingent et du catégorique réunis 3 ^e fig.
238	22.	Syllogisme du contingent et du nécessaire réunis, 3 ^e fig.

- P. 239 ch. 2J. Réduction de tous les syllogismes aux modes universaux de la première figure.
- 241 24. De la qualité et de la quantité des termes du syllogisme.
- 241 25. Du nombre des termes, des propositions et des conclusions.
- 242 26. Des conclusions dans chaque figure.

DEUXIÈME PARTIE.

- 244 27. Recherche du moyen dans les syllogismes catégoriques.
Règles générales.
- 245 28. Recherche du moyen dans les syllogismes catégoriques.
Règles spéciales aux conclusions.
- 245 29. Recherche du moyen dans les syllogismes hypothétiques
et modaux.
- 246 30. Recherche du moyen dans les sciences spéciales et en dialectique.
- 246 31. De la méthode de division.

TROISIÈME PARTIE.

- 248 32. Choix des propositions, des termes et des figures.
- 251 33. Quantité des termes.
- 252 34. Des noms concrets et abstraits.
- 252 35. Des choses qui n'ont pas de nom spécial.
- 252 36. Du nominatif et des cas indirects.
- 252 37. Des divers genres d'attribution.
- 252 38. De la répétition du même terme.
- 252 39. Du changement des mots et des termes.
- 252 40. Des liaisons de mots.
- 253 41. De l'explication de quelques propositions.
- 253 42. Des syllogismes composés.
- 253 43. De la mauvaise définition.
- 253 44. Du syllogisme hypothétique.
- 254 45. Résolution des syllogismes à conclure dans plusieurs figures.
- 254 46. Résolution des syllogismes composés d'attributs négatifs.

LIVRE SECOND DES PREMIERS ANALYTIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

- P. 256 ch. 1. Pluralité des conclusions.
- 258 2. Conclusion vraie de prémisses fausses, 1^{re} figure.
- 259 3. " " " 2^e "
- 259 4. " " " 3^e "
- 259 5. Conclusion circulaire, 1^{re} figure.
- 260 6. " " 2^e "
- 261 7. " " 3^e "
- 262 8. Obversion du syllogisme, 1^{re} figure.
- 262 9. " " 2^e "
- 263 10. " " 3^e "
- 263 11. Réduction du syllogisme à l'impossible, 1^{re} figure.
- 263 12. " " " 2^e "
- 264 13. " " " 3^e "
- 264 14. Différence de la réduction à l'impossible et de la conclusion ostensive.
- 265 15. Syllogisme formé de deux prémisses opposées.

DEUXIÈME PARTIE.

- 266 16. Pétition de principe.
- 266 17. Erreur hors de la question.
- 268 18. Erreur dans les prémisses.
- 268 19. Catasylogisme.
- 268 20. Réfutation.
- 268 21. Erreur dans la conclusion.
- 269 22. Rapports des conversions dans les propositions.

TROISIÈME PARTIE.

- 269 23. Induction.
- 271 24. Exemple.
- 272 25. Abduction.
- 272 26. Objection.
- 273 27. Enthymème.

TABLEAU SYNOPTIQUE
DES DERNIERS ANALYTIQUES,
OU TRAITÉ DE LA DÉMONSTRATION.

Derniers ANALYTIQUES, tom. 1, pag. 277.	Livre 1, pag. 286.	Ch. 1. Possibilité de la démonstration.	pag. 278	
		Ch. 2-14. Nature de la démonstration.	279-296	
		Ch. 15-18. Ignorance contraire à la démonstration.	296-298	
		Ch. 19-32. Propriétés et espèces de la démonstration.	298-308	
		Ch. 33-34. Connaissance inférieure à la démonstration.	309-310	
	Livre 2, pag. 310.	Ch. 1-2. Des quizaita de la science.	310-312	
		Ch. 3-10. De la définition.	312-318	
		Ch. 11-18. De la cause et de l'effet.	318-325	
			Ch. 19. De la connaissance des principes.	326

TABLEAU DÉVELOPPÉ
DES DERNIERS ANALYTIQUES PAR CHAPITRES.

P. 277 ch. 1. Possibilité de la démonstration.

DEUXIÈME PARTIE.

- | | |
|-----|--|
| 278 | 2. Généralités sur la connaissance et sur le principe de la démonstration. |
| 282 | 3. Réfutation de quelques objections contre cette théorie. |
| 283 | 4. Définition de quelques termes. |
| 285 | 5. Exposition de quelques erreurs relatives à ces termes. |
| 286 | 6. Principes de la démonstration : leur caractère de nécessité |
| 287 | 7. " " leur homogénéité. |
| 287 | 8. " " leur caractère d'éternité. |
| 289 | 9. " " ils sont indémonstrables. |
| 289 | 10. Division des principes de la démonstration. |
| 291 | 11. Des questions démonstratives. |
| 292 | 12. Démonstration de la cause et du fait. |
| 293 | 13. Principes communs. |
| 295 | 14. Forme de la démonstration. |

TROISIÈME PARTIE.

- | | |
|-----|---|
| 296 | 15. Des propositions négatives sans moyen terme ou immédiates. |
| 296 | 16. De l'ignorance opposée à la démonstration dans les propositions immédiates. |
| 297 | 17. De l'ignorance opposée à la démonstration dans les propositions médiates. |
| 297 | 18. De l'ignorance opposée à la démonstration par défaut dans la sensibilité. |

QUATRIÈME PARTIE.

- | | |
|-----|---|
| 298 | 19. Les principes de la démonstration sont-ils limités? |
| 298 | 20. Des principes intermédiaires et de leur limite. |

- P. 299 ch. 21. Des attributions négatives et de la limite des principes.
299 22. Des attributions affirmatives et de la limite des principes.
300 23. Les principes de la démonstration sont limités.
301 24. Démonstration universelle et particulière.
303 25. Démonstration affirmative et négative.
304 26. Démonstration ostensive et par l'impossible.
304 27. Certitude et priorité dans la science.
305 28. Unité et pluralité de la science.
305 29. Peut-il y avoir plusieurs démonstrations d'une seule chose?
305 30. La démonstration ne s'applique pas au fortuit.
306 31. La démonstration ne peut venir de la sensation.
308 32. Les principes varient avec les démonstrations.

CINQUIÈME PARTIE.

- 309 33. Différence de la démonstration et de la conjecture.
310 34. Différence de la démonstration et de la sagacité.

LIVRE SECOND DES DERNIERS ANALYTIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

- P. 312 Ch. 1. Différence des questions scientifiques.
 312 2. Rapports des questions scientifiques.

DEUXIÈME PARTIE.

- 313 3. Différence de la démonstration et de la définition.
 314 4. L'essence n'est démontrée ni par syllogisme.
 314 5. " " " ni par division.
 316 6. L'essence ne peut être démontrée par définition.
 316 7. L'essence peut-elle être démontrée de quelque manière?
 317 8. Comment l'essence est démontrée.
 317 9. Quelle essence est démontrable?
 318 10. Utilité de la définition.

TROISIÈME PARTIE.

- 319 11. Des causes relativement à la démonstration.
 320 12. Des causes relativement au temps.
 323 13. De la recherche des attributs essentiels par division.
 324 14. De la recherche des attributs essentiels par induction.
 324 15. De la recherche des sujets et du moyen terme.
 324 16. La cause et l'effet sont-ils réciproques?
 324 17. Un seul effet peut-il avoir plusieurs causes?
 324 18. De la cause préférable dans la démonstration.

QUATRIÈME PARTIE.

- 326 19. De l'acquisition des premiers principes.
-

TABLEAU SYNOPTIQUE
DES TŒPIQUES,
OU TRAITÉ DE DIALECTIQUE.

TŒPIQUES ou Dialectique, tom. 1, pag. 333.	}	Théorie.	Générale.	Liv. 1. Instruments dialectiques. pag. 333	
			}	Spécialité.	Liv. 2. Lieux de l'accident universel. 356
					Liv. 3. Lieux - particulier. 359
					Liv. 4. Lieux du genre. 366
					Liv. 5. Lieux du propre. 372
					Liv. 6. Lieux de la définition. 385
					Liv. 7. Lieux de l'identité. 401
			Liv. 8. Ordre et préliminaires de la discussion. 409		
Pratique.					

TABLEAU SYNOPTIQUE

DU

TRAITÉ DES RÉFUTATIONS DES SOPHISTES.

TRAITÉ des Réfutations des Sophistes, tom. 1, pag. 423.	Ch. 1-3. Existence et objet de la sophistique.	pag. 423-427
	Ch. 4-15. Recherche des lieux sophistiques.	427-435
	Ch. 16-33. Réfutation des lieux sophistiques.	436-442
	Ch. 34. Épilogue de la <i>Μέθοδος τῶν λόγων</i> (Logique ou Organon).	445

PARTICULARITÉS

LES PLUS REMARQUABLES

CONTENUES DANS L'ORGANON.

Derniers Analytiques, liv. 1, ch. 13. (Tom. 1, pag. 294).

« Les planètes ne scintillent pas parce qu'elles
« sont trop proches de la terre. »

« Les accroissements réguliers de la lune
« prouvent qu'elle est un sphéroïde. »

Page 295. « Les plaies circulaires sont les plus
« lentes à guérir; le médecin le sait bien,
« mais c'est le géomètre seul qui peut en
« dire la cause. »

Ch. 31, pag. 307. « Les éclipses de lune tiennent
« à l'interposition de la terre. »

Pag. 308. « La lumière qui pénètre le verre gros-
« sissant est cause de la combustion. »

Ch. 34, pag. 310. « La lune reçoit sa lumière du
« soleil. »

Derniers Analytiques, liv. 2, ch. 1. « Les
« éclipses de soleil dépendent du mouve-
« ment de la terre. » Et ch. 12, pag. 330,
336 et 400.

Ch. 12, pag. 322. « La pluie vient des nuages que
« forment les vapeurs de la terre. »

Ch. 14, pag. 324. « L'écho, la vision et l'arc-en-ciel ne sont tous trois que des réfractations (*ἀνάκλασις*). »

Topiques, liv. 6, ch. 7, pag. 394. « La lumière est le corps le plus subtil. »

Liv. 7, ch. 1, pag. 404. « Vide et plein d'air ne sont pas du tout la même chose; car on peut faire sortir l'air, et alors le vide augmente, loin de diminuer. »

Il est encore dans l'Organon quelques autres particularités qui méritent d'être notées; celles qu'on vient de citer sont les principales; les autres tiennent davantage à l'histoire de la philosophie, et il a suffi de les indiquer successivement quand elles se sont présentées dans le cours de l'analyse.

Il faut se souvenir, en outre, qu'Aristote fait très probablement allusion à la conduite d'Alexandre envers Callisthène, Topiques, liv. 3, ch. 1, Tom. 1, pag. 362 et suivantes; et que le seul passage où il parle de ses travaux personnels, est l'épilogue des Réfutations des Sophistes.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

(Le chiffre romain désigne le tome, et le chiffre arabe, la page.)

- ABDUCTION.** Forme de raisonnement. I, 272.
- ABELARD.** Ses travaux logiques. II, 210.
- ACADÉMICIENS.** Leur opinion sur le rôle de la logique en philosophie I, 17.
- ACADÉMIE.** Son rôle en logique. II, 137.
- ACADÉMIE DE VENISE.** Ses travaux sur les Topiques. I, 132.
- ACCIDENT** (Explication de l'). Attribut dialectique. I, 338.
- (Lieux de l') I, 350 — (Erreurs de l'). I, 352.
 - (Lieux des contraires de l'). I, 356.
 - (Comparaison des lieux de l'). I, 360.
 - (Sophismes de l'). I, 440.
- ACCUSER.** Le sens de ce mot en français est parfois analogue à celui de κατηγορία I, 100.
- ACHAÏCUS.** Commentateur de l'Organon. II, 146.
- ACTE, PUISSANCE.** Importance de cette distinction dans la Théorie de la connaissance. II, 18, 49.
- ACTION.** Expliquée par le syllogisme. II, 61.
- ADRASTE D'APHRODISÈE.** Son ouvrage sur l'ordre des livres d'Aristote. I, 19.
- Plaçait les Topiques après les Catégories. I, 131.
 - Ses travaux logiques. II, 146.
- ADRIEN.** Commentateur de l'Organon. II, 146.
- AFFIRMATION.** Définie. I, 187.
- AFFIRMATION ET NÉGATION** (Rapport de l'). Dans le passé et pour le futur. I, 191.
- Leur opposition véritable. I, 204.
- AGRICOLA (ROD.).** Ses essais de réforme logique. I, 62. (Voir Rodolphe.)
- ALBERT-LE-GRAND.** Son mérite et ses travaux logiques. II, 223.
- ALBINUS.** Commentateur latin de l'Organon. I, 58.

- ALCUIN.** Sa dialectique. II, 176.
- ALEMBERT (D').** Ses travaux en logique. II, 290.
- ALEXANDRE.** Allusion à son expédition dans les Indes, faites par Aristote. I, 360-362-363.
- ALEXANDRE D'APHRODISE.** N'a pas encore les règles de l'exégèse des autres commentateurs. I, 13.
- A l'Organon, tel que nous le possédons aujourd'hui. I, 44.
 - Défend l'authenticité de l'Herméneia. I, 53.
 - Commente l'Herméneia. I, 55.
 - Cité sur le titre des Analytiques. I, 107.
 - Ses travaux logiques. II, 148.
- ALEXANDRE D'ÉGÉE.** Son commentaire sur les Catégories. I, 40.
- Commentateur de l'Organon. II, 146.
- ALEXANDRINS.** Presque tous leurs travaux ont péri. I, 37.
- ALGAZEL.** Sa logique. II, 189.
- ALKENDI.** Commentateur arabe d'Aristote. II, 188.
- ALMAMON.** Favorise les lettres en Arabie. II, 187.
- AME (L').** N'est pas un nombre. I, 387.
- AME (importance de l'étude de l').** II, 6.
- Sa nature pensante. II, 7.
 - Ses rapports avec le corps. II, 13.
 - Sa découverte successive par la philosophie grecque. II, 146.
- AMMONIUS.** Sa méthode de commentaire. I, 12.
- Sa classification abrégée des ouvrages d'Aristote. I, 8.
 - Cité sur le mot organon. I, 19.
 - Son catalogue de l'Organon. I, 34.
 - Atteste que les Catégories d'Aristote étaient à Alexandrie vers le III^e siècle avant J.-C. I, 37.
 - Rejette la 5^e partie de l'Herméneia. I, 54.
- AMMONIUS.** Cité sur le but des Catégories. I, 142.
- Croit apocryphe la 5^e partie de l'Herméneia. I, 183.
 - Ses travaux logiques. II, 153.
- ANALYSE.** Sens de ce mot dans Aristote. I, 105.
- ou réduction des raisonnements en syllogismes. I, 248.
 - Recommandée par Aristote. II, 33.
- ANALYTIQUE.** Son importance suprême. II, 60.

- ANALYTIQUES premiers.** Le nombre des livres varie dans Diogène Laërce. I, 27.
- ANALYTIQUES derniers.** Nommés par Diogène Grands: Derniers Analytiques. I, 27.
- Indiqués deux fois dans le catalogue de l'Anonyme. I, 28.
- ANALYTIQUES.** Éditions diverses connues à Alexandrie. I, 38.
- Cités par Aulugelle. I, 40.
 - Reçoivent ce nom du temps de Galien. I, 42-43.
 - Nommés par Aristote: Traité du syllogisme; Traité de la démonstration. *Ibid.*
 - Analysés par Apulée. I, 46.
 - Aucun doute ne s'élève sur leur authenticité. I, 55.
 - Ce nom n'appartient pas à Aristote. I, 68.
 - Fréquemment cités par Aristote. I, 79.
- ANALYTIQUES premiers.** Nommés Traité du syllogisme par Aristote, suivant Galien. I, 80.
- ANALYTIQUES.** Citations qu'on y trouve des autres ouvrages d'Aristote. I, 81.
- Discussion sur ce titre. I, 105.
- ANALYTIQUES derniers.** Discussion sur ce titre. I, 106.
- Nommés: Traité de la démonstration, par Aristote, suivant Galien. I, 80.
- ANALYTIQUES.** Les premiers précèdent les derniers, dans la pensée même d'Aristote. I, 120.
- N'ont point été divisés en livres par Aristote. I, 127.
 - — Cités inexactement dans l'Herménecia. I, 195.
 - Analyse des premiers. I, 210 et suiv.
 - Désordre à la fin du 1^{er} livre des premiers. I, 255.
- ANALYTIQUES premiers.** Analyse du 2^e livre. I, 256.
- ANALYTIQUES.** Résumé des premiers. I, 276.
- ANALYTIQUES derniers (Analyse des).** I, 277.
- Livre 2. I, 311.
- ANALYTIQUES premiers.** Désignés dans le 8^e livre des Topiques. I, 412.
- Indiqués dans les Topiques. I, 417 et 419.
- ANALYTIQUES.** Cités dans les Réfutations des Sophistes. I, 426.
- Plan des premiers et derniers. II, 72.
- ANALYTIQUES premiers.** Comparés à une forêt vierge. II, 81.
- Ne sont pas réellement obscurs. II, 82.

- ANAXAGORE.** Sa haute valeur en philosophie. II, 7.
 — Son rôle important en philosophie. II, 100.
 — Son influence philosophique. II, 108.
- ANAXIMANDRE DE MILET.** Son rôle en philosophie. II, 99.
- ANAXIMÈNE.** Son rôle en physique. II, 99.
- ANDRONICUS.** Sa classification des ouvrages aristotéliques. I, 34.
 — Commente les Catégories. I, 49. — Attaque l'authenticité de l'hypothéorie. *Ibid.*
 — N'avait pas les autographes d'Aristote. I, 50.
 — Doute de l'authenticité de l'Herméneia. I, 53.
- ANDRONICUS.** Ses travaux sur l'édition d'Aristote. I, 91. Ses travaux logiques. II, 141.
- ANIMAL.** Mal défini par Platon. I, 396.
- ANONYME.** Son catalogue de l'Organon, I, 28, n'est pas emprunté à Diogène. *Ibid.*
- ANONYME** Sur les causes de la ruine de l'éloquence, cite les Topiques. I, 40.
- ANSELME (saint).** Ses connaissances logiques. II, 207.
- ANTISTHÈNE.** Cité par Aristote. I, 342.
- APELLICON.** Son édition fautive d'Aristote. I, 88.
 — Sa bibliomanie. I, 92. Il n'avait pas les autographes d'Aristote. I, 93.
- APULÉE.** Analyse l'Herméneia et les Premiers Analytiques. I, 46-55.
 — Sa logique. II, 166.
- ARABES.** Leurs études sur la logique d'Aristote. I, 6.
 — Leur catalogue de l'Organon ne nomme pas les Catégories. I, 30.
 — Continuent les commentateurs grecs. II, 124.
 — Leurs travaux logiques. II, 186.
 — Leur influence sur la Scholastique. II, 203.
 — Ont peu fait pour la connaissance de l'Organon au moyen-âge. II, 203.
 — Leur influence sur le moyen-âge. II, 212.
- ARC-EN-CIEL.** La cause de ce phénomène est un brisement (ἀνάκλασις). I, 324.
- ARCHYTAS.** Ses Catégories. II, 337.
- ARGUMENTATION.** Existait-elle dans l'école d'Aristote ? II, 69.
- ARISTON JULIÈTES.** Commentateur des Catégories. II, 145.
- ARISTOTE.** Reconnait avant l'Église des principes indémonstrables. II, 222.

- Respecté dans le christianisme autant qu'un père de l'Église. I, 5.
- Les ouvrages qui lui sont attribués ne sont, d'après quelques auteurs, que des extraits faits par son fils. II, 64.
- A-t-il pris ses catégories aux Indiens? II, 330.
- N'a omis ni les syllogismes hypothétiques, ni la quatrième figure. II, 139.
- Composait probablement l'Organon pendant l'expédition d'Alexandre dans les Indes. I, 125.
- N'a point divisé les Topiques et les Analytiques en livres. I, 127.
- Avait eu des prédécesseurs pour la théorie des sophismes. I, 440.
- D'après son propre témoignage, n'avait pas de devancier en science logique. I, 447.
- N'a pas de subtilité. I, 156.
- Fonde le dogmatisme scientifique. II, 118 et suiv.
- Sa théorie de l'entendement est spiritualiste comme celle de Platon. II, 9.
- Défendit contre l'accusation de sensualisme. II, 15.
- A séparé la logique de la métaphysique. II, 28.
- Créateur de la science logique. II, 117.
- Appréciation générale de sa logique. II, 313.
- Ses ouvrages perdus sur l'Action et la Souffrance. II, 49.
- Sa méthode générale. II, 30.
- A tracé la méthode d'observation avant Bacon. II, 304.
- Jugement général sur son influence. II, 319.
- Ses œuvres probablement connues de Bède le vénérable. II, 175.
- Chez les Latins. II, 162. — Chez les Arabes. II, 186.
- Aristote dans la Scholastique. II, 209.
- Attaqué par Locke, Condillac, Destutt de Tracy. II, 277 et suiv.
- Doit être réhabilité par la France. II, 318.
- Traité de l'âme, cité. I, 14. — Voir les mots : Logique, Organon, etc.

ASPASIUS. Commente l'Herméneia. I, 55.

- APASIIUS.** Commentateur de l'Organon. II, 146.
- ATHANASE.** Son talent dialectique. I, 4.
- ATHÉNÉE.** Contredit d'abord et confirme ensuite le récit de Strabon, sur Nélée. I, 92 et suiv.
- ATTICUS.** Commentateur de l'Organon. II, 146.
- ATHÉNODERE DE TARSE.** Attaque les Catégories. II, 145.
- ATTRIBUT** (Rapports de l') au sujet. I, 146.
- ATTRIBUTS** et sujets. I, 144.
- Unis ou séparés. I, 197.
 - Sont-ils infinis ? I, 298.
 - Essentiels; leur extension par rapport au sujet. I, 323.
 - Dialectiques. I, 336.
 - Dialectiques. I, 341.
- ATTRIBUTIONS.** Universelles, particulières. I, 188.
- universelles. I, 283.
 - essentielles, ne sont pas infinies. I, 299.
 - essentielle et accidentelle. I, 340.
- AUGUSTIN** (Saint). Analyse des Catégories qui lui est attribuée. I, 58.
- Ses Catégories. II, 167, et sa dialectique. II, 168.
 - Cité sur les dessins des Catégories. II, 341.
- AULUGELLE.** Possédait les Analytiques. I, 40.
- Connaissait les Analytiques. II, 165.
- AUTOGRAPHES** d'Aristote (Strabon ne parle pas des). I, 90.
- N'étaient pas à Rome au temps de Cicéron. I, 94.
 - d'Aristote n'étaient pas possédés par Andronicus. I, 95.
- AVERROES.** Ses commentaires sur l'Organon. II, 190.
- AVICENNE.** Sa logique. II, 188.
- AXIOME.** Définition de ce mot. I, 281.
- Communs. I, 291.
 - Communs. II, 29.
- BACON.** Repousse l'emploi du syllogisme. I, 22.
- La méthode qui lui est attribuée est tracée déjà par Aristote. II, 34.
 - Précédé dans la méthode d'observation par Aristote. II, 304.
 - Son rôle en logique, ses mérites et ses défauts. II, 257.

- BÈDE LE VÉNÉRABLE.** Ses connaissances logiques. II, 175.
- BERNOULLI (J.)** Ses travaux logiques. II, 295.
- BIESE (M.)** Son analyse de la doctrine d'Aristote. I, 14.
- BOECK.** Sa méthode de commentaire. I, 42.
- Cité sur les deux éditions des Catégories. I, 48.
 - Réfute Andronicus sur l'authenticité des post-prédicaments. I, 50.
 - Défend l'authenticité de l'Herméneia. I, 54.
 - Ses travaux sur la logique d'Aristote. I, 58.
 - Ses travaux de logique. I, 59.
 - Cité sur le sens du mot herméneia. I, 101.
 - Ses travaux logiques. II, 170.
- BORTHUS DE SIDON.** Commentateur des Catégories. II, 144.
- Ses travaux logiques. II, 144.
- BOSSUET.** Louange magnifique qu'il adresse à la logique d'Aristote. I, 9.
- Adopte les principes péripatéticiens sur la démonstration. I, 288.
- BRANDIS (M.)** Sa dissertation sur l'Organon. I, 49.
- Son opinion sur le titre des Topiques. I, 110.
 - Prétend, sans doute à tort, que les Topiques ont été composés avant le reste de l'Organon. I, 122.
 - Croit que les Topiques ont été composés par Aristote pendant son voyage à Atarnée avec Xénocrate. I, 426.
- BUFFIER (le père).** Ses travaux logiques. II, 273.
- BURIDAN.** Sa subtilité logique. II, 226.
- CALLISTHÈNE.** Allusion à sa mort, faite par Aristote. I, 360, 362, 363.
- envoie, dit-on, un traité de logique indienne à Aristote. II, 97.
- CAMPANELLA.** Considère la logique comme un art. I, 22.
- Ses travaux logiques. II, 266.
- CANAYE.** Sa paraphrase de l'Organon citée. I, 21.
- CAS INDIRECTS.** Ne sont pas des noms proprement dits. I, 186.
- CASSIODORE.** Sa dialectique. I, 60.
- Sa dialectique. II, 173.
- CATALOGUES** de l'Organon, au nombre de six. I, 25, et suiv.
- CATASYLLOGISME.** I, 268.
- CATÉGORIES.** Double édition connue à Alexandrie. I, 38.
- Citées par Quintilien. I, 40.

- CATÉGORIES.** Leur authenticité. I, 47. — 2 éditions. I, 48.
- Commentées par Pasiclès, Phantias, disciples d'Aristote. I, 48.
 - Indispensables à l'Organon. I, 51.
 - Selon les commentateurs, citées par Aristote lui-même. I, 51.
 - Ne sont citées dans aucun autre ouvrage d'Aristote. I, 74. — Enumérées toutes dix dans les Topiques. I, 75.
 - Ne citent aucun ouvrage d'Aristote. I, 76. — Sont peut-être *επισημασμένα*. *ibid.*
 - Ne sont citées dans aucun ouvrage d'Aristote. I, 99.
 - Discussion sur le titre des Catégories. I, 98.
 - S'éloignent dans quelques parties de la manière d'Aristote. I, 127.
 - Leur division en trois parties. I, 140. — Début remarquable. I, 141.
 - (Liaison des) au syllogisme. I, 147.
 - Enumérées complètement dans les Topiques. I, 340.
 - Indiquées dans le Traité des sophismes. I, 428.
 - Leur rôle dans les Réfutations des Sophistes. I, 439.
 - Leur rôle logique. II, 46.
 - Leur objet. II, 323.
 - Partie faible de la logique d'Aristote. II, 316.
 - Leurs principes sont différents. II, 47, et incommunicables, *ibid.*
 - Appliquées au mouvement. II, 48.
 - Renferment chacune l'idée du bien et celle du mal. II, 48.
 - (Plan des). II, 70.
 - De saint Augustin. II, 167.
- CATÉGORIES des Stoïciens.** II, 136.
- de Kant. II, 304.
 - indiennes. II, 330.
 - d'Archytas. II, 337.
- CATÉGORIQUE** mêlé dans les prémisses à des propositions modales. I, 232.
- CAUSE (Savoir la), c'est véritablement savoir.** I, 279.
- CAUSE (Démonstration de la).** I, 294.

- CAUSE.** Au nombre de quatre. I, 319.
 — Finale. I, 320.
 — Son rapport à l'effet. I, 321.
- CELSE.** Ne nomme point Aristote. I, 40.
- CERTITUDE** (Acquisition de la) suivant Aristote. I, 277.
- CHARPENTIER.** Sur le mot Organon. I, 14.
 — Accusé à tort d'être auteur de la mort de Ramus. II, 252.
- CHOSSES**, attributs et sujets. I, 144.
- CHRISTIANISME.** Lutte d'abord contre la logique d'Aristote et l'adopte ensuite. I, 5
 — Accepte la logique d'Aristote. II, 181.
- CHRYSTIPPE.** Son rôle en logique. II, 135.
- CICÉRON.** Donne le plus ancien témoignage direct sur les Topiques. I, 39.
- CICÉRON.** Connaissait sans doute tout l'Organon. I, 39.
 — Ignore la présence des autographes d'Aristote à Rome: 4, 94.
 — Confond les lieux communs de logique et ceux de rhétorique. I, 331.
 — Son opinion sur les Topiques. II, 90.
 — Ses Topiques. II, 164.
- CITATIONS.** réciproques des diverses parties de l'Organon sont peu authentiques. I, 73.
 — De l'Organon, ne sont sans doute que des insertions. I, 114.
- CLARTÉ.** Nécessité de la (recommandée) par Aristote. II, 33.
- COLUMELLE.** Ne cite que l'Histoire des animaux. I, 40.
- COMMENTATEURS grecs.** Recherchent toujours l'authenticité de l'ouvrage qu'ils expliquent. I, 12.
 — Attiques. I, 38.
- COMMENTATEURS grecs d'Aristote.** Règles de leur Exégèse. I, 97.
- COMMENTATEURS latins.** Divisent autrement que les Grecs l'Herméneia et les Réfutations des Sophistes. I, 60.
- COMMENTATEURS grecs de l'Organon.** II, 138 et suiv.
 — Latins. II, 162.
 — Arabes. II, 186.
- CONCLUSION** diverse du syllogisme. I, 242.
 — Ses rapports de vérité et d'erreur aux prémisses. I, 258.

- CONCLUSION.** Doit être homogène aux principes. I, 287.
 — De la démonstration est chose éternelle. I, 287.
 — Doit être nécessairement du même genre que les prémisses. I, 287.
- CONDILLAC.** Ses travaux en logique. II, 281.
- CONNAISSANCE** (Nécessité de la) antérieure. I, 277.
 — Unité et diversité. I, 305.
 — Deux espèces : pour nous et en soi. I, 389.
- CONNAISSANCE** (Théorie de la) d'après Aristote. II, 2.
- CONNAISSANCE** (Le système de la), suivant Aristote, est essentiellement spiritualiste. II, 66.
- CONNAITRE.** Désir naturel à l'homme. II, 3.
- CONSTANTINUS AFER.** Traduit Aristote sur l'arabe. II, 212.
- CONTEMPLATION** des choses éternelles donne des joies ineffables. II, 5.
- CONTINGENT.** Sa définition. I, 234.
- CONTRADICTION.** Ce que c'est. I, 187.
- CONTRADICTION** (Définition de la). I, 281.
- CONTRADICTION** (Importance du principe de). II, 52.
- CONTRAIRES** (Théorie des) I, 173.
- CONTRAIRES** (Position des). I, 420.
 — Dans les Catégories. II, 50.
- CONTRAIRES** (La théorie des) remonte aux pythagoriciens. II, 51.
- CONVERSION** des propositions catégoriques. I, 214.
 — Des propositions modales. I, 215.
- CONVERSION** (Utilité de la) dans les modes du syllogisme. I, 227.
- CONVERSION** de syllogisme (exercice de). I, 421.
- CORNUTUS.** Ses attaques contre les Catégories. II, 145.
- CORPS.** Espèce de quantité continue. I, 158.
 — Ses rapports à l'âme. II, 13.
- COUSIN (M.).** Cité sur les commentateurs attiques. I, 38.
 — Ses travaux sur l'école d'Elée. II, 102.
 — Son introduction aux œuvres inédites d'Abailard. II, 194. — Restaurateur des études philosophiques en France. *Ibid.*
 — Son exposition des luttes du nominalisme et du réalisme. II, 280.
 — Sa publication d'Abailard. II, 210.
 — Ses travaux sur la philosophie allemande. II, 204.
- CRITON.** Ses ouvrages sur la connaissance. II, 110.

DAMIRON (M.). Sa logique citée. II, 130-293.

DAVID l'Arménien. Sa méthode de commentaire. I, 12. Cité en note. *Ibid.*

- Sa classification des ouvrages d'Aristote. I, 18.
- Cité sur l'idée de la Logique. I, 20 et suiv.
- Son catalogue de l'Organon. I, 31.
- Cité sur les travaux de Ptolémée Philadelphie. I, 35.
- Atteste l'existence des écrits logiques d'Aristote à Alexandrie. I, 38.
- Cité sur les deux éditions des Catégories. I, 47.
- Cité sur les titres divers des Catégories. I, 98.
- Sur le but des Catégories. I, 142, et II, 323.
- Ses travaux sur l'Organon. II, 455.

DÉFINITION. I, 281.

- (la) comme la démonstration est de vérité éternelle. I, 289. Elle ne diffère de la démonstration que par la forme. *Ibid.*
- Ne suffit pas à faire connaître la substance. I, 313. Ne peut se confondre avec la démonstration. *Ib.*
- Ne peut se confondre avec le syllogisme. I, 317.
- Comment elle fait connaître la nature des choses. I, 318. Ne diffère de la démonstration que par la forme. *Ibid.*
- Ses conditions. I, 323.
- (Lieux de la). I, 385.
- Conditions d'une bonne définition. I, 386 et suiv.
- Ses défauts. I, 393 et suiv.
- Renvoyée par Aristote à un autre traité que les Topiques. I, 405.
- (Traité de la). I, 401.

DÉMOCRITE. Croit à tort que la démonstration ne s'applique pas aux choses éternelles. II, 55.

- Précurseur d'Aristote. I, 106.

DÉMONSTRATION. Doit venir après le syllogisme. I, 210.

- Circulaire du syllogisme. I, 259.
- Du syllogisme par l'impossible. I, 263.
- Ostensive. I, 264.
- (Théorie de la). I, 279.
- Tout n'est pas démontrable. I, 282.
- Circulaire est impossible. I, 282.

- DÉMONSTRATION.** Ne vient que de principes nécessaires. I, 286.
- (La conclusion de la) est chose éternelle. I, 287.
 - (La) ne peut s'appliquer aux choses périssables. I, 297.
 - Ne diffère de la définition que par la forme. I, 289.
 - Du fait et de la cause. I, 294.
 - Se forme dans toutes les figures. I, 296.
 - Ne s'étend pas à tout. I, 300.
 - Ses espèces diverses. I, 301. La générale vaut mieux que la particulière. *Ibid.* L'affirmative vaut mieux que la négative. I, 303. La négative est au-dessus de celle qui se fait par l'impossible. I, 304.
 - Ne peut s'appliquer au fortuit. I, 305.
 - Ne peut se confondre avec la définition. I, 313.
 - Impuissante pour faire connaître l'essence. I, 317. (Procédé de la). II, 25.
 - Ne s'applique pas à la substance. II, 28.
 - Ne s'applique pas à tout. II, 29.
 - N'est pas la seule voie de la connaissance. II, 54.
 - (Théorie de la). II, 74.
- DESCARTES.** Ses travaux logiques. II, 269.
- DESSINS pour expliquer le syllogisme.** II, 339.
- DESTUTT DE TRACY.** Ses travaux logiques. II, 233.
- DEXIPPE.** Son ouvrage sur les Catégories. II, 152.
- DIALECTIQUE.** Nom donné aux Topiques par Aristote. I, 410.
- (Traité de) nommé par Aristote ; ce sont les Topiques probablement. I, 247.
 - Seule étude du moyen-âge ; services qu'elle rend à l'indépendance de l'esprit. I, 5.
 - Dans l'église catholique. II, 195.
 - N'est pas spéciale à un objet et s'applique à tous. I, 291.
 - Sa nature. I, 554.
 - Sens de ce mot dans Aristote. II, 57.
 - Ses rapports à la rhétorique et à la sophistique. II, 58.
 - Dans Bacon. II, 115.
- DIDEROT.** Ses travaux logiques. II, 290.
- DIEU.** Est la substance séparée. II, 40.
- DIFFÉRENCE.** N'est pas un sujet. I, 154.

- DIFFÉRENCE.** Ses rapports au genre. I, 367.
 — Ne peut être attribuée essentiellement aux espèces. I, 371.
- DIOGÈNE D'APOLLONIE.** Son rôle en logique. II, 90.
- DIOGÈNE LAËRCE.** Cité sur le mot organon. I, 18.
 — Son catalogue de l'Organon. I, 26.
 — Son catalogue inexplicable. I, 33. — Il n'a pas profité des travaux de l'école péripatéticienne. 54. — Ne s'est pas servi du catalogue d'Alexandrie. 55.
 — Son catalogue inexact. I, 44.
 — Nomme les Topiques et les Réfutations des Sophistes. I, 67.
 — Infidélité de son catalogue. I, 115.
 — Possédait la logique d'Aristote, composée comme nous l'avons aujourd'hui. I, 118.
 — Explication probable de son Catalogue. I, 129.
- DISCUSSION** (Il ne faut jamais engager de) avec les ignorants. I, 293.
 — (Cause de la). I, 409.
- DISPUTE** (Objets qu'on se propose dans la). I, 427.
- DIVERSITÉ** (Examen de la) des choses. I, 402.
- DIVISION** (Méthode de). Combattue par Aristote. I, 247.
 — Méthode de division. I, 314. N'est pas syllogistique. *Ibid.*
 — Méthode de division combattue. II, 76.
 — Son utilité. II, 33.
- DIVISION.** Au lieu de Catégorie. I, 366.
- DOGMATISME.** Scientifiquement fondé par Aristote. II, 118 et suiv.
- DUNS SCOT.** Ses travaux logiques. II, 225.
 — Cité sur le titre de l'Herméneia. I, 102.
- ECHO.** La cause de ce phénomène est un brisement (d'équilibre). I, 324.
- ECLIPSE** de soleil. Sa cause. I, 321.
- ÉCOLE** Cynique. Toute morale. II, 111.
 — Cyrénéique. Son rôle en logique. II, 111.
 — D'Élée. II, 102.
 — Écossaise. Ses travaux logiques. II, 228.
- ÉCOLES** d'Ionie, d'Élée et de Pythagore. II, 98.
- ÉCOLE** mégarique. Son rôle en logique. II, 111.

- ECOLE** péripatéticienne. Ses travaux sur l'authenticité et l'ordre des ouvrages d'Aristote. I, 33.
- Ses travaux philosophiques sur les œuvres d'Aristote. I, 97.
- ECOLE**s protestantes. Leurs travaux logiques. II, 238 et suiv.
- ECOLE**s au temps de Charlemagne. II, 196.
- ÉCRITURE**. Son rôle. I, 184.
- EFFET** (Démonstration de l'). I, 294.
- (Rapport de l') et de la cause. I, 321.
- EGLISE**. Comment elle admet la dialectique. II, 195.
- Admet comme Aristote des principes indémonstrables. II, 232.
- ÉLÉE** (École d'). Son importance en logique. II, 102.
- EMPÉDOCLE**. Son opinion sur les quatre éléments. I, 344.
- Confond la sensation et la pensée. II, 23.
- ÉNONCIATION**. Sens qu'Aristote donne à ce mot. I, 184 et suiv.
- ENTENDEMENT**. Théorie de l'entendement d'après Aristote. II, 3.
- N'est rien que quand il pense. II, 8.
- Sa différence profonde avec l'instinct. II, 12.
- Comparé à une table rase. II, 15.
- Ses quatre degrés. II, 16.
- Profondément distinct de la sensation. II, 21.
- En rapport avec les principes. II, 25.
- ENTHYMÈME**. I, 273.
- ÉPICURE**. Opposé à la logique d'Aristote. II, 122.
- Son rôle en logique. II, 132.
- ERUDITION** (L') moderne a poussé le scepticisme beaucoup trop loin. I, 11.
- ESPACE**. Espèce de quantité continue. I, 158.
- ESPÈCE**. Substance seconde. I, 149.
- Ses rapports au genre. I, 367.
- ESPRIT**. Son activité n'est pas suspendue par le sommeil. II, 14.
- ESSENCE**. n'est connue ni par définition ni par démonstration. I, 317.
- ÊTRE**. Objet de la science. II, 27.
- N'est que dans la substance et non dans les autres catégories. II, 36.
- ÊTRE** en soi. — Être accidentel. II, 36.
- ÊTRE** (Théorie logique de l'). II, 37.

- ETRE** et substance. Confondus par Aristote. II, 38.
ETRE. Indispensable au syllogisme. II, 42.
ETUDES. Nécessaires aux discussions dialectiques. I, 421.
EUDÈME. Théorise la 4^e figure comme annexe de la 1^{re}. I, 219.
 — Ses travaux logiques. II, 139.
EUDORE. Commentateur de l'Organon. II, 145.
EULER. Son explication graphique du syllogisme. II, 296.
EUSRATE. Son commentaire sur les Derniers Analytiques. II, 161.
EXEGÈSE des commentateurs grecs, I, 97.
 — Logique, fixée par les commentateurs. II, 143.
EXEMPLE. Forme de raisonnement. I, 271.
FATALITÉ. Combattue par la théorie des propositions contingentes. I, 191 et suiv.
FÉNÉLON. Cité sur la volonté. II, 10.
FICHTE. N'a pas fait de logique. II, 305.
FIGURES du syllogisme. I, 216 et suiv.
FIGURE (première) et seconde. I, 221.
 — (Seconde) du syllogisme. I, 226.
 — (Troisième) du syllogisme. I, 227.
 — Propriétés communes des trois figures. I, 228.
 — Réduction d'une figure à l'autre. I, 254.
 — (La première) est la plus scientifique. I, 265.
 — (La première) du syllogisme est la forme suprême la science. I, 295.
 — (La seconde) n'a pas d'affirmatif. I, 296.
 — Quatrième du syllogisme. II, 342. (Voir Galien.)
FRANCE. Berceau de la Scholastique. II, 233.
 — Se doit de réhabiliter Aristote. II, 318.
FRÉDÉRIC II. Fait traduire Aristote. II, 219.
GALIEN. Son passage remarquable sur l'Organon. I, 41. — Il a commenté toute la logique. *Ibid.*
 — Ses commentaires sur l'Herméneia. I, 55.
 — Donne un variante sur le titre des Derniers Analytiques. I, 107.
 — Ses travaux logiques. II, 147.
 — Inventeur de la quatrième figure selon Averroès. II, 191.
 — (La quatrième figure, attribuée à), appartient à l'École péripatéticienne. I, 219.
GASSENDI. Repousse l'emploi du syllogisme. I, 22.

- CASSENDI.** Peu excusable dans ses attaques contre Aristote. I, 70.
 — Ses travaux logiques. II, 268.
- GAULES.** (Culture du grec dans les) aux 2^e, 3^e siècles et suiv. II, 348.
- GÉNÉRAL.** Nous est moins connu que la sensation ; mais en soi, il l'est davantage. I, 280.
- GÉNÉRAL.** N'existe pas hors du particulier. II, 43.
- GÉNÉRATION.** Sens spécial de ce mot dans la philosophie d'Aristote. II, 45.
- GENRE.** Substance seconde. I, 149.
 — (Explication du), attribut dialectique. I, 338.
 — (Lieux du). I, 366.
 — Son extension. I, 367.
- GENTY (M.).** Sa logique. II, 292.
- GEORGES** le diacre. Son abrégé de l'Organon. II, 160.
- GEORGE** de Trébisonde. Son abrégé de l'Organon. II, 160.
- GÉRANDO (M. de).** Son ouvrage sur la génération de la connaissance humaine. II, 292.
- GERBERT.** Son Traité logique. II, 202.
- GORGIAS.** Sa méthode d'enseignement. I, 446.
- GOTAMA.** Ses Catégories. II, 335.
- GOVEA.** Adversaire de Ramus. II, 248.
- GREC** (Etude du) dans les Gaules. II, 348.
- GRÉGOIRE** Anéonyme. Son Abrégé de l'Organon. II, 160.
- GUNZON.** Rapporte en 960, d'Italie en France, l'Herméneia et les Topiques. II, 201.
- HAMILTON (M.).** Ses travaux logiques. II, 130, 289.
- HÉGEL.** A confondu la logique et la métaphysique. I, 138. II, 28.
 — Défend Aristote contre l'accusation de sensualisme. II, 15.
 — Défend Aristote. II, 21.
 — Admirateur d'Aristote. II, 130.
 — Développement qu'il donne à la Logique. II, 305 et suiv.
 — Accepte toute la logique d'Aristote. II, 310.
 — Sa haute opinion sur l'origine de la philosophie. II, 95.
- HÉRACLITE.** Cité par Aristote. I, 342.
 — Premier auteur du système des Idées, suivant Aristote. II, 44.
- HERMÉNÉIA.** Analysée par Apulée. I, 46.

HERMÉNÉIA. Son authenticité. I, 52. — Son obscurité. *Ibid.* Proverbe à ce sujet. *Ibid.*

- Son authenticité défendue par Boèce. I, 54. — Ammonius doute de la cinquième partie. *Ibid.* — Scrupules de Porphyre. *Ibid.*
- Divisée en deux livres par les Latins. I, 60.
- N'est citée dans aucun ouvrage d'Aristote, I, 77; mais est supposée par plusieurs. *Ibid.* — Ouvrages d'Aristote qu'elle cite. *Id.* 78.
- Discussion spéciale sur le sens de ce mot. I, 102 et suiv.
- Analyse de ce traité. I, 185.
- Plan de ce traité. II, 71.
- Commentateur de l'Organon. II, 146.
- Rapportée d'Italie en France en 960. II, 207.

HEYDEMANN. Traducteur allemand des Catégories. I, 52.

HILDENIUS. Cité sur l'origine du mot *organon*. I, 15.

HISTOIRE littéraire de la France, par les Bénédictins, citée. II, 348.

HOBBS. Sa logique. II, 267.

HOMONYMES. I, 142.

HOMONYMIE. Ses dangers. I, 345.

HONAIN. Traducteur arabe de la logique d'Aristote. II, 187.

HYPOTHÉORIE. Son authenticité attestée par les Topiques. I, 75.

- I, 172.
- Des Catégories reproduite dans les Topiques. I, 355.
- Indiquée dans les Topiques. I, 590.

HYPOTHÈSE. Définition de ce mot. I, 281.

- Définie. I, 290.

IDÉES. N'existent pas. I, 291-292.

IDÉES de Platon. Combattues. I, 357.

- Admises par Aristote dans les Topiques. I, 383.
- Combattues. I, 396.
- (Système des). Souvent attaqué par Aristote. II, 43.
- Attaquées par Aristote. II, 43.
- Remontent à Héraclite. *Ibid.*

IDENTITÉ (Examen de l') des choses. I, 402.

IMPOSSIBLE (Syllogismes par l'). I, 227.

INDE. Citée par Aristote. I, 360.

INDIENS. Cités par Aristote. I, 125.

- INDIENS.** Ont-ils emprunté les Catégories à Aristote II, 330.
- INDIVIDUEL.** Son importance suprême dans la logique d'Aristote. II, 41.
- INDUCTION.** Forme de raisonnement. I, 269.
- Son importance. I, 297.
 - N'existe pas sans la sensation. *Ibid.*
 - I, 339.
 - et syllogisme dialectiques. I, 342.
 - (Usage de l') pour les esprits peu cultivés. I, 420.
 - Son usage selon Aristote. II, 54.
- INDUCTION.** de Bacon. Théorie obscure et incomplète. II, 261.
- INSTINCT.** Sa différence profonde avec l'entendement. II, 12.
- INSTRUMENTS** dialectiques. I, 344.
- INTERPRÉTATION.** (Voir : Traité du langage et Herméneia.)
- INTERPRÈTES** attiques. Décident de l'authenticité des Catégories. I, 38.
- INTERROGATION** (Méthode de l'). I, 409.
- Sophistique. I, 435.
- INTERROGATIONS** spéciales. I, 292.
- INTRODUCTION** de Porphyre. Se retrouve dans les Topiques. I, 372.
- IONIE.** Donne la poésie et la philosophie à la Grèce. II, 103.
- ISIDORE DE SÉVILLE.** Sa dialectique. I, 60.
- Cité sur le titre du Traité du langage. I, 102.
 - Sa dialectique, II, 174.
- JANBLIQUE.** Ses travaux logiques. II, 152.
- Son opinion sur l'objet des Catégories. II, 326.
- JEAN DAMASCÈNE** (saint). Sa dialectique. II, 158.
- JEAN D'ITALIE.** Son commentaire inédit sur l'Organon. II, 161.
- JEAN DE SARISBÉRY.** Son explication bizarre du mot *analytique*. I, 105.
- Son Métalogicon. II, 213.
- JUGEMENT.** Son rapport à l'objet. I, 178.
- JUSTICE.** Mal définie. I, 398.
- KANADA.** Ses Catégories. II, 332.
- KANT.** Son rôle en logique. II, 128.
- Ses travaux logiques. II, 303.
 - Il admet toute la logique d'Aristote. *Ibid.*
 - Accepte toute la logique d'Aristote. II, 310.
 - Cité sur le mérite logique d'Aristote. II, 312.
- LAMBERT.** Ses travaux logiques. II, 297.
- LANFRANC.** Ses connaissances logiques. II, 206.

- LAENOY.** Son erreur sur la proscription de la logique par l'Église. II, 219.
- LAURENTIUS VALLA.** Ses essais de réforme en logique. I, 62.
— Sa réforme logique. II, 228.
- LEIBNITZ.** Éditeur du livre de Nizzoli. I, 69.
— Son opinion sur l'authenticité de l'Organon. I, 71.
— Son rôle en logique. II, 127.
— Sa réfutation de Locke. II, 278.
— Ses travaux mathématiques sur la logique. II, 294.
- LEROUX (Rubus).** Cité sur l'origine du mot *organon*. I, 16.
- LETTRES** différentes pour les trois figures dans Aristote. I, 226.
— Techniques du syllogisme sont déjà dans Nic. Blemmidas. II, 160.
— Techniques. N'ont pas été inventées par Pierre d'Espagne. II, 221.
- LIEUX.** Du genre. I, 367 et suiv.
— Du propre. I, 372.
— De l'accident, de la définition, etc. (Voir les Topiques.)
- LIGNE.** Espèce de quantité continue. I, 158.
- LOCKE.** Repousse l'emploi du syllogisme. I, 22.
— Son rôle en logique. II, 226.
— Ses doctrines logiques. II, 277.
- LOGICIEUS géomètres.** Leur rôle. II, 128 et 293.
- LOGIQUE d'Aristote.** Combattue d'abord par le christianisme. I, 3 ; II, 181.
— Étudiée par les Arabes ; et au xvi^e siècle adoptée par le protestantisme. I, 6.
— Elle est aujourd'hui passée dans l'usage commun. I, 7.
— Elle n'a si long-temps régné que parce qu'elle est vraie. I, 8.
— N'est jamais appelée Organon par les commentateurs grecs. I, 16-17 et suiv.
- LOGIQUE.** Est-elle une partie ou un instrument de la philosophie. I, 17.
— d'Aristote. Noms divers qu'elle reçoit des commentateurs grecs. I, 17.
— Son rôle en philosophie discuté par les commentateurs grecs. I, 17.

- LOGIQUE. Erreurs accréditées sur la nature de cette science.**
- par le mot *organon*. I, 23.
 - d'Aristote. Était connue à Alexandrie. I, 37.
 - Peu séparée de la métaphysique. I, 138.
 - Séparée de la métaphysique par Aristote, réunie par Hegel. II, 28.
 - Ce mot a un sens tout différent du notre, pour Aristote. II, 60-65.
 - (Histoire de la). II, 94.
 - avant Aristote. II, 95.
 - Séparée de la métaphysique par Aristote. II, 116.
 - dans Aristote. II, 117 et suiv.
 - après Aristote. II, 122.
 - d'Aristote. Introduite par la rhétorique à Rome. II, 144.
 - à Rome. II, 162 et suiv.
 - chez les Latins. II, 179.
 - dans l'antiquité. II, 180.
 - d'Aristote dans le christianisme. II, 181.
 - chez les Arabes. II, 186.
 - scholastique. II, 193 et suiv.
 - d'Aristote. Dominante au XII^e siècle. II, 218.
 - Réformée par Laurentius Valla. II, 228.
 - N'a pas causé la subtilité de la Scholastique. II, 227.
 - dans la Scholastique. II, 231.
 - dans les écoles protestantes. II, 234.
 - d'Aristote. Enseignée à Mexico et à la Vera Cruz. II, 235.
 - Tentatives de réforme. II, 242 et suiv.
 - dans Kant. II, 303.
 - dans Hegel. II, 305.
 - d'Aristote. Acceptée tout entière par Kant et Hegel. II, 310.
 - Sa valeur intrinsèque. II, 313.
 - Emprunts à lui faire. *Ibid.*
 - d'Aristote. Est une sorte de révélation. II, 320.
(Voir : Aristote, Organon, Catégories, Herméneia, etc., etc.)
- LUCIUS, professeur à Bâle. Cité sur le mot *organon*. I, 16-17.**
- Propose une disposition nouvelle de l'Organon. II, 69.

- LUCIUS.** Commentateur grec de l'Organon. II, 146.
- LUMIÈRE.** Le corps le plus subtil. I, 394.
- LUNE.** Est sphéroïde, comme le prouvent ses accroissements réguliers. I, 295.
- MAGENTINUS.** Cité sur la division des Premiers Analytiques. I, 109.
- Ses commentaires sur l'Organon. II, 161.
- MAISTRE (Joseph de).** Ses attaques contre Bacon. II, 130.
- Ses jugements sur Bacon. II, 259.
- MARCIANUS CAPELLA.** I, 59.
- Sa dialectique. II, 169.
- MALLEBRANCHE.** Ses travaux logiques. II, 273.
- MARMONTEL.** Son rôle remarquable en logique. II, 129.
- Ses travaux logiques. Est le seul philosophe qui, au XVIII^e siècle, apprécie la logique d'Aristote. II, 291.
- MARTIN (Saint).** Fondateur des premiers monastères dans les Gaules. II, 350.
- MATIÈRE.** Sensible et intellectuelle. II, 37.
- MÉDECINE.** A une bonne méthode. I, 335.
- (Mauvaise définition de la). I, 398.
- MÉLANCHTHON.** Cité sur le mot *organon*. I, 16.
- Ses travaux logiques. II, 238.
- Son influence philosophique. *Ibid.*
- MÉLISSUS.** Cité par Aristote. I, 382.
- Ses arguties sur l'être. II, 33.
- MÉMOIRE.** Mal définie par quelques philosophes. I, 370.
- Définie. II, 11.
- MÉNON** de Platon cité. I, 278.
- MÉSUEH.** Traducteur arabe d'ouvrages grecs. II, 187.
- MÉTAPHYSIQUE.** Peu séparée de la Logique. I, 138.
- Confondue avec la Logique par Hegel. II, 28.
- Séparée de la Logique par Aristote. II, 116.
- d'Aristote (Éditions diverses de la). I, 115. Commentée par Nicolas de Damas. I, 116.
- MÉTAPHORE.** Proscrite pour les définitions. I, 369.
- Proscrite, à cause de son obscurité, dans les définitions. I, 386.
- Proscrite par Aristote. II, 33.
- MÉTHODE** dialectique. I, 335.
- des travaux dialectiques. I, 344.

- MÉTHODE d'Aristote.** II, 30.
 — (Caractère de la) d'Aristote. II, 33.
- MICHEL D'ÉPHÈSE.** Son commentaire inédit de l'Organon. II, 161.
- MICHELET (M.),** de Berlin. Son hypothèse sur le mode de composition d'Aristote. I, 114.
 — Cité sur le mot *organon*. I, 16.
- MILIEU.** Son rôle. II, 50.
- MILIEU** Fondement de la morale d'Aristote. II, 54.
- MODALITÉ** des propositions. I, 199.
 — dans le syllogisme. I, 230.
 — dans la 2^e figure. I, 237. 3^e fig. I, 238.
- MODES concluants** du syllogisme, au nombre de 14. I, 230.
 — appelés *cas* par Aristote. *Ibid.*
- MONASTÈRES.** Conservent les études. II, 350.
- MOTS.** Unis ou séparés. I, 144.
- MOUVEMENT** (Six espèces du). I, 180.
 — Soumis aux Catégories. II, 48.
- MOYEN.** Dans le syllogisme. I, 216.
 — Place qu'Aristote lui assigne dans la position des termes. I, 320.
 — (Recherche du). I, 245.
 — Ses rapports aux prémisses. I, 245 et suiv.
- MOYENS.** Ne sont pas infinis entre deux extrêmes. I, 298.
- NÉCESSAIRE.** Son rôle dans la science. II, 26.
- NÉCESSITÉ** de deux espèces. I, 321.
- NÉGATION** et affirmation. I, 173 et suiv.
- NÉGATION.** I, 187.
- NÉLÉE.** Récit de Strabon sur lui mal compris. I, 85.
- NICÉE** (au concile de), les Pères se distinguent par un grand talent dialectique. I, 4.
- NICÉPHORE BLEMMIDAS.** Son abrégé de l'Organon a les mots techniques. II, 160.
- NICOLAS DE DAMAS** commente la Métaphysique. I, 116.
 — Commentateur de l'Organon. II, 146.
- NICOSTRATE.** Commentateur de l'Organon. II, 146.
- NIL.** Plus plein à la fin des mois. I, 324.
- NILUS.** Son Abrégé des Premiers Analytiques. II, 161.
- NIZZOLL.** Ses attaques contre l'Organon. I, 62, 68.
 — Ses attaques contre Aristote et la Logique. II, 252.

- NOM** (définition du). I, 185.
NOM indéterminé. I, 185.
NOMBRE. Espèce de quantité discrète. I, 158.
NOMINALISME. Fondé par Roscelin. II, 207.
 — Grande importance de cette discussion. II, 208 et suiv.
OBJECTION. I, 272.
OBJET. Son rapport au jugement. I, 178.
OBJETS de la science au nombre de quatre. I, 312.
OBVERSION du syllogisme. I, 262.
OCCAM. Ses travaux logiques. II, 225.
OPINION. Sa différence avec la science. I, 309.
OPPOSÉS (espèces des). I, 172.
 — Leur rôle dans les lieux du propre. I, 380.
OPPOSITION des propositions. I, 189. Contradictoire, contraire. *Ibid.*
 — des propositions de diverses espèces. I, 196.
 — dans le syllogisme. I, 255.
ORGANON. Étudié dans toutes les écoles grecques dès le deuxième siècle. I, 3. Résumé de son histoire. *Id.* 3 et suiv.
 — Son authenticité. I, 11 et suiv.
 — Origine de ce mot. I, 14 et suiv. N'appartient pas à Aristote. *Ibid.*
 — Sens réel de ce mot. I, 20.
 — Nous en avons six catalogues. I, 25 Discussion sur son authenticité. *Ibid.* et suiv.
 — (Composition actuelle de l'). I, 26.
 — Était connu des commentateurs grecs du cinquième siècle tel que nous l'avons aujourd'hui. I, 33.
 — Était connu tout entier de Cicéron. I, 39.
 — Composé du temps de Galien comme aujourd'hui. I, 43.
 — Authenticité de ses diverses parties. I, 47.
 — Ordre de ses deux catalogues. I, 47.
 — Attaqué au seizième siècle. I, 64. — N'est, dit-on, qu'un tissu d'extraits faits par le fils d'Aristote. *Ibid.*
 — Preuves intrinsèques de son authenticité. I, 72.
 — Forme un ensemble très systématique. I, 83. —
- II. 26

- ORGANON.** Le seul ouvrage où Aristote parle de lui-même.
Ibid.
- Sa transmission d'Aristote jusqu'à nous. I, 85.
 - On peut suivre sa transmission d'Aristote jusqu'à nous. I, 96.
 - Titres des diverses parties. I, 97, et suiv.
 - Les titres des diverses parties n'appartiennent pas à Aristote I, 113.
 - (Composition de l'). I, 113.
 - A quelle époque de la vie d'Aristote a-t-il été composé? I, 124.
 - N'a point été divisé en livres (Analytiques et Topiques), par Aristote. I, 127.
 - Ordre des parties. I, 130. — L'ordre actuel est le meilleur. *Ibid.*
 - Résumé des preuves de son authenticité. I, 134.
 - (La doctrine de l') se lie à celle de la connaissance. I, 137. — Analyse de l'Organon. I, 140 et suiv.
 - Son plan. II, 67.
 - L'ordre actuel est le meilleur. II, 69.
 - Son caractère. II, 79.
 - (But de l'). Est double. II, 88.
 - Tout entier connu de Bède. II, 175.
 - Sa haute importance. II, 91.
 - (Résumé de l'). II, 92.
 - Envoyé de Constantinople à Charlemagne. II, 197.
 - Connu et compris au moyen-âge sans les Arabes. II, 204.
 - Dans Jean Le Petit. II, 213 et suiv.
(Voir Aristote, Logique, Catégories, Herméneia, etc., etc.)
- OUVRAGES** de dialectique indiqués dans les Réfutations des Sophistes. I, 426.
- Antéri eursde logique indiqués dans les Réfutations des Sophistes. I, 443.
- PACHYMÈRE.** Son abrégé de l'Organon. II, 160.
- PACIUS** reconnaît que l'épilogue des Réfutations des sophistes s'applique à toute la Logique. II, 79.
- PADOUE**, centre de péripatétisme au seizième siècle. II, 237.

- PARIS**, centre des lumières au douzième siècle. II, 218.
- PARMÉNIDE**. Ses arguties sur l'être. II, 33.
 — Son rôle en logique. II, 102.
- PAROLE**. Ne reçoit pas réellement les contraires. I, 154 et suiv.
 — Espèce de quantité discrète. I, 158.
 — Son rôle. I, 184.
 — Intérieure et extérieure. I, 290.
- PARALOGISMES**. De deux espèces. I, 428 et suiv.
- PARONYMES**. I, 142.
- PARTICULIER** (importance suprême du) pour Aristote. I, 149.
 — Son importance suprême dans la logique d'Aristote. II, 41.
- PASICLÈS**. Commente les Catégories. I, 48.
 — de Rhodes, commentateur des Catégories. II, 440.
- PATRIZZI**. Ses attaques contre l'Organon. I, 62 et suiv.
 — Son acharnement contre Aristote. II, 254.
- PENSÉE**. Ne reçoit pas réellement les contraires. I, 154 et suiv.
 — Est quelque chose de divin. II, 9.
 — (la) se pense elle-même. II, 10.
- PÈRES DE L'ÉGLISE**. Adoptent Platon et Aristote. II, 185.
- PERIHERMÉNÉIAS**, décliné et pris au moyen-âge comme un accusatif pluriel féminin. I, 401.
- PÉRIPATÉTICIENS**. Leur opinion sur le rôle de la Logique en philosophie. I, 17.
 — du seizième siècle. Leur enthousiasme exagéré pour l'Organon. I, 21.
 — Successeurs immédiats d'Aristote, leurs ouvrages logiques. I, 36.
 — De Padoue. II, 237.
- PÉRIPATÉTISME**. A Rome avant Cicéron. II, 163.
- PERRARD (M.)**. Sa logique. II, 293.
- PERSIANUS**. Ses attaques contre la logique et le système d'Aristote. II, 257.
- PÉTITION** de principes. I, 266.
 — De principe. I, 419.
 — Des contraires. I, 420.
- PHANIAS** d'Éresse, commentateur des Catégories. I, 49.
 — Disciple d'Aristote, ses travaux logiques. II, 140.

- PHILOPON.** Cité sur la division des Premiers Analytiques. I, 109.
 — Ses travaux sur l'Organon. II, 157.
- PHILOSOPHE.** En quoi il diffère du rhéteur. II, 44.
- PHILOSOPHIE** (Jouissance ineffable de la). II, 5.
 — grecque n'a rien emprunté à l'Inde probablement. II, 96 et suiv.
- PHOTIUS.** Son Abrégé de l'Organon. II, 160.
- PHYSIOGNOMIQUE.** Importance de ce traité d'Aristote. II, 13.
- PIERRE D'ESPAGNE.** Son excellent Abrégé de l'Organon. II, 220.
 — L'invention des lettres techniques ne lui appartient pas. II, 221.
- PLAIES** circulaires sont les plus lentes à guérir. I, 295.
- PLANÈTES.** Ne scintillent pas parce qu'elles sont proches de nous I, 294.
- PLATON.** Ménon cité sur la réminiscence. I, 278.
 — Attaqué par Aristote. I, 316.
 — A donné une mauvaise définition de *εφαί*. I, 368.
 — A mal défini l'animal. I, 396.
 — Son rôle considérable en logique. II, 112 et suiv.
- PLINE.** Ne cite que l'Histoire des animaux. I, 40.
- PLOTIN.** Ses attaques contre les Catégories. II, 150.
- PLoucquet.** Ses travaux logiques. II, 299.
- PLUTARQUE.** Emprunte de Strabon son récit sur Nélée. I, 90.
- PORPHYRE.** Son Manuel par demande et réponse sur les Catégories. I, 49.
 — Combat l'opinion d'Andronicus sur l'authenticité des post-prédicaments. I, 50.
 — Son Manuel sur les Catégories ne renferme pas l'hypothéorie. I, 50.
 — N'a pas commenté la 5^me partie de l'Herméneia. I, 54.
 — Cité sur le mot catégorie. I, 100.
 — Mérite de son Introduction aux Catégories. I, 140.
 • Ses ouvrages logiques. II, 151.
- PORT-ROYAL.** Sa logique. II, 270.
- POSSIBLE.** Ses différents sens. I, 201, et suiv.
 — Deux espèces. I, 234.

- POTS-PRÉDICAMENTS.** Révoqués en doute par Andronicus. I, 50. (Voir Catégories et Hypothéorie.)
- POSTULAT.** Défini. I, 290.
- PRÉMISSES.** Doivent être nécessairement du même genre que la conclusion. I, 287.
- PRIMITIF universel.** Son importance dans la démonstration. I, 284.
- PRIMITIF.** Ce que c'est. II, 51.
- PRINCIPES.** Doivent être homogènes à la conclusion. I, 287.
- Indémontrables. I, 289.
 - Propres et communs. I, 289.
 - De contradiction. I, 291.
 - (Exemple de). I, 300.
 - Des démonstrations ne sont pas identiques. I, 309.
 - Comment ils se forment dans l'entendement. I, 325.
 - (Pétition de). I, 419.
 - Connus par l'entendement seul. II, 25.
 - (Il n'y a pas de science des). II, 25.
 - Varient avec les sujets. II, 54.
 - Indémontrables en religion et en logique. II, 232.
- PRIORITÉ** (Théorie et espèces de la). I, 177.
- PRIVATION.** I, 173.
- PROBABLE.** Base des Topiques. I, 333.
- PROBLÈMES d'Aristote cités.** I, 14. (30^e livre, question 5.)
- Cités sur le mot *organon*. I, 23.
- PRODICUS.** Cité par Aristote. I, 356.
- PROPOSITION immédiate.** I, 281.
- PROPOSITION dialectique.** I, 341.
- PROPOSITIONS** (Théorie des). I, 188 et suiv.
- Modales. I, 199.
 - De diverses espèces. I, 211.
 - (Conversion des). I, 214.
- PROPOSITIONS immédiates.** I, 300.
- PROPRE.** Explication du propre. I, 337.
- Lieux du propre. I, 375.
 - Sa définition. *Ibid.*
- PROTESTANTISME.** Ses travaux logiques. II, 234.
- PSSELLUS.** Son abrégé de l'Organon. II, 160.
- PSYCHOLOGIE.** Importance qu'Aristote y attache. II, 6.
- POTLÉMÉE PHILADELPHÉ.** Avait fait un catalogue des ouvrages d'Aristote et sa biographie. I, 35.

- PUISSANCE, ACTE.** Importance de cette distinction dans la Théorie de la connaissance. II, 18.
- PYTHAGORICIENS.** Inventeurs de la Théorie des contraires. II, 51.
- PYTHAGORISME.** Son importance en Logique. II, 100.
- QUANTITÉ.** Catégorie. I, 167.
- Ses espèces. *Ibid* et suiv.
 - N'est pas définie par Aristote. I, 157.
 - De deux espèces. *Ibid*.
 - (Catégorie de la). I, 157.
 - Ses propriétés. 1, 159.
 - Et qualité des propositions; ces termes n'appartiennent pas à Aristote. I, 190.
- QUESTION** dialectique. I, 341.
- QUESTIONS.** Au nombre de quatre pour tout objet. I, 312.
- Réduites à deux. *Ibid*.
- QUINTILIEN.** Avait probablement tout l'Organon. I, 40.
- Il analyse les Catégories. *Ibid*.
- RABAN-MAUR.** Ses travaux logiques. II, 178.
- RAISON.** Son importance limitée. II, 13.
- Ses notions toujours dans un ordre inverse à celles de la sensibilité. II, 32.
- RAMUS.** Ses violences contre la logique d'Aristote. I, 61-68.
- Ses attaques contre la logique d'Aristote. II, 125.
 - Ses luttes contre le péripatétisme. II, 245.
- RAYMOND LULLE.** Sa logique. II, 226.
- RÉALISME.** Sa lutte contre le nominalisme. II, 208.
- RÉFLEXION.** Mal définie par Xénocrate. I, 387.
- RÉFUTATIONS** des Sophistes. Leur liaison aux Topiques. I, 55.
- Aucun doute ne s'élève sur leur authenticité. *Ibid*.
 - Divisées en deux livres par les Latins. I, 60.
 - (Discussion sur le titre des). I, 111.
 - Tiennent aux Topiques par une conjonction. I, 123.
 - Appelées par Aristote *ἰσχυρίσους σοφιστικαί*. I, 188.
 - Liées à la Topique par une conjonction. I, 421.
 - Analyse. I, 423.
 - (Plan des). II, 78.
- RÉFUTATION** définie. I, 427.

- RÉPUTATION.** Moyen de l'établir. I, 435.
- REID.** Son analyse incomplète de l'Organon. I, 448.
- Ses attaques injustes contre Aristote. II, 83.
 - Accuse Aristote d'avoir calculé l'obscurité des Analytiques. II, 83.
 - Son analyse insuffisante de l'Organon. II, 288.
 - Ses attaques injustes contre Aristote. II, 288.
- RELATIFS.** Seconde définition. I, 165.
- (Définition vraie des). Reproduite dans les Topiques. I, 389.
 - (rôle des) dans les lieux du propre. I, 381.
- RELATION.** Catégorie. I, 61. — Définie. *Ibid.* Ses propriétés. I, 162.
- RÉPONSE** (Règles de la). I, 415.
- sophistique. I, 436.
- RHÉTEUR.** En quoi il diffère du philosophe. II, 44.
- RHÉTORIQUE** d'Aristote est à Rome au temps de Marius. II, 163.
- A une bonne méthode. I, 335.
 - Ses rapports à la dialectique. II, 59.
- RITTER (M.).** Croit qu'Aristote cite les Catégories. I, 51.
- Prétend à tort que les Catégories sont citées par Aristote. I, 74.
 - A réuni la logique d'Aristote à sa métaphysique. I, 139.
 - Blâme Aristote dans une partie de sa théorie de la connaissance. II, 27.
- RODOLPHE AGRICOLA.** Ses réformes en Logique. II, 230.
- ROSCÉLIN.** Père du nominalisme. II, 207.
- RUBUS.** Cité sur le mot *organon*. I, 16.
- SAGACITÉ.** N'est que la distinction rapide du moyen. I, 310.
- S'GRAVESANDE.** Sa logique. II, 280.
- SAMUEL PETIT.** Son hypothèse sur le mode de composition d'Aristote. I, 114.
- Essai d'expliquer les titres de Diogène pour l'Organon. I, 118.
- SCEPSIS.** Récit de Strabon sur le caveau de Scepis mal compris. I, 85.
- SCEPTICISME.** Son rôle en Logique. II, 137.
- SCHÉLLING.** N'a pas fait de Logique. II, 305.
- SCHOLASTIQUE.** Ses travaux logiques. II, 193 et suiv.

- SCHOLASTIQUE.** A simplifié les règles de la Logique. II, 231.
 — Services qu'elle rend à la langue française. II, 234.
- SCHOLASTIQUES.** Continuent les commentateurs Grecs, Latins, Arabes. II, 124.
- SCIENCE.** Est-elle antérieure à son objet ? I, 164.
 — Différente de l'opinion. I, 309.
 — (La) s'adresse toujours au meilleur. I, 391 ; II, 30.
 — (Définition de la). I, 374.
 — Son procédé, c'est la démonstration. II, 25.
 — Ne s'applique pas aux principes. II, 25.
 — (Nature de la). II, 25.
 — Repose sur le nécessaire. II, 26.
- SCIENCES** subordonnées : la supérieure donne la cause ; l'inférieure, le fait. I, 295.
- SCOT ERIGÈNE.** Ses connaissances logiques. II, 478, 493.
 — Ses travaux remarquables. II, 195.
- SÉNÈQUE.** Ne cite pas l'Organon. I, 39.
- SENS** (Défaut des), causant un défaut dans la science. I, 297.
 — (Rôle des). II, 19.
- SENSATION.** Nous est plus connue, mais l'est en soi moins que le général. I, 280.
 — Ne donne pas la science véritable. I, 306.
 — Mal définie par quelques philosophes. I, 370.
 — (Mode de la) décrit. II, 20.
 — (Limites de la). II, 21.
- SENSIBILITÉ.** Elle est antérieure à la sensation. I, 164.
 — (Rôle de la) dans la science. I, 297.
 — Degré infime de la connaissance. II, 17.
 — (Importance de la). II, 19.
 — Profondément étudiée par Aristote. II, 23.
 — Ses notions dans un ordre inverse à celle de la raison. II, 32.
- SENSUALISME.** A tort de s'appuyer de l'autorité d'Aristote. II, 16.
 — Combattu par Aristote. II, 23.
 — De Campanella et de Gassendi. II, 266.
- SENTIR.** Sens divers de ce mot. I, 375.
- SEXTUS EMPIRICUS.** Connaissait tout l'Organon tel que nous l'avons. I, 45.
 — Ses travaux logiques. II, 181.
- SIGNES.** Importance des signes extérieurs pour l'observation des choses. I, 274.

- SIMON** le corroyeur écrit des dialogues sur Socrate ayant Platon. II, 110.
- SIMPLICIUS.** Sa méthode de commentaire. I, 12.
- Sa classification abrégée des ouvrages d'Aristote. I, 18.
 - Son catalogue de l'Organon. I, 32.
 - Atteste indirectement l'existence des écrits logiques d'Aristote à Alexandrie. I, 37.
 - Cité sur les deux éditions des Catégories. I, 48.
 - Sur le but des Catégories. I, 142.
 - Son Commentaire des Catégories. II, 156.
- SIMULTANÉITÉ** (Théorie de la). I, 179.
- SOCRATE.** Ses motifs pour toujours interroger. I, 44.
- Ses mérites logiques suivant Aristote. II, 57.
 - Son influence sur la Logique. II, 109.
 - Son rôle en philosophie. II, 109.
- SOLÉCISME.** I, 434.
- SOLEIL.** Est éclipsé par l'interposition de la terre qui se meut. I, 312.
- Son mouvement au-dessus de la terre. I, 337.
 - Théorie opposée à celle des Analytiques. *Ibid.*
 - Son mouvement au-dessus de la terre. I, 390.
 - Même théorie. I, 391.
- SOLUTION** (Lieux de la vraie). I, 438.
- SOMMEIL** (Définition du). I, 393.
- Ne suspend pas l'activité de la pensée. II, 14.
- SOPHISME.** (La Théorie du) tient aussi à la μέθοδος περί τὰς προτάσεις. I, 432.
- De mots. I, 440. De l'accident. *Ibid.*
- SOPHISTE** (Définition du). I, 425.
- Son but. I, 433.
- SOPHISTES** (Objets divers des). I, 433 et suiv.
- Leur rôle et leur importance dans le développement grec. II, 106.
- SOPHISTIQUE.** Son objet. II, 58.
- SOTION.** Commentateur de l'Organon. II, 146.
- SPIRITUALISME** d'Aristote. II, 34.
- STAHR.** Son ouvrage : Aristotélia. I, 18.
- A fait quelques déplacements dans le catalogue de l'Organon d'Ammonius. I, 31, n.
 - Cité. I, 37.

- STOÏCIENS.** Leur opinion sur le rôle de la Logique en philosophie. I, 17.
- Leurs ouvrages logiques. I, 37.
 - Adoptent la logique d'Aristote. II, 122.
 - Leur rôle en Logique. II, 133.
 - Leur système des Catégories. II, 145.
- STRABON.** Son récit sur le caveau de Scep sis. I, 85 et suiv.
- Confond les livres et les ouvrages d'Aristote. I, 89.
 - Son récit sur Nélée mal compris. I, 89.
 - Résumé de son récit sur le destin des écrits d'Aristote. I, 94.
 - Ses travaux logiques. II, 141.
- SUBSTANCE** première et seconde. I, 149.
- Ses six propriétés. I, 150.
 - Ne peut avoir d'attributions infinies. I, 299.
 - Sujet de la science. II, 27.
 - Ne peut être démontrée. II, 28.
 - Son importance logique. II, 38.
- SUBSTANCES.** Ne sont pas hors des corps. II, 38.
- SUBTILITÉ.** Ne peut être reprochée à Aristote. I, 156.
- de la Scholastique. N'a pas été causée par l'étude de la Logique. II, 227.
- SUIDAS.** Répète le récit de Plutarque sur Nélée. I, 91.
- SUJET** (Rapports du) à l'attribut. I, 146.
- SUJETS.** Sont-ils infinis? I, 298.
- et attributs. I, 144.
 - d'inhérence et d'attribution. I, 145.
- SURFACE.** Espèce de quantité continue. I, 158.
- SYLLA.** Apporta à Rome les ouvrages d'Aristote, dans la bibliothèque d'Apellicon. I, 88.
- SYLLOGISME.** Présenté à tort par quelques péripatéticiens du XVI^e siècle comme l'instrument unique de la science. I, 21.
- Doit précéder la démonstration. I, 210.
 - (Définition du). I, 212.
 - complet, incomplet. I, 213.
- SYLLOGISMES** complets et incomplets. I, 214.
- SYLLOGISME.** Exposé des trois figures. I, 216 et suiv.
- Différence des lettres dans les trois figures d'Aristote. I, 226.

- SYLLOGISME** par l'impossible. I, 227.
- Propriétés communes des trois figures. I, 228.
- SYLLOGISMES.** Tous peuvent être ramenés aux deux généraux de la première figure. I, 229.
- SYLLOGISME.** Ses quatorze modes suivant Aristote. I, 230.
- SYLLOGISMES** (Méthode pour trouver des). I, 244.
- SYLLOGISME.** Ses conditions générales. I, 244.
- SYLLOGISMES** hypothétiques. Aristote promet d'y revenir. I, 253.
- SYLLOGISME.** Ses propriétés. I, 257 et suiv.
- Démontré par l'impossible. I, 263.
- Ses défauts. I, 265 et suiv.
- (Traité du). Titre des Premiers Analytiques, suivant Aristote. I, 283.
- de l'effet. I, 294.
- de la cause. *Ibid.*
- de l'erreur. I, 297.
- Ne définit pas. I, 313.
- SYLLOGISMES** de quatre espèces. I, 333.
- (Division des). I, 424.
- SYLLOGISME.** N'est pas la seule voie de la connaissance. II, 54.
- Appliqué à l'action. II, 61.
- Quatrième figure attribuée à Galien par Averroës. II, 191.
- Quatrième figure. I, 219. II, 342.
- Quatrième figure inventée par Théophraste et Eudème. II, 139.
- N'est attaqué ni par Ramus. II, 247, ni par Bacon. II, 262.
- N'est pas attaqué par Descartes. II, 270.
- Sa formule générale. II, 273 et suiv.
- Mal attaqué par Locke. II, 278. Défendu par Leibnitz. *Ibid.*
- Expliqué par des dessins. II, 339.
- SYNONYMES.** I, 142.
- (Importance de la Théorie des). I, 143.
- SYRIEN.** Ses travaux logiques. II, 155.
- TABLE RASE.** Opinion d'Aristote expliquée dans cette comparaison. II, 15.
- TEMPS.** Espèce de quantité continue. I, 158.
- TENNEMANN.** Réunit les Catégories à la Métaphysique. I, 139.

TENNEMANN. Reproche à tort à Aristote de regarder la démonstration comme le seul moyen de science. I, 54.

— A bien apprécié les Sophistes. II, 107.

TERME (Définition du). I, 212.

TERRE. Cause les éclipses de soleil par son mouvement. I, 312.

THALÈS. Son rôle en philosophie. II, 99.

THÉMISTIUS. Propose un déplacement dans les Derniers Analytiques. I, 289, 291, 293.

— Ses travaux logiques. II, 153.

THÉODORE. Auteur d'ouvrages de Rhétorique. I, 446.

— de Tarse. En 679 porte des livres grecs en Angleterre. II, 175.

THÉOPHRASTE. Ses ouvrages logiques sous les mêmes titres que ceux d'Aristote. I, 36.

— Théorise la quatrième figure comme annexe de la première. I, 219.

— Ses travaux logiques. II, 139.

THÈSE. Définition de ce mot. I, 281.

— I, 342.

THRASYMAQUE. Auteur d'ouvrages de rhétorique. I, 446.

THOMAS d'Aquin (S.). Cité sur l'idée de la Logique. I, 24.

— Cité sur le titre de l'Herméneia. I, 102.

— Ses travaux Logiques. II, 224.

THUROT (M.) Nie l'existence de la Logique. II, 290.

THYUS. Sa recherche ingénieuse sur le sens d'ἔμφρασια. I, 103.

TISIAS. Auteur d'ouvrages de rhétorique. I, 446.

TITRES des diverses parties de l'Organon. I, 97.

TONNERRE. Sa cause et sa définition. I, 318.

TOPIQUES de Cicéron. I, 39.

— Cités par l'anonyme Sur les causes de la ruine de l'éloquence. I, 40.

— d'Aristote. Aucun doute ne s'élève sur leur authenticité. I, 56.

— Attestent l'authenticité des Catégories. I, 75.

— (Discussion sur le titre des). I, 109.

— Nommés : Traité de dialectique par Aristote. I, 117.

— N'ont pas été composés, comme on l'a dit, avant le reste de l'Organon. I, 121.

- TOPIQUES.** Composés de trois parties. I, 122.
- Tous les livres se tiennent les uns aux autres par des conjonctions. I, 123.
 - N'ont point été divisés en livres par Aristote. I, 127.
 - Placés souvent après les Catégories. I, 131.
 - Cités dans l'Herméneia. I, 197.
 - Appelés : Traité de dialectique par Aristote. I, 247.
 - Forment un ensemble. I, 331.
 - Divisés par Andronicus en huit livres. I, 332.
 - Leur objet. I, 333.
 - Leur utilité. I, 334.
 - Composés après l'Analytique. I, 334-340.
 - Époque de leur composition. I, 366 et suiv.
 - Composés après les Catégories. I, 389.
 - Époque de leur composition. I, 389.
 - Époque de leur composition. I, 394.
 - Le septième livre se compose de deux parties distinctes. I, 401.
 - Date de leur composition. I, 403.
 - Résumé des sept premiers livres par Aristote. I, 406.
 - Le huitième livre tient essentiellement aux précédents. I, 407.
 - Liés aux Réfutations des Sophistes par une conjonction. I, 421.
 - Cités dans les Réfutations des Sophistes. I, 434.
 - Le huitième livre est uni aux autres. I, 435.
 - (Places des). II, 77.
 - Sont peut-être subtils. II, 86.
 - Leur utilité selon Cicéron. II, 90.
 - de Cicéron. II, 165.
 - d'Aristote. Rapportés d'Italie en France en 960. II, 201.
- TRADUCTION** des œuvres d'Aristote faites sur l'arabe. II, 212.
- TRAITÉ** de la définition annoncé par Aristote. I, 405.
- TRAITÉ DU LANGAGE.** Discussion sur le titre de ce traité. I, 101 et suiv. (*Voir Herméneia*).
- TRAITÉ DU SYLLOGISME,** titre qu'Aristote lui-même donne aux Premiers Analytiques. I, 292.

- TRIBALLES.** Passent pour tuer leurs vieux pères. I, 359.
- UN ET ÊTRE.** Confondus. II, 37.
- UNITÉ ET ÊTRE.** Confondus par Aristote. II, 37.
- UNIVERSAUX.** Opinion d'Aristote sur les universaux. I, 292, 302.
- UNIVERSEL.** Base de la doctrine platonicienne. I, 149.
- Définition de ce mot. I, 283.
 - N'est qu'un mot. I, 294.
 - Son rôle dans la science. II, 24:
- VARRON.** N'avait probablement pas l'Organon. I, 39.
- VEGETIUS PRÆTEXTATUS.** Ses travaux sur les Analytiques. I, 58.
- VERBE.** Défini. I, 186.
- VÉRITÉ.** Recherche suprême de l'âme. II, 4. Son objet. *Ibid.*
- VERRE ARDENT.** I, 308.
- VICTORINUS.** Ses travaux sur l'Introduction de Porphyre. I, 58.
- VISION** (La cause de la) est un brisement (*ἀνάλασις*). I, 324.
- VIVÈS.** Cité sur la nature de la Logique. I, 23.
- Ses essais de réforme logique. I, 62.
 - Ses essais de réforme logique. II, 243.
- WOLF.** Sa logique, II, 302.
- XÉNOCRATE.** Cité dans les Topiques. I, 126.
- Cité par Aristote. I, 356.
 - Définit mal la réflexion. I, 387.
 - Définit mal le bonheur. I, 403.
- XÉNOPHANE.** Son rôle en Logique. II, 102.
- ZABARELLA.** Accepte un déplacement proposé par Thémistius. I, 289
- Accepte un déplacement de Thémistius dans les Derniers Analytiques. I, 393.
 - Ses travaux de Logique. II, 258.
- ZÉNON d'Élée.** Son rôle en Logique. II, 102.
- Fondateur de la Dialectique, suivant Aristote. II, 104.
- ZÉNON de Cittium.** Son rôle en Logique. II, 135.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. 8^e.	Division de la seconde section.	Page 4
— 9.	De l'Entendement.	5
— 10.	De l'objet de la connaissance.	55
— 11.	Plan de l'Organon.	67
— 12.	Caractère de l'Organon.	79
— 13.	But de l'Organon.	88
— 14.	Résumé de la seconde partie.	92

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. 4^e.	Division de la troisième partie.	95
— 2.	De la Logique avant Aristote.	95
— 5.	De la Logique dans Aristote.	117
— 4.	De la Logique après Aristote.	122
— 5.	D'Épicure et des Stoïciens.	152
— 6.	De Théophraste et des Commentateurs grecs.	158
— 7.	Des Commentateurs latins.	162
— 8.	Résumé de l'histoire de la logique d'Aristote dans l'antiquité.	180
— 9.	Des Arabes.	186
— 10.	De la Scholastique.	195
— 11.	Des écoles protestantes et des purs péripatéticiens.	254
— 12.	Des diverses tentatives de réforme en Logique, depuis Ramus jusqu'à nos jours.	245

CH. 15.	Des Géomètres-Logiciens.	293
— 14.	De l'Allemagne et de l'état de la Logique de Kant à Hegel.	500
— 15.	Résumé de la troisième partie.	511

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE UNIQUE.	De la valeur intrinsèque de la Logique d'Aristote et des emprunts utiles que pour- rait lui faire la philosophie de notre siècle.	312
------------------	---	-----

APPENDICE.	321
Tableaux synoptiques.	336
Table générale des matières.	371

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU DERNIER VOLUME.





